



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

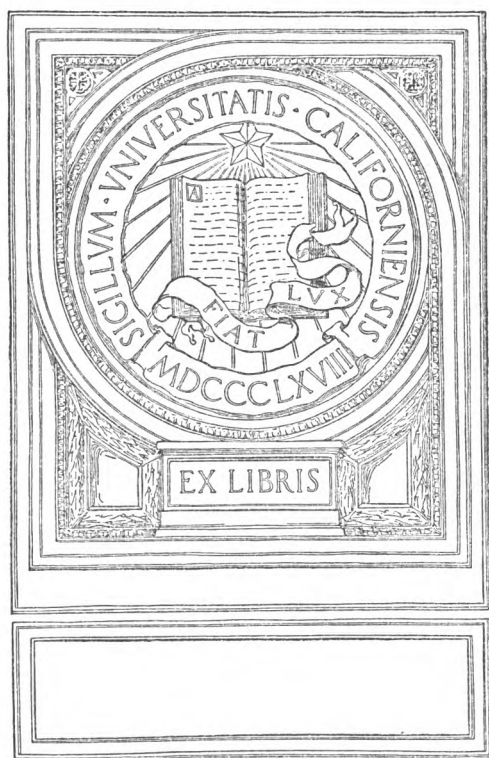
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE

(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)

EN BELGIQUE,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, D. Keiffer, L. Roersch, A. Wagener.

XIX^e Année.

NOUVELLE SÉRIE. TOME XIV.



GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 66.
—
1872.

TABLE DES MATIÈRES.

L24
Betz
v. 14
✱ ✱

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

	Pages.
L'instruction publique en Espagne, par ALPH. LEROY . . .	1, 98, 161, 233
Observations sur un projet de nouveau programme pour la candidature en philosophie et lettres, par A. WAGENER.	77
Compte rendu de M. Imelmann, professeur à Berlin, sur la question du Grec et la réforme de l'enseignement moyen, par E. DE LAVELEYE.	313
Analyse littéraire du songe d'Enée, par THIL-LORRAIN. . . .	318
L'enseignement supérieur et moyen devant la Chambre des Représentants	426

LETTRÉS ET SCIENCES.

De la variété dialectique dans Homère, par AUGUSTE VERLY . .	35
Dans quel but Apulée a écrit les Métamorphoses, par P. THOMAS.	130
Les Sources de la Biographie de Caton l'ancien par Plutarque, par GODEFROID KURTH	185
Nature, utilité, moralité de la poésie, par THIL-LORRAIN	258, 323
Explications sur les trois premiers chapitres de l'Agricola de Tacite, par J. GANTRELLE	333
Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, par CH. NISARD	385
Théorème sur les coniques, par A. CAMBIER	58
Rectification, par A. CAMBIER	125
Formule générale d'un emprunt avec primes, par F. RETSIN. .	143
Coordonnées trilineaires, par J. NEUBERG	148, 207, 267
Problème de géométrie élémentaire, par J. M.	354
Théorème de Mac-Cullagh sur un triangle inscrit dans une conique, par A. CAMBIER	355
Problème de géométrie, par EVEN	358

II.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS.

Programme de l'enseignement des langues classiques, par J. G.	61
Lettre de M. Bosman au directeur de la Revue	62
Réponse	64
Le soleil du P. A. Secchi, par J. M.	64
Introduction de la mécanique industrielle, physique et expérimentale de M. J. V. Poncelet, par J. M.	69
Dictionnaire d'Étymologie Daco-Romane, de M. A. de Cihac, par AUG. SCHELER	158
Des Méthodes dans les Sciences de raisonnement, de M. Duhamel, par J. M.	212
Forschungen zur spartanischen Verfassungsgeschichte, von Conrad Trieber, par A. W.	362
Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque de Ferd. Dübner et A. C. Hurdebise, par L. R.	377

BULLETIN DES REVUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Programme des concours de l'académie royale de Belgique. 137, 216, 462	
Résultats des concours et des élections de l'académie royale de Belgique	272

ACTES OFFICIELS.

Nominations	70, 158, 225, 274, 331
Concours général de 1871	218
Instruction publique. Nomination des Jurys de gradué en lettres.	
Session de 1871	226
Instruction publique. Nomination du jury de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités.	
Session de 1871	331
Instruction moyenne. Résultats des concours	280
Caisse de pensions	463
VARIA	71, 158, 232, 292
NÉCROLOGIE	71, 160, 384, 464
Relation des obsèques de M. Blondel.	71
Notice nécrologique de M. Désiré Keph	159
Notice nécrologique de M. Auguste Verly, par GODEFROID KURTH	310
Funérailles de M. Nélissen	384

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Année 1871.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE (1).

Sources : Plutarque, Strabon, Pomponius Mela et les historiens de l'Espagne ancienne et moderne, en général. — A. Schott, *Hispania illustrata* (Francfort, 1603, in-fol.), notamment tom. II, p. 804 sq. (*De Academiis literatisque viris Hispaniæ, apologetica narratio Alfonsi Garsie Matamori Hispanensis, rhetoris Complutensis.*) — Lembke et Schæfer, *Gesch. v. Spanien* (coll. Heeren et Ukert). — Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*. Leyde, 1861, 3 vol. in-8°, et l'ouvrage de Conde sur les Arabes d'Espagne. — Depping, *Les Juifs dans le moyen âge*. Brux., 1844, in-8°. — Renan, *Averroès et l'Averroïsme*. Paris, 1852, in-8°. — Pouchet, *Albert le Grand et son époque*. Ibid., 1853, in-8°. — *Dict. philosophique* de Franck. — *Las siete partidas del Rey don Alfonso el Sabio*. Madrid, 1807, in-4° (Édition de la Real Academia de historia), t. II, p. 339-346. — Chacon, Avila (Historiens de Salamanque). — Les ouvrages de Viardot sur l'Espagne. — Ticknor, *Gesch. der schönen Literatur in Spanien*. Deutsch v. N. H. Julius. Leipzig, 1852, 2 vol. in-8°. — J. Lud. Vivès, *Opp.* (Basil, 1555, in-fol), t. I. — Weiss, *l'Es-*

(1) Cet article, rempli de recherches absolument neuves, a été écrit pour l'*Encyclopædie des gesammten Erziehungs-und Unterrichtswesen*, de M. Schmid, recteur du gymnase de Stuttgart, et paraîtra prochainement dans le t. IX de cet excellent ouvrage, qui est bien le monument le plus considérable qu'on ait jamais consacré à la pédagogie et à l'histoire de l'instruction publique. C'est avec la permission de M. R. Besser, éditeur de l'*Encyclopædie*, que la *Revue* publie la première l'intéressant travail de notre collaborateur liégeois.

N. de la R.

pagne depuis Philippe II. Brux., 1845, 2 vol. in-8°. — Th. Fritz, *Esquisse d'un cours complet d'éducation et d'instruction.* Strasbourg, 1843, in-8°, t. III. — *Hedendaagsche historie of tegenwoordige Staat van Spanje en Portugal.* Amsterdam, 1759, in-8°. — *Itinéraires de l'Espagne* (Delaborde, Germond Delavigne, etc.) — J. F. Rehfuës, *L'Espagne en 1808.* Paris, 1811, in-8° (on trouve à la fin du t. I le plan d'études de Charles IV). — M. Block, *L'Espagne en 1850.* Paris, 1851, in-8°. — Minutoli, *Spanien*, Berlin, 1855, 1 vol. in-8°. — Garrido, *L'Espagne contemporaine.* Brux., 1862, in-8° (Trad. allem. par A. Ruge, Leipzig, 1863, in-8°). — Pascual Madoz, *Diccionario geográfico-Estadístico-histórico de España.* Madrid, 1846 et années suivantes, 16 vol. in-4°. — Brockhaus, *Conversations-Lexicon*, 5^e éd., et M. Block, *Dict. de la politique.* — D. José M. Piernas y Hurtado, *Ley de instruccion publica, anotada, etc.* Madrid, 1868, in-8°. — *Memoria acerca del estado de la enseñanza en la Universidad central.* Madrid, in-12° (annuellement un vol.). — *Anuario estadístico de España.* Madrid, gr. in-8°. — *Coleccion legislativa de España.* Madrid, in-8° (2 vol. par an). — *Revue de l'instruction publique en France et dans les Pays étrangers.* Paris, Hachette, in-4°. — *Revista de instruccion publica* de Madrid, in-4°. — *Revista general de estadística.* Madrid, in-8°. — *Les historiens de Cuba* (Ramon de la Sagra, etc.). — *Règlements, etc. de l'université de la Havane.* — Informations personnelles.

HISTOIRE. Sans remonter, avec quelques naïfs chroniqueurs, jusqu'au lendemain du déluge; sans rechercher de quels bienfaits l'Espagne put être redevable à Tubal, fils de Japhet; sans nous en rapporter à l'imagination d'Annius de Viterbe, qui parle gravement de poètes et de philosophes espagnols contemporains de Ninus; sans examiner s'il y a quelque raison de prétendre que l'alphabet phénicien fut transmis aux habitants de la péninsule ibérique plusieurs siècles avant que les Grecs en aient eu connaissance, nous prendrons tout simplement notre point de départ à l'époque où Sertorius, subissant le contre-coup des guerres civiles, abandonna l'Italie pour aller courir au loin les chances d'une nouvelle fortune. Débarqué en Espagne, il y retrouva les débris du parti pour lequel il avait combattu, et il obtint à ce point la confiance des principaux habitants du pays, qu'au bout de peu de temps il put

se considérer comme investi de la puissance souveraine. Pour consolider son empire et habituer les populations indigènes à un régime politique régulier, il entreprit de les initier à l'esprit et à la pratique des institutions romaines : il créa un sénat à l'instar de celui de la république ; il exerça les barbares à la tactique militaire de son pays. Sa prévoyance ne s'arrêta pas là : il réunit à Osca ⁽¹⁾ un grand nombre d'enfants des plus nobles maisons de toute la contrée et leur donna de bons maîtres, qui les initièrent aux sciences et aux lettres de la Grèce et de Rome. Il pourvut lui-même à leur entretien et s'intéressa directement à leurs études ; de temps en temps il prenait la peine de les interroger en personne, et décernait des récompenses à ceux qui avaient le mieux profité de l'enseignement. Les pères, dit Plutarque, étaient joyeux de voir leurs fils revêtus de longues robes bordées de pourpre, à la romaine, porter suspendue au cou la *bullæ*, récompense méritée à l'école, et tout à la fois gage d'un dévouement inaltérable envers le bienfaiteur de l'Espagne. L'événement démontra cependant que Sertorius n'avait jamais été bien rassuré sous ce dernier rapport, du moins quant aux dispositions des parents de ses élèves, et qu'en fondant l'école d'Osca, il avait autant songé à s'assurer des otages qu'à civiliser la génération nouvelle. Insensiblement il se forma un parti national : on en vint à se dire que les étrangers arrivés d'Italie, à quelque faction qu'ils appartenissent, n'avaient au fond qu'un seul et même but : " assurer à leur profit la domination de Rome sur les provinces ⁽²⁾. „ De l'hostilité secrète on passa aux actes : en présence de l'émeute, Sertorius se rendit tout à fait odieux en faisant tomber sa vengeance sur les malheureux enfants qu'il avait élevés : les uns furent mis à mort, les autres vendus comme esclaves. Telle est la première page de l'histoire de l'instruction publique au-delà des Pyrénées.

Si l'Enéide eût existé alors, les Espagnols auraient pu s'appliquer à bon droit le *Timeo Danaos*. Le poignard de Perpenna les délivra du bourreau de leurs fils ; mais Pompée eut bientôt raison de Perpenna, et l'ombre de Rome s'allongea plus que

(1) Huesca en Aragon.

(2) V. l'*Histoire romaine* de V. Duruy.

jamais sur l'Espagne. Il ne fallut pourtant rien de moins que l'habileté de ce général et finalement la terreur inspirée par les armes de César, pour soumettre sans retour au joug romain des populations toujours frémissantes et chez qui, alors comme aujourd'hui, l'esprit d'indépendance provinciale était pour ainsi dire infusé dans le sang. Mais par là même leurs soulèvements furent toujours partiels, plus faciles à réprimer par conséquent. L'établissement du régime romain trouva d'autre part un puissant auxiliaire dans la diffusion de la langue latine, qui, importée en Espagne au temps des Scipions, se propagea jusque dans la Bétique avec une extrême facilité après l'expulsion des Carthaginois, et finit par reléguer les anciens idiomes au fond des districts montagneux les moins accessibles. D'après Strabon, au siècle d'Auguste, on aurait à peine distingué un Espagnol d'un Romain. Plusieurs poètes Cordouans s'étaient déjà fait admirer à Rome du vivant de Cicéron : ce fin connaisseur remarquait pourtant quelque chose de gras dans leur prononciation, et une certaine rudesse, une certaine gaucherie dans leurs allures. Quoi qu'il en soit, l'assimilation s'opéra si complètement, qu'il n'y a aucune exagération à soutenir que l'Espagne devint une des provinces les plus romaines de l'empire.

Il faut faire quelques réserves pour la Galice et les Asturies, qui ne furent jamais entièrement domptées : on peut voir une allusion aux guerres Cantabriques dans ces mots de Juvénal : *Horrida vitanda est Hispania* (Sat. VIII). Quant aux pays voisins de la Méditerranée, quant à l'Andalousie surtout, l'influence de Rome y fut toute puissante ; mais précisément cette influence eut pour effet d'amener dans la capitale une foule d'Espagnols, qui prirent largement leur revanche, comme autrefois les Grecs, en conquérant moralement leurs vainqueurs.

L'éloquence latine languit en Italie du moment où l'État n'eut plus qu'un seul maître. La vigueur oratoire fit place aux artifices de la rhétorique. Au commencement de la période impériale, la poésie jeta un éclat extraordinaire : c'était un dernier reflet des éblouissements de la Grèce ; à partir du règne de Tibère, elle perdit ses grâces naturelles avec sa sérénité. Les âmes blessées se réfugièrent dans le stoïcisme ; le pouvoir s'appuya sur la foule aveugle, flatta son avidité des jouissances et bâtit le Colysée, le vrai temple du césarisme. Fait considérable à noter en ces temps d'épreuves, de terreur et d'orgies

insensées : ce furent principalement des Espagnols qui représentèrent à Rome le génie de la Rome antique, et ce fut l'avènement successif au trône de deux princes espagnols, Trajan et Hadrien, qui retarda la décadence de l'empire et fit refléurir un instant les lettres et les arts ⁽¹⁾.

Les écoles de Cordoue paraissent avoir été particulièrement florissantes au premier siècle de notre ère. Elles envoyèrent dans la capitale le rhéteur M. Porcius Latro, qui compta parmi ses disciples Auguste, Mécène, Agrippa et Ovide; son intime ami M. Annæus Seneca, le père du philosophe, et le philosophe lui-même, qui eut entre autres pour maître Hygin, regardé par plusieurs comme Cordouan. Lucain, neveu de L. Annæus Seneca, reçut à la vérité son éducation à Rome, mais puisa indirectement les traditions du pays natal dans ses entretiens avec son oncle. Le poète Sextilius Henna, le déclamateur Victorius Satorius, d'autres plus obscurs pourraient encore être mentionnés : mais il faut faire place à des noms illustres, qui attestent combien les lumières s'étaient répandues sur toute la surface de l'Espagne. Quintilien, l'auteur de la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée et d'excellents préceptes sur l'éducation des enfants, était de Calagurris (Calahorra). On sait quels furent, en Espagne même et plus tard à Rome, ses succès comme professeur : il fut le premier, par parenthèse, qui reçut en cette qualité un traitement de l'État. Le cours des temps amène tour à tour sur la scène l'épigrammatiste Martial, natif de Bilbilis (Catalayud), l'agronome Columelle, de Cadix, le géographe Pomponius Mela, de Mellaria (royaume de Grenade), le poète Silius Italicus, Florus l'abrégiateur, Antonius Julianus et Herennius Senecio, successeurs de Quintilien, enfin Voconius, l'ami de Pline le Jeune. Comme savant et ami des lettres, l'empereur Hadrien lui-même revendique une place dans cette galerie. Sans doute les étoiles de première grandeur furent extrêmement rares au firmament impérial ; mais l'âge d'or était irrévocablement passé pour la littérature latine; la langue de Cicéron avait perdu sa pureté, plus encore en Espagne qu'en Italie, ainsi qu'on peut s'y attendre; on se plaisait aux boursoufflures de style, aux

(1) C. Plin. Sec. *Paneg.*, XLVII.

expressions laborieuses, contournées, intempérantes, aux déclamations sur des sujets puérils, aux sévérités affectées des stoïciens, peu compatibles avec le bon goût. Il n'en est pas moins vrai que les Espagnols, en dépit de tous leurs défauts, prirent une part considérable à la demi-renaissance littéraire qui caractérise la période comprise entre le règne de Vespasien et l'ère des Antonins.

Nous venons de citer le nom de Columelle. Notons en passant que son traité *de re rustica* s'introduisit comme manuel ou livre de lecture dans les écoles de l'Espagne. A l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et de la jurisprudence fut ainsi adjoint un véritable cours d'agriculture et d'économie rurale ⁽¹⁾. Sous l'empire, les études prirent un caractère de plus en plus encyclopédique : le grand ouvrage de Pline l'ancien nous fournit une preuve de cette tendance; dans un autre domaine, on pourrait dire la même chose des *Institutions* de Quintilien. On se mit aussi à rédiger des résumés à l'usage des étudiants; nous verrons plus loin ce qui en résulta. Dans tous les cas, l'état social nouveau avait fait naître de nouveaux besoins; l'attention s'éparpillait tour à tour sur toutes sortes d'objets; une certaine variété de connaissances, fût-ce même de connaissances superficielles, était devenue nécessaire à tout le monde et, comme il arrive à toutes les sociétés parvenues à leur apogée et menacées de décomposition, l'érudition commençait à avoir plus de prix que le génie.

L'établissement du christianisme dans la péninsule ne produisit tous ses fruits qu'à partir de la chute de la domination romaine. L'église d'Espagne eut de bonne heure ses martyrs; en revanche, à peine se sentit-elle maîtresse du terrain, que ses annales eurent à enregistrer un acte d'intolérance : l'hérésiarque Priscillien fut mis à mort par l'usurpateur Maxime, sur la poursuite des évêques Ithace et Idace. Hâtons-nous d'ajouter que les deux prélats devinrent odieux à leurs collègues : le clergé espagnol n'était pas encore animé de ce zèle sanguinaire qui le signala dans la suite. De nouvelles épreuves lui furent réservées sous les premiers rois barbares, qui étaient Ariens; mais quand la modération cessa de lui être imposée,

(1) Schlosser, *Geschichte der alten Welt*, t. III, 1, p. 435.

quand Recarède et Leuvigilde se furent convertis au catholicisme, il se mit hardiment à user de représailles. La royauté⁽¹⁾ prit en Espagne, plus que partout ailleurs, un caractère religieux prononcé, et la théorie du bras séculier y fut appliquée dans toute sa rigueur. Il va de soi que l'esprit public et, tout d'abord, l'éducation des enfants se ressentirent de cette situation.

Les premiers chrétiens d'Espagne comptèrent quelques docteurs distingués ; la poésie religieuse fut aussi en faveur parmi eux : Juvencus, Rufus, Festus, Aquilius, Severus et surtout Prudence, l'adversaire de Symmaque, méritent attention. L'histoire réclame Orose : faut-il ajouter Idace ? Que nous sommes loin déjà du siècle des Lucain, des Sénèque, des Quintilien ! Mais les ténèbres vont encore s'épaissir.

Endormis par une longue paix, les Espagnols se trouvèrent hors d'état de résister aux hordes des Vandales, qui se ruèrent sur la Péninsule et la ravagèrent impitoyablement pendant deux ans. Les Suèves survinrent ensuite et achevèrent de mettre le pays à feu et à sang. De nombreuses villes furent rasées ou incendiées, d'atroces cruautés commises, des populations tout entières passées au fil de l'épée. On n'avait pas encore eu le temps de respirer, quand arrivèrent les Wisigoths, aussi belliqueux mais heureusement moins grossiers que les premiers conquérants. Leur domination s'établit aussi par le sac et le pillage ; mais enfin, après avoir détruit, ils s'efforcèrent d'édifier, et leur organisation sociale se distingua parmi toutes celles des nations envahissantes.

Aussi longtemps que les Goths n'eurent pas abjuré l'arianisme, une ligne profonde de démarcation subsista entre les vaincus et les vainqueurs. Ils différaient d'ailleurs du tout au tout, par le tempérament, par le langage, par les traditions et jusque par le costume. Les Espagnols, de taille moyenne, secs, basanés, aux yeux noirs, présentaient un frappant contraste avec les fils du Nord, à la stature imposante, au teint blanc, aux yeux bleus et à la blonde chevelure. Les premiers s'exprimaient en latin, portaient la toge et les cheveux courts ; les seconds parlaient la langue d'Ulphilas, se couvraient de fourrures et se

(1) Guizot, *Civilisation en Europe*, leçon IX.

seraient crus déshonorés, s'il leur eût fallu dépouiller leur tête de sa parure naturelle. Les premiers suivaient le code Théodosien, les autres une loi non écrite. Les Goths n'estimaient que la profession des armes; les populations romanisées avaient du goût pour les arts et les sciences. Tel est pourtant l'empire irrésistible de la supériorité morale, que les rois Goths ne tardèrent pas à comprendre qu'ils bâtiraient sur le sable, s'ils n'avaient recours aux Romains pour les emplois civils. Mais l'accord ne s'établit réellement que du jour où les croyances ne divisèrent plus les deux races, et où la loi Wisigothe, fixée par écrit et modifiée par des emprunts au code Théodosien, ainsi qu'aux canons des conciles nationaux, put être utilement et sans effort imposée à la nation tout entière.

M. Guizot a très judicieusement fait remarquer que la législation des Wisigoths, à la différence de celles des autres peuples barbares, était *réelle* et non *personnelle*, c'est-à-dire fondée sur le territoire et non sur la nationalité des justiciables. Il voit dans l'introduction de ce principe civilisateur, l'égalité de tous les hommes devant la loi, une trace évidente de l'influence des " philosophes du temps ", en d'autres termes du clergé. Si la civilisation commença à se relever en Espagne, ce fut en effet par la prépondérance du principe théocratique. " Au lieu des anciennes assemblées germaniques, des *mâls* de guerriers, l'assemblée qui prévaut en Espagne, c'est le concile de Tolède; quoique les laïques considérables s'y rendent, ce sont les évêques qui dominent ⁽¹⁾ ". Cette suprématie de la force morale sur la force matérielle fut incontestablement salutaire; cependant la médaille a un revers. La royauté inspirée par le clergé promulgua des institutions favorables au progrès et à l'adoucissement des mœurs, — à une exception près : l'intolérance religieuse fut légalement consacrée, poussée jusqu'au fanatisme le plus sombre, et l'on ne saurait méconnaître que cette tradition, perpétuée sous tous les régimes et non suffisamment déracinée encore, a été la principale cause de la déchéance politique et de tous les malheurs de l'Espagne.

Toute la rigueur de l'inquisition future se trouvait, par exemple, dans la dureté avec laquelle les Juifs furent traités

(1) *Ibid.*, leçon III.

par la loi Wisigothe, et dans les persécutions dirigées contre eux par le roi Sisebut, d'ailleurs sage et modéré à d'autres égards ⁽¹⁾. Ces rigueurs furent telles, que le concile de Tolède crut devoir les désapprouver, toutefois sans revenir sur ce qui avait été fait : il en résulta de nombreuses émigrations et, chez ceux qui restèrent, une sourde irritation qui se révéla par le concours que prêtèrent les Juifs aux Maures conquérants de l'Andalousie.

On se figure aisément que les désastres du V^e siècle et l'établissement violent des Goths portèrent un coup mortel aux écoles. Le clergé seul conserva sa lampe allumée dans cette nuit profonde; au milieu de l'ignorance générale, il s'efforça du moins de conserver pour lui-même quelque teinture des sciences. Trois noms surtout méritent d'échapper à l'oubli, ceux des trois frères Léandre, Fulgence et Isidore de Séville (VII^e siècle), versés l'un comme l'autre dans les lettres hébraïques, grecques et latines, dont l'enseignement n'avait pas cessé dans la capitale de la Bétique. Isidore nous arrêtera un instant, à cause de son *Etymologicon*, véritable encyclopédie des sciences divines et humaines, qui, restée inachevée mais retouchée ensuite par Braulio, évêque de Saragosse, partagea pendant plusieurs siècles, avec les écrits de Boèce, de Cassiodore et l'abrégé de Marcius Capella, le privilège d'initier les étudiants au *trivium* et au *quadrivium* ⁽²⁾. L'ouvrage est partagé en XX livres, dont les trois premiers seuls correspondent à cette division traditionnelle des études ⁽³⁾. Notons en passant que le prélat

(1) Depping. *Les Juifs dans le moyen âge*, ch. 1. — Lembke. *Gesch. von Spanien*, t. I, 2^e partie, liv. III, ch. 2.

(2) L'*Etymologicon* resta classique jusqu'au XII^e siècle. — V. Pouchet, *Hist. des sciences naturelles au moyen âge*. Paris, 1853, in-8°, p. 40.

(3) La table générale de l'ouvrage donnera une idée de la variété des sujets qu'on y trouve plus ou moins explicitement traités. Liv. 1. Grammaire et histoire. 2. Rhétorique et dialectique. 3. Arithmétique, géométrie, astronomie, musique. 4. Médecine. 5. Législation. 6. Librairie et offices ecclésiastiques. 7. De Dieu et des anges. 8. De l'Eglise et de ses différentes sectes. 9. Des langues. 10. Des étymologies. 11. De l'homme. 12. Des animaux. 13 et 14. Du globe et de ses diverses régions. 15. Des édifices. 16. Des minéraux. 17. De l'agriculture. 18. De la guerre et des jeux. 19. De l'architecture, des navires et des vêtements. 20. Des détails du ménage.

sévillan est le premier homme du moyen âge qui se soit occupé d'histoire naturelle. Il ne faut lui demander ni de l'observation ni de la critique; ses notions sont souvent aussi confuses que ses étymologies sont hasardées; mais ce " stérile monument ⁽¹⁾ " intéresse l'historien en donnant la mesure de l'ignorance des temps où il fut écrit, et par conséquent de la décadence profonde où étaient tombées les écoles supérieures. On remarquera aussi que le plan du livre répond à une tendance déjà signalée tout à l'heure à propos de Columelle. La grande tradition socratique s'était perdue ou, tout au moins, gravement dénaturée : au lieu d'ouvrir les esprits, de susciter leur énergie féconde, l'enseignement les laissait passifs et les emprisonnait dans des formules et des définitions convenues. La science s'immobilisait; elle arrivait au disciple toute faite, du dehors au dedans; on se croyait instruit quand on avait juré *in verba magistri*, et littéralement répété ce qu'on avait appris. Comme on n'avait plus l'habitude ni même la possibilité de rien approfondir, on se persuadait sans peine qu'on savait tout, dès qu'on savait un peu de tout, et personne n'était là pour redresser les erreurs accréditées et contrôler les prémisses des raisonnements par des observations nouvelles. Toute science était subordonnée à la théologie et traitée par les procédés adoptés pour celle-ci, c'est-à-dire réduite à une série de canons ou de données dogmatiquement affirmées. Plus tard, beaucoup plus tard (et ce ne fut pas en Espagne), du programme encyclopédique des études se dégagèrent nettement l'idée de l'organisme et de la dépendance mutuelle des sciences; mais la domination des abrégés dans les écoles eut en attendant pour effet de paralyser l'essor des esprits, outre qu'elle fit peu à peu oublier les œuvres grandioses de l'antiquité ⁽²⁾.

Le clergé songeait sans contredit à sauver la civilisation en péril; mais sa pensée était exclusivement religieuse; les études profanes n'avaient de prix à ses yeux que pour autant qu'elles pouvaient servir d'auxiliaire aux études du sacerdoce. Il s'agissait de faire adopter aux Barbares les conséquences

⁽¹⁾ Pouchet, *l. c.*

⁽²⁾ Isidore de Séville interdit aux moines la lecture des auteurs païens. Lui-même était familier avec les littératures de la Grèce et de Rome et s'y intéressait vivement; mais il crut devoir agir ainsi par prudence.

fécondes du christianisme; pour cela, il fallait fonder une société régulière, et l'Église, seule conservatrice du dépôt des lumières, n'en concevait point d'autre que celle où elle-même serait toute-puissante. Son but naturel et légitime était d'assurer le triomphe de l'esprit sur la matière; or elle seule était capable de préparer ce triomphe, et elle le savait bien. De là sa sollicitude pour l'éducation de la milice ecclésiastique; de là le décret du 2^e concile de Tolède (527), confiant à des prêtres attachés aux cathédrales les enfants voués par leurs parents à la cléricature ⁽¹⁾. Mais les institutions ainsi créées par le concile n'étaient pas des écoles proprement dites: il n'était pas nécessaire, pour devenir prêtre ou évêque, de posséder les lettres humaines ⁽²⁾, mais seulement de connaître l'Écriture sainte, les règles de la discipline et la pratique des cérémonies du culte. Que s'il se rencontrait quelque élève doué d'une aptitude supérieure, il était de la part de l'évêque l'objet de soins exceptionnels.

De l'instruction qu'on donna aux jeunes enfants pendant la période gothique, l'histoire ne dit pas un mot; on peut seulement présumer qu'il y avait des cours de catéchisme à leur portée, puisque le concile de Tolède (694) ordonna d'enlever les enfants des Juifs à l'âge de sept ans, pour les faire élever dans la religion chrétienne.

⁽¹⁾ De iis quos voluntas parentum à primis infantia annis clericatûs officio mancipavit, statuimus observandum, ut mox detonsi vel ministerio lectorum traditi, in domo Ecclesiæ sub episcopali præsentia a præposito sibi debeant erudiri, etc. (C. 1). — Cette disposition est regardée à bon droit comme la première institution des *séminaires*, sauf l'analogie qu'on peut trouver entre ces établissements et la pépinière de jeunes clercs, fondée par S. Augustin.

⁽²⁾ " Die Unwissenheit der spanischen Geistlichen war im 6^{ten} Jahrhundert so hoch gestiegen und so allgemein geworden, dass, als der Pabst Gregor der Grosse dem Bischöfe von Neu-Carthago, Licinian, eingeschärft hatte keinen ungelehrten Geistlichen zum Priester zu weihen, dieser ihm antworten musste, dass, wenn es nicht hinreiche zu wissen, Christus sei am Kreuze für die Welt gestorben, niemand in seiner Provinz den Namen eines Gelehrten verdiene und die Kirche an Priestern verwaist wurde. Später wurde verordnet, dass keiner einen Grad der Weihe erhalten wolle, der nicht wenigstens den Psalter und die gewöhnliche Gesänge kenne. „ (Lembke t. I, p. 237.)

Peu à peu cependant, les rois Goths en étaient venus à favoriser les travaux intellectuels; ils commençaient à encourager les écrivains, à faire copier des manuscrits pour enrichir les bibliothèques ⁽¹⁾, lorsque l'invasion subite des Arabes en Espagne bouleversa en un moment tous leurs projets et installa, sur les ruines de leur monarchie, une domination dont le premier soin, dès qu'elle se sentit solidement établie dans le pays, fut de faire refluer les sciences et les arts, *dans des conditions toutes nouvelles*.

A la différence des Germains, les Arabes entreprirent leurs conquêtes par esprit de prosélytisme. Au lieu de se laisser convertir par les vaincus, ils marchèrent en avant le glaive d'une main, le Coran de l'autre. Cependant, à partir de la révolution qui affranchit l'Espagne musulmane du joug des khalifes d'Orient, ils comprirent graduellement que l'oppression des consciences ne pouvait que nuire à la stabilité de leur pouvoir. Les Chrétiens continuèrent donc de vivre en paix à Cordoue et de pratiquer leur culte, à la seule condition de respecter extérieurement l'islamisme. Les écoles attachées aux églises et aux cloîtres restèrent ouvertes; en revanche, les emplois publics exclusivement réservés aux Musulmans, les mariages mixtes encouragés, les faveurs accordées aux rénégats propagèrent insensiblement la doctrine de Mahomet dans toute l'étendue du royaume. Les Juifs ne furent pas moins protégés que les Chrétiens; nous avons déjà fait entendre qu'ils avaient acquis des droits à être traités avec douceur.

Pour consolider l'œuvre de la conquête, les Arabes comptèrent par dessus tout sur la supériorité de leurs lumières et sur l'influence du bien-être matériel qu'ils apportaient aux populations. En Orient, ils avaient appris à connaître les écrits des Grecs, et s'ils en avaient rejeté la plus grande partie comme dangereux pour les croyants, Aristote du moins, Théophraste, Euclide, Ptolémée, Hippocrate et Galien jouissaient du droit de bourgeoisie à Damas et à Bagdad. Cordoue, devenue le centre d'un État indépendant, recueillit l'héritage intellectuel de cette dernière capitale, qui s'énerva peu à peu

(1) Les bibliothèques de l'Espagne devaient être assez bien fournies, s'il faut en juger par les vastes lectures d'Isidore de Séville. V. Lembke, I, p. 244.

dans le luxe, après les règnes brillants de Haroun-al-Raschid et d'Almamun (762-833). Le deuxième khalife d'Occident, Haschem I, contemporain de Haroun, inaugura déjà cette ère de renaissance en protégeant les savants et en fondant des écoles où les chrétiens étaient admis à venir étudier la langue arabe, mesure qui avait en outre pour avantage de préparer un rapprochement entre les deux peuples. Abderrhaman II suivit la même voie : les écoles d'un grand nombre de villes reçurent une dotation régulière ; 300 enfants orphelins furent élevés et entretenus dans l'école de la grande mosquée de Cordoue ⁽¹⁾. Le khalife était passionné pour la poésie, cette idole des Arabes : on vante ses improvisations rythmées et rimées ; il aimait la musique à ce point, qu'il attira d'Orient, par de riches présents, l'habile artiste Ali ben Serrab, qui dirigea à Cordoue une véritable école musicale. Les édifices magnifiques qu'il fit élever, palais, mosquées, ponts, aqueducs, bains et fontaines ; les irrigations qu'il fit pratiquer pour féconder les riches campagnes cordouanes et y répandre partout la fraîcheur, achevèrent de transformer la cité andalouse en un séjour de délices. La cour donnait l'exemple d'une vie élégante et polie ; les plaisirs de l'esprit alternaient dans les tournois et les fêtes de tout genre, qui amusaient le peuple et lui apprenaient à jouir de sa nouvelle opulence. Rappelons à ce propos que les khalifes de Cordoue doivent être regardés comme les véritables fondateurs de la *chevalerie*.

Mohammed I, fils et successeur d'Abderrhaman II, montra moins d'empréssement que son père à instituer et à soutenir des établissements scientifiques. Cependant l'impulsion était donnée, le progrès s'accomplissait de lui-même. " A Cordoue, dans la maison d'un savant Fakih, Jahje el Laithi, qui dans sa jeunesse avait visité deux fois l'Orient, et que le célèbre Malik ben Anes, son maître, avait surnommé *la lumière de l'Espagne* et *le sage Andalous*, auditeurs et disciples se pres-

(1) Lembke, t. I, p. 363 ; Schæfer, t. II, p. 62. La construction de la grande mosquée de Cordoue (aujourd'hui la cathédrale) remonte à Abderrhaman I, fondateur du khalifat des Ommiades d'Espagne. Ce prince s'était déjà fait remarquer par sa magnificence et son goût pour les arts.

saient en aussi grand nombre qu'aux cours publics „ (4).

Mais à tous égards, c'est sous les règnes d'Abderrhaman III (912-971) et de Hacam II (971-976) que le khalifat des Omniades atteignit l'apogée de sa splendeur. Jamais les savants, les poètes et les artistes ne furent plus recherchés; jamais, proportion gardée, des sommes plus considérables ne furent affectées à former des bibliothèques et des collections scientifiques (5). Très instruit lui-même, Abderrhaman savait faire partager aux grands de sa cour le zèle qui l'animait pour la propagation des lumières. La maison du visir Abou-Aamir ben Ahmed ben Saïd était le rendez-vous des hommes les plus illustres de l'Andalousie : on y lisait des vers, on y discutait comme dans nos académies (6). Les sciences médicales, les sciences naturelles, les mathématiques et l'astronomie étaient surtout en honneur. Hacam II couronna l'œuvre de son père en faisant transcrire à grands frais, dans tout l'Orient, les meilleurs auteurs tant anciens que modernes (7), en attirant à Cordoue des savants espagnols et étrangers, et en protégeant les philosophes, “ qui purent enfin se livrer à leurs études sans avoir à craindre d'être massacrés par les bigots „.

Sous des princes aussi éclairés, l'enseignement ne pouvait manquer de fleurir et d'être fortement organisé à tous les degrés. Abderrhaman institua même des écoles supérieures pour les filles : les élèves y étaient confiées à des maîtresses qui leur inculquaient des connaissances générales et leur expliquaient des poésies. La prévoyance de Hacam s'étendit à tous les âges et à toutes les classes de la société. “ Les écoles primaires, dit M. Dozy, étaient déjà bonnes et nombreuses. En Andalousie, presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles n'appartinssent au clergé, ne le savaient pas. La grammaire et la rhétorique étaient aussi

(4) Schæfer, t. II, p. 63.

(5) La seule ville de Cordoue posséda 70 bibliothèques fondées par Abderrhaman.

(6) Schæfer, t. II, p. 64.

(7) Quelques écrivains arabes rapportent qu'il réunit dans son palais de Merwan jusqu'à 400,000 volumes. V. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*. Leyde, 1861, in-8°, t. III, p. 108.

enseignées dans les écoles. Hacam, toutefois, était d'avis que l'instruction n'était pas encore assez répandue, et, dans sa bienveillante sollicitude pour les classes pauvres, il fonda dans la capitale 27 écoles, où les enfants des parents sans fortune recevraient une instruction gratuite, les maîtres étant payés par lui. Quant à l'université de Cordoue, elle était alors une des premières du monde. Dans la mosquée principale (car c'est là que se donnaient les leçons), Abou-Bekribn-Moâwia le Coraichite traitait les questions relatives à Mahomet. Abou Ali Câli, de Bagdad, y dictait un grand et beau recueil qui contenait une immense quantité de renseignements curieux sur les anciens Arabes, leurs proverbes, leur langue et leur poésie : recueil qu'il publia plus tard sous le titre d'*Amâli* ou *Dictées*. La grammaire était enseignée par Ibn-al-Coutia, qui, au jugement d'Abou Ali Câli, était le plus savant grammairien de l'Espagne. D'autres sciences avaient des représentants non moins illustres. Aussi les étudiants qui fréquentaient les cours se comptaient-ils par milliers. La plupart d'entre eux étudiaient ce qu'on appelait le *fikh*, c'est-à-dire la théologie et le droit, car cette science conduisait alors aux postes les plus lucratifs. »

Non seulement Cordoue, mais Grenade, Séville, Xativa, Valence, Jaen, Murcie, Almeria, Malaga, Velez possédèrent, au X^e siècle, des académies et des collèges ouverts aux chrétiens et aux Juifs aussi bien qu'aux Musulmans. Les Juifs n'en eurent pas moins à la même époque des écoles spéciales pour l'étude de leur littérature sacrée : le type de ces établissements fut l'académie de Cordoue, instituée par le persan Rabbi Moseh, et dont le lustre attira dans la capitale des khalifes de nombreux savants du nord de l'Afrique et même des contrées lointaines de l'Asie. Haschem, fils de Hacam II, accorda une protection particulière aux enfants d'Israël ; il fit même traduire en Arabe le *Thalmud* et demanda qu'on l'instruisît dans la *Mischna*. Les sciences positives ne furent pas cultivées avec moins de zèle par les Juifs que par les Arabes. Toutes les barrières étaient tombées ; on vivait sous un régime de tolérance dont l'histoire offre peu d'exemples. Cet état de choses ne dura pas longtemps, mais le bienfait s'en fit sentir même à travers les révolutions qui ébranlèrent le khalifat. C'est ainsi que la civilisation et la littérature hébraïques atteignirent leur apogée

seulement au XII^me siècle, au siècle d'Aben-Ezrah et de Maimonides. Telle fut pourtant l'influence du fanatisme religieux qui commença de relever la tête en Espagne à partir de l'usurpation du hâdjib Almansour, que les écrits de Maimonides, à qui l'on ne peut refuser une grande élévation d'esprit, sont remplis d'une haine venimeuse contre tous les dissidents. Almansour avait donné l'exemple de ce revirement à la fin du siècle précédent, en faisant brûler en place publique les trésors littéraires si curieusement recueillis par Hacam, à l'exception des livres de théologie, de grammaire et de médecine. La philosophie surtout fut en butte à une persécution ouverte; mais, comme le fait observer M. Renan, tous les efforts tentés pour la détruire, ne servirent qu'à la faire revivre. " L'âge d'or du règne de Hacam n'a légué à l'avenir aucun nom illustre; harcelés par le fanatisme, Avempace, Abubacer, Avenzoar, Averroès ⁽¹⁾ ont vu leur nom et leurs œuvres entrer dans le courant de la vie européenne, c'est à dire de la véritable vie de l'humanité „ ⁽²⁾.

On est fondé à croire que l'intolérance du hâdjib lui fut inspirée par le désir d'acquérir une popularité dont il avait besoin pour soutenir son usurpation. Personnellement, il estimait les lettres, et les historiens rapportent qu'en temps de paix, son palais ressemblait à une académie. Il se plaisait aussi à visiter les écoles et les collèges: il s'asseyait au milieu des écoles et ne permettait pas que les leçons fussent interrompues par sa présence. Il récompensait richement les efforts des maîtres et des disciples; il veillait à ce que les hommes les plus instruits fussent choisis pour les emplois de la mosquée et pour les charges de *cadi*. Les guerres civiles qui éclatèrent à sa mort et les luttes qu'il fallut soutenir contre les Chrétiens ralentirent peu à peu le zèle dont il avait donné le dernier exemple. La science arabe compta jusqu'au XII^e siècle, comme la science juive, d'illustres représentants; mais en somme les études musulmanes, sous l'influence de l'exclusivisme religieux, se trouvèrent tout d'un coup frappées de stérilité, et ce fut désormais aux nations chrétiennes de faire

(1) Ibn-Badja, Ibn-Tofaïl, Ibn-Zohr, Ibn-Roschid.

(2) *Averroès et l'Averroïsme*. Paris, 1852, in-8°, p. 6.

fructifier l'antique héritage que l'unique mission des sectateurs de l'Islam semble avoir été de leur transmettre.

Le génie arabe s'épanouissait dans la poésie, dans des récits de pure imagination, dans des proverbes qui résumaient la morale sociale et les idées accréditées sur les diverses relations de la vie. Hors de là, les sciences exactes, les sciences naturelles et la médecine étaient surtout estimées; nous ne parlons pas de l'étude du Coran, qui formait évidemment la base de toute l'éducation. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les services rendus par les Arabes à l'algèbre, à l'astronomie, à la chimie, à la botanique, ni même la circonstance que la célèbre école de Montpellier doit principalement son origine à des Juifs de Cordoue, qui transportèrent au-delà des monts la science d'Avicenne ⁽¹⁾. Ce qu'il importe de faire remarquer seulement, c'est que le caractère dominant des savants arabes est une extrême subtilité qui, appliquée d'abord aux discussions théologiques, se révéla dans les recherches de toute nature, lorsque les écrits d'Aristote les eurent mis en possession d'une méthode formellement rigoureuse et d'une métaphysique en rapport avec la direction de leur esprit. C'est ainsi qu'ils préparèrent les voies à la scholastique, qu'ils finirent par immobiliser les sciences et qu'ils léguèrent à leurs voisins, les chrétiens d'Espagne, un dangereux exemple. Leur influence a été considérable aussi en dehors de la Péninsule; mais heureusement on a fini par s'en affranchir. Il y avait chez eux divorce entre la science et la vie; la grande cause de leur infécondité irrémédiable, c'est qu'il manquait à leur religion et à leur poésie elle-même, purement lyrique, ce souffle vivifiant qui est la véritable force du christianisme, cette aspiration à l'accord du ciel et de la terre, à l'harmonie du croire et du savoir, qui a été le grand stimulant des nations occidentales et leur a permis de s'affranchir finalement des entraves du moyen âge. Les Arabes ont eu leur moyen âge: ils n'en sont sortis que pour retomber à peu près au niveau où ils étaient du temps de Mahomet.

Quant à l'éducation des enfants, on peut se faire une idée de leurs vues en parcourant les proverbes de Meïdani, publiés

(1) Ibn-Sina.

par Freytag ⁽¹⁾ : Ce sont d'ingénieuses sentences concernant l'amour filial, l'obéissance, l'attachement au travail, les avantages du silence, la valeur de l'expérience, etc. Un seul proverbe est à la louange des femmes : " Les femmes vertueuses conduisent à tout ce qui est grand ; " mais la contre-partie vient aussitôt : " Les femmes sont les filets du diable ". En fait de théories pédagogiques régulières, nous n'avons rien à citer, si ce n'est, sous toutes réserves, le célèbre *roman philosophique* d'Ibn-Tofaïl de Wadi-Yâsch (Guadix), intitulé *Hayibn-Yakdhân* (le vivant, fils du vigilant). On l'a comparé tantôt à l'*Émile* de Rousseau, tantôt à *Robinson Crusôé* : c'est pousser un peu loin la recherche des analogies. M. Fritz le rapproche avec plus de raison de l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, de Bonnet. L'auteur y épie le développement graduel de la raison chez un solitaire qui, n'ayant point subi les influences sociales, parvient cependant, par son propre travail et par l'impulsion de l'*intellect actif*, à l'intelligence des faits de la nature et des plus hautes spéculations métaphysiques ⁽²⁾. Il y a là comme un pressentiment de la méthode psychologique que les modernes ont appliquée à l'éducation, mais nullement un système d'éducation proprement dit.

Les écoles élémentaires étaient attachées aux mosquées : on y enseignait la lecture, l'écriture et la grammaire ; on y récitait des poésies anciennes et modernes ; on y apprenait le Coran par cœur. L'enseignement des académies embrassait la théologie, la jurisprudence, l'histoire naturelle et la médecine. A l'origine, qui voulait s'ériger en professeur : les cours étaient publics et gratuits ; quelques maîtres recevaient des honoraires volontairement payés. Il y avait aussi des répétiteurs. Avec le temps, l'État intervint dans la nomination des lecteurs et des prédicateurs officiels ; les Arabes d'Espagne suivirent en cela les traditions de leurs frères d'Orient.

Pendant le cours de la période que nous venons de traverser,

⁽¹⁾ Bonn, 1839 et suiv., in-8°. — M. Th. Fritz (*Esquisse d'un système complet d'instruction, etc.* Strasbourg, 1843, in-8°, t. III, p. 226 et suiv.), a extrait de cette collection les proverbes ayant trait à notre sujet.

⁽²⁾ S. Munk (*Dict. philos.* de Frank, art. *Tofaïl*) a donné une analyse substantielle de cet écrit, qui a mérité l'attention de Leibnitz. La dernière version allemande est celle d'Eichhorn (*Der Naturmensch*, Berlin, 1782, in-8°).

les patriotes espagnols, suppléant au nombre par l'intrépidité, soutinrent contre les conquérants étrangers une guerre incessante et reconstituèrent peu à peu des monarchies chrétiennes dans la partie septentrionale de la péninsule. Lutte glorieuse s'il en fut jamais, lutte épique, dont le *Romancero* est l'Iliade ! Combattre et chanter, ces deux mots résument toute l'histoire de l'Espagne du moyen âge, personnifiée dans la grande figure du Cid. Un pareil état social n'était guère compatible avec la culture des lettres et des arts : l'Espagne chrétienne resta longtemps aussi ignorante qu'héroïque. L'éducation des enfants, sauf de ceux qui allaient s'enfermer dans les cloîtres pour n'en plus sortir, ne se faisait guère qu'en famille et se réduisait à peu près à des exercices corporels et à l'apprentissage du maniement des armes. Les nécessités de la défense du pays faisaient obstacle à l'établissement d'un régime de centralisation : nulle part en Europe, à cette époque, la liberté personnelle n'était aussi complète dans les classes inférieures, et les privilèges locaux plus étendus. Les usurpations des nobles, d'autre part, étaient très fréquentes et donnaient lieu à des querelles intestines, quelquefois à des alliances temporaires avec les Musulmans, divisés eux mêmes entre eux depuis la mort d'Almansour. Il n'y avait de refuge pour les études que dans les monastères, dont les habitants étaient réputés morts civilement et n'avaient point à prendre part à la guerre : mais l'oisiveté et la mollesse régnaient au sein de ces asiles, fondés le plus souvent dans un esprit superstitieux, comme si une donation à l'église eût pu donner droit à commettre l'injustice ou justifier des actes de violence.

Au X^e siècle, nous ne trouvons à relever que le nom d'un seul savant, Hacon, évêque de Vich ou Ossone, qui enseigna les mathématiques au célèbre Gerbert (Silvestre II), l'importateur, à ce qu'il paraît, du chiffre arabe en France. Insensiblement cependant, à mesure que les chrétiens gagnèrent du terrain sur les Maures, la sécurité publique permit aux hommes studieux de donner carrière à leur désir de s'éclairer. Plusieurs causes concoururent à favoriser ce mouvement ; d'une part, la vogue croissante de la philosophie scolastique dans les couvents et la célébrité naissante de l'Université de Paris, où l'on accourut du fond de l'Espagne comme des extrémités de l'Angleterre, pour s'enrôler dans les milices ardentes des réalistes ou des

nominaux; de l'autre, l'importance qu'il fallut attacher bon gré mal gré aux gloses des Arabes sur Aristote et à leurs travaux scientifiques de tout genre; ensuite, les relations de correspondance qui s'établirent entre les gradués de Paris de retour dans leur patrie respective; enfin, l'institution de l'ordre des Dominicains, qui se répandit en peu de temps dans tout l'occident et devint une pépinière de théologiens lettrés et de polémistes armés de pied en cap. Le fondateur de l'ordre était lui-même espagnol, de la maison de Guzman; né à Calahorra en 1170, il avait passé neuf ans à l'école de Palencia, alors la première de Castille ⁽¹⁾. L'horizon commença donc à s'éclaircir; mais ce qui contribua le plus à la régénération des études en Espagne, ce fut la translation à Salamanque de l'école de Palencia.

La première fondation de l'université de Salamanque remonte à l'an 1200, c'est-à-dire au règne d'Alphonse IX; la translation dont on vient de parler n'aurait cependant eu lieu, selon la plupart des historiens, que sous Ferdinand III. Les commencements furent pénibles; l'établissement jouissait d'importants privilèges, mais n'avait point de dotation. Les professeurs ne percevaient aucun traitement fixe. En 1254, Alphonse X alloua, pour le corps enseignant, une somme annuelle de 2,500 maravédís ⁽²⁾. De nouveaux dons affluèrent de toutes parts; cependant nous voyons qu'en 1310, après avoir jeté un éclat momentané, l'université était redevenue languissante: c'est seulement quelques années plus tard qu'elle devint une école de premier ordre, rivale de celle de Paris, d'Oxford et de Bologne ⁽³⁾.

Le zèle d'Alphonse X (*Alonzo el Sabio*) pour les études mérite toute attention. Jusqu'à lui, l'enseignement avait été presque exclusivement théologique: il institua des chaires pour les sciences profanes. Les professeurs de Salamanque concoururent

⁽¹⁾ Le roi Alphonse IX y avait fait venir des professeurs de Paris et d'Italie; il y faisait élever ses propres fils.

⁽²⁾ Selon Chacon (*Hist. de la Universidad de Salamanca*), cette somme aurait représenté, à la fin du XVI^e siècle, 6,000 ducats d'or (Avila, *Historia de Salamanca*, 1606, in-4^o, p. 186).

⁽³⁾ Chacon, *ap.* Ticknor, *Gesch. der schönen Literatur in Spanien* (trad. allemande de N. H. Julius, Leipzig, 1852, in-8^o, t. I, p. 280).

sous sa direction à la confection des *Tables Alphonsines* ; ils traduisirent Avicenne, Averroès et les commentaires de Galien ; ils coopérèrent à la rédaction du célèbre code connu sous le titre de *Las siete partidas*, qui, pour le dire en passant, contient un chapitre important sur les *Estudios generales* (Le titre 31 de la II^e partie). On y trouve des dispositions d'une grande sagesse, partiellement adoptées et restées en vigueur dans les universités de divers pays ⁽¹⁾. L'université de Salamanque était gouvernée par un recteur, qui ne restait qu'une année en fonctions, et qui était ordinairement un des personnages le plus haut placés du pays. Ce recteur disposait des chaires vacantes, après avoir pris l'avis du conseil académique, dont faisaient partie tous les professeurs. La juridiction universitaire, s'étendant sur tous les gradués et sur les étudiants, appartenait jusqu'en 1334 au chef du diocèse, assisté d'autres dignitaires ecclésiastiques ; elle passa ensuite à un fonctionnaire spécial (*Maestrescuela*). L'université comprenait des écoles de tous les degrés. Dans les *Escuelas mayores*, on enseignait la théologie, le droit canon, la législation civile, les mathématiques, la philosophie naturelle, la morale, les langues et la rhétorique ; dans les *minores*, les arts, les canons, la grammaire et la musique ; dans les *minimas* enfin, les éléments de la grammaire. Ces écoles étaient installées dans trois beaux édifices, dont deux subsistent encore aujourd'hui et ont conservé leur destination ⁽²⁾. De nombreux collèges s'élevèrent successivement à côté de l'*Alma mater* : Salamanque devint une véritable fourmilière de religieux de toute robe et d'étudiants passionnés pour les discussions scolastiques : les romanciers espagnols se sont chargés de nous donner une idée de leur façon de vivre et de leur tournure d'esprit. Salamanque compta jusqu'à 10,000 élèves de toute nation ; à la fin du XVI^e siècle, il y en avait encore 6,000 ⁽³⁾. L'influence de l'université était si considérable, qu'à l'époque

(1) Ticknor, t. I, p. 47.

(2) Les grandes et les petites écoles sont distribuées autour de cloîtres élégants, et des peintures de grand mérite des écoles espagnole et italienne ornent quelques-unes des salles (Germond Delavigne, *Itinéraire de l'Espagne*).

(3) Au milieu du siècle dernier, ce nombre était réduit à un millier ; il est aujourd'hui de 500 environ.

du schisme d'Avignon, on vit les papes Urbain et Clément consulter ses docteurs et se soumettre sans hésiter à leurs décisions. Christophe Colomb prit leur avis sur ses projets d'expédition outre-mer. Un fait qui semble témoigner de leur esprit de progrès, c'est qu'ils enseignèrent le système de Copernic dès le XVI^e siècle, à une époque où presque partout on le considérait encore comme hérétique ⁽¹⁾. Ces hardiesses furent passagères, dans une université où l'autorité pontificale, pour la collation des grades, marchait de pair avec l'autorité royale. Si quelque part on dépensa du temps en controverses stériles, si quelque part on prit pour la science l'art de quintessencier les idées, sans sortir d'un cercle étroit, ce fut sans contredit à Salamanque. Durand et Scot y firent tous les frais de la philosophie; d'innombrables théologiens et canonistes y disputèrent le plus bruyamment possible sans parvenir à obtenir d'autres admirateurs que leurs bacheliers : nous voyons sur-nager, au temps de Charles-Quint, quelques noms comme ceux des Covarruvias et des D. de Soto, puis plus rien : des médiocrités désespérantes. Les Espagnols étaient pourtant animés d'un véritable désir de savoir : nous en rencontrons dès le XIII^e siècle dans les universités italiennes ⁽²⁾, et nous notons que le fameux cardinal Carrillo de Albornoz fonda pour eux à Bologne, en 1365, le collège de S. Clément ⁽³⁾, qui a subsisté jusqu'à nos jours. Les relations qui s'établirent ainsi entre l'Italie et l'Espagne ne laissèrent pas que d'être utiles à ce dernier pays : nous n'en voulons pour preuve que l'influence de l'illustre humaniste Antonio de Lebrixa (*Nebrissensis*) qui, formé à Bologne, alla ensuite professer le latin pendant vingt ans à Salaman-

(1) M. Viardot se fait fort de démontrer que l'esprit d'examen avait pénétré à Salamanque au XVI^e siècle. On y aurait voulu une église *Castillane*, comme plus tard Bossuet, en France, voulut une église *Galllicane*. Quoi qu'il en soit, on vit poindre pendant quelque temps à l'horizon de l'université des velléités d'opposition à l'égard de la domination cléricale. Telle paraît avoir été, par exemple, la pensée secrète du *Lazarillo de Tormès*, composé par le savant D. Hurtado de Mendoza lorsqu'il achevait ses études à Salamanque (*Espagne et Beaux-Arts*. Paris, 1868, in-12^o, pp. VI et suiv.). L'inquisition ne s'y trompa point.

(2) Un Espagnol fut nommé en 1260 recteur de l'université de Padoue.

(3) P. Vizani, *Storia di Bologna* (1596), p. 220.

que, et dota le premier sa patrie d'un dictionnaire et d'une grammaire de la langue nationale ⁽¹⁾.

Nous ne passerons pas en revue les académies et les collèges qui s'élevèrent tour à tour sur le sol espagnol avant la fin du moyen âge. Un fait est à noter concernant la Catalogne. En vain Jaime II, fondateur de l'université de Lerida (*Nerdensis*), défendit aux autres villes de ses États d'instituer chez elles des établissements d'instruction supérieure ⁽²⁾; la force des choses lui arracha des concessions de plus en plus étendues. A Valence, les magistrats municipaux eux-mêmes, bravant les résistances de l'évêque, dotèrent la cité d'une université; le même résultat fut obtenu plus aisément à Barcelone en 1450 ⁽³⁾. Mais cette émulation resta au fond stérile; il arriva même que l'Espagne ne fut jamais si près de sa décadence intellectuelle, que juste au moment où elle parut être au zénith de sa puissance, et où il était littéralement vrai de dire que le soleil ne se couchait jamais dans les États de Charles-Quint.

La découverte du nouveau monde, l'établissement de l'inquisition, l'expulsion des Juifs, enfin l'institution de l'ordre des Jésuites firent à l'Espagne une situation toute spéciale, contrastant de la manière la plus frappante avec celle des autres États de l'Europe civilisée à la même époque. L'or et l'argent des mines américaines affluèrent dans les caisses publiques; il en résulta un régime de plus en plus despotique, les rois étant désormais dispensés de convoquer les Cortès pour obtenir des subsides ⁽⁴⁾. L'accroissement des fortunes privées eut aussi pour effet de favoriser l'indolence naturelle des Espagnols : on courut aux Indes pour faire fortune; on négligea non seulement les ressources du pays, on se jeta à corps perdu dans un luxe corrupteur; jamais l'éducation des enfants ne fut aussi abandonnée : livrés à eux-mêmes dès l'âge de quinze ou seize ans, ils vivaient dans un absolu désœuvrement et se faisaient gloire de leurs habitudes licencieuses; c'est une des causes de la dépopulation du royaume, à ajouter à toutes celles qui ont

⁽¹⁾ Ticknor, *passim*.

⁽²⁾ Il n'y toléra que l'enseignement de la grammaire et de la logique.

⁽³⁾ Schaefer, t. III, pp. 497 et suiv.

⁽⁴⁾ Weber, *Histoire moderne*.

été énumérées par Merula ⁽¹⁾. L'influence de l'inquisition, qui entretenait partout la crainte et le silence, ne fut pas moins désastreuse. D'un autre côté, les Maures et les Juifs emportèrent dans l'exil leur science et leur industrie : il ne resta dans l'Espagne bigote et paresseuse que des moines persécuteurs, des soldats brutaux, des coureurs d'aventures et des mendiants. Le cardinal Ximènes, à la vérité, fit de sérieux efforts pour relever les études en fondant (1504) l'Université d'Alcala (*Complutensis*), dont la réputation fut consacrée tout d'abord par la publication de la fameuse *polyglotte*, et qui éclipsa véritablement ses sœurs dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à l'époque où Cervantès en fréquenta les cours. Mais à part quelques points lumineux, à part les travaux isolés d'un petit nombre de savants, à part le rayonnement de cinq ou six grands poètes ou prosateurs du même siècle, l'Espagne, comme culture générale, l'Espagne, qui avait tout ce qu'il fallait pour devenir le premier pays du monde, descendit graduellement au dernier rang de la civilisation européenne et s'affaissa pour ainsi dire sur elle-même. Quelle part pouvait être faite à la liberté de l'esprit, aux généreuses initiatives, dans un royaume où les grandes fêtes populaires étaient des *Auto-da-fé*? Ceux qui cherchaient un horizon un peu plus large allaient étudier en Italie ⁽²⁾ et souvent finissaient par s'y établir. Là aussi, sans doute, les victoires et la politique de Charles-Quint avaient assuré la prépondérance espagnole; mais les lettres et les arts y brillaient d'un éclat incomparable, et il s'en fallait que l'inquisition y eût jeté d'aussi profondes racines que dans la péninsule ibérique.

L'ordre des Dominicains et les Universités ne virent pas d'abord d'un bon œil les jésuites fonder des collèges dans les principales villes du royaume. Charles-Quint, de son côté, se tint toujours dans une certaine défiance à leur égard ⁽³⁾ : ils n'en poursuivirent pas moins leur œuvre avec patience et persévérance, et le lien étroit qui les rattacha directement

(1) *Hispaniae descriptio*. Amst., Blaeu, 1636, in-12, p. 72.

(2) Nous trouvons aussi quelques noms espagnols dans le catalogue des promotions de l'ancienne Université de Louvain.

(3) Philippe II ne fut pas non plus sans inquiétude : " Le seul ordre auquel je ne comprends rien, dit-il un jour, c'est l'ordre des jésuites. „

aux pontifes romains, le principe d'obéissance passive inscrit dans leurs constitutions (*perinde ac cadaver*), l'influence qu'ils surent acquérir sur toutes les classes de la société, par la prédication et la confession aussi bien que par l'éducation, les rendirent maîtres du terrain avant qu'ils eussent 50 ans d'existence. Malgré tous les reproches qu'on a pu leur adresser, il faut convenir que sous ce dernier rapport ils rendirent des services sérieux : ils perfectionnèrent singulièrement la méthode des humanités, et leur habile système de discipline ne fut pas sans opérer une réaction salutaire contre le dérèglement des mœurs. Ces résultats, cependant, furent plus factices que réels : à coup sûr la casuistique du livre de Mariana (*de rege*, écrit pour l'éducation du prince d'Espagne), les subtilités de Sanchez, d'Escobar et de Caramuel ne sont guère d'accord avec l'esprit de l'Évangile. C'est surtout en Espagne et dans l'Amérique du sud que les doctrines de la Compagnie, appliquées à la formation de la jeunesse, entravèrent tout libre essor intellectuel. Les jésuites laissèrent à l'inquisition le soin de poursuivre les hérétiques par le fer et le feu : ils se réservèrent les armes de la dialectique et de la science ⁽¹⁾, mais de quelle science ? Réconciliés avec le saint office, ils s'emparèrent de toutes les écoles et finalement des Universités : l'inquisition prohibait les livres suspects, les jésuites enfermaient les esprits dans un cercle de Popilius de plus en plus restreint. L'ignorance devint, pour ainsi dire, absolue en philosophie, en histoire, dans les sciences exactes et dans les arts mécaniques. Dès le milieu du XVI^e siècle, il n'y eut plus d'ingénieurs en Espagne ⁽²⁾. La typographie tomba en décadence ; l'or des Indes s'écoula au dehors, sans profit pour le pays. Ce n'est pas que les collèges des jésuites ne fussent fortement constitués ; mais on y mesurait la ration des élèves, pour ainsi parler, en raison des fins que poursuivait l'ordre. La grammaire, la rhétorique y florissaient ; on y composait des odes et des élégies latines, on y expliquait la logique d'Aristote, on s'y exerçait à discuter habilement des questions futiles ; le tout était superficiel et sans profit pour la pensée et pour la vie. L'idéal était le parfait jésuite, non

(1) Raumer, *Geschichte der Pädagogik*, t. I.

(2) Weiss, *l'Espagne depuis Philippe II*, etc., 2^e partie.

l'homme dans toute l'acception du terme : l'expérience en fut faite au Paraguay.

L'influence indirecte de quelques érudits de cette époque contribua cependant aux progrès ultérieurs des études, sinon de la culture nationale proprement dite. Il est juste de citer en premier lieu Jean Louis Vivès, auteur un peu sec, mais prodigieusement savant, digne d'entrer en comparaison avec Érasme et Budé. Ses livres *De ratione studii puerilis*, *De tradendis disciplinis*, *De causis corruptarum artium* ont droit à une page dans l'histoire de la pédagogie : remarquons seulement qu'ils furent écrits hors d'Espagne. Le grammairien Fr. Sanchez, jésuite, surnommé dans son pays le docteur de tous les gens de lettres et le père de la langue latine, publia sous Philippe II un excellent traité intitulé *Minerva, sive de causis linguae latinae*, qui fut largement utilisé plus tard par les humanistes de Port-Royal, dans leur *Méthode latine*. On doit aussi faire grand cas de l'*Examen de los ingenios para las ciencias*, de Huarte (1580) ; enfin, nous ne pouvons passer sous silence les efforts de Pierre de Ponce, qui imagina le premier une méthode pour instruire les sourds-muets ⁽¹⁾. Mais ce sont là, encore une fois, des individualités isolées ; et si nous passons du XVI^e siècle au XVII^e, nous n'aurons plus que le spectacle de la plus déplorable décadence. Pour signaler un mouvement ascendant, il faut arriver d'emblée à l'avènement de la dynastie des Bourbons.

Un publiciste espagnol établi en France a exhumé récemment ⁽²⁾ un curieux mémoire sur la réforme des études présenté à Philippe II en 1589 par le docteur Pedro Simon Abril, professeur de grec à l'Université de Saragosse. Le digne docteur fit acte de courage et en même temps preuve d'habileté, en

⁽¹⁾ Juan Pablo Bonet en publia une relation en 1620. — L'éducation des sourds-muets n'a pas cessé d'être en Espagne l'objet d'une vive sollicitude : l'alphabet manuel espagnol a fait le tour du monde. On sait du reste que, de nos jours, la dactylologie n'a plus qu'une importance secondaire. Parmi les Espagnols contemporains qui se sont appliqués avec succès à ces questions intéressantes, nous citerons en première ligne D. Juan Ballesteros, de Madrid.

⁽²⁾ *Revue de l'instruction publique en France*, n^o des 30 mai et 6 juin 1861 (art. de M. J. M. Guardia).

s'adressant directement au roi : c'était assurément le meilleur moyen de conjurer la censure ecclésiastique. Il n'en perdit pas moins son procès ; il lui resta l'honneur de l'avoir entrepris, et son mémoire a conservé un véritable intérêt historique, parce que, tout en émettant ses propres idées, l'auteur est naturellement amené à insister sur les vices de l'enseignement qu'il voudrait voir améliorer, et qu'ainsi il nous initie à la situation des écoles espagnoles sous un régime d'aveugle despotisme.

Le gouvernement envoyait de temps à autre aux écoles des délégués officiels chargés d'y corriger les abus de la routine. Mais ces délégués, dit notre docteur, négligeaient les questions didactiques pour ne s'occuper guère que de la nourriture et du vêtement des élèves. Simon Abril insiste sur la nécessité de s'appliquer à l'enseignement en lui-même, et dans ce but il s'attache à comparer les méthodes en vigueur avec les méthodes anciennes. D'abord, il demande que les professeurs cessent d'enseigner en latin ; ensuite, il se plaint de la confusion des attributions des maîtres ; enfin, il déplore l'impatience des étudiants, qui, dans leur hâte de prendre les degrés, se contentent de maigres résumés ou abrégés, n'acquièrent que des connaissances superficielles et ne se donnent plus la peine de lire les grands écrivains de l'antiquité. Une réforme de tout le système est devenue indispensable. Commençons par le commencement. Pourquoi n'enseigne-t-on pas avant tout, dans les petites écoles, la grammaire de la langue maternelle ? Pourquoi des grammaires latines écrites en latin ? Pourquoi faire apprendre les règles par cœur, au lieu de graver dans la mémoire des enfants d'utiles sentences et des apophthègmes, comme on faisait autrefois, et de faire apprendre les règles par l'usage et par la lecture des bons auteurs ? Pourquoi, au début, toujours des thèmes et point de versions ? L'enseignement de la logique n'est pas plus satisfaisant : la logique ne vaut rien pour elle-même ; il faut la traiter en vue de ses applications : c'est un instrument, rien de plus. On se casse la tête à discuter des questions abstruses de métaphysique et de théologie ; on ferait mieux de chercher des exemples dans les sciences positives (*las ciencias de las cosas*). Et la rhétorique ! On l'enseigne en langues étrangères, tandis que c'est avec le peuple seulement qu'on a l'occasion de s'en servir. Les mathématiques sont presque abandonnées au grand détriment du

pays, et le peu qu'on en a conservé s'enseigne encore en latin. Point de chaires pour l'agriculture, pour l'architecture, pour l'art militaire, mais une infinité de chaires consacrées à de vaines arguties (*Sophisterias, las cuales quien las sabe, no sabe nada por sabellas, ni por ñoralles ñora nada el que no las sabe*). La philosophie morale n'est étudiée que par manière d'acquit. En médecine, on fait peu de cas de l'anatomie, et il n'y a pas une chaire de matière médicale : tel médecin tua son malade pour avoir cru que le mot *chalybs* signifiait de la chaux. En droit civil, c'est à peine si l'on comprend les termes et les textes de la loi écrite, et les commentateurs préfèrent à la langue espagnole un latin barbare. Le droit romain a sa grande valeur, mais l'essentiel serait de donner la primauté à la législation du royaume. La manie d'écrire a rendu les lois de plus en plus obscures : " L'excès de la dispute est le fléau de la vérité „. Il faudrait exiger des jurisconsultes une connaissance sérieuse de la grammaire et de la philosophie, et mettre en bon ordre les matières du droit, où l'on s'égare à présent comme dans un labyrinthe. L'enseignement théologique est lui-même dénaturé : au lieu d'expliquer les écrits des Pères, on décore d'un nom sacré les impertinentes rêveries de quelques modernes. Qu'a-t-on fait de la méthode analytique d'Aristote et d'Euclide ? Que connaissent les élèves des deux Testaments ? Familiarise-t-on les futurs prédicateurs avec les sermons des grands orateurs de la chaire ? — Simon Abril s'arrête à temps sur ce terrain brûlant, et ne manque pas d'ajouter qu'il rétracte d'avance tout ce que la Sainte Église romaine pourrait critiquer dans son mémoire. Il y avait péril en effet à s'exprimer avec cette franchise : quand on a la main pleine de vérités, il n'est pas toujours prudent de l'ouvrir.

Philippe V se préoccupa sérieusement de la décadence intellectuelle de l'Espagne, bien plus profonde encore au temps de la guerre de succession que du vivant de Simon Abril. A l'exemple de son bisaïeul Louis XIV, il regarda comme un de ses premiers devoirs d'encourager les lettres et les arts. Il fonda l'Académie royale de Madrid (1713), chargée de fixer et d'épurer la langue castillane étrangement défigurée par le mauvais goût et par l'ignorance ⁽¹⁾, et l'Académie d'histoire (1738),

(1) Ticknor, t. II, p. 329 et suiv.

dont les travaux sont restés justement estimés. Du même règne date l'institution d'une société de médecine à Séville, d'une Académie des belles-lettres à Barcelone, d'une Académie de géographie et d'histoire à Valladolid, d'une Académie mathématique à Grenade. Ferdinand VI fonda et dota plusieurs universités; cependant une sérieuse réforme de l'instruction publique ne fut entreprise que sous Charles III. Il était grand temps qu'on y songeât : nous avons peine à nous figurer aujourd'hui une pareille langueur. Les manuels et les méthodes étaient encore les mêmes qu'au siècle de Ximènes. La scolastique régnait toujours en souveraine; le système de Copernic était redevenu suspect; on ignorait jusqu'au nom de Bacon. La chaire de mathématiques était vacante depuis 130 ans à Salamanque, lorsque Diégo de Torres y fut nommé. C'est le même Diégo de Torres qui, après avoir étudié cinq ans à l'université de cette ville, écrivait à propos d'une dissertation de Pedro Clavio sur la sphère : *Creo que fue la primera noticia que habia llegado a mis oidos de que habia ciencias matematicas en el mundo*. Peu d'Espagnols, dans la première moitié du XVIII^e siècle, étaient assez instruits pour se débarrasser de la croyance à l'astrologie. Lorsque Charles III invita l'université de Salamanque à renoncer à ses anciens errements et à ouvrir des cours de mathématiques et des sciences naturelles, la première réponse du docte corps fut : " Newton n'enseigne rien qui puisse aider à former des logiciens et des métaphysiciens, et les doctrines de Descartes et de Gassendi ne s'accordent pas avec la révélation, comme celles d'Aristote (¹). „ On lit dans un rapport au roi, rédigé par le marquis de Ensenada, ministre d'État : " Il n'y a pas dans tout le royaume une seule chaire pour le droit public, pour les sciences expérimentales, pour l'anatomie, pour la botanique. Nous ne possédons aucune bonne carte de l'Espagne ou de ses provinces, ni personne qui soit en état d'en dresser, si bien que nous sommes obligés d'avoir recours aux cartes très imparfaites qui nous viennent de France et de Hollande, et que nous demeurons dans une ignorance hon-

(¹) Ticknor, t. II, p. 359.

teuse de la véritable situation et des distances de nos propres cités „ (1).

Le moine Benito Feijoo avait eu le courage de protester hautement contre cet obscurantisme dans son *Teatro critico universal ó discursos varios in todo genero de materias, para desengaño de errores comunes* (1726) : on peut le regarder comme le véritable précurseur de la réforme de Charles III. Ce dernier prince, avec l'aide de ministres intelligents et résolus, porta décidément la hache au cœur de l'arbre stérile et sec. Il commença par affaiblir le pouvoir de l'inquisition ; il stipula que les auteurs des livres mis à l'*index* par le pape seraient appelés à se défendre devant les autorités compétentes, et qu'aucune bulle romaine ne serait exécutoire en Espagne si elle n'était revêtue de l'approbation royale ; enfin, comme couronnement, il expulsa les jésuites sans même consulter le saint siège. Les universités de Salamanque, d'Alcala, de Grenade et de Valence furent reconstituées sur de nouvelles bases, les moines avertis d'avoir à se livrer aux études, les sociétés d'utilité publique encouragées. L'éducation élémentaire n'avait point encore d'organisation régulière (2) : le roi fit ouvrir dans les bourgs et les villages des écoles inférieures et supérieures. L'Espagne se ressentit matériellement aussi bien que moralement de cette tentative de régénération ; par malheur, les espérances qu'on avait fondées sur le successeur de Charles III (1788-1838) ne se réalisèrent point. Nous laissons la parole à M. Th. Fritz : « Manuel Godoy, premier ministre de Charles IV, se prononça hautement en faveur du système de Pestalozzi ; une commission, instituée pour examiner cette affaire, s'en occupa fort longtemps, et finit par déclarer que la méthode lui paraissait excellente. Déjà cette méthode avait été introduite avec succès dans l'école militaire de Tarragona ; une école pour 100 élèves, fondée à Madrid d'après les mêmes principes, réussit malgré les cabales et les

(1) « D'après nos recherches, dit M. Garrido (*l'Espagne contemporaine*, Bruxelles, 1862, in-8°, p. 27), nous croyons pouvoir affirmer qu'il était rare de trouver un paysan sachant lire et écrire, et que, pour une femme, savoir lire n'était pas une preuve de haute moralité. Cependant l'instruction à tous les degrés était gratuite. »

(2) Ib., p. 357.

intrigues dirigées contre elle. Des instituteurs, désireux de développer leurs connaissances pédagogiques, vinrent de tous les points du royaume pour se perfectionner dans cette école; l'un des fils du roi fut élevé d'après la nouvelle méthode; mais le Prince de la paix jouissait trop peu de l'estime publique pour que des institutions émanant de lui pussent avoir un succès durable ⁽¹⁾. Des documents authentiques, datant de la première année de notre siècle, nous apprennent que le nombre des écoles était encore alors très restreint; elles restaient fermées depuis Pâques jusqu'à la fin d'octobre; les Piaristes avaient le monopole de l'instruction; l'éducation privée était abandonnée à des gens de service. Nous ne citerons que pour mémoire un projet de réorganisation de l'enseignement élaboré en 1807, mais qui ne reçut jamais son exécution. On avait pris pour type le système suivi à Salamanque.

Les malheurs des années suivantes portèrent naturellement les préoccupations d'un autre côté. La trahison de Godoy, qui livra son pays à la merci de Napoléon I, l'abdication du faible Charles IV, l'invasion française, l'installation de Joseph Bonaparte eurent pour effet, d'une part, d'introduire dans la Péninsule les idées de la révolution de 1789, de l'autre, de réveiller l'énergie nationale, mais de rendre du même coup plus prépondérante et plus populaire que jamais l'influence d'un clergé fanatique. Les *libéraux* l'emportèrent cependant sur les *serviles* (on désignait ainsi les partisans de l'ancienne organisation espagnole) aux Cortès de Cadix, qui élaborèrent en 1812 une constitution nouvelle; mais Ferdinand VII ne fut pas sitôt rentré en Espagne, qu'il refusa (4 mai 1814) d'y prêter serment, aux applaudissements des masses ignorantes. On vit reparaitre les moines et les jésuites; le despote prit ombrage de tout; les prescriptions recommencèrent comme aux plus mauvais temps de la monarchie. Le bien-être de la nation fut perdu de vue; la civilisation recula d'un siècle ⁽²⁾.

⁽¹⁾ T. III, p. 587.

⁽²⁾ " Et cependant l'Espagne avait vingt Universités richement dotées, cent trente collèges royaux et beaucoup de bibliothèques, soit dans les villes, soit dans les couvents : que n'aurait-elle pu faire ! Les 60,000 étudiants qu'elle avait prouvaient seulement que bien des jeunes gens préféraient une vie paisible et facile à la vie agitée qui était alors le partage

On peut juger, par l'extrait suivant de la constitution de 1812, des progrès qu'aurait pu immédiatement réaliser l'Espagne au point de vue de l'instruction publique, si cette charte avait été loyalement acceptée et rigoureusement exécutée par un prince énergique et éclairé. Le titre IX porte : " Art. 366. Il sera établi dans tous les villages de la monarchie des écoles primaires (*de primeras letras*), où l'on apprendra aux enfants à lire, à écrire et à calculer. On y enseignera également le catéchisme de la religion catholique, avec un exposé sommaire des obligations civiles. — Art. 367. Il sera organisé et créé, en nombre suffisant, des Universités et d'autres établissements d'instruction, pour l'enseignement de toutes les sciences, des lettres et des arts. — Art. 368. Le plan général de l'enseignement sera uniforme dans tout le royaume; la constitution politique de la monarchie sera expliquée dans toutes les Universités et dans tous les établissements littéraires où l'enseignement comprendra les sciences ecclésiastiques et politiques. — Art. 369. Il y aura une direction générale des études, composée de personnes d'une instruction reconnue; à ce comité incombera, sous l'autorité du gouvernement, l'inspection de l'enseignement primaire. — Art. 370. Les Cortès régleront par des plans et des règlements spéciaux tout ce qui a rapport à l'important objet de l'instruction publique. „ — *Pia vota!* La révolution de 1820 imposa, il est vrai, la constitution à Ferdinand VII; le projet formulé en 1813 par une commission chargée d'exécuter l'art. 370 fut remis au jour et publié le 29 juin 1822 : mais le gouvernement fit la sourde oreille. Deux ans plus tard, la guerre civile éclata et l'attitude des puissances amena le triomphe des idées réactionnaires.

Un nouveau plan de réforme, rédigé en 1824 dans un sens opposé aux aspirations des Cortès, eut du moins la fortune de recevoir son application : il n'y fut point dérogé jusqu'en 1845. Tant que vécut Ferdinand, néanmoins, l'instruction continua à dépérir. Plusieurs universités se virent enlever leurs biens. " Croirait-on, dit le premier rapport, publié en 1839 par

de la majorité de la population. L'enseignement était faible, pour ainsi dire nul, sous le rapport du fond comme pour la forme. Depuis, les guerres n'ont pas cessé de désoler ce malheureux pays... (Th. Fritz, t. III. p. 588).

la Société d'éducation populaire de Madrid, croirait-on qu'en 1827, par exemple, sous le gouvernement de Calomarde, les capitaux dont l'Université de Salamanque avait joui jusqu'alors pour le traitement des professeurs d'hébreu et d'arabe, furent enlevés par le gouvernement en faveur d'une école pour les *combats de taureaux* ! (1) „ Jusqu'à l'avènement de Christine, les choses allèrent de mal en pis : on s'occupa de détruire plutôt que d'édifier. Christine rouvrit les Universités ; l'ordonnance royale du 29 septembre 1836, conçue dans l'esprit de la constitution qui venait d'être rétablie (sauf révision), produisit de bons effets en multipliant les écoles et en améliorant leur organisation intérieure. En 1838, les Cortès furent saisis de deux nouveaux projets, l'un relatif à l'enseignement primaire, l'autre à l'enseignement moyen et supérieur : le premier seul eut les honneurs de l'adoption, et à partir de ce moment l'instruction primaire fut régie par une loi ; l'autre échoua : l'ordonnance de 1836 resta en vigueur. On revint à la charge ; mais les luttes acharnées des partis et les agitations civiles rendirent longtemps toute solution impossible.

Au commencement du règne d'Isabelle II, sous la dictature militaire de Narvaez, qui forma un cabinet de purs modérés, le plan d'études du 17 septembre 1845 embrassa pour la première fois les écoles de tous les degrés. Des écoles normales furent établies dans les chefs-lieux importants de province ; on créa une école des mines et une école du génie industriel. Cependant le nouveau pouvoir ne se soutenait que par la terreur et à la faveur des divisions du parti libéral. C'est une lamentable histoire que celle des onze années suivantes. Comment l'instruction publique ne se serait-elle pas ressentie de l'instabilité du gouvernement ? Incessamment modifié, le plan d'études de 1845 finit par perdre son unité, par tomber même en désuétude. En 1851 fut signé un concordat avec Rome. L'art. II porte : “ L'instruction publique dans les Universités, collèges, séminaires, écoles publiques ou privées de toute sorte, sera en tout conforme à la doctrine de la religion catholique : à cette fin, les évêques et prélats diocésaires seront autorisés, en vertu de leur ministère, à veiller à la pureté des mœurs et à l'éduca-

(1) Ap. Fritz, t. III, p. 589.

tion de la jeunesse, même dans les écoles publiques „. Cette même année, les jésuites reparurent dans la province de Guipuzcoa; leur maison fut de nouveau fermée en 1854, à la suite de la crise qui porta pour deux ans la démocratie au pouvoir. C'est sous l'empire de la réaction néo-catholique de 1856 que fut promulguée, à la veille d'un changement de ministère, la loi du 9 septembre 1857, que les cabinets suivants ont tour à tour respectée au moins dans son économie générale, mais qu'il faut s'attendre à voir refondre encore. Les bases en sont assez larges pour qu'elle puisse se prêter à différents systèmes d'application; malheureusement jusqu'ici, les ministères successifs paraissent avoir été moins sérieusement préoccupés d'améliorer les études, que de veiller à ce que leur couleur politique se reflétât dans les écoles. On a donc tissé la toile de Pénélope, et, après tout, l'organisation est plus régulière en apparence qu'en réalité. La révolution de 1868 a décidément fait disparaître les moines et les jésuites; le concordat a été brûlé en place publique le 4 octobre. Le 20 novembre, le gouvernement provisoire annonce que la révolution tend à proclamer toutes les libertés, entre autres celle de l'enseignement; la constitution du 6 juin 1869 décrète en outre la gratuité de l'instruction scolaire. On est ainsi entré dans une ère toute nouvelle : qu'en sortira-t-il? Une complète régénération? Nous le souhaitons de grand cœur. En attendant, nous ne pouvons ici qu'analyser et essayer d'apprécier la loi de 1857, en tenant compte des modifications partielles qu'elle a subies jusqu'à la dernière révolution.

(Pour être continué.)

ALPHONSE LEROY.

LETTRES ET SCIENCES.

DE LA VARIÉTÉ DIALECTIQUE DANS HOMÈRE.

S'il est peu de poètes qui aient été aussi généralement admirés qu'Homère, on en trouverait bien peu sur qui la critique ait porté des jugements si divers. C'est d'ailleurs le propre des chefs-d'œuvre d'appeler sur eux l'attention universelle, et de faire naître par là-même les opinions les plus contradictoires. Que n'a-t-on pas dit sur la Bible? Or, Homère fut pour la Grèce et pour l'art en général, ce que fut le Séfer hébraïque pour Jérusalem et pour la religion; ce fut la révélation du beau, à peine inférieure à celle du divin, car c'est au fond le même idéal vu sous deux faces. Pendant longtemps Homère fut regardé comme un artiste savant, habile, plein de raffinements; et " tous ces dieux éclos du cerveau des poètes „ furent tenus pour de purs jeux d'esprit et des créations poétiques dont il lui avait plu d'égayer ses ouvrages ⁽¹⁾. Le XVIII^e siècle qui croyait la religion établie par l'imposture des prêtres, la société fondée sur un contrat positif, les langues dérivées de combinaisons réfléchies, regarda naturellement le poème épique comme l'œuvre individuelle d'un poète savant, ⁽²⁾ et de ce point de vue traita lestement Homère. La critique contemporaine est revenue sur cette appréciation; l'horizon des études littéraires s'est élargi, et l'on tient compte aujourd'hui de la spontanéité populaire, de l'instinct des masses, et du travail de la légende chez les peuples enfants.

⁽¹⁾ Boileau, art poét., III. Hugh Blair, *Critical dissertation on Ossian*, p. 72. Em. Burnouf, *Science des religions*, dans la *Rev. des deux mondes*, 15 déc. 1864.

⁽²⁾ Ém. de Laveleye, *Introd. à l'épopée des Nibelungen*.

On doit bien s'attendre à ce que les idées des anciens critiques sur la langue d'Homère se soient ressenties de la fausseté de leur point de vue général. L'histoire du moyen âge nous apprend que des armées de *Condottieri* Italiens avaient trouvé moyen de se battre et de ferrailer durant des heures entières, sans qu'il y eût ni morts ni blessés, sauf peut-être un malheureux étouffé par la foule; les discussions des anciens critiques rappellent parfois ces guerriers ingénieux. La question, d'ailleurs, était assez embarrassante: car on trouve dans Homère non pas seulement des formes du dialecte ionien, mais de l'éolien, du dorien et de l'attique, par conséquent des quatre grands dialectes littéraires de la Grèce; et, qui plus est, on cite dans l'Iliade des mots ou des particularités dialectiques appartenant à une foule d'idiomes locaux: Laconien, Étolien, Béotien, Cyprien, Cyrénaïque, Locrien, Éléen, Salaminien, Rhégien, Macédonien, Sinopien ⁽¹⁾. Comment expliquer cette immense variété de formes? Il y a certainement là, comme dit le savant Egger ⁽²⁾, un problème assez difficile pour la critique. Aussi, bien des solutions ont été proposées.

I. Solution donnée par l'ancienne école de critique: mélange artificiel des dialectes et licences poétiques.

Pour les critiques de l'ancienne école, Homère est un artiste divin, si l'on veut, mais avant tout prodigieusement habile, qui a choisi avec un tact exquis, parmi tous les dialectes parlés en Grèce, les formes, tournures, expressions les plus harmonieuses et les plus poétiques. Ainsi l'abeille compose son miel du suc de différentes fleurs. Convaincu que tous les dialectes pouvaient être utilisés pour son œuvre nationale, il ne s'est pas borné à l'ionien, mais, comme tous les génies, il a pris son bien où il le trouvait, un peu partout. Du reste, cette variété infinie de formes qu'on remarque dans l'Iliade, n'a rien d'étonnant; il faut savoir faire la part des *licences poétiques*;

(1) Heyne, *Homeri Ilias*, passim.

(2) Mém. de Littér. grecq. init. Le lecteur remarquera qu'il s'agit uniquement de l'Iliade dans tout ce qui suit; l'origine de l'Odyssée est une question à part, qu'il serait impossible d'aborder ici.

les poètes ont le droit de modifier la langue, et Homère a usé d'une foule de libertés que son génie lui permettait.

Cette opinion des anciens critiques n'est plus admise aujourd'hui par personne. Le judicieux Fréret ⁽¹⁾ la combattait déjà, disant qu'un tel mélange arbitraire de tous les dialectes eût été un véritable jargon. Heyne ⁽²⁾ affirme qu'elle mérite à peine d'être rapportée et qu'elle a été bannie depuis longtemps de la critique (*opinio vix memoratu digna, dudum explosa*). " Si la distinction des dialectes eût été parfaitement nette à l'époque de la composition de ces poèmes, dit Renan ⁽³⁾, un pareil mélange eût péché contre toutes les règles du bon sens „ Matthiæ ⁽⁴⁾ déclare que si cette distinction eût existé, " Homère et Hésiode se seraient permis un tel mélange aussi peu et même encore moins qu'un poète de nos jours ne se permettrait de mêler ensemble des provincialismes de la Basse-Saxe et de la Haute-Allemagne „ Cette erreur de l'ancienne critique vient d'ailleurs de la fausse idée qu'on se faisait d'Homère, envisagé comme poète savant. Sans être étranger à l'art, tel que nous l'entendons, Homère puisait ses inspirations à la source populaire; il ne connaissait ni calcul ni préméditation, et je m'imagine qu'il n'avait guère l'idée de ce que nos grammairiens entendent par licences poétiques.

Je ne cite que pour mémoire l'opinion qui, s'appuyant sur les théories de Wolf et de Lachmann et voyant dans l'Iliade l'œuvre de divers aèdes de nationalités différentes, expliquerait par là la variété des dialectes. Cela pourrait se soutenir, si l'on voyait un dialecte régner exclusivement dans une partie de l'œuvre, et un dialecte différent dans une autre partie nettement tranchée; mais c'est dans la même phrase, parfois dans le même vers qu'on trouve des formes et des mots de divers dialectes. On a aussi supposé que le texte homérique avait pu être altéré postérieurement par les Grecs de toutes les races. Cela se comprendrait, s'il ne s'agissait que d'un petit nombre

(1) Observat. gén. sur l'orig. et sur l'anc. hist. des prem. habit. de la Grèce (Mém. de l'Ac. des Inscript., tom. XLVII, p. 115).

(2) Tom. VIII, de dialecto Homeri Ionico, p. 226 sq.

(3) Hist. gén. des lang. sémitiques, 1^{re} partie.

(4) Gramm. rais. de la lang. grecque, p. 10 sq.

de passages, mais la même variété règne du commencement à la fin. Voir partout des modifications, c'est dire que l'œuvre a été complètement changée et remaniée; qu'il ne reste rien, ou peu s'en faut, du poème primitif, malgré tout le soin des Homérides, qui avaient sans doute pour le texte le même respect que les rabbins pour la Bible. Nous ne suivrons pas la critique sur ce terrain.

II. Hypothèse d'un dialecte unique.

Laissant de côté ce que Payne Knight nomme des " rêveries de grammairiens ", des critiques modernes ont pensé que la langue d'Homère n'est autre chose qu'un dialecte unique, parlé de son temps par une des races grecques. Si l'on y trouve des formes qui plus tard ont appartenu à d'autres idiomes, il n'en était pas de même à l'époque d'Homère où la distinction des dialectes n'était pas encore pleinement tranchée. Cette opinion est plus juste que les précédentes, en ce que du moins elle ne fausse point le caractère du poète et tient compte davantage du développement historique de la langue grecque. Mais la difficulté est de savoir quel est des quatre grands dialectes celui qui a servi à la composition de l'Iliade.

Écartons d'abord le *dorien*. Aux temps héroïques, les Doriens sont des tribus barbares, pauvres et grossières, cantonnées dans les montagnes de l'Hestiocotide, et dont le nom ne se trouve pas même dans l'Iliade : leur langage dur et âpre, qui plus tard se conserva surtout à Sparte et chez les Messéniens, n'était d'ailleurs qu'une variété de l'éolien. En écartant également l'ancien *attique* qui, comme on le verra plus loin, ne diffère pas essentiellement de l'ionien et peut rentrer par conséquent dans celui-ci, il reste à choisir entre l'éolien et l'ionien.

L'*éolien* n'est pas, comme on l'a dit, la langue primitive de la Grèce; il est, comme les autres dialectes, fils de l'ancienne langue des Yavanas de la Bactriane, ancêtres des Grecs, mais il est, de tous, celui qui s'en rapproche le plus, comme le prouve sa ressemblance avec le latin, sortie de la même souche que le grec ⁽¹⁾. Un grand nombre des héros qu'Homère nomme

(1) Hezel : Ueber Griechenlands älteste Geschichte und Sprache, 1795. Walckenaer, orig. Græc.

Achéens ou Argiens, à cause de la puissance d'Argos et de la gloire de l'Achéen Achille, sont en réalité des Éoliens. Welcker ⁽¹⁾, qui a examiné avec soin toutes les traditions sur la patrie d'Homère, trouve que les plus anciennes et les plus accréditées nous reportent à Smyrne ou à sa métropole, Cymé, villes éoliennes. Le pseudo-Hérodote ⁽²⁾, auteur de la vie d'Homère, cite une pièce de vers certainement ancienne qui dit l'éolienne Smyrne, *Αἰολίδα Σμύρνην*, la patrie d'Homère; il indique dans l'Iliade différentes coutumes purement éoliennes, et sa conclusion est qu'Homère était un Éolien. On sait que les éolismes sont nombreux dans le poète grec. Enfin, la théorie du digamma éolique dans Homère, d'abord simple hypothèse, devenue presque une certitude, grâce aux travaux de nombreux savants ⁽³⁾, semble un argument décisif en faveur de l'éolien; et cela même a entraîné Bentlei à soutenir l'origine éolienne d'Homère, sans toutefois admettre qu'il ait parlé cette langue.

A tous ces arguments une seule et même réponse suffira. L'ancienne langue de la Grèce, avons-nous dit, ressemblait beaucoup à l'éolien, qui, de tous les dialectes, en a conservé le plus de formes, comme nous le voyons par les écrits d'Alcée, de Sapho et de Corinne. Il est clair et il est logique, que plus nous remontons haut dans la suite des temps, plus la ressemblance des formes éoliennes avec le latin et avec l'ancienne langue Hellénique doit être marquée. A l'époque d'Homère, l'éolien devait donc ressembler bien plus encore au langage primitif que du temps des lyriques. Or, la langue d'Homère est certes beaucoup plus éloignée de cette langue primitive que l'éolien proprement dit; elle tient le milieu entre l'éolien pur et l'ionien d'Hippocrate et d'Hérodote. Quelle que soit la patrie du poète, l'idiome homérique ne peut donc pas être regardé comme de l'éolien.

⁽¹⁾ Der epische Cyclus, oder die homerischen Dichter, vol. I, p. 122, 199. Cf. Nitzsch, de vit. Hom., et Otf. Müller, Hist. de la littérat. grecque, vol. I.

⁽²⁾ Libellus de vita Homeri, ed. Tauchnitz, 1853, vol. III, p. 261, 273.

⁽³⁾ Bentlei n'avait fait que l'indiquer; la question fut ensuite traitée par Bouhier, Chishull, Taylor, Wise, Reynold, Burgess, Dawes, Payne Knight et Heyne.

Il nous reste à parler de l'*ionien*. Les anciens aussi bien que les modernes désignent souvent Homère par le nom de poète ionien ; ce qui, il est vrai, ne préjuge pas nécessairement la question de la langue homérique. Bon nombre de critiques ⁽¹⁾ sont d'avis que nous avons dans l'Iliade un spécimen de l'ancien ionien : c'est leur opinion que nous voulons examiner. Laissons de côté les diverses traditions sur la naissance d'Homère, les usages cités dans l'Iliade comme étant d'origine purement ionienne, les assertions de Platon et d'Aristarque, disant, le premier, que l'Iliade nous peint une société ionienne, le second, que c'est un cœur ionien qui bat dans la poitrine d'Homère ; nous avons montré qu'on affirme à peu près les mêmes choses en faveur de l'origine éolienne. Voyons quelque chose de plus positif.

Deux grands faits sont certains : 1° C'est l'Ionie qui, à l'origine des temps historiques, marche à la tête de la civilisation grecque. A une époque, il est vrai, bien postérieure à Homère, — car il ne faut pas oublier qu'Homère a vécu vers la fin d'un âge de violence et de barbarie, — on voit cette société Ionienne briller d'un éclat extraordinaire : on les prendrait pour des immortels, dit un aède ⁽²⁾, ces Ioniens aux longues tuniques de lin, aux cheveux décorés d'or, lorsqu'ils sont réunis à la grande fête centrale de Délos (comme plus tard à la fête Panionienne de Mycale), et qu'au milieu de l'affluence des vaisseaux et des richesses de toute espèce des jeunes filles gracieuses chantent Apollon et les héros du passé. C'est en Ionie qu'il faut chercher les débuts de l'épique, de la philosophie et de l'histoire, les premiers bégayements de la prose grecque. C'est également dans cette Ionie, située sous le plus beau ciel du monde, dit Hérodote ⁽³⁾, que nous trouvons établie, à une époque reculée, la fameuse école des Homérides, et c'est de là que partit Kynæthos, le plus ancien rhapsode homérique connu. 2° Un fait non moins important, c'est la ressemblance de l'ionien et de la langue homérique. L'examen de l'Iliade prouve, indépendam-

⁽¹⁾ Fréret. art. cité, p. 115. Matthiæ. Gr. rais. de la lang. grecq., p. 10, et beaucoup d'autres.

⁽²⁾ Hymne à Apollon Délien. v. 146 sqq.

⁽³⁾ Hérod. I, 148.

ment de toute autre considération, que l'ionien constitue le fond de l'idiome d'Homère, et que c'est de tous les dialectes celui qui en a conservé le plus de formes, de tournures et d'expressions.

Ces données sont incontestables ; mais voyons si elles sont de nature à résoudre le problème. Quant au premier point, je ne fais nulle difficulté d'admettre comme certaine l'éclosion de l'Iliade en Asie-Mineure et comme infiniment probable la composition définitive de ce poème en Ionie, centre poétique et intellectuel des Hellènes. Mais cela ne prouve pas que l'ionien soit la langue de l'épopée.

On invoque la ressemblance entre les deux idiomes : remarquons d'abord que nous ne connaissons pas parfaitement la langue parlée en Ionie, car les poètes et les prosateurs des siècles postérieurs, qui écrivirent en ionien, — poètes élégiaques et lyriques, logographes, Hérodote et Hippocrate, — employaient une langue épurée, assez différente de celle qu'on parlait ⁽¹⁾, et mêlée de formes et d'expressions épiques, par conséquent plus semblable à la langue d'Homère que ne pouvait l'être l'idiome vulgaire. Admettons cependant que ces écrivains postérieurs nous représentent parfaitement l'ionien parlé de leur temps. Nous sommes toujours en droit de dire que, s'il existe une ressemblance marquée entre l'ionien postérieur et l'idiome homérique, les différences ne sont pas moins frappantes. L'Iliade renferme une multitude de formes purement éoliennes ou doriennes, mille particularités dialectiques, — le digamma entre autres, — qui ne se retrouvent chez nul Ionien. Tous les critiques y ont constaté des formes archaïques ou des mots qui devaient être hors d'usage dès le temps d'Homère et même qui n'entrèrent jamais dans le langage parlé ⁽²⁾. La différence est profonde entre cette langue homérique et celle des écrivains Ioniens postérieurs. Fréret ⁽³⁾ en était tellement frappé, que, s'appuyant sur un passage d'Hérodote ⁽⁴⁾ où il est question du grand nombre des races diverses réunies dans

(1) Heyne, T. VIII, 226-234.

(2) Burgess. *Proef. ad Dawes* ; *Mattiæ*, Gr. grecq. P.-L. Courier, etc.

(3) Art. cité, *Mém. de l'Ac. des Inscript.*, p. 115.

(4) Hérod. I, 146.

la confédération Ionienne, il émit l'hypothèse assez bizarre d'un ionien vulgaire, corrompu et mélangé dans Homère, et d'un autre ionien plus épuré et plus semblable à l'ancien attique dans Hérodote et Hippocrate. D'autres critiques ont supposé que le poète employait à dessein des formes et des tours vieillis, pour frapper davantage l'imagination ; mais ces formes de l'ancienne langue, d'où les aurait-il apprises ? Bref, il paraît extrêmement difficile d'admettre que l'ionien renfermât à l'époque d'Homère toutes ces expressions étrangères. Je dirai même qu'il est impossible que cette éblouissante richesse des formes homériques ait jamais été propre à l'ionien. Examinez de près la langue d'Homère ; vous trouvez à chaque instant, pour des mots, de même classe, la forme éolienne employée concurremment avec la forme ionienne : ainsi à côté des désinences ioniennes *ιέτης, μαχητής, ιέτω, Πηληϊάδεω* vous rencontrez les désinences éoliennes *μητιέτα, ιππότα, εὐρύοπα, Ἀτρείδαο, ιέταο* ; Homère dit avec les Ioniens *ἐγώ, ἐμεῖο* ou *ἐμεῦ, ἡμεῖς, ἡμῖν, ἡμέας*, et avec les Éoliens *ἐγών, ἐμέθεν, ἄμμες, ἄμμι, ἄμμε* ; les Ioniens emploient la particule *ἄν*, Homère avec les Éoliens se sert de *κε*. Il n'est pas admissible que l'ionien ait possédé à lui seul toutes ces formes variées et mille autres qu'on pourrait citer. En un mot la distance qui sépare les deux idiomes est trop considérable, et la langue d'Homère renferme trop d'éléments étrangers à l'ionien, pour qu'on puisse la dire purement ionienne.

L'histoire, d'ailleurs, vient ajouter son témoignage à ces preuves tirées de l'examen du poème. Il serait difficile de fixer la date des établissements coloniaux des Grecs en Ionie ; mais il ne semble pas qu'on puisse les faire remonter à plus de 100 ou 150 ans avant Homère. Ce n'est pas dans un espace de temps si peu considérable, dont une partie a été consacrée à des luttes sanglantes contre les anciens possesseurs du sol ⁽¹⁾, que la langue homérique a pu recevoir des Ioniens la souplesse et le degré de perfection relative qui nous frappent dans l'Iliade. Elle avait été travaillée par de nombreux aèdes dans la Grèce même, avant qu'elle passât en Asie avec les colons grecs, qui ont pu la perfectionner mais qui ne l'ont certes

(1) Hérod. I, 146.

pas créée. Or, ce n'étaient pas seulement les Ioniens, qui dans la Grèce d'Europe cultivaient la poésie ; l'école éolienne d'Hésiode, peut-être contemporaine de celle d'Homère et en tous cas peu postérieure, composait ses poèmes dans la même langue que l'auteur de l'Iliade. Elle avait son centre en Béotie, et il est clair, de l'aveu de tous les critiques, qu'Hésiode n'a rien emprunté à Homère et ne peut être considéré ni comme son successeur ni comme son disciple ⁽¹⁾. La vérité est que la langue d'Homère, aussi bien que celle d'Hésiode, a été formée peu à peu par de nombreuses générations d'aèdes, qui ont vécu dans la Grèce d'Europe, avant les émigrations des Grecs en Asie, et ont fait successivement entendre leurs chants dans la Piérie, en Phocide, en Béotie et, de là, aux extrémités de l'Hellade. Il faut donc bien se garder de confondre cette langue avec l'ionien, et de la dire créée par les Ioniens d'Europe et d'Asie. Pour rétablir le vrai rôle des Ioniens asiatiques par rapport à l'Iliade, il suffit de dire qu'ils ont mis la dernière main à l'élaboration du poème : par là s'explique l'ionisme homérique, de même que l'éolisme d'Hésiode, poète éolien résidant en Béotie et dont la langue est en somme identique à celle du Méonide. L'ionien est pour beaucoup dans la langue d'Homère, comme le Toscan dans la langue du Dante ; mais l'ionien n'est pas plus l'idiome homérique que le toscan n'est la langue Dantesque.

III. La langue d'Homère antérieure à la distinction tranchée des dialectes, et parlée dans toute la Grèce.

L'idiome homérique n'est donc ni l'ionien, ni l'éolien, ni le dorien, ni l'attique ; il diffère de tous les dialectes. Ces deux grands faits : la variété dialectique dans Homère, et l'identité de la langue d'Hésiode et de tous les anciens poètes grecs connus, ont amené les critiques modernes à envisager la langue d'Homère comme l'idiome vulgaire de toute la Grèce, aux temps héroïques, parlé par toutes les races et commun à tous les Hellènes. A l'origine, dit-on, la tribu peu nombreuse des Hellènes, descendant du nord de la Grèce, parle l'éo-

(1) Guigniant : de la Théogonie d'Hésiode, Paris, 1835.

lien ⁽¹⁾, ou mieux, une langue qui s'en rapproche ⁽²⁾, la vraie langue primitive, commune à tous. Plus tard, quand les Hellènes sont répandus par toute la Grèce, on commence à reconnaître diverses variétés dans la grande famille; mais le mélange des races, aux temps qui ont précédé Homère, fit que la langue, dans sa marche, resta la même pour tous les Grecs. Nous avons vu que le dorien était peu connu dans l'âge héroïque et n'était guère autre chose que l'éolien. L'ancien attique ne différait pas du vieil ionien ⁽³⁾: Homère appelle les Athéniens Ἰαόνες, et Eschyle dans les Perses Ἰαόνων λαός; Hérodote et Thucydide les disent également Ioniens; Denys d'Halicarnasse et Strabon déclarent le vieil attique analogue au vieil ionien ⁽⁴⁾. L'éolien est la langue des Achéens, qui ont, à l'époque de la guerre Troyenne, deux grands centres, en Thessalie et dans le Péloponèse (Achille dans la Phthie, les Atrides, Argos, Mycènes et Sparte), tandis que les Éoliens proprement dits habitent au centre de la Grèce: Étolie, Béotie, Phocide, Locride, et aussi Élis et Pylos. Mais tous, Achéens ou Éoliens, sans en excepter l'Arcadie pélasgique avec sa population mêlée d'Éoliens et de Doriens, tous, selon nos critiques, parlent une même langue, l'éolien, l'idiome ancien. Les Ioniens, d'autre part, résident dans l'Ægialée et l'Attique. Leur langage, dans ces temps reculés, ne diffère pas de l'éolien ⁽⁵⁾, ou du moins s'en écarte très peu; Ion et Achéus sont frères; Pausanias ⁽⁶⁾ dit qu'avant le retour des Héraclides la langue d'Argos est la même que celle d'Athènes. Ajoutez à ces données le mélange de races dans les temps qui suivirent. L'invasion Dorienne a pour effet de refouler les Achéens du midi sur les Ioniens de l'Ægialée, dont une partie s'enfuit en Attique: de là double mélange de l'éolien des Achéens avec l'ancien ionien, et de l'ionien avec le vieil attique ⁽⁷⁾. Après un assez long séjour en

(1) Dawes, Miscellan. critic. Burgess, ad Daw. éd. Thom. Kidd, 1827.

(2) Heyne, T. VII, p. 713 sq.

(3) Bentlei, Opusc. philol., p. 375.

(4) Hom. Il. XIII. 685. Hér. I. 147. Thucyd. V. 9. Strab. VIII.

(5) Payne Knight, Prolegom. ad Homer.

(6) Pausanias, II, 37, 3. Welcker, der episch. Cycl. T. I, p. 194.

(7) Burgess, ad. Daw. Miscell. critic. Sect. IV.

Attique, les Ioniens émigrent avec plusieurs autres tribus sur les côtes d'Asie où ils fondent l'Ionie ; d'autres Grecs d'origine éolienne, partis de Thessalie et de Béotie, étaient déjà venus avant eux s'établir dans la Troade et la contrée environnante, qu'ils nommèrent Éolie. L'affinité des dialectes éolien et ionien dut se fortifier encore, quand les Grecs habitèrent ces deux régions voisines sur la côte d'Asie ⁽¹⁾. La langue de toutes ces tribus, qui portaient le nom générique d'Achéens ou Danaéens, ne devint séparée que plus tard, lors de la dispersion et de l'extension des colonies grecques, mises en rapport avec l'étranger. Alors on compta quatre dialectes en Ionie ⁽²⁾ ; l'attique, absorbant toute espèce d'éléments étrangers, se sépara de plus en plus de l'ionien ; le dorien, répandu au loin, se scinda en une foule de variétés, comme aussi l'éolien. On eut alors des dialectes tranchés ; mais dans les temps heroïques même langue pour les Achéens, Éoliens et Ioniens. Homère, qui naît dans les colonies grecques de l'Asie-Mineure, se sert de cette langue unique, antérieure à la formation des dialectes, parlée jadis dans toute la Grèce d'Europe par les Achéens, et qui de son temps est la langue de ses compatriotes ; leurs descendants. " La langue d'Homère, dit Payne Knight ⁽³⁾, fut l'idiome vulgaire et universel des Achéens ou Danaéens : toutes les affaires publiques et privées se traitaient dans cette langue aux temps homériques, et elle servait à l'expression de tous les sentiments et de toutes les passions ; car les hommes d'alors n'avaient ni dictionnaires ni grammaires ni livre aucun, et si le poète eût employé dans ses chants des mots insolites ou des tournures non consacrées par l'usage commun, nul de ses auditeurs ne l'aurait compris „.

IV. Objections contre l'idée d'une langue Achéenne ou Éolico-Ionienne, parlée jadis par toute la Grèce.

La critique des diverses solutions proposées semble nous avoir amené logiquement à cette conception d'une langue commune,

(1) Burgess. loc. cit. Cf. Payn. Knight, Prol. ad Hom.

(2) Heiod. I, 142.

(3) Payn. Knight, Prolegom. ad Hom. LXX.

parlée par toute la Grèce héroïque. Plusieurs des faits cités en dernier lieu nous autorisent à admettre, pour l'âge anti-homérique, une ressemblance plus prononcée entre les divers dialectes locaux que dans les temps postérieurs. Ce qui d'ailleurs est fort naturel et pouvait être affirmé *a priori* : plus on se rapproche de la langue mère, plus les dialectes, quelque variés et quelque nombreux qu'ils soient, doivent se rapprocher les uns des autres. Mais de là à conclure à l'identité absolue de la langue parlée sur les divers points de la Grèce, il y a loin ; et je n'hésite pas à dire qu'en tenant compte des données de la linguistique moderne, on peut renverser de fond en comble cette dernière théorie.

Que nous apprennent, en effet, les études faites de nos jours sur les langues des diverses nations ? Sans entrer dans la question toujours si mystérieuse de l'origine du langage, on peut dire que le développement de toute langue, chez un peuple un peu considérable et dispersé sur une étendue suffisante de territoire, présente, comme la marche de sa civilisation, diverses phases bien distinctes. A l'état *barbare*, dans cet âge qui chez tous les peuples a précédé la civilisation, le langage offre une exubérance, une variété incroyable des formes : c'est un arbre à végétation touffue, qui ne cesse de produire de nouveaux bourgeons et de nouvelles branches, tandis qu'il en laisse périr et disparaître une foule d'autres. Grâce à cette complexité, à cette variété illimitée, capricieuse, indéfinie, la langue se transforme en quelques années et à quelques lieues de distance. Chaque groupe, chaque tribu, au milieu de cette liberté sans contrôle, parle d'après un fond traditionnel, commun, il est vrai, à toute la nation, mais sans cesse modifié par l'instinct, par les influences multiples du sol, du climat, des organes de la voix. Le langage varie d'un village à l'autre. " Loin de placer l'unité à l'origine des langues, dit Renan ⁽¹⁾, il faut envisager cette unité comme le résultat lent et tardif d'une civilisation avancée. Au commencement, il y avait autant de dialectes que de familles et de confréries, je dirais presque d'individus. „ Ampère ⁽²⁾ prouve

(1) *Histoir. génér. des lang. sémitiques*, 1^{re} partie.

(2) *Hist. littér. de la France av. le XII^e siècle*, vol. I, p. 11 sq. Cf. *Hist. de la form. de la lang. franç.*, par le même, 1841, p. 33 sq. Littré : *hist. de la lang. franç.*, vol. I, p. 60.

également que la multiplicité des flexions et le changement incessant des formes grammaticales est un caractère propre à l'enfance de l'humanité, qui, dit-il, " commence par la synthèse pour finir par l'analyse „. C'est la même loi psychologique, autrefois méconnue, qui fait que l'enfant procède d'abord par la synthèse et n'arrive que lentement à l'analyse. Villemain ⁽¹⁾ est du même avis : " L'uniformité, dit-il, c'est presque la science : elle suppose la méthode. On conçoit très bien qu'un idiome écrit et littéraire s'impose à une grande diversité de peuples, parce que le type est toujours présent et reconnaissable. On le regarde et on l'imite. Mais quand une langue n'est que parlée, comment est-il possible qu'elle soit parlée uniformément à de grandes distances ? „ Si, comme le remarque Hugh Blair ⁽²⁾, l'humanité, au point de vue des mœurs, des coutumes et du caractère des productions poétiques, n'a jamais porté chez les divers peuples des traits de ressemblance aussi marqués que dans son enfance, la langue offre également chez toutes les nations jeunes la même complexité et la même inconsistance. On n'a jamais trouvé un peuple de quelque étendue, à tous les degrés de culture mais surtout à l'état barbare, qui ait parlé une langue exempte de variation de dialectes ⁽³⁾. On pourrait citer des faits à l'infini pour prouver le morcellement et le changement continu des langues à cet état de civilisation. Le Caucase et l'Arabie présentent sur un petit espace une immense quantité de langues distinctes ; rien de plus compliqué et de plus changeant que l'idiome des nègres Wolof en Afrique, des Lapons en Europe, des Sioux et des Iroquois dans l'Amérique du Nord, des Mohicans, Delawares et Paronies, types déjà plus élevés et plus nobles, si bien décrits par le barde Américain Fénimore Cooper, et qui rappellent souvent, par leurs qualités comme par leurs défauts, les Hellènes homériques ; le grand voyageur Al. de Humboldt fut étonné du

⁽¹⁾ Littér. du moyen âge, vol. I, p. 60.

⁽²⁾ Critical dissertation on the poems of Ossian, p. 46.

⁽³⁾ Matthiæ, Gram. rais. de la lang. gr., p. 11, note. Max Müller. La science du langage, vol. I. Volney, Observ. sur les Ind. de l'Am. du Nord. Éd. Firm. Did., p. 709 sq.

nombre et de la variété des dialectes de l'Amérique du Sud ⁽¹⁾; et encore, dit Renan, ces diversités ne sont rien en comparaison de celle des langues de l'Océanie; c'est là que l'état sauvage a poussé jusqu'aux dernières limites ses effets de désunion et de morcellement; les voyageurs qui y reviennent, après quelques années d'absence, sont étonnés de trouver la langue transformée.

Après un temps plus ou moins long, quand la civilisation a marché, ce même besoin d'organisation qui substitue les grands États aux tribus isolées, tend aussi à fondre toutes les variétés de langage dans une unité plus vaste. Travail purement négatif, qui consiste à élaguer, à éliminer toutes les formes inutiles, toutes les superfétations; œuvre de la réflexion et du discernement grammatical qui créera une langue déterminée, réglée, mais dans un certain sens appauvrie. On arrive alors à un petit nombre de dialectes tranchés ou même à l'unité.

Ces principes généraux sont surtout applicables à la nation des Hellènes. Chacune des vallées de la Grèce, dit un critique, avait sa civilisation, ses mythes, son art, sa physionomie intellectuelle et morale. A dix lieues de distance, le Grec était différent du Grec, grâce à la configuration du sol qui est accidenté à l'infini, hérissé de montagnes et découpé par des golfes innombrables. Cette influence du territoire qui s'est plus ou moins fait sentir même aux époques de grande civilisation, dut être bien plus considérable aux temps de barbarie primitive, où la Grèce avait peu ou point de centres communs, où il ne pouvait même être question d'une centralisation politique ayant pour corollaire la fusion des dialectes ⁽²⁾. Aussi voyons-nous, dans l'âge héroïque chanté par Homère, la Grèce divisée en une infinité de petits États, faibles agglomérations qui grandissent chacune dans leur sphère bornée : on en compte onze dans la Thessalie seulement, douze dans l'Attique. C'est là assurément que le principe de diffusion du langage a dû régner dans toute sa force, à cette époque de violence, de brigandage et de piraterie qu'on nomme l'âge héroïque; époque vraiment barbare,

(1) Reise in die Æquinoctialgegenden des neuen Continents.

(2) Sans doute il existait bien entre les Grecs d'alors certains liens de communauté politique et religieuse, comme le montre le fait même de la guerre de Troie; mais pour qui connaît l'âge héroïque, ces liens étaient encore bien peu de chose et ne se sont fortifiés que plus tard.

en effet, — je ne dis pas sauvage, — qui dure encore aux temps d'Homère, bien qu'alors elle paraisse sur son déclin ⁽¹⁾. Thucydide ne s'y est pas trompé : le premier coup d'œil de l'historien sévère y a vu, sous les ornements de la poésie, un temps d'anarchie et de désordre, où règne le droit brutal du plus fort ⁽²⁾. Et c'est à cet âge, qu'on pourrait appeler l'adolescence de l'humanité, que l'on attribue ce fait inouï d'une langue unique, parlée d'un bout à l'autre de la Grèce, de cette Grèce si divisée, partagée en une si grande multiplicité d'États ! Car il ne faut pas se laisser tromper par cette désignation commune d'Achéens, appliquée à des tribus diverses, mêlées d'éléments pélasgiques et même thraces ⁽³⁾, ni par ces fausses généalogies fabriquées plus tard. Nous voyons, dans les temps postérieurs, la langue se transformer avec une rapidité étonnante, l'ancien ionien de l'Attique se changer en ce qu'on nomme le moyen attique, idiome prodigieusement différent, le dorien, l'ionien, l'éolien se scinder partout en mille variétés ; et en présence de ces promptes transformations, on affirme l'identité permanente de la langue durant plusieurs siècles, à une époque où, d'après toutes les lois de la linguistique, les changements devaient être incessants et bien autrement rapides ! Homère, dit-on, a chanté dans la langue de ses héros Achéens, langue qu'on parlait encore de son temps ; c'est-à-dire que, durant deux ou trois siècles et plus, la langue serait restée fixe et immobile. Une telle hypothèse est tout à fait contradictoire avec les données de la science. Sans doute la diversité a pu ne pas exister au moment où la tribu des Hellènes pénétra en Grèce. Mais de deux choses l'une : ou la troupe envahissante était nombreuse, et dans ce cas la variété dialectique existait déjà, ou bien, ce qui est plus probable, elle ne l'était pas et parlait une même langue, et dès qu'elle se multiplia et s'étendit sur divers points, la diversité des dialectes commença à reprendre ses droits. D'ailleurs, aucun document historique ne vient à l'appui de cette hypothèse d'une identité de langue, impossible à l'époque héroïque ; et Pausanias, disant la langue d'Athènes identique à celle d'Argos,

(1) Walcker, des epischen Cycl., vol. II, Einleitung.

(2) Thucyd. I, 1-15. Volney, Obs. sur les Ind. etc., p. 725.

(3) Heyne, t. IV, p. 369.

en parlait, comme nos critiques, d'après de fausses conjectures.

Il y a plus : dans l'Asie-Mineure, patrie du divin Homère, cette même diversité, constatée déjà par Hérodote qui distingue quatre dialectes ioniens, exista probablement d'une manière bien plus marquée aux temps du Méonide, car l'Ionie, comme l'Éolie, était habitée par une foule de races diverses, venues à des époques différentes⁽¹⁾ et parlant des idiomes plus ou moins variés : l'historien d'Halicarnasse⁽²⁾ nous montre, rien que dans l'Ionie, des Abantes, des Orchoménien, des Cadméens, des Dryopes, des Molosses, des Arcadiens Pélasges, des Doriens d'Épidaure, sans parler des anciens habitants du sol, Cariens, Lydiens et Pélasges. La fusion qu'on suppose gratuitement opérée entre les dialectes⁽³⁾ aux temps homériques, puis détruite à l'époque d'Hérodote, n'exista sans doute complètement à aucune époque.

Cela posé, nous nous trouvons en face de deux données qui semblent contradictoires. Un principe essentiel, fondamental du développement du langage, nous force à admettre, pour les temps héroïques, une grande variété de dialectes en Grèce, d'abord, et même en Asie-Mineure ; fait qui d'ailleurs est attesté par d'importantes considérations historiques sur l'état de la Grèce à cette époque. D'un autre côté, tous les anciens poètes épiques, Hésiode, un Éolien, les auteurs des hymnes homériques, les cycliques, Stasinos de Cypre, Arctinos de Milet, Leschès de Lesbos, Agias de Trézène, Eugamon de Cyrène, des poètes de tous les points de la Grèce et appartenant à toutes les races, se servent d'une langue qui, à part quelques variétés, ressemble trait pour trait à celle d'Homère. On peut dire, il est vrai, que ces derniers ont plus ou moins imité Homère, mais il n'en est pas moins certain qu'Hésiode ne l'a pas imité, et que le Méonide n'a pas créé sa langue, qui fut employée et perfectionnée avant lui par les aèdes de la Grèce d'Europe. Que conclure de là ? Il y a évidemment ici une sorte d'antinomie historique, qui ne peut être résolue qu'en faisant entrer en

(1) Grote, Histoire de la Grèce ; ch. sur les Ioniens Asiat. Raoul Rochette, Hist. des colon. grecq.

(2) Hérod. I, 146.

(3) Fréret, Observat. gén. sur l'orig. des prem. hab. de la Grèce, p. 115.

ligne un élément de la question, dont nous n'avons pas encore parlé.

V. L'idiome d'Homère est une langue poétique, non parlée et différente de chacun des dialectes de la langue vulgaire.

Nous avons essayé jusqu'ici de démontrer que la langue de l'Iliade n'était ni un mélange arbitraire des dialectes, ni un dialecte propre à l'une des races grecques, ni une langue commune, parlée dans toute la Grèce. Toutes ces hypothèses écartées, que reste-il ? Il reste ceci : que l'idiome homérique n'est pas une langue parlée, mais une *langue poétique*, c'est-à-dire, élaborée lentement par une longue suite de poètes, langue différente de tous les dialectes grecs et les renfermant tous, inspirée de la force créatrice de l'esprit Grec et pleine de la sève populaire, devenue traditionnelle, et qui dans Homère se trouve arrivée à son plus haut degré de développement, à son apogée. " La culture de la langue poétique, dit Welcker ⁽¹⁾, est antérieure à l'histoire ; cette langue diffère du langage parlé et peut être par conséquent la même chez des races différentes, comme c'était par exemple le cas en Écosse et en Irlande. „ C'est sans doute dans le même sens que Heyne dit qu'il ne faut pas appeler ionienne la langue d'Homère, mais langue épique et homérique ⁽²⁾.

Tous les peuples de race indo-européenne ont leurs poètes dès l'aube des temps historiques : scaldes, minnesingers, bardes, ménestrels, jongleurs, troubadours et trouvères. La Grèce eut longtemps avant Homère et peut-être en plus grand nombre qu'aucune autre nation, de ces chantres de *lieder* ou ballades primitives, sorte de chants dispersés et de peu d'étendue : c'est là un point acquis à la critique ⁽³⁾. L'examen de l'Iliade en elle-même, aussi bien que la tradition, nous montre la marche

⁽¹⁾ Des epischen Cycl., vol. I, p. 194.

⁽²⁾ Heyne, T. VII, p. 712, Cf. Am. Peyron, Origine dei tre illustri dialetti greci, etc., et Thiersch, Griechische Grammat., alii.

⁽³⁾ Welcker, des epischen Cycl., vol. I, p. 122 sq. suivi dans cette voie par Nitzsch : Sagenpoesie der Griechen. Creuzer. Rel. de l'antiq., notes du trad. Guigniant, vol. II, 3^e partie, 1839.

de ces chants antiques. D'abord, cette parfaite connaissance de la Troade qui nous frappe dans le poème, prouve qu'il reçut sa rédaction définitive en Asie-Mineure et nulle part ailleurs : la guerre de Troie, fait réellement historique, bien qu'on n'en puisse préciser la date qu'à cent ans près ⁽¹⁾, eut pour résultat de concentrer sur un point donné ces *lieder* primitifs. D'autre part, l'olympé de Thessalie célébré comme séjour des dieux ; le rôle prépondérant que l'Iliade attribue à Achille, dieu ou héros Thessalien, fils de la déesse marine Téthys, et qui d'abord n'était sans doute guère connu en dehors des traditions achéennes de Thessalie ; la prédominance de cet Achille, l'Achéen du nord, sur Agamemnon, l'Achéen du Péloponèse ; tout prouve l'existence d'un grand nombre de chants nés en Thessalie, berceau de la poésie grecque, et de là transportés plus tard en Asie-Mineure avec d'anciennes chansons Pyliennes sur Nestor, et d'autres, répandues par toute la Grèce, sur les dieux et les héros, sur Héraclès, sur Thèbes et les Argonautes. Ces divers récits de l'Iliade, dont aucun ne nous reporte au delà de la cinquième *généa* ou génération avant Troie, étaient nés sur les divers points de la Grèce, et l'on peut affirmer que ce fut de très bonne heure, sans doute avant la guerre de Troie, que les Hellènes, exaltés par leurs victoires sur les Pélasges, commencèrent à célébrer par des chants leurs dieux et leurs héros : ce que prouvent d'ailleurs la perfection de la langue poétique d'Homère et une foule de textes formels de l'Iliade ⁽²⁾. Alors régnait en Grèce cette variété illimitée de dialectes ou patois, particulière aux époques de barbarie, " un état d'indécision où coexistaient les diverses particularités qui sont ensuite devenues la possession exclusive de tel ou tel dialecte ⁽³⁾. „ Parmi tous ces dialectes locaux (*διάλεκτοι τοπικαί*), nul ne dominait encore, car les époques littéraires et savantes peuvent seules amener la prépondérance d'un dialecte particulier. Les chanteurs ou aèdes qui circulent parmi ces tribus isolées, ne peuvent adopter un dialecte de préférence aux autres ;

(1) Cette question a été traitée, à divers points de vue, par Grote, Rückert, Völcker, Welcker et Nitzsch ; voir aussi Volney et Lenormant.

(2) Welcker, Aöden und Improvisatoren.

(3) Renan, Hist. gén. des lang. Sémitiques, 1^{re} partie.

ils tâchent de parler la langue de la tribu à laquelle ils veulent plaire. Modifiant ainsi leurs chants selon les lieux, empruntant d'autre part à des aèdes étrangers des chansons favorites, on conçoit qu'ils se forment peu à peu et tout naturellement une langue mêlée, différente de chacun de ces mille dialectes locaux, et qui se perfectionne chaque jour, grâce à l'instinct artistique des fils de la Muse et à leur contact incessant avec la foule, l'élément inspirateur par excellence. Ainsi naît la langue poétique : phénomène inconnu aux critiques anciens qui ne voyaient qu'art savant et dessein préconçu dans les productions de la poésie, mais phénomène aujourd'hui parfaitement constaté chez divers peuples. Que cette langue de la poésie soit à peu près la même par toute la Grèce, à part les traits qui constituent la physionomie propre de chaque poète, cela s'explique par la vie errante des aèdes ; par les emprunts qu'ils se font mutuellement et qui ont pour résultat d'amener peu à peu la fusion des diverses traditions locales, telle que nous la voyons accomplie dans Homère et Hésiode ; par l'influence de certains centres poétiques, comme l'école des chantres Piériens, l'école Hésiodique en Béotie, et plus tard celle des Homérides de Chios, qui propagent d'un bout à l'autre du monde grec les traditions et la langue des vers. Dans ces époques primitives, c'est la poésie qui seule garde le trésor des traditions ; la langue poétique devient aussi tradition, non qu'elle reste sans doute complètement étrangère à la marche de la langue parlée, mais le mètre fixe et la manière dont se chante cette poésie conservent une foule de flexions, de mots et de formules d'une manière durable. L'Iliade en offre mille preuves.

Cette langue poétique, déjà formée en grande partie, passa de Grèce en Asie-Mineure avec les colons Éoliens et Ioniens. L'enthousiasme de la conquête récente et le souvenir des anciens héros Achéens, qui ont jadis combattu aux lieux mêmes que l'on vient de reconquérir, éveillent de plus en plus l'inspiration des aèdes. Au milieu d'un concours de circonstances uniques peut-être dans l'histoire, a lieu la seconde phase du développement épique, l'éclosion des grandes épopées succédant aux chansons populaires de la première époque. Cette œuvre d'unité et de concentration se fit, selon toute probabilité, en Ionie, où un *Homéros* (assembleur), génie merveilleux, inspiré de

l'enthousiasme guerrier des Éoliens et des Ioniens, héritier de la langue aussi bien que des traditions des nombreux aèdes qui l'ont précédé, crée ce poème immense, l'Iliade, pour l'admiration des siècles.

Ainsi la langue homérique s'est formée, non pas seulement en Ionie, mais en Thessalie, en Béotie, à Pylos, à Argos, en Éolie, aux différents points de la Grèce; elle n'est pas sortie d'une race privilégiée parmi les fils de Deucalion, elle est fille du génie de la Grèce tout entière. Rien d'étonnant, alors, que, dès les plus anciens temps, nous trouvions cette langue à peu près identique sur toute la surface de l'Hellade, et que l'école éolienne d'Hésiode, les poètes de Lesbos, de Cypre, des points les plus éloignés, chantent dans la langue d'Homère, ou mieux dans la langue de la poésie, car Homère n'était qu'un aède, très distingué, parmi beaucoup d'autres. C'est une erreur de l'ancienne école de se figurer Homère comme un poète idéal, pour ainsi dire, qui se crée seul sa langue et que tout le monde se met aussitôt à imiter: la critique moderne a fait justice de cette manière complètement fausse d'envisager l'aède grec.

Cette langue poétique, dont l'origine remontait aux premiers âges de la société hellénique, régna seule et sans rivale pendant des siècles et ne fut détrônée qu'à l'avènement de la poésie lyrique: Tyrtée, chez les Doriens spartiates, chantait encore dans cette langue, qui était devenue un type fixe et presque immuable, sur lequel les poètes et aussi les premiers prosateurs eurent constamment les yeux. Le rythme si simple et si admirable du vers épique, le caractère même de cet idiome poétique (*) si propre à la narration, tout devait contribuer à fixer dans la mémoire des aèdes une foule de traits antiques, de formules, d'images, d'expressions, de vers mêmes, qui se transmettaient d'une génération à l'autre; tels sont dans l'Iliade ces épithètes symboliques, jointes aux noms des dieux et dont Homère n'avait peut-être plus le sens, ces vers en quelque sorte typiques où il décrit soit un sacrifice, soit un repas, soit l'armure d'un héros. Tout cela est un legs des anciens aèdes,

(*) Heyn. Excur. II ad libr. XXIV, vol. VIII, p. 816.

aussi bien que le ton et la couleur uniforme qu'on retrouve dans tous les vieux poèmes grecs.

Par là s'expliquent aussi ces nombreux archaïsmes, ces formes et expressions vieilles, ces *apax legomena*, que tous les critiques anciens et modernes ont notés dans l'œuvre d'Homère et qu'on attribuait jadis à l'art savant, au raffinement artistique du poète. Sans doute l'immortel aède a employé une foule d'expressions qui de son temps n'étaient plus usitées dans le peuple, mais ce ne fut pas, comme le dit Burgess ⁽¹⁾, " dans le but de donner un caractère plus sacré, plus vénérable à son poème, „ et il ne faut pas, sur ce point, le rapprocher de Virgile, poète savant. La véritable raison, c'est qu'Homère a hérité de la langue comme des traditions des anciens chanteurs. Que nous ayons dans l'Iliade la langue primitive de la Grèce, c'est ce qu'on a eu tort de prétendre, car il est trop évident que la langue traditionnelle de la poésie n'a pu rester complètement étrangère aux modifications incessantes des langages parlés; mais il est incontestable qu'elle a conservé beaucoup de la simple et vénérable antiquité. De cette manière on comprend aussi parfaitement l'étonnante richesse des formes homériques, caractère commun des idiomes poétiques non parlés, et qui est également remarquable dans l'œuvre du Dante.

Le fait d'une langue poétique, différente de la langue parlée et commune à des races parlant des dialectes divers, n'a rien qui doive étonner, car il est très fréquent. Chez les Grecs même, la prose ionienne d'Hérodote et d'Hippocrate, écrivains d'origine doricienne, n'est nullement la langue parlée de leur temps en Ionie, où règnent quatre dialectes, à l'époque d'Hérodote: tous les critiques en conviennent. Paul Louis, aussi savant helléniste que grand écrivain, dit à ce sujet ⁽²⁾: " Il ne faut pas croire qu'Hérodote ait écrit la langue de son temps, commune en Ionie, ce que ne fit pas Homère même, ni Orphée, ni Linus, ni de plus anciens, s'il y en eut: car le premier qui composa mit dans son style des archaïsmes. Cet ionien si suave n'est autre chose que le vieux attique, auquel il mêle,

⁽¹⁾ Burgess, ad Daw. *Miscell. critic.*, Sect. IV, ed. Thom. Kidd.

⁽²⁾ Préf. à la trad. d'Hérod. Cf. Fréret, art. cit., p. 115.

comme avaient fait tous ses devanciers prosateurs, le plus qu'il peut des phrases d'Homère et d'Hésiode. „ Le dorien des poètes lyriques, tragiques et bucoliques n'est pas non plus une langue parlée, mais un idiome purement poétique ⁽¹⁾, où des expressions et des tours épiques se mêlent aux mots du langage populaire.

Chez beaucoup d'autres peuples, on voit le même fait se reproduire. Je ne dis rien de l'ancienne langue poétique des Irlandais et des Écossais, dont parle Welcker, car l'orgueil national des antiquaires de ces deux nations rivales a tellement jeté de nuages sur la question qu'il est difficile d'y voir clair. Mais nous pouvons légitimement établir la comparaison entre le grec et les langues néo-latines soumises aux mêmes lois de transformation, de l'aveu des plus savants critiques ⁽²⁾. Pour l'ancien français, on sait qu'avant l'an 1000 ou environ l'on trouverait difficilement des vestiges de la division postérieure en deux dialectes tranchés, celui du nord et celui du midi ; que le serment de 842 est dans un langage mixte, participant à la fois du provençal et du français ; que dans le cantique de sainte Eulalie, composé au nord et où déjà la distinction devient visible, les deux premiers mots sont de l'italien : “ *buona pulcella* „. Le savant Raynouard, constatant des faits curieux qui prouvaient une ressemblance frappante entre les langues vulgaires de la Provence, de l'Espagne et de l'Italie, concluait de là à l'existence d'une langue identique, le provençal, qui aurait régné jadis dans toutes ces contrées. Il raisonnait à peu près comme nos hellénistes, qui, frappés de certains faits, supposent, aux temps héroïques, une langue Achéenne parlée uniformément dans toute la Grèce. Villemain, Fauriel et Ampère n'ont pas eu de peine à démontrer théoriquement l'erreur du savant philologue.

Nous venons de parler du provençal : cette langue nous

(1) Payn. Knight. Proleg. ad Homer. “ Non est sermo gentilitius populi alicujus, sed lingua in usum poeticum conficta. „

(2) Voir Ampère, Hist. de la form. de la langue franç., qui rapporte sur ce point les opinions des savants, Schlegel, Rask, J. Grimm, Bopp. “ Neque alia est ratio cujuslibet linguæ, aut theotiscæ aut romanicæ, quam propagaverit nobilis et antiqua mater gothica aut latina „. Lassen, Institut. ling. prœcrit.

montre comment un idiome poétique peut être reçu même chez des peuples de langues diverses. Le provençal régna longtemps, comme langue des vers, non seulement dans la France du midi, mais en Italie et en Espagne, où la langue parlée était en général fort différente. L'Espagne revendique l'honneur d'avoir produit les premiers troubadours, comme l'Irlande conteste à l'Écosse son Fingal et son Ossian. Quand l'italien commença à être employé par les poètes, " les deux langues, dit Tiraboschi ⁽¹⁾, furent quelque temps rivales et parurent se disputer l'empire, mais l'italien resta enfin maître du champ de bataille „.

Ceci nous amène à parler de l'Homère du moyen âge dont la langue a suivi d'abord une marche analogue à celle du Méonide; et la comparaison jettera d'autant plus de lumière sur notre sujet, qu'ici c'est l'Homère même qui s'est fait historien de sa langue poétique. On sait qu'outre la *Divina Commedia*, Dante a composé un livre intitulé : *De vulgari eloquentia*. Il y examine quel est, de tous les dialectes italiens, celui qui mérite d'être appelé par excellence la langue vulgaire. L'état de l'Italie, sous ce rapport, offre une ressemblance frappante avec celui de la Grèce héroïque, tel que nous l'avons dépeint : Dante y compte quatorze ou quinze dialectes, et encore, dit-il, " chacun de ces idiomes se subdivise lui-même en un si grand nombre, que je porterais à mille tous les dialectes, toutes les variétés de langage qui se parlent en Italie „. Dante passe tous ces idiomes en revue, mais aucun ne trouve grâce à ses yeux, pas même le toscan. C'est que le vrai italien, ce parler qu'il nomme *illustre, cardinal, aulique et courtoisanesque*, n'appartient à aucune ville en particulier, mais à toutes : c'est la langue de la poésie, employée par les poètes Siciliens ou Apuliens aussi bien que par les Toscans ou Lombards, langue qui s'est formée lentement, au contact du peuple, sur les divers points de l'Italie et qui diffère de chacun des dialectes parlés, parce qu'elle les contient tous et qu'elle en est la fleur. Telle est la langue du Dante, d'après lui-même; et, s'il est vrai de dire que ce poète est plus savant qu'Homère, comme le prouve

(1) Tirab., IV, livre III, c. 3. Tous ces faits sont attestés par Muratori, Crescimbeni, Sismondi; voir aussi Ginguené, Hist. littér. d'It., vol. I, p. 282, 335.

le livre même que je viens de mentionner, il n'est pas moins incontestable que l'origine de sa langue poétique est tout à fait populaire et de même nature que l'origine de l'idiome homérique.

Cette conception de la langue d'Homère envisagée comme le produit des élaborations de la Grèce entière et non pas de telle ou telle race grecque, ne peut qu'en relever le prix aux yeux de la critique. L'Iliade, qui est avec l'Odyssée la Bible de l'Hellade, renfermait toute la religion, la politique, l'économie, la géographie, la flore même et la faune de la Grèce, et les traditions primitives des Hellènes. " Toutes les profondeurs des vieux âges, dit Victor Hugo, se meuvent, radieusement éclairées, dans le vaste azur de cet esprit. „ Or, de même que la poésie d'Homère réunit les traditions de toutes les branches de la grande famille hellénique, de même sa langue, reste précieux des temps passés, fut, ainsi que le disait Platon, un réservoir commun où vinrent se déverser tous les dialectes de la Grèce, comme les fleuves se perdent dans la mer : ou bien encore, à un autre point de vue, la source féconde d'où jaillirent tous les dialectes postérieurs. Chaque race put y retrouver, avec ses traditions et ses origines, des traces de sa langue, même les Doriens qu'Homère connut si peu ; et dans ce sens encore l'on peut dire avec Taine que le grand aède fut " l'âme poétique de la Grèce sous un nom d'homme „.

AUGUSTE VERLY.

THÉORÈME SUR LES CONIQUES.

Si sur une corde d'une conique on prend deux points conjugués, le produit de leurs distances aux extrémités de la corde augmenté du carré de leur distance multiplié par le carré de la moitié de la corde donne une somme constante.

Prenant l'un des points pour origine, la corde pour axe des x , représentant par ω' , ω'' les abscisses des extrémités de

la corde et par x l'abscisse du point conjugué à l'origine, nous devons démontrer que

$$x' x'' (x - x') (x - x'') + \frac{x^2 (x' - x'')^2}{4} \quad (1)$$

est une quantité constante.

Cette expression peut se mettre sous la forme

$$\left(\frac{x(x' + x'') - 2x'x''}{2} \right)^2$$

il s'agit donc de faire voir que

$$x(x' + x'') - 2x'x'' \quad (2)$$

est une quantité constante.

Or si nous représentons l'équation de la courbe par

$$Ay^2 + Bxy + Cx^2 + Dy + Ex + F = 0$$

x' x'' seront les racines de l'équation

$$Cx^2 + Ex + F = 0$$

ce qui donnera $x' + x'' = -\frac{E}{C}$, $x' x'' = \frac{F}{C}$.

Quant à l'abscisse du point conjugué à l'origine, on trouve pour sa valeur

$$x = \frac{2CD^2 + 2AE^2 - 2BDE}{E(B^2 - 4AC)}$$

Remplaçant les quantités par leurs valeurs dans l'expression, (1) il vient pour la valeur de cette quantité

$$-2 \frac{AE^2 + CD^2 - BDE + F(B^2 - 4AC)}{C(B^2 - 4AC)}$$

Le numérateur qui est le déterminant de la courbe a une valeur constante et on sait que si on déplace l'origine en con-

servant la direction des axes, les quantités A, B, C , ne varient pas. Par conséquent le théorème est vrai non seulement pour les points conjugués situés sur une même droite, mais pour tous les points conjugués situés sur des droites parallèles; et nous pouvons conclure que si sur une corde d'une conique on prend deux points conjugués, le produit de leurs distances aux extrémités de la corde augmenté du carré de leur distance multiplié par le carré de la moitié de la corde est toujours égal à la 4^e puissance du demi-diamètre parallèle à la corde.

A. CAMBIER.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

Programme de l'enseignement des langues classiques.

Le *Moniteur* du 17 avril publie le programme des cours des athénées royaux pendant l'année scolaire 1871-1872. Nous avons remarqué les changements suivants dans l'enseignement des langues grecque et latine :

En cinquième, on a introduit l'explication des fables de *Phèdre* ; elles sont placées entre le *De Virtis illustribus* et *Cornélius Népos*. En troisième, on a retranché *Plutarque*, et on l'a remplacé par *Xénophon*. Ce sont deux améliorations qui sautent aux yeux.

On n'a pas touché à l'enseignement de la grammaire grecque, et on peut le regretter. Pour le latin, on a complété l'enseignement grammatical en troisième, en y ajoutant les *idiotismes*, c'est-à-dire la syntaxe *particulière* qui traite de l'emploi des différentes parties du discours, en tant qu'il diffère de celui qu'elles ont en français. On a encore mis dans le cadre de la syntaxe latine les *synonymes*, quoiqu'ils ne constituent pas plus que les *homonymes* un enseignement syntaxique.

On a aussi ajouté en troisième, des *notions littéraires sur les historiens expliqués*. Elles sont sans doute destinées à remplacer l'*appréciation comparative* que demandait la *circulaire* de 1869.

Nous trouvons aussi, en poésie et en rhétorique : *notions biographiques sur des auteurs expliqués*. C'est peut-être, sous une autre forme, la même chose que ce qui se trouvait sur le programme il y a sept ou huit ans. Mais ce qu'il nous est impossible de nous expliquer, c'est qu'on exige en troisième des *notions littéraires* et uniquement des *notions biographiques* dans les deux classes supérieures. Mieux eût valu de reproduire pour les trois classes ce que demandait l'ancien programme.

Comme on le voit, les changements introduits au programme ne sont pas nombreux. Mais il y en a un qui est fondamental ; c'est celui qui consiste dans l'extension donnée à l'enseignement syntaxique en troisième. Les amis des études solides sauront gré au conseil de perfectionnement d'avoir ainsi réagi contre le régime des *à peu près* et de la *rhétorique éternelle* dont parle M. Boissier.

J. G.

A Monsieur le Directeur de la *Revue de l'Instruction publique*.

MONSIEUR,

Je ne crois pas que Platon désigne par le mot *ἰδέα* l'idée objective, ou la vérité éternelle, intelligible, nécessaire et substantielle que notre esprit voit quand il connaît une vérité proprement dite.

Pour me convaincre du contraire, M. Roersch me cite Platon, de *Republica*, VII. p. 517.

J'ai lu et relu le célèbre passage auquel il me renvoie, et je n'ai pu rencontrer là ni ailleurs ce que j'y cherchais, à moins que l'on ne puisse entendre par idée objective l'idée éternelle et distincte de l'intelligence divine. Or, c'est là ce que je ne pense point. Du reste, on croit généralement encore aujourd'hui qu'il n'existe dans les écrits de Platon, sur la réalité substantielle des Idées, aucun texte dont la parfaite clarté indique une solution unique; et Cicéron lui-même, dans quel ouvrage rapporte-t-il la croyance de Platon à ce que les philosophes modernes appellent l'idée objective?

Peut-être m'objectera-t-on le passage *Acad. I*, 8 : " Mentem volebant rerum esse judicem : solam censebant idoneam, cui ei crederetur; quia sola cerneret id, quod semper esset simplex, et uniusmodi, et tale, quale esset. Hanc illi *ἰδέα* appellabant, jam a Platone ita nominatam : nos recte speciem possumus dicere. "

Ce texte, — et je n'en connais point d'autres que l'on puisse m'opposer —, exprime-t-il plutôt les idées universelles de Leibnitz que les universaux du péripatéticisme ou les idées de la raison pure de Kant, qui nous le dira?

Je persiste donc à croire que les *ἰδέα* de Platon n'équivalent point aux idées objectives, ainsi que le prétend M. Roersch.

En outre, dans ce passage : " Has rerum formas appellat *ἰδέα*; Plato, easque gigni negat et ait semper esse ac ratione et intelligentia contineri. " Le sens psychologique ou logique que j'attribue au mot *ἰδέα* ne paraît pas manquer de probabilité. Essayons rapidement cette preuve.

A cet effet, supposons un instant que dans Platon le mot *ἰδέα* désigne quelquefois ce que l'on nomme aujourd'hui l'idée objective.

Dans notre passage, dis-je, rien n'indique clairement que le mot *ἰδέα* soit pris dans le sens particulier et spécial de l'idée objective, autrement notre passage ne pourrait offrir aucun doute, ce qui est contraire à ce qu'en affirme M. Roersch lui-même.

C'est pourquoi, indépendamment de toute autre raison, il est préférable, nécessaire même, je pense, de laisser ici au mot *ἰδέα* sa signification ordinaire et reconnue qui est, sans contredit, dans Platon, d'exprimer les notions universelles et nécessaires de l'esprit humain; les lois de tout jugement et de toute conception; la forme idéale de tout objet matériel.

Ce mode d'interprétation n'est d'ailleurs que l'application d'une règle essentielle de toute discussion philologique. Continuons.

M. Roersch termine ainsi sa réplique :

“ L'idée doit se trouver dans l'âme, et non dans une de ses facultés. M. Bosmans devrait donc prouver avant tout que *intelligentia* et *ratio* s'emploient dans le sens concret et peuvent avoir en bon latin le sens de *mens* ou *animus*. ”

Ainsi M. Roersch distingue réellement dans l'âme l'essence fondamentale, et la puissance active, ou les facultés du principe pensant. Cela fait, il tire des conséquences qu'il semble croire irréprochables.

Certes, Tertullien, Juarez, Descartes, Bossuet, Balmès, etc., n'eussent pas précisément accepté le principe qui sert de point d'appui à l'argumentation de M. Roersch. Pour ces philosophes, l'âme étant une substance simple et indivisible, toutes les facultés ne sont au fond que la même âme qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations.

Leibnitz n'avait pas non plus ce scrupule scientifique, lorsqu'il disait : “ Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, excipe, nisi ipse intellectus. ”

Leibnitz, réplique-t-on, a sacrifié le mot propre. Cette hécatombe paraît très contestable, car l'impropriété du terme, si impropriété il y a, impliquerait ici — c'est la thèse de M. Roersch — une grave erreur philosophique.

Du reste, que la distinction de l'âme d'avec les facultés soit réelle ou purement nominale, le sens que j'ai donné à notre passage, — M. Roersch en convient volontiers, — sera suffisamment établi, si je parviens à prouver que *intelligentia* et *animus* se permutent. Or, cette preuve la voici doublée, je veux dire, empruntée du grec et du latin.

Il peut être vrai de nier qu'Aristote appelle l'âme elle-même une entéléchie, *ἐντελέχεια*, mot qui chez les Latins signifie la même chose que *intelligentia*, et de dire que le philosophe de Stagyre exprimait uniquement par là la forme, vis percipiendi et cogitandi, de l'âme.

L'incontestable, c'est que Cicéron avance qu'Aristote désigne par le mot *ἐντελέχεια* l'âme elle-même : (Aristoteles) *animus ἐντελέχειαν* appellat. Tusc. I, 10.

Donc Aristote, au témoignage de Cicéron, employait au moins indifféremment *ψυχή* et *ἐντελέχεια*.

Les Latins, dis-je, autorisaient aussi cet emploi, témoin Cicéron lui-même, Off. III, 20 : “ Explica atque excute *intelligentiam* tuam, ut videas, quæ sit in ea species, forma et notio viri boni. ”

D'où il est permis, ce me semble, de conclure que *intelligentia* s'emploie en bon latin, dans le sens de *animus*. Et afin de donner plus de poids, s'il se peut, à notre opinion, j'invoquerai à l'appui une remarque de l'érudit Schütz. Un constant et légitime usage, écrit-il, autorise de permuter *intelligentia* et *animus*; ou, pour le dire d'une manière plus générale et me servir des termes mêmes de l'auteur : “ Res a forma sua,

qua ab aliis rebus distinguuntur maxime, appellari in omnibus linguis, usitatum est. „

Agrezé, je vous prie, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.
Louvain, 1^{er} février 1871.

ERNEST BOSMANS.

Pour réfuter le sens que j'ai cru pouvoir attribuer au passage de l'Orator de Cicéron, M. Bosmans a soutenu que le mot *idéα* dans Platon ne désigne jamais l'idée prise dans le sens objectif, l'idée réelle ayant une existence indépendante de notre esprit; je lui ai cité le passage célèbre de *Republ. VII* p. 517. Il répond qu'il ne trouve ni là ni ailleurs le mot *idéα* employé dans le sens indiqué. Platon dit : *ἐν τῷ γνωστῷ τελευταία ἡ τοῦ αγαθοῦ ιδέα καὶ μόγις ὁρᾶσθαι, ὁρᾷσα δὲ συλλογιστέα εἶναι ὡς ἄρα πᾶσι πάντων αὐτῇ ὁρᾶν τε καὶ καλῶν αἰτία* etc. Qui soutiendra que dans le passage *ἡ τοῦ αγαθοῦ ιδέα* n'est qu'une idée subjective, une simple vue de notre intelligence?

J'avais fait remarquer ensuite que si le passage de Cicéron devait avoir le sens que veut lui donner M. B. (*idées empreintes et dans notre entendement et dans notre raison*), l'auteur aurait employé le mot *animus* ou *mens*, au lieu de *ratio* et *intelligentia*. Chaque fois, en effet, que Cicéron parle des idées innées, et cela arrive souvent, il se sert des mots *spectes* ou *forma in mente* ou *animò insita* ou *impressa*, *animò comprehensa*, etc.; jamais, que nous sachions, il n'emploie dans ce cas les mots *ratio* et *intelligentia*. Voyez, outre les endroits déjà cités, *Leg. I*, 10, 30; 22, 59; *Fin. V*, 21, 59; *Off. III*, 19, 76; *Tusc. I*, 24, 57. Ce dernier passage est particulièrement remarquable. M. Bosmans nous oppose la phrase suivante, *Off. III*, 20, 81 : *Explica atque excute intelligentiam tuam, ut videas quae sit in ea forma et notio viri boni*. Mais *intelligentia* n'a pas ici le sens de âme comme réceptacle des idées, il désigne l'ensemble des idées innées, des notions ou *intelligentia*. "*Intelligentia*", dit Otto Heine dans son commentaire, ist der Complex dieser Ideen. „

Toutes les autres considérations de M. B. sont complètement en dehors de la question et il est par conséquent inutile d'y répondre.

LE SOLEIL,

Exposé des principales découvertes modernes sur la structure de cet astre, son influence dans l'univers et ses relations avec les autres corps célestes, par le P. A. SECCHI, S. J., directeur de l'observatoire du collège Romagn, officier de la Légion d'Honneur, correspondant de l'institut de France, etc. Magnifique volume de 420 pages, avec 129 figures dans le texte et trois planches, dont 2 en couleur. Paris, Gauthier-Villars, 1870. Prix : 12 francs.

L'étude du soleil est l'une des plus relevées auxquelles puisse se

livrer un savant, et l'histoire des conquêtes faites dans ce champ inépuisable sera toujours un des objets les plus dignes de notre attention et les plus capables de nous édifier. Malheureusement la science est loin d'être à la hauteur de son sujet. Ce ne sont ni les recherches, ni les spéculations qui font défaut, mais les difficultés inhérentes à la nature même de cette étude paralysent les efforts des savants et, malgré toute l'activité qu'ils déploient, ils sont loin d'avoir dérobé au soleil tous ses secrets. Le P. Secchi est l'un de ceux qui se sont livrés à cette étude attrayante avec le plus d'opiniâtreté et pendant un très grand nombre d'années il y a consacré tous ses soins et toutes ses recherches. Il fait connaître aujourd'hui à ceux qui ne lisent pas les mémoires académiques, le résultat de ses propres travaux, sans toutefois se borner aux siens propres, il prend le vrai et le beau partout où il le trouve. Mais il n'énonce aucune opinion sans avoir vérifié par lui-même les faits sur lesquels elle repose; il n'expose aucune théorie sans l'avoir constatée autant du moins que le comporte la nature même du sujet.

Il expose d'abord les travaux des anciens, mais brièvement, sans s'occuper de questions inutiles ni de résultats hypothétiques; puis il passe à ces merveilleuses découvertes qui font tant d'honneur aux savants de notre époque. Ce qui a fait surtout avancer la physique solaire, c'est le perfectionnement de la théorie mathématique des mouvements célestes. Lorsque, dans le calcul d'une éclipse, on fut parvenu à déterminer d'une manière précise les lieux où devait passer la ligne centrale de la totalité, les astronomes purent s'y rendre, et la photographie aidant, on put avoir des dessins représentant avec la précision la plus absolue les taches avec tous leurs détails et les différentes phases des éclipses. Ce sont ces dessins qui ont permis de résoudre en quelques instants des questions agitées depuis bien des années. Le livre contient un très grand nombre de ces dessins, magnifiquement exécutés.

L'ouvrage est partagé en trois parties, consacrées l'une à la structure du soleil; la seconde à l'activité extérieure de cet astre; la troisième aux étoiles.

Les trois premiers chapitres de la première partie traitent de l'aspect général du soleil, de la découverte des taches solaires, des moyens de les observer, des lois fondamentales de leurs mouvements, des hypothèses émises sur leur nature, y compris les travaux d'Herschel; le second qui s'occupe des méthodes nouvelles d'observation contient un très grand nombre de photographies solaires; enfin, le troisième est réservé plus particulièrement à la structure générale des taches solaires qui, d'après l'auteur, sont des cavités. Ce chapitre III commence par un aspect général de la photosphère.

Le chapitre IV a pour objet l'étude des mouvements propres des taches et la rotation du soleil. Cette importante question est traitée

avec beaucoup de détails. L'auteur indique quels sont les résultats obtenus relativement à la rotation du soleil et il discute les diverses théories qui ont été proposées pour expliquer les mouvements des taches ; il s'occupe ensuite de quelques mouvements apparents dus à la profondeur des taches et à la réfraction de l'atmosphère solaire.

Dans ces quatre chapitres l'auteur parle souvent d'une atmosphère gazeuse et transparente, enveloppant le soleil, et dont l'existence résulte nécessairement de la théorie qu'il a admise sur la nature de la couche photosphérique. Aux chapitres suivants il aborde l'étude de cette atmosphère et il donne des preuves directes de son existence. Ces preuves sont déduites : 1° de l'absorption qu'elle exerce sur les radiations lumineuses, chimiques et calorifiques ; 2° des phénomènes qu'on observe pendant les éclipses totales. Le chapitre V est réservé à la première de ces deux questions ; le chapitre VI est consacré à la seconde. Cet intéressant sujet est étudié dans tous ses détails à la fois si complexes et si instructifs. Pendant ces dernières années plusieurs éclipses totales ont pu être observées, qui ont été excessivement fertiles en conclusions. L'auteur lui-même a eu le rare bonheur de pouvoir en contempler une en 1860, et il donne un aperçu général de l'état du ciel pendant la durée des éclipses. Le spectacle, dit-il, est à la fois terrible et sublime. Pour le faire mieux comprendre, il transcrit la description naïve des impressions que l'astronome anglais Baily éprouva en 1842, alors que les savants étaient moins familiarisés avec ces phénomènes. Il entre ensuite dans la discussion des détails scientifiques relatifs aux phénomènes qui accompagnent la disparition et la réapparition du soleil dans les éclipses totales dont le plus important est celui de la couronne et des aigrettes.

L'étude des protubérances, ou proéminences roses qu'on observe pendant les éclipses totales du soleil, fait l'objet du chapitre VII. Pendant l'éclipse de 1860, le P. Secchi prit un grand nombre de photographies du soleil éclipsé dont il reproduit les trois plus importantes, la première, celle du milieu et la dernière. Il compara ces photographies avec celles de M. de la Rue et comme il y avait identité parfaite dans les détails les plus délicats, il se borna à décrire les siennes pour en conclure que les protubérances ne sont pas des montagnes, mais qu'on doit les regarder comme des masses gazeuses. Quant à la nature physique et chimique de ces masses, elle a été déterminée aux Indes pendant l'éclipse de 1868. M. Janssen qui expérimentait, fut frappé de l'éclat que présentaient les raies des protubérances, ce qui l'amena à conclure qu'elles seraient visibles même en plein jour. Immédiatement il se mit à l'œuvre et sa conjecture se trouva confirmée. Cette découverte était trop importante pour ne pas être vérifiée. Au collège Romain la question fut étudiée avec soin, et les conclusions auxquelles le P. Secchi est arrivé, conformes à celles des autres observateurs, sont exposées tout au long dans cet intéressant chapitre.

Le chapitre VIII est un exposé de l'analyse spectrale de la lumière solaire. Jusqu'à nos jours, les découvertes de l'astronomie, quelque merveilleuses qu'elles fussent, étaient toujours bornées aux mouvements des corps célestes, à leurs masses et à leurs volumes; maintenant l'analyse spectrale permet de déterminer la nature intime de la matière qui les compose. La lumière étant le seul agent qui nous mette en relation avec ces mondes lointains, c'est à elle qu'on a dû demander des renseignements sur leur constitution physique et leur composition chimique. Cette science, née d'hier, a déjà fait des progrès considérables; mais, en raison même de la rapidité avec laquelle elle s'est développée, elle a contribué à répandre des idées inexactes, contre lesquelles le P. Secchi prémunit les lecteurs; et c'est pour cela qu'il reprend la question d'un peu haut pour exposer nettement les vrais principes de spectrométrie. Il applique alors à l'étude de la photosphère et de sa constitution les principes qu'il a rigoureusement établis; il passe ensuite à l'analyse spectrale des taches solaires et formule ses conséquences relatives à la constitution du soleil, conséquences qu'on trouvera plus loin.

Le chapitre IX se rapporte à la température solaire, son origine et sa conservation. C'est la belle découverte de la dissociation et la théorie mécanique de la chaleur qui ont montré en quoi consiste la puissance calorifique du Soleil et ont expliqué comment cette puissance peut rester la même pendant tant de siècles, malgré le rayonnement continu qui semble devoir l'appauvrir en peu de temps.

Pour achever de connaître la puissance incalculable de ce foyer de force et de vie, il est nécessaire d'étudier son activité extérieure. C'est ce que l'auteur fait dans la seconde partie. Cette activité s'exerce de deux manières dans l'espace qui l'environne: par les radiations et par la gravitation. Ces deux formes d'action sont étudiées chacune dans un chapitre spécial. Dans les chapitres précédents les radiations lumineuses et calorifiques n'ont été envisagées qu'au point de vue des idées qu'elles pouvaient fournir sur la constitution du soleil; dans celui-ci elles sont reprises en détail et en outre examinées relativement à l'influence qu'elles exercent sur les planètes. Dans l'autre chapitre l'auteur expose les phénomènes planétaires qui sont intimement liés à la constitution du soleil, sans cependant entrer dans les détails propres à un traité de Cosmographie ou d'Astronomie.

La troisième partie, comprenant un seul chapitre, est intitulée: Les soleils ou les étoiles. L'auteur y recherche quels sont les rapports qui existent entre notre soleil et les nombreux soleils qui brillent dans l'univers. Il analyse brièvement ce qui concerne les étoiles, leur composition et leurs systèmes afin de pouvoir arrêter son opinion sur la constitution de notre soleil et sur la position qu'il occupe dans l'univers. Il étudie également ces masses de matière cosmique, ces nébuleuses qui sont des mondes en voie de formation, et qui passent actuellement par les mêmes phases que notre soleil a parcourues autrefois.

La conclusion à laquelle arrive le P. Secchi est la suivante :

Ce globe enflammé, source de la vie et cause du mouvement sur les planètes, a été jadis une masse nébuleuse semblable à celles que nous voyons dans la profondeur du ciel. Cette masse, en se refroidissant, a donné naissance aux planètes et à leurs satellites. Elle conserve encore dans son sein toute la chaleur qui a dû résulter de sa condensation et de la chute de ses différentes particules qui ont obéi à l'attraction en tombant vers le centre.

Cette masse énorme, subissant les phases de refroidissement par lesquelles ont passé les planètes qui l'environnent, pourra se trouver un jour complètement dépouillée de l'éclat dont elle brille aujourd'hui ; mais il s'écoulera encore des millions et des millions d'années avant qu'elle devienne incapable d'agir efficacement pour entretenir la force et la vie autour d'elle.

Les phénomènes que l'on observe à la surface du soleil sont expliqués par la constitution gazeuse de cet astre. La partie qui reste extérieurement exposée à la radiation vers les espaces célestes perd l'état gazeux en se refroidissant ; elle reste condensée sous forme de masses vaporeuses, mais incandescentes, dans l'atmosphère gazeuse et transparente dont le globe est environné, formant une couche brillante que les astronomes appellent photosphère. Cette couche, ainsi que l'intérieur du corps solaire lui-même, est le siège de vastes opérations chimiques et de mouvements physiques très compliqués. Des causes encore inconnues, transportant des masses considérables de l'intérieur vers l'extérieur, produisent d'immenses lacunes dans la couche lumineuse, et donnent ainsi naissance aux taches ; le centre de ces lacunes, plus obscur et plus absorbant, intercepte la plus grande partie des rayons lumineux qui émanent du noyau central, composé d'une matière gazeuse et complètement dissociée.

Au-dessus de la couche lumineuse se répand l'atmosphère formée de vapeurs transparentes qui s'élèvent selon leur poids spécifique à différentes hauteurs. De toutes ces substances l'hydrogène est la moins dense ; aussi flotte-il à une grande hauteur formant des colonnes et des nuages qui constituent les protubérances roses observées autour du soleil pendant les éclipses. Le fer et le calcium sont les matières les plus abondantes au fond des taches et dans les déchirures de la photosphère.

Comme on le voit, le livre que le savant astronome vient de publier, peut être considéré comme un exposé détaillé des connaissances que nous possédons sur l'astre du jour. Ces connaissances sont bien incomplètes, il est vrai ; et cependant on doit reconnaître que notre génération a fait faire à la science du soleil de bien grands progrès. On ne demeure pas moins convaincu, après la lecture de cet excellent ouvrage, qu'il reste encore beaucoup de choses à apprendre ; et l'histoire même du soleil fournit une preuve nouvelle de cette vérité, qui est vraie de nos jours comme du temps de Laplace : *Ce que nous savons est peu de chose, ce que nous ignorons est immense.*

La forme du livre ne le cède en rien au fond, car l'éditeur et le graveur n'ont rien négligé pour assurer la perfection typographique et artistique. Cette précaution n'est pas toujours inutile. Certains lecteurs sont si exigeants !

J. M.

INTRODUCTION A LA MÉCANIQUE INDUSTRIELLE,

physique ou expérimentale, par J. V. PONCELET. Troisième édition, publiée par M. X. KRETZ, ingénieur en chef des manufactures de l'État. Un vol. in-8°. Paris, Gauthier-Villars, 1870. Prix, 12 francs.

Combien n'y a-t-il pas d'élèves qui, à peine sortis des écoles spéciales, se hâtent d'oublier, comme superflues, les théories étrangères au but matériel de leurs services actifs ? Poncelet était un de ces élèves. Il le reconnaît lui-même (voir l'ouvrage intitulé : *Application d'Analyse et de Géométrie*). Lorsque, à Saratoff, où le sort des combats l'amena prisonnier des Russes, réduit à ses souvenirs de lycée et de l'école polytechnique, il voulut se distraire par le travail de l'esprit, il fut conduit à reprendre une à une les matières de ses anciennes études mathématiques. En ce qui touche en particulier les sciences mécaniques, Poncelet avoue que, sauf les théories purement géométriques sur la composition des forces appliquées à un point et les théorèmes relatifs au moment de la résultante de ces forces, il n'avait rien conservé de ses souvenirs d'école. La composition des vitesses ou des quantités de mouvement, à fortiori celle des accélérations ou des forces accélératrices, n'avaient laissé absolument aucune trace dans son esprit. Il fit de vains efforts pour en écrire les équations différentielles suivant les axes coordonnés, et pour retrouver les lois si simples du mouvement parabolique des points matériels pesants. Aussi lorsqu'en 1824 il fut chargé du cours de mécanique à l'école d'application de l'Artillerie et du Génie à Metz, il eut soin de remplacer tout d'abord les opérations compliquées du calcul par les notions, plus simples, des figures géométriques. Son but était de mettre les applications de cette science à la portée des intelligences ordinaires. Il a pu traiter ainsi, avec succès, de l'action directe et opposée des forces, des principales circonstances du mouvement des corps et de leurs applications aux machines et aux moteurs, et arriver à une solution heureuse des engrenages. Ce cours de *Mécanique appliquée*, que Poncelet fut chargé de créer, devait être fait en vue des ingénieurs. Poncelet voulut aller au delà et créer une *Mécanique industrielle* ; il y réussit merveilleusement dans son cours aux artistes et aux ouvriers messins. Ses leçons, d'abord lithographiées, furent imprimées en 1829 et réimprimées en 1839.

L'apparition du cours de mécanique appliquée fit sensation dans le monde de la science et de l'industrie. Dans son rapport à l'Académie des

Sciences, du 7 mai 1827, M. Ch. Dupin disait en parlant de l'examen que faisait Poncelet, des moyens de composer et d'établir des machines : " Cette partie annonce l'ingénieur expérimenté qui connaît à fond le jeu d'un grand nombre de machines, et qui a tiré des observations fines et judicieuses de ses propres expériences.... „ Il ajoutait : " C'est une production remarquable par la rigueur de l'esprit qui en a tracé la marche, et par les simplifications opérées pour rendre moins difficilement applicables à la pratique, des calculs réservés pour la plupart à des spéculations transcendantes. „

Les progrès que Poncelet avait fait faire à la mécanique ne devaient pas se concentrer dans l'école d'Application de Metz. Le Ministre de l'instruction publique créa pour lui, en 1838, la chaire de Mécanique physique et expérimentale à la Faculté des Sciences de Paris. Ce cours comblait une lacune immense ; aussi fut-il suivi avec assiduité par tous les professeurs qui voulaient se pénétrer du véritable esprit de l'enseignement de cette science. L'enseignement raisonné de la mécanique pratique se répandit bientôt dans le pays tout entier, et put ainsi passer dans l'enseignement secondaire et dans les écoles primaires supérieures. Les cours de Poncelet furent alors, et sont encore aujourd'hui, pour la mécanique ce que le traité de Legendre avait été pour la Géométrie.

L'apparition d'une nouvelle édition d'un livre aussi utile, et épuisé depuis si longtemps, doit donc être considérée comme une bonne fortune pour ceux qui s'occupent des applications que comportent les sciences mathématiques. M. Kretz, chargé par Madame Poncelet de diriger la publication, dit dans la préface : " J'ai reproduit scrupuleusement le texte de la deuxième édition, en me bornant à y faire quelques changements de détail que Poncelet avait indiqués dans des notes manuscrites. Néanmoins, pour me conformer autant que possible aux intentions de l'auteur, j'ai cru devoir ajouter des notes succinctes indiquant les principaux travaux faits, depuis la rédaction de la deuxième édition, sur quelques-unes des questions traitées dans ce livre. „

J. M.

ACTES OFFICIELS.

ATHÉNÉE ROYAL DE BRUXELLES.

Un arrêté ministériel, en date du 5 avril 1871, accepte la démission, offerte par M. Willems (Joseph-Martin), de ses fonctions de premier surveillant à la section professionnelle de l'athénée royal de Bruxelles.

VARIA.

Concours universitaire de 1870-1871.

Mémoires rédigés à domicile.

Le ministre de l'intérieur déclare qu'à la date du 1^{er} mars 1871, il n'était parvenu à son département, pour le concours universitaire de 1870-1871, aucun mémoire rédigé à domicile.

Par arrêté royal du 30 mars 1871, M. O. Merten, professeur à l'université de Gand, est nommé membre du jury chargé de juger le concours quinquennal des sciences morales et politiques pour la période de 1866-1870, en remplacement de M. E. de Laveleye.

NÉCROLOGIE.

EN BELGIQUE : M. le baron E. C. de Gerlache, premier président honoraire de la cour de cassation, ancien membre des états-généraux, ancien président du Congrès national et de la Chambre des représentants, membre de l'Académie royale de Belgique.

A L'ÉTRANGER : M. Francisque Bouillier, correspondant de l'institut, ancien inspecteur général de l'université de France, ancien directeur de l'école centrale supérieure.

RELATION DES OBSEQUES DE M. BLONDEL.

Nous reproduisons la relation du *Moniteur* sur les derniers honneurs rendus à M. Ch. A. Blondel, docteur en philosophie et lettres, agrégé de l'université de Gand, inspecteur général de l'enseignement moyen, officier de l'Ordre de Léopold.

Nous n'ajouterons rien à l'éloge du défunt, fait en termes excellents par les différents orateurs qui ont pris la parole sur sa tombe pour dire les qualités qui firent l'ornement de sa vie et qui motivent nos regrets après sa mort.

Le 17 avril, dès dix heures et demie, un grand nombre d'amis, de professeurs, parmi lesquels se trouvaient des représentants de tous les établissements d'enseignement du pays, se réunissaient à la maison mor-

taire, où bientôt venaient M. le ministre de l'intérieur, M. Charles Faider, procureur général de la cour de cassation, président du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, MM. Stevens, secrétaire général du ministère de l'intérieur, Thiery, directeur général de l'instruction publique, etc., etc.

Avant la levée du corps par le clergé, M. Charles Faider a pris la parole et s'est exprimé en ces termes :

“ Messieurs,

„ Encore une mort imprévue et douloureuse ! L'enseignement moyen de l'État vient de perdre son inspecteur général, M. Blondel. Il était souffrant, mais rien n'annonçait une fin si prochaine : son énergie a trompé nos appréhensions. Hélas ! messieurs, nous savons trop aujourd'hui que le mal qu'il avait dominé accomplissait sourdement ses ravages.

„ Tous ceux qui ont connu M. Blondel l'ont aimé et apprécié : l'ont aimé sincèrement, parce qu'il était bon, aimable et sympathique, l'ont hautement apprécié, parce qu'il était doué d'incomparables qualités. Il avait passé plus d'un demi-siècle dans l'enseignement et toujours avec une supériorité reconnue : professeur des hautes lettres, préfet des études, inspecteur général, partout il a brillé. Une génération entière de Brugesois, et il en est d'illustres parmi eux, lui doivent l'instruction technique et le goût littéraire ; le pays lui doit, dans l'organisation et la surveillance de l'enseignement moyen, de signalés services dont je suis le témoin reconnaissant.

„ Comme il possédait et appréciait les littératures anciennes “ toujours si précieuses et si inspirantes ” ; quelle grande idée il avait de leur influence ; comme il avait bien su montrer que l'on peut cultiver et savoir les langues modernes sans désertir celles qui sont la source intarissable de la virilité et de l'élégance fondamentale !

„ Vous vous rappelez, chez l'homme que nous pleurons, une distinction parfaite, qui était presque de la séduction, la précision et la grâce du causeur, la courtoise fermeté de l'administrateur, la limpide correction de l'écrivain. — Je l'ai vu, pendant bien des années, prenant une large part aux décisions du conseil de perfectionnement, qui admirait en lui un sens exquis servi par une riche expérience et une mémoire unique. Dans l'inspection des écoles, il ramenait toujours au bon goût, cette parure de la science, à l'interprétation saine et vraie des auteurs : ses conseils étaient d'un père. — Ce fonctionnaire modèle était, dans sa sphère supérieure, à la fois homme de lettres et homme d'État.

„ Sa vie était retirée et pure : le travail, la science et la méditation remplissaient ses jours. Privé, par une destinée singulière, de relations de famille, il avait trouvé chez un petit nombre d'amis les douceurs de l'intimité. Il s'était replié dans une philosophie douce ; il nourrissait de hautes pensées ; il embrassait cet infini qu'il connaît aujourd'hui et où triomphent ses vertus. Profondément religieux, il avait adopté cette maxime de Sénèque : “ *BONUS VIR SINE DEO NEMO EST.* ”

„ Au nom de l'enseignement moyen, le cœur navré, je t'adresse, noble défunt, un éternel adieu ! „

M. Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen pour les humanités, s'est ensuite approché du cercueil et a prononcé le discours suivant :

„ Messieurs,

„ Une voix plus autorisée que la mienne vient de donner un juste tribut d'éloges au fonctionnaire dont nous pleurons la perte inattendue.

„ Qu'il me soit permis de retracer en quelques paroles la carrière longue et utile de l'homme de bien que tous nous avons connu, que tous nous avons aimé. Cette existence si bien remplie offre une grande leçon pour ceux qui parcourent la carrière de l'enseignement; elle nous apprend que le travail et la probité, quand ils s'unissent à l'intelligence et à la conduite, mènent l'homme aux fonctions les plus élevées, quelle que soit la position dans laquelle le hasard l'a fait naître.

„ En 1818, Charles Adolphe Blondel vint à Bruges, jeune, pauvre, sans protecteur, sans appui; il débuta dans l'enseignement public comme maître d'études; mais l'humble surveillant avait le sentiment exquis de la dignité personnelle et l'amour obstiné du travail; aussi la position secondaire qu'il occupa d'abord exerça-t-elle une heureuse influence sur la brillante carrière qu'il devait parcourir.

„ Doué d'un esprit observateur, il apprit à connaître les caractères, les aptitudes des enfants dont il surveillait les jeux et les travaux; il put les diriger par de sages conseils, les encourager par de bonnes paroles et, chose difficile, il sut se faire aimer sans se faire craindre. Il comptait autant d'amis que d'élèves.

„ En 1820, il fut chargé d'une classe préparatoire; il occupa successivement la chaire de la 4^e, de la 3^e, de la poésie et de la rhétorique, dans la section des humanités. Le hollandais était prescrit comme la langue véhiculaire de l'enseignement dans les provinces flamandes. Français par la naissance et par l'éducation, il étudia cet idiome, il parvint à se l'approprier avec une merveilleuse perfection, grâce à une ferme volonté de savoir et à une mémoire excellente, instrument bien précieux quand il est au service d'une belle intelligence. Après quelques années de travail, ses connaissances en néerlandais étaient si bien établies que les sociétés dramatiques de Bruges le désignèrent plus d'une fois pour juger de la valeur littéraire des pièces flamandes envoyées aux concours.

„ Le professeur remplissait ses fonctions avec une abnégation complète, il ne recherchait d'autre récompense que la satisfaction intime que procure le devoir accompli; l'administrateur se révéla en 1826.

„ Malgré son excessive modestie, Blondel fut estimé à sa juste valeur et, poussé par son seul mérite, il arriva, de grade en grade, à la direction de l'athénée communal de Bruges. Huit années de travail et de dévouement avaient groupé autour de l'ancien surveil-

lant les hommes les plus marquants de la ville; il avait gagné loyalement leur sympathie, leur faveur et leur amitié par sa vaste érudition sans pédantisme, par la clarté remarquable de son débit, par la correction et l'élégance de sa diction. Partout, il s'était montré sévère en morale comme en littérature, formant le goût de ses élèves et leur inspirant l'amour du beau et du juste.

„ Pendant vingt-cinq ans, il remplit, à la fois, les fonctions de professeur de langue latine et de préfet des études.

„ Au concours général de 1840, les succès des élèves de l'athénée de Bruges furent très brillants : Sa Majesté récompensa le professeur en le nommant chevalier de l'Ordre de Léopold et vingt ans plus tard, elle récompensa l'inspecteur général par une promotion au grade d'officier de son ordre ⁽¹⁾.

„ Docteur en philosophie et lettres, il fut agrégé à l'université de Gand en 1845.

„ En 1848, son esprit d'initiative et de progrès se manifesta dans les travaux du comité du congrès professoral.

„ Lors de la promulgation de la loi sur l'enseignement moyen, le gouvernement le maintint comme préfet des études, et son administration fut si prudente que les adversaires de la loi, nombreux surtout dans les Flandres, n'osèrent, au milieu des exagérations de la polémique, attaquer un homme que protégeaient le respect général et la considération publique.

„ En 1854, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement moyen. Dans l'exercice de ces fonctions difficiles, où se traitent des questions souvent épineuses, toujours délicates, vous l'avez vu, pendant dix-sept ans, consacrer ses études, ses efforts et ses soins aux progrès de l'instruction, écarter les conflits, ménager des susceptibilités parfois exagérées.

„ La bonté de son cœur et l'aménité de ses manières tempéraient même la rigueur d'un refus que lui dictait son amour de la justice et de l'impartialité.

„ Au premier abord cependant, dans les relations ordinaires de la vie, il paraissait froid : il jugeait l'homme avant de l'honorer de sa confiance. Formé à la rude école de l'adversité, il manquait de cette expansion immédiate qui semble naturelle aux heureux du monde. Sous l'apparence de la simplicité, il cachait infiniment de raison et d'esprit.

„ Dans les circonstances les plus diverses de la vie, il eut une humeur toujours égale, une conduite toujours circonspecte; homme de bon conseil, il se montrait plein de dévouement pour ses collègues, il s'intéressait vivement aux jeunes élèves, surtout aux déshérités de

(1) Le *Moniteur* n'a pas mentionné ce détail.

la fortune; il les soutenait dans leurs moments de défaillance, les dirigeait dans leurs études; il était heureux quand ils réussissaient dans la voie qu'il leur avait indiquée.

„ A ses heures de causerie intime, il aimait à reporter un regard de satisfaction vers le point de départ dans sa carrière; jamais, il ne repoussait le souvenir de ses modestes débuts; il rappelait avec complaisance les difficultés qu'il avait surmontées, les luttes qu'il avait soutenues; il signalait avec plaisir les améliorations successives que nos lois et nos mœurs avaient apportées dans les programmes des études, dans la position des professeurs, dans la rémunération de leurs travaux; il oubliait seulement de revendiquer la part légitime qui lui revenait dans les progrès déjà réalisés, grâce aux travaux d'un Conseil où sa parole était toujours écoutée.

„ Tous les membres de la grande famille professorale apprécient la perte immense qu'ils ont faite; mais l'amertume de leurs regrets s'adoucit à la vue de ce deuil général et au souvenir des vertus de leur inspecteur et du bien qu'il a fait ici-bas.

„ Pleins de confiance dans la bonté et dans la justice de Dieu, ils peuvent dire: Reposez en paix, Blondel; votre tâche a été bien remplie, votre travail est bon. Nous témoignons que votre vie entière est un bel exemple de probité, d'honneur et de dévouement.

„ Adieu, Blondel, adieu! „

Enfin, le plus ancien professeur de l'athénée royal de Bruges, M. Vander Ghinst, a fait, au nom des professeurs de cet athénée, un dernier adieu à l'ancien collègue. Il a dit :

„ Messieurs,

„ Nous venons, au nom du corps enseignant de l'athénée royal de Bruges, adresser un dernier adieu à l'homme de bien dont la belle intelligence s'est éteinte, dont le noble cœur a cessé de battre. Blondel a été notre collègue, il a été notre supérieur, surtout il a été notre conseiller, notre ami; nous nous rappelons sa bonté, son dévouement, qui ne connut jamais de défaillances; nous nous rappelons avec bonheur que, sous sa direction, le corps professoral de l'athénée de Bruges était une famille dont il semblait être le père. Que de fois avons-nous eu le bonheur d'admirer cet esprit si élevé, ce cœur si rempli de bienveillance! Que de fois avons-nous joui de cette douce familiarité qui, bien loin de nuire au respect que nous lui portions, ne faisait qu'augmenter la vénération que nous avions tous pour lui!.. Ce sont là des souvenirs que le temps n'a pu affaiblir, des souvenirs que nous conserverons toujours.

„ Malgré la haute position à laquelle il avait été appelé, son affection pour ceux qui avaient partagé avec lui les peines et les fatigues de l'enseignement est restée la même. Et, lorsque nous venons

aujourd'hui verser une larme sur les restes mortels de cet homme de bien, nous sommes l'interprète non seulement de nos collègues, mais de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour professeur. Oui, ce triste événement a affligé bien des cœurs, et le plus bel hommage rendu à sa mémoire est la douleur muette de tant d'hommes éminents dont il a été le premier guide et le meilleur ami.

„ Qu'il nous soit donc permis de déposer devant ce cercueil un dernier témoignage de nos regrets et de dire :

„ Blondel, vous avez bien mérité du pays et vous avez quitté la vie entouré de l'affection et du respect de tous. „

Le cortège s'est ensuite mis en marche, suivi d'une foule recueillie; le cercueil, surmonté de l'uniforme et des insignes du défunt, était porté à bras. MM. Kervyn de Lettenhove, ministre de l'intérieur; Ch. Faider, procureur général à la cour de cassation; Stevens, secrétaire général au département de l'intérieur; Thiery, directeur général de l'instruction publique; Vingotte et Dumont, inspecteurs de l'enseignement moyen, tenaient les cordons du poêle.

A l'église, nous avons remarqué, dans l'assistance, MM. Ch. Rogier et De Decker, anciens ministres de l'intérieur; M. Jules Van Praet, ministre de la maison du roi; M. Jules Devaux, chef de cabinet du roi; M. Paul Devaux, ministre d'État, ancien membre de la Chambre des représentants, ancien président du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, et un grand nombre de notabilités politiques, administratives, littéraires.

M. Paul Devaux, malgré l'état de sa santé, a tenu à accompagner la dépouille jusqu'au cimetière. On sait qu'il tenait l'honorable inspecteur en la plus haute estime, et ce n'a pas été le côté le moins touchant de cette touchante cérémonie, où tout le monde semblait se confondre dans le même sentiment : celui d'un profond et légitime regret.

Les honneurs militaires ont été rendus au défunt par un détachement du régiment des carabiniers.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Année 1871.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

OBSERVATIONS

SUR UN PROJET DE NOUVEAU PROGRAMME POUR LA CANDIDATURE EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

On sait que le Gouvernement a institué récemment une commission chargée d'examiner les réformes qui pourraient être utilement introduites dans le programme et l'organisation des examens universitaires.

Cette commission s'est divisée en deux sous-commissions, qui ont étudié séparément les différentes questions se rattachant, d'une part, aux Facultés de philosophie et lettres et de droit, d'autre part, à celles des sciences et de médecine.

Nous ne nous occuperons dans les pages suivantes que d'une partie des conclusions formulées par la première de ces sous-commissions. Nous ne connaissons encore, à la vérité, que très imparfaitement les arguments qu'on a fait valoir pour appuyer ces conclusions, mais comme elles nous paraissent présenter de grands inconvénients, nous croyons devoir, dès à présent, indiquer les motifs qui nous font désirer que le Gouvernement et les Chambres adoptent un système différent.

Actuellement, les matières dont la connaissance est exigée pour l'obtention du grade de candidat en philosophie et lettres, préparatoire à l'étude du droit, sont les suivantes :

Exercices philologiques et littéraires sur la langue latine ;
Psychologie ;

Histoire politique de l'antiquité ;

Antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques ;

Logique ;

Philosophie morale;
 Histoire politique du moyen âge;
 Histoire politique de la Belgique;
 Histoire de la littérature française.

Ces neuf matières ne sont pas placées sur la même ligne : les quatre premières donnent lieu à un examen; il suffit pour les autres d'un certificat de *fréquentation avec fruit*. Les certificats peuvent être remplacés par des examens *sommaires*.

L'examen pour la candidature en philosophie et lettres, préparatoire au doctorat dans les mêmes branches, comprend, en outre, des exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque.

Le nouveau système proposé par la sous-commission range indistinctement tous les cours obligatoires dans la catégorie des matières à examen, mais il les répartit entre deux années d'études, auxquelles correspond une double épreuve. Voici de quelle manière a été arrêtée cette répartition :

*Candidature en philosophie et lettres préparatoire à l'étude
 du droit.*

1^{re} année d'études.

1. Exercices philologiques et littéraires sur la langue latine ;
2. *Histoire comparée des littératures modernes* ;
3. Histoire politique de l'antiquité ;
4. Psychologie ;
5. Logique.

2^{me} année d'études.

- 1^{bis}. Exercices philologiques et littéraires sur la langue latine ;
6. Histoire politique du moyen âge ;
7. Histoire politique de la Belgique ;
8. *Histoire politique de temps modernes* ;
9. Philosophie morale ;
10. *Histoire de la philosophie ancienne*.

*Candidature en philosophie et lettres préparatoire au doctorat
 dans les mêmes branches.*

1^{re} année d'études.

Indépendamment des matières 1, 2, 3, 4 et 5, indiquées

ci-dessus, cette première année d'études comprend des exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque, ainsi que les Antiquités grecques et romaines, qui formeront l'objet d'un cours annuel.

2^{me} année d'études.

Elle comprend les matières 1^{bis}, 6, 7, 8, 9, 10 (voir ci-dessus) et, en outre, des exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque.

Avant d'aborder la critique du nouveau système, nous croyons devoir présenter quelques considérations générales sur le but qu'il s'agit d'atteindre dans l'enseignement supérieur. D'après nous, le but des Universités doit être surtout d'éveiller chez les jeunes gens ce goût, cette passion de l'étude, cet amour ardent et désintéressé de la vérité qu'on appelle l'*esprit scientifique*. Il ne suffit pas de leur faire connaître, sous une forme condensée, les *résultats* actuels de la science; il faut aussi exciter en eux le désir de contrôler l'enseignement qu'on leur donne, de faire de leur propre mouvement de nouvelles recherches, d'étendre le cercle des connaissances humaines. Il faut qu'ils soient persuadés, en quittant les bancs de l'Université, que la vie tout entière doit être consacrée à l'étude.

Il est vrai qu'en Belgique l'enseignement universitaire doit conduire également à certains résultats pratiques immédiats. La société a besoin d'avocats, de médecins, de professeurs, etc., et ce sont les Universités qui, dans l'organisation actuelle de notre enseignement supérieur, sont chargées de pourvoir à ce besoin. Nos Universités ont donc une double mission à remplir : elles doivent en même temps fournir à la société des praticiens et des hommes de science. C'est en cela que réside, d'après nous, la principale difficulté du problème que nous avons à résoudre. Les Universités Allemandes poursuivent avant tout un but théorique ⁽¹⁾. Dans notre pays, au contraire, c'est en général l'intérêt pratique qui l'importe, et c'est là surtout qu'il faut chercher la cause de l'infériorité de notre enseignement académique, comparé à celui de l'Allemagne. Si l'on voulait élever chez

(1) Voy. le remarquable discours académique prononcé à Bonn, le 22 mars 1868, par M. de Sybel.

nous, d'une manière efficace et sérieuse, le niveau des études universitaires, il faudrait créer des institutions distinctes, ayant pour but de former, d'une part, des hommes de science, d'autre part, d'habiles praticiens. Non pas que nous voulions prétendre que les hommes de science ne puissent pas être de bons praticiens, ou qu'on puisse être bon praticien sans être homme de science. Sans doute, la science et la pratique peuvent très bien se concilier; elles ne sont nullement exclusives l'une de l'autre, mais, tout en se combinant, elles ne doivent pas se confondre; il ne faut pas, surtout, que l'intérêt de la science se mesure à la somme des résultats pratiques qu'elle peut engendrer. C'est pour ce motif qu'il serait désirable que, chez nous, comme en Allemagne, la science et la pratique fussent organisées d'une façon distincte.

Toutefois, nous ne pensons pas que d'ici à longtemps il faille songer en Belgique à une transformation aussi radicale. L'organisation de notre enseignement supérieur ne pourra aboutir provisoirement qu'à un système de transaction: il faudra que nos Universités s'efforcent, dans la mesure du possible, de concilier les intérêts de la science avec ceux de la pratique.

Les intérêts de la science sont de double nature; elle doit tâcher, pour me servir du langage de l'école, de gagner à la fois en *compréhension* et en *extension*. Elle a pour mission, non seulement d'étendre de plus en plus le cercle des connaissances humaines, mais aussi de les vulgariser, de les rendre accessibles à un nombre de personnes de plus en plus considérable. La vulgarisation de la science s'opère de différentes manières: par l'enseignement primaire et moyen, par la presse, les livres, les conférences populaires, etc. A l'enseignement universitaire incombe le devoir de favoriser le développement intrinsèque de la science, de faire connaître à la jeunesse studieuse la manière dont les résultats de la science ont été obtenus, les lacunes qui restent à combler et la méthode qu'il importe de suivre pour atteindre ce but. L'enseignement universitaire doit donc être, selon nous, essentiellement *critique*. Or, eu égard au principe, consacré par l'expérience, qu'on perd en profondeur ce qu'on gagne en étendue, nous sommes convaincu que rien ne serait plus antipathique au caractère que doit revêtir l'enseignement supérieur, que de vouloir faire de nos jeunes gens des

encyclopédies vivantes. Nous ne souhaitons nullement que les élèves des Universités belges soient capables de discuter *de omni re scibili et de quibusdam aliis*. En effet, nous ne vivons plus à l'époque où un esprit supérieur était capable de résumer, à lui seul, toute la science de son temps. Celui qui voudrait tout savoir ou, comme le dit l'écolier dans le Faust de Goethe, "em-
„ brasser ce qu'il y a sur la terre et le ciel, la science et la
„ nature „, se condamnerait d'avance à ne rien connaître à fond. Il faut donc se résigner tout d'abord à ne s'appropriier qu'une partie de la science, en d'autres termes à spécialiser ses études.

Il est vrai que nous touchons ici à un écueil. Les études spéciales offrent un incontestable danger. Elle ne peuvent être vraiment fructueuses qu'à condition de ne pas perdre de vue l'ensemble de la science à laquelle elles se rattachent. Il faudra par conséquent astreindre les élèves à s'approprier les résultats généraux de la science à laquelle ils se sont consacrés, tout en leur laissant assez de liberté pour qu'ils puissent approfondir une branche spéciale.

Tâchons maintenant de formuler les conclusions qui découlent des principes que nous venons d'établir.

Dans le système de notre enseignement académique, la Faculté de philosophie et lettres poursuit un double but : elle prépare les jeunes gens à l'étude du droit, et elle forme des docteurs en philosophie et lettres. Les sciences qui sont généralement considérées comme préparatoires à l'étude du droit se divisent en trois groupes, comprenant un certain nombre de branches philosophiques, historiques et littéraires.

Cette manière de voir nous paraît de tout point fondée. En effet, le droit est un produit de la raison. Il constitue une des applications de l'idée du bien, dont l'étude forme l'objet de la *philosophie morale*. Mais il est impossible d'étudier cette science avec fruit sans s'être familiarisé d'abord avec la *psychologie*. Car il ne s'agit pas, dans la philosophie morale, de la notion métaphysique et générale du bien, mais de l'idée du bien appliquée à l'humanité. Or, pour savoir quel est, à ce point de vue, le souverain bien, il faut connaître la destination de l'homme, et celle-ci ne peut être comprise d'une façon complète que pour autant qu'on ait analysé avec soin les facultés de l'âme humaine. D'autre part, on ne peut pas se borner à une définition scientifique du droit. Les principes étant reconnus,

il faut savoir bien les appliquer, au moyen des procédés rigoureux qu'enseigne la *logique*. L'étude de la psychologie, de la logique et de la philosophie morale est donc, on a le droit de le dire, absolument nécessaire au futur jurisconsulte.

Aussi la sous-commission de philosophie et de droit, d'accord avec les différentes Facultés du pays, a-t-elle proclamé cette nécessité sans la moindre hésitation. Il n'y a donc pas lieu d'insister sur ce point.

Mais le but principal des études juridiques n'est pas de faire connaître aux futurs jurisconsultes le droit idéal. Il importe surtout de les familiariser avec le droit positif, qui varie d'époque à époque et de peuple à peuple. A ce point de vue, l'étude du droit est inséparable de celle de l'histoire. En effet, le droit positif, dans ses fluctuations incessantes, n'est généralement qu'une transaction entre le droit naturel et les différents degrés de civilisation successivement parcourus par un peuple. Il faut par conséquent connaître l'histoire de ce peuple, si l'on veut comprendre et apprécier ses institutions judiciaires.

L'histoire est enseignée dans nos Athénées et Colléges, mais on peut se demander si cet enseignement constitue une préparation suffisante aux études juridiques. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles : nous n'entendons en aucune façon nous associer au reproche, fort injuste selon nous, adressé tout récemment par M. Alphonse Leroy à l'enseignement historique qui se donne dans nos écoles ⁽¹⁾. Dans les établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, l'histoire et la géographie occupent une place convenable. Sans doute on y a recours à des manuels ; M. Leroy reconnaît lui-même qu'ils sont habilement composés, et pourtant il a l'air de vouloir les proscrire. Nous considérerions une telle proscription comme éminemment regrettable. Assurément on ne serait pas dans la bonne voie, si l'on faisait uniquement servir ces manuels à des exercices de mémoire ; aussi l'enseignement oral donné par nos professeurs d'histoire et de géographie vient-il compléter et vivifier les indications des manuels, qui ne sont, à tout prendre, que des

(1) Concours quinquennal d'histoire nationale. — Rapport du jury, p. 4. — Bruxelles, 1871.

points de repère, et nous croyons pouvoir affirmer qu'en général ces deux branches sont enseignées dans nos Athénées d'une manière très satisfaisante. Mais, nous le répétons, sans vouloir faire tort à cet enseignement, on peut se demander s'il constitue une préparation suffisante aux études juridiques. Si notre enseignement moyen se continuait, comme en Allemagne, pendant l'espace de huit ans, nous croyons qu'on pourrait donner aux élèves des notions d'histoire assez étendues pour leur permettre d'aborder avec fruit l'étude du droit. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et c'est pour ce motif qu'il faudra, pensons-nous, ou bien prolonger l'enseignement de nos Athénées et Collèges, comme l'a proposé, à plusieurs reprises, le Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, ou bien continuer à comprendre certaines branches historiques dans le programme de l'examen de la candidature en philosophie et lettres.

Quel est celui d'entre ces deux systèmes auquel il faudra accorder la préférence? Pour résoudre cette question d'une manière pratique, il convient de ne pas oublier que dans notre pays l'organisation des examens universitaires marche de front avec celle des études.

La sous-commission, voulant introduire toutes les branches historiques dans le programme de la candidature en philosophie et lettres, s'est vue en quelque sorte obligée de diviser les matières de ce programme. Elle les a réparties en deux groupes distincts, correspondant à deux années d'études et aboutissant à une double épreuve. Dans chacun de ces groupes figurent le latin et la philosophie. Or, ces branches, dans la plupart des Facultés du pays, ne sont représentées que par deux professeurs. Dès lors ces professeurs devront figurer successivement dans les deux jurys de candidature qu'il y aura lieu de constituer chaque année. Actuellement, quoique l'examen ne porte que sur quatre ou cinq matières, les sessions des jurys de philosophie durent en moyenne six semaines. Dans le système nouveau, les professeurs de latin et de philosophie seront condamnés à des sessions de trois mois. Pour obvier à cet inconvénient capital, qui rendrait le système de la sous-commission littéralement IMPRATICABLE, on a imaginé une combinaison en vertu de laquelle les récipiendaires seraient divisés par groupes, qu'on interrogerait simultanément sur des branches différentes, dans des locaux séparés. Dans cette hypothèse,

il n'y aurait plus à proprement parler de jury d'examen. Le rôle du président, qui constitue le seul correctif de ce qu'il y a d'anomal dans le système des jurys combinés, viendrait à disparaître complètement. Les membres de jury devraient s'en rapporter, pour la plupart des matières, à l'opinion, *parfois contradictoire*, de deux de leurs collègues. D'ailleurs il n'est pas possible d'interroger, avec attention, pendant cinq ou six heures, une dizaine ou une douzaine d'élèves se succédant sans interruption. Ce serait là, nous l'avons dit ailleurs et nous croyons devoir le répéter, un travail vraiment écœurant, incompatible avec la dignité du professeur, et auquel, du reste, peu d'examineurs résisteraient à la longue.

Nous croyons que les objections que nous venons de présenter sont irréfutables. On nous dira peut-être qu'elles ne concernent, à tout prendre, que des détails d'exécution, auxquels par conséquent il n'y a pas lieu de s'arrêter. Des détails d'exécution ! Sans doute, ce sont des détails, mais des détails qu'il faut exécuter. Or, nous prétendons qu'ils sont inexécutables. C'est un système pratique qu'il importe de présenter au Gouvernement et aux Chambres, et nous sommes intimement convaincu que celui de la sous-commission ne l'est guère.

Le Gouvernement peut, il est vrai, nommer dans ses Universités de nouveaux professeurs de philosophie et de latin. Il est également vrai qu'il peut ne point tenir compte des difficultés contre lesquelles auront à lutter les Facultés libres. Mais comment se tirera-t-il d'affaire, lorsqu'un professeur d'une Université de l'État sera chargé de l'enseignement de deux branches dont l'une fera partie de la première épreuve et l'autre de la seconde ? Ce professeur sera-t-il fatalement privé de vacances ?

D'un autre côté, au point de vue financier, dont assurément le Gouvernement et les Chambres ne manqueront pas de se préoccuper, le système du Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne nous paraît présenter de grands avantages sur celui de la sous-commission.

Les dépenses résultant de la nomination de nouveaux professeurs dans les Universités de l'État et de la prolongation, pendant six semaines, de la session des divers jurys de philosophie peuvent être évaluées sans exagération à 50,000 fr., tandis que la création de dix nouvelles chaires de professeur

dans les Athénées Royaux n'entraînerait guère qu'une augmentation de dépenses de 25,000 fr. Il est donc clair qu'au point de vue financier, sur lequel d'ailleurs nous ne voulons pas insister, le choix entre les deux systèmes ne saurait être douteux.

Que s'il est indispensable, comme nous croyons l'avoir démontré, de resserrer dans le cadre d'une année les matières de la candidature en philosophie et lettres préparatoire à l'étude du droit, il sera nécessaire d'opérer un triage ⁽¹⁾ et d'élaguer de l'examen certaines branches, dont le maintien présenterait des difficultés. C'est en se plaçant à ce point de vue spécial que la majorité de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand s'est prononcée pour la suppression de plusieurs branches historiques. Elle a écarté d'abord l'histoire politique de l'antiquité, parce que, à son avis, le futur jurisconsulte n'a pas besoin de connaître *d'une manière approfondie* l'histoire politique de l'Orient et de la Grèce. En ce qui concerne l'histoire politique de Rome, elle estime qu'on pourrait en combiner l'étude avec celle des Antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques. Nous avons enregistré cette opinion, en notre qualité de rapporteur de la Faculté, mais nous avons cru devoir la combattre, en notre nom personnel, dans une note que le Gouvernement a bien voulu faire imprimer à la suite des avis exprimés par les diverses Facultés. Dans cette note nous avons tâché de prouver que l'histoire politique de Rome et les Antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques, tout en s'occupant de matières qui se touchent sur plusieurs points, sont néanmoins différentes et par leur objet et par leur méthode. Nous pensons, en outre, qu'il y a de grands inconvénients à confondre l'étude de ces branches, et, s'il faut opter, nous estimons que pour le futur jurisconsulte, l'étude du droit public et, jusqu'à un certain point, du droit administratif des Romains est de beaucoup préférable à celle de leur histoire politique. Cette histoire est du reste enseignée partiellement dans

(1) Cette conclusion est inévitable, si l'on veut échapper aux inconvénients de la loi de 1849, qui ont motivé, en 1857, la création des cours à certificat.

les Athénées et Colléges, où cet enseignement, ainsi que celui des autres parties de l'histoire ancienne, pourrait être suffisamment développé, si l'on adoptait la proposition du Conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne ⁽¹⁾.

Notre conclusion, on le voit, est de tout point contraire à celle de la sous-commission, qui a maintenu l'histoire politique de l'antiquité et supprimé les Antiquités romaines. Nous avons tâché de connaître les motifs qui ont déterminé à cet égard l'avis de la sous-commission. On nous en a indiqué quelques-uns, mais nous aimons à croire que le vote de la majorité s'est appuyé sur d'autres raisons. Un membre aurait dit que les Antiquités romaines, de la façon dont on les enseigne dans nos Universités, comprennent un grand nombre de détails oiseux, voire même ridicules. Quoique dans cette critique, énoncée d'une manière générale, nous soyons jusqu'à un certain point personnellement mis en cause, nous n'hésitons pas à déclarer que nous sommes intimement convaincu de l'injustice du reproche adressé à nos professeurs d'Antiquités. Il faut à coup sûr très bien posséder une matière pour décider si, dans l'enseignement de cette matière, tel détail est nécessaire ou superflu. Chacun sait que dans n'importe quelle science, il y a une partie générale et une partie spéciale; ces deux parties se complètent et se précisent l'une l'autre. Les généralités sans les détails conduisent la plupart du temps à des notions inexactes, de même que les détails, lorsqu'ils ne sont pas reliés entre eux par des vues générales, ne sont propres qu'à jeter le trouble dans l'esprit. Il faut par conséquent faire marcher de front, dans l'enseignement, les vues d'ensemble avec l'étude des détails, en d'autres termes il faut avoir le tact nécessaire pour choisir des faits caractéristiques, dont l'analyse et la combinaison justifient et expliquent les vues générales. Il y a donc, ce nous semble, une certaine témérité à condamner les Antiquités romaines, parce que tel professeur, qui est chargé de ce cours, entre dans quelques détails, en apparence minutieux, qui peut-être sont indispensables pour établir un principe.

On aurait dit encore que parfois les professeurs d'Antiquités

(1) C'est-à-dire si l'on prolongeait d'une année le cours d'études des humanités.

romaines, au lieu de se renfermer dans les limites de leur cours, entrent dans des explications détaillées sur le droit civil des Romains, qui devraient être réservées au cours d'Institutes, et l'on aurait charitablement ajouté que, de cette façon, les futurs jurisconsultes sont exposés à recueillir des notions inexactes. S'il en est ainsi, ce que nous ne voulons pas contester d'une manière absolue, la conclusion à tirer de ce fait est, non pas qu'il faille supprimer les Antiquités romaines, mais qu'il y a lieu d'engager les dits professeurs à se conformer dans leur enseignement aux termes de la loi.

Nous proposons en outre, à cause des motifs indiqués ci-dessus, la suppression du cours d'histoire du moyen âge pour les futurs élèves en droit, et nous sommes hostiles, à plus forte raison, à ce qu'on inscrive au programme de la candidature en philosophie et lettres, préparatoire à l'étude du droit, l'histoire politique moderne. S'il y a lieu de maintenir ce cours, comme nous sommes disposé à le croire, nous ne voyons aucun motif pour l'enlever à la Faculté de droit, à laquelle il appartient actuellement.

En ce qui concerne l'histoire politique de la Belgique, la Faculté de Gand a cru devoir la maintenir, parce que, de l'avis de personnes compétentes, la connaissance approfondie de cette branche constitue une préparation indispensable à l'étude de notre droit public.

Quant aux raisons qui ont déterminé la Faculté à sacrifier certaines branches historiques, de préférence à d'autres matières, il ne faut aucunement les chercher dans l'hypothèse que ces branches, aux yeux de la Faculté, auraient moins de valeur scientifique que les autres.

Au point de vue purement philosophique, toutes les sciences doivent être placées sur la même ligne, car toutes ont pour objet la vérité, dont la valeur est absolue, et nous ne sachions pas qu'il existe un tarif où les sciences soient cotées et classées par coefficient d'importance. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de déterminer les sciences dont la connaissance est indispensable à ceux qui ont en vue un but particulier, et auxquels on n'accorde qu'un temps limité pour se préparer à atteindre ce but.

La Faculté de Gand, nous croyons devoir le répéter, s'est placée à ce point de vue spécial en rayant deux branches his-

toriques du programme des matières de la candidature en philosophie et lettres préparatoire à l'étude du droit. Nous avons tâché de prouver que, dans l'état actuel des choses, il serait à peu près impossible de répartir ces matières entre deux années d'études et deux examens. Dès lors il est indispensable, non seulement d'en limiter le nombre, mais aussi de les choisir de façon à ce qu'elles favorisent surtout le développement de l'esprit scientifique, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elles n'exigent pas des élèves de trop grands efforts de mémoire. Or, la Faculté estime, et nous partageons entièrement sa manière de voir, que dans les branches historiques la mémoire joue un rôle, sinon prépondérant, du moins beaucoup plus considérable que dans les matières littéraires et philosophiques. Il est vrai que la minorité de la Faculté a cru devoir s'élever, dans une note spéciale, contre cette manière d'envisager l'histoire. L'auteur de cette note prétend, si nous le comprenons bien, que l'enseignement historique ne constitue une charge pour la mémoire que lorsque le professeur qui est appelé à le donner ne sait pas se placer à un point de vue assez élevé. D'après lui, " tout ce qui relève surtout de la „ mémoire doit être acquis dans les Athénées et Colléges. „ A l'Université il en est tout autrement. " C'est de dégager la „ pensée de l'histoire, qu'il s'agit dans le haut enseignement. „ Démontrer que la vie de l'humanité est régie par des lois, „ faire ressortir, parmi l'apparente discordance des faits, l'harmonie et la constance des principes, exercer dans ce but „ l'analyse qui distingue l'essentiel de l'accidentel, et la synthèse „ qui permet les hautes généralisations, faire appel à ce qu'il „ y a de plus délicat dans le tact intellectuel, de plus impartial „ dans la raison, de plus rigoureux dans le raisonnement „ inductif, voilà la tâche qui incombe aux cours supérieurs „ d'histoire. „ Cette tâche est sans doute magnifique et le professeur qui saura la remplir mérite de passer à la postérité la plus reculée. Mais, en vérité, quel est le professeur qui pourrait se flatter d'atteindre, même approximativement, un pareil idéal, et de démontrer, d'une façon rigoureuse, que l'humanité est régie par des lois? Nous aussi, nous aimons à croire qu'il existe des lois historiques, mais, d'un autre côté, nous ne craignons pas d'affirmer que, dans l'état actuel de la science, ces lois, si elles existent, nous sont encore inconnues. L'orgueil-

leuse prétention de Hegel et de Comte n'est-elle pas devenue, en effet, un objet de risée ? Une science est un ensemble de vérités incontestables, ou du moins à tel point vraisemblables qu'on ne puisse pas sérieusement les mettre en doute. En est-il ainsi pour les lois de l'histoire ? Possédons-nous un *criterium* qui nous permette de démêler avec certitude, dans les faits historiques, la part de la liberté et celle de la nécessité ? Si ce *criterium* existe, qu'on nous le fasse connaître, mais qu'on ne nous impose pas, sous le titre pompeux de lois historiques, les conjectures les plus aventureuses, qui, aussi longtemps qu'elles ne sont pas démontrées, nous rappellent involontairement la boutade De Goethe :

WAGNER.

„ Pardonnez-moi ! c'est une grande jouissance que de se transporter dans l'esprit des temps passés, de voir comme un sage a pensé avant nous, et comme nous, ensuite, nous l'avons vaillamment dépassé de si loin ! „

FAUST.

„ Oh ! oui, jusqu'aux étoiles ! Mon ami, les siècles du passé sont pour nous un livre à sept cachets. Ce que vous appelez l'esprit des siècles, n'est, au fond, que l'esprit individuel de ces messieurs, où se réfléchissent les siècles. A vrai dire, c'est souvent une misère, et le premier regard suffit pour vous faire fuir ; un sac à ordures, un vieux garde-meuble, ou tout au plus une parade de carrefour, avec de belles maximes de morale, comme on en met dans la bouche des marionnettes. „

L'auteur de la note veut bien reconnaître que „ la base solide de la psychologie des peuples est le fait, „ mais il estime que „ les élèves ont dû s'approvisionner suffisamment de cette matière première dans les Athénées et Colléges pour comprendre les cours approfondis de l'Université. „ Le professeur chargé d'un de ces cours doit donc supposer les faits historiques connus des élèves, et a pour mission „ *de faire ressortir parmi l'apparente discordance des faits, l'harmonie et la constance des principes.* Nous sommes obligé d'avouer que nous ne saisissons pas même exactement la portée de ces paroles. En effet, que faut-il entendre par la *discordance des faits* ? Et quels sont les

principes mystérieux dont le professeur d'histoire est chargé de faire ressortir l'harmonie et la constance? Assurément l'homme n'est pas absolument libre. Au point de vue matériel, il est soumis aux lois de la nature, qui exercent une certaine influence sur son développement intellectuel et moral. Mais, d'autre part, comme il a reçu en partage la liberté, il peut réagir contre ces influences naturelles. Or, s'il en est ainsi, quels sont les *principes* qui déterminent fatalement et limitent son action? Ou bien, la liberté de l'homme ne serait-elle qu'un vain mot? Ou bien encore, n'existerait-elle qu'en partie, et cette soi-disant liberté se composerait-elle de deux parts, dont l'une serait régie par des lois nécessaires, tandis que l'autre ne serait pas soumise à ces lois?

Nous touchons ici, on le voit, aux problèmes les plus ardues de la philosophie. Or, quel est l'homme qui, en âme et conscience, puisse se vanter de les avoir résolus? Et c'est pourtant la solution de ces redoutables problèmes qu'on voudrait imposer à nos professeurs d'Université? Que dis-je? On parle d'une méthode et d'un plan qui seraient suivis à l'heure qu'il est, et auxquels l'organisation nouvelle devrait se garder de toucher. On serait donc tenté de croire qu'il existe quelque part en Belgique un cours supérieur d'histoire politique se rapprochant, par sa méthode et son plan, de l'idéal que nous avons fait connaître plus haut. Nous avouons qu'un pareil cours nous est inconnu.

Ah! sans doute, si nous connaissions les lois de l'histoire, l'enseignement de ces lois, comme le dit l'auteur de la note, loin d'augmenter la charge de la mémoire, la rendrait plus aisée à porter, parce qu'en réduisant l'histoire à ses principes fondamentaux on l'abrègerait et on la simplifierait. Mais, encore une fois, nous ne croyons pas à la possibilité d'un pareil enseignement. On peut, à la vérité, donner à l'Université un enseignement historique plus approfondi que celui des Athénées et Collèges. On peut s'efforcer d'y étudier d'une façon plus précise les causes et les effets de certains faits historiques. On peut exercer les élèves à la critique historique, et c'est à cela surtout que devrait tendre, selon nous, l'enseignement de l'histoire donné à l'Université. Mais un cours qui serait donné dans cet esprit ne pourrait embrasser, dans l'espace d'une année, qu'une bien petite portion de l'histoire, tandis que l'auteur de la note pré-

tend qu'on ne conçoit plus à notre époque d'éducation complète sans une étude sérieuse, approfondie, philosophique de l'histoire de l'humanité. Ce dernier aphorisme n'est, à vrai dire, qu'un *postulatum*, inventé pour les besoins de la cause. On admet assez généralement que " toute haute éducation " comprend une certaine connaissance de l'histoire universelle, mais il est faux, radicalement faux, qu'on exige que cette connaissance soit sérieuse, approfondie, philosophique. D'ailleurs, s'il en était ainsi, combien trouverait-on, par exemple, en Belgique, de personnes ayant reçu une éducation *complète*? Pour les découvrir, on ferait bien d'allumer la lanterne de Diogène.

N'affichons pas de ces prétentions orgueilleuses dans un pays qui a encore tant à apprendre; contentons-nous de ce qui existe en Allemagne. Il est vrai que dans les gymnases de l'Allemagne l'enseignement historique est plus développé que chez nous; mais on n'y exige pas, comme préparation aux études juridiques, une connaissance *sérieuse, approfondie et philosophique* de l'histoire de l'humanité.

Non, ce n'est pas la philosophie de l'histoire, science essentiellement conjecturale, qu'il faut imposer à nos futurs élèves en droit. La seule chose qu'on puisse raisonnablement exiger, c'est qu'ils possèdent des connaissances historiques un peu plus étendues et plus approfondies que celles qu'ils peuvent recueillir actuellement dans nos Athénées et Colléges. Or, ces connaissances, quoi qu'on en dise, exigent de grands efforts de mémoire. Dès lors surgit la question de savoir s'il faut les attribuer à l'enseignement moyen, ou en faire l'objet d'un ou de plusieurs cours universitaires. D'après notre manière d'envisager les études supérieures, notre choix ne saurait être douteux. Nous rayons deux branches historiques du programme de la candidature en philosophie et lettres préparatoire à l'étude du droit, pour les reléguer dans le cours d'humanités prolongé (1).

(1) Nous avons sous les yeux le programme d'un gymnase prussien qui ne comprend que sept années d'études et où l'enseignement historique, terminé en 3^e, est repris et approfondi pour l'antiquité et le moyen âge en 2^e et en 1^{re}.

Il est encore un autre point au sujet duquel nous croyons devoir nous écarter du système de la sous-commission : nous voulons parler de l'introduction, dans le programme de la candidature, du cours d'histoire de la philosophie ancienne. Ce cours est indispensable, nous le reconnaissons, pour les docteurs en philosophie et lettres, mais il nous est impossible d'en comprendre la nécessité pour les futurs docteurs en droit. Si nous sommes bien renseigné, le motif qui aurait déterminé cette résolution serait l'utilité de convaincre la jeunesse que la plupart des soi-disant nouveautés en matière philosophique ne sont, en réalité, que des vieilleries remises à neuf et appropriées aux tendances de l'époque. Ce motif, si nous le saisissons bien, découle d'une opinion préconçue, défavorable à la philosophie moderne. Enseignée dans ce but spécial, l'histoire de la philosophie ancienne aurait pour effet de dégoûter les élèves des études philosophiques, en les amenant à la conviction désolante que ces études sont condamnées, en vertu de leur objet, à tourner éternellement dans un cercle vicieux. Nous ne saurions nous rallier à cette opinion. Nous croyons, en effet, au progrès de la philosophie, et nous estimons, tout en faisant la part des erreurs dont sont entachés beaucoup de systèmes modernes, que la philosophie des trois derniers siècles, envisagée dans son ensemble, a soulevé et résolu des problèmes dont la solution est restée inconnue aux plus grands penseurs de l'antiquité. D'autre part, nous considérons une grande partie de la philosophie ancienne comme un objet d'érudition philologique, dont l'étude n'offre aucune utilité appréciable pour les futurs élèves en droit. Ajoutez à cela que notre connaissance de beaucoup de systèmes anciens ne repose, en dernière analyse, que sur une série de conjectures, au moyen desquelles on s'est efforcé de relier tant bien que mal des fragments d'une obscurité parfois désespérante. Que savons-nous, en effet, de Thalès, d'Anaximène, d'Héraclite, de Pythagore, d'Empédocle, d'Anaxagore et de tant d'autres ? Il n'y a pas jusqu'aux théories de Platon et d'Aristote qui ne soient hérissées des plus grandes difficultés. Et ce sont de pareilles théories, généralement relatives aux problèmes les plus ardu de la métaphysique, qu'on voudrait faire enseigner à des jeunes gens qui viennent à peine de quitter les bancs du collège et qui n'ont encore aucune notion de métaphysique ! Et tout cela pour convaincre les élèves qu'en matière de philosophie il

n'y a rien de nouveau sous le soleil, pour leur faire comprendre l'inanité des systèmes modernes, qu'ils connaissent à peine par ouï-dire ! Nous croyons devoir nous élever avec force contre une pareille innovation, qui nous paraît en contradiction évidente avec les principes les plus élémentaires de la méthode qu'il convient d'appliquer aux études.

Quant aux branches littéraires qu'il y a lieu de comprendre dans le programme de la candidature en philosophie, le système auquel il faudra s'arrêter dépend, en grande partie, de l'opinion qu'on aura adoptée touchant le rôle du droit romain dans les études juridiques. Nous n'avons pas qualité pour résoudre cette question, très controversée, mais la sous-commission ayant conclu, sans opposition, à la nécessité d'étudier le droit romain d'une manière approfondie, nous admettons cette décision comme point de départ. Dès lors il est manifeste que les futurs étudiants en droit doivent être entretenus dans l'étude du latin. Il est vrai que les élèves, en abordant les études universitaires, sont censés connaître cette langue, mais il n'est pas moins vrai, d'autre part, que l'organisation de notre enseignement moyen est telle qu'en général les élèves, en sortant de rhétorique, ne possèdent pas le latin d'une manière assez approfondie pour qu'ils puissent le négliger impunément pendant l'année qui précède leurs études juridiques. D'ailleurs l'enseignement moyen est surtout dogmatique. Il y a par conséquent un double motif pour maintenir un cours de latin au programme de la candidature en philosophie et lettres. En effet, il faut non seulement entretenir les élèves dans la pratique de cette langue, mais aussi les habituer à l'étude approfondie et critique des textes, c'est-à-dire à la *philologie*. Le cours de latin que nous voudrions voir figurer au programme devrait donc porter le titre d'*Exercices philologiques sur la langue latine*. Le législateur a cru devoir compléter ce titre, en y ajoutant le mot *littéraires* (Exercices philologiques et littéraires). Nous avouons que nous n'avons jamais compris la raison d'être de ce second qualificatif, qui, en Allemagne, ferait sourire de pitié, car il est clair pour quiconque comprend la signification du mot *philologie*, que des exercices *philologiques*, pour être dignes de ce nom, doivent être aussi nécessairement *littéraires*. Et

qu'il nous soit permis, puisque l'occasion s'en présente, de dire franchement notre avis au sujet d'un malentendu qui paraît exister en Belgique touchant la méthode qu'il convient d'appliquer à l'étude des langues. On prétend que nos élèves, en quittant le Collège, ne savent pas écrire, et l'on croit que la cause principale de ce mal est un vice de méthode de notre enseignement moyen. Cet enseignement, dit-on, n'est pas assez *littéraire*; le côté esthétique y est trop négligé. Pour autant que nous avons pu constater l'exactitude de ces assertions, nous reconnaissons que beaucoup d'élèves, en arrivant à l'Université, ne possèdent que d'une manière très imparfaite l'art si difficile de s'exprimer convenablement par écrit. Mais nous croyons que ce défaut regrettable, au lieu de devoir être imputé aux méthodes suivies dans l'enseignement, provient surtout de ce que le nombre d'années d'études consacrées aux humanités n'est pas suffisant. Le programme de nos Athénées est tellement étendu qu'il est impossible d'y satisfaire pleinement dans l'espace de six années. Si ce nombre était porté à sept ou à huit, et si, d'autre part, l'enseignement des mathématiques se renfermait dans un cadre plus restreint, on pourrait, pensons-nous, amener les élèves à donner à l'expression de leur pensée une forme plus littéraire. Ce qui fait actuellement défaut à leur style, c'est la correction et la souplesse. Ils ne possèdent pas suffisamment les règles de la grammaire; ils ne connaissent pas la signification exacte des mots, et ils n'ont pas fait assez d'exercices pour être capables de rendre leurs idées sans effort, dans leur enchaînement naturel et avec les nuances qu'elles comportent. Certes, on ne pourra jamais exiger des élèves qu'en sortant de rhétorique ils soient des écrivains consommés. Il n'est pas donné à tout le monde d'être artiste, et les maîtres dans l'art d'écrire seront toujours aussi rares que les grands peintres et les grands musiciens. Il ne faut donc pas reprocher à notre pays de ne produire qu'un petit nombre de vrais littérateurs, mais ce dont on a le droit de se plaindre, c'est que parmi les élèves sortis de nos écoles il y en a si peu qui possèdent le talent, indispensable à tout homme de science, de s'exprimer d'une façon correcte, claire et logique.

Il y a donc un vice manifeste dans nos Athénées et Collèges, et nous croyons avoir indiqué le moyen d'y porter remède d'une manière efficace. Mais telle n'est point, paraît-il, l'opinion

d'un certain nombre de personnes qui s'occupent chez nous de cette grave question. Ces personnes affectent de croire que notre enseignement humanitaire n'est pas assez *élevé*. Elles imaginent qu'il est trop minutieux et trop détaillé, qu'il ne s'adresse pas suffisamment à l'imagination et au cœur, qu'il forme des érudits et non pas des hommes. Elles voudraient que les études moyennes fussent maintenues dans des régions plus générales, plus philosophiques. Elles donnent à ceux qui s'occupent des détails la qualification de *pédants*, sans songer qu'il y a deux espèces de pédants, ceux qui attachent aux minuties une importance excessive et ceux qui, sans rien connaître à fond, ont la prétention de tout généraliser. Nous n'attachons, pour notre part, aucune de ces deux espèces de pédants, mais s'il nous fallait opter, nous préférerions encore, à tout prendre, les amateurs de minuties aux docteurs du vide, à ces charlatans, déjà flagellés par Aristophane, qui font semblant de planer toujours dans des régions supérieures, et qui empoisonnent les sources de la science en persuadant à la jeunesse que, moyennant certaines formes *littéraires*, on a le droit de parler de tout sans rien approfondir.

Mais revenons à notre sujet. A côté des exercices philologiques sur la langue latine, il y a lieu, pensons-nous, d'inscrire au programme de la candidature en philosophie et lettres, l'histoire de la littérature française ou néerlandaise. La sous-commission a compris qu'il y avait lieu de déposséder la littérature française de l'espèce de monopole qu'on lui avait accordé jusqu'ici, mais nous ne croyons pas qu'elle soit entrée dans la bonne voie en substituant à l'histoire de la littérature française un cours d'histoire comparée des littératures modernes. C'est l'Université de Bruxelles qui a pris l'initiative de ce cours. Pour autant qu'il est permis d'en juger par les quelques lignes consacrées à cette innovation dans le rapport de la Faculté de philosophie et lettres ⁽¹⁾, on entend par littératures modernes, les littératures française, allemande et anglaise. Mais pourquoi, par exemple, exclure la littérature néerlandaise? Pourquoi aussi ne point parler des littératures italienne, espagnole et danoise,

(1) Voy. p. 52 de la brochure contenant les avis des Facultés de philosophie et lettres et de droit. Bruxelles, 1871, Henri Manceaux.

voire même, d'une façon générale, de tous les groupes importants des littératures germaniques et romanes? Apparemment, parce que de cette manière les élèves sauraient *de omnibus aliquid et de toto nihil*, peut-être aussi parce qu'en Belgique on ne trouverait aucun professeur capable d'enseigner toutes ces matières en connaissance de cause. D'ailleurs, même en restreignant le cours d'histoire comparée des littératures modernes au français, à l'allemand et à l'anglais, nous croyons que parmi les titulaires actuels du cours d'histoire de la littérature française, il en est plusieurs qui pourraient se refuser, à bon droit, de se charger de l'enseignement d'une branche qu'ils ne posséderaient pas d'une manière approfondie. Ou bien, est-on d'avis qu'on puisse utilement professer une science, tout en ne la connaissant que superficiellement? Nous ne voudrions pas, en ce qui nous concerne, être condamné à enseigner l'histoire littéraire d'un peuple dont la langue ne nous serait point familière. Sans doute, il serait fort utile de connaître toutes les littératures, comme il serait hautement désirable qu'on fût au courant de l'histoire de tous les peuples, mais, comme nous l'avons dit précédemment, l'enseignement universitaire doit forcément se borner aux matières dont la connaissance est indispensable à ceux qui veulent aborder avec succès une carrière libérale. Il faut que nos élèves en philosophie et en droit, selon qu'ils se proposent de faire principalement usage de la langue française ou de la langue néerlandaise, apprennent à connaître les plus importantes productions littéraires écrites dans l'une ou dans l'autre de ces langues. Voilà ce qu'on est en droit d'exiger, le reste n'est pas nécessaire.

En ce qui concerne le programme du doctorat en philosophie et lettres, ainsi que celui de la candidature préparatoire à ce doctorat, quoique nos idées ne soient pas de tout point conformes à celles de la sous-commission, la divergence de nos opinions n'est pas assez grande pour que nous croyions devoir nous y arrêter en ce moment. Il nous suffit d'avoir appelé l'attention de qui de droit sur les arguments théoriques et pratiques qui s'opposent, d'après nous, au système adopté par la sous-commission pour la candidature en philosophie et lettres préparatoire à l'étude du droit.

Gand, Mai 1871.

A. WAGENER.

Les pages qu'on vient de lire étaient déjà imprimées, quand nous avons appris que la commission des examens, réformant quelques-unes des décisions prises par la sous-commission de philosophie et de droit, avait maintenu le cours d'Antiquités romaines. Comme néanmoins le Gouvernement et les Chambres ne se sont pas encore prononcés sur les questions que nous avons discutées, il ne nous a pas paru opportun de modifier notre travail.

Gand, 13 Juin 1871.

A. W.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE.

(Suite. Voir la 1^{re} livr. du tome XIV.)

I. *Législation de l'instruction publique en général.* La loi du 9 septembre 1857, embrassant le système entier des études, a été remplacée pendant quelques mois, en ce qui concerne l'enseignement primaire, par la loi du 2 juin 1868, œuvre du parti franchement absolutiste et clérical. Le gouvernement issu de la révolution s'est hâté d'en revenir à l'ancien état de choses, *provisoirement* toutefois, ne voulant ni laisser chômer les écoles ni les abandonner un instant de plus à la domination du clergé. M. Ruiz Zorilla ⁽¹⁾ n'a point dissimulé, dans ses manifestes des 14 et 21 octobre 1868, que la loi qu'il remettait en vigueur ne lui paraissait guère plus satisfaisante que celle qu'il abrogeait; il a même été plus loin : en annonçant une réorganisation prochaine de tout l'enseignement, il a déclaré que son idéal n'était rien de moins que la suppression totale des établissements *publics*, dans un temps plus ou moins éloigné; à ses yeux, ce sacrifice est une conséquence rigoureuse et inévitable de la proclamation des libertés constitutionnelles. Mais comme il a fallu pourvoir, dans une période de transition, à des besoins d'une urgence impérieuse, le compromis adopté a été le maintien de la loi de 1857, sauf en tant qu'elle contient des dispositions incompatibles avec les principes du régime actuel. C'est une situation assez fautive, pleine de difficultés et de tiraillements, ainsi que le lecteur va s'en convaincre : mais n'anticipons point.

L'enseignement à tous les degrés relève du ministre du *Fomento*. Conformément à la loi de 1857, le ministre devait être assisté d'un Conseil (*Real consejo de instruccion publica*), dont le président et les membres étaient à la nomination du gouvernement (art. 245), ainsi que le secrétaire, choisi parmi

(1) Ministre du *Fomento* en 1868, depuis ministre de la justice,

les employés du ministère (art. 257 et 258). Le Conseil se composait primitivement de 30 membres; ce nombre fut réduit à 24 par le décret royal du 9 octobre 1866. Y siégeaient des ministres de la Couronne, des archevêques et des évêques, des conseillers d'état, des directeurs de l'instruction publique ayant été professeurs de faculté, des magistrats et des fiscaux des tribunaux supérieurs, des membres des académies royales (pas plus d'un par académie), des recteurs d'université sortis de charge depuis 6 ans, des professeurs ordinaires (*numerarios*) de l'enseignement supérieur, enfin des inspecteurs des *cuerpos facultativos* de l'État dans l'ordre civil. Quatre places pouvaient être réservées à des personnes n'appartenant à aucune de ces catégories, mais recommandables par leurs travaux littéraires ou scientifiques. Le directeur général de l'instruction publique, le recteur de l'université centrale, le fiscal de la rote et le vicaire apostolique de Madrid ⁽¹⁾ étaient conseillers de plein droit. La charge de conseiller était purement honorifique et gratuite ⁽²⁾; elle ne pouvait être conférée à des professeurs en service actif. Le Conseil se divisait d'abord en 5 sections; l'arrêté ministériel du 17 juin 1868 le réduisit à 3, savoir : enseignement primaire, écoles spéciales et beaux-arts; enseignement moyen; enseignement supérieur. Le gouvernement avait à prendre l'avis du Conseil : 1° Sur les modifications à introduire éventuellement dans la loi, comme sur la confection des règlements généraux et spéciaux à prendre pour l'exécution de la dite loi; 2° sur la création ou la suppression d'écoles de tous degrés, et sur les autorisations exigées par la loi pour les écoles privées (à l'exception des écoles primaires); 3° sur la création ou la suppression de chaires; 4° sur la provision, sur la classification des chaires, sur le rang d'ancienneté des professeurs, leur répartition en catégories, leur vétérance (*jubilacion*), leur démission (*separacion*); 5° sur la révision des

⁽¹⁾ Ce privilège fut attribué, en 1868, à l'évêque auxiliaire de Tolède.

⁽²⁾ L'art. 248 de la loi de 1857, allouant une somme de 40,000 réaux à 5 conseillers (aux anciens professeurs ou recteurs), moyennant certaines obligations (v. ci-après, II, A, g.) fut rapporté en 1866. Les conseillers rétribués devaient remplir les fonctions de secrétaires dans les sections; en vertu du décret du 9 octobre, tous les conseillers indistinctement peuvent être désignés comme secrétaires.

programmes d'enseignement; 6° sur le choix des livres classiques; enfin 7° dans tous les autres cas prévus par la loi ou les règlements. Le ministre avait en outre le droit de soumettre au Conseil toutes les questions douteuses ou dont l'importance lui paraissait justifier cette mesure. — Un décret du 10 octobre 1868 a dissous purement et simplement le Conseil modifié en 1866; les mesures arrêtées ultérieurement l'ont été sous la seule responsabilité du ministre. Aussi bien, l'enseignement ayant été déclaré libre dans toute la force du terme, et le clergé n'ayant plus à intervenir directement, d'une façon quelconque, dans les affaires de l'instruction publique, la mission du corps supprimé devenait à peu près sans objet.

L'administration centrale a pour chef immédiat le directeur général de l'instruction publique; l'administration locale est du ressort des recteurs des universités, assistés de leur Conseil (un Conseil par district universitaire). Le décret royal du 17 juillet 1857 établit en outre, dans chaque chef-lieu de province, une *junta* chargée de veiller à la prospérité et au progrès de l'enseignement des deux degrés inférieurs, ainsi qu'à la bonne gestion des fonds scolaires. La loi du 9 septembre (art. 281 et suiv.) composait cette junta du gouverneur de la province, président; d'un membre de la députation, d'un membre de l'*ayuntamiento*, de l'inspecteur provincial des écoles, d'un ecclésiastique délégué par le chef du diocèse et de deux pères de famille au moins. Le secrétaire rétribué, nommé par le gouvernement sur la proposition de la junta, était choisi parmi les instituteurs brevetés pour l'enseignement primaire supérieur et comptant trois années de pratique dans les écoles. Enfin, pour l'enseignement primaire, une *junta local* était instituée dans chaque circonscription municipale: elle se composait de l'alcade, d'un *regidor*, d'un ecclésiastique désigné par le chef du diocèse et de deux pères de famille au moins; elle était en rapport avec la junta provinciale, comme celle-ci avec le recteur du district universitaire ou avec le gouvernement. Dans le système de la loi de 1868, les écoles primaires, rendues indépendantes des recteurs de district, furent placées sous l'autorité immédiate des juntas provinciales ⁽¹⁾ et sous

(1) La loi de 1868 instituait une junta provinciale exclusivement pour

l'autorité supérieure d'une junta centrale ⁽¹⁾. Toutes ces dispositions ont été modifiées par le décret du 14 octobre 1868. Désormais les juntas provinciales se composeront de 9 membres *élus par les députations*, et les juntas locales de 15 membres dans les localités de 100,000 habitants; de 9 dans celles qui, n'atteignant pas ce chiffre, ne descendent pas au-dessous de 2,000 âmes, et de 5 dans les autres : elles tiendront directement leur mandat des *ayuntamientos*. Les présidents et les secrétaires des juntas seront nommés de la même manière que les simples membres : l'Espagne entre de plein pied, ceci l'indique assez clairement, dans la voie de la décentralisation.

De 1845 à la révolution, le principe opposé avait singulièrement prévalu. Dans le système qui est encore debout, quoique sapé par la base, l'organisation de l'instruction publique au-delà des Pyrénées rappelle assez fidèlement, du moins par ses traits généraux, le plan de l'université de France tel que l'avait conçu Napoléon I. En décrétant l'uniformité des programmes et des

l'enseignement primaire, sous la présidence d'honneur (présidence effective en cas d'absence du gouverneur) du chef du diocèse, autorisé à se faire remplacer par un ecclésiastique ayant comme lui voix délibérative. Les autres membres de la junta étaient le gouverneur, président; le recteur de l'université, ou, à son défaut, le directeur de l'institut (v. ci-après, III, A); deux ecclésiastiques désignés par le diocésain; le *iscal de la audiencia*, ou, à son défaut, le *promotor fiscal*, ou finalement un membre désigné par le gouverneur; l'alcade du *presidente del municipio*; un membre de la députation et un membre de l'*ayuntamiento*, désignés par leurs corps respectifs; enfin, deux pères de famille de *conocida probidad é ilustracion*, proposés par le gouverneur (art. 60).

(1) La junta supérieure centrale devait être composée comme suit : le ministre du *Fomento*, président; l'archevêque de Tolède, représenté au besoin par son évêque auxiliaire ou par le vicaire apostolique de Madrid; deux autres prélats de résidence à Madrid; deux conseillers d'État; deux membres de la cour supérieure de justice; trois membres du Conseil supérieur de l'instruction publique, nommés par la Couronne sur la proposition du ministre du *Fomento*; le directeur général de l'instruction publique; enfin, trois membres (académiciens, anciens professeurs ou autres personnes d'un mérite reconnu), nommés par la Couronne, d'accord avec le Conseil des ministres. La junta supérieure centrale était destinée à remplacer la première section du Conseil supérieur de l'instruction publique (art. 57 et 58).

livres classiques, en subordonnant toute l'administration à une impulsion unique, le législateur de 1857 n'a pas cependant rompu tout à fait en visière avec les exigences du vieil esprit municipal. C'est ainsi qu'en ce qui concerne le haut enseignement, par exemple, il a dû laisser subsister dix universités plus ou moins complètes, mais en tous cas réunissant chacune plusieurs facultés, à la différence de la plupart des écoles supérieures disséminées dans les départements français. Dix universités, c'est beaucoup pour l'Espagne, fait observer à bon droit M. Manuel Colmeiro; mais ce nombre est difficile à réduire, " parce que chacune trouve quelques bonnes raisons pour se défendre, soit dans ses gloires passées, soit dans son éloignement de tout centre littéraire, celles-ci dans le chiffre des populations qui les entourent et les fréquentent, celles-là dans le vœu des villes où elles siègent, et qui les regardent comme une propriété dont on ne saurait les dépouiller sans injustice ⁽¹⁾. „

Les dix universités (en même temps les chefs-lieux des districts universitaires) sont : *Madrid* (comprenant les provinces de Madrid, Ciudad-Real, Cuenca, Guadalajara, Ségovie et Tolède); *Barcelone* (Barcelone, Gerona, Lerida, Tarragone et les îles Baléares); *Grenade* (Grenade, Almeria, Jaen et Malaga); *Oviedo* (Oviedo et Leon); *Salamanque* (Salamanque, Avila, Caceres et Zamora); *Santiago* (la Corogne, Lugo, Orense et Pontevedra); *Séville* (Séville, Badajoz, Cadix, les îles Canaries, Cordoue et Huelva); *Valence* (Valence, Albacete, Alicante, Castellon et Murcie); *Valladolid* (Valladolid, Alava, Burgos, Guipuzcoa et Biscaye); *Saragosse* (Saragosse, Huesca, Logroño, Navarre, Soria et Teruel) ⁽²⁾.

La charge de recteur est exercée dans chaque université par un professeur désigné par le gouvernement (art. 20 du décret du 14 octobre 1868). Cette disposition remplace l'art. 262 de la loi de 1857, qui déterminait plusieurs catégories de personnes pouvant être élevées à cette dignité, savoir : les anciens ministres de la Couronne, les directeurs généraux de l'instruction publique et les membres du Conseil supérieur, les conseillers

(1) *Dictionnaire général de la politique* (de Maurice Block), t. I, col. 921.

(2) Au commencement du règne de Ferdinand VII, l'Espagne possédait encore 20 universités. Voici la liste générale de toutes celles qui ont

d'État, les magistrats de la haute cour, les chefs des *audiencias territoriales* et les présidents de chambre des mêmes Cours, les chanoines titulaires des églises métropolitaines et des cathédrales, enfin, les professeurs de faculté des deux premières classes (*) comptant dix années de service dans leur charge. L'art. 264 de la loi affecte 40,000 réaux au traitement du recteur de l'université centrale, 30,000 réaux seulement aux autres (*). — Le vice-recteur est un professeur de 1^{re} ou de 2^e classe; quand il remplace son chef absent ou malade, ou quand il remplit les fonctions rectorales en cas de vacance, il jouit d'une indemnité égale au tiers de la somme sus-indiquée; hors de là, son titre est purement honorifique. — Un secrétaire général est attaché à chaque université; il est également nommé par l'autorité supérieure; son rang et son traitement sont ceux d'un professeur de 4^e classe. De 5 en 5 ans, il jouit d'une majoration de solde, si bien qu'il peut atteindre à Madrid un maximum de 24,000 réaux, et de 20,000 en province (le minimum étant de 12,000). Il doit être licencié ou posséder un titre académique correspondant. — Dans chaque chef-lieu de district universitaire est établi un Conseil présidé par le recteur, qui doit le consulter dans toutes les circonstances graves. Les facultés y sont représentées par leurs doyens; les écoles supérieures, les écoles professionnelles et les instituts par leurs directeurs. Le Conseil universitaire exerce un droit de juridiction sur les professeurs et sur les élèves, dans les cas déterminés par les règlements.

existé, supprimées ou non : Alcalá de Henarès, fondée en 1517, transportée à Madrid en 1836; Avila, Baëça (1538), Barcelone (1450), Cervera (1717), où Jacques Balmès, de nos jours, a été professeur; Santiago de Compostelle, Gandia, Gerona, Grenade (1537), Huesca, l'*Osca* de Sertorius; Lerida (1450), transférée à Cervera en 1717; Madrid (1836), Murcie, Oñate dans l'Andalousie (1549), Oviedo (1536); Palencia (fin du XII^e siècle); Palma (dans l'île de Majorque), qu'illustra Raymond Lulle; Pampelune (1608); Salamanque (1200); Saragosse, fondée par Charles-Quint; Séville (fort ancienne), Sigüenza, fondée par Ximènes; Tafalla, Tarragone (fondée par Philippe II, réunie à Cervera en 1717); Tolède, Tortone, Tudela, Valence (1470); enfin, Valladolid, fondée en 1346, par le pape Clément VI.

(*) Il y a quatre classes de *Catedráticos de Facultad*.

(*) On est parvenu quelquefois à économiser cette somme, en confiant le rectorat à des personnes de choix disposées à en remplir gratuitement les fonctions; c'est ce qui est arrivé, p. ex., à Valence et à Saragosse.

Les réformes à introduire dans l'enseignement supérieur et moyen ont paru au nouveau gouvernement moins urgentes que les autres ; cependant, un décret du 25 octobre 1868 a pris à cet égard diverses mesures dont nous rendrons compte plus loin, du moins en ce qui concerne l'instruction secondaire. Quant aux universités, on s'est contenté de réviser le programme des matières de l'enseignement, de supprimer les facultés de théologie et d'autoriser toutes les universités à pousser les études jusqu'au doctorat, ce qui n'existait rigoureusement, d'après la loi de 1857, que dans l'université centrale de Madrid. Il y a trois grades académiques : bachelier, licencié et docteur. Ce dernier grade pourra désormais être obtenu dans les universités provinciales, le diplôme étant d'ailleurs délivré au nom de la nation : auparavant, il était conféré directement par le ministre du *Fomento*, et ce n'est qu'à Madrid qu'on pouvait trouver les moyens de préparation nécessaires. Les facultés sont actuellement au nombre de cinq : philosophie et lettres ; sciences exactes, physiques et naturelles ; pharmacie, médecine et droit. Madrid les possède toutes : à sa faculté des sciences sont annexés une école supérieure de mathématiques, de physique et de chimie, un muséum d'histoire naturelle et un observatoire astronomique. La faculté de philosophie existait partout avant 1867 : un décret du 18 juin de cette année l'a brusquement supprimée à Oviedo, à Santiago, à Valence et à Valladolid. Il y avait dix facultés des sciences : le même décret a réduit leur enseignement jusqu'au baccalauréat à Grenade, à Séville et à Valence, jusqu'à la licence à Barcelone. La faculté de droit s'est maintenue partout ; celle de médecine n'existe en province qu'à Barcelone, à Grenade, à Santiago, à Séville et à Valladolid ⁽¹⁾, celle de pharmacie que dans les trois premières villes seulement. Le décret du 25 octobre 1868 stipule que les corporations populaires pourront combler à leurs frais les lacunes de l'enseignement supérieur.

Antérieurement à 1866, on distinguait des facultés les établissements d'enseignement supérieur et les hautes écoles pro-

(1) Les études médicales ont été réduites à Santiago et à Valence ; en revanche, on a établi à Saragosse une école médicale secondaire.

fessionnelles. Cette classification a paru peu logique : le décret du 9 octobre a rendu sa signification générique à la dénomination : enseignement supérieur. Cet enseignement se répartit aujourd'hui entre les *facultés* et les *écoles spéciales*. On désigne sous ce dernier nom : 1° les écoles de Madrid préparant aux carrières d'ingénieur des ponts et chaussées, des canaux et ports, des mines ⁽¹⁾; 2° les écoles de Madrid et d'Aranjuez pour les ingénieurs agronomes; 3° l'institut industriel de Madrid, l'école supérieure de Barcelone, pour les ingénieurs des arts et manufactures (*ingenieros industriales*) ⁽²⁾; 4° l'école diplomatique de Madrid; 5° les écoles de notariat établies dans la capitale, à Barcelone, à Grenade, à Oviedo et à Valladolid; 6° les écoles des beaux-arts installées à Madrid, savoir : l'école supérieure de peinture, de sculpture et de gravure; l'école supérieure d'architecture (y compris les appareils de construction et l'arpentage), et le conservatoire de musique et de déclamation (il y a aussi en province des écoles des beaux-arts); 7° les écoles précédemment appelées *professionnelles*, savoir : l'école vétérinaire de première classe, à Madrid, et celles de seconde classe à Cordoue, à Leon et à Saragosse; la section commerciale annexée à l'institut industriel de la capitale; les écoles de navigation pour les pilotes (Barcelone, Bilbao, Cadix, Carthagène, la Corogne, Gijon, Malaga, S. Sébastien, Santander, Santa-Cruz de Ténériffe), et pour les constructions maritimes (Barcelone, Cadix, Carthagène, la Corogne et Santander). — La loi de 1857 assimile l'enseignement normal primaire à l'enseignement professionnel.

Il sera amplement question, dans les paragraphes suivants, des écoles publiques des deux degrés inférieurs, ainsi que des établissements privés et des études faites à domicile ou à l'étranger. Pour l'instant, bornons-nous à noter qu'à moins d'événements qu'on ne saurait prévoir (mais il faut s'attendre à tout en Espagne), la nouvelle législation promise apportera

(1) Réorganisées le 25 octobre 1868.

(2) Réorganisée par mesure provisoire du 24 octobre 1868. — Les écoles analogues de Gijon, de Séville, de Valence et de Vergara ont été supprimées, sans égard pour les besoins très réels de l'industrie. Beaucoup de jeunes Espagnols vont encore aujourd'hui chercher leur diplôme d'ingénieur dans les écoles étrangères, notamment à Liège et à Gand.

sans aucun doute des modifications profondes au régime qu'on a bien été forcé de maintenir provisoirement. Notre observation ne porte pas seulement sur la pleine sécularisation de l'enseignement, qui est déjà un fait accompli, mais sur les conséquences inévitables de la proclamation d'une liberté illimitée. En Belgique, où cette liberté existe aussi, le parti libéral considère l'enseignement donné aux frais de l'État (en vertu de l'art. 17 de la constitution) comme le contrepois nécessaire de l'enseignement privé, dont l'existence est toujours éventuelle, et qui, s'il était seul maître du terrain, pourrait laisser tomber les études en décadence, ou du moins lui imprimer une direction étroite et exclusive, en subordonnant les intérêts les plus élevés de l'éducation à la faveur de prosélytisme des partis politiques. Les libéraux de la révolution espagnole l'entendent tout autrement : nous l'avons dit plus haut, ils rêvent tout simplement la suppression radicale de tout l'enseignement de l'État, dans un avenir plus ou moins prochain ⁽¹⁾. Tout finirait donc par dépendre de l'initiative privée, système moins avantageux en pratique que séduisant en théorie, et dont les Anglais eux-mêmes ne se dissimulent plus aujourd'hui les inconvénients ⁽²⁾. La liberté absolue, soit ; mais que ce soit la liberté de rivaliser avec un enseignement-type, et non l'abandon pur et simple de la jeunesse à quiconque voudra tenter sur elle des expériences *in animâ vili*, sans qu'elle puisse trouver nulle part sécurité et protection. Que l'enseignement-type disparaisse, vous n'aboutirez qu'à l'anarchie ou, dans un pays tel que l'Espagne, à l'indifférence la plus déplorable. L'oreiller de la paresse est si doux aux méridionaux ! Et qu'une réaction politique s'opère quand vous aurez tout supprimé : vous serez les premières

⁽¹⁾ On lit dans *l'Exposé des motifs* du décret du 21 octobre 1868 : *La supreston de la enseñanza publica es el ideal que debemos aproximar, haciendo posible su realisacion en un porvenir no lejano.*

⁽²⁾ Il va sans dire que nous ne méconnaissons nullement l'utilité d'un stimulant provenant de la concurrence, ni encore moins les services exceptionnels que peuvent rendre des établissements fondés par des sociétés ou par des particuliers en dehors de toute tradition officielle ; mais l'exception n'infirme pas la règle. V. Stoy, *Encycl. der Pædagogik*, Leipzig, 1861, in-8°, t. I, p. 248.

victimes de votre confiance. Vous avez proclamé la séparation absolue de l'Église et de l'État; mais vous n'avez pas ôté au clergé, si s'en faut, toute son influence, et il sera le premier, n'en doutez pas, à profiter largement de la liberté que vous avez décrétée. Le système préconisé en Espagne est précisément celui qui répond aux vœux secrets du parti clérical belge. Si les écoles du gouvernement étaient fermées, la jeunesse lui appartiendrait pour longtemps, et il le sait bien. Le parti radical abonde aussi dans ces vues, comptant que le progrès des idées révolutionnaires tiendra suffisamment en échec l'influence rivale; mais ne se trompât-il point dans son calcul, le but n'en serait pas moins manqué: une éducation livrée à la merci des passions politiques sera toujours factice et anti-sociale. En Espagne, plus qu'ailleurs, elle ne ferait que perpétuer ces discordes intestines dont la civilisation nationale a si durement ressenti le contre-coup. Heureusement le cabinet révolutionnaire a compris qu'il ne pouvait se lancer à la légère dans le champ des aventures, supprimer d'emblée le budget de l'instruction publique, décréter la liberté des professions, etc. Il a eu le bon sens de transiger: l'enseignement de l'État subsiste encore. En revanche, l'effet moral est produit: on est prévenu que son existence est précaire. *Nescit vox missa reverti*: le gouvernement aura beau prendre des mesures pour le fortifier, pour le mettre au pas du siècle et en rapport avec la situation qu'il a créée: les professeurs perdront-ils de vue qu'il bâtit sciemment sur le sable? De quel zèle peuvent-ils être animés?

II. *Enseignement primaire (primera enseñanza)*. A. *Législation*. L'enseignement primaire comprend les premières notions d'une application générale (*de mas general aplicacion*) aux usages de la vie (loi du 17 juillet 1857, art. 1, 2°). Il est *élémentaire* ou *supérieur* ⁽¹⁾. En vertu de la constitution du 6 juin 1869, il est absolument *gratuit* ⁽²⁾. L'enseignement

(1) La loi du 2 juin 1868, abrogée par décret du 14 octobre suivant, avait supprimé cette distinction (v. ci-après, a).

(2) D'après la loi du 9 septembre 1857, il n'était gratuit que pour les enfants dont les pères, tuteurs ou ayants-charge pourraient prouver, au moyen d'un certificat délivré par le curé de la paroisse et visé par l'alcalde, qu'ils étaient dans l'impossibilité de payer le montant de l'éco-

élémentaire est *obligatoire* pour tous les Espagnols. Les pères, tuteurs ou ayants-charge doivent envoyer leurs enfants à l'école publique, de l'âge de 6 ans à 9 ans, ou leur faire donner une instruction correspondante à domicile ou dans une école privée (loi du 9 septembre 1857, art. 7). Ceux qui ne se conformeront pas à cette prescription, si toutefois il y a une école dans le village ou à une distance assez rapprochée pour qu'ils puissent s'y rendre commodément, seront réprimandés et contraints par l'autorité, et encourront une amende de 2 à 20 réaux (art. 8) ⁽¹⁾. Le principe du *Schulzwang* n'est pas approuvé par tout le monde en Espagne : *ni aun para la realizacion del bien es legitimo el empleo de la violencia*, dit un commentateur de la loi de 1857 ⁽²⁾. A la lettre, c'est très juste ; mais il ne faut rien exagérer. Des nations certes non moins civilisées que l'Espagne et non moins pénétrées du sentiment de tous les devoirs ont adopté sans scrupule en cette matière, et pour d'excellentes raisons, le *compelle intrare* ⁽³⁾ ; et il est permis de se demander comment, si les lois ne viennent influencer sur les mœurs dans un pays tel que la Péninsule, il sera jamais possible d'arracher les masses populaires à l'ignorance profonde où elles croupissent. N'a-t-on pas vu, en plein 1860 ⁽⁴⁾, quelques

lage (2 à 16 réaux par mois). Le taux de cette rétribution était fixé par la junta locale, sous l'approbation de la junta provinciale. La loi de 1868 stipula que la somme totale payée par les élèves ne pouvait dépasser $\frac{1}{5}$ ou $\frac{1}{4}$ du traitement de l'instituteur, selon le rang des écoles.

⁽¹⁾ La loi de 1868 sanctionnait l'obligation par une réprimande du curé et de l'alcalde, et au besoin par l'intervention du gouverneur. Le nom du récalcitrant obstiné était publié au *Boletín oficial*, ce qui entraînait l'inaptitude à remplir une charge ou un emploi public rétribué quelconque.

⁽²⁾ D. José M. Piernas y Hurtado.

⁽³⁾ M. Duruy, ministre de l'instruction publique en France, de 1863 à 1869, a discuté à fond toutes les objections et s'est nettement prononcé, après enquête, pour l'introduction du principe d'obligation dans son pays. V. son intéressant ouvrage intitulé : *L'administration de l'instruction publique en France de 1863 à 1869*. Paris, Delalain, 1870, in-8°, p. 161 et suiv.

⁽⁴⁾ *Revue de l'instruction publique en France*, n° du 3 avril 1860. Dans le n° du 17 mai suivant, nous lisons que le Conseil municipal d'une

communes arriérées des bords de l'Èbre pétitionner pour n'obtenir pas moins que la suppression des écoles primaires?

Lors de la discussion de la loi de 1857, des débats très vifs s'engagèrent au sein des Cortès au sujet des *rapports de l'Église avec l'École*. MM. Orovio et Tejano, députés cléricaux, réclamèrent avec instance l'influence directe et exclusive du clergé : point d'autre moyen, disaient-ils, de triompher du rationalisme, de l'esprit protestant et révolutionnaire. Ils rencontrèrent en MM. Gonzalès, Serrano et Moyano des contradicteurs déterminés ; dans la séance du 19 juin, un amendement portant que le clergé exercerait sur l'enseignement public, conformément au dernier concordat, la surveillance dont les lois de l'Église lui font un devoir, fut rejeté par 124 voix contre 62. La presse catholique se répandit en plaintes amères, notamment la *Regeneracion*, qui demanda hautement « qu'avant tout la croix fût placée au commencement de l'entreprise. » Enfin, il fut admis que les instituteurs enseigneraient la doctrine chrétienne et l'histoire sainte, et que les curés se rendraient au moins une fois par semaine dans les écoles élémentaires, pour y faire des conférences (*repasos*) sur le dogme et sur la morale. La loi du 2 juin 1868 est allée plus loin. L'art. 17 est ainsi conçu : « La doctrine chrétienne étant la base de l'instruction primaire, le curé ou le régent de la paroisse visitera l'école aussi souvent qu'il le jugera convenable, examinera les élèves des deux sexes (*niños y niñas*), leur enseignera le catéchisme à l'école ou à l'église (aux jours et heures *compatibles* qu'il déterminera), et veillera à la pureté des doctrines de l'instituteur ⁽¹⁾. » — L'abolition du concordat est venue modifier tout d'un coup cette situation : l'une des premières préoccupations du nouveau gouvernement a été de *séculariser* complètement l'instruction à tous les degrés ⁽²⁾. Sans apprécier

commune de la province de Huesca, a décidé que l'instruction était inutile au sexe féminin : défense à l'institutrice d'apprendre à écrire aux filles !!!

⁽¹⁾ L'art. 29 de la même loi exigeait que les livres de lecture fussent soumis à la censure des ecclésiastiques faisant partie de la junte supérieure de l'instruction publique.

⁽²⁾ *Exposé des motifs* du décret du 14 octobre 1868 (*Coleccion legislativa de España*, t. C, p. 316).

la portée de ce revirement, constatons que des tiraillements regrettables s'étaient produits même sous le régime relativement modéré de la loi de 1857. " Les maîtres et maîtresses formés aux écoles normales, écrivait en 1862 M. Garrido, en sortent animés d'un esprit bien différent de celui des corporations religieuses. Dans les écoles de ces dernières on prie continuellement. On emploie bien autrement le temps dans les écoles séculières. Les maîtres séculiers sont soutenus par le public qui les paie, et ont pour ennemis les curés (1). "

a) Nous avons dit que la législation de 1857 divise l'enseignement primaire en *élémentaire* et *supérieur*. Le programme des *écoles élémentaires* embrasse, outre la doctrine chrétienne et l'histoire sainte, mises à la portée du jeune âge, la lecture, l'écriture, les principes de la grammaire castillane avec des

(1) Chose triste à dire, le véritable esprit religieux n'existe pour ainsi dire pas en Espagne. Th. Fritz, en 1843, en faisait déjà la remarque (ouv. cité, t. III, p. 571). L'athéisme y a fait des progrès effrayants, et en dehors des athées il n'y a guère que des bigots, qui prennent pour la religion les pratiques purement extérieures du culte. Cette perturbation morale a son contre-coup jusque dans les écoles. Dans le cours de la dernière période, on a vu le personnel du Conseil supérieur de l'instruction publique changer aussi souvent que le ministère dont il suivait l'impulsion, et ce n'est pas peu dire; de là, point de concordance entre les livres approuvés sous des influences opposées. Ils forment, dit M. Garrido, un monstrueux amalgame de vieux catholicisme, d'éclectisme doctrinaire et de matérialisme. L'écrivain cité rapporte à ce propos une scène scandaleuse dont il fut témoin, il y a quelques années, dans un examen public en Andalousie. " Le maître de doctrine chrétienne demandait à un élève, en combien de temps Dieu a créé le monde. Au lieu de donner la réponse du catéchisme, *en sept jours*, l'enfant, soit distraction, soit malice, donna la réponse qu'il avait apprise du professeur d'histoire naturelle : " Il y a diverses théories " sur la formation de la terre, qui a subi de grandes et longues révolutions avant de passer de l'état incandescent à l'état propre à la " création des végétaux et des animaux, etc. " Le professeur de religion réprimanda l'élève et l'appela hérétique. Le professeur d'histoire naturelle prit sa défense, et comme il n'y avait malheureusement pas de professeur de philosophie éclectique pour prouver que tous deux avaient raison, le pauvre écolier perdit son année scolaire, ne comprenant pas bien comment ce qui était bon, juste et vrai en histoire naturelle, devenait une abominable hérésie en doctrine chrétienne. " (*L'Espagne contemporaine*, p. 190.)

exercices d'orthographe, les principes de l'arithmétique avec le système légal des poids, des mesures et des monnaies ; enfin, *selon les localités*, quelques notions d'agriculture, d'industrie et de commerce (art. 2). Les mêmes matières sont enseignées avec plus de développement dans les *écoles primaires supérieures*, et en outre : 1° les principes de la géométrie, du dessin linéaire et de l'arpentage ; 2° un abrégé d'histoire et de géographie, principalement de l'Espagne ; 3° des notions générales de physique, de chimie et d'histoire naturelle, appliquées aux usages les plus ordinaires de la vie. L'instruction est la même dans les *écoles de filles*, tant élémentaires que supérieures, si ce n'est que les notions d'agriculture, etc., et les n° 1 et 3 du programme complémentaire des écoles supérieures de garçons sont remplacés : 1° par des ouvrages de mains (*labores propios del sexo*) ; 2° par des éléments de dessin appliqué à ces mêmes travaux ; 3° par des notions sommaires d'économie domestique. — La loi éphémère de 1868 avait bouleversé tout cet échafaudage. Plus de distinction entre les écoles élémentaires et les écoles supérieures ; seulement, les écoles devaient être réparties en 4 catégories, d'après la population : écoles *de entrada* (dans les localités de 500 à 2,000 âmes), écoles *de primero ascenso* (de 2,000 à 10,000), *de segundo ascenso* (de 10,000 à 20,000), *de termino* (dans les chefs-lieux de province et dans les localités de plus de 20,000 âmes). Des écoles inférieures pouvaient d'ailleurs être établies, en cas de besoin, dans les faubourgs ou la banlieue des localités de plus de 10,000 âmes. La doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, les principes de l'arithmétique, le système légal des poids et mesures, un aperçu sommaire de l'histoire et de la géographie de l'Espagne, la grammaire castillane, enfin des préceptes généraux d'éducation et de civilité (*cortesía*) composaient le programme obligatoire de toutes les écoles (art. 14). La loi exigeait en outre, pour les filles, l'enseignement pratique des ouvrages de mains, et recommandait d'établir des leçons de chant partout où l'on aurait les moyens de le faire. Elle émettait en même temps le vœu de voir s'organiser, dans le plus grand nombre d'écoles possible, l'enseignement du dessin appliqué aux arts et métiers, et le programme s'enrichir de notions d'hygiène et d'agriculture, et d'explications des phénomènes naturels les plus remarqua-

bles. Pour les écoles de filles, elle insistait sur l'hygiène domestique et sur les travaux d'aiguille d'une délicatesse particulière (art. 15). Les écoles les plus complètes, le mieux tenues et le plus fréquentées pouvaient être déclarées *écoles-modèles* par le ministre du *Fomento*, sur la proposition de la junte provinciale.

b) Sont réputées *écoles publiques* d'enseignement primaire, dit la loi de 1857 (art. 97), celles qui sont entièrement ou partiellement entretenues au moyen des deniers publics, ou par des œuvres pies ou des fondations spéciales. Elles sont à la charge des communes (*pueblos*), qui portent à leur budget, au chapitre des dépenses obligatoires, une somme en rapport avec les besoins de l'instruction, les dites communes jouissant d'ailleurs du revenu des fondations scolaires (*). Le subside annuel de l'État, pour venir en aide aux communes pauvres, est de un million de réaux au minimum (**). La répartition de cette somme appartient au gouvernement, le conseil de l'instruction publique entendu (†). Les droits de patronat sont respectés par la loi, sauf l'inspection et la haute direction que l'État ne peut abandonner (art. 98). Une école élémentaire de garçons doit être ouverte dans toute localité de 500 âmes, ainsi qu'une école de filles, même *incomplète* (‡). Les écoles incomplètes de garçons ne sont tolérées que dans les localités d'une population inférieure à 500 âmes. Toute commune de 2,000 âmes doit posséder deux écoles complètes de garçons et deux de filles ; il y en aura 3 dans les communes de 4,000 âmes, et ainsi progressivement, en ajoutant toujours une école de garçons et une de filles pour 2,000 âmes de population (pour 3,000 âmes dans le système de

(*) La loi de 1868 stipulait que les écoles entretenues aux frais des corporations religieuses légalement reconnues pourraient être déclarées *écoles publiques* : le décret du 14 octobre a fait table rase de tous les privilèges octroyés aux associations religieuses en matière d'enseignement (§ 5).

(**) De 200,000 *escudos* d'après la loi de 1868 (art. 4).

(†) V. ci-dessus, I.

(‡) Les écoles *incomplètes* sont celles dont le programme ne comprend pas toutes les matières énumérées à l'art. 2. L'art. 103 de la loi de 1857 permet de réunir les enfants de deux sexes dans les écoles incomplètes, mais là seulement.

1868). On tiendra compte de l'existence d'écoles privées; cependant $\frac{1}{3}$ au moins des écoles d'une localité quelconque doivent être publiques. Les localités de moins de 500 habitants s'associeront pour former une municipalité scolaire et fonder une école élémentaire complète, si, bien entendu, les conditions de voisinage le permettent; dans le cas contraire, chacun pourra établir une école incomplète ou, à défaut, une *école de saison* (*temporada*). L'école incomplète sera desservie par un instituteur adjoint, l'école de saison par un répétiteur ⁽¹⁾, sous la direction de l'instituteur titulaire de l'école complète la plus rapprochée ⁽²⁾. — Dans les chefs-lieux de province et dans les villes de 10,000 âmes, une des écoles publiques doit être *supérieure*. Il est d'ailleurs facultatif aux *ayuntamientos* d'établir des écoles supérieures dans des localités moins populeuses, mais sans préjudice de l'entretien des écoles élémentaires (art. 104). — Les *escuelas de parvulos* répondent à peu près à ce qu'on appelle dans d'autres pays *salles d'asile* ou *écoles gar-*

(1) *Pasante*, proprement *stagiaire*. On appelle en général *pasantes*, en Espagne, ceux qui, après avoir fait leur cours d'études, se mettent sous la direction d'un praticien pour apprendre de lui à exercer leur profession. V. Rehfuës, *L'Espagne en 1808*. Paris, 1811, in-8°, t. I, p. 362.

(2) Le législateur de 1868 confiait cette mission au curé ou à son coadjuteur. Le gouvernement actuel s'est hâté d'abroger cette mesure souverainement impopulaire dans le monde des écoles, les aspirants-instituteurs se plaignant de ce qu'on méconnaissait leurs droits acquis. Nous lisons dans le préambule du décret du 14 octobre : " Uno de los medios empleados con mas persistencia por la ley de 2 de junio para volver la primera enseñanza al lamentable estado que tuvo en otros siglos, ha sido privar à los maestros de consideracion, dignidad é independencia. Se ha desconfiado de ellos, se les ha impuesto obligaciones de su instituto, se les ha sometido à una vigilancia depresiva, y se ha acibarado su existencia haciendoles recelar de sus palabras y actos mas inocentes. Se les ha privado del magisterio en los pueblos de menos de 500 habitantes, y se ha delegado para reemplazarlos à los Párrocos que, cualesquiera que fuesen sus condiciones personales, tenian que desempeñar la primera enseñanza, sin preparacion suficiente y sin libertad. Estraños los mas à los estudios pedagogicos, oponiéndose muchos à la acertacion de su cargo por imposibilidad de ejercerlo, y ocupados todos en el cumplimiento de los deberes de su ministerio, no podian sustituir convenientemente à los maestros que consideraban la educacion de los niños como objeto esclusivo de sus desvelos y base principal y acaso unico de sus esperanzas. „

diennes: on y reçoit les enfants de 2 à 7 ans. La loi de 1857 ordonne d'en établir dans les localités de 10,000 âmes ⁽¹⁾. — Il y a en outre, dans les mêmes localités, des cours du soir ou du dimanche pour les *adultes* dont l'instruction primaire a été négligée, ou qui désirent acquérir un supplément de connaissances: il est stipulé (art. 107) qu'on y enseignera, entre autres, le dessin linéaire et d'ornement, avec application aux arts mécaniques. — Enfin, le gouvernement doit veiller à ce qu'il y ait un *institut des sourds-muets et des aveugles*, tout au moins, dans chaque district universitaire. L'enseignement des écoles ordinaires, d'autre part, doit être donné de manière à être accessible, autant que faire se peut, aux infirmes de ces deux catégories.

c) La loi de 1857 consacre un chapitre spécial aux *écoles normales primaires*. Un trait de plume l'avait fait disparaître en 1868; l'école de Madrid seule devait être maintenue; c'était assez pour les provinces, semblait-il, d'avoir dans chaque chef-lieu des *écoles-modèles*, où les aspirants instituteurs des deux sexes iraient s'exercer à la pratique de l'enseignement. Les écoles normales étaient suspectes au parti dominant, qui les représentait comme des foyers de corruption (*focos de corrupcion y perversidad para los pueblos*). La révolution (décret du 14 octobre 1868, 9^o) n'a pas manqué de rouvrir ces établissements animés d'un esprit libéral, et de rendre leur chaire aux professeurs déjà licenciés. L'école normale de Madrid est placée sous la dépendance du recteur de l'université centrale; celles des provinces, sous l'autorité des juntas provinciales. Les dispositions de la loi de 1857 sont remises en vigueur, en tant qu'elles ne sont point en désaccord avec les principes généraux du décret du 21 octobre (liberté de l'enseignement, nomination des professeurs au concours, liberté des méthodes, etc., ci-après). — Il y a une école normale dans chaque chef-lieu de province; celle de Madrid porte le nom d'*École normale centrale*. A toute école normale doit être annexée une école pratique (l'école supérieure de la localité). Les frais des écoles normales sont supportés par les provinces, qui perçoivent les droits de matricule payés par

(1) On y enseigne la lecture, le calcul, l'histoire sainte et le chant. Dès 1842, Heilbronner en a parlé avec éloge dans la *Pædagogische Revue*, t. IV, p. 358 et suiv.

les élèves-aspirants ; les écoles pratiques (écoles primaires supérieures) sont à la charge des administrations municipales, y compris l'entretien des locaux. L'État subvient aux dépenses de l'école normale centrale, sauf ce qui incombe à la députation provinciale (l'école normale provinciale) et à l'*ayuntamiento* de Madrid (l'école pratique). L'art. 114 dispose que le gouvernement prendra des mesures pour l'établissement d'écoles normales d'institutrices ; seront déclarées *modelos* les écoles propres à la formation des aspirantes. — L'enseignement des écoles-models ou des écoles normales répond au programme des connaissances exigées pour l'obtention du diplôme de maître ou de maîtresse d'école primaire (v. ci-dessous, *d*). — Les professeurs des écoles normales doivent avoir subi un examen sur toutes les matières enseignées dans les écoles primaires supérieures, et en outre sur les éléments de la rhétorique et de la poétique ; enfin on exige qu'ils aient suivi⁽¹⁾ un cours complet de pédagogie (en ce qui concerne l'enseignement primaire) ; toutefois 8 années d'enseignement donné avec succès (*con buena nota*) dans une école primaire supérieure tiennent lieu de cette dernière condition. La cinquième place vacante dans chaque école normale provinciale est réservée aux régents des écoles publiques ; pour être admis au concours (*concurso*) dont elle est le prix, ajoute la loi de 1857 (art. 20), il faut compter 10 années de bons services. Les autres chaires s'obtiennent *por oposicion*⁽²⁾ ; mais le *concurso* est de rigueur pour tout avancement (art. 204)⁽³⁾. Pour être admis à donner le cours supérieur à l'école normale centrale, il faut être bachelier ès-arts (*bachiller en artes*). — Les directeurs des écoles normales provinciales de première catégorie jouissent d'un appointement de 12,000 réaux ; ceux des écoles de 2^e catégorie ont 10,000 réaux. A Madrid, les profes-

(1) A l'école normale centrale (art. 200) ; cette disposition est implicitement abrogée par le décret du 21 octobre 1868.

(2) L'*oposicion* est quelque chose d'analogue au concours d'agrégation usité dans l'Université de France : les candidats sont soumis à des exercices identiques et ont à répondre aux objections de leurs rivaux (*opositores*). Le *concurso* est un examen comparatif où il est tenu compte de leurs titres de toute espèce.

(3) En vertu de l'art. 13 du décret du 21 octobre 1868, tous les professeurs des établissements publics seront désormais nommés *por oposicion*.

seurs de la classe supérieure, ainsi que les inspecteurs de l'enseignement primaire annexé à l'école centrale, sont assimilés, pour le rang et le traitement, aux directeurs des écoles normales provinciales de 1^{re} catégorie; leur traitement peut être majoré (au choix) jusqu'à 15,000 réaux; les traitements des autres professeurs, même en province, ne descendent pas au-dessous de 7,000 réaux. — Le programme (*programa de las carreras profesionales*) du 20 septembre 1858 n'a rien changé à la distribution des études dans ces établissements ⁽¹⁾; seulement il a exigé deux années d'études pour l'obtention du titre d'instituteur du degré inférieur, trois années pour le degré supérieur, et quatre pour le brevet de *maestro de escuela normal*. — Diverses dispositions postérieures ont attribué au personnel enseignant de l'école de Madrid le produit des rétributions des élèves, accordé aux maîtres adjoints le logement dans l'établissement, etc. D'autres plus importantes, c'est-à-dire tenant aux parties essentielles du système, avaient été introduites par le décret royal du 9 octobre 1866. Indépendamment des garanties de moralité, d'aptitude et d'instruction que devaient fournir les normalistes, on voulait qu'ils eussent reçu dans les écoles-modèles une préparation spéciale; un cours bis-hebdomadaire de doctrine chrétienne et d'histoire sainte était porté au programme de la première années d'études; chaque semaine une conférence religieuse devait être tenue en présence de tous les élèves, et une autre conférence, où l'on traitait de la position

(1) Nous avons sous les yeux le programme de l'École normale centrale pour l'année scolaire 1863-1864. Le personnel se composait alors : 1^o d'un directeur et d'un secrétaire; 2^o de 8 professeurs, dont les attributions étaient réparties comme suit (eu égard, sans doute, à des convenances personnelles) : *a*) histoire universelle et spécialement histoire d'Espagne; *b*) rhétorique, poétique, droit administratif, géographie et grammaire; *c*) pédagogie, avec applications à l'enseignement des sourds-muets et des aveugles; *d*) physique, chimie, histoire naturelle, industrie et commerce, principes d'éducation, systèmes et méthodes d'enseignement; *e*) géométrie, dessin linéaire et agriculture; *f*) religion et morale; *g*) théorie et pratique de la lecture et de l'écriture; *h*) gymnastique; 3^o de deux régents pour l'école pratique. — Au point de vue de l'installation matérielle et des collections, l'établissement ne laisse rien à désirer. Il a été inauguré au mois de mars 1839 (*calle ancha de S. Bernardo*, n^o 80), sous le titre de *Escuela normal-seminario de maestros del Reino*.

sociale, de la conduite, des relations, en un mot des devoirs de l'instituteur ; étaient également organisés des exercices pratiques de lecture, d'écriture, d'orthographe et de composition, d'arithmétique et d'algèbre ; enfin la pratique agricole n'était point négligée. Les travaux se répartissaient de telle manière, que les élèves passaient la plus grande partie de la journée sous les yeux du directeur et des professeurs de l'école. Le cours ordinaire s'étendait du 1 septembre au 30 juin ; il y avait en outre un cours extraordinaire pendant les deux mois de vacances, obligatoire pour les élèves qui n'avaient point satisfait au programme de l'année. — Quinze mois s'écoulent, et toute l'organisation des écoles normales est brusquement disloquée. La loi du 2 juin 1868 ne maintient que l'École normale centrale de Madrid, destinée à recevoir 50 élèves dont la pension est payée par les provinces. Il ne s'agit plus d'y former des instituteurs, mais des inspecteurs, des professeurs de pédagogie et des secrétaires des *juntas* d'instruction publique. Autorisation est accordée aux provinces, en cas de besoin dûment constaté, d'entretenir des écoles normales où les élèves seront internés, et où l'enseignement sera limité à la pédagogie. Les études générales des instituteurs se feront dans les établissements d'instruction moyenne ; ils y suivront pendant 3 ans certains cours déterminés, et se rendront en outre aux écoles primaires pour s'initier à la tenue d'une classe. Le droit d'enseigner sera d'ailleurs accordé à tout Espagnol âgé de 22 ans, de bonne conduite, admis à fréquenter l'une ou l'autre école spéciale, ou porteur d'un diplôme de bachelier ès-arts ou d'un titre plus élevé, et ayant subi un examen devant une junta provinciale. — A peine ces mesures sont-elles décrétées, que la révolution éclate. L'un des premiers soins du ministre Manuel Ruiz Zorilla est de sauver du naufrage les écoles normales provinciales (décr. des 14, 29 octobre et 9 décembre 1868), mesure commandée par les nécessités du moment, mais qui n'a et ne saurait avoir aux yeux du gouvernement aucun caractère définitif, puisque son désir avoué est de préparer l'avènement d'une époque où tout l'enseignement sera abandonné à l'initiative privée. — La toile de Pénélope !

a) De par le décret du 21 octobre 1868, tout Espagnol peut fonder des établissements d'instruction (art. 6). Mais comme l'enseignement de l'État n'a pas encore été supprimé, les dis-

positions concernant les conditions à remplir pour y occuper des fonctions sont restées debout, en tant du moins qu'elles ne sont pas en désaccord avec la charte nouvelle. La loi de 1857 établit des conditions *générales* et des conditions *spéciales*; les premières sont celles auxquelles doivent indifféremment satisfaire les professeurs de tous les degrés. D'abord il faut être Espagnol; les maîtres de langues vivantes et les maîtres de musique seuls peuvent être étrangers (art. 167). Ensuite il faut justifier d'une bonne conduite religieuse ⁽¹⁾ et morale, et n'avoir subi aucune peine afflictive ou entraînant l'exclusion absolue des charges publiques et la perte des droits politiques, dans des circonstances telles qu'il ne puisse y avoir lieu à une réhabilitation suffisante et spéciale pour l'enseignement ⁽²⁾. Une infirmité ou un défaut physique incompatible avec les convenances de la profession sont enfin des motifs irrémédiables d'incapacité. Les brevets de nomination sont délivrés par le gouvernement ou par les délégués; des règles particulières déterminent les formalités à remplir pour les différentes catégories de professeurs. Les professeurs sont *inamovibles*, en ce sens qu'ils ne peuvent être démissionnés (*separados*) qu'en vertu d'une sentence judiciaire ou d'une mesure gouvernementale prise sur l'avis du Conseil supérieur de l'instruction publique ⁽³⁾, déclarant que l'inculpé ne remplit pas les devoirs de sa charge, ou qu'il inculque à ses élèves des doctrines pernicieuses ⁽⁴⁾, ou enfin, que sa conduite morale

(1) La loi de 1868 était très exigeante au point de vue des pratiques du culte; sous le régime actuel, nous ne voyons pas qu'il en soit nulle part fait mention. On veut une séparation radicale de l'Eglise et de l'Etat.

(2) Le décret royal du 22 janvier 1867 privait absolument du droit d'enseigner les professeurs révoqués de leurs fonctions par mesure gouvernementale.

(3) V. ci-dessus, I.

(4) Il résulte du préambule des décrets des 14 et 21 octobre 1868, que les instituteurs primaires eux-mêmes sont désormais affranchis de tout contrôle quant à leurs doctrines. Liberté en tout et pour tous! Telle est l'unique préoccupation du gouvernement provisoire. Substituer la confiance à la défiance, voilà tout son programme. Quel sera, en pratique, l'effet de ce radicalisme? La foi du ministre est en tous cas très robuste, au moins en ce qui concerne les deux degrés supérieurs de l'enseignement.

le rend indigne de faire partie du corps enseignant ⁽¹⁾. Les professeurs qui ne sont pas à leur poste à l'époque fixée par les règlements, ou qui s'absentent de leur résidence sans autorisation, sont considérés comme démissionnaires; s'ils entreprennent de se justifier, il est procédé à une enquête. Ils ne peuvent être transférés d'un établissement à un autre, ou même changer d'attributions, sans que le Conseil royal ait été appelé à donner son avis ⁽²⁾. Par motif d'économie, ou dans l'intérêt des études, un professeur peut être chargé d'un service supplémentaire, moyennant une juste indemnité. L'exercice du professorat est compatible avec toute fonction honorable qui ne détourne pas le titulaire de l'accomplissement de son service; mais un professeur public ne peut enseigner dans les écoles privées ni donner des leçons particulières sans l'autorisation du gouvernement ⁽³⁾. L'art. 176 de la loi de 1857, stipulant que ceux qui jouissent d'un bénéfice ecclésiastique ne perçoivent que la moitié du traitement affecté à leur chaire, est aujourd'hui sans objet. — Celui qui, après

(*Cot. legist.*, t. C, p. 417.) — Que ceci soit applicable aux universités, nous aurions mauvaise grâce à le contester; mais nous craignons fort qu'en allant plus loin, on ne tombe de Charybde en Scylla. Entre s'ériger en juge des doctrines et tout abandonner au caprice individuel, lorsqu'il s'agit d'enfants mineurs, il y a un milieu, ce nous semble. Qu'on s'abstienne, de grâce, de faire de la propagande dans les écoles. La liberté de l'enseignement n'est pas du même ordre que la liberté de la presse.

⁽¹⁾ L'art. 19 du décret du 22 janvier 1867 déterminait expressément les cas de révocation.

⁽²⁾ Art. 172. — Le décret du 22 janvier, précité, autorisait le gouvernement à transférer un professeur d'un établissement à un autre, dans le cas où il ne devait pas y avoir de changement d'attributions. — Quant à l'intervention du Conseil supérieur, il n'en a plus été question depuis la dernière crise; il est même arrivé que les juntas révolutionnaires se sont arrogé le droit de déplacer des instituteurs, et y ont mis un tel excès de zèle, que le gouvernement provisoire a dû annuler leurs décisions (décr. du 18 novembre 1868).

⁽³⁾ En vertu du décret du 21 octobre 1868, les professeurs particuliers peuvent être admis à enseigner dans les établissements publics sur l'autorisation du Conseil universitaire, sous certaines conditions à déterminer par un règlement spécial (art. 15).

10 ans de service, quitte le professorat pour quelque autre service public, peut être de nouveau nommé titulaire d'une chaire équivalente à celle qu'il avait occupée; il reprend en ce cas le rang d'ancienneté qui lui était reconnu au moment de sa démission. — Les professeurs chômant par suite de suppression d'emploi ou de réforme reçoivent le $\frac{1}{2}$ de leur traitement jusqu'à ce qu'ils soient replacés. — Toutes les dispositions qui précèdent s'appliquent aux professeurs des trois degrés : les suivantes concernent spécialement les instituteurs primaires (*maestros de primera enseñanza*). — Pour aspirer au *magisterio* dans les écoles publiques, dit l'art. 180 de la loi, il faut avoir 20 ans accomplis ⁽¹⁾ et être muni du diplôme d'instituteur. Sont toutefois dispensés de cette dernière condition les régents des écoles incomplètes ou des écoles gardiennes (*de parvulos*); ils se contenteront de fournir un certificat d'aptitude et de moralité délivré par la junte provinciale et visé par le gouverneur de la province. L'examen d'instituteur pour l'enseignement primaire *élémentaire* roule sur les matières suivantes : catéchisme expliqué, éléments d'histoire sainte, lecture, calligraphie, grammaire castillane et exercices pratiques de composition, arithmétique, notions de géométrie, de dessin linéaire et d'arpentage, éléments de géographie, résumé de l'histoire d'Espagne, notions d'agriculture, principes d'éducation et méthodes, pratique de l'enseignement (art. 68). Pour être admis à enseigner dans les écoles primaires *supérieures*, il faut en outre posséder des notions d'algèbre et d'histoire universelle, et pouvoir rendre compte des phénomènes ordinaires de la nature. L'examen des institutrices porte sur tout le programme d'études adopté pour les écoles de filles, et de plus sur les méthodes d'enseignement et les principes de l'éducation. Deux années de pratique dans une école-modèle peuvent dispenser une institutrice privée de la fréquentation d'une école normale ⁽²⁾. — D'après l'art. 182, les instituteurs publics dont le traitement n'attei-

(1) La loi de 1868 n'exigeait que l'âge de 17 ans.

(2) Nous répétons que les dispositions qui précèdent ne sont maintenues qu'en tant qu'elles sont d'accord avec l'idée que le gouvernement actuel se fait de la liberté d'enseignement.

gnait pas 4,000 réaux, et les institutrices jouissant de moins de 3,000, étaient nommés par le recteur du district; au-delà de cette somme jusqu'à 6,000 et 5,000 réaux respectivement, les nominations émanaient de la direction générale de l'instruction publique; pour les fonctions entraînant une rémunération plus élevée, il fallait une nomination royale. Des mesures spéciales étaient prises pour les écoles soumises à un droit de patronat, en ce sens qu'on respectait les intentions des fondateurs; si d'ailleurs les représentants de ces derniers négligeaient de pourvoir aux places vacantes, le soin de combler les vides revenait à l'administration. L'art 7 du décret du 14 octobre 1868 a tout simplement stipulé que les nominations des instituteurs publics appartiendraient désormais aux *ayuntamientos*, à qui incombent directement le solde des traitements et en général tous les frais des établissements communaux d'instruction primaire (art. 8). — En ordonnant que tous les professeurs des écoles publiques seront à l'avenir nommés au concours (*por oposicion*), l'art. 13 du décret du 21 du même mois a supprimé les exceptions admises par la loi de 1857 (art. 185), en faveur des petites écoles. La même loi prévoyait le cas où l'instituteur serait le curé même de la paroisse; dans l'esprit des nouvelles dispositions, l'instruction publique doit être essentiellement laïque et soustraite à tout contrôle du clergé. — Les titulaires des écoles primaires élémentaires complètes ont droit (art. 191) : 1° à une habitation décente et assez spacieuse pour qu'ils puissent s'y loger avec leur famille; 2° à un traitement annuel de 2,500 réaux au moins, dans les *pueblos* de 500 à 1,000 âmes; de 3,500 réaux, dans les localités de 1,000 à 3,000 âmes; de 4,400, dans celles de 3,000 à 10,000 habitants; de 5,500, dans celles de 10,000 à 20,000; de 6,600, dans celles de 20,000 à 40,000; de 8,000, dans les villes peuplées de plus de 40,000 âmes; enfin, de 9,000 à Madrid. Les traitements sont de 1,000 réaux plus élevés dans les écoles supérieures; les institutrices ont $\frac{1}{3}$ de moins que les instituteurs, toujours dans la même échelle. Les uns et les autres percevaient en outre un droit d'écologie; depuis que l'enseignement est gratuit, la nécessité d'augmenter les traitements fixes a été d'autant plus aisément reconnue, que le revenu des institutrices, dans les écoles du dernier degré, descendait à un chiffre qui ne

leur laissait d'autre perspective qu'une profonde misère. Encore si la disposition de l'art. 198, enjoignant au gouvernement de veiller au paiement régulier des traitements ⁽¹⁾, n'avait pas été trop souvent lettre morte! Dès 1857, les maîtres d'école se plaignaient de ne pas être payés; les professeurs de collège n'émargeaient parfois qu'après 4 ou 5 mois d'attente. Deux ans plus tard, nous voyons l'instituteur de Villegas (prov. de Burgos), subir des traitements indignes de la part de l'alcalde et de deux habitants du lieu, uniquement parce qu'il réclamait son salaire. — Heureusement l'Espagnol est sobre, et comme l'Arabe de la légende, quand il n'a pas de quoi faire droit aux plaintes de son estomac, il resserre tant qu'il peut sa ceinture. Cette situation n'en était pas moins déplorable : si les choses n'ont pas changé du tout au tout, où en doivent être les instituteurs et les écoles des villages reculés, maintenant que les *ayuntamientos* sont plus libres que jamais!

e) *Pensions*. Les professeurs des établissements soutenus par l'État ont droit à la vétéranee (*jubilacion*), et transmettent à leurs veuves et orphelins leurs titres à la pension, conformément aux dispositions générales applicables aux *clases pasivas* et eu égard à leurs droits acquis (art. 179). L'âge requis pour la *jubilacion* est de 60 ans; il n'y a d'exception que pour le cas d'infirmité grave. Vingt ans de service donnent droit aux $\frac{2}{5}$ du traitement; 25 ans, aux $\frac{3}{5}$; 35 ans, aux $\frac{4}{5}$. Ce droit est transmis, pour $\frac{1}{4}$, aux veuves et orphelins des fonctionnaires ou employés du gouvernement.

f) Nous avons peu de chose à dire des mesures d'encouragement. L'avancement des instituteurs a lieu d'une classe à l'autre, en raison de l'ancienneté, du mérite et des services rendus. On compte quatre classes de maîtres et de maîtresses : sur 100, quatre appartiennent à la 1^{re} classe, 6 à la 2^e, 20 à la 3^e, le reste à la 4^e. La classification est provinciale; un instituteur qui passe d'une province à l'autre perd son augmentation de traitement jusqu'à ce qu'il y ait une vacature dans la classe dont il faisait partie avant son départ. —

(1) En centralisant au besoin, dans les chefs-lieux de province, les fonds destinés aux instituteurs.

Des concours sont ouverts pour la rédaction de livres classiques (art. 91).

g) *Inspection et surveillance.* Quelques mois avant la promulgation de la loi de 1857, une enquête sur la situation des écoles publiques, dirigée par M. Moyano, constata qu'elles étaient pour la plupart, même celles de Madrid, dans des conditions déplorable. L'urgence d'une réforme était hors de doute ; le législateur, en la décrétant, compta sur la vigilance des juntas provinciales et locales, qui eurent pour mission, non seulement de surveiller l'administration des fonds scolaires, mais surtout de signaler aux recteurs, et au besoin à l'autorité centrale, les abus qui se seraient glissés dans l'enseignement et dans le régime intérieur des écoles, et de proposer les améliorations dont elles auraient reconnu l'opportunité ⁽¹⁾. Il ne suffisait pas cependant de confier des attributions générales à une commission : la création d'inspecteurs spéciaux et permanents était indispensable. Il y fut pourvu, tant pour les écoles privées que pour les écoles publiques ; mais l'esprit du cabinet, qui tendait à renforcer l'influence du clergé, se refléta dans les art. 295 et 296 de la loi : " Les autorités civiles et les autorités académiques prendront garde, sous leur responsabilité la plus stricte, à ce que ni dans les établissements privés, ni dans les établissements publics d'enseignement, NN. SS^{tes} les évêques et autres prélats diocésains, tenus en vertu de leur ministère de veiller à la pureté de la foi et des mœurs, et à l'éducation religieuse de la jeunesse, ne rencontrent aucun obstacle dans l'accomplissement de cette obligation. — Quand un prélat diocésain aura remarqué que, soit dans les livres de classe (*libros de texto*), soit dans les explications des professeurs, il est émis des propositions préjudiciables à la bonne éducation

(1) L'art. 298 de la loi enjoint en outre aux gouverneurs et aux alcaldes, indépendamment de la part qu'ils ont à prendre aux travaux des juntas, de veiller à l'exécution de la loi sur l'instruction publique, sans s'immiscer cependant ni dans le régime intérieur, ni dans l'enseignement, ni dans l'administration des écoles ; ils communiqueront simplement aux recteurs et au gouvernement leurs observations et leurs projets de réforme.

religieuse de la jeunesse, il en rendra compte au gouvernement qui prendra les mesures exigées par les circonstances, après avoir pris l'avis du Conseil royal de l'instruction publique, et consulté, s'il le juge nécessaire, d'autres prélats en même temps que le Conseil. „ La loi de 1868 renchérit encore sur ces mesures en décrétant l'inspection immédiate des curés de paroisse (art. 78), et en enjoignant aux gouverneurs de province, représentés par des délégués déterminés, de se tenir au courant de la conduite des maîtres et de la discipline des classes ⁽¹⁾. Quant à l'enseignement même, il devait être soumis au contrôle direct de 10 inspecteurs généraux ⁽²⁾, résidant à Madrid, procédant par visites *extraordinaires*, et employant le reste de leur temps à étudier les questions pédagogiques : le gouvernement se réservait la faculté d'envoyer un ou plusieurs d'entre eux dans les pays étrangers, pour s'y mettre au courant des nouvelles méthodes. Ce système n'était pas né viable. Nous avons dit que l'instruction publique a été soustraite à l'action du clergé ; quant à l'inspection des études, on s'est arrêté à des mesures essentiellement transitoires, puisqu'on songe à tirer jusqu'aux dernières conséquences du principe de la liberté d'enseignement. Faisons maintenant connaître le système de la loi de 1857, remis en vigueur dans ses principales dispositions organiques. — Les membres rétribués du Conseil supérieur devaient exercer les fonctions d'*inspecteurs généraux de l'instruction publique*, leur surveillance embrassant les écoles de tous les degrés : on a vu qu'ils ont été supprimés dès 1866. Restent, pour remplir le mandat de ces fonctionnaires, les recteurs des universités, chargés d'inspecter, soit par eux-mêmes, soit par des professeurs qu'ils délèguent à cet effet, tous les établissements de leur district. Mais les art. 297 et suiv. de la loi soumettent l'enseignement primaire à une *inspection spéciale*. Il y'a dans chaque province un inspecteur nommé par le chef de l'État ⁽³⁾ ; en cas de nécessité reconnue (le Conseil royal dûment consulté),

⁽¹⁾ Cf. la note précédente.

⁽²⁾ Au traitement de 2,000 écus.

⁽³⁾ On a jugé qu'un seul inspecteur suffirait pour les trois provinces basques.

deux inspecteurs pourront être nommés dans chaque province, et trois dans celle de Madrid. Pour être appelé à cette charge, il faut avoir fait des études complètes à l'École normale centrale, et pratiqué l'enseignement pendant 5 ans dans une école publique, ou pendant 10 ans dans une école privée. — Les inspecteurs provinciaux perçoivent 10,000 réaux de traitement annuel dans les provinces de 1^{re} classe, 9,000 dans celles de 2^e, et 8,000 dans celles de 3^e classe (à charge du budget provincial). Au point de vue de l'avancement (au choix et par ancienneté), ils sont répartis en 3 sections, d'après le rang des provinces où ils servent; $\frac{1}{3}$ appartiennent à la 1^{re} section, $\frac{2}{3}$ à chacune des deux autres. Ceux des sections inférieures peuvent recevoir une majoration de 1,000 réaux; les autres, une augmentation de 3,000 réaux. Ils visitent dans leur district les écoles de toute espèce (à l'exception des écoles normales des deux sexes), sans préjudice des autres fonctions qui leur sont attribuées par les règlements. Il y a en outre trois *inspecteurs généraux de l'enseignement primaire*, choisis parmi les inspecteurs provinciaux de 1^{re} classe, les directeurs des écoles normales de même catégorie, ou les professeurs du cours supérieur de l'École normale centrale. Tous doivent avoir passé 5 années dans l'exercice de leurs dernières fonctions et être munis du diplôme de bachelier ès-arts. Leur traitement est de 18,000 réaux. Ils visitent les écoles normales primaires, surveillent les travaux des inspecteurs provinciaux et sont aux ordres du gouvernement pour des missions spéciales. L'indemnité qui leur est due pour frais de voyage est fixée par un règlement particulier. — Le gouvernement provisoire, après avoir abrogé la loi du 2 juin 1868, qui avait arrêté tous ces rouages, s'est vu dans l'alternative, ou de donner satisfaction aux partisans, *quand même*, des économies en se renfermant dans une complète abstention, sauf à livrer l'instruction primaire à l'anarchie et à laisser retomber les populations plus bas que jamais, ou de rétablir, au moins pour un certain temps, l'organisation régulière de l'inspection. Il a été assez bien avisé pour s'arrêter sans hésitation à ce dernier parti: le décret du 9 décembre 1868, stipulant qu'il y aura dans chaque province une école normale d'instituteurs et une autre d'institutrices, autant que faire se pourra, impose en même temps à chaque province l'obligation de défrayer tout

au moins un inspecteur subordonné à la junta provinciale d'enseignement primaire, et ayant satisfait à toutes les conditions exigées par la loi de 1857.

h) *Écoles privées*. L'art. 148 de la même loi qualifie ainsi les établissements soutenus et dirigés par des particuliers, des sociétés ou des corporations. L'art. 149 autorise toute personne âgée de 20 ans et admise au *magisterio* de l'enseignement primaire, à établir et diriger une école de ce degré, conformément aux règlements *ad hoc*. Les sociétés et corporations reconnues par les lois jouissent du même avantage, sauf autorisation du gouvernement, qui peut exiger d'elles la caution pécuniaire prévue par l'art. 150, mais qui peut aussi les en dispenser. — L'art. 1 du décret du 14 octobre 1868 abolit toute condition de titre et d'autorisation; l'art. 2 supprime tous les privilèges accordés, en matière d'enseignement, aux sociétés religieuses. Ainsi ont disparu les écoles des pères *Escolapios* (correspondant à peu près à l'ordre français des *Frères de la doctrine chrétienne*), pendant longtemps plus fréquentées, à Madrid même, que les écoles publiques. — Il existe une quantité d'écoles privées pour les *parvulos*, les *niños* et les adultes, fondées par des sociétés laïques (v. la statistique).

i) *Études à domicile*. Sont admis ⁽¹⁾ à l'examen d'entrée dans les établissements d'enseignement moyen, les enfants qui ont reçu l'instruction primaire (même d'un maître non diplômé) au domicile de leurs parents, tuteurs ou ayants-charge. Ces dispositions tiennent à un système plus général. Les professeurs particuliers pourront désormais faire partie des commissions d'examen, si toutefois ils possèdent les titres académiques exigés des professeurs publics. Quant aux récipiendaires, le principe admis aujourd'hui est qu'ils peuvent se présenter à un examen quelconque, sans avoir à rendre compte de la manière dont ils ont fait leurs études: on n'exige d'eux que le paiement du droit de matricule.

B. *Statistique*. a) Avant que le principe du *Schulzwang* fût inscrit dans la loi, le nombre des habitants complètement

(1) Sans condition d'âge (décret du 10 novembre 1868, déclarant inutile l'extrait de baptême précédemment exigé).

illettrés constituait en Espagne une majorité effrayante (*). L'effet de la réforme de 1857 n'a pu se faire sentir qu'après quelques années, témoin le recensement de 1860, qui porte à 2,414,015 hommes et 715,906 femmes, le nombre total des personnes sachant lire et écrire, à 316,557 hommes et 389,211 femmes le nombre de celles qui savaient lire seulement (*), et en revanche à 5,034,545 hommes et 6,802,846 femmes la masse populaire dépourvue de toute instruction (³). Toujours est-il qu'un mouvement ascendant de plus en plus rapide s'est opéré dans le cours de la période suivante, jusqu'en

(*) Voici quelques chiffres donnés par Th. Fritz (*ouvr. cité*, t. III, p. 590) : " Dans la province d'Alicante, sur une population de 368,961 âmes, on ne trouva en 1837 pas plus de 27,269 hommes et garçons et 7,369 femmes et filles sachant lire et écrire; dans la province de Badajoz, sur 306,092 habitants, 27,800 hommes et garçons, et 9,886 femmes et filles de la même catégorie; la Corogne, 435,670 âmes, 43,586 hommes et garçons, 8,457 femmes et filles; Cordoue, 315,649 âmes, 27,062 hommes et garçons, 10,894 femmes et filles; Lugo, 357,272 âmes, 32,229 hommes et garçons, 2,942 femmes et filles; Oviedo, 434,635 âmes, 64,424 hommes et garçons, 13,249 femmes et filles; Pontevedra, 360,002 âmes, 33,007 hommes et garçons, 2,574 femmes et filles; Valence, 388,759 âmes, 32,207 hommes et garçons, et 8,397 femmes et filles sachant lire et écrire, etc.

(²) En 1850, on avait trouvé, en tout, 1,221,001 personnes sachant écrire, et 1,898,288 sachant lire seulement.

(³) Ces résultats ont induit en erreur l'auteur de l'art. *Spanten*, inséré dans la 5^e édition du *Conversations-Lexicon* de Brockhaus; il n'a pu croire que le *Schulzwang* fût introduit en Espagne (t. XIII, p. 847). — La justice nous fait ici un devoir de rectifier un chiffre tout à fait inexact qui s'est glissé dans notre art. Portugal (*Encycl.*, t. VI, p. 145). N'ayant pas alors sous la main l'*Anuario estadístico de España*, nous avions avancé, sur la foi d'un correspondant, que le rapport du nombre des élèves de celui des habitants était de 1 à 103, ce qui plaçait l'Espagne bien au-dessous de sa voisine de la Péninsule. Or, c'est précisément le contraire qui est vrai, du moins au point de vue de la fréquentation des écoles. Le chiffre qu'on nous avait communiqué ne concernait que les *écoles privées*; on l'avait pris pour le total des élèves de *toutes les écoles*. Or en 1860, pour les écoles primaires de toute catégorie, y compris les écoles gardiennes et les écoles d'adultes, ce total était de 1,251,653 élèves, ce qui donne, eu égard à la population entière (15,673,535 habitants), une proportion de 1 à 12 $\frac{1}{4}$ environ.

1868, année d'agitation où les écoles ont été momentanément fermées, et où l'on est passé, en quelques mois, d'un retour vers l'obscurantisme à une exaltation progressiste non moins compromettante peut-être pour la paix des écoles, du moins jusqu'à ce que l'expérience ait appris aux nouveaux gouvernants à mesurer exactement la distance qui sépare le *possible* de l'*idéal*. En l'absence de documents tout à fait contemporains suffisamment complets, nous nous attacherons à la statistique de 1860, comme représentant une situation numérique à laquelle le contre-coup des derniers événements a dû, ce semble, à peu près ramener les écoles.

Les publicistes espagnols se plaisent à remonter dans le passé pour mesurer les pas de géant qu'on a faits au XIX^e siècle dans la voie de la diffusion des lumières. Voici, par exemple, un tableau comparatif assez éloquent, que nous empruntons à M. F. Garrido :

1797.

NOMBRE D'ÉCOLES.		NOMBRE D'ÉLÈVES.	
Écoles de			
garçons . 8,704	} 11,007	Garçons	304,613
„ de filles . 2,303		Filles	88,513
Pensionnats de			
garçons . 99	} 506	Garçons	4,505
„ de filles . 50		Filles	2,745
Maisons d'étu-			
des. . . 357	} 11,513	Jeunes gens . . .	28,700
Totaux. .			429,076

1859.

NOMBRE D'ÉCOLES.		NOMBRE D'ÉLÈVES.	
Écoles de			
garçons. 15,898	} 22,060	Garçons	731,256
„ de filles. 6,162		Filles	355,322
Collèges, écoles se-			
condaires du génie	} 228	Jeunes gens . . .	54,641
civil, industriel-			
les, vétérinaires	} 22,288		
et universités.			
Totaux. .			1,141,219

De partibus.	D'adultes.	TOTAL des écoles privées.	TOTAL GÉNÉRAL des écoles.	Rapport du nombre des écoles avec celui des habitants.	PROVINCES.
»	»	7	317	1 à 67	Alava.
1	»	22	225	1 » 222	Albacete.
»	»	35	395	1 » 232	Alicante.
»	»	26	257	1 » 291	Almeria.
»	»	10	347	1 » 117	Avila.
»	3	103	398	1 » 243	Badajoz.
2	»	52	216	1 » 285	Baléares.
16	16	365	862	1 » 171	Barcelone.
1	1	37	850	1 » 93	Burgos.
»	2	44	494	1 » 153	Caceres.
2	6	142	280	1 » 337	Cadiz.
»	»	»	»	»	Canaries.
»	16	48	359	1 » 174	Castellon.
»	22	116	410	1 » 145	Ciudad-Real.
»	»	76	286	1 » 215	Cordoue.
46	»	137	700	1 » 172	La Corogne.
»	»	4	467	1 » 129	Cuenca.
»	»	70	333	1 » 194	Gerona.
2	»	93	537	1 » 194	Grenade.
»	»	13	559	1 » 90	Guadalajara.
»	»	59	212	1 » 144	Guipuzcoa.
»	»	78	220	1 » 191	Huelva.
»	»	6	526	1 » 98	Huesca.
»	»	50	315	1 » 272	Jaen.
»	»	39	1309	1 » 61	Leon.
2	1	54	664	1 » 95	Lerida.
»	74	90	411	1 » 109	Logroño.
»	»	820	1000	1 » 86	Lugo.
6	»	264	621	1 » 178	Madrid.
7	10	103	355	1 » 307	Malaga.
»	»	37	238	1 » 370	Murcie.
»	»	8	624	1 » 107	Navarre.
»	»	11	522	1 » 170	Orense.
»	»	132	969	1 » 119	Oviedo.
2	23	81	537	1 » 81	Palencia.
»	»	38	474	1 » 225	Pontevedra.
»	»	19	625	1 » 109	Salamanca.

Tandis que, dans l'espace de 60 ans, la population du royaume s'est accrue d'un peu plus de 50 p. c., le nombre des écoles a été doublé, et le relevé de leur fréquentation a accusé une augmentation de 150 p. c. (1). Si l'on songe aux vicissitudes qu'a traversées l'Espagne dans le même laps de temps, on conviendra que ces résultats ne lui donnent pas lieu de désespérer de l'avenir.

Nous donnons ici, d'après l'*Anuario estadístico* publié en 1862-1863, le tableau général, par province, des écoles primaires de toute catégorie existant à la fin de 1860 : nous recueillerons ensuite quelques renseignements sur leur population.

ALPHONSE LEROY.

(Pour être continué.)

(1) En revanche, le clergé a perdu, de 1797 à 1859, 70 p. c. de ses membres, d'où M. Garrido conclut qu'en Espagne la population et l'instruction croissent à mesure que le clergé diminue. Son zèle libéral le conduit même à des supputations quelque peu fantastiques : en 1983, dit-il, si l'accroissement suit la même proportion, la population sera de 28 millions d'âmes ; les écoles seront fréquentées par 6,500,000 élèves, et les gens d'église ne seront plus qu'au nombre de 8,500. Sans aller jusque là, on ne peut disconvenir que ces inductions ne soient de nature à provoquer des réflexions sérieuses.

LETTRES ET SCIENCES.

DANS QUEL BUT APULÉE A ÉCRIT LES MÉTAMORPHOSES⁽¹⁾.

Apulée a-t-il eu, en écrivant ses *Métamorphoses*, un autre but que d'amuser ses lecteurs? Commentateurs, traducteurs et critiques ont déployé dans l'étude de cette question délicate leur érudition et leur sagacité, mais leurs conclusions sont loin de s'accorder entre elles.

D'après Schoell ⁽²⁾, qui reproduit en cela l'opinion d'un ancien traducteur (l'abbé Compain de Saint-Martin): " L'Ane „ d'or est un roman satirique, dans lequel Apulée se moque „ avec beaucoup d'esprit et d'originalité des ridicules et des „ vices qui dominaient dans son siècle, de la superstition qui „ était générale, du penchant pour le merveilleux et la magie, „ de la fourberie des prêtres du paganisme, de la mauvaise „ police qui régnait dans l'empire romain et qui permettait „ aux voleurs d'exercer impunément toutes sortes de brigandages. „ Cette manière de voir est partagée par M. Victor Chauvin, dans son *Étude sur les romanciers grecs et latins* ⁽³⁾.

Nous avouons qu'elle ne nous paraît nullement admissible.

Quoi! ce serait Apulée, l'initié, le thaumaturge, le prêtre d'Esculape, qui ferait la satire du penchant de son siècle pour le merveilleux et la magie? S'il rejette certaines pratiques superstitieuses, en particulier celles des prêtres de Cybèle, il le fait dans l'intérêt même de la cause qu'il défend. Sa vie entière montre d'ailleurs que, au lieu de vouloir fronder

⁽¹⁾ Nous renvoyons, pour nos citations, à l'édition latine-française de M. Bétoland. Paris, Garnier, 2 volumes in-12.

⁽²⁾ Histoire de la littérature romaine.

⁽³⁾ Paris, 1862, in-12; pages 265-266.

les tendances mystiques de son époque; il ne contribua pas peu à les développer ⁽¹⁾.

D'autre part, toutes les histoires de brigands qu'il entasse à plaisir ne prouvent nullement qu'il voulût attaquer la mauvaise police de l'Empire romain : ces récits d'enlèvements, de vols, d'assassinats, étaient en quelque sorte indispensables à tout roman bien charpenté ⁽²⁾. Nos romans modernes sont mieux fournis encore en ce genre, et qui donc s'imaginerait y voir une satire de la mauvaise administration de la sûreté publique? En outre, l'étrange assertion de Schoell est catégoriquement repoussée par un passage du VII^e livre, où un personnage, qui se donne pour le brigand Hémus, dit : " Enfin „ César ne voulut plus que la troupe du brigand Hémus existât, „ et sur-le-champ elle fut anéantie, tant a de puissance la „ moindre volonté d'un grand prince ⁽³⁾! „ Cette flatterie, assez adroitement glissée à l'adresse de l'empereur, ne sent guère le censeur morose.

Bref, nous ne trouvons pas dans l'Ane d'or le caractère satirique que Schoell prétend y apercevoir.

Une autre thèse, soutenue par le dernier traducteur d'Apulée, M. Victor Bétoland, tend à prouver que les Métamorphoses ne sont qu'une sorte de salmigondis, de débauche d'imagination. " Apulée, dit l'élégant traducteur ⁽⁴⁾, Apulée, qui se „ piquait avant tout d'avoir un talent flexible et universel et „ qui était infiniment jaloux des succès littéraires, voulait „ prouver à l'Afrique latine qu'il possédait bien réellement „ cette multiplicité de genres dont il se vante en mille occasions. Il voulait prouver qu'il parviendrait à reproduire des „ œuvres badines et légères avec autant de succès qu'il en „ avait eu en traduisant les œuvres philosophiques des Aristote „ et des Platon. „ Les arguments qu'expose ensuite M. V. Bétoland ne nous paraissent pas très concluants. Parce que le livre d'Apulée est indigeste et bigarré, parce que le style en

⁽¹⁾ Voyez la Notice de M. Bétoland, § 2, tome I^{er}, p. XXIII, sqq.

⁽²⁾ Est-il besoin de rappeler que c'est là le thème ordinaire des romans d'Héliodore, de Longus, d'Achille Tatius, de Xénophon d'Éphèse, etc.?

⁽³⁾ L. VII, p. 212.

⁽⁴⁾ Avant-propos des Métamorphoses, tome I^{er}, p. XLIV, sqq. .

est prétentieux, parce que les peintures licencieuses n'y sont pas ménagées, faut-il nier qu'une idée philosophique ou religieuse ait présidé à la composition de cette œuvre?

Si M. Bétoland a été un peu loin, il faut peut-être l'attribuer à une espèce de réaction contre les exagérations des anciens commentateurs. Le traducteur français repousse avec raison les explications par trop complaisantes du philologue Béroalde et de ses successeurs ⁽¹⁾, qui voyaient dans les Métamorphoses une allégorie perpétuelle, une doctrine philosophique habilement enveloppée dans les voiles de la fiction.

Mais le savant Bosscha nous semble avoir deviné juste, quand il dit ⁽²⁾ : " Ceux qui ne veulent voir dans les Métamorphoses qu'un ramas confus d'obscénités, ont d'Apulée l'opinion la plus fausse. Imbu dès l'adolescence des préceptes des anciens philosophes, il s'occupait perpétuellement de l'investigation de la nature et habitait en quelque sorte au sein de son Platon et de sa philosophie.... Au débordement des mœurs de l'univers romain, rien ne pouvait s'opposer d'une manière plus efficace que les mystères antiques, l'institution la plus belle des Athéniens, selon Cicéron, et faite pour adoucir et civiliser l'espèce humaine ; qui non seulement donnait une idée plus véritable de Dieu et de la nature, mais purifiait encore les âmes par d'excellents principes de morale. Apulée avait été initié à ces mystères ; il voulut composer un ouvrage dans le but de propager ces saintes et salutaires initiations, dans le but d'apprendre à ses concitoyens qu'au milieu d'une si grande corruption, ce remède unique et essentiellement moral les ramènerait à un genre de vie plus conforme à la dignité humaine... Voilà l'origine des Métamorphoses. „ Cette opinion est aussi la nôtre. Seulement nous regrettons que Bosscha se soit contenté de la développer en beau latin, sans l'appuyer de preuves et de témoignages. Telle est la lacune que nous allons essayer de combler.

Sans doute, si Apulée n'avait qu'une réputation de littéra-

⁽¹⁾ V. le III^e volume de l'Apulée d'Oudendorp et Bosscha, pp. 6-7.

⁽²⁾ Dans sa dissertation. *De vita, scriptis, etc. Apulei*, tome III de son édition, p. 511, sqq.

teur, de conteur, il serait puéril de chercher dans son roman autre chose qu'un agréable jeu d'esprit. Mais ce même homme a traduit le Phédon de Platon; il a écrit sur la parfaite république, sur la musique et l'arithmétique; nous lui devons une exposition de la doctrine platonicienne, une dissertation sur le Démon de Socrate, un traité sur le Monde. Il a passé aux yeux de ses contemporains pour un savant très distingué. Enfin, Saint Augustin ne le considérerait-il pas comme un des coryphées du paganisme (1)?

Il n'est donc pas hors de propos de chercher à dégager du récit de Lucius quelque idée élevée, quelque intention philosophique.

Certes, nous ne nierons pas que les indécences et les peintures graveleuses se rencontrent trop fréquemment dans les onze livres de l'Ane d'or. Mais ces obscénités étaient, par malheur, l'attrait inséparable de tout conte milésien, et Apulée n'a fait en cela que se conformer aux lois du genre. N'était-ce pas à la faveur de ces contes licencieux, si avidement recherchés par le goût dépravé de l'époque, qu'Apulée voulait répandre quelques idées philosophiques, morales et surtout religieuses? Aristophane lui-même, au milieu de ses bouffonneries ordurières, ne s'affiche-t-il pas en moraliste? Et Xénophon est-il toujours bien chaste dans son Banquet? A plus forte raison, au milieu des débordements d'un siècle dissolu, Apulée résolut-il d'assaisonner de quelques contes lascifs les hautes maximes qui, débitées *ex professo*, n'eussent guère été lues que par quelques initiés.

Appelons au secours de notre thèse l'auteur lui-même.

Le début du roman est bien de nature à ne pas effaroucher un lecteur qui veut autre chose que de la morale: " Je vais
 „ vous présenter ici, ajustées ensemble, diverses fables milé-
 „ siennes; puissent-elles flatter d'un agréable murmure votre
 „ oreille bienveillante! Si vous ne dédaignez point de par-
 „ courir ce papyrus égyptien sur lequel s'est promenée la

(1) Voyez notamment le VIII^e livre de la Cité de Dieu. Quelques pères de l'église disent qu'on regardait même Apulée comme un faiseur de miracles. D. Hieronym., in Psalm. 81. Lactant., Div. Instit., V, 3. D. August. ad Marcell., Epist. V, etc.

„ pointe d'un roseau du Nil, vous verrez avec étonnement des
„ créatures humaines changer de figure, de condition, et
„ réciproquement revenir ensuite à leur premier état ⁽¹⁾. „
Mais les exordes par insinuation doivent inspirer quelque
défiance. Ne nous décourageons donc point et tâchons de dé-
couvrir le philosophe et l'initié sous le masque du conteur.

— Lucius, le héros du roman, rencontre deux compagnons
de voyage, ils lient connaissance, et l'un d'eux raconte une
aventure fantastique qui lui est arrivée et où naturellement
la magie joue un grand rôle. Mais son compagnon qui, dit le
commencement du récit, avait obstinément refusé d'y ajouter
foi, persistait toujours. — “ Fables que tout cela, disait-il,
„ et fables comme il n'y en a point! Jamais mensonge ne fut
„ plus absurde. „ Puis, se tournant de mon côté: “ Quoi!
„ seigneur, vous qui, à votre extérieur et à vos manières,
„ semblez un homme éclairé, vous donnez dans une fable pa-
„ reille? „ — “ Apprenez, lui répondis-je, que, selon moi, il
„ n'y a rien d'impossible, et que les lois de la fatalité prési-
„ dent à tous les événements de ce monde. A vous, à moi, à
„ tous tant que nous sommes, n'arrive-t-il pas souvent des
„ choses surprenantes et presque sans exemple? Hé bien!
„ qu'on les raconte à un ignorant, il n'y croira point. Quant
„ à moi, je ne mets pas en doute la véracité de votre cama-
„ rade, et je le remercie fort de la distraction que nous a
„ donnée son histoire, etc. ⁽²⁾ „

Un peu plus haut, le même personnage avait dit à notre
sceptique: “ Ce que vous repoussez opiniâtement et en fai-
„ sant la sourde oreille est peut-être de la plus exacte vérité.
„ Quoi! ne savez-vous pas ce que c'est qu'une détestable pré-
„ vention? Telle chose nous paraît une fausseté, parce que
„ nous ne l'avons jamais entendue, jamais vue, parce qu'elle
„ nous semble du moins au-dessus de la portée de notre in-
„ telligence, et si nous l'examinons avec un peu plus de soin,
„ nous reconnaissons qu'elle est non seulement aisée à con-
„ cevoir, mais encore des plus faciles à exécuter ⁽³⁾. „ Recon-

⁽¹⁾ Livre I^{er}, initio.

⁽²⁾ L. I^{er}, p. 24.

⁽³⁾ L. I^{er}, p. 6.

naît-on là ce ton d'ironie qui, selon M. Chauvin ⁽¹⁾, règne dans tout l'ouvrage? Évidemment les insinuations de Lucius ne sont pas sans motif, et elles préparent habilement le lecteur aux récits mystiques du XI^e livre.

En poursuivant notre examen, nous arrivons au célèbre mythe de Psyché (livres IV, V, VI); nous ne nous arrêterons pas à en analyser la portée philosophique, de peur de nous égarer dans de vaines hypothèses et surtout de sortir des limites que nous nous sommes tracées.

Passons à l'histoire des prêtres de Cybèle ⁽²⁾, qui se trouve également dans Lucien ⁽³⁾, et qui nous montre Apulée s'indignant des infamies et des jongleries stupides des sectateurs de la grande déesse.

Nul doute que le philosophe platonicien ne trouvât dangereuses, pour la religion même, ces pratiques déjà tombées en discrédit aux yeux des gens éclairés. Il regarde le culte des Corybantes presque comme une impiété: " Un des principaux habitants de la ville, dit-il quelque part ⁽⁴⁾, homme dévot „ d'ailleurs et plein de respect pour les dieux, accourt à leur „ rencontre, etc. „ Il prodigue aux prêtres de Cybèle les expressions les plus méprisantes ⁽⁵⁾. Il décrit avec dégoût leurs transports désordonnés, leur délire furieux, et il ajoute ces belles paroles: "... comme si la présence des dieux avait coutume, non pas de rendre les mortels meilleurs, mais de leur apporter la faiblesse ou les maladies ⁽⁶⁾! „ Il est clair que l'indignation d'Apulée est celle d'un homme sincèrement attaché au paganisme, et non d'un sceptique du genre de Lucien.

Mais voici un passage vraiment curieux. Dans le IX^e livre, Lucius commence ainsi le récit d'une aventure passablement scandaleuse: " Le sort avait donné pour femme à mon maître

(1) Les romanciers grecs et latins, p. 266.

(2) L. VIII et IX.

(3) Lucius ou l'Ane, §§ 35-41.

(4) L. VIII, p. 271.

(5) *Unum de triviali popularium facie* (L. VIII, p. 263). — *turconem* (ibid., p. 264). — *vaticinatione clamosa confecto mendacio* (ibid., p. 267). — *merito invisos ac detestabiles* (ibid., p. 270). — *purissimi illi sacerdotes* (L. IX, p. 280) — etc.

(6) L. VIII, p. 267.

„ la créature la plus méchante, la plus détestable, et il en
 „ éprouvait toutes sortes de chagrins... Il ne manquait pas
 „ un vice à cette abominable mégère; dans son âme, comme
 „ dans un fangeux cloaque, s'étaient réunies toutes les turpi-
 „ tudes. Elle était malicieuse, cruelle, débauchée, ivrognesse,
 „ querelleuse, entêtée, aussi avare dans ses infâmes rapines,
 „ que prodigue dans ses hideuses dépenses, étrangère à toute
 „ bonne foi, ennemie déclarée de la pudeur. *Elle méprisait et*
 „ *foulait aux pieds les saintes divinités; puis, en guise d'une sorte*
 „ *de religion, elle feignait le culte mensonger d'un dieu qu'elle*
 „ *disait seul et unique: vaines simagrées par lesquelles elle donnait*
 „ *le change à tout le monde* (1). „ Qui ne reconnaît ici une tirade
 contre le christianisme naissant? Certes, le portrait de cette
 épouse chrétienne n'est guère flatté; et on dirait qu'Apulée,
 en y accumulant toutes les noirceurs imaginables, a voulu
 rendre responsable de la corruption universelle la religion
 nouvelle, en qui il voyait peut-être déjà une rivale redoutable
 pour le paganisme.

Notre philosophe montre le bout de l'oreille dans un autre
 endroit assez remarquable où, à propos du jugement de Pâris,
 il se lance dans une diatribe contre la vénalité des juges: " Eh!
 „ comment qualifier cet autre jugement que rendirent les Athé-
 „ niens, ces législateurs éclairés, ces maîtres de toute science?
 „ Le vieillard dont la sagesse et la prudence divine fut, par
 „ l'oracle de Delphes, proclamée supérieure à celle de tous les
 „ hommes, ne succomba-t-il pas aux ruses et à la jalousie
 „ d'une faction détestable? accusé de corrompre la jeunesse,
 „ quand au contraire il la contenait et la réfrénait, ne fut-il
 „ pas condamné à périr en buvant le suc mortel d'une herbe
 „ vénéneuse? Du reste, il a laissé une tache éternelle d'igno-
 „ minie sur ses concitoyens, *puisque, même aujourd'hui, les plus*
 „ *excellents philosophes suivent de préférence sa secte comme*
 „ *sainte entre toutes, et que, dans leur fervent désir d'atteindre*
 „ *au vrai bonheur, ils ne jurent que par son nom.* — Mais
 „ pour que personne ne blâme cette boutade d'indignation et
 „ ne se dise à soi-même: ne voilà-t-il pas qu'il nous faut main-

(1) L. IX, p. 288.

„ **tenant** supporter les diatribes philosophiques d'un âne? je
 „ **repren**ds mon récit, etc. ⁽¹⁾ „
 „ **Enfin**, selon nous, le XI^e livre tout entier décide la question
 en **notre** faveur.

Aucun ouvrage de théurgie antique ne nous a laissé une
 plus **vive** impression que cette partie de l'ouvrage d'Apulée.
 Mais **tous** les critiques ne partagent pas notre sentiment, et
 le **plus** rebelle à l'admiration c'est — qui le croirait? — le
 meilleur traducteur d'Apulée, M. V. Bétoland. La crainte de
 tomber dans le travers commun aux interprètes, qui ne voient
 rien **au-dessus** de leur auteur, a poussé M. Bétoland à faire
montre d'une sévérité outrée. Après avoir flétri, avec raison,
 l'indécence de certains passages de l'Ane d'or, il ajoute : „ Et
 „ **tous** ces éléments impurs, nous dirons presque ces leçons
 „ de **libertinage**, quel correctif puissant, quel préservatif salu-
 „ taire en neutraliserait la funeste impression? Ce serait un
 „ vain **lux**e d'oraisons, une prétentieuse pompe de liturgie; ce
 „ **serait** le récit détaillé des initiations aux mystères d'Isis et
 „ d'**Osiris**. Mais comment ne pas prendre cette partie du livre
 „ **pour** ce qu'elle est réellement? Est-ce autre chose qu'une
 „ **indis**crétion calculée de l'auteur, qu'une description de pure
 „ **curios**ité? Est-ce autre chose qu'un véritable programme
 „ de **ces** fêtes, qui en fait connaître l'ordre et la marche, mais
 „ **qui** n'en respire en aucune façon la sainteté, qui n'en com-
 „ **muni**que en aucune façon la haute influence, si sainte et
 „ **haute** influence il y a ⁽²⁾? „

Ce **jug**ement nous paraît injuste, et nous nous hâterons d'in-
 voquer le texte même d'Apulée.

Le **dé**but du livre qui nous occupe est d'une ravissante poésie :
 „ **A** la première veille de la nuit environ, réveillé par une
 „ **fray**eur subite, je vois une lumière éblouissante : c'était la
 „ **plei**ne lune, dont le disque radieux s'élevait en ce moment
 „ du **sein** des mers. Le mystère, le silence, la solitude, tout
 „ **invita**it au recueillement ⁽³⁾. „ Cette scène ne rappelle-t-elle

⁽¹⁾ L. X, p. 362-363.

⁽²⁾ Avant-propos des Métamorphoses, Tome I^{er}, p. XLIV.

⁽³⁾ L. XI, initio.

pas le morceau célèbre de Châteaubriand : *Deux perspectives de la nature* ⁽¹⁾ ?

Lucius, ou plutôt Apulée, profite de l'occasion pour exposer son système philosophique et religieux : " Je savais que la
 „ reine des nuits, divinité de premier ordre, exerce un pouvoir
 „ souverain et régit toutes choses ici-bas par sa providence ;
 „ je savais que non-seulement les animaux et les monstres
 „ sauvages, mais encore les objets inanimés, subsistent par
 „ la divine influence de sa lumière et de ses propriétés,
 „ etc., etc. ⁽²⁾ „

Lucius s'endort, après avoir adressé sa prière à la déesse Isis. Pendant son sommeil, celle-ci lui apparaît : " J'avais à
 „ peine fermé les yeux que, du milieu des flots, s'éleva une
 „ apparition capable de commander le respect aux immortels
 „ eux-mêmes. Secouant l'onde amère, cette éblouissante image
 „ vint se placer devant moi... „ Isis rappelle d'abord qu'elle
 „ est adorée par tous les peuples sous mille noms différents. Elle
 „ console Lucius et lui promet qu'il reprendra la forme humaine
 „ dans une fête qui aura lieu le lendemain. " Mais par-dessus
 „ tout, ajoute-t-elle, souviens-toi que le reste de ta carrière
 „ doit m'être dévoué jusqu'au terme de ton dernier soupir...
 „ *Du reste, tu vivras heureux, tu vivras plein de gloire sous*
 „ *ma protection* ; et lorsque, ayant accompli le temps de ta
 „ destinée, tu seras descendu aux sombres demeures, là égale-
 „ ment, dans cet hémisphère souterrain, tu me retrouveras
 „ brillante au milieu des ténèbres de l'Achéron, souveraine
 „ des demeures du Styx ; et toi-même, hôte des Champs-
 „ Élyséens, tu continueras d'offrir tes hommages assidus à ta
 „ protectrice. Que si, par un culte pieux, par une dévotion
 „ exemplaire, *par une chasteté inviolable*, tu te montres avant
 „ ce temps-là digne de ma grâce toute-puissante, *tu sauras*
 „ *que seule aussi j'ai le droit de prolonger tes jours au-delà du*
 „ *terme fixé par les destins* ⁽³⁾. „ L'intention morale du roman-
 „ cier saute aux yeux : la promesse d'une vie longue et heureuse,
 „ accordée comme récompense aux initiés d'Isis, était bien faite
 „ pour attirer les prosélytes.

(1) Génie du Christianisme, 1^{re} partie, livre V, c. 2.

(2) L. XI, p. 366.

(3) L. XI, p. 372-373.

Vient la description des fêtes célébrées à Corinthe en l'honneur d'Isis, fêtes où Lucius recouvrera une figure humaine. " Bientôt les ténèbres de la nuit fuient devant le soleil qui se lève et dore l'horizon. De toutes parts, avec un empressement religieux et vraiment triomphal, des groupes se répandent sur les places publiques. Outre la satisfaction dont j'étais pénétré, il me semblait que la nature entière respirait l'allégresse. Sur les animaux, autour des maisons, dans l'air même, je sentais circuler comme une atmosphère de bonheur. Au froid glacial de la nuit précédente avait succédé une température aimable et douce; les petits oiseaux égayés par la tiède haleine du printemps, faisaient entendre des chants harmonieux, et leurs doux accords rendaient hommage à la mère des astres et des siècles, à la maîtresse de l'univers entier. Les arbres même... s'épanouissaient aux souffles de l'Auster; un naissant feuillage les embellissait, et leurs bras, doucement agités, bruissaient avec un agréable murmure. Le fracas étourdissant des tempêtes s'était apaisé; la mer avait calmé le tourbillon de ses vagues, qui venaient expirer paisiblement sur la rive. Enfin le ciel était pur de tout nuage, et rien n'obscureissait l'azur immortel de sa voûte.⁽¹⁾ „ Est-ce là le ton d'un pédantesque narrateur, comme le prétend M. Bétoland, ou celui d'un homme véritablement ému? Quelle vérité, quelle fraîcheur dans cette peinture! Quel enthousiasme religieux!

Que l'on parcoure ensuite le tableau du cortège d'Isis, on y retrouvera également un écrivain convaincu, qui sent vivement ce qu'il décrit.

Bientôt nous voyons Lucius percer jusqu'au grand-prêtre, dévorer la couronne de roses qui doit le délivrer du charme funeste auquel il est enchaîné, et reprendre la forme humaine au milieu du peuple stupéfait. Alors le prêtre lui adresse ces paroles: " Après tant d'épreuves diverses, après toutes les tempêtes violentes qui vous ont balloté, vous êtes enfin parvenu, Lucius, au port de la tranquillité et à l'autel de la miséricorde. „ *Ni votre naissance, ni votre haute position sociale, ni cette instruction même qui vous distingue, ne vous ont été de la*

(¹) L. XI, p. 374-375.

„ moindre utilité. Vous aviez suivi les penchans d'une ardente
 „ jeunesse, vous vous étiez laissé aller à des voluptés indignes
 „ d'un homme libre, et vous avez payé cher une curiosité fatale.
 „ Mais enfin l'aveugle fortune... vous a conduit à cette religieuse
 „ béatitude... Que ses fureurs cherchent désormais une autre
 „ victime : car ceux dont notre puissante déesse protège l'exis-
 „ tence en les prenant à son service, ne sont plus exposés à la
 „ rage du sort... Prenez donc désormais un visage plus joyeux...
 „ Que les impies voient : qu'ils voient et qu'ils reconnaissent
 „ leur erreur. Voilà Lucius qui est dégagé de ses anciennes
 „ épreuves, et qui, grâce à la protection de la grande Isis,
 „ triomphe de sa propre fortune. Cependant, pour que vous
 „ soyez plus en sûreté et mieux garanti, engagez-vous dans notre
 „ sainte milice... Vouez-vous désormais au culte de notre
 „ religion, et subissez volontairement le joug de ce ministère :
 „ car ce sera quand vous aurez commencé à servir la déesse,
 „ que vous sentirez plus vivement les douceurs de votre
 „ liberté ⁽¹⁾. „ En vérité, comment les critiques français ont-ils
 „ pu s'obstiner “ à ne pas prendre Apulée au sérieux ⁽²⁾, „
 „ en présence de ces pages remarquables ? Dans le noble discours
 „ du grand-prêtre, l'intention morale éclate, pour ainsi dire, à
 „ chaque ligne. Le conteur milésien fait place au philosophe, à
 „ l'initié, qui flétrit les débauches impures du siècle et qui montre
 „ dans la religion le seul remède à l'immoralité et aux malheurs
 „ qu'elle entraîne inévitablement.

Rappeler son lecteur à la vertu : tel est le but non équivoque
 d'Apulée. Voyez comme il insiste sur la difficulté de conserver
 des mœurs pures : “ Quelque fervent que fût le désir dont
 „ j'étais animé, des craintes religieuses me retenaient cepen-
 „ dant, parce que je m'étais longtemps interrogé moi-même
 „ sur la difficulté de remplir le saint ministère et sur celle de
 „ garder ma chasteté. Je savais de quelle prudence et de quelle
 „ circonspection il faut s'entourer au milieu de tant de dangers
 „ où l'on est exposé dans la vie ; et ces réflexions continuelles
 „ faisaient, je ne sais comment, que, malgré la ferveur de

(1) L. XI, p. 382-383.

(2) Expression de M. Bétoland.

mon zèle, je différerais toujours ⁽¹⁾. „ On croirait lire un chapitre détaché des confessions de Saint Augustin.

Ce que l'auteur nous dit du grand-prêtre Mithras n'est pas moins caractéristique : “ Souvent j'allais trouver le grand-
 „ prêtre, et je le priais avec les plus instantes supplications
 „ de m'initier enfin aux mystères de la nuit consacrée. Mais
 „ lui, personnage grave d'ailleurs et *célèbre par son exacte ob-*
 „ *servance d'une religion de si grande chasteté*, me recevait avec
 „ la douceur et la bonté d'un père qui modère dans ses enfants
 „ des désirs prématurés ⁽²⁾. „ Et quand Lucius nous peint le
 bonheur qu'il éprouve à habiter dans l'enceinte sacrée, à assister
 aux cérémonies religieuses, à fréquenter la société des prêtres,
 nous apercevons comme un vague reflet des magnifiques scènes
 d'Athalie : Mithras rappelle Joad, et Lucius a quelques traits
 d'Eliacin.

Terminons par une citation où Apulée s'élève à une grandeur
 et à un pathétique que n'eussent pas désavoué les Pères de
 l'Église : “ Enfin... lorsque j'eus payé mon humble tribut d'ac-
 „ tions de grâces, d'une manière bien imparfaite sans doute,
 „ mais selon mes facultés, je me préparai à regagner mes péna-
 „ tes depuis si longtemps abandonnés, et ce ne fut pas sans
 „ un déchirement de cœur, que je brisai les liens qui m'atta-
 „ chaient à la déesse. Je me prosternai devant elle, longtemps
 „ de ma face j'essuyai ses pieds augustes au milieu d'un torrent
 „ de larmes; et avec des sanglots qui étouffaient à chaque
 „ instant ma voix, je prononçai cette dévote prière : “ Sainte
 „ déesse, perpétuellement active à la conservation du genre
 „ humain, toujours prodigue de vos largesses et de vos soins
 „ envers les mortels, vous avez pour les malheureux et les
 „ affligés la douce affection d'une mère. Il n'y a pas de jour,
 „ pas de nuit, pas de moment si rapide, qui s'échappe sans
 „ être signalé par un de vos bienfaits, sans que vous pro-
 „ tégez les hommes sur la terre et sur l'océan, sans que
 „ vous écartiez d'eux les orages de la vie, etc., etc... Mais
 „ hélas! pour redire vos louanges, trop faible est mon génie,
 „ et pour vous offrir des sacrifices, trop faible est mon patri-

⁽¹⁾ L. XI, p. 387.

⁽²⁾ L. XI, p. 389.

„ moine. Non, ma voix n'a pas assez d'abondance pour
 „ exprimer les sentiments que m'inspire tant de grandeur; et
 „ jamais je n'y saurais parvenir, eussé-je mille bouches, autant
 „ de langues, une poitrine infatigable, un flux éternel de pa-
 „ roles. Mais, bien que doublement pauvre, je puis du moins
 „ être religieux : toujours présente à ma mémoire sera votre
 „ sainte image, et de mon cœur je veux faire un temple où
 „ elle soit adorée constamment. „ Ainsi je priai la puissante
 „ déesse; ensuite me jetant au cou du grand-prêtre Mithras,
 „ mon père désormais, j'y restai longtemps suspendu; je le
 „ couvris de mes baisers, je lui demandai pardon de ce que
 „ je ne pouvais dignement le récompenser de ses immenses
 „ bienfaits ⁽¹⁾. „

Voilà qui suffit pour montrer combien peu sont fondés les dédains dont M. Bétoland croit devoir accabler le XI^e livre des Métamorphoses, où il ne voit que “ la complaisante érudition d'un polygraphe décrivant minutieusement une liturgie mystérieuse ⁽²⁾. „

Pour nous, nous n'hésitons pas à placer le dénouement des Métamorphoses au rang des plus belles pages de l'antiquité. L'accent profondément religieux, l'enthousiasme mystique, l'onction pénétrante qui règnent dans maint passage du XI^e livre laissent au lecteur une impression forte et salutaire.

Les Métamorphoses nous paraissent avoir été composées surtout en vue d'y insérer ce morceau capital. Et cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable, que la fin du roman appartient évidemment en propre à Apulée. Non seulement le dénouement de l'opuscule de Lucien diffère complètement de celui de l'Ane d'or, mais encore, dans ce dernier, l'auteur ne craint pas de se substituer à son héros et d'entrer ouvertement en scène. Les détails personnels à Apulée abondent dans le XI^e livre, et ont fourni plusieurs éléments aux biographies de notre romancier ⁽³⁾. — Lucius, qui se donnait au début du récit pour un Grec, se trouve à la fin (métamorphose imprévue

⁽¹⁾ L. XI, p. 395-397.

⁽²⁾ Avant-propos des Métamorphoses, Tome I^{er}, p. XLIV, et note, p. 483.

⁽³⁾ Consulter la notice de M. Bétoland, et le III^e volume de l'édition d'Apulée par Bosscha.

et assez divertissante) transformé en un habitant de Madaure ⁽¹⁾. Il y a, ce nous semble, dans cette contradiction, que M. Bétoland qualifie de monstrueuse ⁽²⁾, autre chose qu'une simple inadvertance. Par un ingénieux artifice, Apulée, en se découvrant à demi, met en quelque sorte sa morale en action, et se présente à ses contemporains comme un vivant témoignage de la sainte influence des initiations.

Concluons donc, avec Bosscha, que le but d'Apulée, en écrivant les Métamorphoses, a été de répandre, sous une forme piquante et populaire, les doctrines des initiés d'Isis, l'amour de la philosophie, et de relever ainsi tant soit peu le niveau moral du paganisme.

P. THOMAS,

Docteur en philosophie et lettres.

FORMULE GÉNÉRALE D'UN EMPRUNT AVEC PRIMES.

Une ville veut émettre un emprunt de C francs en N obligations donnant chacune un intérêt annuel de i fr. et remboursables, par la voie du sort, en m + n années d'après les conditions suivantes :

Pour les m premières années, une prime P sera répartie annuellement entre p obligations qui seront payables, sans intérêt, dans le courant de l'année et à partir d'une époque déterminée; en outre un certain nombre d'obligations seront remboursées par c fr. à la fin de chaque année.

Pour les n années suivantes, la prime à répartir entre p obligations sera réduite à P' fr., et la somme affectée à chaque obligation remboursable sera réduite à c' fr.

On propose de déterminer :

- 1° le nombre des obligations à rembourser chaque année;*
- 2° l'annuité à consacrer à l'amortissement.*

Désignons par

⁽¹⁾ L. XI, p. 400.

⁽²⁾ Tome I^{er}, p. 495 (note).

Mais

$$N - N_1 = n_1, \quad N_1 - N_2 = n_2, \quad N_2 - N_3 = n_3 \text{ etc.}$$

substituons ces valeurs dans les égalités précédentes, et posons

$$\frac{c + i}{c} = q,$$

nous aurons, après réduction :

$$\left. \begin{aligned} n_2 &= n_1 q \\ n_3 &= n_2 q = n_1 q^2 \\ n_4 &= n_3 q = n_1 q^3 \\ &\dots \dots \dots \\ n_m &= n_{m-1} q = n_1 q^{m-1}. \end{aligned} \right\} (\beta)$$

Passons maintenant aux annuités à payer pendant les n dernières années,

En posant

$$P' - (c' + i) p = Q',$$

nous aurons, comme ci-dessus :

$$\left. \begin{aligned} a'_1 &= Q' + n_m + 1 c' + N_m i \\ a'_2 &= Q' + n_m + 2 c' + N_{m+1} i \\ a'_3 &= Q' + n_m + 3 c' + N_{m+2} i \\ &\dots \dots \dots \end{aligned} \right\} (\gamma)$$

or

$$a'_1 = a'_2 = a'_3 \dots$$

donc

$$n_m + 2 c' = n_m + 1 c' + (N_m - N_{m+1}) i;$$

Mais

$$N_m - N_{m+1} = n_m + 1$$

par suite

$$n_m + 2 c' = n_m + 1 (c' + i)$$

de même

$$\begin{aligned} n_m + 3 \quad c' &= n_m + 2 \quad (c' + i) \\ n_m + 4 \quad c' &= n_m + 3 \quad (c' + i) \\ &\dots \end{aligned}$$

Posons enfin

$$\frac{c' + i}{c'} = r$$

il viendra, toute réduction faite :

$$\left. \begin{aligned} n_m + 2 &= n_m + 1 \quad r \\ n_m + 3 &= n_m + 2 \quad r = n_m + 1 \quad r^2 \\ n_m + 4 &= n_m + 3 \quad r = n_m + 1 \quad r^3 \\ &\dots \end{aligned} \right\} (\delta)$$

Mais

$$N = n_1 + n_2 + n_3 + \dots + n_m + n$$

donc, après substitution :

$$N = n_1 (1 + q + q^2 + \dots + q^{m-1}) + n_{m+1} (1 + r + r^2 + \dots + r^{n-1}),$$

ou

$$N = n_1 \frac{q^m - 1}{q - 1} + n_{m+1} \frac{r^n - 1}{r - 1};$$

or

$$q - 1 = \frac{i}{c} \quad \text{et} \quad r - 1 = \frac{i}{c'}$$

donc

$$N = n_1 (q^n - 1) \frac{c}{i} + n_{m+1} (r^n - 1) \frac{c'}{i} \quad (\varepsilon)$$

Tâchons d'exprimer n_{m+1} en fonction de n_1 . En combinant la dernière des égalités (α) avec la première des égalités (γ), nous trouvons, puisque $a_1' = a_m$,

$$n_{m+1} \quad c' = Q - Q' + n_m \quad c + (N_{m-1} - N_m) \quad i$$

or

$$N_{m-1} - N_m = n_m = n_1 q^{m-1}, \text{ et } c + i = q c$$

donc

$$n_{m+1} c' = Q - Q' + n_m (c + i) = Q - Q' + n_1 q^m c,$$

ce qui réduit notre formule (ε) à

$$Ni = n_1 (q^m r^n - 1) c + (Q - Q') (r^n - 1)$$

d'où finalement

$$n_1 = \frac{Ni - (Q - Q') (r^n - 1)}{(q^m r^n - 1) c}.$$

n_1 étant calculé, on aura immédiatement $n_2, n_3 \dots$

La valeur de l'annuité à consacrer à l'amortissement se déduit ensuite de la première des formules (α).

Si l'on désire connaître directement le nombre des obligations qui seront encore à rembourser après k années on remarquera que

$$N - N_k = n_1 + n_2 + n_3 + \dots + n_k$$

égalité qui donnera N_k après substitution des valeurs de $n_1, n_2 \dots n_k$ et réduction.

Remarque. Pour la plupart des emprunts avec primes, il y a annuellement deux ou quatre tirages partiels, entre lesquels on répartit, par parts égales, ou d'après toute autre convention, la prime P ou P' et le nombre des obligations à rembourser. Cela ne change en rien la formule générale trouvée, si les obligations restent remboursables à la fin de l'année.

Si l'on voulait tenir compte des intérêts qui incombent à la ville par suite du paiement, dans le courant de l'année, des obligations sorties avec primes, il faudrait les comprendre implicitement dans les valeurs de P et de P' .

F. RETSIN.

COORDONNÉES TRILINÉAIRES.

Comme l'usage des coordonnées trilinéaires tend à se généraliser de plus en plus, on lira peut-être avec quelque intérêt un essai donnant sous une forme plus ou moins neuve les principaux développements connus, et d'autres inédits, sur cette partie de la géométrie analytique qui ne tardera pas à être cultivée chez nous avec le même succès qu'en Angleterre et en Allemagne.

1. *Coordonnées-distances.* Nous rapporterons tous les points d'un plan à un triangle fixe $A_1 A_2 A_3$ de ce plan, appelé *triangle fondamental* ou *triangle de référence*, et dont nous désignerons les éléments comme suit :

(A_1, A_2, A_3) , les trois angles; (a_1, a_2, a_3) , les longueurs des trois côtés; $2p$ le périmètre; S la surface; (h_1, h_2, h_3) , les trois hauteurs, qui se coupent en H ; R , le rayon du cercle circonscrit, dont le centre est en O ; (r, r_1, r_2, r_3) , les rayons des cercles inscrit et ex-inscrits, dont les centres sont en I, I_1, I_2, I_3 ; G , le point d'intersection des médianes.

Cela posé, tout point X du plan est déterminé par ses distances (X_1, X_2, X_3) aux côtés du triangle de référence, la distance X_r étant positive ou négative, suivant que les points X et A_r sont du même côté ou de part et d'autre de a_r .

Deux de ces distances suffisent déjà pour fixer le point X , et les trois sont liées par l'identité

$$a_1 X_1 + a_2 X_2 + a_3 X_3 = 2 S,$$

qu'on peut encore mettre sous la forme

$$\frac{X_1}{h_1} + \frac{X_2}{h_2} + \frac{X_3}{h_3} = 1.$$

Les quantités (X_1, X_2, X_3) sont les coordonnées-distances du point X ; nous les désignerons toujours par une lettre majuscule affectée des indices 1, 2, 3.

2. *Coordonnées barycentriques.* Le point X peut encore être déterminé par les trois rapports

$$x_1 = \frac{X_1}{h_1}, \quad x_2 = \frac{X_2}{h_2}, \quad x_3 = \frac{X_3}{h_3},$$

qui portent les noms de *rapports coordonnés* ou de *coordonnées barycentriques*.

Soient B_1, B_2, B_3 les points où les droites $A_1 X, A_2 X, A_3 X$, rencontrent les côtés du triangle de référence; il est utile de remarquer les relations suivantes :

$$\begin{aligned} x_1 + x_2 + x_3 &= 1, \\ x_1 &= \frac{A_2 X A_3}{S} = \frac{X B_1}{A_1 B_1}, \quad x_2 = \dots, \\ A_2 B_1 : A_3 B_1 &= \frac{1}{x_2} : - \frac{1}{x_3} \quad (1), \dots \end{aligned}$$

Voici les coordonnées barycentriques de quelques points qui reviennent souvent dans la suite :

$$A_1 : (1, 0, 0); \quad A_2 : (0, 1, 0); \quad A_3 : (0, 0, 1);$$

$$G : x_1 = x_2 = x_3 = \frac{1}{3}; \quad I : x_r = \frac{a_r}{2p};$$

$$I_1 : x_1 = - \frac{a_1}{2(p-a_1)}, \quad x_2 = \frac{a_2}{2(p-a_1)}, \quad x_3 = \frac{a_3}{2(p-a_1)};$$

$$H : x_1 = \cotg A_2 \cotg A_3, \dots;$$

$$O : x_1 = \frac{R \cos A_1}{h_1} = \frac{\sin 2 A_1}{4 \sin A_1 \sin A_2 \sin A_3}, \dots$$

(1) Nous observerons dans tout cet article la règle des signes introduite par M. Chasles pour les segments situés sur une même droite. Ainsi, si B_1 est entre A_2 et A_3 , les segments $A_2 B_1$ et $A_3 B_1$ sont de signes contraires.

Les relations ci-dessus montrent que le point X est le centre de gravité de trois poids proportionnels à x_1, x_2, x_3 , et attachés aux points A_1, A_2, A_3 ; ce qui justifie la dénomination de coordonnées barycentriques.

Dans ce qui suit, nous nous servirons de préférence des coordonnées barycentriques, et nous les désignerons toujours par des lettres minuscules.

3. *Équation d'une droite.* Il est facile de voir que les coordonnées-distances du point X qui divise la distance de deux autres Y et Z dans le rapport $\frac{1}{m} : -\frac{1}{n}$ sont données par les formules

$$X_r = \frac{m Y_r + n Z_r}{m + n}.$$

On en conclut immédiatement

$$(1) \quad \begin{aligned} x_1 &= \frac{m y_1 + n z_1}{m + n}, & x_2 &= \frac{m y_2 + n z_2}{m + n}, \\ x_3 &= \frac{m y_3 + n z_3}{m + n}. \end{aligned}$$

Si l'on fait varier le rapport $m : n$, le point X parcourt toute la droite indéfinie YZ; donc en éliminant les quantités $m : (m + n)$, $n : (m + n)$ entre les trois égalités (1), on aura une relation constante entre (x_1, x_2, x_3) , c'est-à-dire l'équation de la droite YZ. Cette équation est

$$x_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2) + x_2 (y_3 z_1 - y_1 z_3) + x_3 (y_1 z_2 - y_2 z_1) = 0.$$

Par conséquent, toute droite P peut être représentée par une équation du 1^{er} degré

$$(2) \quad p_1 x_1 + p_2 x_2 + p_3 x_3 = 0.$$

Réciproquement, toute équation du 1^{er} degré représente une droite. Car, si Y et Z sont deux points dont les coordonnées vérifient l'équation (2), le point X dont les coordonnées sont

$$n_r = \frac{m y_r + n z_r}{m + n}$$

satisfait à la même équation, quel que soit le rapport $m : n$.

Comme tout point du plan situé à distance finie doit vérifier l'identité $x_1 + x_2 + x_3 = 1$, il faudrait excepter de la con-

clusion précédente le cas de $p_1 = p_2 = p_3$. On dit néanmoins que l'équation

$$x_1 + x_2 + x_3 = 0,$$

représente une droite dont tous les points sont situés à une distance infinie, ou qu'elle est celle de la *droite à l'infini*.

4. *Signification géométrique de p_1, p_2, p_3 .* Soient C_1, C_2, C_3 les points où la droite P coupe les côtés du triangle de référence. Les coordonnées $(0, x_2, x_3)$ du point C_1 vérifient l'équation

$$p_2 x_2 + p_3 x_3 = 0.$$

De là on déduit

$$\frac{p_2}{p_3} = - \frac{x_3}{x_2} = - \frac{C_1 A_1 A_2}{C_1 A_3 A_1} = \frac{C_1 A_2}{C_1 A_3} = \frac{\pi_2}{\pi_3},$$

π_1, π_2, π_3 étant les distances de la droite P aux sommets du triangle fondamental, affectées des signes plus ou moins, suivant qu'elles sont d'un côté de P ou de l'autre.

Par conséquent, les coefficients de l'équation d'une droite sont proportionnels aux distances de cette droite aux sommets du triangle de référence.

5. *Coordonnées tangentielles.* Les quantités (π_1, π_2, π_3) qui déterminent complètement la droite P, sont appelées coordonnées de cette droite. De même qu'une courbe peut être représentée par une équation entre les coordonnées de ses points, de même elle peut être représentée par une équation entre les coordonnées de ses tangentes.

L'équation du premier degré en coordonnées tangentielles

$$m_1 \pi_1 + m_2 \pi_2 + m_3 \pi_3 = 0$$

représente un point; car toutes les droites dont les coordonnées satisfont à cette équation, passent par le point dont les coordonnées barycentriques sont proportionnelles aux coefficients m_1, m_2, m_3 . Cependant, si l'on avait $m_1 + m_2 + m_3 = 0$, ce point serait à l'infini sur une direction déterminée; car si (π_1, π_2, π_3) est une solution de l'équation $\sum m_i \pi_i = 0$, les valeurs $(\pi_1 + \mu, \pi_2 + \mu, \pi_3 + \mu)$ qui caractérisent une parallèle à la droite (π_1, π_2, π_3) , vérifient également cette équation, quel que soit μ .

D'après leurs coordonnées, il est facile d'écrire les équations des droites suivantes :

Médiane $A_1 G$: $x_2 - x_3 = 0$; parallèle à $A_2 A_3$ par A_1 :
 $x_2 + x_3 = 0$; droite joignant les milieux de $A_1 A_2$ et $A_1 A_3$:
 $-x_1 + x_2 + x_3 = 0$; hauteur $A_1 H$:
 $x_2 \cotg A_2 - x_3 \cotg A_3 = 0$.

(A continuer.)

J. NEUBERG.

Rectification. — Dans l'article que nous avons publié dans le numéro précédent de la *Revue*, nous avons entendu par points conjugués sur une droite les points où cette droite est coupée par un système de diamètres conjugués. Ces points pourraient recevoir la dénomination de *points diamétralement conjugués*, afin de les distinguer de ceux qui sont appelés ordinairement *points polairement conjugués* par rapport à une conique, et que M. Poncelet désigne encore par l'expression de *points réciproques*, M. Hesse par celle de *pôles harmoniques*, et M. Chasles par celle de *points conjugués* tout court.

A. CAMBIER.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

DICTIONNAIRE D'ÉTYMOLOGIE DACO-ROMANE.

Éléments latins, comparés avec les autres langues romanes, par
A. DE CIHAC. Francfort s/M. L. St. Goar, XII et 332 pp. in-8.

La question de l'établissement de la langue walaque sur le territoire qu'elle occupe actuellement, ainsi que de ses développements, modifications et alliages successifs, est assez compliquée, et, malgré les éclaircissements qu'elle a reçus dans ces derniers temps par diverses monographies, — entre autres par celle du célèbre slaviste Miklosich, intitulée : *Die slavischen Elemente im Rumunischen* (Wien, 1861), — elle présente encore bien des problèmes à résoudre. Comme le comportait le plan de son travail, l'auteur de la *Grammatik der romanischen Sprachen* ne l'a fait qu'effleurer, tout en assignant une place spéciale à l'idiome des provinces danubiennes dans l'exposé des lois et des faits qui caractérisent la formation des diverses langues néolatines, l'objet principal de son précieux ouvrage. En effet, les traits saillants du daco-roman (ou walaque), au point de vue de sa phonologie, de sa grammaire et de sa syntaxe, y sont mis en lumière parallèlement à ceux qui concernent les idiomes littéraires des groupes italien, hispano-portugais et provençal-français. Par contre, dans son *Dictionnaire étymologique des langues romanes*, dont la troisième édition a paru l'an dernier, l'illustre professeur Diez n'a point cru devoir donner accueil au lexique walaque; cette langue étant trop en dehors des intérêts généraux du monde littéraire et ayant pris ses développements pour ainsi dire à l'étranger et à l'écart de ses sœurs, il ne s'en occupe qu'incidemment, comme élément de comparaison.

C'est pour combler cette lacune, pour mettre en relief les rapports qui rattachent le vocabulaire walaque au vocabulaire roman en général, que le livre que nous annonçons et qui a pour auteur un enfant de la Roumanie, a été composé.

Il renferme la collection de tous les mots walaques ou dacoromans issus du latin. Chaque paragraphe a pour objet un vocable daco-roman, examiné d'abord sous le rapport de ses acceptions principales et accessoires, de son primitif latin et des types correspondants dans les divers idiomes romans (anciens et modernes); puis suivi de tous ses dérivés et composés, rapprochés à leur tour des formes analogues dans les langues latine ou romanes. Deux ou trois exemples suffiront pour faire ressortir la méthode et le procédé suivi par M. de Cihac, et pour faire apprécier l'utilité que son livre doit offrir à la science en général et aux compatriotes de l'auteur en particulier.

ALAMA, subst. fém., *alamuri*, pluriel, laiton; le plur. *dinanderie*; du L. *lamina* (*lamna*); *it.* *lama*, *lamina*; *esp.* *lamina*; *prov.* *lamina*, *laima*, *lama*; *fr.* *lame plaque en métal*, *lame*; *v. esp.* *laña disque, courroie*; *n. esp.* *alama*, étoffe en or et en argent; *port.* *alarmar passément, cordon*; cfr. *it.* *ottone* (pour lotone), *esp.* *laton*, *alaton*, *port.* *latão*, *prov.* *lato*, *v. fr.* *leton*, *n. fr.* *laiton*, BL. *lato*, selon Diez (Dict. I, 299) de l'*it.* *latta*, qui vient du vieux haut all. *latta* pièce plate; — *alarmar*, s. m., *L. *laminarius*; *dinandier*, *ferblantier*; *it.* *lamajo*; *esp.* *laminero*; — *alamârie*, s. f., *L. *laminaria*; *dinanderie*.

LOC, s. m., *locuri*, pl. f., lieu, local, localité, endroit, parage, place, site, terrain, emplacement, emploi, placenta (*arrière-faix*), L. *locus*; *it.* *luogo*, *loco*; *esp.* *luego adv.*, *port.* *logo adv.*, *cat.* *lloc*; *prov.* *loc*, *luoc*, *lueg*; *v. fr.* *luec*, *lues*, *leu*, *nfr.* *lieu*; *loc!* interj. place! au large!; *a locuri* par ci, par là, quelque part; *de loc* sur place, tout de suite, du tout, aucunement; (cfr. L. *illico*; *v. it.* *loco adv.*; *esp.* *luego*, *port.* *logo*; *prov.* *luec*, *adv.*; *v. fr.* *lues adv.*); *in loc de*, L. *in loco*, *loco*; au lieu de, à la place de, à défaut de, loin de; *pre loc* sur place, sur le champ, de suite; *la fatsa* ⁽¹⁾ *locului* sur les lieux; *a ave loc*, L. *locum habere*; *it.* *aver luogo*, avoir lieu; *a prinde loc*, trouver sa place, être à sa place, tenir de la place; — *loculets*, *locuchor* (*it.* *luoghicciôlo*), *locuts*, subst. masc. dim.; — *MJLOC* (pour *miez-loc*), s. m., *mj-loace*, plur. fém., milieu, centre, cœur, reins, moyen, intermé-

(1) La typographie walaque a un type particulier (un t cédillé) pour le son que nous rendons ici par *ts* (le *z* allemand). Il en est de même pour le son *ch* qui est représenté par un *s* muni d'une cédille.

diaire, expédient, ressource, manière, mesure, voie, faculté; L. *medius locus*; *it.* *miluogo*; *prov.* *miegluoc*, *mieh luoc*, *mei loc*; *fr.* milieu; *in - prin mijloc*, au - à travers; *cu - prin mijlocul* moyennant, par la voie; *a intra la mijloc*, intervenir, intercéder, s'interposer; *de mijloc*, médiocre, moyen, passable; *a da mijlocul* plier les reins; — *mijlocach*, adj., subst., moyen (surtout *de fortune moyenne*); — *MIJLOCESC*, ii, it, i, vb. 3; moyenner, intervenir, intercéder, s'entre-mêler, s'interposer; *cfr.* le *ngr.* (grec moderne) *μεσιτεύω* (de *μέσος*), négociier, traiter en qualité de médiateur; — *mijlocie*, s. f. moyenne (d'une chose); — *mijlocime*, s. f. la moyenne, médiocrité; — *mijlocire*, s. f.; — *mijlocitor*, adj., subst. intermédiaire, médiateur, entremetteur, intercesseur; *a se pune mijlocitor pentru* (ou *intru*) *ceva*, s'entremettre de qch.; — *mijlociu*, adj. moyen, mitoyen, intermédiaire, médiocre, passable; — *INLOCUESC*, ii, it, i, vb. 3, remplacer, suppléer, substituer, subroger, tenir lieu de, mettre à la place; * [le verbe *lăcui* demeurer, résider, loger, que tout le monde écrit *locui*, ne procède pas plus de *loc* (*locus*, *locare* = *fr.* louer) que le verbe *fr.* *loger*; c'est tout bonnement le magyar *lakni*, demeurer, habiter, *lakas* habitation, en rom. *lăcach*] *; *inlocuire*, s. f.; — *inlocuitor*, adj., remplaçant. — *INTRULOC* (*inturloc*, *intorloc*), ai, at, a, vb. 1; L. *interlocare*, mettre dans quel que lieu, réunir, assembler; *a se intruloca* se placer, s'assembler; — *intrulocare*, s. f.; — *CULC*, ai, at, a, vb. 1, coucher; L. *collocare* (*placer*, *coucher*); *it.* *colcare*, *corcare*, *coricare*; *cat. prov.* *colgar*; *v. fr.* *colcher*, *couchier*; *n. fr.* *coucher*; *esp.* *colocar*, *port.* *collocar* *placer*; *esp. port.* *colgar* *couvrir de qch.*, *tendre*, *tapisser*, *faire un cadeau à q. le jour de sa fête*; — *a se culca*, *it.* *colcarsi*, se coucher; *soarele se culca*, *it.* il sole se corica, le soleil se couche; — *culcare*, s. f., *prov.* *colgar*, *colguar*; *fr.* *coucher*; *culcat*, s. m., *culcate*, pl. f., *coucher*; — *culcuch*, s. m., *culcuchuri*, pl. f., *couchée*, *couche*, *antre*, *tanière*, *terrier*; — *SCOL* (pour *scolc-sculc*), ai, at, a, vb. 1; L. *excollocare*; *it.* *scorcicare*; lever, soulever, relever, redresser; *a scula din somn*, éveiller, réveiller; *a se scula*, *it.* *scorcarsi*, se lever, se soulever, se ramasser, s'éveiller; — *sculare*, s. f.; — *sculator*, adj., levant; — *RESCOL*, ai, at, a, vb. 1 = L. *re-ex-collocare*, lever de nouveau, relever, soulever, ressusciter; *a se rescula* se relever, * [*rescol* ne doit pas être confondu avec *rescolesc* - *rescoala* sédition, du vieux slave *raskola* sédition] *; — *resculare*, s. f.

SETE, s. f., L. sitis, is; *it.* sete; *cat. esp.* sed; *port.* sede; *prov.* set; *vfr.* soi, sei; *nfr.* soif; albanais *et, ete*; — *setos, setsios*, adj., altéré = L. *siticulosus*; *alb.* etouare, etchim; *it.* assetato; *esp.* sediento; — *INSAT*, ai, at, a, vb, 1, avoir soif, être altéré; *prov.* assedar, asedar, acedar; — *insatare*, s. f., — *insatat*, part., adj., altéré = *it.* assetato; *a fi insatat*, *it.* esser assetato; — *insatochez*, ai, at, a, vb. 1; altérer, causer de la soif = *it.* assetare; *a se insatocha* être altéré, avoir soif; — *insatochare*, s. f.

On le voit, l'auteur pousse ses recherches comparatives jusqu'à leurs dernières limites, et son ouvrage pêche plutôt par l'abondance que par le défaut contraire. Étant peu versé dans la langue qui fait l'objet de son livre, nous nous abstenons d'en faire la critique et d'examiner, surtout, si ses attributions au latin ne sont pas parfois sujettes à caution. La vaste nomenclature des écrivains linguistes et des monuments littéraires qu'il a consultés nous inspire, toutefois, une légitime confiance dans la solidité du travail de M. de Cihac, et nous croyons pouvoir consciencieusement le recommander à l'attention de ceux qui s'intéressent aux études latines et romanes.

AUG. SCHELER.

BULLETIN DES REVUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1872.

Les cinq questions suivantes, adoptées déjà en séance du 13 juin 1870, formeront le programme de concours pour l'année 1872 :

Première question.

“ On demande un essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. „

Deuxième question.

“ Exposer avec détail la philosophie de saint Anselme de Cantorbéry ; en faire connaître les sources ; en apprécier la valeur et en montrer l'influence dans l'histoire des idées. „

Troisième question.

“ Apprécier le règne de Marie-Thérèse aux Pays-Bas. „

Quatrième question.

“ Donner la théorie économique des rapports du capital et du travail. „
L'Académie désire que l'ouvrage soit d'un style simple, à la portée de toutes les classes de la société.

Cinquième question.

“ Faire l'histoire de la philologie thioise durant le XVI^e siècle et pendant la première moitié du XVII^e. „

Le prix des 1^{re}, 2^e et 3^e questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs ; il est porté à mille francs pour les 4^e et 5^e.

Première question.

“ Faire l'appréciation du talent de Chastellain, de son influence, de ses idées politiques et de ses tendances littéraires. „

Deuxième question.

“ Traiter l'histoire politique de la Flandre depuis 1305 jusqu'à l'avènement de la maison de Bourgogne (1382), en s'attachant principalement aux modifications qu'ont subies, à cette époque, les institutions générales du comté et les institutions particulières de ses grandes communes. ”

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de *six cents francs*.

ACTES OFFICIELS.

ATHÉNÉE ROYAL DE TOURNAI. — PERSONNEL.

M. Paternoster (Louis), premier prix de violoncelle au conservatoire royal de Bruxelles en 1869, est nommé maître de musique à l'athénée royal de Tournai, en remplacement de M. Desmet, décédé.

VARIA.

Le prix quinquennal d'histoire nationale, pour la période de 1866-1870 est décerné à M. Jules Van Praet, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, pour son ouvrage intitulé : *Essais sur l'histoire politique des derniers siècles*.

AVIS. — Les examens pour l'admission à l'école normale des sciences s'ouvriront à Gand le vendredi 6 octobre 1871, à dix heures du matin.

L'inscription des récipiendaires se fera dans une des salles de l'université, au jour indiqué ci-dessus et au moins une heure avant l'ouverture de l'examen.

— Les inscriptions concernant les examens à subir pour l'obtention du diplôme de capacité institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863, seront ouvertes, dans les gouvernements provinciaux, à partir du mercredi 1^{er} juin prochain et closes irrévocablement le 30 du même mois.

Les examens auront lieu à Liège, au local de l'université, dans le courant du mois d'août prochain, au jour qui sera fixé ultérieurement. Les récipiendaires seront convoqués par le président du jury. Leur adresse devra être indiquée d'une manière très exacte dans les listes d'inscription.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

Le corps professoral belge vient de perdre un de ses membres les plus estimés. M. Désiré Keph, professeur à l'athénée de Hasselt depuis 1851, a succombé le 10 juin à une maladie pénible supportée avec une grande résignation. Les funérailles ont été célébrées au milieu d'un grand concours de personnes empressées de rendre les derniers devoirs à cet homme dévoué. M. le gouverneur et la plupart des hauts fonctionnaires de la province du Limbourg y assistaient.

Trois discours ont été prononcés sur la tombe : le premier par M. Nelissen, professeur de rhétorique latine, au nom de ses collègues; le second par M. Geraets, comme président de la société des Mélophiles, le dernier par l'élève M. Nechtermans, interprète des sentiments de regrets de ses condisciples.

Nous empruntons au discours de M. Nelissen les détails suivants sur la vie du regretté professeur :

“ Désiré Keph naquit à Maestricht le 19 novembre 1822. Ses premières études manifestèrent en lui un caractère studieux, tranquille, et des aptitudes plus qu'ordinaires. L'athénée de Maestricht était alors considéré comme un des meilleurs établissements en son genre. Keph s'y distingua dans toutes les classes et couronna, en l'année 1841, les travaux de sa première jeunesse en remportant le 1^{er} prix de rhétorique.

Au sortir de l'athénée, il fut quelque temps à trouver sa carrière. D'abord employé au bureau des hypothèques à Maestricht, puis professeur-surveillant dans un établissement d'instruction privée à Liège, il renonça bientôt à des occupations qui ne cadraient pas avec la nature de ses instincts. Il se prépara, pendant un an, sous la direction de monsieur Kerzman, l'habile directeur de l'athénée, à l'examen de la candidature en philosophie et lettres, et sortit victorieux de cette épreuve qu'il subit, en 1843, au jury central, à Bruxelles. Un journal de sa ville natale se plut à relever tout le mérite qu'avait le jeune homme d'avoir vaincu, à la suite d'études privées, les difficultés de cet examen, plus vaste à cette époque qu'il ne l'est de nos jours. Après deux années d'études à l'Université catholique de Louvain, il passa, devant le jury de Bruxelles, l'examen de docteur en philosophie et lettres avec mention honorable. Aussitôt le conseil communal le nomma à la chaire de 4^{me} latine du collège de cette ville.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'interrompre ce court récit par un souvenir personnel. Je n'ai pas connu le professeur Keph seulement comme collègue; je l'ai eu d'abord pour maître. Je l'ai vu, à l'âge où l'ardeur de la jeunesse et la vivacité des espérances emportent souvent les meilleurs caractères au-delà de leurs bornes naturelles, déployer constamment ces mêmes qualités aimables que vous lui avez connues tous, et qui ne se démentirent à aucune époque de sa vie. Son plus grand soin était de nous rapprocher de lui, de nous faire sentir qu'il nous aimait, parce qu'il savait que les intelligences se repoussent, quand les cœurs ne sont pas sympathiques. La constance calme et sereine fut toujours un de ses traits distinctifs; elle se montrait dans ses sentiments, elle se montrait encore dans l'effort journalier qui constitue l'accomplissement exact du devoir.

Lorsque, en 1851, le gouvernement organisa l'enseignement moyen du 1^{er} degré, Keph fut nommé à la chaire de 4^{me} latine à l'athénée royal de Hasselt. Cinq ans après, sa science et ses services lui valurent la promotion à la chaire de 3^{me} latine dans le même établissement.

Ici, Messieurs, pour vous représenter l'image de l'homme de bien dans les utiles, mais souvent pénibles fonctions de l'enseignement, il suffit de consulter vos souvenirs et vos regrets. L'amour de ses élèves, l'estime de ses collègues, l'attachement sincère de ses nombreux amis, tous ces sentiments qui éveillent en nous, à cette heure solennelle des suprêmes adieux, une douleur si profonde, portent sur l'homme et sur sa vie un irrévocable et juste témoignage. „

NÉCROLOGIE.

EN BELGIQUE : M. Auguste-Louis Marchand, ancien professeur de l'école centrale et de l'athénée royal de Bruxelles, chevalier de l'ordre de Léopold.

A L'ÉTRANGER : M. Emmanuel Bekker, célèbre philologue de Berlin.

M. le baron de Münch-Bellinghausen, plus connu sous le nom de Frédéric Halm, poète dramatique. — Autriche.

M. George Grote, auteur de la magnifique *Histoire de la Grèce*. — Angleterre.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Année 1871.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE.

(Suite. Voir la 2^e livr. du tome XIV.)

A la fin de 1860, on comptait dans les écoles *publiques* : 1^o 106 instituteurs diplômés pour l'enseignement normal; 1,141 id., brevetés pour l'enseignement primaire supérieur; 6,222 id., pour l'instruction élémentaire; enfin, 6,413 id. *dépourvus de toute espèce de titre*; total, 13,882; 2^o 196 institutrices du degré supérieur, 4,052 du degré inférieur, 614 *sans titre*; en tout, 4,862; dans les écoles *privées* : 1^o respectivement, 23, 159, 870 et 540 instituteurs des quatre catégories sus-indiquées, en tout 1,592; et 2^o 68, 1,247 et 395 institutrices, en tout 1,710. — Le nombre total des élèves s'élevait à 1,251,653 et se répartissait comme suit :

ÉCOLES PUBLIQUES : 1,101,529 ÉLÈVES.

1. Écoles primaires supérieures	22,049 garçons, 1,149 filles.
complètes	451,803 " 295,835 "
2. " élémentaires (incompl.	162,866 " 45,004 "
de saison	5,606 " 1,702 "
3. " des deux sexes réunis.	51,065 " 26,775 "
4. " de <i>parvulos</i>	12,907 " 2,135 "
5. " d'adultes	23,199 " 64 "
Totaux. . .	729,495 " 372,664 "

ÉCOLES PRIVÉES : 150,124 ÉLÈVES.

1. Écoles primaires supérieures.	3,288 garçons,	300 filles.
2. " élémentaires	} complètes. 49,475 } incompl. . 6,992 } de saison . 3,467	52,417 "
3. " des deux sexes réunis.		2,844 "
4. " de <i>parvulos</i>		1,397 "
5. " d'adultes	5,427	259 "
Totaux.	80,398	69,726 "

Sourds-Muets fréquentant les écoles primaires : 156 garçons, 103 filles : total 259.

Classification d'après l'âge des élèves.

ÉCOLES PUBLIQUES.

1. Élèves de moins de 6 ans.	138,895 garçons,	75,593 filles.
2. " de 6 ans à 9 ans.	351,039	183,653 "
3. " de 9 ans et plus.	239,561	112,788 "
Totaux.	729,495	372,034 " ⁽¹⁾ .

ÉCOLES PRIVÉES.

1. Élèves de moins de 6 ans.	17,980 garçons,	16,703 filles.
2. " de 6 à 9 ans.	33,248	31,094 "
3. " de 9 ans et plus.	29,170	21,929 "
Totaux.	80,398	69,726 "

b) Les fonds servant à l'entretien des écoles publiques se composaient, en 1860, pour les charges *ordinaires* : 1° du produit de fondations pieuses ; 2° des allocations portées au budget des communes ; 3° des rétributions payées par les familles au personnel enseignant. Pour les charges *extraordinaires*, l'État venait en aide aux communes, en cas d'insuffisance des sources de revenus n^{os} 1 et 2.

(¹) On remarquera que ce chiffre n'est pas d'accord avec le total corresp. du premier tableau ; quelle qu'en soit la cause, l'erreur est insignifiante.

I. DÉPENSES ORDINAIRES EN 1860.

A. *Personnel.*

Emploi des fonds.	Écoles de garçons.	Écoles de filles.	Écoles de <i>parvulos</i> .	Écoles d'adultes.	Totaux.
Traitements des maîtres et maîtresses.	Réaux. 28,709,096	10,823,023	480,865	327,834	Réaux. 40,340,818
Id. des secondants et secondantes.	935,665	362,383	31,160	11,510	1,340,718
Montant de l'éco- lage.	4,849,304	1,983,802	51,283	76,500	6,960,889
Pensions des in- stituteurs <i>jubilados</i>	156,279	47,823	"	"	204,102
Totaux. . .	34,650,344	13,217,031	563,308	415,844	48,846,527

B. *Matériel.*

1. Loyer (1) et entretien des locaux.	3,543,603	réaux.
2. Autres dépenses pour le matériel.	9,595,175	"
Total. . .	13,138,760	"
Total général des dépenses ordinaires.	61,985,287	"

II. DÉPENSES EXTRAORDINAIRES DE 1856 A 1860.

1. Personnel.	8,844,394	réaux.
2. Matériel (acquisition, construction, réparation, appropriation d'édifices; achat de mobilier et de matériel des classes). . .	12,685,193	"
Total des dépenses extraordinaires.	21,529,587	"

Les dépenses extraordinaires s'étant élevées, pour 1860 seulement, à 3,730,102 réaux, les écoles primaires ont coûté en tout, cette année, 65,715,389 réaux.

Les dépenses *ordinaires* ont été couvertes :

(1) En 1860, $\frac{1}{3}$ seulement des écoles publiques de filles et $\frac{1}{3}$ des écoles de garçons étaient installées dans des locaux appartenant aux communes. La moitié de ces locaux, et la plupart de ceux qu'on était réduit à prendre à bail, se trouvaient en mauvais état.

1. Au moyen du produit de fondations pieuses.	pour le personnel.	1,388,584 réaux.	
	pour le matériel.	78,048	"
	Total.	1,466,632	"
2. Au moyen des al- locations portées au budg. des communes.	Pour les traitem. fixes.	39,974,817	"
	Compens. de l'écolage.	1,653,097	"
	Pour le matériel.	12,702,700	"
	Total.	54,330,614	"
3. Au moyen des rétribu- tions payées par les famill.	aux instituteurs.	4,144,163	"
	aux institutrices.	1,643,056	"
	Total.	5,792,219	"
	Total général.	61,589,465 réaux.	
Fonds destinés à faire face aux dépenses <i>extraordinaires</i> :			
1. Subventions de l'État (¹)		440,174 réaux.	
2. Produit des fondations.		398,702	"
3. Fonds communaux		4,200,425	"
	Total.	5,039,301 réaux.	

C. *Renseignements divers.* a) D'après l'art. 10 de la loi de 1857, l'instruction primaire ne comprend pas un nombre déterminé de cours. Elle se donne *pendant toute l'année*; seulement il y a moins d'heures de classe pendant la canicule. Cette organisation a suscité des plaintes fondées : on voit difficilement pourquoi les écoles primaires ne chômeraient pas en juillet et en août, aussi bien que les instituts d'enseignement secondaire et les universités. L'esprit des jeunes enfants a-t-il moins besoin de repos et de distraction que celui des adolescents? Si l'école doit rester ouverte toute l'année, que ce ne soit du moins, dans la saison où les parents sont occupés aux champs, que pour les enfants livrés à eux-mêmes par suite de cette circonstance : l'école serait alors transformée en une espèce de *salle d'asile*, et l'instituteur ayant soin de se faire remplacer par un surveillant convenable, trouverait quelques loisirs dont l'avantage ne serait pas moins grand pour lui que pour ses élèves eux-mêmes (²). — La durée des

(¹) Dans 10 provinces seulement.

(²) D. José M. Piernas y Hurtado, commentaire de la loi de 1857, p. 16.

leçons est fixée par des règlements spéciaux. Elle est généralement de 3 h. le matin et de 3 h. l'après midi ; dans certaines localités, il n'y a par jour qu'une seule leçon (de 4 h. au moins) ⁽¹⁾. Les *parvulos* passent toute la journée à l'école. — Les classes du soir, pour les adultes, durent 1 $\frac{1}{2}$ h. Elles s'ouvrent en octobre pour se fermer en mai.

b) *Méthodes d'enseignement et livres classiques.* En conséquence de la proclamation du principe de la liberté d'enseignement, le § 4 du décret du 14 octobre 1868 a pleinement abandonné aux instituteurs le choix de leur méthode. Les art. 16 et 17 du décret du 21 du même mois confirment cette mesure, et les autorisent en outre à désigner les livres classiques qu'ils considèrent comme le plus en rapport avec l'esprit de leur enseignement; enfin, ils seront désormais dispensés de soumettre à l'autorité un tableau détaillé de leurs cours (ces dispositions sont applicables aux trois degrés de l'enseignement). Antérieurement à la révolution, le gouvernement publiait lui-même les programmes généraux. Dans les écoles primaires, dans les instituts et même dans les universités (jusqu'au grade de licencié), on ne pouvait enseigner que d'après des textes soumis préalablement à l'autorité supérieure, qui faisait connaître tous les trois ans la liste des ouvrages approuvés. Pour la doctrine chrétienne, on s'en tenait au catéchisme désigné par le prélat diocésain; la grammaire et l'orthographe de l'Académie espagnole devaient être rigoureusement suivies dans les écoles publiques ⁽²⁾; les instituteurs avaient la latitude de choisir, pour les autres matières, entre six ouvrages (au plus) portés sur la liste officielle. — Au point de vue des méthodes, on répartissait les écoles en quatre catégories : 1° écoles d'enseignement *individuel*; 2° id. d'enseignement *simultané*; 3° id. d'enseignement *mutuel*; 4° écoles *mixtes*. En 1860, sur 14,793 écoles publiques de garçons, 4,467 appartenaient à la première catégorie, 4,460 à la 2°, 218 seulement à la 3°, 5,648 à la 4°; sur 5,405 écoles de filles, les chiffres correspondants étaient

⁽¹⁾ Il y a $\frac{1}{2}$ heure de récréation (au *patio*) entre les deux parties de la leçon. Dans toutes les écoles, au reste, l'attention des élèves est distendue de temps en temps par des chants ou par des évolutions.

⁽²⁾ La loi de 1868 étendit cette exigence aux écoles publiques.

751, 1686, 102 et 2,886; 2,406 écoles privées de garçons donnaient respectivement, pour les quatre catégories, 1068, 694, 23 et 621 établissements; 1,749 écoles de filles, 527, 596, 5 et 621. Ainsi, sur 24,353 écoles, 6,813 d'enseignement individuel, 7,348 d'enseignement simultané, 348 d'enseignement mutuel, 9,776 d'enseignement mixte. La méthode lancastrienne a obtenu, on le voit, fort peu de crédit en Espagne. L'enseignement intuitif est partout recommandé, ainsi que le procédé catéchétique; une certaine part est faite à la mémoire, une plus grande aux exercices pratiques, sous la direction immédiate du maître. En dépit des règlements, il n'y a d'ailleurs ici rien d'absolu. — L'inspection générale des écoles a fourni, toujours en 1860, quant aux résultats obtenus dans les écoles de toute catégorie, les données suivantes : 1° *Écoles publiques* : 206 bonnes écoles supérieures, 5,083 bonnes écoles élémentaires de garçons, 2,194 id. de filles, 79 bonnes écoles gardiennes, 419 id. d'adultes; en tout, 7,981 bonnes écoles publiques. 2° *Écoles privées* : 551 bonnes écoles élémentaires de garçons, 638 id. de filles, 28 bonnes écoles de *parvulos*, 136 id. d'adultes; en tout, 1,353 bonnes écoles privées. Sur 24,353 écoles, 15,019 étaient donc reconnues officiellement défectueuses. *Numerus datur ubi queritur pondus!* Ce qui frappe le plus dans ces relevés, aussi bien que dans ceux qui ont été résumés ci-dessus, c'est l'inégalité de la répartition de l'enseignement dans les différentes provinces, non seulement sous le rapport du nombre des écoles, mais surtout au point de vue de leur qualité (1).

(1) La *Revista general de estadística* contient à cet égard, dans son n° de mai 1863, un intéressant mémoire de D. Jimeno Agius. — Le nombre des écoles à lui seul n'est pas un élément suffisant d'appréciation : la province de Leon, p. ex., compte 1,309 écoles (1 sur 61 habitants, 1 élève sur 7 hab.); mais de ces écoles, 1,062 donnent des résultats à peu près nuls. — Dans la prov. de Cadix, il n'y a qu'une école sur 337 h., et seulement 132 bonnes sur 280 : les campagnes sont restées en arrière, mais le chef-lieu n'en est pas moins un centre éclairé. Même observation pour Madrid : 251 bonnes écoles, mais *très bonnes*, sur 621. La prov. de Soria possède 1 école sur 72 h.; néanmoins on y rencontrait naguère encore presque autant d'*escribanos publicos* que d'instituteurs. — Quelle différence, même pour les provinces le plus avancées, avec les autres pays de l'Europe ! Il n'y a pas quinze ans que Madrid renfermait encore 80,000 habitants ne sachant pas lire.

La Catalogne marche au premier rang ; en général, les provinces industrielles et commerçantes donnent des moyennes satisfaisantes ; la *Culta Cadix*, par exemple, mérite son surnom ; en revanche, que de localités importantes de l'intérieur languissent encore dans la plus déplorable ignorance ! Traversez seulement la vieille Castille, vous comprendrez plus d'un triste épisode de l'histoire d'Espagne. Les écoles normales ont rendu des services sérieux, mais pas autant qu'elles en auraient pu rendre, ayant été tenues en suspicion. On commence pourtant à comprendre un peu partout l'importance, pour les instituteurs, d'une étude régulière de la pédagogie théorique et pratique. Des traités spéciaux ont été écrits à leur intention : nous citerons le *Manual completo de instruccion primaria*, de Joaquin de Avendano, Madrid, 1859 (4^e éd.), 4 vol. ; le *Diccionario de educacion y metodos de enseñanza*, de D. Mariano Carderera, ancien directeur de l'instruction publique (ib., 1858, 4 vol.) ; les *Principios de educacion*, du même auteur ; le *Manual del profesorado de instruccion primaria elemental*, de D. Fr. Nard (Madrid, 1858) ; *El arte de educar*, de D. Lopez Catalan ; l'*Educacion del buen sentido*, de D. Jaime Forcar y Tio (Cuenca, 1864) ; le *Manual de parvulos*, de Pablo Montesino (Bilbao) ; enfin l'utile ouvrage de O. Fonoll : *Nociones de sistemas y metodos de enseñanza* (Barcelone, 1866, in-8°). Plus d'un de ces ouvrages serait remarqué ailleurs qu'en Espagne : que ne sont-ils seulement plus populaires à l'intérieur du pays ! — Hâtons-nous d'ajouter que, depuis quelques années, des amis de l'instruction, de plus en plus nombreux, soit réunis en société, soit agissant isolément, ont rivalisé d'efforts pour vulgariser dans les villes et les campagnes, par la voie de journaux spéciaux ou par des publications de traités ou de manuels à bon marché, les meilleures méthodes étrangères et les saines théories de l'éducation. En 1859, le gouvernement lui-même subsidiait deux recueils périodiques de ce genre : les *Anales de primera enseñanza* et la *Educacion* : on cria au monopole ⁽¹⁾ ; les journaux libres n'en firent pas moins leurs affaires : ils répondaient à un besoin réel. Le nombre s'en éleva bientôt jusqu'à 23. Mentionnons avec

(1) Chambre des députés, séance du 24 octobre 1859.

éloge la *Revista de instruccion publica*, de Madrid (*), qu'on peut regarder comme la plus intelligente promotrice des derniers progrès accomplis ; *El Monitor de primera enseñanza*, de Barcelone ; l'*Anuario de primera enseñanza*, qui s'imprime à Tarragone ; le *Cervantès*, de Valence ; enfin *El Hogar*, journal pour les enfants, publié à la Corogne. La *Biblioteca economica del maestro de primera enseñanza*, fondée à Barcelone par une société d'hommes d'école, répand à très bas prix, dans toutes les provinces, par milliers d'exemplaires, un choix d'ouvrages originaux ou de traductions des meilleurs auteurs français ou allemands à l'usage des instituteurs (2 livraisons de 40 p. par quinzaine, petit in-4°, caractères compacts, à 1 réal). *El pensil de la niñez* (Barcelone, J. Bastinos et fils) est destiné aux enfants des deux sexes, et leur offre un choix varié d'exercices utiles et de lectures intéressantes. A parcourir ces recueils, on se ferait une idée assez avantageuse de l'état de l'instruction en Espagne ; mais malgré leur succès croissant, on ne saurait se dissimuler que le mouvement ne s'opère guère encore qu'à la surface, et que l'influence en est jusqu'ici peu appréciable dans les districts reculés. La persévérance des hommes éclairés qui les dirigent permet néanmoins d'espérer qu'il sortira de là, avec le temps, une véritable régénération, si la politique espagnole parvient enfin à renoncer à ses allures aventureuses. Les individualités d'élite n'ont jamais fait défaut dans ce malheureux pays ; mais depuis que l'ère des révolutions y est ouverte, les tentatives les plus généreuses y ont été régulièrement compromises avant qu'on en ait pu apprécier le bienfait.

En ce qui concerne les livres classiques, nous n'avons que l'embarras du choix. Il y en a de tout prix, de toute dimension, de tout genre et de toute tendance. Nous ne comptons pas moins de 15 traités d'arithmétique (sur 24) approuvés par le gouvernement ; sur 14 grammaires Castillanes, 10 ont trouvé accès dans les écoles ; 4 manuels d'*urbanidad* sur 10 ; les histoires saintes et les histoires d'Espagne en proportion. Les méthodes de lecture d'Avendaño et Carderera,

(*) Rédigée à peu près sur le plan de la *Revue de l'instruction publique en France* (Paris, Hachette).

celles de Florez, de Miguel, de Monroy sont en vogue; Iturzaeta, Alvarez, Torre Gonzalez (de Martos), Ponz, Rivera, etc., sont maîtres en calligraphie, Giro et Aranols en dessin : depuis peu, on a aussi importé la méthode belge de Hendrickx. *L'Amigo de los niños*, par Escoiquiz, les livres de lecture de Rius, de Martinez de la Rosa, de Rubio, le *Plutarque des enfants*, par Infante, l'ouvrage de Rosa et Cornet sur la jeunesse des grands hommes sont loin d'être sans mérite. D. Alexandre Olivan a donné un *Manuel d'agriculture* dont le texte, avant la révolution, devait être expliqué dans toutes les écoles ; pour l'économie domestique, on suivait Valle ; pour l'hygiène, Monlau et Arano. On a d'Eyaralar un traité élémentaire d'industrie et de commerce, et un exposé du système métrique. Le fameux *Maitre Pierre* est passé de France en Espagne, où il s'appelle *Tío Pedro ó el sabio de la aldea* ; D^a Pascual de Sanjuan a publié une sorte de *Morale en action* ; les fabulistes en renom sont Hartzenbusch, Baeza, Samaniego et le baron de Andilla, à qui l'on doit aussi un recueil de distiques hendécasyllabes sur la religion, la morale, la politesse ⁽¹⁾ et l'hygiène, à l'usage des écoles primaires (Madrid, 1860, in-12°). Inutile de poursuivre cette énumération, dont le seul but est de constater que ce n'est pas le zèle qui manque aux hommes d'école de l'Espagne. — Ajoutons, pour nous en être assurés à l'Exposition universelle de 1867, que le mobilier et le matériel scolaires commencent à être très soignés, notamment dans la province de Barcelone. Les tableaux pour l'enseignement intuitif, le syllabaire *compositor*, les caisses de modèles géométriques en bois, le cube générateur métrique, la caisse d'échantillons (*caja enciclopédica*) de D. Julian Lopez Catalan, pour les écoles de *parvulos*, enfin quelques modèles de bancs et de bureaux, à

(1) Les manuels de *civilité puérile et honnête* sont parfois curieux, en ce que le choix même des préceptes fournit des indications nullement trompeuses sur le caractère du peuple, sur ses préjugés, sur ses habitudes domestiques. Le *Consejero de la infancia* est dans ce cas : l'énumération très complète qu'on y trouve des fautes contre la bienséance les plus communes en Espagne est naïve et piquante, ce qui n'empêche pas que le procédé diamétralement opposé eût été plus conforme aux règles d'une saine pédagogie.

l'usage des élèves, ont légitimement attiré l'attention des connaisseurs. — L'éducation des sourds-muets n'a pas cessé d'être l'objet d'une sollicitude particulière; on a fait des emprunts, dans ces derniers temps, à la méthode de M. Valade-Gabel (de Bordeaux).

c) *Écoles privées.* Les écoles des PP. Escolapios ont fait pendant longtemps, dans la capitale même, une rude concurrence aux institutions publiques d'enseignement primaire. Aujourd'hui que tout privilège en matière d'instruction a été enlevé aux corporations religieuses, la plupart des écoles privées établies dans les grands centres relèvent de sociétés présentant quelques analogies avec la *British and foreign school society*, de Londres. — Les professeurs privés sont désormais affranchis de toute condition de diplôme et d'autorisation.

d) Il y a, pour les trois degrés de l'enseignement, des examens publics annuels. Les écoles privées y sont soumises comme les écoles publiques : c'est la sanction du *Schulzwang*. Les enfants qui ont reçu l'éducation en famille sont admis aussi bien que les autres à l'examen d'entrée au collège; la condition d'âge (9 ans en vertu de la loi de 1857, 10 ans d'après la loi du 2 juin 1868) a été supprimée par le décret du 10 novembre 1868. Le décret du 21 octobre précédent stipule (art. 16) que les professeurs particuliers diplômés pourront faire partie des commissions d'examen.

e) *Discipline.* Des règlements spéciaux imposent aux instituteurs l'obligation de tenir un registre exact de l'assiduité de leurs élèves. Les absences doivent être portées à la connaissance des parents; hors le cas de maladie, si les avertissements demeurent sans effet, plainte doit être adressée à la junte locale. Les mêmes règlements déterminent les *punitions* qui peuvent être infligées aux écoliers : la réprimande en particulier ou en public; le changement de place; la perte de *billetes de premio*; la lecture à haute voix, faite par l'élève, de la maxime ou du précepte qu'il a transgressé; la privation de la récréation; la séparation du coupable d'avec ses condisciples, pour un temps plus ou moins long; la retenue après la classe; la radiation du tableau de bonne conduite, et l'inscription sur la liste des élèves inappliqués; le recours aux parents; le recours à la junte locale. Toute punition portant un caractère de violence ou de nature à décourager,

à humilier l'élève est sévèrement interdite et imputée au maître comme une faute grave; il peut en être référé à la junta provinciale. — Les *récompenses* sont : l'expression de l'approbation du maître; l'investiture de charges spéciales dans l'école (moniteur, auxiliaire, surveillant, etc.); une place d'honneur sur les bancs; des billets valables pour un certain nombre de bons points et échangeables contre des gravures ou des livres utiles; une mention honorable décernée en présence des visiteurs de l'école; une lettre de satisfaction adressée aux parents; l'inscription au tableau d'honneur. Les deux listes, comme on voit, sont à peu près parallèles. — Les *prix* sont ordinaires ou extraordinaires : les premiers consistent en un diplôme honorifique et un livre relié, ou une médaille, des instruments, etc. Un diplôme et la dispense des droits d'examen (pour un an) constituent un prix extraordinaire. La distribution des prix est annuelle. — Les instituteurs sont récompensés par des distinctions honorifiques (médailles, dons de livres ou d'objets utiles) et par des promotions. Ils sont punis par des réprimandes verbales ou écrites, par des mauvaises notes, par la suspension avec privation de tout ou partie de leur traitement, par la perte de leur droit à l'avancement; on peut aussi les envoyer dans des écoles d'ordre inférieur (v. ci-dessus, II, A, *d*, *f*). — De 1856 à 1860, ont obtenu des récompenses : dans les écoles publiques, 457 instituteurs et 101 institutrices; dans les écoles privées, un seul instituteur et 15 institutrices. Ont été punis de la réprimande, dans les écoles publiques, 674 instituteurs et 185 institutrices; dans les écoles privées, resp. 10 et 8. La suspension avec jouissance d'une partie du traitement a été prononcée contre 44 instituteurs et 6 institutrices, dans les écoles publiques; avec entière privation du traitement, contre 73 maîtres et 13 maîtresses. Ont été renvoyés (*separados*) pour négligence habituelle 42 instituteurs publics et 11 institutrices; pour fautes graves, resp. 38 et 3; par sentence judiciaire, 13 et 1. Dans les écoles privées, 3 instituteurs ont été déclarés indignes d'exercer leur profession (dans la province de Huelva).

D. *Dernières observations*. Le gouvernement actuel est animé sans contredit des meilleures intentions à l'égard de l'enseignement primaire. Il a pris à cœur de relever l'instituteur à ses propres yeux et aux yeux des populations : son idéal

est de répandre les lumières jusque dans la chaumière du dernier paysan. Mais il est à craindre qu'en décentralisant trop brusquement l'enseignement et en réagissant d'une façon trop radicale contre un système qui péchait, il est vrai, par excès de censure et de surveillance ombrageuse, il ne se soit pas montré assez pratique. Toutes les administrations municipales ne sont pas pénétrées des mêmes sentiments, et il y a danger pour les études, nous ne voulons pas dire pour l'ordre public, à inspirer aux instituteurs une idée exagérée, fautive par conséquent, de la portée et de l'essence de leur apostolat, dans un pays surtout où, du sommet au pied de l'échelle sociale, on est si porté à faire de la politique à outrance, et Dieu sait avec quelle passion ! L'important serait plutôt de donner à l'instruction du peuple des bases solides et régulières, et de se mettre en état de présenter à l'Europe des statistiques plus brillantes par les résultats obtenus que par l'élévation des chiffres. Il serait imprudent et peu équitable, au reste, de préjuger l'avenir. Puisse la loi promise engager l'Espagne dans la voie où se sont avancées depuis longtemps les nations vers lesquelles elle commence à tourner ses regards ! Puisse surtout le pouvoir qui hérite définitivement de la dernière révolution acquérir assez de stabilité pour le lui permettre ! Il est impossible de se faire illusion : on gravite encore vers l'inconnu, et les replâtrages de la loi de 1857 ne peuvent passer pour des expédients justifiables que dans une époque de transition, dont il est à souhaiter qu'on entrevoie au plus tôt le terme.

III. *Enseignement secondaire ou moyen (Segunda enseñanza).*

A. *Législation.* Dans les systèmes de 1845 et de 1857, l'enseignement moyen jouissait d'une liberté beaucoup moins étendue que l'enseignement primaire. L'art. 4 du décret du 21 octobre 1868 ayant proclamé l'affranchissement de l'instruction à tous les degrés, le gouvernement dut se préoccuper sans retard, sinon d'une réorganisation complète des études sur les bases nouvellement adoptées, du moins d'une réglementation transitoire du *modus vivendi* des établissements qui allaient commencer l'année scolaire 1868-1869 dans des conditions où ils ne s'étaient jamais trouvés. Il alla plus loin ; il considéra comme urgent de rompre avec des traditions surannées, notamment en réformant le programme des études préparatoires au

baccalauréat ès-arts. " Sur ce terrain, dit M. Ruiz Zorilla dans le préambule du décret du 25 octobre, nous avons rétrogradé de deux siècles. Les études de latinité, improprement appelées *menores*, n'étaient propres qu'à servir d'introduction aux études théologiques ; on ne visait guère qu'à mettre les jeunes gens en état d'entendre les auteurs scolastiques ; on éloignait des universités les sciences et les arts, avec leurs applications ; nul essor libre de la pensée, le progrès enrayé partout ; on ne formait, en un mot, que des rhéteurs inutiles, des latinistes routiniers et des argumentateurs stériles... „ L'enseignement moyen, ajoutait-il, doit être profondément modifié dans son essence intime, dans son esprit et dans ses tendances ; il ne peut plus consister seulement en une série d'études préparatoires ou intermédiaires, mais on y doit voir surtout le complément de la première instruction, c'est-à-dire que, envisagé en lui-même, il doit embrasser l'ensemble des connaissances légitimement requises de tout homme appelé à prendre part, d'une manière quelconque, au mouvement social, à une époque où les principes et les applications de la science interviennent de plus en plus dans toutes les relations de la vie publique et de la vie domestique. Conformément aux idées de décentralisation aujourd'hui prépondérantes, les députations provinciales ont été autorisées à organiser librement l'enseignement moyen, dans leur ressort respectif ; sans leur imposer un plan de réforme, le gouvernement a toutefois jugé convenable d'appeler leur attention sur l'opportunité d'y introduire certaines matières jusque là négligées, au grand détriment de l'éducation nationale. Un programme-type sera suivi dans l'un des instituts de Madrid, à désigner par la députation provinciale ; les députations des autres provinces pourront, à leur gré, l'adopter en tout ou en partie ; les élèves eux-mêmes seront libres de diriger leurs études d'après le programme et selon l'ordre qu'ils préféreront, pour se présenter ensuite à l'examen dans un institut dont l'enseignement sera en rapport avec le programme qu'ils auront choisi. — L'art. 7 dispense de l'étude du latin les jeunes gens qui se préparent à entrer dans les facultés des sciences, de pharmacie et de médecine ; ils n'en obtiendront pas moins, de même que ceux qui veulent aborder les études de philosophie et de droit, le titre de bachelier ès-arts. Pour faire apprécier le caractère et l'économie de cette

transformation, remontons à la loi de 1857, dont la plupart des dispositions, au reste, sont demeurées en vigueur.

a) L'enseignement secondaire comprend, dit l'art. 14, 1° des études *générales*; 2° des études d'*application* (aux diverses professions); savoir : le dessin linéaire et le dessin de la figure, des notions d'agriculture, l'arithmétique commerciale, et généralement toutes les connaissances d'une application immédiate à l'agriculture, aux arts et métiers, au commerce, à la navigation, et pouvant être abordées sans autre préparation scientifique qu'un examen subi sur toutes les matières de l'enseignement primaire supérieur (art. 16 et 18).

Les études d'*application* embrassent une période de trois ans; les études *générales* se divisent en deux périodes, respectivement de 2 et de 4 ans. La première comprend : la doctrine chrétienne et l'histoire sainte; la grammaire castillane et la grammaire latine; les éléments de la géographie; des exercices de lecture, d'écriture, d'arithmétique et de dessin. La seconde période comprend : la religion et la morale chrétienne; des exercices d'analyse, de traduction et de composition en latin et en espagnol; les rudiments de la langue grecque; les éléments de l'histoire universelle et en particulier de l'histoire d'Espagne; des éléments de physique et de chimie, d'histoire naturelle, de psychologie et de logique; enfin les langues vivantes (à déterminer par un règlement spécial) (1). Les études générales conduisent à l'examen de bachelier ès-arts; les études d'*application* aux titres de *perito mercantil*, *perito mecanico*, *perito químico*, *agrimensor* ou *tasador de tierras*. — Ce plan d'ensemble a subi en quelques années de si nombreuses modifications, qu'on en est à se demander sérieusement comment les élèves ont pu faire des études tant soit peu régulières. La loi de 1857 est promulguée le 9 septembre; dès le 23 du même mois, il est décrété que les deux périodes des études générales seront chacune de 3 ans; au mois d'août 1858, les cours sont réduits à 5; le 9 octobre 1866, on rétablit les deux périodes de trois ans, sauf à bouleverser les heures et l'ordre des leçons dans la seconde; enfin, le règlement du 15 juillet 1867 modifie la durée des cours, différente jusque là dans chaque période

1) Il existe des cours de français et d'anglais.

(v. ci-après, e). Que le lecteur tienne compte, avec tout cela, des dispositions transitoires rendues nécessaires par de si fréquents changements; nous lui laissons le soin de conclure. — Voici maintenant les programmes de l'Institut-modèle de Madrid; il n'y est plus question d'années d'études, mais seulement de cours : la liberté est acceptée avec toutes ses conséquences.

A. Pour les futurs élèves en philosophie et en droit, les études moyennes embrassent *toutes* les matières portées au programme de l'examen de bachelier ès-arts, savoir :

	Nombre de cours.	Nombre d'heures par semaine.
1. Grammaire latine et grammaire castillane	2	6
2. Éléments de rhétorique et de poétique	1	6
3. Notions de géographie.	1	3
4. Id. d'histoire universelle	1	3
5. Id. d'histoire de l'Espagne	1	3
6. Arithmétique et algèbre	1	6
7. Géométrie et trigonométrie rectiligne	1	6
8. Éléments de physique et de chimie	1	6
9. Notions d'histoire naturelle.	1	3
10. Psychologie, logique et philosophie morale	1	6
11. Physiologie et hygiène	1	3

B. Pour les aspirants au grade de bachelier exigé comme condition d'admissibilité aux examens supérieurs dans les autres facultés, l'enseignement secondaire comprend les matières suivantes :

	Heures par semaine.
1. Grammaire castillane	6
2. Géographie	3
3. Arithmétique et algèbre	6
4. Histoire ancienne.	3
5. Géométrie et trigonométrie	6
6. Notions de physiologie et d'hygiène	3
7. Histoire du moyen-âge et histoire moderne, avec des détails particuliers sur l'histoire de l'Espagne	6
8. Physique.	6

9. Anthropologie	3
10. Chimie	3
11. Cosmologie	3
12. Logique	3
13. Principes généraux de l'art et histoire de l'art en Espagne, avec applications à la com- position technique, tant dans le domaine des beaux-arts que dans le domaine des arts industriels	3
14. Biologie et éthique	3
15. Principes de littérature, avec un résumé sommaire de la littérature espagnole . .	6
16. Principes de droit et notions de droit civil espagnol	3
17. Notions élémentaires de droit espagnol, poli- tico-administratif et pénal	3
18. Éléments d'agriculture, d'industrie manufac- turière et de commerce	3

Le grec ne figure pas au premier programme : on ne l'enseigne plus qu'à l'université, où les aspirants au baccalauréat en philosophie et lettres suivent un cours de grammaire et un cours de littérature, chacun de 3 h. par semaine; pour la licence, il y a un autre cours libellé : *Études critiques sur les auteurs grecs*, également de 3 heures. — Insistons sur ce point, qu'il ne s'agit plus d'un nombre déterminé d'années d'études : les élèves sont libres d'aborder quand ils le jugent convenable telle ou telle partie du programme; on ne leur demande que des résultats. La direction de l'instruction publique ne semble rassurée que tout juste sur les effets de cette émancipation; de nombreuses circulaires recommandent aux commissions d'examen la plus grande sévérité. Tout dépend de là, sans contredit; mais peut-on sérieusement y compter? La force d'inertie est grande chez l'élève: on aura beau faire, les jurys ne se décideront jamais à une *razzia* générale; leurs exigences finiront par se régler sur la moyenne de l'instruction des récipiendaires; il est à craindre qu'en dépit de leur zèle, le niveau des études ne baisse de plus en plus. N'est-il pas bien hasardeux de jeter ainsi aux adolescents la bride sur le cou, de nourrir une foi si robuste dans leur maturité précoce ou dans les terreurs du quart d'heure de Rabelais? Et quel désordre,

quelles complications en présence de la mobilité des lois et des règlements ! Le décret du 25 octobre avait à peine quelques jours de date, que déjà les réclamations et les demandes d'exception pleuvaient de toutes parts : il a fallu faire des concessions aux élèves qui avaient achevé régulièrement leurs six années d'humanités, d'après l'ancien programme ; il a fallu dispenser ceux-ci de l'étude de l'anthropologie, ceux-là de l'étude de la cosmologie, selon qu'ils avaient suivi, sous le régime précédent, des cours de psychologie ou d'histoire naturelle ; il a fallu laisser aux recteurs des universités le soin de résoudre une infinité des cas particuliers et imprévus ; il a fallu donner des garanties aux élèves qui avaient commencé des études privées, sans se douter qu'on allait bouleverser tout le système. — Et que dire des programmes en eux-mêmes ? Le premier est bien maigre : autant vaudrait supprimer les humanités. Les Espagnols apprennent le latin sans grande peine, soit ; mais deux cours de 6 heures, y compris le cours de langue maternelle, c'est bien peu de chose ; et l'on ne semble avoir fait aucune attention au *but immédiat*, qui est essentiellement, à ce degré intermédiaire, de cultiver, de développer par des exercices opportuns les *facultés intellectuelles* des élèves, et de leur donner ainsi la conscience de leur aptitude et la mesure de leurs forces, ce qui suppose une forte discipline scolaire et une graduation prudente des études, étape par étape. Traiter les élèves des établissements moyens comme les étudiants des universités, c'est leur préparer à eux-mêmes de déplorables déceptions. D'autre part, on a soin de faire remarquer que, dans les pays qui tiennent le dé de la civilisation, 8 ou même 9 années sont consacrées aux études secondaires, mais on ne se prévaut de cet exemple que pour introduire de nouvelles matières dans les programmes ; et l'on réduit en même temps l'étendue des cours principaux à de telles proportions, qu'il est matériellement impossible que les études ne soient pas superficielles. Ceci paraîtra particulièrement frappant si nous considérons le second programme, qui, à part le latin, embrasse toute une encyclopédie, *de omni re scibili* ; s'il tient ses promesses, les universités espagnoles seront bientôt peuplées de jeunes Pics de la Mirandole. Nous craignons fort que M. Ruiz Zorilla ne se soit laissé abuser par une généreuse illusion. Il a protesté avec raison contre un régime rebutant, étouffant,

rétrograde, moisi; mais son idéal l'a tellement ébloui, qu'il semble avoir perdu de vue la relation des moyens avec la fin. " Il est temps, dit-il, que l'enseignement public ait égard aux nécessités de la vie moderne, et se propose pour but de former, non pas des latinistes et des rhéteurs, mais des citoyens éclairés, au courant des diverses manifestations de la vie nationale, capables de relever, d'honorer leur patrie en s'initiant activement et librement au progrès scientifique, artistique et littéraire. Le jeune homme qui fréquentait naguère encore les institutions secondaires pour en sortir bachelier ès-arts, n'en rapportait aucune idée de la législation du pays, de son organisation politique et sociale, de ses éléments de richesse, et entrevoyait à peine l'intérêt de ces études artistiques qui jettent de l'éclat sur les peuples policés, et contribuent en première ligne à tremper leur caractère, en adoucissant les mœurs, en influant puissamment sur la moralité générale, en répandant du charme sur les tâches les plus arides, en apportant des consolations aux âmes endolories. „ — Voilà de belles paroles, et l'honorable ministre ne manque pas d'ajouter que le résultat suprême qu'il attend de sa réforme, c'est que la jeune génération sera dignement préparée à l'exercice des droits politiques dont la révolution (*nuestra gran revolucion*) lui a assuré la conquête. Il s'agit donc avant tout de mûrir la nation pour la pratique de la liberté : or, c'est ici que se dresse devant nous un point d'interrogation. Que l'enseignement se pénètre de l'esprit du siècle nouveau, nous n'avons rien à dire. Mais que l'arbre se couvre de fleurs et de fruits quand on lui a coupé les racines, ce n'est guère probable. Avant de préoccuper les jeunes esprits des choses du jour, ou mieux simplement des faits scientifiques ou économiques, ou même d'esthétique d'une part, de cosmologie de l'autre, voire d'agriculture ou de physiologie, le plus pressant n'est-il pas de faire soigneusement, lentement, patiemment leur *éducation*? Vous les émancipez avant qu'ils sachent se conduire; vous les engagez dans un dédale où ils n'ont pas de fil conducteur; vous leur offrez des trésors dont ils ne sont pas en état, à leur âge, d'apprécier la valeur, et vous leur dites de faire leur choix, ou plutôt vous les engagez à tout empiler en hâte, afin de mettre à la voile avec une opulente cargaison. Involontairement nous pensons aux Espagnols d'autrefois, qui se croyaient pour toujours des

Crésus parce qu'ils possédaient les mines de Potosé. Mais la véritable richesse est dans l'habitude du travail, et l'esprit répugne à l'acquérir quand il est obligé de disséminer son activité. Dans ces cours si multiples et, par là même, forcément réduits à leur plus simple expression, les jeunes gens pourraient fort bien ne voir qu'un *tohu-bohu* de notions hétérogènes bizarrement accouplées, si bien que l'étude finirait par leur paraître un cauchemar; mais ils se méprendront sur la portée et sur les difficultés de la science; ils se croiront capables de juger de tout et de trancher sur tout, parce qu'on aura étalé devant eux quelques données acquises, quelques formules simplifiées qu'ils retiendront pour un temps mais qu'ils oublieront plus tard, parce qu'on n'aura pas pris le temps de leur apprendre à les trouver par eux-mêmes. Ils deviendront suffisants, non véritablement instruits; révolutionnaires, non citoyens jaloux de la saine liberté; esprits faux et exclusifs, parce qu'ils sauront de tout un peu et qu'ils s'imagineront tout savoir. Nous ne voulons pas charger ce tableau; mais l'expérience tentée en Espagne nous paraît dangereuse, parce que les exigences pédagogiques y ont été complètement sacrifiées à un idéal politique.

b) Les établissements d'enseignement moyen portent, depuis 1845, le nom d'instituts (*institutos*). L'art. 115 de la loi de 1857 les répartit en trois classes, d'après la population des localités où ils sont établis. Les instituts de Madrid appartiennent à la première classe; ceux des chefs-lieux de province de premier et de second rang, ainsi que ceux des villes sièges d'universités rentrent dans la seconde; la troisième classe enfin comprend tous les établissements installés dans d'autres localités. — Il y a des instituts *provinciaux* (un par province, deux au moins à Madrid) et des instituts *locaux*, respectivement à la charge des députations ⁽¹⁾ et des municipalités. L'enseignement embrasse, dans les premiers, tout le programme des études. géné-

(1) Les provinces sont tenues de porter à leur budget les sommes nécessaires à l'entretien de leurs instituts, y compris les augmentations de traitement des professeurs; l'État peut d'ailleurs prendre à sa charge des établissements d'instruction moyenne, à condition que les provinces fournissent une certaine somme. — Les revenus des instituts, ainsi que le minerval payé par les élèves, reviennent par compensation à l'autorité qui supporte les dépenses.

rales, et la partie des études d'application que le gouvernement juge convenable d'y introduire, la junta provinciale entendue. Un institut local ne peut être créé, supprimé ou réformé sans l'assentiment de l'autorité centrale, qui examine la question d'opportunité, et s'assure que des ressources suffisantes seront attribuées au nouvel établissement, la municipalité ayant satisfait au préalable à ses autres obligations. L'enseignement des instituts locaux doit comprendre au moins les cours de la première période des études générales, et quelques cours d'application à déterminer d'après les convenances de chaque localité. Si la ville autorisée à ouvrir un institut possède déjà des écoles d'industrie, de commerce, d'agriculture, de navigation, etc., ces écoles sont annexées à l'établissement principal. Le fait de l'existence de telles écoles dans une ville suffit pour entraîner l'adhésion du gouvernement à la création d'un institut. — Le nom de *colegios* est réservé en Espagne aux internats établis à côté des instituts, soit dans les mêmes locaux, soit au voisinage ⁽¹⁾. Ces maisons sont entretenues par l'autorité qui supporte les dépenses de l'enseignement moyen, et soumises à une réglementation officielle. Les bourses d'études (*becas*), fondées pour la grammaire, la philosophie ou toute autre matière d'enseignement secondaire, leur sont attribuées, sauf les droits des familles et eu égard aux dispositions particulières des fondateurs. Une moitié du produit net des *colegios* est affectée à l'entretien des établissements d'instruction auxquels ils sont annexés; l'autre moitié est convertie en bourses de faveur, soit au profit des pensionnaires les plus méritants sous le double rapport de la conduite et de l'application, soit au profit des étudiants pauvres qui ont fait preuve de zèle et d'aptitude. L'élève boursier qui perd une année d'études ou qui néglige de se faire inscrire cesse d'avoir droit à la gratuité de la pension. — Sur les collèges privés, v. ci-après, h.

c) Sont considérés comme professeurs d'institut (*catedráticos de instituto*), au point de vue des effets de la loi : 1° ceux qui enseignent les matières portées au programme des études géné-

(1) On est très partisan, en Espagne, de la multiplication des *colegios*. L'art. 14 de la loi de 1857 accorde au gouvernement le droit d'en établir aussi, à sa convenance, pour l'enseignement supérieur.

rales secondaires ; 2° ceux qui sont chargés des cours d'application mentionnés à l'art. 16. Ils doivent avoir 24 ans accomplis. Pour le professorat de la première catégorie, la loi de 1857 déclarait suffisant le diplôme de bachelier ès-arts ; des règlements particuliers déterminaient les titres que devaient posséder les autres, soit le baccalauréat, soit tout autre titre supérieur de capacité en rapport avec les matières qu'ils se proposaient d'enseigner. En 1867, on a jugé convenable d'exiger des uns et des autres, respectivement le grade de licencié ès-lettres ou ès-sciences (le titre d'ingénieur étant d'ailleurs assimilé à ce dernier grade académique) ⁽¹⁾. La loi de 1857 dispensait de tout diplôme les professeurs de langues vivantes, de dessin, de musique vocale et instrumentale, et de déclamation ; le décret du 22 janvier 1867 a requis de ces derniers la preuve qu'ils ont fait des humanités complètes, et qu'ils ont suivi à l'université les cours de littérature espagnole et d'histoire. Enfin la révolution est venue renverser toutes les barrières : il est simplement décrété que tous les professeurs seront désormais choisis au concours (*por oposicion*), ce qui n'était admis précédemment que pour les professeurs des instituts de 3^e classe, et que les brevets de nomination et de promotion seraient délivrés par le ministère du *Fomento* (21 décembre 1868, art. 17). — Dans les deux instituts de 1^{re} classe (v. ci-après, B, c), le traitement des professeurs est de 12,000 réaux ; dans ceux de 2^e classe, de 10,000 ; dans ceux de 3^e classe, de 8,000 réaux ; il y faut ajouter les droits d'examen ⁽²⁾. Des augmentations d'appointements peuvent être accordées pour ancienneté et bons services. Il est dressé dans ce but (art. 210 de la loi) un tableau général de tous les professeurs du royaume, répartis en 4 sec-

(1) Pour l'enseignement de la philosophie, on exigea à la même époque le doctorat ou tout au moins la licence en théologie : il va sans dire que cette disposition a été abrogée.

(2) Les directeurs d'institut jouissent en outre d'une indemnité de 4,000 réaux, d'une double quote-part des droits d'examen, et du logement dans l'établissement (Règl. du 15 juillet 1867). — A chaque institut est attaché un secrétaire, choisi par le recteur de l'Université parmi les professeurs, sur la proposition du directeur de l'établissement. La rémunération de cette charge consiste en un tantième de 1 p. c. prélevé sur les inscriptions d'élèves nouveaux, plus quelques honoraires pour l'expédition de certificats et d'autres documents.

tions : Ceux qui ont mérité d'être portés sur la liste des trois premières sections reçoivent un supplément annuel de 6,000, de 4,000 ou de 2,000 réaux. — En aucun cas la 1^{re} section ne peut comprendre plus de 30 professeurs, la 2^{de} plus de 60, la 3^e plus de 120. Il faut avoir fait partie d'une section pendant 5 ans au moins pour passer dans la catégorie immédiatement supérieure. Les professeurs des instituts locaux ne sont point compris dans cette hiérarchie (*escalafon*), non plus que le personnel enseignant des écoles élémentaires d'application non agrégées à des instituts; seulement ceux qui, dans ces établissements, ont obtenu leur chaire au concours, peuvent être nommés (avec les mêmes attributions) dans les instituts de 3^e classe, sans avoir à se soumettre à de nouvelles épreuves. — Les professeurs sont tenus de remplacer leurs collègues empêchés, absents ou malades. En cas d'impossibilité, le Conseil de l'institut désigne des suppléants (*auxiliares*), qui reçoivent une indemnité égale à la moitié du traitement des titulaires dont ils font respectivement l'intérim (décr. du 29 décembre 1868, publié le 29 janvier 1869). — Avant la révolution, un grand nombre de nominations avaient été faites irrégulièrement; par décret du 5 novembre 1868, une commission a été chargée de la révision sévère de tous les brevets; ceux qui n'étaient pas conformes à la loi devaient être frappés d'annulation. Le 28 du même mois, la commission a été brusquement dissoute; le ministre s'est directement chargé de tout. D'autre part, les événements n'avaient pas permis de pourvoir à la vacance de certaines chaires; on a dû autoriser provisoirement des cumuls et nommer au plus tôt des professeurs adjoints. Eu égard à la concurrence de l'enseignement privé, les députations provinciales ont été autorisées à supprimer les chaires de langues vivantes. En revanche, on a rappelé à leurs anciennes fonctions les professeurs de mathématiques licenciés par suite de la dernière réforme des programmes (du 9 octobre 1866). Enfin, par décret du 26 décembre 1868, les Conseils des instituts ont été investis de la mission d'accorder ou de refuser à des professeurs libres, sans d'ailleurs pouvoir exiger d'eux un titre académique quelconque, la permission d'ouvrir des cours sur n'importe quelle matière dans les locaux mêmes des instituts. Les élèves de ces cours peuvent réclamer un examen spécial; ils sont soumis à la police de l'établissement qu'ils fréquentent.

Les professeurs libres ou les conférenciers ont à leur disposition les instruments et toutes les ressources matérielles de l'institut, pour autant du moins que cette faveur n'entrave pas le service des professeurs officiels; si le budget de l'établissement le permet, ils peuvent en prélever une part pour frais d'expériences, d'éclairage (s'il y a des leçons du soir), etc. — Puisse ce luxe de cours ne point enrayer la marche paisible et régulière des études! Surcharger un navire et lui enlever l'unité de direction, est-ce bien le plus sûr moyen de le conduire à bon port? Élevez chaire contre chaire dans l'enseignement supérieur, la science et les études en profiteront peut-être; mais ce zèle impatient, cette interprétation radicale du principe de liberté, cet appel aux propagandes les plus diverses, tout cela nous paraît passablement périlleux et peu prévoyant, au point de vue de l'enseignement moyen. Nous craignons encore une fois que le gouvernement espagnol, animé sans contredit des meilleures intentions, n'ait dépassé le but: il semble avoir voulu suivre les traces de M. Duruy; mais il n'a pas pris garde, ce semble, que ce n'était pas précisément pour les élèves des lycées que l'ancien ministre français avait institué des cours publics.

d) Les règlements concernant les pensions sont les mêmes que pour l'enseignement primaire (v. ci-dessus, II, A, e).

e) L'art. 19 de la loi de 1857 n'admettait pas de *vacances* pour les étudiants de la première période; seulement le temps des classes devait être raccourci pendant les ardeurs de la canicule. Pour la seconde période, les cours s'ouvraient le 1 septembre et se terminaient au 15 juin. Le règlement du 15 juillet 1867 accorde indistinctement à tous les élèves *trois mois et demi* de vacances, du 1 juin au 15 septembre (art. 23). — Il y a au moins 3 heures de leçons par jour, donc 18 heures par semaine. Ajoutons-y des répétitions et des exercices dont la durée est fixée selon les circonstances, le total ne montera certes pas encore très haut. C'est ici qu'il y a lieu de tenir compte du tempérament et des habitudes des populations méridionales: nous reviendrons sur ce sujet.

f) Les mesures réglementaires concernant la *discipline* des classes ne présentent aucun intérêt particulier.

g) L'*inspection* des établissements d'instruction moyenne appartient aux recteurs des districts universitaires, qui peuvent d'ailleurs se faire remplacer, pour la visite des classes, par

des professeurs de leur choix. Les directeurs d'institut leur rendent un compte mensuel des dépenses ⁽¹⁾; les chefs des établissements installés dans des localités où il n'y a pas d'université peuvent correspondre directement avec le ministère, dans les cas spécifiés par les règlements.

h) Pour ouvrir un *collège privé*, avant la révolution, il fallait remplir six conditions déterminées par l'art. 150 de la loi de 1857 : 1° Avoir une conduite irréprochable, être âgé de 25 ans accomplis, jouir des droits civils et politiques, enfin fournir une caution pécuniaire ⁽²⁾; 2° Être licencié dans l'une ou l'autre faculté, ou posséder un titre équivalent; 3° Avoir à sa disposition un local convenablement approprié, tant pour les internes que pour les externes; 4° Adopter un règlement en harmonie avec les prescriptions générales dictées par le gouvernement, et ne contenant rien de préjudiciable à l'éducation physique, intellectuelle et morale des élèves; 5° Engager un nombre suffisant de professeurs munis des diplômes exigés par la loi; 6° Pourvoir l'établissement du matériel indispensable. L'autorisation était accordée par le gouvernement, sur l'avis du conseil royal de l'instruction publique. Toutes ces précautions ont été jugées incompatibles avec la liberté de l'enseignement : les fonds de garantie ont été rendus à leurs propriétaires, en vertu d'un décret du 23 novembre 1868. On peut aujourd'hui fonder un collège privé sans conditions de titres et sans autorisation. Les élèves de ces institutions sont admis aux mêmes examens que les autres, sans autre formalité à remplir que celle de l'inscription.

(Pour être continué.)

ALPHONSE LE ROY.

(1) Ordonnance royale du 17 avril 1868, dérogeant à l'art. 81 du règlement de l'instruction moyenne, qui n'exigeait que des comptes trimestriels.

(2) Le règlement du 15 juillet 1867 portait le chiffre de ce cautionnement à 600 écus (6000 réaux). — D'après la loi de 1857, les sociétés ou corporations reconnues pouvaient être déchargées de toute obligation à cet égard.

LETTRES ET SCIENCES.

LES SOURCES DE LA BIOGRAPHIE DE CATON L'ANCIEN,
PAR PLUTARQUE.

Bei compilirenden Autoren muss man immer fragen : welche Bücher hatten sie vor sich und von welchem Character waren sie? Auf diese Art kann ein und derselbe Autor bald mehr, bald weniger Glaubwürdigkeit haben, z. B. Plutarch.

F. A. WOLF, cité par Sintenis,
préface du Caton de Plutarque.

La question des sources de Plutarque est toute neuve encore. Heeren l'a abordée le premier ⁽¹⁾, mais en la traitant à un point de vue tout à fait général : c'est assez dire qu'il doit avoir commis beaucoup d'inexactitudes, comme je le montrerai plus loin. Depuis, H. Peter a fait le même travail pour les biographies romaines, et, enfin, il n'a paru que quelques rares monographies sur des vies séparées ⁽²⁾. Malheureusement, de ces divers ouvrages, je ne connais encore que celui de Heeren, n'ayant pu jusqu'ici me procurer les autres. J'espère pourtant que mon travail ne se ressentira pas de cette lacune, parce que la meilleure partie des sources utilisées pour cette biographie n'ont été guère employées dans les autres : j'entends parler des œuvres de Caton lui-même, qui subsistaient encore pour la plupart ⁽³⁾ du temps de Plutarque, et qui se présen-

⁽¹⁾ Heeren, de fontibus et auctoritate vitarum parallelarum Plutarchi. Goettingue, 1820.

⁽²⁾ Je venais de mettre la dernière main à ce travail, quand j'ai reçu la dissertation de Buchholtz sur les sources du Fabius et du Marcellus. Il veut que la source principale de Plutarque ait été Fabius Pictor; je doute, pour ma part, que Plutarque ait jamais lu cet historien.

⁽³⁾ Je dis pour la plupart, parce que dès le temps de Cicéron un grand nombre des harangues de Caton étaient perdues, quoique le grand orateur se vante d'en avoir lu 150.

taient naturellement à lui comme l'autorité la plus sûre à consulter, comme la mine la plus riche à exploiter. J'examinerai donc en premier lieu le parti que Plutarque a tiré de ces précieux documents.

I.

En parlant des occupations littéraires de Caton, Plutarque passe rapidement en revue ses ouvrages. Il en a écrit, dit-il, de tout genre (λόγους παντοδαπούς 25). Il cite celui sur l'Agriculture βιβλίον γεωργικόν (25 et *Comp. Ar. cum Cat.* 3), la *Lettre à son Fils* (20), les *Apophthegmes et les Sentences* ⁽¹⁾ et enfin les *Origines* (20 et 25). Ce dernier ouvrage, comme nous le savons par Cornelius Nepos (*Cat.* 3.) et par les fragments, allait depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'époque de Caton lui-même, qui y inséra son fameux discours contre Servius Galba. Il était donc de la plus haute importance pour la composition d'une vie de Caton. Plutarque l'a-t-il connu? Il n'y fait allusion que deux fois, encore ne le cite-t-il que sous le titre de Ἱστορίαι. Mais on sait par de nombreux exemples que les anciens n'étaient pas d'une grande exactitude dans l'indication des titres, surtout quand ils avaient à les traduire dans une autre langue; d'ailleurs, Cornelius Nepos, qui avait évidemment lu les *Origines*, les nomme également *Historias* (*Cat.* 3.); de même Serv. ad Aen. 6,842. Aussi serait-on mal venu à prétendre d'après ce seul fait que Plutarque n'a pas connu les *Origines*, s'il y avait une preuve positive du contraire. Malheureusement cette preuve fait complètement défaut. En premier lieu, aucune des citations que Plutarque fait de Caton ne se rapporte d'une manière incontestable aux *Origines*. Ainsi, au chap. 5, Caton, nous dit Plutarque, raconte qu'en revenant d'Espagne il a laissé dans ce pays son cheval de bataille, afin d'épargner à l'État les frais de transport. Drumann attribue bravement ce passage

(1) Je traduis littéralement : ἐν τοῖς ἀποφθέγμασι καὶ ταῖς γνώμολογίαις. La répétition de l'article semble indiquer qu'il s'agit de deux ouvrages différents. Cependant on ne connaît aujourd'hui que le livre intitulé *Apophthegmata*, et je ne sais si l'on ne pourrait pas rapporter le τ. γνώμ. aux *Sententiae Catonis*, dont je cherche plus loin à établir l'existence pour le temps de Plutarque.

aux *Origines* ⁽¹⁾; Jordan ⁽²⁾, plus circonspect, hésite entre les *Origines* et le discours intitulé *dierum dictarum de consulatu suo*, dans lequel Caton présenta l'apologie de ses actes pendant son consulat. Pour ma part, je me décide sans crainte en faveur de cette dernière source. En effet, le trait si détaillé raconté ici ne semble pas convenir à une histoire, où l'auteur ne rapporte que des faits généraux, surtout si l'on se rappelle que les *Origines*, en particulier, ne devaient pas entrer dans de longs développements, puisque, selon Cornelius, les faits y sont racontés *capitulatim*, d'une manière sommaire, et qu'il prétend même que l'auteur, dans le récit des guerres, a omis le nom des généraux ⁽³⁾. Dès lors, le détail en question est impossible dans les *Origines*, tandis qu'il est si bien à sa place dans un discours de défense, où l'on cherche à présenter toutes ses actions sous un jour favorable et à mettre en relief tout ce qu'on a fait de louable?

Plus loin (ch. 10) Caton, dit Plutarque, assure avoir pris en Espagne plus de villes qu'il n'y est resté de jours ⁽⁴⁾. Ici encore, on hésite entre les *Origines* et le discours *dierum dictarum de consulatu suo*. Par les raisons exposées plus haut, je me déciderai encore pour la seconde alternative, d'autant plus que le reste de la citation est empreint de ce ton apologétique qui appartient plus à un plaidoyer qu'à un ouvrage d'histoire : εἰς αὐτὸν ἐκ τῶν ἀλίσκομένων οὐδὲν ἐλθεῖν πλὴν ὅσα πέπωκεν ἢ βέβρωκε. Qui ne voit clairement que ce n'est pas là la manière sèche de l'annaliste, mais la tournure vive de l'orateur?

Au ch. 14, Caton raconte qu'il était terrible à voir dans le combat, à tel point qu'on ne savait s'il était plus redevable à l'État, ou l'État à lui, et que le consul M. Acilius Glabrio l'embrassa après la bataille des Thermopyles. M. Wagener ⁽⁵⁾

⁽¹⁾ *Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung*, t. V. Porcii.

⁽²⁾ Dans son excellente édition des fragments de Caton intitulée *M. P. Catonis praeter librum de Re Rustica quae exstant*. Leips. Teubner. 1860.

⁽³⁾ *Atque horum bellorum duces non nominavit sed sine nominibus res notavit*. La même chose est affirmée par Pline H. N. VIII, 11.

⁽⁴⁾ Le même trait dans Plutarque, *Apophth.*, p. 199, D.

⁽⁵⁾ *M. Porcii Catonis Originum fragmenta emendata disposita illustrata*, Bonn 1849. C'est, avec l'ouvrage de Jordan, le travail le plus original et le plus complet sur la matière.

rapporte ce passage au livre V des *Origines*, et assurément rien ne s'oppose à cette conjecture ; mais il se rapporterait tout aussi bien au discours que Caton prononça plus tard contre ce même Acilius Glabrio, son ancien général ⁽¹⁾. Tous deux briguaient la censure. Avant les élections, les *nobles*, voyant que la faveur populaire penchait manifestement vers le vainqueur des Thermopyles, le firent accuser par deux tribuns de la plèbe d'avoir détourné une partie du butin fait sur Antiochus. Caton eut le tort de parler contre Acilius dans cette affaire, où il ne pouvait pas être désintéressé, et où il rabaissa inutilement la dignité de son caractère, puisqu'il se vit exclu lui-même de la magistrature qu'il convoitait. Il est probable que, dans ce discours, il cherchait à amoindrir la gloire de son rival au profit de la sienne : en effet, nous voyons par le seul fragment qui nous en reste qu'il parlait de ses exploits, et dès-lors il n'est pas difficile d'admettre que le passage du ch. 14 de Plutarque est tiré du même endroit.

Au reste, qu'on veuille bien le remarquer, je ne désire nullement mettre en doute que Caton ait parlé de tous ces faits dans les *Origines* ; il ne peut même pas les avoir passés sous silence : mais, comme je crois avoir établi qu'il en a également parlé dans ses discours, la question est de savoir si les citations de Plutarque sont empruntées à ces derniers ou bien à l'ouvrage historique. Or, le doute ne me semble plus permis en présence d'un autre passage du même Plutarque. Au chap. 10, il parle de l'expédition en Espagne : Polybe, dit-il, raconte que Caton fit abattre en un seul jour les remparts de toutes les villes qui se trouvaient en deçà du Bétis.

Mais Polybe lui-même ne peut avoir puisé ce renseignement que dans les *Origines* de Caton, car il nous est impossible d'admettre que celui-ci ait passé sous silence un fait si caractéristique, si glorieux pour lui, et que les autres historiens, moins intéressés certes à le relever, se sont plu à célébrer ⁽²⁾. Si donc Plutarque se réfère à Polybe, comme sa seule autorité, c'est évidemment qu'il n'a pas lu les *Origines*. Cette conclusion,

(1) Liv. XXXVII, 57.

(2) Liv. 34, 17. Appien, p. 76. Frontin. Stratag. 1, 1. Polyæn. 8, 17. Aurel. Vict. Vir. Ill. 47.

je le sais, pourra paraître étrange. Comment, en effet, au premier abord, supposer qu'un historien, racontant la vie d'un personnage, ait négligé de mettre en œuvre les écrits de ce personnage lui-même? Mais, comme je le montre plus bas, Plutarque, de son propre aveu, est moins un historien qu'un moraliste et qu'un peintre de caractère, et la nature de ses recherches doit naturellement se ressentir de cette direction qu'il leur donne. De plus, il ne faut pas oublier que Plutarque — c'est lui-même encore qui nous le dit — n'était pas très versé dans la langue latine; si les grands écrivains classiques lui ont été assez familiers, il n'en a pas dû être de même des auteurs anciens, dont le langage fruste, le style archaïque et surchargé d'expressions et de tournures tombées en désuétude, exigeait déjà une étude à part pour les Romains eux-mêmes. Si l'on me demande pourquoi, dans ce cas, j'admets que Plutarque a connu et lu les discours de Caton ou au moins quelques-uns, ainsi que d'autres ouvrages du même auteur, je répondrai que, cherchant les traits caractéristiques et pittoresques, voulant peindre avant tout l'homme, il devait trouver un ample butin dans les Harangues, tandis que, pour la partie purement historique, il préférerait s'en rapporter à Polybe, à Tite-Live, à Cornelius Nepos, qu'il comprenait bien mieux et où il trouvait tout fait le récit des événements.

Après cela, s'il fallait absolument admettre que quelques-uns des passages discutés plus haut ont été puisés dans les *Origines*, je consentirais volontiers à croire que Plutarque a pu les trouver dans un recueil du temps, comprenant des extraits d'auteurs anciens. Mais, je le répète, rien ne nous force à faire cette supposition purement gratuite.

Les autres ouvrages de Caton, outre ses harangues, embrassaient à peu près tout le cercle des connaissances d'un Romain de ce temps. L'agriculture, la médecine, l'art de la guerre, l'éloquence, tels sont les sujets divers que Caton a abordés tour à tour et qu'il a traités à son point de vue. Plutarque doit avoir connu ces ouvrages, où il trouvait vraiment le *gibbier de son étude*, j'entends l'homme avec ses opinions et ses goûts. Plusieurs des citations qu'il fait de Caton se rapportent manifestement à l'un ou à l'autre de ces ouvrages. Ainsi, au chap. IV :

Ὅλος δὲ (φησί) μηδὲν εὖνων εἶναι τῶν περιττῶν, ἀλλ' οὐ τις οὐ δέσεται, κἂν ἄσσανιόν πιπράσκηται, πολλοῦ νομίζειν.

Ceci est un conseil qui a évidemment trait à l'économie domestique : aussi nous pouvons l'attribuer sans crainte au livre de *Agricultura*, adressé par Caton à son fils. Heureusement, Nonius, p. 149, nous a conservé le fragment de Caton auquel ce passage fait allusion, et il le dit tiré des *Praecepta ad filium* ⁽¹⁾.

Emas non quod opus est, sed quod necesse est. Quod non opus est, asse carum est. ⁽²⁾

Voici encore d'autres citations de Caton qui doivent se rapporter au même ouvrage sur l'agriculture :

Ch. 21. Caton conseille l'achat de bien-fonds : ἀφ' ὧν αὐτῷ χρήματα προσήκει πολλά μὴδ' ὑπὸ τοῦ Διός, ὥς φησιν αὐτός, βλαβῆναι δυναμένων.

Ibid. Il conseille à son fils de faire le négoce comme lui : προτρέπων δὲ τὸν υἱὸν ἐπὶ ταῦτα φησὶν οὐκ ἀνδρός, ἀλλὰ χήρας γυναικὸς εἶναι τὸ μειῶσαι τι τῶν ὑπαρχόντων.

Ch. 25. Φησὶ γάρ θυσὶ κεχρῆσθαι μόνοις πορισμοῖς γεωργίᾳ καὶ περὶ τοῦ.

Le second livre des *Praecepta ad filium* est généralement connu sous le titre de *De Medicina*. Plutarque doit avoir lu également celui-là : une citation qu'il en a faite, nous a été heureusement conservée dans le texte latin de Caton lui-même, par Pline l'Ancien. Voici la citation de Plutarque :

Ch. 23. Τὸν παῖδα διαβάλλον πρὸς τὰ Ἑλληνικὰ φωνῇ κέχρηται θρασυτέρᾳ τοῦ γήρωος, οἷον ἀποθεσπίζων καὶ προμαντεύων, ὥς ἀπολοῦσι Ρωμαῖοι τὰ πράγματα γραμμάτων Ἑλληνικῶν ἀναπλησθέντες.

Voici maintenant le remarquable fragment conservé par Pline H. N. XXIX :

Dicam de istis Graecis suo loco, Marce fili. Quid

(1) On désigne sous ce titre général les trois ouvrages de *Agricultura*, de *Medicina*, de *Oratore*, adressés tous les trois au jeune Caton. Il est difficile de décider si les trois étaient réunis par l'auteur lui-même sous le titre commun de *Praecepta*, ou si ce n'est qu'une de ces indications vagues par lesquelles les anciens désignent ces ouvrages.

(2) On le retrouve aussi dans les *Sententiae Catonis*, du MS de Paris, n° 4841 : *Quod non opus est, ad se caerum est* (asse carum est). V. un intéressant article d'Ed. Wölflin, dans le *Philologus* IX, p. 679.

Athenis exquisitum habeam et quod bonum sit illorum literas inspicere, non perdiscere, vincam. Nequissimum et indocile genus illorum, et hoc puta vatem dixisse : QUANDOQUE ISTA GENS SUAS LITERAS DABIT, OMNIA CORRUMPET, tum etiam magis, si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se barbaros necare omnis medicina, et hoc ipsum mercede faciunt, ut fides iis sit et facile disperdant. Nos quoque dictitant barbaros, et spurcius nos quam alios Opicos appellatione foedant. *Interdixi tibi de medicis.*

Peut-être aussi son propos railleur relativement à Hippocrate était-il extrait du même ouvrage. Dans tous les cas, on peut y rapporter cette fin de phrase : καὶ παρεκελεύετο φυλάττεσθαι τῷ παιδί πάντας. Seulement, il ne faudrait pas voir une allusion à cet ouvrage sur la médecine dans les paroles où Caton dit qu'il possède un écrit sur la matière (αὐτῷ δὲ γεγραμμένον ὑπόμνημα εἶναι) et qu'il le consulte en cas de besoin. Ces paroles, en effet, sont, selon toute vraisemblance, extraites elles-mêmes du livre de *Medicinâ*, et Caton entend sans doute ici parler d'un mémoire ou d'un livre de recettes qu'il a imaginées lui-même, sans pourtant les introduire dans son livre, qui traitait le sujet d'une manière plus générale ⁽¹⁾. Enfin le reste de la phrase est également une citation du même livre. Caton indique le genre d'aliments qu'il recommande à ses malades : des légumes, du canard, du pigeon, du lièvre, nourriture légère et digestive, si ce n'est que le lièvre fait dormir : πλὴν ὅτι πολλὰ συμβαίνει τοῖς φαγοῦσιν ἐνυπνιάζεσθαι. Diomède 1, 358, nous a fort à propos conservé un fragment original de cette citation : *lepus multum somni affert, qui illum edit* ⁽²⁾.

Voilà, me semble-t-il, des témoignages assez nombreux et assez considérables pour prouver que Plutarque a lu cette partie des *Præcepta ad filium* : il n'en est pas de même pour la troisième, qui était consacrée à l'art oratoire ⁽³⁾. Plutarque

⁽¹⁾ Cf. Plin. H. N. XXIX, 8. (Profiteturque esse commentarium sibi, etc.).

⁽²⁾ Cf. Plin. H. N. XXVIII, 79 : *Somnos ærit lepore sumpto in cibis Cato arbitrat.*

⁽³⁾ Les fragments s'en trouvent dans Senec. Controv. I, 1, p. m. 52. Quint. XII, 1. Victorinus in l. II. Rhet. Cic. in Bibl. Pitthoei, p. 237.

n'en parle nulle part; cependant je crois pouvoir, sans trop de témérité, rapporter à cette source le passage suivant :

Chap. 23. Τὴν δ' Ἰσοκράτους διατριβὴν ἐπισκώπτων γηρᾶν φησι παρ' αὐτῷ τοὺς μαθητὰς ὡς ἐν Ἀδου παρὰ Μίνῳ χρησόμενους ταῖς τέχναῖς καὶ δίκαις ἐρουντας.

Je ne voudrais pas affirmer que Plutarque a lu le *Re Rustica*, bien qu'il en parle en deux endroits différents; on voit trop bien qu'il ne le connaît que de nom et de seconde main. Voici, en effet, tout ce qu'il trouve à dire de ce livre :

Chap. 25. καὶ συντίταται γε βιβλίον γεωργικόν, ἐν ᾧ καὶ περὶ πλακούντων σκευασίας καὶ τηρήσεως ὀπώρας γέγραπεν.

Parle-t-on autrement d'un ouvrage qu'on ne connaît pas du tout? Et, quoique ceci se rapporte à un passage du *Re Rustica*, ne voit-on pas que Plutarque l'a trouvé autre part, et qu'il s'en empare pour dire au moins cela, faute de renseignement plus sérieux? Quoi qu'il en soit, même pour le critique le moins exigeant, la citation de Plutarque ne prouve pas qu'il ait lu le livre : c'est le contraire qu'elle prouve bien plutôt.

Les *Apophthegmata* doivent avoir été connus de Plutarque; du moins il en parle avec plus d'assurance et nous apprend que beaucoup de traits en ont été littéralement traduits du grec. (Chap. II.) Ceci nous donne une indication sur la nature de l'ouvrage; c'était sans doute un recueil de paroles célèbres, de sentences morales et d'aphorismes utiles. Il ne faudrait pas s'imaginer, avec Van Bolhuys (¹), que cet ouvrage contenait les bons mots et les saillies de Caton lui-même. Ce serait attribuer au vieux censeur un rôle tant soit peu ridicule que de prétendre qu'il s'amusait lui-même à faire collection de ses traits d'esprit, et d'ailleurs les paroles de Plutarque sont assez claires (²).

Il me reste à dire un mot de l'*Epistola ad Filium*, dont il

(¹) H. Van Bolhuys, *Diatribæ litteraria in M. P. Cat. quæ supersunt scripta et fragmenta* dans les Dissert. Inaugur. de l'Univ. d'Utrecht, 1826.

(²) Selon Jordan (Quæstiones Catonianæ p. 70), le recueil dont parle Plutarque ne serait pas le livre de Caton, intitulé *Apophthegmata*, mais plutôt la collection postérieure dont il est parlé à la fin du § II. Cependant le texte même de Plutarque me semble se prêter plus facilement à l'interprétation que j'ai adoptée, quoique je sois loin, comme on le verra tantôt, de rejeter l'existence de cette collection dont parle Jordan.

est question dans quelques anciens. Plutarque en a seulement entendu parler, et il s'en rapporte à ce qu'il a ouï dire : Κάτωνος... φέρεται τις ἐπιστολὴ πρὸς τὸν υἱὸν.

Il n'est pas dans mon sujet d'examiner si une telle *epistola* a jamais existé : il suffira de constater qu'on ne peut se servir du témoignage de Plutarque pour en établir la réalité.

Enfin, un autre ouvrage de Caton pourrait avoir été consulté par Plutarque : c'est le *De Re Militari*. Du moins on pourrait croire que c'est de là qu'il a extrait l'opinion de Caton sur les qualités d'un bon soldat, qu'il a reproduite jusqu'à trois fois, avec des termes analogues, ce qui semble indiquer une citation : *Cat. 1, Apophth. p. m. 351*, et *Coriol. 8*.

J'ai déjà dit plus haut que Plutarque a lu un certain nombre des discours de Caton : je me hâte d'ajouter qu'il n'a pas lu tous ceux qui existaient encore de son temps. En voici une preuve péremptoire. Au chap. 17, il raconte que Caton, étant censeur, priva de son cheval Lucius Flamininus, personnage consulaire et père du vainqueur de Cynoscephales. Ce Lucius, pendant son consulat en Gaule, avait un jour, pour complaire à son mignon qui désirait assister à une exécution capitale, fait exécuter dans sa tente un condamné à mort. Ce trait de férocité était raconté différemment par les historiens. Plutarque nous dit qu'il a suivi la version du plus grand nombre, adoptée entre autres par Cicéron dans son *de Senectute*. Il ajoute (17)

ὁ δὲ Λίθιος αὐτόμολον εἶναι φησι Γαλάτην τὸν ἀναιρεθέντα, τὸν δὲ Λεύκιον οὐ δὲ ὑπηρέτου κτείνειν τὸν ἄνθρωπον, ἀλλ' αὐτὸν ἰδίᾳ χειρὶ. Καὶ ταῦτα ἐν τῷ λόγῳ γεγράφθαι Κάτωνος. (1)

Il est évident, encore une fois, que Plutarque n'a pas lu lui-même le discours de Caton, et ceci jetterait un nouveau jour sur ses procédés d'historien, s'il était besoin de preuve pour confirmer ce que j'en ai dit plus haut. Au moins reste-t-il établi qu'il a lu un certain nombre de discours, ainsi que le montrent de nombreuses citations, dans la plupart desquelles, malheureusement, il n'indique pas le titre de la source consultée. Ainsi *Comp. Ar. cum Cat. 5* :

Φησὶν (Κάτων) ἐν τινὶ λόγῳ τὸ ἐπαινεῖν αὐτὸν ὥσπερ τὸ λοιδορεῖν ἄτοπον εἶναι.

(1) V. Liv. XXXIX, 42 et 43.

De même Cat. 4 :

Ἔσθητα..... οὐδέποτε φησὶ φορέσαι πολυτελεστέραν ἑκατὸν δραχμῶν, πεινὴν δὲ καὶ στρατηγῶν καὶ ὑπατεῶν τὸν αὐτὸν οἶνον τοῖς ἐργάταις, ὅψον δὲ παρασκευάζεσθαι πρὸς τὸ δεῖπνον ἐξ ἀγορᾶς ἀσσαρίων τριάκοντα, καὶ τοῦτο διὰ τὴν πόλιν, ὅπως ἰσχύοι τὸ σῶμα πρὸς τὰς στρατείας.

Heureusement, Festus vient ici à notre secours avec un fragment conservé p. 169, M., et rétabli comme suit par Ursinus :

Navitæ quod secum portaverant vinum atque oleum
usus tantum eo sum.

Ces deux passages ont entre eux une analogie assez frappante ; or, nous savons que celui de Festus est extrait du discours *Cum in Hispaniam proficisceretur*, d'où Plutarque aura également tiré le sien.

Continuant ces citations où Caton vante sa tempérance et la simplicité de ses mœurs, Plutarque ajoute

(φησὶ) τῶν ἐπαύλειων αὐτοῦ μηδεμίαν εἶναι κεκονιαμένην.

Il s'agit ici, encore une fois, d'un discours de Caton dont le titre nous est inconnu, et qu'il prononça, dit Aulu Gelle ⁽¹⁾, à l'âge de plus de septante ans.

Aulu Gelle avait lu ce discours ; il nous en a conservé un fragment et il ajoute dans sa paraphrase : *villas suas inexcultas et rudes, ne tectorio quidem prælitas fuisse dicit*. Comme on le voit par ces mots, Plutarque a dû avoir le texte de Caton sous les yeux.

Au chap. 1, nous lisons :

Φησὶ γὰρ αὐτὸς ἑπτακαίδεκα γεγονώς ἔτη τὴν πρώτην στρατεύσασθαι στρατεῖαν περὶ ὧν Ἀννίβας χρόνον εὐτυχῶν ἐπέφλεγε τὴν Ἰταλίαν.

Cette citation est rangée par Van Bolhuys, par Jordan et par tous les autres parmi les fragments d'origine incertaine. Cependant, en l'examinant bien, il me semble impossible qu'on ne soit pas frappé du rapport qu'elle présente avec l'unique fragment du discours *de Achæis*, conservé par Gelle, 2, 6, 7 ; par Macrob. Sat. 6, 13, et par Serv. ad. Verg. Buc. 6, 76 :

Cumque Hannibal terram Italiam laceraret atque vexaret (ἐπέφλεγε).

(¹) Gelle, 1324 (23).

Les mots sont les mêmes : de plus, on voit que le fragment de Caton n'est que la conclusion d'une phrase dont le commencement pourrait être quelque chose comme : *Septem decim annos natus prima stipendia merui cum.... cumque Hannibal* etc.

Je ne donne du reste cette conjecture que pour ce qu'elle vaut, sans prétendre y attacher une grande importance.

Enfin, au même chap. I, Plutarque nous rapporte certains renseignements remarquables sur le père et l'aïeul de Caton, dont le dernier avait reçu une récompense publique pour sa bravoure, et il dit qu'on tient ces détails de Caton lui-même (αὐτὸς ὁ Κάτων... φησίν). Dans quel ouvrage le censeur aurait-il bien parlé de sa famille ? Il est peu probable que ce soit dans les *Origines*, et rien ne nous autorise à supposer que ce soit dans les *Praecepta*. J'ai pensé que peut-être il fallait voir dans ces paroles de Plutarque une allusion à ce passage du discours de *Sumptu suo* :

Jussi caudicem proferri ubi mea oratio scripta erat de re quod sponsonem feceram cum M. Cornelio. Tabulae prolatæ. MAJORUM BENEFACTA PERLECTA, deinde quæ ego pro republica fecissem leguntur.

II.

Avant d'examiner quels sont les historiens dont Plutarque s'est servi, il nous faut élucider un point qui ne manque pas d'intérêt. Aux chap. 8 et 9, Plutarque rapporte un grand nombre de bons mots et de reparties facétieuses attribués à notre Caton, qui était, comme on le sait, très mordant. Quelques-uns de ces mots ont trait à des circonstances historiques connues, et dans lesquelles Caton a pris la parole. On a pensé que Plutarque a pu copier et extraire ces mots des discours mêmes de Caton, et certains se sont donné la peine d'indiquer l'origine probable de chacun. Il m'est impossible d'être de cet avis. En premier lieu je ferai remarquer que Plutarque, lorsqu'il doit faire une citation de Caton, l'introduit toujours par cette expression caractéristique, φησὶ. Or, dans les chap. 8 et 9, il n'emploie pas une seule fois cette expression en parlant des traits plaisants de son héros : tout au contraire il prend le soin de vous prévenir qu'il va citer simplement ce que rapportent les autres : τῶν ἀπομνημονευομένων βραχέα γράφομεν, dit-il,

(chap. 7) et plus bas (9) τὸ μὲν οὖν ἀπομνημονευμάτων γένος τοιοῦτόν ἐστι. ⁽¹⁾

Mais si nous ne pouvons admettre que Plutarque a emprunté ces traits aux écrits mêmes de Caton, il n'en reste pas moins vrai que plusieurs s'y rapportent d'une manière presque certaine. Nous allons les passer rapidement en revue.

S'adressant au peuple, dans un discours à propos d'une question alimentaire, Caton dit un jour qu'il est pénible de devoir parler au ventre, qui n'a point d'oreilles. ⁽²⁾ — Un autre jour, il disait : Une ville ne peut prospérer où un poisson se vend plus cher qu'un bœuf ⁽³⁾. Meyer, l'éditeur des fragments des Orateurs Romains, attribue ce passage au discours sur la loi Oppia, mais Jordan a fort bien prouvé que ce discours n'a jamais été écrit, et préfère attribuer la citation au discours de vestitu et vehiculis, dont elle se rapproche assez bien par le ton. Jordan croit que Plutarque a emprunté le mot à Polybe, dans tous les cas il ne l'a pas tiré de Caton lui-même.

On peut aussi avec une certaine vraisemblance rapporter au discours *Ne quis iterum consul fiat* deux autres mots, où Caton blâme ceux qui recherchent de fréquentes magistratures, et où il reproche aux Romains de confier trop souvent les charges publiques aux mêmes hommes. (Cf. Apophth. 20 p. 199 A.) De même on peut avoir emprunté au discours de *Achæis* la saillie par laquelle Caton dénoua toute l'affaire des otages grecs, en s'écriant qu'il importait peu que quelques petits vieux fussent enterrés par les croquemorts de Rome ou par ceux de l'Achaïe. Enfin, le mot contre un homme trop gras (qu'il n'était que ventre depuis le gosier jusqu'à l'aine), peut avoir été extrait des discours contre le chevalier L. Veturius, qui fut privé de son cheval par Caton, alors censeur ⁽⁴⁾.

Quant aux autres citations, il serait oiseux de chercher à leur

⁽¹⁾ Cf. Jordan Prolegomena.

⁽²⁾ Cf. Stob. Floril. I, 153.

⁽³⁾ Cf. Polyb. dans Athén. Deipn. VI p. 274 F. et le même Polyb. excerpt. Vatic. p. 439 Mai; Diod. 31, 24 (excerpt. Vat. p. 85) et 37, 3 excerpt. Vat. p. 114) et enfin Plut. Apophth. 2.

⁽⁴⁾ Aulu Gelle, 6 (7) 22, cite ce discours sous ce titre: *de Sacrificio commissio*: il paraît qu'il y avait un double motif à la peine dont fut frappé Veturius.

assigner une place dans les fragments de Caton, parce que les indications nous font tout à fait défaut. ⁽¹⁾

D'après ce qui précède, on peut, me semble-t-il, se former une idée assez exacte de la manière dont Plutarque consultait les sources de ses biographies. Un historien moderne, traitant le même sujet, ne manquerait pas de lire et de relire minutieusement tout ce que son héros aurait écrit, et, par mille petits traits épars, chercherait à rebâtir l'édifice de sa vie, à refaire le tableau de son caractère et de sa personnalité. C'est là la méthode historique, qui a fait de si notables progrès de notre temps et amené de si merveilleuses découvertes. Mais on se tromperait fort si l'on attendait des auteurs anciens en général, et de Plutarque en particulier, des procédés analogues. Cherchant avant tout, dans ses biographies, un but moral, aspirant à peindre un caractère plutôt qu'à raconter des faits, Plutarque est, si je puis le dire, aux antipodes de cette école historique suivant laquelle *scribitur ad narrandum non ad probandum*. L'histoire n'occupe que le second plan dans ses biographies, et n'est pour lui, selon une expression connue, que *le clou auquel il suspend son tableau*. On ne doit donc pas s'attendre à le voir faire des recherches scrupuleuses pour vérifier tel ou tel fait, pour se convaincre, par exemple, si Polybe a reproduit exactement Caton parlant de la guerre d'Espagne, etc. Plutarque lit et consulte en littérateur, non en érudit. Voilà ce qui explique comment il connaît Caton d'une manière si superficielle, quoique les œuvres de ce personnage fussent pour lui la source la plus importante à consulter. Aussi je ne puis assez m'étonner de la légèreté avec laquelle deux savants éminents, Drumann et Heeren, ont parlé de ce sujet. Selon le premier, Plutarque a lu les *Origines*, les *Lettres* ⁽¹⁾, les *Discours*, les *Apophthegmes* et l'ouvrage sur l'agriculture ⁽²⁾. Heeren, lui, se donne moins de peine pour chercher ses preuves, et

⁽¹⁾ Le voici : *Ch. 1* : Τῶν δὲ προγόνων.... ἀνδραγαθίαν. *Chap. 12* : θαυμάσαι.... φέρεσθαι. *Chap. 19* : καὶ πλείστα πάντων.... ἐγκαλεῖν αὐτοῖς. *Chap. 20* : οὐκ ἤξιον δὲ τὸν υἱὸν... μυνθάνοντα βράδιον *ibid.* καὶ τὰς ιστορίας.... ὠφελεῖσθαι. *Chap. 24* : ὁ δὲ πρῶτος... γεγονότος.

⁽²⁾ Il renvoie, pour ces assertions, à *Plut. Cat. 1, 5, 20. — 20. — 25. — 2. 8. — 25.* Mais ces passages ne prouvent rien, ou plutôt prouvent tout le contraire de sa thèse.

pose simplement cet axiome : *Legit itaque Noster omnia Catonis scripta, quamvis latine composita essent.*

Puisque je viens de nommer Heeren, je citerai encore son opinion sur les détails de la vie privée de Caton, qui, à ce qu'il croit, auront été extraits d'une *Epistula* où Caton se sera proposé lui-même à son fils comme modèle à suivre. Heeren veut sans doute parler des *Præcepta ad Filium*, car l'*Epistula*, si elle a jamais existé, devait contenir tout autre chose. Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste des fragments des *Præcepta* ne confirme nullement cette conjecture, et j'ai montré que plusieurs des détails sur la vie privée peuvent avoir été empruntés aux discours.

Si, maintenant, Plutarque n'a pas lui-même extrait ces mots de Caton, il est manifeste cependant qu'ils sont d'une source authentique, et alors une seule conclusion se présente naturellement : c'est qu'il les a empruntés à un recueil de bons mots et de plaisanteries célèbres de son héros. On sait que la verve mordante et caustique de Caton était connue dans toute l'antiquité ⁽¹⁾ : et il serait impossible qu'on eût conservé un si grand nombre de ses mots, si de bonne heure des grammairiens soit grecs soit latins n'avaient fait une collection des plus renommés. Pour cela, on se sera aidé non seulement des écrits du personnage, mais surtout de la tradition contemporaine, car les chap. 7 et 8 contiennent beaucoup de mots qui manifestement n'étaient pas écrits. Les expressions même de Plutarque, quoique assez vagues, semblent faire allusion à l'existence d'un pareil recueil. Enfin, cette supposition, bien qu'on ne puisse l'appuyer d'aucune preuve matérielle, se confirme encore par l'existence irrécusable de compilations analogues aux époques postérieures. Car le *Dionysius Cato*, qu'on appellerait mieux *Dionysii Cato*, est certainement composé en grande partie de mots empruntés à ce personnage ⁽²⁾. Et ce recueil n'était pas le seul : témoin deux manuscrits de la bibliothèque

(1) V. la charmante épigramme rapportée par Plutarque.

Πυρρόν, πανδακτέην, γλαυκόμματον, οὐ δὲ θανόντα
Πόρκιον εἰς Ἀἶδην Περσερόνῃ δέχεται.

(2) Kärcher dans le *Philologus*, VIII, 727 ; IX, 413 ; Ed. Wölfflin, ib. 672.

de Paris, intitulés *Sententiae Catonis* ⁽¹⁾. Il serait intéressant d'étudier dans leur ensemble tous ces ouvrages et de rechercher le degré d'authenticité ainsi que la source des sentences qu'ils contiennent. La critique a commencé à s'occuper de ces points et y portera sans doute la lumière. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir, dès à présent, avec Jordan, regarder comme incontestable l'existence d'un recueil de *Sententiae Catonianae* du temps de Plutarque, que notre auteur aura eu sous la main et dans lequel il aura largement puisé.

III.

Viennent, en troisième lieu, les historiens antérieurs à Plutarque, et dont celui-ci a tiré profit pour la partie historique de son sujet. Il cite nommément Tite-Live et Polybe, outre le *de Senectute* de Cicéron. Les deux premiers ont raconté la vie publique de Caton, et bien que de Polybe il ne reste que quelques fragments qui s'y rapportent, on doit admettre qu'écrivant l'histoire de son temps, il y a fait une large place à l'homme qui en était un des principaux représentants. Plutarque se réfère à l'autorité de Polybe pour un fait de la guerre d'Espagne. Cet endroit se rapporte sans doute au l. 19 de Polybe, où était racontée cette guerre, et sans doute notre auteur a fait plus d'un emprunt encore à un écrivain que l'antiquité déjà entourait d'une estime si méritée. Ainsi, il est possible que le vers homérique par lequel Caton qualifie le rôle de Scipion Émilien devant Carthage :

Οἷος πίπνυται, τοὶ δὲ σχίαὶ αἵσσουσιν

soit reproduit par Plutarque d'après Polybe, qui, comme nous le savons par Suidas (v. *Αἵσσουσι*), met le mot dans la bouche de Caton (l. 36). Selon Sintenis, Plutarque pourrait aussi avoir emprunté la plaisanterie sur l'ambassade de Bithynie à Polybe, 36, 2; le mot cité plus haut (qu'une ville ne peut prospérer, etc.) au même Polybe, excerpt. Vatic., p. 439, Mai, et peut-être aussi les détails sur la *cohors firmana* (ch. 13). Polybe raconte égale-

(1) Dans un catalogue de la bibliothèque du Sultan se trouve un ouvrage intitulé : *Catonis Romani paraenetica*. V. Philol. IX, 582.

ment (40, 6) le trait satirique contre Albinus (Plut. Cat. 12) ⁽¹⁾. Enfin, quelques-uns veulent que Plutarque ait copié dans Polybe toute l'anecdote sur la libération des otages grecs, et en effet les détails si précis qu'il donne, ainsi que la réponse joviale de Caton à Polybe, ne peuvent guère avoir été racontés que par Polybe lui-même.

Plutarque ne cite qu'une seule fois (ch. 17) le nom de Tite-Live : c'est à l'occasion du débat historique sur le crime de L. Flamininus. Plutarque a suivi de préférence la version selon laquelle Quinctius aurait fait tuer un condamné à mort par un licteur, sous les yeux de son mignon. Tite-Live ⁽²⁾, dit-il, raconte que la victime était un transfuge gaulois, et que Lucius le tua de sa propre main : le fait, dit l'historien romain, se trouve ainsi rapporté dans le discours de Caton. Nous voyons en effet, par les paroles de Tite-Live, qu'il a lu le discours de Caton, puisqu'il reproche à Valérius Antias de ne pas le connaître, et de mettre faussement une courtisane à la place du mignon, un condamné à mort à la place du transfuge gaulois. Plutarque est d'accord avec Tite-Live pour le premier point et s'écarte de lui pour le second, s'en tenant, dit-il lui-même, à la version du plus grand nombre, entre autres Cicéron (οἱ μὲν οὖν πλείστοι οὕτω ἱστοροῦσι).

Au reste, racontant une seconde fois le fait dans la biographie de Titus Flamininus, frère de ce Lucius, Plutarque ajoute que selon Valérius Antias, ce fut pour une courtisane et non pour un mignon que Lucius eut cette criminelle condescendance. Point n'est besoin d'admettre ici que Plutarque a lu Valérius Antias, puisqu'il pouvait simplement copier ce détail dans le passage précité de Tite-Live, qu'il a eu sous les yeux ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Au témoignage d'Aulu Gelle (XI, 8), Cornélius Nepos racontait la même chose dans son livre de *Illustribus Virtis*, c'est à dire dans la biographie de Caton. Mais comme il n'y est pas parlé des Amphictyons, qui sont nommés dans Polybe, c'est à celui-ci que Plutarque doit avoir emprunté le mot.

⁽²⁾ V. Liv. 39, 42 et 43.

⁽³⁾ Peut-être aussi le *ἀεὶ μὲν τις ἦν τῶν ἰδίων ἐγκωμίων ἀπειδής* (ch. 14) n'est-il qu'une traduction du mot de Liv. 34, 15: Cato... haud sane detractator laudum suarum.

Mais un emprunt plus manifeste fait par notre biographe à l'auteur des *Décades*, c'est le récit de la censure de Caton. *Plutarchus*, disait Sigonius (ad Livium 39.44), *totam hanc Catonis censuram graece ex Livio vertit*, et Sintenis, dans la préface de son édition du Caton de Plutarque, reproduit et approuve cette assertion. En effet, si l'on compare point par point les deux narrations, on remarque que l'auteur Grec a suivi le même ordre et raconté les faits avec les mêmes détails que son devancier latin ⁽¹⁾. Pourtant il est facile de voir que Plutarque a encore eu ici d'autres sources par lesquelles il a complété le récit de Tite-Live. Il raconte plusieurs faits qui ne se trouvent pas dans celui-ci. Ainsi l'exclusion du sénat, prononcée contre Manilius parce qu'il avait embrassé sa femme en présence de sa fille ; la proclamation de L. Valerius Flaccus, collègue de Caton, comme prince du sénat ; l'accusation portée contre Caton par les tribuns du peuple, qui veulent le faire condamner à deux talents d'amende à cause de ses locations ; l'érection d'une statue de Caton dans le temple de Salus, par le peuple reconnaissant. Tous ces faits, dis-je, ne se trouvent pas consignés dans le récit de Tite-Live. Plutarque doit donc avoir eu encore à sa disposition un autre auteur qui se sera occupé de Caton avec un soin particulier : car il nous donne sur la jeunesse et sur la vie domestique du héros des détails tellement minutieux, qu'ils semblent ne pouvoir rentrer dans le cadre d'une histoire générale, même de l'importance de celle de Tite-Live ou de Polybe. Cette source, à mon sens, ne peut être autre que Cornelius Nepos, qui, comme on le sait, avait écrit une biographie étendue de Caton sur la demande de son ami Atticus. Il ne nous reste malheureusement de Cornelius que la courte notice extraite selon Vossius, Niepperdey, Koch, Nauck et autres, de son livre de *Latinis Historicis*, et dans laquelle notre André Schott a cru voir, peut-être avec raison, un résumé de la grande biographie que Cornélius avait consacrée à Caton. Quoi qu'il en soit, pour peu qu'on la compare avec la biographie de Plutarque, on sera étonné de la ressemblance. Les événements y sont racontés dans le même ordre et dans le même enchaîne-

(1) Ce point est à mon avis d'une évidence irrécusable.

ment, à tel point que si l'on voulait faire un résumé latin du Caton de Plutarque, on n'aurait presque rien à changer et très peu de chose à retrancher au Caton de Nepos. Il est manifeste que le Caton de Cornelius (j'entends la grande biographie, dont la petite ne peut dans tous les cas être qu'un résumé, que l'auteur l'ait voulu ou non) a servi de modèle à Plutarque, qui l'a suivi consciencieusement et parfois aveuglément. On peut pour ainsi dire le surprendre en flagrant délit, reproduisant naïvement jusqu'aux erreurs de son modèle. Par exemple chez Cornelius, il est dit que Scipion l'Africain, consul pour la seconde fois en 194 — Caton l'avait été en 195 — voulut lui succéder dans sa province d'Espagne, sans doute pour lui ravir la gloire d'avoir mis fin à la révolte de ce pays. Plutarque à son tour attribue la même intention à P. Scipion l'Africain, consul pour la seconde fois. Or, ceci est tout simplement une confusion de noms et une erreur historique. Publius Scipion l'Africain exerça en effet un second consulat en 194, mais ce fut Sextus Digitius qui remplaça Caton, en qualité de préteur, dans la province d'Espagne Citérieure ⁽¹⁾. Un autre préteur, P. Scipio Nasica, cousin de l'Africain, obtint l'Espagne Ulérieure : il y a donc eu, comme on le voit, confusion entre deux personnages et confusion entre deux provinces. Je soupçonne véhémentement le bon Plutarque d'avoir puisé une autre de ses erreurs historiques dans le même Cornelius. Caton, selon lui, étant questeur de Scipion l'Africain en Sicile, à la veille de l'expédition contre Carthage, eut des démêlés avec son général, et finalement partit pour Rome, où il l'accusa près du peuple. Cette démarche eut pour résultat l'envoi d'une commission chargée de juger les actes de Scipion : elle ne trouva que des félicitations pour le jeune héros. Tite-Live parle aussi de l'envoi de cette commission (29, 20), mais chez lui ce sont les tribuns

(1) Il n'y a point de contradiction entre la suite du récit de Cornelius et celui de Plutarque. Toute difficulté sera levée si l'on veut entendre le *voluit eum de provincia depellere.... neque hoc per senatum efficere potuit*, comme un simple effort de Scipion pour faire revenir Caton de sa province un peu plus tôt, afin que lui-même eût l'honneur de pacifier définitivement la contrée. Je reviendrai d'ailleurs sur ce point dans un travail ultérieur.

du peuple qui la provoquent; il ne dit pas un mot de ce départ d'ailleurs incroyable de Caton, quittant son poste en pleine campagne pour venir à Rome accuser son général, avec lequel nous le voyons un peu plus tard partir pour l'Afrique ⁽¹⁾. Mais il y a chez Cornélius une phrase qui peut nous mettre sur la trace de ce faux renseignement:

Quaestor obtigit P. Africano, consuli, cum quo non pro sortis ne cessi tudine vixit: Namque ab eo perpetua dissepit vita.

Ce résumé nous laisse deviner que dans la biographie plus développée on devait parler de ces différends, de ces querelles incessantes qui durent *perpetua vita*, et sans doute on en racontait l'origine comme la raconte Plutarque. Ce qui nous autorise d'autant plus à faire cette supposition, c'est que Plutarque ne commence pas autrement cette partie de son récit:

Σχηπιωνι τῷ μεγάλῳ..... παρ' οὐδέν ἐποιήσατο γενέσθαι διάφορος ἀλλὰ καὶ ταμίας αὐτῷ πρὸς τὸν ἐν Λιβύῃ πόλεμον συνεκπεμφθεὶς...

Je le répète: qu'on lise attentivement et à la fois les deux récits, et il est impossible de ne pas être frappé de leur ressemblance de ton et d'allure. Que serait-ce donc si au lieu d'un pâle résumé nous avions la biographie détaillée écrite par Cornélius ? ⁽²⁾

Il reste donc établi qu'avec Polybe et Tite-Live, et même plus qu'eux, Cornelius Nepos a été largement mis à contribution par Plutarque. Reste encore Cicéron, nommé une fois par Plutarque dans l'épisode de Lucius Flamininus. Cette fois, contrairement à son habitude, notre auteur donne le titre de l'ouvrage consulté: c'est le *de Senectute* ⁽³⁾, chap. 12. Cet ouvrage, quoi qu'il n'affecte pas un caractère historique, est encore aujourd'hui

⁽¹⁾ On sait quels devaient être, selon le *mos majorum*, les rapports du questeur avec son général: presque ceux d'un fils avec son père. (V. Cic. Div. in Caec. 19, 61.)

⁽²⁾ Et même, toute réflexion faite, je ne voudrais pas jurer qu'un grand nombre, sinon la totalité des citations que Plutarque fait de Caton n'ont pas été empruntées à Cornelius lui-même.

⁽³⁾ De même dans la biographie de Paul Émile, ch. 10, il cite le traité de la *Divination* de Cicéron.

une des meilleures sources pour écrire une histoire de Caton, tout le personnage y est saisi au vif (un peu idéalisé cependant), tout le vieux et rustique milieu romain y est fidèlement reproduit. On peut déjà conjecturer à coup sûr que Plutarque n'a pas fait ce seul emprunt à un livre qu'il estimait à l'égal des historiens les mieux informés, lui qui aurait volontiers dit avec Aristote que la poésie — et ceci en est — est quelque chose de plus philosophique et de plus vrai que l'histoire.

Il est manifeste qu'il s'est souvenu du *de Senectute* en racontant le séjour de Caton à Tarente avec Fabius, l'amitié qui se noua dès lors entre ces deux hommes (de Sen. 4) et surtout l'hospitalité que Caton reçut chez le philosophe Néarque, resté fidèle au parti romain (Ibid. 12). Ces détails se trouvent dans le même chapitre d'où Plutarque a tiré l'opinion de Cicéron sur le fait de Flamininus, et il faut remarquer de plus qu'à l'exception de l'orateur latin et du biographe grec, aucun ancien ne nous a parlé de Néarque.

Ce qui suit est plus qu'une réminiscence : c'est presque une traduction littérale ; qu'on en juge :

Cic. de Sen. 16.

Ergo in hac vita (*nempe rusticā*) M. Curius quum de Samnitibus, de Sabinis, de Pyrrho triumphasset, consumpsit extremum tempus aetatis : cujus quidem ego villam contemplans (abest enim non longe a me) admirari satis non possum vel hominis ipsius continentiam vel temporum disciplinam. Curio ad focum sedenti magnum auri pondus Samnites quum attulissent, repudiati sunt. Non enim aurum habere paeclarum sibi videri dixit sed eis qui haberent aurum, imperare.

Plut. Cat. Maj. 2.

Ἦν δὲ πλησίον αὐτοῦ τῶν ἀγρῶν ἡ γενομένη Μανίου Κουρίου τοῦ τρίς θριαμβεύσαντος ἑπαυλὶς. Ἐπὶ ταύτην συνεχῶς βαδίζων καὶ θεώμενος τοῦ τε χωρίου τὴν μικρότητα καὶ τῆς οἰκίσεως τὸ λιτὸν ἔννοιαν ἐλάβανε τοῦ ἀνδρός, ὅτι Ρωμαίων μέγιστος γενόμενος.... τοῦτο τὸ χωρίδιον αὐτὸς ἔσκαπτε.... μετὰ τρεῖς θριάμβους. Ἐνταῦθα πρὸς ἐσχάρα καθήμενον αὐτὸν ἔψοντα γογγυλίδας εὐρόντες οἱ Σαυνιτῶν πρέσβεις ἐδίδοσαν πολὺ χρυσίον. Ὁ δὲ ἀπεπέμψατο φήσας etc.

Cette comparaison est d'autant plus intéressante que rien ne saurait mieux nous faire comprendre quel historien est Plutar-

que. Cicéron, dans une œuvre d'imagination, ayant profité du voisinage des maisons de Curius et de Caton pour amener naturellement son héros à parler du vainqueur de Pyrrhus, Plutarque, avec empressement, enregistre le détail, transforme une ingénieuse hypothèse en fait historique, la revêt des charmes de sa parole et la fait accepter comme réelle par la postérité abusée. Voyez comment se fait la métamorphose : *cujus ego villam contemplan* = ἐπὶ ταύτην συνεχῶς βαδίζων. Que de transformations analogues n'ont pas dû subir les sources anciennes dans les mains du bon Plutarque, si nous pouvions chaque fois le prendre sur le fait comme ici ! ⁽¹⁾ Remarquons enfin que notre auteur peut aussi avoir emprunté à Cicéron (de Sen. 13) les détails qu'il donne sur les banquets de Caton (chap. 25), quoique ici il ait dû consulter encore une autre source, car il dit plus que Cicéron.

Le sage de Chéronée tenait en haute estime le philosophe de Tusculum, et nul doute qu'avant d'écrire sur Caton il n'ait relu et consulté avec fruit les différents ouvrages où Cicéron parlait de son héros, notamment le *Brutus*. Voici ce qui rend cette supposition plus ou moins probable. Au chap. 15 du *Brutus*, Cicéron, dont l'enthousiasme pour le vieux Caton va parfois un peu loin, n'hésite pas à le comparer comme orateur à Lysias : *Et quodammodo est nonnulla.... inter ipsos similitudo : acuti sunt, elegantes, faceti, breves*. La réponse à cette exagération patriotique se trouve dans Plutarque, Cat. 7 :

Οὐκ οἶδα τί πεπόνθασιν οἱ τῷ Δυσίου λόγῳ μάλιστα φάμενοι προσεικέναι τὸν Κάτωνος.

L'allusion me semble d'autant plus frappante que notre auteur, comme pour s'excuser d'avoir osé combattre l'autorité de Cicéron sur ce point, ajoute immédiatement :

οὐ μὴν ἀλλὰ ταῦτα μὲν οἷς μᾶλλον ιδέας λόγων ῥητορικῶν αἰσθάνεσθαι προσήκει διακρινοῦσιν.

⁽¹⁾ Ceci était écrit lorsque je suis tombé sur un passage de Cicéron Rep. III, 28, 40 (conservé par Nonius v, apud) et où on fait dire aussi à Caton qu'il allait souvent visiter le foyer de Curius. Faudrait-il voir réellement un fait historique dans cette double assertion ? J'avoue que le second passage semble aller directement à l'encontre de ma conjecture.

IV.

Enfin, à ce nombre déjà considérable de sources dont Plutarque a disposé, j'en ajouterai une d'un caractère différent, mais qui a tout autant de valeur. Il s'agit d'une inscription mise au bas de la statue que le peuple reconnaissant érigea à Caton après sa censure dans le temple de Salus ⁽¹⁾. Plutarque doit avoir eu cette inscription sous les yeux, car on voit qu'il cherche à la traduire textuellement, puisqu'il a soin de dire :

ὅτι τὴν Ῥωμαίων πολιτείαν ἐγκεκλιμένην καὶ ῥέπουσαν ἐπὶ τὰ
χειρῶ τιμητῆς γενόμενος χρησταῖς ἀγωγαῖς καὶ σφόδρῳ ἐθισμοῖς
καὶ διδασκαλίαις εἰς ὀρθὸν αὖθις ἀποκατέστησε.

On aimerait à croire que Plutarque a vu de ses yeux et l'inscription et la statue : pourtant il n'en est rien, car le temple de *Salus* fut détruit par un incendie sous le règne de Claude (donc avant 54 ap. J.-C.) et Plutarque ne naquit que vers le milieu du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne (vers l'an 52). Cela ne diminue en rien l'authenticité de l'inscription, qu'il aura trouvée dans Cornelius Nepos, le seul qui doit être entré dans de si longs détails au sujet du héros.

Quoique j'aie cherché à rendre ces recherches aussi complètes que possibles, je ne puis me dissimuler qu'une étude du même genre, appliquée à chaque biographie en particulier, pourrait seule produire pour la connaissance parfaite du sujet des résultats féconds. Aussi je ne livre mon travail à la publicité qu'en sollicitant l'indulgence des critiques.

Liège.

GODEFROID KURTH.

(1) Ἐν τῷ νῶτον τῆς Ὑγείας. Plutarque a mal traduit, et s'est contenté d'un à peu près. Proprement Ὑγεία serait en latin *Sanitas* : or il n'y a jamais eu de temple d'une telle divinité à Rome (Sintenis ad. l. l.).

COORDONNÉES TRILINÉAIRES.

Suite. (*Voir la 2^e livraison du tome XIV.*)

6. *Pôle et polaire par rapport à un triangle.* Pour construire le point X. (x_1, x_2, x_3), on peut diviser les droites $A_1 A_2, A_2 A_3, A_3 A_1$ aux points B_3, B_1, B_2 en deux segments qui soient respectivement comme

$$\frac{1}{x_1} : -\frac{1}{x_2}, \quad \frac{1}{x_2} : -\frac{1}{x_3}, \quad \frac{1}{x_3} : -\frac{1}{x_1};$$

les droites $A_1 B_1, A_2 B_2, A_3 B_3$ se couperont au point X.

D'un autre côté, pour construire la droite P (π_1, π_2, π_3), on peut diviser les droites $A_1 A_2, A_2 A_3, A_3 A_1$ aux points C_3, C_1, C_2 en deux parties qui soient respectivement comme

$$p_1 : p_2, \quad p_2 : p_3, \quad p_3 : p_1;$$

les points C_1, C_2, C_3 seront sur la droite P.

Il en résulte que, si l'on a

$$x_1 : x_2 : x_3 = \frac{1}{p_1} : \frac{1}{p_2} : \frac{1}{p_3},$$

les points B_1 et C_1, B_2 et C_2, B_3 et C_3 sont conjugués harmoniques par rapport aux sommets du triangle de référence. Donc, à tout point X du plan on peut faire correspondre une droite P, dont les coordonnées sont inversement proportionnelles à celles du point X, et telle, que les droites P, $A_1 X, A_2 X, A_3 X$ divisent les côtés du triangle harmoniquement.

Le point X est dit *le pôle* de la droite P par rapport au triangle $A_1 A_2 A_3$, et celle-ci est *la polaire* de X ⁽¹⁾.

7. *Identité entre les trois coordonnées d'une droite.* Si l'on ne se donne que les deux coordonnées π_1, π_2 , la droite P est l'une des deux tangentes extérieures ou l'une des deux tangentes intérieures communes aux deux circonférences décrites de A_1 et A_2 comme centres respectivement avec les rayons π_1 et π_2 , suivant que π_1 et π_2 sont de même signe ou de signes contraires; donc la connaissance de deux coordonnées seulement produit une ambiguïté dans la détermination d'une droite, tandis que les trois coordonnées fixent complètement la droite.

On voit aussi qu'à chaque système de valeurs de deux coordonnées d'une droite correspondent deux valeurs de la 3^{me} coordonnée, ou que les trois coordonnées sont liées par une équation de la forme ⁽²⁾

$$E_{11} \pi_1^2 + E_{22} \pi_2^2 + E_{33} \pi_3^2 + 2 E_{12} \pi_1 \pi_2 + 2 E_{23} \pi_2 \pi_3 + 2 E_{31} \pi_3 \pi_1 = 1.$$

Nous n'avons pas mis de termes du 1^{er} degré, parce que cette relation ne doit pas changer, si l'on change simultanément les signes de π_1, π_2, π_3 . En exprimant qu'elle est satisfaite par les coordonnées des côtés $a_1 (h_1, 0, 0), \dots$, et par celles des parallèles aux côtés menées par les sommets opposés $(0, h_1, h_1), \dots$, on trouve

$$\sum \frac{\pi_i}{h_i^2} - \sum \pi_i \pi_j \left(\frac{1}{h_i^2} + \frac{1}{h_j^2} - \frac{1}{h_k^2} \right) = 1,$$

(¹) La même figure présente encore trois autres systèmes de trois points sur les côtés du triangle qui sont en ligne droite, savoir $B_2 B_3 C_1, B_3 B_1 C_2, B_1 B_2 C_3$; les coordonnées de ces droites sont proportionnelles à $(-p_1, p_2, p_3), (p_1, -p_2, p_3), (p_1, p_2, -p_3)$. On a aussi trois autres systèmes de droites menées par les sommets du triangle $A_1 A_2 A_3$ et qui passent par un même point, etc.

(²) Pour trouver cette relation par voie géométrique, il suffit de remarquer que les projections des côtés a_1, a_2, a_3 sur la droite P sont égales à $\sqrt{a_1^2 - (p_2 - p_3)^2}, \dots$, et que l'une d'elles est égale à la somme des deux autres, ou que $\sin(a_1, P) = \frac{p_2 - p_3}{a_1}, \sin(a_2, P) = \frac{p_3 - p_1}{a_2}, \sin(a_3, P) = \frac{p_1 - p_2}{a_3}$, $\sin(a_1, P) + \sin(a_2, P) = \sin(a_3, P) = 180^\circ$.

et en remplaçant h_r par $\frac{2S}{a_r}$

$$(1) \quad \sum a_i^2 \pi_i^2 - 2 \sum a_i a_j \cos A_j \cdot \pi_i \pi_j = 4 S^2.$$

Comme le 1^{er} membre de l'égalité (1) revient souvent, nous le désignerons par $\varepsilon(\pi_1, \pi_2, \pi_3)$ ou plus simplement par $\varepsilon(\pi)$, et ses demi-dérivées par $\varepsilon_1(\pi)$, $\varepsilon_2(\pi)$, $\varepsilon_3(\pi)$. On a identiquement

$$\begin{aligned} \varepsilon(\pi) &= \pi_1 \varepsilon_1(\pi) + \pi_2 \varepsilon_2(\pi) + \pi_3 \varepsilon_3(\pi), \\ \varepsilon(\pi_1 + \mu_1, \pi_2 + \mu_2, \pi_3 + \mu_3) &= \varepsilon(\pi) + 2 \sum \mu_i \varepsilon_i(\pi) + \varepsilon(\mu) \quad (1). \end{aligned}$$

Au lieu de $\sum \mu_i \varepsilon_i(\pi)$ et de $\varepsilon(\pi)$, nous écrirons souvent $\varepsilon(\pi\mu)$ et $\varepsilon(\pi\pi)$.

L'équation $\varepsilon(\pi) = 1$ ne doit pas changer, si l'on y remplace π_1, π_2, π_3 par $\pi_1 + \mu, \pi_2 + \mu, \pi_3 + \mu$, quel que soit μ . Or

$$\varepsilon(\pi + \mu) = \varepsilon(\pi) + 2 \mu \sum \pi_i \varepsilon_i(1) + \mu^2 \varepsilon(1);$$

par conséquent,

$$\varepsilon_1(1) = \varepsilon_2(1) = \varepsilon_3(1) = \varepsilon(1) = 0,$$

ou

$$\begin{aligned} \varepsilon_{11} + \varepsilon_{12} + \varepsilon_{13} &= 0, \\ \varepsilon_{21} + \varepsilon_{22} + \varepsilon_{23} &= 0, \\ \varepsilon_{31} + \varepsilon_{32} + \varepsilon_{33} &= 0, \end{aligned}$$

relations que l'on vérifie facilement en remplaçant les ε_{rs} par leurs valeurs.

(1) Un grand perfectionnement à introduire dans la théorie des coniques en coordonnées cartésiennes, serait le suivant : On remplacerait l'équation usuelle $Ax^2 + Bxy + \dots = 0$ par l'équation homogène $A_{11}x^2 + 2A_{12}xy + A_{22}y^2 + 2A_{13}xz + 2A_{23}yz + A_{33}z^2 = 0$, où $z = 1$; on apprendrait aux élèves à prendre immédiatement la dérivée d'un produit de deux facteurs linéaires, et on leur montrerait les relations que nous avons écrites ci-dessus pour la fonction ε ; de plus on introduirait le déterminant des coefficients A_{rs} et ses mineurs.

Naturellement, le mot *dérivée* ne désignerait que l'opération algébrique par laquelle on passe de Ax^m à mAx^{m-1} .

A l'aide de ces relations, on peut éliminer de la fonction ε , soit les coefficients ε_{41} , ε_{22} , ε_{33} , soit ε_{12} , ε_{23} , ε_{34} , soit enfin ε_{31} , ε_{32} , ε_{33} , ce qui conduit aux formes suivantes :

$$\begin{aligned}\varepsilon(\pi) &= -\varepsilon_{11}(\pi_1 - \pi_2)(\pi_2 - \pi_1) - \varepsilon_{22}(\pi_2 - \pi_3)(\pi_1 - \pi_2) - \\ &\quad \varepsilon_{33}(\pi_3 - \pi_1)(\pi_2 - \pi_3), \\ (2) \quad \varepsilon(\pi) &= -\varepsilon_{12}(\pi_1 - \pi_2)^2 - \varepsilon_{23}(\pi_2 - \pi_3)^2 - \varepsilon_{31}(\pi_3 - \pi_1)^2, \\ (3) \quad \varepsilon(\pi) &= \varepsilon_{11}(\pi_1 - \pi_3)^2 + \varepsilon_{22}(\pi_2 - \pi_3)^2 + 2\varepsilon_{12}(\pi_1 - \pi_3)(\pi_2 - \pi_3).\end{aligned}$$

Nous poserons, pour abrégér,

$$\begin{aligned}\omega(x) &= -\varepsilon_{11}x_2x_3 - \varepsilon_{22}x_3x_1 - \varepsilon_{33}x_1x_2, \\ \eta(x) &= -\varepsilon_{12}x_3^2 - \varepsilon_{23}x_1^2 - \varepsilon_{31}x_2^2;\end{aligned}$$

les trois demi-dérivées de ces fonctions seront désignées par $\omega_1(x)$, $\omega_2(x)$, $\omega_3(x)$ et $\eta_1(x)$, $\eta_2(x)$, $\eta_3(x)$.

8. *Distance d'un point à une droite.* Si les coefficients de l'équation

$$p_1x_1 + p_2x_2 + p_3x_3 = 0$$

vérifient l'équation $\varepsilon(p) = 4S^2$, il sont égaux aux coordonnées (π_1, π_2, π_3) de la droite; si cela n'a pas lieu, on peut poser

$$\pi_1 = \mu p_1, \quad \pi_2 = \mu p_2, \quad \pi_3 = \mu p_3,$$

et le facteur μ résulte de l'équation $\varepsilon(\pi) = \mu^2 \varepsilon(p) = 4S^2$; par conséquent

$$\pi_r = \frac{2Sp_r}{\sqrt{\varepsilon(p)}}.$$

Soient maintenant Y et Z deux points extérieurs à la droite P; les coordonnées du point où la droite YZ rencontre P étant représentées par

$$x_r = \frac{my_r + nz_r}{m + n},$$

le rapport $m : n$ se déduira de l'équation

$$\sum p_1(my_r + nz_r) = 0,$$

d'où

$$\frac{m}{n} = - \frac{\sum p_i z_i}{\sum p_i y_i}.$$

Comme le rapport $-\frac{m}{n}$ est aussi égal à celui des distances des points Z et Y à P, on voit que la distance δ d'un point X à la droite P est proportionnelle à la valeur du trinôme

$$p_1 x_1 + p_2 x_2 + p_3 x_3.$$

Par conséquent, on peut poser

$$\delta = \mu (p_1 x_1 + p_2 x_2 + p_3 x_3);$$

et en faisant coïncider X avec A_1 , on trouve $\mu = 2 S : \sqrt{\varepsilon(p)}$.
Remarquons aussi qu'on a

$$\delta = \pi_1 x_1 + \pi_2 x_2 + \pi_3 x_3.$$

(La suite prochainement.)

J. NEUBERG.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

DES MÉTHODES

dans les Sciences de raisonnement, par DUHAMEL, membre de l'Institut de France, etc. QUATRIÈME PARTIE. Vol. in-8° de 466 pp., avec figures dans le texte. Paris, Gauthier-Villars, 1870. Prix, fr. 7-50.

Dans cette quatrième partie de son ouvrage, M. Duhamel s'est proposé de donner un exemple de l'application des méthodes générales à la formation d'une science de raisonnement, dont les éléments dépendraient du système matériel au milieu duquel nous vivons. Il choisit à cet effet la propriété la plus simple et la plus générale de la matière : la mobilité.

On reconnaît bientôt, dit-il, que, le plus ordinairement, le déplacement d'une portion quelconque de matière n'est pas spontané, et est dû à quelque chose en dehors d'elle; et cette observation est si générale, que, lors même que cette cause nous est cachée, nous sommes portés à admettre qu'elle existe. Ces causes de mouvement que nous trouvons en nous-même, et dont nous avons le sentiment toutes les fois que nous déplaçons un corps, sont appelées des *forces*. Une force met un corps libre en mouvement; mais plusieurs forces agissant sur un même corps, pourraient se détruire mutuellement, et le corps ne serait pas déplacé. Dans ce cas, on dit que ces forces sont en *équilibre*. L'objet de ce livre est l'étude de ces *mouvements* ou de ces *équilibres*, et l'ensemble de leurs lois, c'est-à-dire des rapports nécessaires résultant de l'action des forces sur les corps, constitue la *science des forces*.

Pour qu'elle devienne une science de raisonnement, on doit connaître la *nature* des forces, c'est-à-dire connaître assez des propriétés des forces, pour que tous leurs effets en soient des conséquences nécessaires.

M. Duhamel place les forces parmi les choses qu'on ne peut pas définir, et il a raison; car, dire que ce sont des causes de mouvement, ce n'est pas réellement les définir, puisque ces causes n'étant pas connues d'avance on ne ferait que substituer un mot à un autre. Mais ce qui est essentiel à définir avec précision, c'est leur *égalité* et leur *addition* et c'est par là qu'il commence. Il établit ensuite les principes fondamentaux en s'occupant d'abord de ceux relatifs à l'équilibre, comme étant plus simples et moins nombreux que ceux qui se rapportent au mouvement; et il expose complètement la science de l'équilibre, avant de s'occuper de celle

du mouvement, non seulement parce que le première est plus facile, mais encore parce qu'elle est la base de la seconde.

Après avoir établi ces premiers principes avec soin, il commence l'étude de l'équilibre par quelques cas simples; puis il arrive à la formule générale qui renferme virtuellement les conditions d'équilibre de tous les systèmes. Cette formule est l'expression du principe des vitesses virtuelles, dont la démonstration a été donnée d'abord par Fourier, puis par Lagrange, Poinsot et quelques autres encore. De cette manière la science de l'équilibre peut être considérée comme rigoureusement établie d'après les données premières admises comme résultats de l'observation; elle est donc ainsi devenue une *science de raisonnement*.

Après avoir constitué la science de l'équilibre des forces, M. Duhamel passe à l'étude des mouvements qu'elles peuvent produire. Et d'abord, il fait remarquer que le mouvement tel qu'on le définit est toujours relatif. Le mouvement absolu, généralement admis jusqu'ici, est, en effet, une pure chimère fondée sur une autre chimère, celle d'un espace éternel et absolu, dont chaque point aurait une existence personnelle, et serait supposé dans un état d'immobilité. Et comme il est tout aussi impossible de dire ce qu'on entend par l'immobilité d'un point de cet espace, que par celle d'un point matériel quelconque, ce n'est que par un cercle vicieux que l'on arrive à croire que l'on a donné une définition du *repos* et du *mouvement*.

La considération du mouvement en entraîne une autre, celle du *temps*. A ce sujet l'auteur combat encore une conception aussi chimérique que celle de l'espace, celle qui fait du temps un être réel, nécessaire, indépendant de toute création, comme l'espace, et sur lequel viennent s'échelonner les époques, comme les points sur une ligne indéfinie. Il admet évidemment l'idée de succession comme résultat de l'expérience, mais il ne dit pas qu'il existe un être dans lequel s'opère cette succession. Il définit seulement ce qu'on doit entendre par temps égaux et cela suffit.

Une autre notion nécessaire à introduire dans la science du mouvement et qui ne se trouve pas dans la science de l'équilibre est celle de *masse*. L'expérience montre encore que la même force ne produit pas le même mouvement quand elle est appliquée à des corps formés de la même substance, ayant des volumes différents, et par conséquent renfermant des quantités différentes de matière. Mais, comme on ne peut attacher aucun sens précis à la comparaison des quantités de matière renfermées dans des corps d'espèces différentes et qu'en mécanique on n'a pas pour objet de tenir compte de la composition particulière des corps, mais seulement de la manière dont ils sont mis en mouvement par les forces, on est amené à considérer comme identiques, sous ce rapport, deux corps qui, soumis à l'action d'une même force, prennent le même mouvement. On dit alors, non qu'ils renferment la même quantité de matière, mais qu'ils ont la même *masse*. On évaluera donc aisément les masses en nombres, et, si l'on remarque que deux corps sollicités

par des forces proportionnelles à leurs masses prennent le même mouvement, et réciproquement, il devient facile de comparer les masses. En effet, l'expérience montre que tous les corps soumis à l'action seule de la pesanteur prennent des mouvements identiques ; leurs masses sont donc proportionnelles aux forces qui les sollicitent, c'est-à-dire, à leurs poids ; et comme la comparaison des poids est très facile, celle des masses le sera également, ainsi que les expressions en nombres.

Ces notions étant acquises, l'auteur indique comment on a pu établir expérimentalement les principes fondamentaux du mouvement produit par les forces. Le premier consiste en ce que, dans un système dont tous les points ont des vitesses constantes, égales et parallèles, si un de ces points vient à être sollicité par une certaine force, son mouvement, par rapport au système, sera le même que si le mouvement commun n'avait pas existé. De là cette conséquence : qu'une force constante, agissant d'une manière continue sur un point matériel partant du repos, lui donne un mouvement uniformément accéléré ; et réciproquement. Le second principe général consiste en ce que deux forces constantes, appliquées à des masses égales pendant un même temps, leur font acquérir des vitesses proportionnelles à ces forces. De là résulte le rapport des vitesses acquises dans des intervalles quelconques de temps par des corps dont les masses sont dans un rapport quelconque et sont sollicitées par des forces quelconques. On déduit de là la mesure des forces constantes au moyen des vitesses qu'elles font acquérir à des masses connues ; la mesure des forces variables s'en déduit au moyen des considérations infinitésimales, et tous les problèmes sur le mouvement d'un point deviennent alors de simples questions de calcul différentiel ou intégral.

Après avoir traité le cas du mouvement *absolu* d'un point, l'auteur passe à l'étude du mouvement *relatif*, ces deux expressions étant entendues comme il a été expliqué en parlant du mouvement en général. Le problème qu'il a résolu est celui-ci : Étant donné le mouvement d'un système rigide, trouver, par rapport à ce système, le mouvement d'un point sollicité par une force donnée.

Une des grandes questions de mouvement est celle du système solaire. L'auteur s'y arrête quelque temps et il montre comment l'astronomie, qui, avant Newton, n'était qu'une *science d'observation*, a pu être élevée par ce savant mathématicien au rang de *science de raisonnement*.

Après la théorie du mouvement d'un point matériel, vient celle du mouvement d'un système quelconque de points liés entre eux d'une manière quelconque, et sollicités par des forces quelconques. Ce grand problème se ramène immédiatement à celui de l'équilibre au moyen d'un principe entrevu par Jacques Bernoulli à propos du pendule composé, et généralisé par d'Alembert, dont il porte le nom. Cet équilibre est celui du système même considéré comme sollicité par les forces qui lui sont appliquées et par les forces d'inertie développées à chaque instant par

tous les points matériels qui le composent. Cette considération donne autant d'équations qu'il y a de quantités à déterminer en fonction du temps. De cette manière, le problème général du mouvement est ramené à un problème de calcul, et la science des forces rentre complètement dans les sciences de raisonnement précédemment étudiées.

La science des forces pouvait dès lors être considérée comme fondée, puisque tous les principes étaient établis, et que la science était ramenée à de simples questions de calcul ; mais l'auteur a cru devoir présenter quelques conséquences générales de la formule qui renferme virtuellement toute la science du mouvement. C'est ainsi qu'il démontre les théorèmes sur le mouvement du centre de gravité, et sur les aires décrites dans le cas d'un système libre quelconque, sur les forces vives et sur la propriété de la moindre action dans des cas plus restreints. Enfin, en vue de l'application au système du monde, il s'occupe sommairement du mouvement d'un corps solide libre ou lié à un axe fixe ou à un point fixe, et du mouvement d'un système de points libres ou soumis à leurs actions mutuelles.

Rappelons à nos lecteurs, pour terminer, que cette quatrième partie, comme celles qui l'ont précédée, n'est pas destinée à ceux qui n'ont aucune notion sur les matières qui y sont traitées. Elle s'adresse particulièrement aux professeurs et c'est pour cela que certains détails ont pu être omis. Elle peut ainsi être considérée comme un ensemble des principes qui constituent toute la science des forces. Quand on a suffisamment étudié les détails d'une science, il est bon de réfléchir sur leur enchaînement, de se rendre bien compte des données premières et des principes qui ont guidé dans les déductions.

J. M.

BULLETIN DES REVUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

Classe des lettres. — Programme du concours pour 1873.

La classe avait déjà décidé, dans sa dernière séance, de remettre au concours de l'année 1873 les deux questions suivantes :

Première question. — “ Faire l'appréciation du talent de Chastellain, de son influence, de ses idées politiques et de ses tendances littéraires. ”

Deuxième question. — “ Traiter l'histoire politique de la Flandre depuis 1305 jusqu'à l'avènement de la maison de Bourgogne (1382), en s'attachant principalement aux modifications qu'ont subies, à cette époque, les institutions générales du comté et les institutions particulières de ses grandes communes. ”

La classe complète ce programme par les trois questions qui suivent :

Troisième question. — “ On demande une appréciation du règne de Charles le Téméraire et des projets que ce prince avait conçus dans l'intérêt de la maison de Bourgogne. ”

Quatrième question. — “ Quels seraient, en Belgique, les avantages et les inconvénients du libre exercice des professions libérales ? ”

Cinquième question. — “ Expliquer le phénomène historique de la conservation de notre caractère national à travers toutes les dominations étrangères. ”

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs.

Les auteurs des mémoires qui seraient insérés dans les recueils de l'Académie ont droit à recevoir cent exemplaires de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté d'en faire tirer un plus grand nombre, en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin ; ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1873, à M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

On n'admettra que des planches manuscrites.

CONCOURS DE 1871.

Le terme fatal du concours de cette année a expiré le premier du mois courant.

Un seul mémoire, dont la réception a été consignée dans le *Bulletin* de la séance du 3 juin dernier, est parvenu en réponse à ce concours. Il concerne la première question, relative à l'intégration des équations aux dérivées partielles des deux premiers ordres, et porte pour devise : *Le travail est la vie de l'homme* (Voltaire). — MM. Catalan, Liagre et Gilbert sont priés d'en faire l'examen.

CONCOURS POUR 1873.

La classe ratifie le programme de concours pour 1873, dont les questions ont été présentées dans les précédentes réunions. Ce programme sera publié en même temps que celui du concours de l'année 1872.

— Il est décidé également que le terme fatal de la deuxième période du concours sexennal de Stassart pour une question d'histoire nationale, qui a expiré le 1^{er} février dernier, sera prorogé de deux ans et fixé, par conséquent, au 1^{er} février 1873. La classe conserve, à cet effet, la question déjà posée et conçue en ces termes : *Exposer quels étaient, à l'époque de l'invasion française, en 1794, les principes constitutionnels communs à nos diverses provinces et ceux par lesquels elles différaient entre elles.* »

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS DU 31 JUILLET 1871.

RHÉTORIQUE LATINE.

Composition Latine. (Sans dictionnaire.) — Humaniorum litterarum studia plurimum conferunt ad vitae beatitatem. " Haec enim, ait Cicero, adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernociant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. „

Addi potest multos quum in potestate essent hostium ac tyrannorum, quum in custodia et exilio, doctrinae studiis dolorem levasset.

Traduction du latin en français (Tacite, *Historiarum Liber I, 79*). — Conversis ad civile bellum animis, externa sine cura habebantur. Eo audentius Rhoxolani, sarmatica gens, priore hieme caesis duabus cohortibus, magna spe ad Maesiam irruperant; novem millia equitum, ex ferocia et successu, praedae magis quam pugnae intenta. Igitur vagos et incuriosos tertia legio, adjunctis auxiliis, repente invasit : apud Romanos omnia praelio apta, Sarmatae dispersi cupidine praedae, aut graves onere sarcinarum, et lubrico itinerum adempta equorum pernecitate, velut vincti caedebantur. Namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos; nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die et soluto gelu, neque conti, neque gladii quos praelongos utraque manu regunt, usui, lapsantibus equis et cataphractarum pondere. Id nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis aut praeduro corio consertum, ut adversus ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum; simul altitudine et mollitia nivis hauriebantur. Romanus miles facili lorica, et missili pilo aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam (neque enim defendi scuto mos est) cominus fodiebat, donec pauci, qui praelio superfuerant, paludibus abderentur; ibi saevitia hiemis et vi vulnere assumpti.

Postquam id Romae compertum, M. Aponius, Maesiam obtinens, triumphali statua, Fulvius Aurelius et Julianus Titius ac Numisius Lupus, legati legionum, consularibus ornamentis donantur; laeto Othone

et gloriam in se trahente, tanquam et ipse felix bello, et suis ducibus suisque exercitibus rempublicam auxisset.

Composition française. — Sous l'administration du marquis de Prié, des troubles éclatèrent à Bruxelles. On arrêta cinq des doyens, dont quatre furent condamnés à l'exil et le cinquième à la mort.

C'était un vieillard, faiseur de chaises, syndic de la nation de Saint Nicolas. Il avait de l'influence sur le peuple, il était convaincu de son bon droit.

Il protesta hautement de son innocence et monta sur l'échafaud avec une tranquillité d'âme qui ne se démentit pas un seul instant (19 septembre 1720).

Le soir, un doyen fait à ses compagnons de métier l'éloge d'Anneessens, il raconte la vie honnête de l'artisan, la mort glorieuse du martyr. Il les engage à défendre leurs privilèges et à attendre patiemment l'occasion de punir les meurtriers d'Anneessens.

Composition Flamande. — Jan Borluut spoort de Gentenaars aan om tegen de Franschen te velde te trekken en zich bij het leger der Vlamingen, door Breijdel, De Coninck en de zonen van Gwijde geleid, aan te sluiten.

SECONDE LATINE.

Thème Latin. (Sans dictionnaire.) — On ne sait bien le latin qu'autant qu'on est capable d'écrire dans cette langue : la lecture des auteurs n'exige point une attention aussi vive et aussi soutenue que la composition ; il échappe à celui qui lit, mille choses qui n'échappent point à celui qui écrit : l'un court après le sens et franchit rapidement les obstacles qui pourraient retarder sa course, l'autre s'attache davantage aux mots et aux constructions. Il est vrai que la traduction par écrit suppose un travail plus réfléchi que la simple lecture, mais elle est encore loin d'être aussi scrupuleuse que la composition, parce que celle-ci est plus esclave de la diction. Celui qui traduit du latin en français peut être content de ses efforts quand il a saisi et rendu le sens que mainte circonstance lui fait souvent deviner, tandis que celui qui écrit en latin est sans cesse aux prises avec les difficultés grammaticales qu'il se propose de vaincre et avec le génie d'une langue étrangère dont il cherche à se rendre maître.

C'est sur la langue latine que notre langue s'est d'abord formée, c'est elle qui a fourni à nos grands écrivains ces tournures fortes ou gracieuses,

ces expressions vives et frappantes dont leur style se compose. La diction si parfaite et si séduisante du premier de nos auteurs tragiques est pleine de tours habilement empruntés à la langue latine ; c'est dans l'étude approfondie de cette langue que Boileau a puisé cette force, cette énergie, cette précision qui caractérise sa manière : il lutte perpétuellement avec Horace, Perse et Juvénal et ses forces s'en augmentent.

Traduction du grec en français. — Τοὺς Ἑλληνὰς φησιν ὁ Ἡρόδοτος καταδεικνύσαντας, ἀπὸ τοῦ Ἀρτεμισίου δρησμὸν βουλευέσθαι ἔσω εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ, τῶν Ἑυβοίων δεομένων ὀλίγον ἐπιμεῖναι χρόνον, ὅπως ὑπεκθούιντο γενεὰς καὶ τὸ οἰκετικόν, ὀλιγωρεῖν, ἄχρις οὗ Θίμιστοκλῆς ἀργύριον λαβὼν Εὐρυδιδῇ τε μετέδωκε καὶ Ἀδεύμαντι τῷ Κορινθίων στρατηγῷ· τότε δὲ μέναι καὶ διαναυμαχῆσαι πρὸς τοὺς βαρβάρους.

Ὁ μὲν Πίνδαρος, οὐκ ὦν συμμάχου πόλεως, ἀλλὰ μηδίζειν αἰτίαν ἔχουσης, ὁμῶς τοῦ Ἀρτεμισίου μνησθεὶς ἐπιπεφώνηκε·

“Ὅθι παῖδες Ἀθηναίων ἐβάλλοντο φαεινὰν

κρηπιδ’ ἐλευθερίας.”

Ἡρόδοτος δὲ, ὅς οὐ κεκοσμησθαι τινες ἀξιούσι τὴν Ἑλλάδα, δωροδοκίας καὶ κλοπῆς ἔργον ἀποφαίνει τὴν νίκην ἐκείνην γενομένην, καὶ τοὺς Ἕλληνας ἀκουσίως ἀγωνισαμένους, ὑπὸ τῶν στρατηγῶν ἐξαπατηθέντας ἀργύριον λαβόντων. Καὶ τοῦτο πέρας οὐ γέγονεν αὐτῷ τῆς κακοηθείας· ἀλλὰ πάντες μὲν ἄνθρωποι σχεδὸν ὁμολογοῦσι, ταῖς ναυμαχίαις αὐτοῖσι κρατοῦντας τοὺς Ἕλληνας, ὁμῶς ὑφέσθαι τοῦ Ἀρτεμισίου τοῖς βαρβάροις, τὰ περὶ Θερμοπύλας ἀκούσαντας· οὐδὲ γὰρ ἦν ὄφελος ἐνταῦθα καθημένους φρουρεῖν τὴν θάλασσαν, ἐντὸς Πυλῶν τοῦ πολέμου γεγονότος, καὶ Ξέρξου τῶν παρῶν κρατοῦντος. Ἡρόδοτος δὲ, πρὶν ἀπαγγεῖλαι τὸν Λεωνίδου θάνατον, ἤδη ποιεῖ τοὺς Ἕλληνας βουλευομένους ἀποδιδράσκειν· λέγει δὲ οὕτως· Τρηχίως δὲ περιενεχθέντες, καὶ οὐχ ἥκιστα Ἀθηναῖοι, τῶν αἰ ἡμιστεῖται τῶν νεῶν τετρωμένοι ἦσαν, δρησμὸν ἐβούλευον εἰς τὴν Ἑλλάδα.

Composition française. — Vous tracerez le tableau du dévouement des Belges pendant la dernière guerre. Souscriptions. — Secours en nature. — Soins aux blessés sur le champ de bataille et dans les ambulances.

QUATRIÈME LATINE.

Mathématiques. — I. Démontrer que le produit de deux ou d'un plus grand nombre de facteurs entiers ne change pas quel que soit l'ordre dans lequel on multiplie ces facteurs.

II. Un homme laisse la moitié de sa fortune, évaluée à 732,582 francs, à son frère ; un neuvième à son cousin, et le reste aux Hospices. On demande,

1° Si l'on peut affirmer, préalablement à tout calcul, que les trois parts formeront des nombres entiers de francs,

2° De démontrer, dans le cas d'affirmative, les théorèmes sur lesquels peut reposer cette affirmation,

3° Enfin, de calculer les trois parts.

III. Exposer le procédé à suivre pour convertir une fraction ordinaire en fraction décimale. Dire à quels caractères on peut reconnaître à l'avance que le développement d'une fraction ordinaire en fraction décimale donnera lieu

1° à une fraction composée d'un nombre limité de chiffres décimaux,

2° à une fraction décimale entièrement périodique,

3° à une fraction périodique en partie (périodique mixte) et, dans ce dernier cas, dire combien il y aura de chiffres avant la période.

Motiver les réponses sur les fractions $\frac{5}{6}$, $\frac{7}{40}$ et $\frac{19}{56}$.

IV. Quatre personnes ont constitué une société au capital de 120,000 francs (cent vingt mille), et dont ils doivent se partager les bénéfices proportionnellement à leurs mises. La mise du 1^{er} associé a servi aux frais de premier établissement; la mise du 2^e aurait été le tiers de la mise du 1^{er}, s'il avait donné 2000 francs de plus; il a manqué au 3^{me} associé 5000 francs pour que sa mise pût former une somme égale à la moitié de celle qu'ont fournie ensemble les deux premiers; enfin, la mise du 4^{me} n'a été que le cinquième de la somme des mises de ses trois associés. Le bénéfice de la société ayant été de 8400 francs, on demande quelle sera la part de chaque associé dans ce bénéfice.

V. Partager un nombre entier a en deux parties telles que le tiers de la plus grande ajouté au triple de la plus petite donne pour résultat le même nombre a . Quelle est la condition pour que ces deux parties soient elles-mêmes des nombres entiers, et dire, dans ce cas, quels sont les nombres entiers compris entre 1 et 25 qui jouissent de cette propriété?

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

Composition française. — Une grève s'est déclarée. Les ouvriers sont tumultueusement réunis sur la place publique.

Un industriel, respecté et aimé de tous, cherche à les calmer et à les ramener.

La violence compromet leurs vrais intérêts, les expose à des dangers, leur prépare des regrets.

Histoire de la Belgique. — I. Racontez le règne de Louis de Maele.

II. Racontez le gouvernement du duc de Parme (1578-1592).

Thème anglais ou allemand (Bossuet). — Nous ne sentons jamais mieux les difficultés de la tâche qui nous est imposée que lorsqu'il s'agit

de parler de ces hommes extraordinaires, de ces génies rares qui, par la sublimité de leurs ouvrages, se sont élevés au plus haut degré où l'esprit humain puisse atteindre, et qui, jugés, appréciés depuis longtemps par les arbitres de l'art et par le public, ont épuisé, pour ainsi dire, tous les termes de l'admiration comme toutes les analyses de la critique : le poids de leur talent accable ceux qui se chargent de les célébrer, la supériorité de leurs productions décourage ceux qui entreprennent d'en approfondir et d'en développer le mérite. On peut appliquer à Bossuet lui-même la pensée qu'il développe d'une manière si sublime dans l'exorde de l'oraison funèbre du Grand Condé. L'embarras où l'orateur se suppose à l'égard du héros dont il entreprend l'éloge devient bien réel pour le critique, à l'égard du grand écrivain qu'il ose examiner : la grandeur du sujet le confond, et l'inutilité du travail le frappe.

Discours Flamand. — Na de overwinning van Jerusalem werd Godfried tot koning door de kruisvaarders gekozen.

In eene redevoering bedankte hij zijne krijgsgesellen, weigerde bij het Heilig Grafeene gouden kroon te willen dragen en verklaarde geene andere waardigheid dan die van Beschermers der Heilige Grafsteden te aanvaarden.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

I. Trouver les valeurs entières de x et y qui satisfont à l'équation

$$(a^3 + a - 1)x + (a - a^4)y = (a^4 + 2a)(1 - a^3)$$

a étant supposé entier.

Déterminer a de manière que l'équation admette, pour x et y , deux systèmes de valeurs entières et positives.

II. Trois droites issues d'un point sont données dans un plan. Décrire un triangle qui ait ses sommets sur les trois droites, qui soit semblable à un triangle donné, et équivalent à une surface donnée.

Examiner le cas où le point de concours des droites s'éloigne à l'infini.

III. On donne dans un plan une parabole et un cercle extérieur. D'un point M de la parabole on mène, à cette courbe, une tangente MAB , qui rencontre le cercle aux points A et B , par lesquels on mène au cercle les tangentes AT et BT . On demande le lieu des points T lorsque l'on fait varier la position du point M sur la parabole.

Discuter l'équation du lieu.

PREMIÈRE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

Sciences Commerciales. — I. Un négociant de Bruxelles ayant besoin de 25,000 francs fait une traite sur son correspondant de Londres, pour

l'équivalent de cette somme, en lui donnant l'ordre de se rembourser sur Amsterdam. Le correspondant d'Amsterdam se remboursera sur Hambourg, et le correspondant de cette dernière ville devra se rembourser sur le négociant de Bruxelles. De combien sera la traite sur Bruxelles, en supposant que chaque correspondant prenne $\frac{3}{4}$ % de commission et que les changes soient les suivants :

De Bruxelles sur Londres 25,20.

De Londres sur Amsterdam 12.

D'Amsterdam sur Hambourg 35.

De Hambourg sur Bruxelles 188 $\frac{1}{2}$.

Droit Commercial. — I. Quels sont les actes que la loi répute actes de commerce ?

II. Quels sont les effets de la déclaration de la faillite en ce qui concerne :

1^o les biens du failli,

2^o les actes ou engagements pour faits de commerce, contractés par le failli, à partir d'une certaine époque.

Quelle est cette époque ?

Géographie Commerciale et Industrielle. — I. Quelles sont nos relations commerciales avec la Hollande ?

II. Quelles sont les principales industries du fer, en Belgique, et les lieux où elles s'exercent.

III. Vers quels pays exportons-nous nos armes et nos clous ?

Histoire Commerciale et Industrielle. — I. Faire connaître d'une manière sommaire la situation commerciale et industrielle de la Belgique, au commencement du règne d'Albert et d'Isabelle, et les mesures prises par ces souverains, en vue de relever la richesse publique.

Chimie. — I. Quelles sont les propriétés du zinc, ses usages ?

II. Faire connaître d'une manière succincte la métallurgie de ce métal.

III. Décrire les propriétés de la morphine et le procédé par lequel on l'extrait.

Économie Politique. — I. Que faut-il entendre par agents naturels ? Quels sont les caractères économiques de la terre et de la production agricole ?

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Composition française. — Un jeune homme avait informé son père qu'il se proposait d'aller en Australie, pour y tenter une fortune rapide.

Le père combat ce projet aventureux : il lui représente la longueur de la traversée, les dangers qui l'attendent dans un pays dont la population est si mêlée. D'autre part, il lui expose les suites ordinaires d'une fortune trop rapidement acquise.

Il lui conseille donc de rester dans sa patrie et de choisir une profession où l'activité et l'intelligence qu'il possède le conduiront à l'aisance, peut-être lentement, mais sûrement.

Histoire et Géographie. — I. Faites connaître le règne de Trajan.

II. Racontez la 7^{me} croisade (1248-1254).

III. Donnez la description orographique de la Grande-Bretagne.

IV. Décrivez le bassin de l'Indus.

Traduction en allemand pour les provinces flamandes, en allemand ou en flamand pour les provinces wallonnes. — Ceux qui veulent représenter quelque héros des vieux siècles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, et particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un roi de l'Asie autrement qu'un consul romain : l'un parlera comme un monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves ; l'autre, comme un magistrat qui applique seulement les lois et fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux romain furieux pour le bien public et agité d'une liberté farouche, qu'un flatteur du temps de Tibère, qui ne connaissait plus que l'intérêt, qui s'abandonnait à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition et du même temps, quand l'histoire nous en donne de différents caractères. il serait ridicule de faire le même portrait de Caton et de César, de Catilina et de Cicéron, sous ombre qu'ils ont vécu dans la république en même temps.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Sciences commerciales. — I. Faire connaître les opérations par lesquelles on établit la balance générale des comptes.

II. Solder le compte de marchandises générales, et celui de profits et pertes.

III. Un négociant a souscrit, le 1^{er} août, deux billets, l'un de 6000 francs, payable le 15 septembre, et l'autre de 8000 francs, payable le 20 décem-

bre, et au taux de $1/2\%$ par mois. On demande l'époque à laquelle le négociant pourra acquitter les deux billets, sans perte ni gain.

Algèbre. — I. Un ouvrier a fait un travail pour lequel il a reçu une certaine somme; s'il avait mis 8 jours de moins à faire le travail, il aurait gagné 3 francs de plus par jour, mais s'il avait employé 6 jours de plus, il aurait gagné 2 francs de moins par jour. On demande le prix du travail et le nombre des journées de l'ouvrier.

II. Résoudre l'équation : $(a-b)x^2 - 2ax = a + b$.

Discuter les racines dans l'hypothèse de $a = b$.

Géométrie. — I. Mener par l'un des points d'intersection de deux circonférences données une sécante terminée aux deux circonférences, et telle que les cordes soient entre elles comme a est à b .

II. Construire un rectangle équivalent à un triangle donné, et dont le périmètre soit égal à celui du triangle.

Trigonométrie. — I. Rechercher l'expression de la surface d'un triangle en fonction des trois côtés supposés connus.

Approprier la formule au calcul logarithmique.

II. Énoncer et démontrer les principes qui servent de bases à la résolution des triangles quelconques.

Physique. — I. Décrire l'expérience par laquelle on démontre qu'un corps qui plonge dans un liquide perd de son poids une partie égale au poids du liquide déplacé.

II. Faire connaître les applications principales de ce principe.

III. Comment peut-il servir à déterminer les volumes des corps non solubles dans l'eau?

UNIVERSITÉ DE GAND. — NOMINATION DU SECRÉTAIRE DU CONSEIL
ACADÉMIQUE.

M. Allard (Albéric), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est nommé secrétaire du conseil académique de ladite université pour l'année académique 1871-1872.

Le *jury central*, chargé de la vérification et de l'homologation des certificats d'études moyennes, est composé, pour la session de 1871, de la manière suivante :

Président . M. L. Alvin, membre de l'académie royale de Belgique.

Suppléant du président : M. N. Loumyer, chef de division au ministère des affaires étrangères.

Membres titulaires :

MM. A. Alvin, préfet des études de l'ath. royal de Bruxelles, secrétaire;
Marsigny, préfet des études de l'athénée royal de Mons;
Pieraerts, directeur du collège Saint-Rombaut, à Malines;
Delvaux, professeur de rhétorique au collège Saint-Michel, à Bruxelles.

Membres suppléants :

MM. Demarest, préfet des études de l'athénée royal d'Arlon;
Nossent, préfet des études de l'athénée royal de Hasselt;
Remy, préfet des études au collège de la Paix, à Namur,
Stillemans, préfet des études au petit séminaire de Saint-Nicolas.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nomination des jurys de gradué en lettres. — Session de 1871.

A — Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles pour la province de Brabant.

Président : M. Bayet, conseiller à la cour de cassation.

Suppléant du président : M. Maus, conseiller à la cour d'appel.

Membres titulaires :

MM. Feys, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Bruges;
Lanser, professeur de rhétorique au collège communal de Virton;
Lamarche, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Arlon (secrétaire);
Massez, professeur de rhétorique au collège épiscopal de Grammont;
Verriest, professeur de poésie latine au petit séminaire de Roulers;
Muller, professeur de mathématiques au collège St-Stanislas, à Mons.

Membres suppléants :

MM. Labeye, professeur de seconde à l'athénée royal d'Anvers;
Even, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Bouillon;
Vandesype, professeur de seconde au petit séminaire de Saint-Quirin, à Huy;
Salinghe, professeur de mathématiques au petit séminaire de Roulers.

B. — Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hatnaut.

Président : M. Fuss, conseiller à la cour de cassation;

Suppléant du président : M. Deman, général-major pensionné.

Membres titulaires :

- MM. Milz, professeur de rhétorique à l'athénée royal d'Arlon ;
 Deschamps, professeur de rhétorique au collège communal de Louvain ;
 Fouquet, professeur de mathématiques à l'athénée royal de Hasselt ;
 Genis, professeur de rhétorique au collège de la Paix, à Namur (secrétaire).
 Teurrekens, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas ;
 Garot, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Trond.

Membres suppléants :

- MM. De Haan, professeur au collège communal de Verviers ;
 Verhelst, professeur de mathématiques au collège communal de Dinant ;
 Sterpin, professeur de rhétorique au petit séminaire de Bastogne ;
 Pirard, professeur de mathématiques au petit séminaire de Floreffe.

C. — *Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Gand.*

Président : M. Deschryver, conseiller à la cour d'appel de Gand.

Suppléant du président : M. Vandermeersch, Désiré, docteur en droit, à Bruges.

Membres titulaires :

- MM. Grafé, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Namur ;
 Lannoy, professeur de rhétorique au collège communal de Nivelles ;
 Falisse, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal Liège (secrétaire) ;
 Grandmaison, préfet des études au collège patronné de Herve ;
 Miot, professeur de rhétorique au collège de Bonne-Espérance ;
 Verhelst, professeur de mathématiques au collège Saint-Louis, à Bruxelles.

Membres suppléants :

- MM. Draily, professeur de rhétorique au collège communal de Charleroi ;
 Piret, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Chimay ;
 Decrolière, professeur de rhétorique au collège patronné d'Enghien ;
 De Neus, professeur de mathématiques au petit séminaire de Basse-Wavre.

D. — *Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.*

Président : M. Schuermans, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Suppléant du président : M. Gilman, vice-président du tribunal de première instance, à Liège.

Membres titulaires :

- MM. Courtoy, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Gand ;
Lapaille, professeur de rhétorique au collège communal de Malines ;
Cambier, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Mons ;
Gravez, professeur de rhétorique au collège Notre-Dame, à Tournai ;
Goormachtigh, professeur de rhétorique au collège patronné de Courtrai ;
Michiels, professeur de mathématiques au collège Saint-Rombaut, à Malines (secrétaire).

Membres suppléants :

- MM. Poumay, professeur de rhétorique au collège communal de Huy ;
Van Heugen, professeur de mathématiques supérieures au collège communal d'Ypres ;
Meersseman, professeur au collège Saint-Louis, à Bruges ;
Lambert, professeur de mathématiques au collège de Notre-Dame de Belle-Vue, à Dinant.

E. — *Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.*

Président : M. Wagemans, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Suppléant du président : M. Bougard, avocat-général à la cour d'appel de Liège.

Membres titulaires :

- MM. Demarteau, professeur de rhétorique à l'athénée royal d'Anvers ;
Hurdebise, professeur de seconde à l'athénée royal de Tournai ;
Moreau, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles ;
Busschaert, professeur de rhétorique au collège de Thielt ;
Mangelschots, professeur de rhétorique au petit séminaire de Malines (secrétaire) ;
Claessens, professeur de mathématiques au collège Notre-Dame, à Tournai.

Membres suppléants :

- MM. Baert, professeur de rhétorique au collège communal de Tirlemont ;
Servais, professeur de mathématiques à l'athénée royal de Bruxelles ;
Brabant, professeur de rhétorique au collège de Sainte-Barbe, à Gand ;
Rutten, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Roch.

Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.

- MM. Van Beers, professeur de langue flamande à l'athénée royal d'Anvers ;
Muth, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Namur ;

Vanderstock, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Hasselt ;
 Gits, professeur de langue allemande au collège Sainte-Barbe, à Gand ;
 Daury, professeur de langue flamande au collège de Notre-Dame de Belle-vue, à Dinant.
 Monstrul, professeur de langue anglaise au collège patronné de Poperinghe.

Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hatnaut.

MM. Knibbeler, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Namur ;
 Muller, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Bruges ;
 Jackson, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Gand ;
 Fizez, professeur de langue flamande au collège de Grammont ;
 Van Raemdonck, professeur de langue allemande au petit séminaire de Saint-Nicolas ;
 Comberbach, professeur de langue anglaise au collège Saint-Louis, à Bruxelles ;

Jury du ressort de la cour d'appel de Gand.

MM. Stallaert, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruxelles ;
 Lebermuth, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Bruxelles ;
 Vanderstraeten, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Mons ;
 Roucourt, professeur de langue flamande au petit séminaire de Malines ;
 Brisack, professeur de langue anglaise au collège de la Paix, à Namur ;
 Henckaerts, professeur de langue allemande au petit séminaire de Saint-Quirin, à Huy.

Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.

MM. Rooses, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Gand ;
 Schäfer, professeur de langue allemande à l'athénée royal d'Anvers ;
 Bridges, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Tournai ;
 Aertssens, professeur de langue flamande au petit séminaire de Basse-Wavre ;
 Van Weddingen, professeur de langue allemande au collège Saint-Rombaut, à Malines ;
 Van Poucke, professeur de langue anglaise au petit séminaire de Saint-Nicolas.

*Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces
de Namur et de Luxembourg.*

- MM. Van Driessche, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruxelles ;
Möhl, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Bruxelles ;
Inman, professeur de langue anglaise à l'athénée royal d'Anvers ;
Dodd, professeur de langue flamande au collège Notre-Dame, à Tournai ;
Swanenbüscher, professeur de langue allemande au petit séminaire de Saint-Trond ;
Thibaut, professeur de langue anglaise au collège épiscopal de Grammont.

Le jury chargé de délivrer, en 1871, le diplôme de capacité aux élèves de la première industrielle et commerciale des athénées royaux, est constitué ainsi qu'il suit :

A. — MEMBRES PRIS EN DEHORS DU PERSONNEL DES ATHÉNÉES ROYAUX.

1^o Membres titulaires :

- MM. Fuërlon, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, président ;
Vincotte, inspecteur de l'enseignement moyen ;
Dumont, id.

2^o Membre suppléant :

- M. Roersch, maître de conférences à l'école normale des humanités à Liège.
M. Roersch sera convoqué, s'il y a lieu, par les soins du président.

**B. — MEMBRES PRIS PARMI LES PROFESSEURS DES ÉTABLISSEMENTS
OÙ L'EXAMEN DOIT AVOIR LIEU.**

Athénée royal d'Anvers. — M. Grandgagnage, professeur de sciences commerciales ; M. Schäfer, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Bruxelles. — M. Delhaize, professeur de tenue des livres ; M. Möhl, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Bruges. — M. Leclercq, professeur de sciences commerciales ; M. Muller, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Gand. — M. Merten, professeur de sciences commerciales ; M. Kerzmann, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Mons. — M. Descamps, professeur de sciences commerciales ; M. Vanderstraeten, professeur de langue anglaise.

Athénée royal de Tournai. — M. Longueville, professeur de sciences commerciales ; M. Schmitz, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Liège. — M. Salle, professeur de sciences commerciales; M. Arnoldy, professeur de langue allemande.

Athénée royal de Hasselt. — M. Sobry, professeur de sciences commerciales; M. Vanderstock, professeur de langue anglaise et de langue allemande.

Athénée royal d'Arion. — M. Poncin, professeur de sciences commerciales; M. De Vuyst, professeur de langue flamande.

Athénée royal de Namur. — M. Kupfferschlaeger, professeur de sciences commerciales; M. Muth, professeur de langue allemande.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nomination des membres du jury de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités. — Session de 1871.

Président : M. Stas, conseiller honoraire à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne.

Président suppléant : M. Grandgagnage, premier président honoraire de la cour d'appel de Liège, membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne.

Grades d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé pour les humanités.

Membres : MM. Burggraff, professeur à l'école normale des humanités; De Monge, professeur à l'université de Louvain; Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen; James, professeur à l'université de Bruxelles; Prinz, directeur de l'école normale des humanités; Stecher, professeur à la même école.

M. Burggraff remplira les fonctions de secrétaire dans cette section.

École normale des humanités, établie à Liège.

L'examen d'admission aux cours de la première année d'études de l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1871-1872, aura lieu devant un jury composé ainsi qu'il suit :

MM. Burggraff, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège;

Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen;

Prinz, directeur de l'école normale des humanités;

Stecher, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège,

Troisfontaines, id.

Le jury se réunira le mardi 10 octobre prochain, à 9 heures du matin, au local de l'école.

Il nommera, dans son sein, un président et un secrétaire.

Le jury procédera aux examens de passage de la première à la deuxième année d'études et de la deuxième à la troisième année d'études, après qu'il aura terminé les examens d'admission aux cours de la première année.

M. Alph. Le Roy, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est nommé membre dudit jury pour l'examen de passage de la première année d'études à la deuxième année.

VARIA.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

École normale des humanités établie à Liège.

Le Ministre de l'intérieur informe les jeunes gens qui désirent se présenter aux examens prescrits pour être admis, en qualité d'élèves, à l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1871-1872, que le jury chargé de ces examens se réunira à Liège, au local de l'école, mardi 10 octobre prochain, à 9 heures du matin.

Les inscriptions doivent être prises dans les bureaux du directeur de l'école normale des humanités; elles resteront ouvertes jusqu'au jour de la réunion du jury d'admission.

Les conditions d'entrée à l'école, ainsi que les avantages offerts aux récipiendaires sont énumérés dans un avis qui a été publié au *Monteur* du 19 juillet 1862.

Le nombre des admissions pour l'année scolaire 1871-1872 est fixé à trois.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ESPAGNE.

(Suite. Voir la 3^e livr. du tome XIV.)

i) *Enseignement professionnel.* Nous avons énuméré plus haut (I. Législation générale) les écoles professionnelles, placées sur le même rang que les instituts. Nous présenterons maintenant un aperçu sommaire de l'enseignement qui s'y donne.

α) *Écoles vétérinaires* : 4 années d'étude, préparant à l'examen de vétérinaire de 2^{de} classe; 1^{re} année : anatomie générale et description de tous les animaux domestiques : extérieur; 2^e année : physiologie, hygiène; 3^e année : pathologie générale et spéciale, pharmacologie, ordonnances (*arte de recetar*), thérapeutique, police sanitaire, clinique médicale; 4^e année : pathologie chirurgicale, opérations et bandages, droit vétérinaire commercial, médecine vétérinaire légale, art de forger et de ferrer, clinique chirurgicale, histoire critique de ces différentes matières. Cinquième année d'études, pour les vétérinaires de 1^{re} classe : physique, chimie et histoire naturelle, avec applications aux différentes parties de l'art vétérinaire, agriculture appliquée et zootechnie⁽¹⁾. — β) *Écoles de commerce* : arithmé-

(1) Deux années d'études et de pratique suffisent pour l'examen spécial des vétérinaires auxiliaires et subalternes (*castradores* et *herradores*).

tique et algèbre commerciales, métrologie universelle, systèmes monétaires, tenue des livres avec applications au commerce de gros et de détail, à l'industrie manufacturière, aux officines publiques et privées; calcul mercantile appliqué à toute espèce de négoce, pratique de la comptabilité, géographie et statistique industrielle et commerciale, notions d'économie politique, législation commerciale et industrielle, langues française et anglaise. Un examen sur ces matières conduit au diplôme de *perito mercantil* (décret du 20 septembre 1858). Pour obtenir le titre de *professeur de commerce*, il faut, en outre, avoir étudié, pendant une année au moins, les matières suivantes : éléments de droit commercial international; connaissance des effets de commerce, publics et privés, des principales nations; connaissance théorique et pratique des articles qui font le plus généralement l'objet du commerce (deux professeurs sont spécialement chargés de ces cours à l'institut industriel de Madrid). — 7) *Écoles de navigation* : arithmétique, algèbre, géométrie et trigonométrie, géographie physique et politique, physique expérimentale, cosmographie, pilotage et manœuvres, dessin linéaire (topographique, géographique et hydrographique), études pratiques à bord, géométrie descriptive avec applications aux constructions navales, éléments de mécanique appliquée et résistance des matériaux, construction et architecture navales. Il doit y avoir un programme spécial d'examen pour chacune des deux catégories d'élèves à qui cet enseignement est destiné (pilotes et constructeurs de navires); en attendant, le décret du 20 septembre 1850 et l'ordonnance du 7 janvier 1851 sont encore en vigueur : les détails n'intéresseraient point notre public. — 8) *Écoles des maîtres constructeurs, appareilleurs et arpenteurs*. Études préparatoires générales : arithmétique, algèbre jusqu'aux équations du 2^d degré inclusivement, éléments de géométrie et de trigonométrie rectiligne, dessin linéaire (y compris les ordres d'architecture). Après avoir subi un examen sur ces matières, on étudie, pendant deux ans, la topographie, la géométrie descriptive et ses applications, la mécanique appliquée aux constructions, la connaissance des matériaux, leur emploi et leur manipulation, la coupe des pierres, la charpente en bois et en fer, et l'on obtient le titre d'appareilleur et arpenteur. Pour devenir maître constructeur (*maestro de obras*), on apprend à composer des plans d'édifices

ruraux ou autres (à la portée de cette catégorie de praticiens), et à connaître les lois concernant la profession. — e) *Écoles normales d'enseignement primaire* : v. ci-dessus, II, A, c. — D'après la loi de 1857, les professeurs des écoles professionnelles doivent avoir 25 ans accomplis et être licenciés dans la faculté correspondant à la spécialité de leur chaire, ou porteurs d'un titre professionnel équivalent. — Les nominations se faisaient jusqu'ici *por oposicion* ou *por concurso* : le premier mode a été seul maintenu par les nouveaux décrets. Le minimum du traitement (*sueldo de entrada*) est de 14,000 réaux à Madrid, de 12,000 dans les provinces de 1^{re} et de 2^{de} classe, de 10,000 dans les autres. Les droits d'examen sont acquis aux professeurs. De même que leurs collègues des instituts, ils sont classés dans un ordre hiérarchique spécial, établi conformément au système de l'art. 210 précité. Les augmentations de traitement sont de 4,000, de 6,000 et de 8,000 réaux. Il est pourvu aux suppléances de la même manière que dans les instituts; l'analogie est également complète quant à l'inspection et quant aux rapports administratifs avec l'autorité supérieure.

B. *Statistique*. a) En 1861, 57 villes d'Espagne possédaient des *instituts* ou des *collèges publics* ⁽¹⁾ d'enseignement secondaire, répartis comme suit : 1. District universitaire de *Barcelone* : Baléares, Barcelone, Figueras, Girona, Lerida, Tarragone; 2. Id. de *Grenade* : Almeria, Archidona*, Grenade, Jaen, Malaga, Motril*, Ubeda*; 3. Id. de *Madrid* : Ciudad-Real, Cuenca, Guadalajara, Madrid (deux instituts : *del Noviciado* et de *San Isidro*), Ségovie, Tolède; 4. Id. de *Oviedo* : Gijon*, Leon, Oviedo; 5. Id. de *Salamanque* : Avila, Bejar*, Caceres, Salamanque, Zamora; 6. Id. de *Santiago* : La Corogne*, Monforte, Orense, Pontevedra, Rivadéo*, Santiago; 7. Id. de *Séville* : Badajoz, Cabra, Canaries, Cordoue, Huelva, Jerez de la Frontera, Ossuna, Séville; 8. Id. de *Valence* : Albacete, Alicante,

(1) Nous désignons par un astérisque les villes qui ont seulement des collèges. — Les collèges privés étaient au nombre de 48 en 1861; plusieurs ont été fondés depuis. — A la mort de Ferdinand VII, il y avait encore 130 collèges royaux (écoles latines); nous avons dit que les instituts, destinés à les remplacer et organisés sur des bases plus larges, ne datent que de la réforme de 1815.

Castellon, Gandia*, Monóvar*, Murcie, Yécla*, Valence; 9. Id. de *Valladolid*: Bilbao, Burgos, Palencia, Santander, Valladolid, Vergara, Vitoria; 10. Id. de *Saragosse*: Huesca, Logroño, Pampelune, Soria, Teruel, Tudela et Saragosse.— La statistique publiée en 1863 nous fournit les éléments du tableau de fréquentation suivant, pour les quatre années scolaires 1857-1861; on y a compris les jeunes gens matriculés pour l'enseignement à domicile.

ANNÉES SCOLAIRES.	ÉTUDES GÉNÉRALES.				ÉTUDES D'APPLICATION.				TOTAL GÉNÉRAL.
	Instituts.	Écoles et collèges.	Enseigne- ment do- mestique.	Total des élèves.	Instituts.	Écoles et collèges.	Enseigne- ment do- mestique.	Total des élèves.	
1857-1858 ⁽¹⁾	9,239	1,700	2,952	13,891	745	254	3	999	14,890
1858-1859	12,032	2,723	3,259	18,014	1,620	286	3	1,914	19,928
1859-1860	12,630	3,618	3,001	19,299	1,393	190	16	1,599	20,898
1860-1861	12,427	3,966	3,130	19,523	1,711	241	3	1,955	21,478

Le relevé des examens constate que, pendant la même période; très peu d'élèves ont été ajournés; le nouveau gouvernement a eu de bonnes raisons pour recommander aux jurys une légitime sévérité.

b) Les écoles d'*enseignement professionnel* ont été fréquentées comme suit, de 1857 à 1861 :

Années scolaires.	4 écoles vété- rinaires.	2 écoles de commer- ce (2).	9 écoles de navigation.	4 écoles de <i>maestros de obras</i> , etc.	41 écoles normales.		Total des élèves.
					d'insti- tuteurs.	d'insti- tutrices.	
1857-1858	368	»	461	402	1,125	136	2,492 ⁽³⁾
1858-1859	914	9	575	353	1,543	319	3,757 ⁽⁴⁾
1859-1860	921	126	648	251	2,373	423	4,742
1860-1861	909	179	587	223	2,794	688	5,380 ⁽⁵⁾

(¹) Il faut ajouter au total de cette année 2,722 élèves, dont 1,314 appartenant aux instituts, 1,141 aux écoles et collèges, et 267 à l'enseignement domestique. (Il s'agit des élèves de Madrid, dont la répartition par établissements n'a pas été connue des rédacteurs des tableaux détaillés.)

(²) Madrid et Cadix (école industrielle et commerciale). Une école de

c) Le nombre total des professeurs, tant des collèges que des instituts, était en 1859 de 757 ; c'est le seul renseignement de statistique générale qu'il nous ait été possible d'obtenir. On peut se faire une idée de la distribution des cours par les données suivantes, concernant le district universitaire de Madrid (année scolaire 1863-1864) : Institut de Ciudad-Real, 10 professeurs ; id. de Cuenca, 9 ; id. de Guadalajara, 9 ; id. de Ségovie, 10 ; id. de Tolède, 11 ; id. *del Noviciado*, à Madrid, 13 ; id. de *San Isidro*, *ibid.*, pour les études générales, 10 ; pour les études d'application, 8, plus 2 *supernumerarios* ; total : 20. — Dans ce dernier établissement, les chaires de la première catégorie étaient réparties de la manière suivante : 2 chaires de latinité, 1 de latin et de grec, 1 de rhétorique et poétique, 1 de psychologie, logique et morale, 2 de mathématiques, 1 de physique et chimie, 1 d'histoire naturelle, 1 de géographie. — Chaires de la 2^e catégorie : 1 de langue française, 1 de langue anglaise, 1 de langue allemande, 1 d'arithmétique et algèbre, 1 d'arithmétique commerciale et de tenue des livres, 1 d'économie politique et de législation commerciale et industrielle, 1 de dessin linéaire, 1 de tachygraphie.

a) Il nous serait très difficile de donner une idée exacte du budget de l'enseignement moyen. Nous voyons qu'en 1860 les

commerce a été récemment instituée dans la Grande Canarie ; elle compte 6 professeurs ; nous manquons de renseignements sur le nombre de ses élèves. — M. Garrido mentionne encore une école industrielle à Bejar (105 élèves), et une école de dessin (dite de S^t Éloy) à Salamanque (133 élèves).

(*) Il faut ajouter à ces chiffres, pour la 1^{re} année, 502 élèves, 381 pour la 2^e, 677 pour la 3^e, enfin 702 pour la 4^e. (Il s'agit des élèves du district universitaire de Séville, qui n'ont pu être portés sur les tableaux détaillés, faute d'indications sur leur répartition entre les établissements des différentes catégories.)

(*) Dans ce chiffre sont compris 44 élèves de l'école de conducteurs de travaux de mines (*capataces*) établie à Mieres (district universitaire d'Oviedo).

(*) Ces chiffres ont continué de s'élever progressivement dans les cours des années suivantes : à Madrid, p. ex., les écoles professionnelles comptaient 835 élèves en 1860, et 935 dès 1863 ; il y a lieu de noter que cet accroissement portait principalement sur la population de l'École normale centrale (267 élèves au lieu de 197).

provinces ont dépensé pour l'instruction publique une somme de 14,116,624 réaux ; mais cette somme comprend les subventions allouées aux bibliothèques, aux musées, aux écoles spéciales et aux sociétés économiques (¹). D'autre part, les données nous font absolument défaut sur les frais à charge des municipalités pour l'entretien des instituts locaux, sur les revenus provenant de fondations et affectés spécialement à ces établissements ; enfin, sur les subsides accordés par l'État à certains instituts provinciaux. Les documents officiels que nous avons consultés sont muets sur tous ces points, ou indiquent des sommes globales sans en spécifier les éléments constitutants.

C. *Renseignements divers et observations finales.* a) Nous avons fait remarquer (III, A, e) que, dans le système de 1857, le plan d'études est très restreint, si l'on compare les programmes espagnols avec ceux de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas, etc. Il est nécessaire, ajoutons-nous, de tenir compte du tempérament national et des conditions climatiques. Le fait est que sous un ciel de feu, si l'énergie et la spontanéité sont en raison directe des ardeurs du soleil, l'épuisement suit de près tout travail un peu prolongé, que ce soit l'étude ou un labeur physique. Un repos absolu est indispensable pendant les chaudes heures de la journée ; tous les ressorts sont détendus, la pensée s'allanguit et l'activité ne renaît guère, dans la soirée, que pour se tourner vers les délassements.

Ces désavantages apparents sont compensés par une curiosité naturelle qu'il ne s'agit que d'éveiller, par une fécondité d'imagination, par une promptitude de conception qui ont lieu d'étonner les gens du Nord. Les jeunes Espagnols sont en général très précoces, ou plutôt leur remarquable faculté d'assimilation passe aisément pour de la maturité. Ils apprennent sans peine ; en revanche, ils font trop souvent bon marché de ce qui leur a coûté si peu : l'étude a moins de prix pour eux

(¹) Selon M. Colmeiro (ap. M. Block), déjà cité, les établissements d'instruction moyenne coûtaient, il y a dix ans, 7,500,000 réaux. "Le produit des droits d'académie, ajoute-t-il, monte à 1,260,000 réaux, les rentes à 900,000 et le déficit couvert par les provinces et les municipalités à 5,400,000 réaux. Le trésor dépense 2 millions de réaux en subventions aux institutions et écoles spéciales de province, ainsi que pour les archives et les bibliothèques. „

à raison de sa valeur intrinsèque qu'en proportion de l'attrait qu'elle leur offre. Affaire d'enthousiasme, de rêves grandioses, d'héroïsme aventureux, de pur romantisme, de mysticisme parfois chez les uns, d'insouciance absolue pour l'idéal, de bon sens un peu terre-à-terre, de placidité un peu béate chez les autres. Les deux types immortels de Cervantès se rencontreront partout en Espagne, plus ou moins nettement accusés, tant que l'Espagne existera. Tout y est extrême, l'indifférence comme la passion; la réflexion calme y est chose très rare. De là des préjugés en matière d'éducation, préjugés qui ont leur reflet dans les institutions elles-mêmes. Ou bien on se complaît dans son ignorance, ou bien on s'éprend de toutes les innovations, et, sans en mesurer la portée et l'utilité, on renchérit volontiers sur ceux qui les ont conçues; on veut tout savoir, tout enseigner, mais par les méthodes les plus expéditives. Le principal sera souvent sacrifié à l'accessoire. N'a-t-on pas vu le prince de la Paix, par exemple, s'amuser à fonder des écoles de tachygraphie à Madrid et à Barcelone? Ne s'est-il pas formé de nos jours, en 1860, dans la capitale, une société pour vulgariser le projet de langue universelle de Bonifacio Sotos Ochando, ce nouveau Raymond Lulle? Un succès dans des études d'une importance secondaire produira plus d'effet qu'un pas fait en avant dans la culture générale. On se préoccupe assez médiocrement des lois psychologiques sur lesquelles repose toute saine pédagogie; on songe beaucoup plus à offrir aux jeunes esprits une *olla podrida* scientifique et littéraire, qu'à se demander s'ils pourront la digérer; on renverse pêle-mêle le contenu de la corne d'abondance; on émiette l'encyclopédie au lieu de travailler avant tout à discipliner les intelligences. Nous insistons tant sur cette erreur, parce que nous voudrions voir les législateurs de l'Espagne lutter contre la disposition du caractère national qui la perpétue, au lieu d'y verser eux-mêmes. Les jeunes gens entrent à l'université ou aux écoles spéciales peu disposés à un travail opiniâtre et raisonné, mais ayant touché à tout, étalant un vernis de connaissances bigarrées qui séduit au premier abord, mais qui cache trop souvent l'indigence du fond. Ceux qui ont un vrai mérite, ceux surtout qui ont la chance d'aller poursuivre leurs études à l'étranger, sont tôt ou tard amenés à faire un retour sur eux-mêmes; les autres se découragent au bout d'un certain temps, ou deviennent

suffisants pour dissimuler leur infériorité, ou enfin en reviennent à l'illusion de la vieille Espagne, qui faisait plus de cas d'un titre sonore et d'un manteau brodé que de toute la sagesse des anciens et des modernes, bonne tout au plus pour les bacheliers besogneux de Salamanque. Il y a pourtant beaucoup de ressort dans cette race richement douée; avec des institutions dignes d'elle, ses défauts mêmes pourraient devenir de précieuses qualités. Mais on opère sur elle *in anima vili*, on passe d'un système à l'autre, d'une expérience à l'autre, sans lui laisser le temps de se reconnaître : on compte tout d'un coup sur la raison des enfants, le lendemain du jour où l'on se défiait de celle de leurs pères. Les décrets ne sont pas tout : c'est sur les mœurs qu'il faut lentement agir, et pour cela l'esprit de suite et la stabilité sont indispensables. Nous le répétons à dessein : c'est moins la courte durée des cours qui est critiquable, que l'absence d'un système d'éducation progressive et vraiment humaine, attentive au choix des moyens autant qu'au but à poursuivre, et, par dessus tout, en défiance contre toute espèce de clinquant.

b) *Instruction et livres classiques.* On aurait tort de conclure de ce qui précède que la loi de 1857 et les règlements qui l'ont interprétée n'ont pas été, malgré tous leurs défauts (¹), un bienfait pour l'Espagne : le gouvernement révolutionnaire l'a compris lui-même, puisqu'il l'a provisoirement rétablie ou maintenue. Les modifications partielles qu'elle a subies ont sans doute entravé l'essor des études; il n'en est pas moins vrai que depuis sa promulgation, ou même depuis la réforme de 1845, des progrès relativement (²) satisfaisants ont été accom-

(¹) Le règlement du 20 mai 1859 a été, dès son apparition, l'objet des critiques les plus acerbes. Nous lisons dans la *Revista* du 29 juillet : " Los actuales reglamentos son : la negacion de todo sistema, el plágio mayor que puede concibirse, la mayor calamidad que ha venido á la instruccion, el estado de sitio del profesorado, y la agonía y la muerte de la segunda enseñanza. „ (Art. de D. Modesto Fernandez y Gonzalez). Avec le temps, on a porté des jugements plus calmes (notamment D. Juan Ladron de Cogana, dans la *Revista* du 27 octobre 1859); le fait est que les tendances politiques de la loi ont été pour beaucoup dans la levée de boucliers de l'opposition.

(²) Nous disons *relativement*, car l'Espagne a beaucoup de chemin à faire

plis. L'étude du latin est devenue moins pédantesque; le grec commençait à ne plus faire peur aux élèves, lorsqu'il a été inopinément supprimé. Ce qu'on peut regretter, c'est la rigueur avec laquelle l'autorité supérieure a constamment imposé aux professeurs l'obligation de rester étroitement fidèles à la lettre des manuels approuvés, manuels quelquefois peu d'accord entre eux, ici comme dans l'enseignement primaire (v. ci-dessus, II, A). C'était une plainte générale; les maîtres n'avaient pas l'ombre d'initiative; aussi le gouvernement actuel n'a-t-il rien eu de plus pressé que de les laisser entièrement libres dans le choix des livres et des méthodes. Le but ne sera-t-il pas dépassé? L'unité, la graduation des études ne souffriront-elles pas d'une mesure aussi radicale? On n'en fait pas d'autres en Espagne; ne précipitons pourtant pas notre jugement: on a choisi peut-être le moindre de deux maux. Il y a lieu de compter sur le bon sens des maîtres, désormais directement intéressés à ce qu'il y ait continuité dans l'enseignement, et par là solidairement responsables de la bonne exécution du programme pris dans son ensemble. En fait, cette liberté ne fera pas qu'un grand nombre de livres classiques jusqu'ici adoptés ne restent plus ou moins longtemps encore en usage; mais l'activité des auteurs sera du moins stimulée, et leurs efforts ne seront plus exposés à demeurer officiellement stériles, selon le bon plaisir d'un Conseil plus préoccupé de politique que d'enseignement. En attendant, nous énumérerons, pour les personnes désireuses de connaître de plus près la littérature scolaire de l'Espagne, les principaux ouvrages portés sur la dernière liste officielle qui ait paru avant la révolution. —

Études générales. PREMIÈRE PÉRIODE. Grammaire Castillane: le *Compendio* publié par l'Académie Espagnole. *Grammaire latine*: gr. hispano-latine, théorique et pratique, de D. R. de Miguel; gr. latine du P. Calisto Hornero, refondue par le P. Pedro Alvarez; id. de D. Miguel Avellana. *Exercices d'analyse, de version et de composition latine*: Recueil officiel de morceaux

pour regagner le terrain perdu. V., dans la *Revista* du 9 juin 1859, un bon article du licencié S. de la Campa: *Cuatro palabras sobre el estudio de la latinitad*, où l'enseignement des langues anciennes à Cervera, en 1749, est proposé pour modèle aux contemporains. V. aussi (n° du 23 juin suivant) un article de D. Antonio de Aquino, sur l'enseignement du grec.

choisis ; autre recueil id., publié par les PP. Escolapios ; Cours pratique de latinité, par D. R. de Miguel. *Rhétorique et poétique* : DD. Monlau, Camus, Diego Manuel de los Rios. — DEUXIÈME PÉRIODE. *Cours supérieur de latin et principes de littérature* (point d'ouvrages soumis à la censure du Conseil ; donc, liberté de choix provisoirement accordée aux professeurs). *Logique élémentaire* : DD. Salvador Mestres (17 leçons), Manuel la Rosa y Ajerzo (14 leçons), Romualdo Alvarez Espino (17 leçons). *Psychologie* : DD. S. Mestres, Monlau, J. [Manuel Ortí y Lara. *Géographie* : DD. B. Monreal y Ascaso (cours élémentaire), F. Verdero Paez, Patricio Palacio. *Histoire* : Abrégé d'histoire universelle et d'histoire de l'Espagne, par J. F. de Rivera (1865) ; Histoire universelle de D. M. Ibo Alfaro (1860), éd. de D. Sergio Moya (1864). *Histoire nationale* : DD. M. Ibo Alfaro, B. Monreal, Al. Gomez Raneras. *Mathématiques élémentaires* : DD. Juan Cortazar, A. F. Vallin y Bustillo (traité mis en rapport avec le règlement organique du 9 octobre 1866), J. Fernandez Cardia. *Tables de logarithmes* : D. V. Vasquez Gueipo. *Logique* (cours supérieur) : DD. S. Mestres, R. Rios y Marquez, J. M. Ortí y Lara. *Physique et notions de chimie* : DD. Valledor et Chavarri, Rico et Santisteban, M. F. Figares. *Morale* : J. M. Rey, Ortí y Lara, José Arboli (évêque de Cadix). *Histoire naturelle* : DD. M. Maria de Galdo, Sandalio Pereda y Martinez, J. Monlau. *Langues vivantes* : *Grammaire française* : D. Cl. Cornellias (Madrid, 1866), *Nouveau Chantreau* ⁽¹⁾, par D. A. Berques de las Casas (Barcelone, 1867), Tramarra y Corranza (Madrid, 1865). *Exercices français* : pour les versions, l'Anthologie de D. J. Offerall (2^e éd., Cadix, 1866) ; pour les thèmes, D. G. J. E. Laverdure (6^e éd., Bayonne, 1867) ; Modèles français choisis, avec notes, par D. J. Mendizabal (Saragosse, 1864). *Grammaire italienne* : D. Ant. Rios y Rosell (Barcelone, 1863) ; Manuel théorique et pratique des deux langues espagnole et italienne, avec un vocabulaire poétique, par D. Lor. Badioli (Madrid, 1864). *Exercices* : Versions graduées, par D. V. Alcobar y Largo (Murcie, 1861). *Grammaire allemande* : D. C. Fernandez de Castroverde (1^{re} éd.

(1) L'ouvrage de Chantreau, *Arte de hablar bien frances*, souvent réimprimé en France, a été longtemps aussi populaire des deux côtés des Pyrénées que la grammaire allemande de Meidinger, conçue sur un plan assez analogue, l'a été dans tous les pays de langue française.

originale, 530 p. in-4°), F. J. Brain, Julio Kielm. *Grammaire anglaise* : DD. Cornellas, Brain, Mac Veigh (méthode de Ahn). — *Études d'application. Dessin linéaire* : DD. Is. Villanueva, M. Borrell y Folch ; Le dessin à la portée de tous (méthode Hendrickx), par D. Manuel Criado y Boca. *Dessin d'ornement* : Bilordeaux. *Dessin topographique* : DD. J. Pilar Morales, Luis Mas y Cañadas. *Topographie* : DD. Giol y Soldevilla et J. Goyanes Soldevilla. *Id. et trigonométrie* : DD. J. Cortazar, A. F. Vallin y Bustillo. *Notions d'agriculture* : DD. J. Echegaray, A. Blanco y Fernandez, N. Cazas de Mendoza. *Arpentage* : DD. F. Verdero Paez, J. P. Soler, F. Ruiz Rochera (estimation des terres). *Chimie appliquée aux arts* (point d'ouvrages recommandés). *Mécanique industrielle* : DD. Mario de Azofra, Mariano Maimó. *Arithmétique commerciale* : DD. Fr. Castaño, Ant. Guillen, Juan de Dios Navarro. *Tenue des livres* : DD. Fel. Salvador y Aznar (9^e éd.), Fr. Castaño, Ant. Guillen, vicomte de Villaoz (3^e éd.). *Géographie commerciale* : DD. M. Garcia Malavear, Fabio de la Roda y Delgrado, A. Sanchez de Bustamente 2^e éd. (ouvrage consacré spécialement à l'Espagne). *Statistique commerciale* : DD. Gabino de Espalza, P. de la Roda y Delgrado, M. Carreras y Gonzalez. *Économie politique* : DD. E. M. Della Valle, Eug. de Ochoa, M. Carreras y Gonzalez. *Droit commercial* : Les mêmes, et DD. Eust. Laso, Pablo Gonzalez Huebra. *Tachygraphie* : L'ouvrage de Martí, publié par D. Seb. Eugenio Vela ; le Manuel de Somolinos ; le cours théorique et pratique de D. José Rivas Perez (¹). — Le grec n'a point trouvé place dans cette liste : on a vu plus haut qu'une réaction s'est tout d'un coup produite contre l'étude de cette langue, après une courte période où l'on avait commencé à s'en occuper avec fruit. MM. Fontan y Musa et Hidalgo avaient entrepris, à Cadix, la publication d'une *Bibliothèque des auteurs grecs et latins*, de belles et bonnes éditions, une bonne fortune pour les professeurs espagnols ; le *Manual practico* de D. Raimundo Gonzalez Andres (prof. à Grenade), autorisé pour les classes, se recommandait par des qualités sérieuses ; nous signalerons surtout les *Lectiones græcæ* de D. Lazaro Bardon y Gomez (²). Il est

(¹) Nous laissons de côté les ouvrages adoptés, sous l'ancien régime, pour l'enseignement de la doctrine chrétienne et de l'histoire sainte.

(²) *Lectiones græcæ, sive manu ductio hispanæ juventutis in linguam*

assez piquant de rappeler que l'auteur, pour mettre son œuvre en lumière, a été obligé de faire venir de Paris des caractères grecs, et d'apprendre l'art du typographe pour *composer* le volume *de ses mains*. Il y a de cela douze ans à peine. Aujourd'hui que le grec est supprimé, le digne helléniste aurait-il plus de chance? Raison de plus pour rendre hommage à sa tentative. Les *Lectiones græcæ* se divisent en trois parties : 1° un abrégé de grammaire grecque jusqu'à la syntaxe, extrait en grande partie de Théodore Prodromus et de Constantin Lascaris : les préceptes sont accompagnés d'exemples empruntés aux auteurs les plus faciles; les explications sont claires, substantielles, la métaphysique grammaticale est évitée avec soin; 2° et 3° une chrestomathie bien faite (prose et poésie); on y a remarqué quelques fautes d'accentuation; en somme, un bon livre qui aurait mérité un meilleur sort. " *Utinam*, s'écrie l'auteur, *hispanam juventutem ad literas græcas allicere possem; quod ego semper in votis habui!* „ Mais ce vœu a été stérile, et c'est en pure perte que la préface a recommandé aux professeurs d'être ménagers des exemplaires des *Lectiones*, " en attendant que les études de ce genre soient devenues plus communes en Espagne „. Le grec a trouvé çà et là quelques autres zélateurs dévoués : nous citerons le marquis de Cervera, qui chargea, en 1859, D. Saturnino Lozano (prof. à Madrid, et l'auteur du *Manual practico* précité), de la rédaction d'un dictionnaire grec-espagnol. Mais la manie des réformes, qui fait prendre aisément tout changement pour un progrès, l'indifférence du grand nombre, et, par dessus tout, l'impatience, provoquée à la vérité par un besoin réel, de préoccuper la jeune génération de questions d'intérêt immédiat, auxquelles l'éducation publique l'avait laissée jusqu'ici à peu près étrangère, toutes ces causes, agissant sous l'impulsion de mobiles différents, ont concouru à faire tomber en discrédit l'étude à peine régénérée des littératures anciennes. — Quant à l'histoire, il y a eu amélioration, si nous en jugeons par des publications classiques telles que le *Compendio doctrinal*

græcam. Composuit, concinnavit atque αὐτόχειρ typis expressit presbyter Lazarus Bardon y Gomez de Initio, seminarii asturicensis alumnus, græcarum literarum in Salmanticensi primum, deinde vero Matritensi gymnasio prof. ordinarius. Secunda editio, aucta et accuratissimè emendata. De manu auctoris, typis et prelo ipsius. Matriti, 1859, in-8° de 510 pages.

de la *historia universal*, composé par M. Sanz del Rio d'après l'ouvrage de Weber ⁽¹⁾; mais, en fait, il se passera encore des temps avant que la plupart des professeurs de l'enseignement secondaire atteignent la hauteur où quelques hommes distingués ont tâché de les élever. On ne rompt pas en un jour avec des habitudes enracinées : nous avons eu l'occasion d'interroger plus d'une fois des élèves espagnols sur l'histoire générale, et nous avons dû constater à regret que les notions d'ensemble, et toute connaissance approfondie de la signification des faits même les plus essentiels leur faisaient en général défaut. Ici surtout il faut s'en prendre à la servilité avec laquelle on s'attache encore, en cette matière comme en toute autre, à la lettre des manuels. Ce sont les méthodes qu'il est particulièrement urgent de réformer ; il s'agirait de compter moins sur la mémoire et de faire penser et réfléchir davantage. L'enseignement en serait plus attrayant et plus efficace, et l'on ne verrait pas les adolescents, rebutés par des études arides, prendre fait et cause avant le temps pour les partis en lutte, devenir (sans savoir où ils vont) des politiques imberbes, et se présenter ensuite sur la scène du monde munis pour tout bagage d'idées plus ou moins incohérentes, mais toujours exaltées, puisées dans les journaux, et intimement persuadés qu'en prêtant leur concours à des révolutions nouvelles ils ne manqueront pas de sauver leur pays. — L'enseignement des mathématiques est plus réellement satisfaisant, surtout depuis la réorganisation des hautes écoles spéciales ⁽²⁾; il faut dire aussi que le goût de ces études, soit théoriques, soit appliquées aux arts mécaniques, est naturel aux Espagnols de certaines provinces, notamment des districts industriels du nord et des pays de langue limousine. Chaque région de la Péninsule, du reste, se distingue par un caractère

(1) M. Sanz del Rio, professeur à la faculté des lettres de Madrid et adepte de la philosophie de Krause, a les regards tournés du côté de l'Allemagne, de même que plusieurs de ses collègues, M. le recteur Fernando de Castro, M. Amador de los Rios, etc. La faculté de Madrid est très bien composée et paraît appelée à exercer une heureuse influence sur la régénération des études littéraires en général.

(2) Sur l'histoire de l'enseignement des mathématiques en Espagne, antérieurement à cette réorganisation, v. la *Revista* du 11 août 1859 (art. de D. S. de la Campa).

nettement tranché. C'est un argument contre l'absolue uniformité des études. Il n'y a officiellement qu'une Espagne, mais en réalité il n'y a que des Espagnes; les anciens *fueros*, les guerres du moyen-âge et les luttes civiles modernes sont là pour l'attester. Les aptitudes, la tournure d'esprit, le génie des habitants diffèrent d'un plateau à l'autre, d'une vallée à l'autre, comme les traditions et les aspirations politiques. La Navarre fournit des magistrats, des prêtres, et, comme la Galice, des soldats; l'Andalousie et le royaume de Valence sont trop riches et trop avides de plaisirs pour qu'on y fasse guère autre chose que de se laisser vivre ⁽¹⁾; là les intelligences sont plus vives et plus ouvertes, mais le ressort leur manque. En Catalogne, en revanche, on trouve peu d'oisifs; la science y est en honneur; Barcelone a plus d'un point de contact avec les cités florissantes du centre et même du nord de l'Europe, tandis que dans beaucoup de pays du centre, adonnés à l'agriculture, on se contente d'un minimum de lumières, et les vieilles routines sont un Palladium sacré. Quels que soient d'ailleurs ces contrastes, les individualités saillantes ne font nulle part défaut. Mais, ce qui est inconnu partout, ce qu'une forte éducation peut seule donner, ce qui pourrait seul relever cette nation, grande encore et vivace malgré tant de cruelles expériences dont elle n'a pas su profiter, c'est le sentiment de la juste mesure en toutes choses. On n'aboutit sans cela qu'à un état d'anarchie permanente, à des tâtonnements aventureux, à des enthousiasmes imprévoyants qui feraient songer à une nouvelle application du proverbe : *bâtir des châteaux en Espagne*. C'est moins extérieurement qu'intérieurement, en quelque sorte, qu'il est nécessaire de réformer les écoles dans un tel pays; si, comme on doit l'espérer, le gouvernement auquel sera désormais commis le soin de régler ses destinées, apprécie consciencieusement la grandeur de la tâche, son premier devoir sera, non plus de faire miroiter l'idéal d'une liberté illimitée et sans contrepoids, qui dégénérerait bientôt en licence, mais de fortifier au contraire l'enseignement public de manière à en faire un enseignement modèle; et, au lieu d'en préparer la suppression; de

(1) Le royaume de Valence, célèbre par sa mollesse, a gagné beaucoup depuis quelques années sous le rapport de l'instruction.

l'approprier sagement aux besoins des différentes provinces, mais surtout de travailler par lui à discipliner les esprits, à les calmer le plus possible, au lieu de les surexciter en laissant retentir jusque dans les écoles l'écho des querelles politiques du dehors; de s'inspirer enfin de l'exemple des États où l'opinion unanime est que le meilleur moyen d'initier les jeunes gens à la vie moderne, c'est d'agir sans précipitation et d'en faire des *hommes* avant de les traiter comme tels.

c) Les art. 94-96 de la loi de 1857 contiennent diverses dispositions relatives aux études faites en pays étranger. Il en est tenu compte aux jeunes gens, pour autant bien entendu que les cours qu'ils ont fréquentés soient en rapport avec les programmes espagnols; toutefois l'autorisation du gouvernement est nécessaire. Les gradués étrangers peuvent de même obtenir la permission d'exercer leur profession, s'ils justifient de la validité de leur titre, s'ils ont six ans d'exercice, et s'ils paient une certaine somme, laquelle ne peut excéder les droits exigés pour le même grade en Espagne.

IV. *Enseignement spécial*, etc. — Les hautes écoles spéciales sont aux universités ce que les écoles professionnelles sont aux instituts. On s'y prépare aux carrières d'ingénieur des routes, canaux et ports, d'ingénieur forestier (*de Montes*), des mines ⁽¹⁾, de chef des travaux des mines (*Escuela de capataces de Almaden*, id. *de Mieres*) ⁽²⁾, d'officier d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ⁽³⁾, de marine ⁽⁴⁾, d'ingénieur agronome et d'ingénieur des arts et manufactures; les académies des beaux-arts, les conservatoires de musique, les écoles de diplomatique (où l'on obtient les titres de bibliothécaire, archiviste, etc.) et de notariat sont du même rang (v. ci-dessus, I). Divers arrêtés de 1868 ont réglé les conditions d'admission aux écoles spéciales de

(1) Les écoles spéciales des chemins, canaux et ports, forêts et mines, ont été réorganisées par décret du 23 octobre 1866. Elles sont tout-à-fait séparées des universités; elles reçoivent des élèves internes et des externes.

(2) Les *capataces* répondent aux *portons* du bassin houiller de Charleroi.

(3) Il y a en outre des écoles régimentaires d'artillerie (écoles élémentaires, écoles de théorie).

(4) Trois années d'études. — Il y a aussi une école de *condestables* de l'état-major de la flotte (2 années d'études), et une école de contre-maîtres (*contramaestres*) de la marine (3 années d'études).

l'ordre civil; nous ne nous y arrêterons pas. Les programmes des examens de sortie sont fixés par la loi de 1857, art. 48 et suiv. On s'accorde à dire que ces épreuves sont beaucoup plus sérieuses que celles qui conduisent aux grades académiques. — Les écoles spéciales militaires relèvent des ministères de la guerre et de la marine. — Les professeurs de peinture, de sculpture sont choisis dans des conditions déterminées par des règlements particuliers; la nomination des autres est subordonnée aux mêmes règles que celle des professeurs de faculté, qui doivent être docteurs ou posséder un titre équivalent en rapport avec la science ou l'art qu'ils se proposent d'enseigner. Il serait hors de propos d'entrer dans des détails; voici quelques renseignements statistiques, d'après M. Block :

	1857-1858.	1858-1859.	1859-1860.	1860-1861.
Écoles d'agriculture,	48 élèves	114	67	78
— du génie industriel,	705	860	450	404
— des beaux-arts,	4,204	3,518	4,003	3,536
— de diplomatique,	"	45	41	61
— de notariat,	489	76	84	92
Conservatoire de musique et de déclamation,	"	504	560 (*)	501
	5,446	5,117	5,205	4,672 élèv.
		1859-1860.	1860-1861.	
École du génie civil et des mines,		48 élèves	60	
— des chemins, canaux et ports,		133	167	
— des contre-maîtres des mines,		9	25	
— des conducteurs de travaux publics,		93	101	
		283	353 élèves.	

D'après l'*Anuario* publié en 1862-1863, le collège d'infanterie comptait, au 31 décembre 1861, 441 élèves inscrits pour la ligne, 69 pour d'autres corps, et 395 admis pour l'année suivante. Cinq élèves étaient étrangers; 15 appartenaient aux colonies. — Le collège de cavalerie était fréquenté par 108 élèves; de 1852 à 1861, il en était entré 495 au collège d'artillerie; les élèves des écoles régimentaires du même corps étaient au nombre de 1639; les écoles navales comptaient 157 élèves; l'académie

(*) Hommes, 321; femmes, 239.

d'état-major d'artillerie de la flotte, 18; l'école des *condestables*, 202; l'école spéciale des ingénieurs de la marine, 6; enfin, 100 élèves étaient présents à l'école flottante. " Les élèves des classes moyennes, dit M. Garrido, abondent dans les écoles civiles et sont plus rares dans les écoles militaires, préférées autrefois. — Pour la marine, le gouvernement a dû modifier les conditions et diminuer le programme d'admission; malgré cela, il réussit à peine à avoir le nombre voulu d'aspirants, tandis que le génie civil, les mines, le génie industriel, etc., en regorgent. „ Ces observations n'ont pas perdu leur actualité.

c) Les 59 séminaires ecclésiastiques (*seminarios conciliares*), organisés conformément aux prescriptions du Concile de Trente (sess. XXIII de Reformat. cap. XVIII), comptaient 21,170 élèves en 1859-1860; 670 jouissaient d'une bourse entière, 235 d'une demi-bourse. En Espagne, comme en France et ailleurs, une parfaite entente ne régnait pas, sur le terrain de l'enseignement doctrinal, entre ces établissements et les facultés de théologie : l'art. 14 du décret du 21 octobre 1868 ayant supprimé ces dernières, les séminaires sont restés seuls maîtres du terrain; en revanche, par décret du lendemain, le paiement du subside de 5,990,000 réaux, qui leur était alloué sur les fonds de l'État, a été suspendu jusqu'à l'approbation par les Cortès constituantes de la nouvelle loi sur les budgets (¹).

c) Sous le nom d'*Athénées*, d'*Académies*, etc., il existe en Espagne un assez grand nombre de sociétés scientifiques ou littéraires, qui n'ont pas seulement pour but de couronner et de publier des mémoires, mais qui s'appliquent à vulgariser les connaissances utiles et à former des bibliothèques, soit à l'usage de leurs membres, soit à la disposition du public. On en comptait 71 en 1861, avec 12,830 associés et 36 bibliothèques

(¹) Quel revirement en Espagne! " Les riches et les aristocrates, dit M. Garrido, n'envoient plus leurs enfants au séminaire; si bien que parmi les dignitaires de l'Église on trouverait à peine un nom de famille, de ceux qu'on appelle illustres. — Les séminaires en sont réduits à se recruter parmi les pauvres, qui y voient pour leurs enfants une carrière lucrative, une garantie contre la misère. L'enseignement y est déplorable, et, même en latin et en humanités, les élèves des séminaires n'ont pas su lutter contre les élèves des instituts et des universités dans les examens publics. „

(30,520 volumes, dont 29,014 imprimés et 1,506 manuscrits); 4 seulement n'étaient pas publiques. On n'y faisait pas moins de 109 cours sur toutes sortes de matières. Les 32 sociétés économiques dites des *Amigos del pais* (4,478 membres) méritent une mention spéciale, à raison des services qu'elles ont rendus dans toutes les parties du royaume. Elles entretiennent des chaires d'agriculture, de commerce et d'industrie, d'économie politique, de physique, de mathématiques, d'astronomie populaire, etc., ainsi que de littérature et des beaux-arts; çà et là même elles ont organisé des cours d'enseignement élémentaire. Elles se divisent en sections, de même que les athénées, etc., organisés à peu près sur le même plan, mais dont l'enseignement se rapproche davantage par les spécialités (philosophie, droit, médecine, etc.) de celui des universités. Barcelone ne possède pas moins de 11 sociétés de cette dernière catégorie (3,108 membres). A Grenade et à Madrid, les *Amigos del pais* se sont adjoint une section de dames.

a) Il serait à souhaiter qu'on fît quelque chose pour l'instruction moyenne des personnes du sexe, abandonnées jusqu'ici à la direction des couvents. Rentrées dans le monde, elles plaisent par des talents de société qu'elles acquièrent sans effort, mais elles sont déplorablement ignorantes autant que naturellement spirituelles et gracieuses. Les séductions de la mode ont sur elles autant d'empire que les ardeurs de la dévotion; mais le côté sérieux de la vie leur devient à peu près étranger. Sans doute l'éducation sévère des femmes du Nord ne conviendrait pas à leur tempérament; mais il n'en est pas moins vrai de dire qu'on les a trop négligées, et que, si l'Espagne veut bien sincèrement devenir mûre pour la pratique des institutions libres qu'elle s'est donnée, il lui importe essentiellement de pouvoir compter sur l'influence des mères de famille.

V. Le cadre du présent travail n'embrasse pas les *Universités*. Nous croyons cependant utile d'indiquer ici les matières portées au programme des facultés des lettres et des sciences, dont l'enseignement n'est, en définitive, que la continuation directe de celui des instituts. — *Faculté des lettres*. a) Cours préparatoires au *baccalauréat*: littérature générale, id. espagnole, langue et littérature grecque, littérature latine, géographie, histoire universelle, métaphysique; b) Pour la *licence*: histoire d'Espagne, études critiques sur les auteurs grecs, langue hébraï-

que ou arabe; c) Pour le *doctorat* : esthétique, histoire de la philosophie. *Faculté des sciences* : a) Pour le *baccalauréat* : complément de l'algèbre, de la géométrie, de la trigonométrie rectiligne et sphérique, géométrie analytique, géographie, physique expérimentale (développée), chimie générale, zoologie, botanique, minéralogie et notions de géologie, dessin linéaire (y compris les ordres d'architecture); b) Pour la *licence*, les étudiants ont à choisir entre les *sciences exactes* (calcul différentiel et intégral, calcul des variations, mécanique, géométrie descriptive, géodésie), les *sciences physiques* (traité des fluides impondérables, chimie organique et chimie inorganique) et les *sciences naturelles* (organographie et physiologie végétales, phytographie et géographie botanique, zoologie [2 cours, sur les animaux vertébrés et sur les invertébrés], développement de la minéralogie géognostique); c) La même distinction existe pour le *doctorat* : astronomie physique et d'observation (*sciences exactes*); analyse chimique et manipulations (*sciences physiques*); anatomie comparée et zoonomie, paléontologie et géologie (*sciences naturelles*). — Les aspirants-pharmaciens, avant d'aborder leurs études spéciales, doivent avoir subi, comme les autres élèves, l'examen de bachelier ès-arts, et, en outre, une épreuve sur la chimie générale, la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie élémentaire. On exige les mêmes connaissances, plus l'étude (développée) de la physique expérimentale, des élèves qui se font inscrire en médecine. Enfin, dans la faculté de droit, indépendamment du baccalauréat ès-arts, un examen sur les principes généraux de la littérature, sur les littératures espagnole et latine et sur l'histoire universelle, est imposé à l'entrée. — Voici, pour quatre années, le tableau de la fréquentation des universités espagnoles :

	1857-1858.	1858-1859.	1859-1860.	1860-1861.
Philosophie et lettres. . .	714	360	870	1,065
Sciences.	327	763	764	1,132
Pharmacie	561	396	512	514
Médecine.	1,372	1,498	1,449	1,626
Droit civil et canonique. .	3,765	3,976	3,349	3,463
— administratif. . . .	441	453	712	506
Théologie ⁽¹⁾	338	396	321	305
Total des élèves.	7,528	7,842	7,977	8,611

(1) Faculté aujourd'hui supprimée.

VI. *Colonies*. L'opulente île de Cuba, la " Perle des Antilles ", n'a pu se guérir encore de la plaie de l'esclavage; on a cependant lieu d'espérer que, grâce à une série de mesures transitoires, prises avec une sage lenteur, le but pourra être atteint sans entraîner la ruine de la population blanche, et surtout sans l'exposer à voir se renouveler les vèpres siciliennes de Saint-Domingue. En attendant, les Cubains de race espagnole, sauvés de l'annexion par les événements de la guerre qui a failli déchirer en deux le drapeau étoilé de l'union américaine, rêvent pour eux-mêmes l'égalité des droits ou aspirent plus ou moins ouvertement à l'indépendance nationale (1). Quel que soit le fondement de telles espérances, il est certain que ces sentiments patriotiques, notamment dans la capitale, ont été éminemment favorables au progrès et à la diffusion des lumières, du moins dans la classe aisée.

La ville de la Havane est, sans contredit, au point de vue de la culture générale aussi bien que de la richesse matérielle, l'une des plus avancées de tous les pays espagnols de l'autre hémisphère : M. de Humboldt, il y a longtemps déjà, s'est expliqué à cet égard. Elle n'a rien à envier à la mère-patrie; il serait même plus juste de dire qu'en fait d'instruction publique, la plupart des cités espagnoles pourraient la prendre pour modèle. Son université, fondée en 1728 et agrandie en 1818, est véritablement florissante : il en sort régulièrement des avocats et des praticiens de mérite, et parfois aussi des savants véritablement dignes de ce nom. Elle est pourvue d'une belle bibliothèque, d'un jardin botanique à bon droit renommé, de musées, de collections bien entretenues; autour d'elle se groupent des collèges et des écoles spéciales de toute sorte : n'oublions ni l'académie des beaux-arts, ni l'école de navigation. La société des *Amigos del país*, fondée en 1793, a servi de type à celles de l'Espagne (v. ci-dessus, IV, c); l'agriculture, l'industrie, les arts et métiers lui doivent des progrès notables. L'instruction primaire n'est point négligée : on tend à s'y affranchir de l'ancienne méthode *catéchismale*, et à exercer surtout

(1) Le poète havanais D. José de Heredia écrivait déjà en 1825 :
que no en vano entre Cuba y España
tiende inmenso sus olas el mar.

les élèves à réfléchir et à se rendre compte de ce qu'on leur montre ⁽¹⁾. Les bons livres classiques élémentaires ne manquent pas, même les écrits pédagogiques : mentionnons les *Articulos sobre educacion*, de D. J. M. Cespedes (Habana, 1866, in-8°), et le recueil intitulé : *La idea, revista de instruccion publica*, que le même publiciste édite, de concert avec D. T. Guerrero ⁽²⁾. Les études moyennes sont poussées avec vigueur : on remarque chez les bons écrivains havanais une connaissance sérieuse des meilleurs auteurs classiques, et un plus grand soin de la pureté du langage que chez beaucoup de leurs confrères espagnols, poussés par la manie de se mettre à la mode, à farcir inutilement l'idiome castellan de mots étrangers : les Espagnols, disait spirituellement M. de Custine, ont toujours peur de paraître arriérés. — L'histoire et la géographie sont enseignées avec soin : les relations cosmopolites des Havanais y sont certainement pour quelque chose, mais aussi la vive curiosité naturelle qui est un des traits caractéristiques de la population. On doit au poète Heredia ⁽³⁾ un cours d'histoire estimé (*Lecciones de historia universal*, 4 vol. petit in-4°), composé d'après les *Éléments* du professeur Tytler, longtemps classiques aux États-Unis. — Il faut pourtant remarquer que, malgré tous les efforts du gouvernement et des sociétés protectrices de l'instruction, l'ignorance des classes inférieures est loin encore d'être dissipée. En 1861, sur 138,695 habitants que comptait la ville de la Havane, 48,728 hommes et 21,975 femmes seulement savaient lire et écrire. — Le total de la population blanche de l'île s'élevait à 793,484 habitants; de ce nombre, 1/3 seulement (241,457) possédaient les éléments de l'instruction primaire. Quant à la population de couleur, on se figure de quelles épaisses ténèbres elle est environnée. Sur 603,046 âmes, en 1861, 13,319 hommes et 13,461 femmes savaient lire et écrire; 319,209 hommes et 257,057 femmes végétaient attachés à la glèbe sans un rayon

(1) Nous citerons comme exemple les *Noctones elementales de gramatica castellana*, par D. José Maria Zayas (Habana, 1860, in-18°). D. Zayas est un ancien élève de D. José de la Luz Caballero, qui a beaucoup contribué au perfectionnement des écoles havanaises.

(2) On doit aussi à ce dernier des *Lecciones del mundo*, petit livre bien conçu et sainement instructif.

(3) Mort en 1839, ministre de la *Audiencia* au Mexique.

de lumière! — Dans les 32 districts de l'île, le nombre des professeurs ou instituteurs de toute catégorie s'élevait à 5,658 blancs, et 300 hommes de couleur. — La statistique suivante donnera une idée de l'état de l'instruction dans l'île de *Porto-Rico*. Population blanche (en 1861): 300,466 habitants; 26,728 hommes, 17,860 femmes sachant lire et écrire; 127,600 hommes, 128,218 femmes plongés dans une absolue ignorance. Population de couleur: 282,775 habitants; 3,714 hommes, 2,758 femmes sachant lire et écrire, ou lire seulement; illettrés: 138,365 hommes, 137,928 femmes. Professeurs et instituteurs: blancs, 454 (pour les 9 districts); gens de couleur, 15. — Pour les *îles Philippines*, nous n'avons de renseignements que sur l'instruction des déportés. Ils étaient en 1862 au nombre de 3,999, dont 1,124 seulement savaient écrire. — Rien de Santa Isabel (*Fernando-Po*), dont la population ne s'élevait, à la même époque, qu'à 1,037 habitants.

VII. *Conclusion*. Aucun pays de l'Europe, sans contredit, n'a conservé mieux que l'Espagne son caractère original; et cependant, comme nous le faisons entendre tout-à-l'heure, aucun n'est plus jaloux de se mettre à l'unisson des autres: nous parlons de l'Espagne contemporaine. De là, les institutions sont parfois en désaccord avec les mœurs; or, il ne suffit pas que les lois répondent à un idéal de perfection, il est essentiel que le bienfait en soit compris par ceux qui sont appelés à les observer. On a très bien fait remarquer ⁽¹⁾ que, depuis Philippe II, la nation a cessé de s'appartenir: elle a été trop gouvernée, gouvernée comme un couvent. Le pouvoir central a fait ce qu'il a voulu, sans que personne y ait trouvé à redire. L'indifférence a insensiblement gagné des populations qui n'avaient plus à prendre une part quelconque aux affaires publiques; les terreurs de l'inquisition ont achevé d'amortir l'énergie individuelle. Ajoutons que, les trois quarts du pays étant passés à l'état de biens de main-morte, les monastères se sont trouvés assez riches pour se croire dispensés de mettre à profit la meilleure part des ressources naturelles du pays; de leur côté, l'État et les grands seigneurs, nous l'avons dit, ont versé dans

(1) M. Ad. Le Hardy de Beaulieu, dans la *Revue trimestrielle* de Bruxelles, t. XXIV (1859), p. 249.

la funeste erreur de prendre l'abondance des métaux précieux pour une véritable richesse. Quand les produits des mines du nouveau Monde leur ont manqué, la misère est devenue générale et pour longtemps irrémédiable. Tenez compte avec cela de l'ignorance profonde où l'on était tombé à tous les degrés de l'échelle sociale ⁽¹⁾, et vous comprendrez que les plus généreuses impatiences du parti de l'avenir aient régulièrement échoué contre l'inertie des masses, qui n'avaient plus même conscience de leur abaissement.

On a finalement compris que, pour régénérer le peuple, il fallait tout d'abord commencer par l'instruire : les conservateurs eux-mêmes ont dû se rendre à l'évidence. Mais le clergé veillait : à défaut du monopole de l'enseignement, il en réclama la direction morale ; il se substitua même aux instituteurs qui se sentèrent amoindris et découragés. Et la loi eut beau décréter le *Schulzwang* : contraignez donc les parents à envoyer leurs enfants aux écoles quand il n'y a pas d'écoles ! Et comment satisfaire à tous les besoins dans un pays ruiné, où les caisses municipales étaient aussi vides que le trésor de l'État ? Et en un mot, quels progrès réaliser au milieu des guerres civiles, sous des ministères dont chacun tenait pour son premier devoir de mettre sens dessus dessous, au nom de sa politique, les services institués ou réorganisés par son prédécesseur, et ayant à peine eu le temps de fonctionner ? Quant à l'organisation même des études, on s'était bien plutôt inquiété d'imiter servilement les institutions des pays étrangers, notamment de la France, que de se demander ce qui convenait au pays, ce qui était immédiatement réalisable, en présence des habitudes prises et des préjugés nationaux. L'instruction primaire, sous la loi de 1857, n'en fit pas moins des progrès satisfaisants ; une loi telle quelle, c'était du moins une loi ; et l'Espagne était endormie, étouffée plutôt qu'énervée. Le résultat se fit attendre, mais il arriva : par la force irrésistible des choses, le clergé se trouva un beau jour impuissant à maintenir les digues, et le libéralisme, du même coup, fut en mesure de rompre défi-

(1) Jusqu'en 1830, les livres de mathématiques inspiraient aux campagnards ignorants une horreur superstitieuse : ils prenaient les figures géométriques pour des emblèmes de sorcellerie. V. Le Hardy, *ibid.*, t. XXVIII, p. 70.

nitivement avec l'ancien régime. Les yeux étaient dessillés; la nation tout entière se réjouit d'être émancipée.

On en est donc au moment où tout est à refaire : mais si l'on passe subitement d'un extrême à l'autre, le remède ne sera-t-il pas pire que le mal ? N'a-t-on pas vu les populations des campagnes de Naples et de la Sicile s'insurger contre le gouvernement qui a remplacé les Bourbons, parce qu'on leur a imposé l'obligation de remplir des devoirs civiques, en échange des droits et des libertés qu'on leur reconnaissait, mais dont ils ne se souciaient guère. Voilà l'enseignement sécularisé en Espagne : le clergé qui en est exclu a-t-il perdu tout empire sur les populations ? Et quelques-unes de ses plaintes, il faut le dire, ne sont-elles pas légitimes, alors que les instituteurs sont libres, s'ils le veulent, de déchristianiser la jeunesse ? Voilà l'enseignement libre comme l'air, affranchi quant au fond et quant à la forme, absolument décentralisé, en attendant qu'on y supprime toute intervention des pouvoirs publics. Mais peut-on dès à présent compter sur le zèle des municipalités et sur le bon sens des maîtres ? La multiplicité des dispositions transitoires trahit l'embarras du gouvernement : si louables que soient ses efforts, il n'est parvenu jusqu'ici qu'à lézarder l'édifice pour avoir l'occasion d'en recrépir les murailles.

Les écoles primaires sont partout dans une condition relativement meilleure que les instituts, où les humanités ont été réduites à leur plus simple expression, sous l'influence de l'idée dominante, qui est d'initier avant tout les jeunes Espagnols à la connaissance de leur pays et de ses ressources. A coup sûr, si l'enseignement classique devait rester tel qu'il était, rien de mieux que de le biffer d'un trait de plume. Mais c'était à le réformer qu'il eût fallu s'attacher au lieu d'en méconnaître le caractère et la mission. Lui rendre la conscience de cette mission, qui est une mission de culture intellectuelle et morale et non une propagande de demi-science, tel eût dû être le premier objet de la sollicitude du pouvoir émancipateur. Mais quoi ! Les études complémentaires ont aujourd'hui le pas sur les études fondamentales... On reviendra sans doute de cette erreur ; mais d'ici là une génération court grand risque d'être sacrifiée.

A Madrid, à Barcelone, à Séville et dans d'autres cités encore, l'enseignement supérieur élève plus haut son drapeau. L'Es-

pagne s'honore d'un groupe de savants et d'érudits dont l'activité et l'influence se montrent de plus en plus fécondes. Mais ici les contrastes sont frappants; à côté d'une faculté brillante, une autre se traîne dans l'ornière. Les hautes écoles spéciales se maintiennent, dans leur ensemble, à un niveau en rapport avec le but de leur institution.

Si le vaisseau de l'État trouve enfin un pilote habile et ferme (1); si, dans la pratique des institutions, les gouvernants ont égard à la situation morale du peuple plutôt qu'à leur désir de faire tout d'un coup marcher l'Espagne du même pas que les autres pays; si surtout les partis en présence, sans réserve ni arrière-pensée, se rallient autour de l'autorité souveraine, résolus de ne recommencer désormais leurs luttes que dans l'enceinte du parlement; si enfin, dans la région du pouvoir et dans la région des foules, on parvient à comprendre qu'il n'y a point d'ordre véritable sans liberté, mais aussi point de liberté sans ordre, et que rien de durable ne s'établit que par la modération dans les réformes et par l'âpreté de tous au travail, la régénération complète de l'Espagne n'est pas douteuse. Au lieu de chercher des modèles au dehors, que les Espagnols n'y cherchent que des stimulants; qu'ils apprécient mieux leur valeur intrinsèque; qu'ils mettent leur orgueil traditionnel à se rendre dignes d'eux-mêmes et de leur glorieux passé: il ne leur manque rien pour reprendre une place d'honneur à côté des grandes nations. On trouvera peut-être sévères les pages qui précèdent: qu'il nous soit permis de dire que la plus entière franchise est un devoir en pareille matière. Nous croyons fermement au réveil de l'Espagne; mais autant nous y tenons et nous l'espérons, autant nous sommes convaincus qu'il sera retardé, aussi longtemps que les enthousiasmes politiques extrêmes n'auront pas permis de substituer dans les institutions le *possible* au *souhaitable*.

Novembre, 1870.

ALPHONSE LE ROY.

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, les journaux annoncent l'avènement du duc d'Aoste au trône d'Espagne.

LETTRES ET SCIENCES.

NATURE, UTILITÉ, MORALITÉ DE LA POÉSIE ⁽¹⁾.

“ Les poètes veulent amuser ou se rendre utiles, ou
 „ redire des choses en même temps agréables et utiles
 „ à la vie. „

HORACE.

“ Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
 „ Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
 „ Qu'en savantes leçons votre muse fertile
 „ Partout joigne au plaisant l'agréable et l'utile. „

BOILEAU.

Un jour on récitait à Mallebranche une pièce de poésie ; il en écouta religieusement la lecture et, quand elle fut terminée, il demanda sérieusement : “ Qu'est-ce que cela prouve ? „ Il regardait comme inutile tout ce qui n'avait pas pour but la démonstration directe d'une vérité. Aujourd'hui le prestige de cette dernière n'a plus assez d'empire sur les âmes pour permettre à un philosophe d'oser encore poser une semblable question. Mais on trouverait facilement une foule de spéculateurs enrichis, capables de nous demander avec le plus superbe aplomb : “ A quoi sert la poésie ? „ Il est vrai que les poètes réellement dignes de ce nom sont rarement devenus riches et le nombre de ceux qui sont morts de faim surpasse celui des heureux que le siècle où ils ont vécu a vus nager dans l'or. Cependant il n'en reste pas moins utile de se poser souvent cette question capitale : “ A quoi sert la poésie ? „ Mais pour arriver à la résoudre, il nous faut d'abord nécessairement savoir en quoi consiste l'art divin

De peindre la parole et de parler au cœur.

C'est par la recherche d'une définition précise et incontestable de la poésie que nous devons donc commencer notre travail, car c'est d'elle que dépend absolument, selon nous, la solution

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *L'art poétique d'Horace*, expliqué par les écrivains français des trois grands siècles littéraires.

d'un problème qui a déjà soulevé tant de discussions, sans que personne soit arrivé à une solution généralement admise.

I.

NATURE DE LA POÉSIE.

“ Il est malaisé, dit le poète des *Chants de l'adolescence*, de donner de la poésie une définition précise. On en décrit les qualités bien plus qu'on n'en exprime l'essence, car chacun ne l'envisage que sous le point de vue qui l'éblouit et ne se préoccupe que du sentiment qu'il éprouve en sa présence. Il faudrait, au contraire, s'efforcer d'en pénétrer la nature intime, de se rendre compte de ce qui en constitue la valeur propre et la rend digne de l'admiration des plus nobles esprits. Les uns ont dit : “ La poésie, c'est le rêve „ ; d'autres : “ La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout ; „ d'autres encore : “ C'est l'imitation de la belle nature. „ Mais toutes ces expressions et une foule d'autres de ce genre indiquent seulement la source de la poésie, les divers foyers d'où elle jaillit en splendeur, les inspirations qui émeuvent l'âme du poète et y font naître l'enthousiasme ; elles ne font pas connaître l'essence de la poésie, son objet premier, sa raison d'être. Or, définir un art, c'est préciser son objet, c'est désigner les moyens mis en œuvre pour atteindre le but qu'il se propose. Si donc nous recherchons quel est l'objet réel de la poésie, quels sont les moyens dont elle se sert pour l'exprimer, nous pourrions peut-être la définir : “ L'art de réaliser le beau au moyen d'un langage soumis à des lois de nombre et de mesure. „

Mais tous les arts ont pour objet la réalisation du beau et c'est précisément pour cela qu'on appelle *beaux-arts* ces brillantes manifestations de l'esprit de l'homme qui cherche à exprimer une conception idéale au moyen de la toile, de la pierre ou de la parole vivante. C'est pour ce motif qu'il existe autant de beaux-arts qu'il y a de genres d'objets susceptibles d'être imités par l'habileté de l'homme. Il en résulte que le beau est plutôt la *forme* commune à toutes les productions parfaites de l'art, que l'essence même des divers genres auxquels appartiennent ces productions. Les produits de la statuaire, de la peinture, de la poésie, de l'éloquence doivent tous être beaux pour qu'on puisse les considérer comme des œuvres

artistiques; mais leur objet n'est pas le même. L'essence de la statuaire est l'idéalisation des formes du corps humain dans ses attitudes les plus harmonieuses; celle de l'éloquence est de persuader. Infinie est la distance qui sépare ces deux objectifs et cependant toute œuvre d'éloquence, toute production sculpturale doivent être belles pour constituer un chef-d'œuvre. Ce qui est commun à tous les arts ne peut donc constituer l'essence de chacun d'eux en particulier et la vraie nature de la poésie ne peut consister dans la production du beau.

J'emploie sans cesse les termes de *réalisation*, *production*, *création* du beau, et nullement ceux d'*expression* du beau, parce que, comme l'a fort bien dit Boileau, le législateur du bon sens, les arts n'ont pas même pour but d'exprimer ce qui est beau en soi, mais de rendre d'une *manière belle* ce qui, objectivement, peut indifféremment être beau ou laid.

Il n'est point de serpens ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

La peinture d'un monstre hideux, dégoûtant, immonde peut constituer une œuvre d'une admirable beauté, si elle révèle la puissance d'exécution d'un grand génie. Homère a peint la difformité physique et morale dans Thersite; Aristophane, Plaute, Molière, Shakespeare ont décrit toutes les difformités de la nature humaine dans des œuvres d'une beauté impérissable. L'art c'est donc le beau dans l'œuvre créée par l'artiste, non l'expression du beau objectif.

Le beau étant un des éléments constitutifs de tous les arts, fait donc partie intégrante de la poésie qui ne saurait exister sans lui. A ce point de vue, il importe souverainement à notre sujet que nous nous en fassions une idée nette et complète. En quoi donc consiste le beau dans l'art? Nous le comprendrons mieux, si nous parvenons d'abord à nous faire une idée de ce que peut être le beau absolu. Royer-Collard, dans son discours de réception à l'académie française, s'exprimait ainsi :

" Le beau se sent et ne se définit point. Qu'on l'appelle tour à tour le sublime, le pathétique, le noble, le gracieux, il lui manquera toujours plus de noms qu'il n'en aura reçus. La morale étudie le bon, la philosophie cherche le vrai, les arts expriment le beau. Mais le beau est partout en nous et hors de nous, dans les perfections de notre nature et dans les

merveilles du monde sensible ; dans l'énergie indépendante de la pensée individuelle et dans l'ordre public des sociétés, dans la vertu et dans le vice, dans la joie et dans les pleurs, dans la vie et dans la mort. »

On sent à la lecture de cette définition que le problème a ébloui le philosophe. Ne pouvant contempler le soleil en face, il en a regardé les bords, et, pour définir le beau, il s'est borné à nous citer quelques-uns des objets où il se rencontre.

La rêveuse Allemagne arrivera-t-elle à une définition plus précise ? Voici celle que nous en a donné Kant, le plus grand de ses philosophes : “ *Le beau consiste dans l'accord intime de la forme avec la fin des objets.* ” Pour être plus précise, cette définition en est-elle plus nette et plus vraie ? Nous ne le croyons pas. Dans un groupe de rochers crevassés, lézardés, croulant de toutes parts au-dessus d'horribles abîmes, où est l'accord intime de la forme avec la fin de ce site si divinement pittoresque ? Quelle est cette fin elle-même ? Voici le bras raide, aux veines gonflées, aux muscles tordus, aux contours déformés du mineur qui l'adapte à l'extraction de la houille. Cette adaptation est parfaite. Pourtant osera-t-on soutenir que ce bras est aussi beau que celui de la Vénus de Milo, potelé, arrondi, gracieux, où les veines apparaissent à peine sous la transparence des chairs ? Pourquoi pas ? Ce bras n'est-il pas réellement beau dans son genre ? — Dans son genre ? alors le beau est tout relatif, n'a rien d'absolu, c'est-à-dire n'existe même pas.

La philosophie écossaise sera-t-elle plus heureuse ? Voici ce qu'en pensait Reid : “ *Le beau est le résultat de l'harmonie de la forme avec le but originel.* ” A part ce but originel que j'avoue, à ma honte, ne pas comprendre, cette définition a de telles analogies avec celle du philosophe de Königsberg, que toutes deux me font l'effet de ne vouloir dire qu'une seule et même chose.

Revenons donc à nos Grecs, le premier des peuples esthétiques du monde. Platon a défini le beau : “ *La splendeur de l'être,* ” où pour traduire plus exactement : “ *L'être resplendissant,* ” définition admirable et qui émerveille d'autant plus qu'on l'approfondit davantage. Examinons-la au quadruple point de vue de la science, de la morale, de la volonté, de l'art, et nous verrons qu'elle répond à tout dans son admirable généralité.

Voici une vérité que ne contestera nul physicien : “ *La pesanteur est en raison directe des masses et en raison inverse du*

carré des distances. „ Rien de plus correct, de mieux dit, de plus certain que cette proposition qui énonce le résultat d'une grande découverte. Cela est-il beau dans l'ordre du vrai ? Non, cela est juste : mais on y chercherait vainement la beauté. Et pourquoi ? Parce que la beauté n'est pas le vrai seulement, c'est un vrai splendide, un vrai qui surprend, étonne, émeut. Que Bossuet dise, au contraire, en parlant d'une princesse fameuse couchée dans son cercueil : “ La voilà telle que la mort l'a faite ! „ Nous sommes tout d'abord seconés. Et la raison ? C'est que la mort qui défait tout, semble ici devenir créatrice et que la même image vous présente la grandeur suprême ployée au niveau de l'abjection la plus infime.

Un voyageur égaré demande son chemin à un passant qui le lui indique. Personne ne restera en extase devant l'action de ce passant qui est simplement bonne et nullement belle. Mais le feu prend à une maison ; un pauvre ouvrier s'élance dans les flammes, arrache au brasier un orphelin dont les parents viennent de périr dans l'incendie, le sauve au péril de sa vie, l'adopte, le nourrit en redoublant de travail et en fait un homme. Tout le monde admire. C'est un bien splendide, c'est le beau moral.

Prométhée, en faisant du bien aux hommes, en leur révélant toutes les industries, les a rendus plus grands que les dieux. Les potentats de l'olympé veulent forcer cet émancipateur de l'humanité à lui reprendre les bienfaits dont il l'a dotée. Prométhée refuse de consentir à l'ordre inique des divinités tyranniques qui prétendent anéantir les fruits de son génie et endure les plus effroyables supplices plutôt que de céder à la violence. Nous admirons cette grandeur héroïque, ce dévouement sans bornes, cette force d'âme du juste que ne sauraient effrayer les ruines du monde s'écroulant sur sa tête. Nous nous apitoyons, nous le plaignons, nous l'admirons, les larmes aux yeux, l'angoisse au cœur : c'est le beau de caractère.

Le père André a dit quelque part : “ L'homme marche à la mort en perdant chaque jour quelques-unes de ses illusions. „ C'est une pensée vraie, correcte, nettement rendue, mais qui nous laisse fort indifférents malgré sa profonde vérité.

Que Bossuet dise : “ L'homme s'avance vers le tombeau traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées, „ nous nous arrêtons tout d'abord, devant cette phrase avec

un certain étonnement et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'art ingénieux de l'écrivain : c'est le style revêtu de splendeur, c'est le beau dans l'art.

Mais l'être lui-même dont le beau est la splendeur peut-on dire en quoi il consiste ? Car cette splendeur n'est rien d'autre que le phénomène révélateur du beau et ne nous fait pas concevoir l'essence réelle de la chose elle-même ? Creusons donc plus avant et cherchons encore, en nous efforçant de remplacer l'être objectif de Platon par la définition esthétique de ce terme, tout en conservant l'autre vocable qui exprime le côté éclatant de l'essence et nous pourrions peut-être définir le beau :

“ *La splendeur d'un ensemble de parties variées, puissamment „ harmonisées ou contrastées entre elles par rapport au tout, et „ revêtues des formes les plus capables de provoquer l'admiration.* ”

Nous embrassons ainsi, dans une seule définition, le fond, la forme organique et l'éclat qui doit la faire briller entre toutes les choses qui provoquent l'admiration des hommes. Nous pouvons maintenant aborder les diverses espèces de beau et, d'après les exemples cités plus haut, dire qu'il est *physique* ou *moral*, selon qu'il est perçu par les *sens externes* ou seulement par la *sensibilité interne*.

Deux sens seuls peuvent percevoir le *beau physique* : l'œil et l'oreille. Le beau perçu par la vue, s'appelle *beau naturel*, quand il consiste dans un bel objet ou un beau phénomène de la nature : comme un site contrasté, un lever ou un coucher de soleil ; *beau plastique*, quand il consiste dans l'expression idéalisée par l'art humain d'un objet quelconque de la nature : la sculpture, l'architecture, la peinture ; enfin *beau chorégraphique*, quand il consiste dans l'harmonie des mouvements, des gestes, des poses : la danse, la pantomime, la mimique, la déclamation. Le beau perçu par l'oreille constitue tous les arts musicaux.

Deux facultés seules peuvent de même percevoir le beau moral : l'*entendement* et le *sentiment*. Le premier perçoit la beauté des œuvres de raison. Un discours, une histoire, un traité scientifique peuvent être des œuvres belles dans leur ordonnance, leur déduction, leur style, et, par cela même, devenir des œuvres artistiques, sans avoir rien de poétique. Le sentiment seul peut percevoir le beau qui émeut, qui touche, qui provoque l'attendrissement en même temps que l'admiration

et qui peut dériver des actes eux-mêmes tout autant que de l'art avec lesquels ils sont exprimés.

En résumé, le beau *dans l'art* n'est donc que la marque, le cachet de perfection que l'homme peut imprimer à tous les genres de ses productions. Mais cette conséquence nous fait, par cela même, soupçonner qu'il existe nécessairement une certaine corrélation entre tous les arts qui doivent être une *expression idéalisée*, c'est-à-dire belle et parfaite dès objets qui en deviennent le sujet. Il en résulte que chez un peuple, à un moment donné, tous les arts refléteront la manière générale dont les artistes de ce temps conçoivent le beau dans les productions humaines. Pour se faire une idée bien nette de l'un d'eux, il faut donc les connaître un peu tous. " C'est ainsi que le défaut d'étude du beau plastique trace, autour du critique qui ne s'occupe que d'œuvres poétiques, un cercle borné qui l'empêche d'agrandir ses vues générales et de pouvoir confirmer ses observations sur la poésie d'un siècle ou d'une nation par des remarques analogues sur la peinture, la sculpture, l'architecture. Il y a telle période esthétique dont on ne peut se former une idée nette sans cette confrontation. L'étude de la sculpture grecque explique la forme poétique des ouvrages helléniques; l'architecture, triomphant au moyen-âge, donne le ton à tous les autres arts; la peinture, dans l'Italie de la Renaissance, fait mieux saisir le génie poétique de cette époque; car le goût qui donne aux arts plastiques une physionomie spéciale est le même que celui qui imprime son cachet aux œuvres littéraires. Les premiers ont l'avantage d'éclairer soudainement l'intelligence en frappant les yeux, tandis que la lecture plus lente, plus difficile, ne l'éclaire que par degré. „

Ces considérations d'Alfred Michiels, nous paraissent incontestables, et achèvent de nous prouver que le beau n'est en réalité que la *forme de l'art* et n'en constitue nullement l'*essence*. Ce n'est donc pas dans le beau que réside la poésie, puisque ce caractère artistique n'est en réalité que son enveloppe, son vêtement et qu'une œuvre pourrait être très poétique sans être belle, comme certaines pièces de théâtre qui ébranlent le spectateur jusqu'au fond de l'âme, l'émotionnent, l'attendrissent, le ramènent cent fois devant la rampe et qui ne passeront jamais pour des chefs-d'œuvre de beauté. En quoi donc consiste réellement, essentiellement, la poésie? Écoutons Lamartine :

“ Si la poésie n'est pas un vain assemblage de sons, elle est, sans doute, la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine. Elle emprunte à la musique cette qualité indéfinissable de l'harmonie qu'on a appelée céleste, faute de pouvoir lui donner un autre nom. Parlant aux sens par la cadence des sons et à l'âme par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme; elle le charme, le ravit, l'enivre; elle exalte en lui le principe divin; elle lui fait sentir pour un moment ce quelque chose de plus qu'humain qui l'a fait nommer la langue des dieux. „

Des phrases sonores, mais creuses; d'harmonieux assemblages de sons et pas d'idée; jusqu'à des jeux de mots substitués aux pensées dans une chose aussi rigoureusement exacte qu'une définition! Celle-ci peut tout aussi bien convenir à l'histoire et à l'éloquence qu'à la poésie, car le poète voit avant tout la poésie dans la *pensée* où elle n'a jamais été et dans la *forme* qui n'est que l'idéal d'exécution poursuivi par tous les arts.

Pour ne pas nous attarder inutilement en chemin, hâtons-nous de dire que, pour nous, la poésie réside tout entière “ dans les sentiments de l'âme humaine, exprimés par la parole de manière à produire dans l'âme des autres hommes une émotion corrélatrice. „

L'émotion du poète, celle qui doit communiquer la chaleur à son expression, peut provenir de l'impression produite en lui par le spectacle de la nature, les merveilles de la science, des arts ou de l'industrie, le tableau des passions qui tourmentent le cœur des autres hommes.

Si le poète rend les sentiments dont il est lui-même agité, il fait de la *poésie lyrique* ou *subjective*, comme Byron dans la plus grande partie des chants de son Childe Harold. L'ode, la satire, l'épître, sont des poèmes où prédomine le plus souvent ce genre de poésie.

Si, au contraire, il chante les passions qui travaillent le cœur de ses semblables, il fait de la *poésie objective*, et celle-ci se divise en deux grands genres, selon qu'il *raconte* ou *fait agir et parler* ses personnages. La première constitue la *poésie narrative*; la seconde, la *poésie dramatique*.

Celle-ci se subdivise en tragédie, comédie, ou drame. La *tragédie* nous présente uniquement le côté sérieux des passions humaines; la *comédie*, le côté risible; le *drame* prend l'homme

tout entier et nous le présente dans une même œuvre sous ses faces diverses.

Il est évident, d'après ce qui précède, que cette question : " peut-il exister de la poésie sans vers " est pour nous dénuée de sens. La poésie ne pouvant consister dans une forme quelconque, est nécessairement indépendante de toute forme. Le sculpteur, le peintre, le musicien, l'historien, l'orateur qui parviennent à exciter en nous une émotion sont poètes. S'il n'en était ainsi, il faudrait admettre qu'un poème, comme l'Iliade, traduit en prose, cesserait par là-même d'être un poème, et que le roman le plus admirable, écrit en vers, n'en serait pas un. La forme ne saurait donc pas plus changer la nature de la poésie qu'un vêtement ne peut transformer le sexe de la personne qui s'en couvre. On a fait des millions de vers qui ne renferment pas un grain de poésie ; et l'on a écrit de la prose qui en est tout étincelante. Que la poésie soit exprimée en prose ou en vers, elle reste donc ce qu'elle est par elle-même, sans que la forme dont on la revêt, puisse en changer l'essence, car elle consiste exclusivement " dans l'expression d'une émotion rendue par la parole, de manière à produire une autre émotion de même genre ou de genre différent dans l'âme de nos semblables ". Plus l'expression atteint complètement l'effet intentionné, plus le style est parfait. C'est donc à bon droit que Louis Racine a pu dire : " La *poésie* est la manifestation naturelle des passions et le *style poétique*, le langage qu'elles revêtent spontanément. "

Nos lecteurs vont maintenant comprendre la nécessité où nous nous sommes trouvé de bien établir ces principes avant d'aborder la question d'utilité et de moralité dans les arts.

(Pour être continué.)

THIL-LORRAIN.

COORDONNÉES TRILINÉAIRES.

Suite. (Voir la 3^e livraison du tome XIV.)

9. *Distance de deux points.* Soit la distance de deux points X et Y; en projetant l sur les hauteurs du triangle fondamental, on trouve

$$X_1 - Y_1 = l \cos(l, h_1), \quad X_2 - Y_2 = l \cos(l, h_2), \dots$$

Mais

$$\cos(h_1, h_2) = \cos(l, h_1) \cos(l, h_2) - \sqrt{(1 - \cos^2(l, h_1))(1 - \cos^2(l, h_2))},$$

ou, sous forme rationnelle,

$$\sin^2(h_1, h_2) = \cos^2(l, h_1) + \cos^2(l, h_2) - 2\cos(l, h_1)\cos(l, h_2)\cos(h_1, h_2).$$

Par conséquent

$$\begin{aligned} l^2 \sin^2(h_1, h_2) &= (X_1 - Y_1)^2 + (X_2 - Y_2)^2 - 2(X_1 - Y_1)(X_2 - Y_2)\cos(h_1, h_2) \\ &= h_1^2(x_1 - y_1)^2 + h_2^2(x_2 - y_2)^2 - 2h_1h_2(x_1 - y_1)(x_2 - y_2)\cos(h_1, h_2). \end{aligned}$$

Pour avoir une formule plus symétrique et homogène par rapport aux coordonnées de chacun des points X et Y, remplaçons dans la valeur précédente de l^2 les binomes $x_1 - y_1$ et $x_2 - y_2$ par $x_1 \Sigma y_1 - y_1 \Sigma x_1$, $x_2 \Sigma y_2 - y_2 \Sigma x_2$; en posant alors

$$x_2 y_3 - y_3 x_2 = u_1, \quad x_3 y_1 - y_1 x_3 = u_2, \quad x_1 y_2 - y_2 x_1 = u_3,$$

on aura

$$x_1 - y_1 = u_3 - u_2, \quad x_2 - y_2 = u_1 - u_3, \quad x_3 - y_3 = u_2 - u_1,$$

et l'on pourra écrire

$$l^2 = D_{11} u_1^2 + D_{22} u_2^2 + D_{33} u_3^2 + 2D_{12} u_1 u_2 + 2D_{23} u_2 u_3 + 2D_{31} u_3 u_1.$$

Pour déterminer directement les coefficients D, faisons coïncider la droite XY successivement avec les trois côtés, et avec les trois médianes du triangle de référence. Nous trouverons ainsi

$$D_{11} = a_1^2, \dots, D_{12} = -a_1 a_2 \cos A_3,$$

c'est-à-dire

$$l^2 = \varepsilon(u).$$

En éliminant de la fonction ε les coefficients $\varepsilon_{12}, \varepsilon_{23}, \varepsilon_{31}$, ou $\varepsilon_{11}, \varepsilon_{22}, \varepsilon_{33}$, on obtient aussi

$$\begin{aligned} l^2 &= -\varepsilon_{11}(x_2 - y_2)(x_2 - y_2) - \varepsilon_{22}(x_3 - y_3)(x_3 - y_3) - \varepsilon_{33}(x_1 - y_1)(x_1 - y_1), \\ &= -\varepsilon_{11}(x_2 - y_2)^2 - \varepsilon_{22}(x_3 - y_3)^2 - \varepsilon_{33}(x_1 - y_1)^2, \end{aligned}$$

de sorte que

$$l^2 = \omega(x - y) = \eta(x - y).$$

On peut aussi remarquer que

$$\begin{aligned} \overline{A_1 X^2} &= \omega(x) - 2\omega_1(x), \\ \overline{A_2 X^2} &= \omega(x) - 2\omega_2(x), \\ \overline{A_3 X^2} &= \omega(x) - 2\omega_3(x), \\ x_1. \overline{A_1 X^2} + x_2. \overline{A_2 X^2} + x_3. \overline{A_3 X^2} &= -\omega(x). \end{aligned}$$

10. *Coefficients directeurs d'une droite.* — Il est souvent avantageux de déterminer une droite par les coordonnées (y_1, y_2, y_3) de l'un de ses points et par les angles qu'elle forme avec les côtés du triangle de référence. Un point variable X de la droite est alors déterminé par sa distance l au point donné Y .

En projetant l sur les hauteurs du triangle fondamental, on aura

$$X_i - Y_i = l \cos(l, h_i), \dots,$$

d'où

$$x_i = y_i + l\lambda_i, \quad x_2 = y_2 + l\lambda_2, \quad x_3 = y_3 + l\lambda_3,$$

en posant

$$\lambda_i = \frac{\cos(l, h_i)}{h_i}, \dots$$

Les quantités $\lambda_1, \lambda_2, \lambda_3$ qui sont les mêmes pour toutes les parallèles, peuvent servir à fixer la direction d'une droite;

nous les appellerons coefficients directeurs de la droite P. Elles sont égales aux inverses des droites menées par les sommets fondamentaux parallèlement à P et terminées aux côtés opposés. Une seule d'elles suffirait pour fixer une direction; les trois sont liées par les deux relations

$$\lambda_1 + \lambda_2 + \lambda_3 = 0$$

$$\omega(\lambda) = 1, \text{ ou } \eta(\lambda) = 1,$$

qui se déduisent de

$$\Sigma (x_i - y_i) = 0, \quad l^2 = \omega(x - y) = \eta(x - y).$$

Si l'équation de la droite XY est $\Sigma p_i x_i = 0$, on trouve d'abord

$$\Sigma p_i (y_i + l_i) = 0, \text{ ou } p_1 \lambda_1 + p_2 \lambda_2 + p_3 \lambda_3 = 0,$$

et, en combinant cette égalité avec

$$\lambda_1 + \lambda_2 + \lambda_3 = 0,$$

on voit qu'on peut écrire

$$\lambda_1 = \mu (p_2 - p_3), \quad \lambda_2 = \mu (p_3 - p_1), \quad \lambda_3 = \mu (p_1 - p_2);$$

le facteur μ résulte de l'équation $\omega(\lambda) = 1$, ce qui donne enfin

$$\lambda_1 = \frac{p_2 - p_3}{\sqrt{\epsilon(p)}} = \frac{\pi_2 - \pi_3}{2S}, \dots,$$

valeurs qui peuvent se démontrer très facilement par la géométrie.

Comme les λ vérifient l'équation de la droite P et celle de la droite à l'infini, on peut, en quelque sorte, les considérer comme les coordonnées du point situé à l'infini sur la droite P.

11. *Angle de deux droites.* Soient $(\lambda_1, \lambda_2, \lambda_3)$, $(\lambda'_1, \lambda'_2, \lambda'_3)$, les coefficients directeurs de deux droites P et P'. Par un point quelconque X, menons XY et XZ respectivement parallèles à P et P'. En posant XY = l, XZ = k, on aura

$$\overline{YZ}^2 = l^2 + k^2 - 2lk \cos (P, P').$$

Mais on a aussi

$$\begin{aligned} \overline{YZ}^2 &= \omega(y-z), \\ y_r &= x_r + l_r, \quad z_r = x_r + k'_r; \end{aligned}$$

par conséquent

$$\begin{aligned} \overline{YZ}^2 &= \omega(l - k') \\ &= l^2 \omega(\lambda) - 2lk \omega(\lambda, \lambda') + k^2 \omega(\lambda'), \end{aligned}$$

et comme $\omega(\lambda) = \omega(\lambda') = 1$, on conclut de la double valeur de $\overline{YZ}^2$

$$\cos(P, P') = \omega(\lambda, \lambda') = \eta(\lambda, \lambda').$$

Si les équations des droites P et P' sont

$$\sum p_i x_i = 0, \quad \sum p'_i x_i = 0,$$

on a aussi

$$\cos(P, P') = \frac{\epsilon(p, p')}{\sqrt{\epsilon(p)} \sqrt{\epsilon(p')}} = \frac{\epsilon(\pi, \pi')}{2S}.$$

La condition qui exprime que deux droites sont perpendiculaires peut se mettre sous l'une des formes

$$\begin{aligned} \omega(\lambda, \lambda') &= 0, \quad \eta(\lambda, \lambda') = 0, \\ \epsilon(p, p') &= 0, \quad \epsilon(\pi, \pi') = 0. \end{aligned}$$

Combinée avec l'égalité

$$\lambda'_1 + \lambda'_2 + \lambda'_3 = 0,$$

elle donne

$$\begin{aligned} \lambda'_1 : \lambda'_2 : \lambda'_3 &= \omega_2(\lambda) - \omega_3(\lambda) : \omega_3(\lambda) - \omega_4(\lambda) : \omega_4(\lambda) - \omega_1(\lambda) \\ &= \eta_2(\lambda) - \eta_3(\lambda) : \eta_3(\lambda) - \eta_4(\lambda) : \eta_4(\lambda) - \eta_2(\lambda). \end{aligned}$$

12. *Droites passant par le point de concours de deux autres.*

Une droite T menée par le point de concours de deux autres P et P' peut être considérée comme le lieu des points dont les distances à P et P' sont dans un rapport constant $\frac{1}{m} : -\frac{1}{n}$;

donc son équation est

$$\frac{\pi_1 x_1 + \pi_2 x_2 + \pi_3 x_3}{\pi'_1 x_1 + \pi'_2 x_2 + \pi'_3 x_3} = -\frac{n}{m}$$

ou

$$x_1 (m \pi_1 + n \pi'_1) + x_2 (m \pi_2 + n \pi'_2) + x_3 (m \pi_3 + n \pi'_3) = 0.$$

Il en résulte que les coordonnées de T sont de la forme

$$\tau_1 = \mu (m \pi_1 + n \pi'_1), \tau_2 = \mu (m \pi_2 + n \pi'_2), \dots$$

Le facteur μ se détermine par l'équation $\epsilon(\tau) = 4 S$; d'où

$$\mu = \frac{1}{\sqrt{m^2 + n^2 + 2mn \cos (P, P')}}.$$

Comme

$$-\frac{m}{n} = \frac{\sin (T, P')}{\sin (T, P)},$$

on peut encore écrire

$$\tau_r = \frac{\pi_r \sin (T, P') - \pi'_r \sin (T, P)}{\sin (P, P')},$$

valeur dont la démonstration directe est sans difficulté.

13. *Surface d'un triangle.* Soit S' la surface d'un triangle dont les sommets sont en X, Y, Z. L'équation du côté YZ est (§ 3)

$$x_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2) + \dots = 0.$$

Par suite, en désignant $y_2 z_3 - y_3 z_2$ par $u_1, \dots$ (§ 9), on aura pour la distance du sommet X à ce côté,

$$\frac{2Sx_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2)}{\sqrt{\epsilon(u)}},$$

et comme $\overline{YZ}^2 = \epsilon(u)$, il vient

$$\frac{S'}{S} = \sum x_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2) = \begin{vmatrix} x_1 & x_2 & x_3 \\ y_1 & y_2 & y_3 \\ z_1 & z_2 & z_3 \end{vmatrix}.$$

J. NEUBERG.

BULLETIN DES REVUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

M. Ad. Quetelet a proclamé, en sa qualité de secrétaire perpétuel, les résultats suivants des concours et des élections de l'Académie.

Résultats du concours de la classe pour 1871.

La classe avait été appelée, dans sa séance du 8 de ce mois, à prononcer son jugement sur deux mémoires qui lui ont été présentés en réponse à la deuxième et à la troisième question du concours de cette année.

Le premier mémoire, portant pour devise : *Ce serait en vain qu'on voudrait écrire l'histoire sans une connaissance exacte de la géographie* (LANGLET DU FRESNOY. *Méthode pour étudier l'histoire*), concernait la deuxième question, demandant de *déterminer les limites exactes des FAGI de la Belgique et de leurs subdivisions au moyen âge*.

Conformément aux conclusions favorables des rapporteurs, la classe a décerné à l'auteur de ce travail, M. CHARLES PIOT, archiviste-adjoint du royaume, la médaille d'or de la valeur de 600 fr. proposée comme prix.

M. Charles Piot est venu recevoir des mains de Sa Majesté, aux applaudissements de l'assemblée, la récompense académique qu'il avait remportée.

Le second mémoire, portant pour devise : *Saint Lambert ! Saint Lambert !* concernait la troisième question, demandant de *retracer l'histoire du droit criminel de la principauté de Liège*.

La classe, sur l'opinion favorable exprimée par ses rapporteurs, a décerné à l'auteur de ce travail, M. EDMOND POULLET, professeur à l'université de Louvain et, pour la quatrième fois, lauréat de la compagnie, la médaille d'or de la valeur de 1,000 francs proposée également comme prix.

M. Edmond Pouillet est aussi venu recevoir des mains du Roi, aux acclamations de la salle, la récompense académique qu'il venait de nouveau de remporter.

Résultats des élections.

La classe avait procédé, dans sa séance précitée, au remplacement de l'un de ses membres les plus éminents, feu M. le baron de Gerlache, ainsi qu'au remplacement de quatre de ses associés, MM. le comte de Montalembert, Rau, Bogaers et de la Fontaine, décédés depuis les dernières élections annuelles.

Elle a porté ses suffrages :

Pour la place de membre titulaire, sauf approbation royale, sur l'un de ses correspondants, M. N. J. Laforêt, recteur magnifique de l'université de Louvain.

Pour les quatre places d'associés, sur MM. le baron von Holzendorff, professeur à l'université de Berlin; Henri Brunn, conservateur du cabinet royal des médailles à Munich; Fr. Lenormant, bibliothécaire à l'Institut de France, et G. Eichhoff, correspondant du même Institut.

La classe a également appelé, par vote, au nombre de ses correspondants, MM. Adolphe Wagener et Jacques Heremans, tous deux professeurs à l'université de Gand.

Prix quinquennal d'histoire nationale.

Sa Majesté Léopold II, auguste Protecteur de l'Académie, sur les propositions qui lui ont été soumises, conformément aux conclusions du jury chargé de juger la 5^e période du concours quinquennal d'histoire nationale, a décerné le prix de cinq mille francs à M. Jules Van Praet, membre de la compagnie, pour ses *Essais sur l'histoire politique des derniers siècles*.

M. Van Praet n'avait pu, à cause de l'état de sa santé, venir recevoir, au milieu de ses collègues, les félicitations que lui a values la haute distinction dont il a été l'objet.

Prix triennal de littérature dramatique flamande.

Par disposition de M. le ministre de l'intérieur, prise sur les conclusions du jury chargé de juger la 5^e période du concours triennal de littérature dramatique flamande, un prix de la valeur de quinze cents francs est décerné à M. Félix Vandenzande, pour son œuvre intitulée : *Het vijfde rad van den wagen*.

Sa Majesté a bien voulu remettre à M. Vandenzande, comme elle l'avait fait pour MM. Ch. Piot et Poulet, la récompense qu'il venait de remporter, et lui a adressé, aussi, ses félicitations.

Sa Majesté a été reconduite ensuite par le bureau après avoir adressé affectueusement la parole à divers académiciens.

— La séance a été levée à 2 heures et demie.

Prix quinquennal des sciences médicales. — 1866-1870.

Par arrêté royal du 30 octobre 1871, le prix quinquennal des sciences médicales pour la période de 1866-1870 est décerné à M. le docteur Hubert, membre de l'Académie royale de médecine, professeur à l'université de Louvain, pour son ouvrage intitulé : *Cours d'accouchement professé à l'Université catholique de Louvain par le docteur L. S. Hubert*.

ACTES OFFICIELS.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT.

Par divers arrêtés royaux du 29 septembre 1871, sont promus au rang de professeur ordinaire, savoir :

A l'université de Gand :

- MM. Hennebert (F.), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres ;
 Kickx (J. J.), professeur extraordinaire à la faculté des sciences ;
 Swarts (Th.), professeur extraordinaire à la faculté des sciences.

A l'université de Liège :

- MM. Perard (L.), professeur extraordinaire à la faculté des sciences ;
 Wasseige (A.), professeur extraordinaire à la faculté de médecine ;
 Masius (V.), professeur extraordinaire à la faculté de médecine.

Sont nommés professeurs extraordinaires, savoir :

A l'université de Liège :

Faculté des sciences : M. Van Beneden (Édouard), docteur en sciences naturelles.

Il donnera les cours de zoologie et d'anatomie comparée, vacants dans cette faculté par le décès de M. le professeur ordinaire Th. Lacordaire.

Faculté de médecine : M. Van Aubel (J. C.), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, muni du diplôme de pharmacien.

Il donnera le cours théorique et pratique de pharmacie et celui de pharmacologie (y compris les éléments de pharmacie), vacant par la retraite de M. le professeur ordinaire Th. Vaust.

— M. Masius (V.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, est chargé du cours de thérapeutique générale, y compris la pharmacodynamique, vacant par la retraite de M. le professeur ordinaire Th. Vaust.

A l'université de Gand :

Faculté de philosophie et lettres : M. Wouters (Pierre Jean), candidat en philosophie et lettres, ancien professeur d'histoire et de géographie aux athénées royaux de Bruges et de Gand. Il donnera le cours d'histoire politique du moyen âge.

Un autre arrêté royal de la même date l'a dispensé du grade de licencié en philosophie et lettres.

Faculté des sciences : M. Plateau (Félix), docteur en sciences naturelles, docteur spécial en sciences zoologiques, ancien professeur des sciences naturelles à l'athénée royal de Bruges. Il donnera le cours de zoologie, devenu vacant dans cette faculté.

Faculté de médecine : M. Van Cauwenberghe (C.), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences chirurgicales. Il donnera le cours théorique et pratique des accouchements et le cours de médecine légale.

— Par arrêté royal du 17 octobre 1871, M. Plateau (Joseph), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand, a été déclaré émérite par application de l'article 85 du règlement universitaire du 25 septembre 1816.

Sont nommés :

A l'athénée royal de Gand : Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Nélisten, mis en disponibilité pour motif de santé, M. Prinz (Édouard Charles), actuellement titulaire de la même chaire à l'athénée royal de Bruges ;

Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Pourbaix, qui reçoit une autre destination, M. Stellings (Joseph), actuellement titulaire de la même chaire à l'athénée royal de Namur.

M. Van Pollaert (Ferdinand Jean), surveillant à l'athénée royal de Gand, est nommé, à titre provisoire, maître de calligraphie au même établissement, en remplacement de M. Ottevaere, appelé à d'autres fonctions.

A l'athénée royal de Mons : Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Vieuxjean, démissionnaire, M. Daxhelet (Nicolas Hubert), actuellement professeur de quatrième latine ;

Professeur de quatrième latine, M. François (Auguste), actuellement professeur de cinquième latine ;

Professeur de cinquième latine, M. De Block (Raymond), actuellement professeur de sixième latine ;

Professeur de sixième latine, M. Bertrand (C. J.), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur au collège communal de Charleroi.

A l'athénée royal d'Anvers : Professeur dédoublant de flamand, M. Van Aertselaer (François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement troisième régent à l'école moyenne de l'État, à Ypres.

A l'athénée royal de Bruxelles : Professeur de la classe préparatoire professionnelle dédoublée, en remplacement de M. Barlet, qui reçoit une autre destination, M. Cauchie (Auguste Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les humanités, actuellement second professeur de français à l'athénée royal de Namur.

— Par arrêté royal du 18 octobre 1871, M. Merten (François), professeur de sciences commerciales à l'athénée royal de Gand, est nommé aux mêmes

fonctions à l'athénée royal de Bruxelles et chargé d'y enseigner la tenue des livres et le commerce, en remplacement de M. Delhaize, démissionnaire.

A l'athénée royal de Liège : Professeur de la classe préparatoire professionnelle, en remplacement de M. Caprasse, qui reçoit une autre destination, M. Barlet (Édouard), docteur en philosophie et lettres, actuellement titulaire de la classe préparatoire professionnelle dédoublée à l'athénée royal de Bruxelles.

A l'athénée royal de Bruges : Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Prinz, qui reçoit une autre destination, M. Nélis (Alois), actuellement professeur de quatrième latine à l'athénée royal de Hasselt ;

Second professeur de français, en remplacement de M. Lefrançois, démissionnaire, M. Deheneffe (Victor Henri Joseph), actuellement professeur de cinquième latine à l'athénée royal d'Arion ;

Professeur de flamand, M. Sabbe (Jules), muni du diplôme de capacité pour l'enseignement de cette langue, actuellement chargé du même service à titre provisoire.

A l'athénée royal de Hasselt : Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Keph, décédé, M. Hubert (Alexandre Arnold), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur d'histoire et de géographie ;

Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Nélis, qui reçoit une autre destination, M. Courtoy (Alexandre), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur de rhétorique latine au collège communal de Tongres ;

Professeur de cinquième latine, en remplacement de M. Deltombe, qui reçoit une autre destination, M. Robyt (Charles), docteur en droit et docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur de sixième latine au collège communal de Nivelles ;

Professeur d'histoire et de géographie, M. Quoidbach (Théophile), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur au collège communal de Tongres ;

Professeur de flamand, M. Claes (Désiré Étienne François), actuellement chargé du même service à titre provisoire.

A l'athénée royal d'Arion : Professeur de cinquième latine, en remplacement de M. Deheneffe, qui reçoit une autre destination, M. Magin (Joseph), actuellement professeur de sixième latine ;

Professeur de sixième latine, M. Kaivers (Jean Nicolas), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les humanités ;

Professeur d'histoire et de géographie, en remplacement de M. Blondeel, qui a été relevé de son service, M. Lapaille (Richard), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur de rhétorique au collège communal de Malines.

—Par arrêté ministériel, en date du 30 septembre 1871, M. Edom (Amédée), muni du diplôme de gradué en lettres, actuellement attaché à l'école industrielle de Tournai, est nommé, à l'athénée royal d'Arion,

aux fonctions de surveillant, qui sont remplies, à titre provisoire, par M. Zani de Ferranti.

A l'athénée royal de Namur : Professeur de rhétorique française, en remplacement de M. Delhaize, démissionnaire, M. Pourbaix (Adolphe), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur de quatrième latine à l'athénée royal de Gand ;

Second professeur de français, en remplacement de M. Cauchie, qui reçoit une autre destination, M. Caprasse (Charles), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur de la classe préparatoire professionnelle à l'athénée royal de Liège.

Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Stellings, qui reçoit une autre destination, M. Deltombe (Eugène Joseph), actuellement professeur de cinquième latine à l'athénée royal de Hasselt.

— Un arrêté royal du 15 septembre 1871 accepte la démission, offerte par M. Lefrançois, de ses fonctions de deuxième professeur de français à l'athénée de Bruges et l'admet à faire valoir ses droits à la pension.

— Des arrêtés royaux, en date du 26 septembre 1871, acceptent les démissions offertes, savoir :

1^o Par M. Delhaize (Jules), de ses fonctions de professeur de sciences commerciales (tenue des livres et commerce) à l'athénée royal de Bruxelles ;

2^o Par M. Vieuxjean (Jules), de ses fonctions de professeur de troisième latine à l'athénée royal de Mons ;

3^o Par M. De Chaize (Édouard), de ses fonctions de professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Namur.

Sont nommés :

A l'école moyenne de l'État, à Ath : Premier instituteur dédoublant, M. Ducarme (Fidèle Aimé), élève-instituteur diplômé de l'école normale de Nivelles et professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur à l'école moyenne de Mons.

A l'école moyenne de Lierre : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Sleeckx, qui reçoit une autre destination, M. Campers (Auguste), professeur agrégé de l'enseignement du degré inférieur.

A l'école moyenne de Neufchâteau : Assistant, en remplacement de M. Legrand, qui reçoit une autre destination, M. Diseur (Honoré), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de Beaumont : Instituteur, en remplacement de M. Louis, qui reçoit une autre destination, M. Godefroid (Victor), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur ;

Assistant, en remplacement de M. Lotte, qui reçoit une autre destination, M. Damseaux (Eugène), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

— Par arrêté ministériel, en date du 10 septembre 1871, MM. Ternez (François) et Regnart (Ferdinand Joseph), respectivement premier et

second régent, sont nommés, à titre provisoire, maîtres de dessin, en partage, à l'école moyenne de l'État, à Beaumont.

A l'école moyenne de Mons : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Ducarme, qui reçoit une autre destination, M. Cox (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'État, à Mons : Second régent, M. Delcroix (Valentin), actuellement troisième régent.

A l'école moyenne de Soignies : Premier instituteur dédoublant, M. Legrand (Joseph Alphonse), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne de Neufchâteau ;

Deuxième instituteur, en remplacement de M. Bordet, qui a été déchargé de son service, M. Thiriaux (Antoine Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne de Fosses.

A l'école moyenne de l'État, à Couvin : Premier instituteur, en remplacement de M. Berger, qui reçoit une autre destination, M. Louis (Victor Auguste), actuellement instituteur à l'école moyenne de Beaumont.

A l'école moyenne de l'État, à Alost : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Kegels, qui reçoit une autre destination, M. Deckers (Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur à l'école moyenne de Péruwelz ;

Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Morren (Louis), décédé, M. Caudron (E.), actuellement sous-instituteur à l'école primaire communale de Cruyshautem.

A l'école moyenne de l'État, à Bruges : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Ringoot, qui reçoit une autre destination, M. Sleenckx (Albert), élève diplômé de l'école normale de Lierre et professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur à l'école moyenne de Lierre.

A l'école moyenne de l'État, à Péruwels : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Deckers, qui reçoit une autre destination, M. Lotte (Louis Joseph), actuellement assistant à l'école moyenne de Beaumont.

M. Lotte est également nommé, à titre provisoire, maître de gymnastique en partage.

A l'école moyenne de l'État, à Anvers : Quatrième régent, en remplacement de M. Degeynst, décédé, M. Keersmaekers (Pierre François Léopold), actuellement premier régent à l'école moyenne de Nieuport.

A l'école moyenne de l'État, à Nieuport : Premier regent, en remplacement de M. Keersmaekers, qui reçoit une autre destination, M. Reynens (Camille Hubert), actuellement second régent ;

Second régent, M. Ringoot (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne de Bruges.

A l'école moyenne de l'État, à Gosselies : Directeur, en remplacement de M. Kinet, mis en disponibilité, M. Crevecœur (Maurice), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement second régent à l'école moyenne de Thuin;

Troisième régent, en remplacement de M. Mathieu, qui reçoit une autre destination, M. Pellegrin (Sylvain Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur.

Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Arnould, déchargé de son service, M. Neutjens (Louis), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'État, à Fosses : Assistant, en remplacement de M. Thiriaux qui reçoit une autre destination, M. Favro (Edgard), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'État, à Turnhout : Second régent, à titre provisoire, en remplacement de M. Demeyer, mis en disponibilité sur sa demande, M. Deschacht (Auguste), actuellement troisième régent;

Troisième régent, M. Mathieu (Prosper Joseph), actuellement troisième régent à l'école moyenne de Gosselies.

A l'école moyenne de l'État, à Diest : Troisième régent, en remplacement de M. Dewaele, qui a reçu une autre destination, M. Kegels (Jean Jules Alphonse), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne d'Alost.

A l'école moyenne de l'État, à Jodoigne : Troisième régent, en remplacement de M. Cordier, mis en disponibilité, M. Ducoffre (Antoine Camille Joseph), actuellement troisième régent dédoublant.

Deuxième instituteur, M. Dasnoy (Alfred), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'État, à Marche : Second régent, en remplacement de M. Minet, démissionnaire, M. Berger (Alphonse Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à l'école moyenne de Couvin.

A l'école moyenne de l'État, à Thutn : Second régent, en remplacement de M. Crevecœur, qui reçoit une autre destination, M. Sterck (Jean Philippe), actuellement premier régent à l'école moyenne de Stavelot.

A l'école moyenne de l'État, à Stavelot : Premier régent, en remplacement de M. Sterck, qui reçoit une autre destination, M. Gilmont (Julien Joseph), actuellement second régent;

Second régent, M. Lenoir (Nicolas Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur.

A l'école moyenne de Stavelot : Assistant, en remplacement de M. Arnold, promu aux fonctions d'instituteur, M. Blondeaux (Alexandre), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

— Par arrêté ministériel du 25 octobre 1871, M. Méléard (Léonard), direc-

teur de l'école moyenne de l'État à Stavelot, est nommé, à titre provisoire, maître de dessin au même établissement, en remplacement de M. Sterck, qui a reçu une autre destination.

— Par arrêté ministériel, en date du 12 octobre 1871, M. Arnold (Oscar Henri Antoine), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant, est nommé instituteur à l'école moyenne de l'État, à Stavelot, en remplacement de M. Lenoir, promu aux fonctions de second régent.

A l'école moyenne de l'état, à Ypres : M. Lambert (Édouard), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur à l'école moyenne de l'État, à Boom, est nommé troisième régent à l'école moyenne de l'État, à Ypres, en remplacement de M. Van Aertse-laer, qui a reçu une autre destination.

INSTRUCTION MOYENNE.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION LATINE EN RHÉTORIQUE.

A. — *Élèves nouveaux.*

- 1^{er} *Prix (prix d'honneur)* : L'élève Janssens, Edmond, de l'athénée royal de Tournai, a obtenu 77 points sur 100 ;
- » » L'élève Orsolle, Ernest, de l'athénée royal de Mons, 77 points ;
- 2^e » L'élève Prévost, Edmond, de l'athénée royal de Tournai, 76 points ;
- 1^{er} *Accessit* : L'élève Bridges, James, de l'athénée royal de Tournai, 74 points ;
- 2^e » L'élève Dobbelsstein, Grégoire, du collège patronné de Herve, 73 points ;
- » » L'élève Stenier, Eugène, du collège patronné d'Enghien, 73 points ;
- 3^e » L'élève Mosselman, Fernand, de l'athénée royal de Mons, 71 points ;
- 4^e » L'élève Ryckmans, Victor, du collège privé de Saint-Rombaut, de Malines, 68 points ;
- 5^e » L'élève Lambrechts, Xavier, du collège patronné de St Trond, 67 points ;
- 6^e » L'élève Brunard, Henri, du collège communal de Nivelles, 66 points ;
- 1^{re} *Mention honorable* : L'élève De Munter, Marie Joseph Albert, du collège communal de Louvain, 63 points,
- » » L'élève Vierset, Eugène, du collège communal de Huy, 63 points.
- 2^e » L'élève Buisseret, Nicolas, du collège communal de Thuin, 62 points ;

- 3^e *Mention honorable* : L'élève Gilkens, Léopold, de l'athénée royal de Hasselt, 61 points ;
 „ „ L'élève Govaerts, César, du collège patronné d'Enghien, 61 points ;
 4^e „ L'élève Jossion, Gustave, du collège patronné de Courtrai, 60 points ;
 „ „ L'élève Nieuws, Adrien, de l'athénée royal de Namur, 60 points.

B. — *Élève vétérân.*

Prix : L'élève Hermans, Joseph, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 76 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION FRANÇAISE EN RHÉTORIQUE LATINE.

- 1^{er} *Prix (prix d'honneur)* : L'élève Desmet, Alfred, du collège communal d'Ypres, a obtenu 72 points sur 100 ;
 2^e „ L'élève Cassel, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 70 points ;
 1^{er} *Accessit* : L'élève Gilkens, Léopold, de l'athénée royal de Hasselt, 69 points ;
 2^e „ L'élève Janssens, Edmond, de l'athénée royal de Tournai, 68 points ;
 „ „ L'élève Ryckmans, Victor, du collège privé de St Rombaut à Malines, 68 points ;
 3^e „ L'élève Paquet, Gustave, de l'athénée royal de Namur, 67 points ;
 4^e „ L'élève Steveniers, Frédéric, de l'athénée royal de Bruxelles, 65 points ;
 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Dervaux, Albert, de l'athénée royal de Gand, 64 points ;
 „ „ L'élève Pourret, Léon, de l'athénée royal de Liège, 64 points ;
 2^e „ L'élève Bridges, James, de l'athénée royal de Tournai, 63 points ;
 „ „ L'élève Ghilain, Albert, de l'athénée royal de Bruxelles, 63 points ;
 „ „ L'élève Kleyer, Gustave, de l'athénée royal de Liège, 63 points ;
 3^e „ L'élève Boels, Jean Charles Alphonse Léon, du collège communal de Louvain, 62 points ;
 „ „ L'élève Desvachez, Auguste, de l'athénée royal de Bruxelles, 62 points ;
 „ „ L'élève Lainé, Léon, du collège communal de Chimai, 62 points ;
 „ „ L'élève Van Rysselberghe, Julien, de l'athénée royal de Gand, 62 points ;

- 4^e *Mention honorable* : L'élève De Munter, Marie Joseph Albert, du collège communal de Louvain, 61 points;
- » » L'élève Huwart, Ferdinand, de l'athénée royal de Bruxelles, 61 points;
- » » L'élève Janson, Jules, de l'athénée royal de Bruxelles, 61 points;
- » » L'élève Martin, Georges, de l'athénée royal de Liège, 61 points;
- » » L'élève Vervaeke, Alois, du collège patronné de Courtrai, 61 points;
- 5^e » L'élève Buisseret, Nicolas, du collège communal de Thuin, 60 points;
- » » L'élève Closset, Alphonse, de l'athénée royal de Liège, 60 points;
- » » L'élève Delrée, Xavier, de l'athénée royal de Liège, 60 points;
- » » L'élève Dobbelsstein, Grégoire, du collège patronné de Herve, 60 points;
- » » L'élève Hubaut, Émile, du collège communal de Thuin, 60 points;
- » » L'élève Lux, Jean, du collège patronné de St Trond, 60 points;
- » » L'élève Prevost, Edmond, de l'athénée royal de Tournai, 60 points;
- » » L'élève Stocquart, Alfred, du collège communal de Malines, 60 points;
- » » L'élève Van Cappellen, Lucien Louis Charles, du collège communal de Louvain, 60 points;
- » » L'élève Van Velsen, Victor, du collège privé de St Rombaut à Malines, 60 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE EN RHÉTORIQUE LATINE.

- 1^{er} *Prix* : L'élève De Munter, Marie Joseph Albert, du collège communal de Louvain, a obtenu 76 points sur 100;
- 2^e » L'élève Van Gansen, Arthur, de l'athénée royal de Hasselt, 75 points;
- 1^{er} *Accessit* : L'élève Roegiers, François, du collège patronné d'Eecloo, 73 points;
- 2^e » L'élève Desmet, Alfred, du collège communal d'Ypres, 71 points;
- 3^e » L'élève Lux, Jean, du collège patronné de St Trond, 70 points;
- 4^e » L'élève De Coninck, Jean Baptiste, du collège privé de Saint Rombaut, à Malines, 69 points;
- 5^e » L'élève Gilkens, Léopold, de l'athénée royal de Hasselt, 65 points;

- Mention honorable* : L'élève Cremers, Aloïs, du collège patronné de Gheel, 60 points;
 » » L'élève Van Rysselberghe, Julien, de l'athénée royal de Gand, 60 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE SECONDE LATINE.

A. — *Composition française.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Moreau, Alfred, de l'athénée royal de Bruxelles, a obtenu 72 points sur 100;
 2^e » L'élève Bedoret, Nestor, du collège communal de Chimai, 70 points;
Accessit : L'élève Deljoutte, Charles, de l'athénée royal de Bruges, 65 points;
 » » L'élève Médart, Jules, de l'athénée royal de Liège, 65 points;
 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Hamal, Léon, de l'athénée royal de Liège, 64 points;
 2^e » L'élève Philippin, Louis, de l'athénée royal de Liège, 63 points;
 » » L'élève Prins, Gustave, de l'athénée royal de Bruxelles, 63 points;
 3^e » L'élève Haazen, Valère, de l'athénée royal de Bruges, 61 points;
 4^e » L'élève Gheude, Georges, du collège communal de Nivelles, 60 points;
 » » L'élève Morisseaux, Charles, de l'athénée royal de Liège, 60 points;
 » » L'élève Schmidt, Georges, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points.

B. — *Thème latin (sans dictionnaire).*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Losson, Clément, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 80 points sur 100;
 2^e » L'élève Jorissen, Armand, de l'athénée royal de Liège, 70 points;
Accessit : L'élève Perdry, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 65 points;
 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Maréchal, Léon, de l'athénée royal de Liège, 64 points;
 2^e » L'élève David, Jean, de l'athénée royal de Tournai, 63 points;
 3^e » L'élève Hayemal, Edmond, du collège communal de Malines, 61 points;
 » » L'élève Sion, Henri, du collège patronné d'Enghien, 61 points;
 4^e » L'élève De Thibault, Louis, de l'athénée royal de Hasselt, 60 points;

- 4^e *Mention honorable* : L'élève Goffin, Alfred, du collège communal de Nivelles, 60 points ;
 „ „ L'élève Neuville, Paul, de l'athénée royal de Liège, 60 points ;
 „ „ L'élève Roelens, Émile, du collège patronné de Thielt, 60 points ;
 „ „ L'élève Van Vyve, Georges Emmanuel Louis, du collège patronné de Courtrai, 60 points.

C. — *Version grecque.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Passau, Jules, de l'athénée royal d'Arlon, a obtenu 75 points sur 100 ;
 2^e „ L'élève De Thibault, Louis, de l'athénée royal de Hasselt, 72 points ;
 1^{er} *Accessit* : L'élève Goffin, Alfred, du collège communal de Nivelles, 67 points ;
 „ „ L'élève Losson, Clément, de l'athénée royal de Liège, 67 points ;
 2^e „ L'élève Jorisson, Armand, de l'athénée royal de Liège, 65 points ;
 „ „ L'élève Maes, Paul, de l'athénée royal de Hasselt, 65 points ;
 „ „ L'élève Morisseaux, Charles, de l'athénée royal de Liège, 65 points ;
 „ „ L'élève Wauters, Victor, du collège patronné de S^t Trond, 65 points ;
 1^{re} *Mention honorable* : L'élève De Pauw, Edmond, de l'athénée royal de Gand, 64 points ;
 „ „ L'élève Mottin, Maurice, de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points ;
 2^e „ L'élève Graind'orge, Léon, du collège communal de Tirlemont, 63 points ;
 „ „ L'élève Van Camp, Pierre Jean, du collège privé de S^t Rombaut à Malines, 63 points ;
 3^e „ L'élève Bocksruith, Eugène, de l'athénée royal d'Arlon, 62 points ;
 „ „ L'élève Mechelynck, Albert, de l'athénée royal de Gand, 62 points ;
 „ „ L'élève Schmidt, Georges, de l'athénée royal d'Arlon, 62 points ;
 4^e „ L'élève Roelens, Émile, du collège patronné de Thielt, 61 points ;
 „ „ L'élève Sion, Henri, du collège patronné d'Enghien, 61 points ;
 5^e „ L'élève Duvelaer-Van Campen, Louis, du collège communal d'Ath, 60 points ;
 „ „ L'élève Samyn, Joseph, du collège patronné de Thielt, 60 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE MATHÉMATIQUES EN QUATRIÈME LATINE.

- 1^{er} Prix :** L'élève Gyselynck, Gabriel, de l'athénée royal de Gand, a obtenu 87 points sur 100 ;
- » » L'élève Seron, Joseph, de l'athénée royal de Liège, 87 points ;
- 2^e »** L'élève Servranckx, René, de l'athénée royal de Hasselt, 84 points ;
- 1^{er} Accessit :** L'élève Godbille, Nestor, du collège patronné de S^t Trond, 81 points ;
- » » L'élève Smetz, Jean, du collège patronné de Herve, 81 points ;
- 2^e »** L'élève Goethals, Armand, du collège patronné de S^t Trond, 78 points ;
- 3^e »** L'élève Leboucq, Eugène, du collège communal d'Ypres, 76 points ;
- » » L'élève Vercouillie, Joseph, du collège patronné d'Ostende, 76 points ;
- 4^e »** L'élève Rondeau, Jules, du collège communal de Thuin, 75 points ;
- 5^e »** L'élève Valcke, Louis, de l'athénée royal de Bruges, 74 points ;
- 6^e »** L'élève Boinem, Jules, de l'athénée royal de Liège, 73 points ;
- 7^e »** L'élève Gérard, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 72 points ;
- 8^e »** L'élève Dierckx, Charles, du collège communal de Malines, 70 points ;
- 9^e »** L'élève Miller, Conrad, de l'athénée royal d'Arlon, 69 points ;
- 10^e »** L'élève Herzet, Jean, du collège patronné de Herve, 68 points ;
- » » L'élève Moucheron, Oscar, du collège communal de Chimay, 68 points ;
- L'élève Boland, Victor, du collège patronné de Herve, a obtenu 66 points ;
- L'élève Wouters, Théophile, de l'athénée royal de Gand, 64 points ;
- L'élève Fraipont, Ferdinand, du collège patronné de Herve, 63 points ;
- L'élève Muyldermans, Jacques, du collège privé de S^t Rombaut, à Malines, 63 points ;
- L'élève Henneton, Auguste, de l'athénée royal de Tournai, 61 points ;
- L'élève De Houx, Pierre Joseph, de l'athénée royal de Mons, 60 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE SCIENTIFIQUE (COURS SUPÉRIEUR DE MATHÉMATIQUES).

- 1^{er} Prix (prix d'honneur) :** L'élève Jacquet, Édouard, du collège communal de Nivelles, a obtenu 47 points pour l'épreuve par écrit et 27 1/2 points pour l'épreuve orale, ensemble 74 1/2 points sur 100 ;

- 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Marinus, Gustave, de l'athénée royal d'Arlon, 43 points pour l'épreuve par écrit et 21 points pour l'épreuve orale, ensemble 64 points;
- 2^e " L'élève Huet, Omer, de l'athénée royal d'Arlon, 40 points pour l'épreuve par écrit et 21 points pour l'épreuve orale, ensemble 61 points.

**RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE
(SECTIONS RÉUNIES).**

- Prix* : L'élève Chomé, Félix, de l'athénée royal d'Anvers, a obtenu 42 points pour la langue française, 14 points pour les langues modernes et 14 points pour l'histoire et la géographie, ensemble 70 points sur 100;
- " L'élève Rombouts, Edgard, de l'athénée royal de Hasselt, 36 points pour la langue française, 18 points pour les langues modernes et 16 points pour l'histoire et la géographie, ensemble 70 points;
- Accessit* : L'élève De Passe, Henri, de l'athénée royal d'Anvers, 40 points pour la langue française, 14 1/2 points pour les langues modernes et 12 points pour l'histoire et la géographie, ensemble 66 1/2 points;
- " L'élève Vande Velde, Henri, du collège communal de Malines, 24 points pour la langue française, 27 1/2 points pour les langues modernes et 15 points pour l'histoire et la géographie, ensemble 66 1/2 points.

**RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE
(SECTION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE).**

- Prix* : L'élève Brimeyer, Auguste, de l'athénée royal d'Arlon, a obtenu 70 points sur 100;
- Accessit* : L'élève Smolders, Louis, de l'athénée royal de Hasselt, 68 points;
- 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Slosse, Arthur, de l'athénée royal de Bruxelles, 61 points;
- 2^e " L'élève Brahy, Joseph, de l'athénée royal de Liège, 60 points;
- " " L'élève Coignon, Arthur, de l'athénée royal de Liège, 60 points.

**RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE EN
PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.**

- 1^{er} *Prix* : L'élève Van Aelst, Louis, de l'athénée royal d'Anvers, a obtenu 78 points sur 100;
- 2^e " L'élève Rombouts, Edgard, de l'athénée royal de Hasselt, 70 points;

- 1^{er} *Accessit* : L'élève Stoffelen, Gustave, de l'athénée royal d'Anvers, 68 points ;
 2^e " L'élève Chomé, Félix, de l'athénée royal d'Anvers, 65 points ;
Mention honorable : L'élève Vandevooort, Joseph, de l'athénée royal de Hasselt, 60 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE
 (PARTIE LITTÉRAIRE).

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	POINTS OBTENUS EN			Total sur 100.
	Français.	Histoire.	Langues modernes.	
1 ^{er} <i>Prix</i> : Schlickum, A., c. comm. de Tirlemont	38	14 1/2	25 1/2	78
2 ^e " Deschamps, Alf., ath. royal de Tournai	32 1/2	18	20	70 1/2
1 ^{er} <i>Acc.</i> : Thomas, Sylv., c. comm. de Charleroi	30	9 1/2	28	67 1/2
2 ^e " Aelbrecht, Jules, ath. royal de Gand	29	16 1/2	21 1/2	67
1 ^{re} <i>Ment. honor.</i> : Bauwens, Oscar, id. de Gand	31	5 1/2	25 1/2	62
2 ^e " Govaerts, Jean, c. comm. de Malines	17	15	29	61

RÉSULTATS DU CONCOURS DE TROISIÈME PROFESSIONNELLE
 (PARTIE SCIENTIFIQUE).

- 1^{er} *Prix* : L'élève Guillaume, Gustave, du collège communal de Huy, a obtenu 75 points sur 100 ;
 2^e " L'élève De Grignard, Hector, du collège communal d'Ath, 74 points ;
 3^e " L'élève De Vadder, Eugène, du collège communal de Malines, 72 points ;
 1^{er} *Accessit* : L'élève Bauwens, Oscar, de l'athénée royal de Gand, 69 points ;
 2^e " L'élève Fabri, Edmond, de l'athénée royal d'Anvers, 68 points ;
 " " L'élève Fagnard, Clovis, du collège communal de Nivelles, 68 points ;
 3^e " L'élève Lemaire, Auguste, du collège communal d'Ath, 67 p. ;
 " " L'élève Van Dessel, Gustave, du collège communal de Malines, 67 points ;
 4^e " L'élève Frans, Jean, du collège communal de Malines, 66 p. ;
 " " L'élève Joos, Jacques Joseph Frédéric, du collège communal de Louvain, 66 points ;
 5^e " L'élève Maroote, Edmond, de l'athénée royal de Bruges, 65 p. ;
Mention honorable : L'élève Goux, Désiré, de l'athénée royal de Tournai, 63 points ;
 " L'élève Leblon, Jules, du collège communal de Malines, 63 p. ;
 " L'élève Van Cutsem, Albert, de l'athénée royal de Bruxelles, 63 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DU DEUXIÈME DEGRÉ EN 1871.

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	NOMBRE DES POINTS OBTENUS.		
	pr la partie littéraire.	pr la partie scientifique.	TOTAL.
A. — Élèves nouveaux.			
1 ^{er} Prix : Lefebvre, Émile, éc. moy. de l'État à Soignies,	56	33	89
2 ^e " Decq, Jules, id. à Bruges,	55	32	87
3 ^e " Demanet, Adolphe, id. à Bruges,	53.5	33	86.5
" " Rosoux, Pierre, id. à Waremmes,	51.5	35	86.5
4 ^e " Dupont, Eugène, id. à Jodoigne,	56.5	29	85.5
5 ^e " Riga, Guillaume Joseph, id. à Huy,	52.5	32	84.5
6 ^e " Bauvois, Louis, id. à Soignies,	56	28	84
7 ^e " Vandenrydt, Hippolyte, id. à Tongres,	46.5	35	81.5
8 ^e " De Werpe, Paul, éc. moy. comm. de Bruxelles,	46	34	80
" " Wauquez, Charles, éc. moy. de l'État à Thuin,	54	26	80
9 ^e " Lauvaux, Alph. P., éc. moy. comm. de Bruxelles,	44.5	34	78.5
10 ^e " Escouffaire, Am., éc. moy. de l'État à Soignies,	46	32	78
1 ^{er} Acc. : Bansart, Omer Alexandre, id. à Saint Ghislain,	48	29	77
2 ^e " Daneels, Ulysse, id. à Bruges,	47.5	29	76.5
" " Dugnoille, Léopold, id. à Braine-le-Comte,	51.5	25	76.5
" " Jacquemart, Henri, id. à Couvin.	50.5	26	76.5
3 ^e " Chevalier, Alexandre, id. à Soignies,	43.5	32	75.5
" " Dossin, Émile Jean, id. à Limbourg,	51.5	24	75.5
4 ^e " Minet, Arthur Augustin, id. à Couvin,	50.5	24	74.5
" " Weber, Jacques, id. à Soignies,	42.5	32	74.5
5 ^e " Lintermans, Mathieu, id. à Maeseyck,	49	25	74
6 ^e " Pettens, Ant. Jos., éc. moy. comm. de Bruxelles,	40.5	33	73.5
7 ^e " Hennecart, Ar. Ad., éc. m. de l'État à Beaumont,	57.5	15	72.5
8 ^e " Moreau, Zacharie, id. à Soignies,	46	26	72
" " Trétrop, Émile, éc. moy. comm. de Schaerbeek,	40	32	72
" " Volkaert, Léon, éc. moy. de l'État à Bruges,	47	25	72
9 ^e " Braeckmans, Henri, éc. moy. comm. de Nivelles,	48	23	71
" " Loth, Léon Joseph, éc. moy. de l'État à Thuin,	39	32	71
" " Patte, Léon, id. à Péruwelz,	46	25	71
10 ^e " Descours, Paul, id. à Gosselies,	44.5	26	70.5
" " Gruyters, Émile, id. à Turnhout,	43.5	27	70.5
" " Lambert, Georges Julien, id. à Braine-le-Comte,	41.5	29	70.5
11 ^e " Mathy, Ernest, école moy. de l'État à Couvin,	43.5	26	69.5
" " Van Bogaert, Clém., éc. moy. comm. de Ninove,	38.5	31	69.5
12 ^e " Gloze, Gaston, école moy. de l'État à Soignies,	43	26	69
13 ^e " Callewaert, Victor, école moy. comm. d'Ixelles,	36.5	32	68.5

13 ^e Acc. Jurion, Émile Joseph, école moyenne de l'État à Braine-le-Comte,	44.5	24	68.5
» » Poussard, Julien, id. à Beaumont,	52.5	16	68.5
14 ^e » Drugmand, Ernest, id. à Houdeng-Aimeries,	40	28	68
» » Pétilion, Arthur, id. à Péruwelz,	39	29	68
15 ^e » Hiolle, Gustave, id. à Saint-Ghislain,	48.5	19	67.5
16 ^e » Marly, Adolphe Joseph, id. à Stavelot,	35	32	67
17 ^e » Lhoneux, Armand, id. à Huy,	36.5	30	66.5
» » Vinck, Edmond, id. à Anvers,	49.5	17	66.5
18 ^e » Coesens, Ernest Gustave, id. à Renaix.	43	23	66
» » Cornet, Victor, id. à Waremmé.	44	22	66
» » Putzeys, Constant, id. à Saint Trond,	46	20	66
19 ^e » Carpentier, Adhémar, id. à Soignies,	35.5	30	65.5
» » Cerfontaine, Jean, id. à Visé,	42.5	23	65.5
» » Deroo, Louis, id. à Furnes,	34.5	31	65.5
» » Gerards, Bonaventure, id. à Tongres,	40.5	25	65.5
20 ^e » Hotelet, Désiré, id. à Dinant,	41	24	65
» » Sleeckx, Ernest, id. à Lierre,	42	23	65
» » Theys, Pierre, id. à Soignies,	38	27	65
Thys, Xavier, id. à Stavelot,	37	28	65
Antonissen, François, id. à Anvers,	44.5	20	64.5
Lacroix, Charles, id. à Jodoigne,	44.5	20	64.5
Cox, Lucien, id. à Tongres,	32	32	64
Depasse, Joseph, école moyenne communale de Jumet,	43	21	64
Gruslin, Arthur, école moyenne de l'État à Rochefort,	43	21	64
Verhulsen, François, id. à Turnhout,	45	19	64
Segers, Théodore, id. à Malines,	39.5	24	63.5
Van Damme, Pierre, id. à Turnhout,	38.5	25	63.5
Lebrun, Louis Victor, id. à Beaumont,	47	16	63
Bertho, Charles Alphonse, id. à Huy,	37.5	25	62.5
De Villers, Alphonse, id. à Stavelot,	37	25	62
Jourez, Benjamin Joseph, id. à Ath,	43	19	62
Ravert, Victor Floribert, id. à Braine-le-Comte,	37	25	62
Wolfers, Philippe, école moyenne comm. de Bruxelles,	34	28	62
Lembourg, Georges, id. de Quiévrain,	49.5	12	61.5
Gillis, Lucien, école moyenne de l'État à Dinant,	38	23	61
Jacquet, François Joseph, id. à Limbourg,	37	24	61
Nalis, Louis, id. à Soignies,	38	23	61
Narcisse, Lucien, école moyenne communale d'Ixelles,	28	33	61
George, Joseph Arnold, école moyenne de l'État à Huy,	37.5	23	60.5
Godeau, Jules, école moy. de l'État à Houdeng-Aimeries,	35	25	60
Pirkin, Julien, id. à Péruwelz.	32	28	60

B. — *Élèves vétérans.*

Prix : Simon, Vict. Jos., éc. moy. de l'État à Limbourg,	56.5	31	87.5
--	------	----	------

<i>Prix</i> : Schoonen, Achille, id. à Jodoigne,	53.5	33	86.5
» Poupaert, Émile, id. à Bruges,	51.5	33	84.5
» Cremers, Jean François Victor, id. à Turnhout,	54	27	81
» Dumont, René, id. à Braine-le-Comte,	51.5	29	80.5
» Houba, Edgard, id. à Rochefort,	49	30	79
» Courtoy, Joseph, id. à Jodoigne,	46.5	32	78.5
» Pirsch, Léon Eugène, id. à Braine-le-Comte,	52.5	23	75.5
» Francis, Michel, id. à Waremmes.	55	20	75
» Féron, Émile, id. à Wavre,	41.5	33	74.5
» Vormans, Joseph, id. à Gosselies,	40.5	34	74.5
» Le Wilde, Ang., id. à Furnes,	40	33	73
» Desoil, Élysée, école moy. comm. de Quiévrain,	47.5	25	72.5
» D'Ieteren, Jean Émile, id. de Bruxelles,	48.5	24	72.5
» Godart, Ambroise, école moy. de l'État à Couvin,	46.5	26	72.5
» Dryvers, Ernest, id. à Wavre,	40.5	31	71.5
» Rossignol, Alex., id. à Couvin,	49.5	22	71.5

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE DANS LES ÉCOLES MOYENNES.

A. — *Élèves nouveaux.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Sleenckx, Ernest, de l'école moyenne de l'État à Lierre, a obtenu 95 points sur 100 ;
- 2^e » L'élève Van Bogaert, Clément, de l'école moyenne communale de Ninove, 90 points ;
- 3^e » L'élève Antonissen, François, de l'école moyenne de l'État à Anvers, 85 points ;
- » » L'élève Krings, Ernest, de l'école moyenne de l'État à Malines, 85 points ;
- 4^e » L'élève Van Muylen, Guillaume, de l'école moyenne de l'État à Alost, 80 points ;
- » » L'élève Verhulsen, Augustin, de l'école moyenne de l'État à Turnhout, 80 points ;
- 1^{er} *Accessit* : L'élève Severeys, Joseph, de l'école moyenne de l'État à Maeseyck, 75 points ;
- 2^e » L'élève De Jonghe, Eugène, de l'école moyenne de l'État à Anvers, 70 points ;
- 3^e » L'élève Segers, Théodore, de l'école moyenne de l'État à Malines, 68 points ;
- 4^e » L'élève Arnou, Albert, de l'école moyenne de l'État à Anvers, 66 points ;
- » » L'élève Lintermans, Mathieu, de l'école moyenne de l'État à Maeseyck, 66 points ;

1^{re} *Mention honorable* : L'élève Van Damme, Joseph, de l'école moyenne de l'État à Turnhout, 63 points;

2^e " L'élève Daneels, Ulysse, de l'école moyenne de l'État à Bruges, 62 points.

L'élève Braeckmans, Henri, de l'école moyenne communale de Ninove, a obtenu 61 points;

L'élève Vinck, Edmond, de l'école moyenne de l'État à Anvers, 60 points.

B. — *Élève vétéran.*

Prix : L'élève Cremers, Jean François, de l'école moyenne de l'État à Turnhout, a obtenu 70 points sur 100.

VARIA.

JURY DE GRADUÉ EN LETTRES.

SESSION DE 1871.

Sujets de Composition.

Compositions Latines.

Faber est suae quisque fortunae.

“ Annibal secum ipse deliberat utrum Romanis apud Zamam victoria potitis se ipsum tradere, an Carthaginem redire, an externos reges, quos ad bellum cum Romanis gerendum excitet, convenire debeat. Hanc ultimam vicem excipit. „

Senator ad Pompeium pro Cicerone.

Senator quidam ad Pompeium ut Ciceronem adjuvet adversus Clodium.

M. P. Cato, Ciceroni C. suadet necandos Catilinae furoris populares tum propter salutem reipublicae, tum ipsius consulis gloriam.

Ultima verba Augusti morientis ad Tiberium.

Argentorati Episcopus (l'Évêque de Strasbourg) ducem Borussorum orat ut miserrimos urbis incolas ab horrenda obsidione liberet, ne diutius globorum ferreorum vomitu omnia incendiis ac luctu compleantur; sinat saltem senes ac mulieres parvulosque urbe egredi et aliò confugere.

Oratio Salvii Juliani ad senatum, ut servi, si quid mali fecerint, non jam arbitrato dominorum, sed ex iudicum sententia, poenis afficiantur (anno post C^{um} circiter 131). —

Servitutem qualis fuerit apud antiquos non sine indignatione commemorabit : servos, ludibrio habitos, levissimis de causis interfectos fuisse : nunc, diis volentibus, mores in melius mutari. Futurum Adriano principi, romanoque senatui apud posteros honestum, si servos homines esse profiteantur, et non nisi a iudicibus publicis ob delicta damnari jubeant.

Discours de Cleadas en faveur de Thèbes. — Auditâ morte Alexandri qui in persici belli apparatu occupatus erat, Athenienses et Thebani ab eo ad Persas defecerant ; sed mox Athenienses poenitere coepit ; itaque legatis missis pacem precantur : quibus auditis et graviter increpatis, Alexander bellum remisit. Inde Thebas exercitum convertit, eadem indulgentia usus, si parem poenitentiam invenisset. Sed Thebani armis, non precibus usi sunt. Itaque victi gravissima quaeque supplicia miserrimae captivitatis experti sunt.

In consilio quum de excidio urbis deliberaretur, Phocenses et Platacenses et Thespienses et Orchomenii, Alexandri socii et victoriae participes, excidia urbium suarum crudelitatemque Thebanorum referebant; omnes volebant, Thebae diruerentur. Tunc Cleadas, unus ex captivis, datâ potestate dicendi, Alexandrum orat pro innoxio patriae solo, atque rogat ut urbi parcat. (Justin. XI, 4.)

Cicero, mortem sibi a triumviris paratam exspectans, filium hortatur ut totum se reipublicae dedat, neve ob mortis timorem a patriae amore recedat.

Amicus Ciceronis Oratori suadere est conatus ne sociorum Catilinæ mortem ingerat. 1º) Quia supplicium conjuratorum nefarios reliquos ad ipsum occidendum incitabit. 2º) Quia Ciceronis intentus maximum esset reipublicae malum summumque parentum amicorumque consulis infutunium. 3º) Quia sententia mitior saluti reipublicae melius consulat. — Conficienda est Ciceronis oratio has amici sui rationes refellentis.

Pro concione populi Civis Spartanus magnificis laudibus prosequitur Leonidam trecentosque ejus socios qui apud Thermopylas forti ac gloriosa morte occumbentes, patriam suam totamque Græciam ab imminente Persarum jugo liberavere, rogatque ut publice erigatur monumentum quo apud posteros tam praeclarum facinus perpetuo in honore habeatur.

Quum rex Pyrrhus populo romano bellum intulisset, perfuga ab rege venit in castra Fabricii Romanorum ducis eique est pollicitus, si præmium sibi proposuisset, se, ut clam venisset, sic clam in Pyrrhi castra rediturum et eum veneno necaturum. Hunc Fabricius reducendum curat ad Pyrrhum. — In senatu unus ex patribus Fabricium extollit, ostendens factum ejus fuisse honestum, futurum utile Reipublicae populoque romano magnificum ac gloriosum; hortatusque senatum ut publico judicio factum illud laudet. (De officiis lib. III.)

Versions Latines.

Aulu-Gelle, lib. VI. (VII) III.... scio solerent.... à redeamus atque ego.... à perpassi.

Quintilien. Lib. I, 3, 1.

L. Annaei Senecae Epistul. mor. — Lib. V. Ep. II. " Seneca Lucilio suo salutem: quomodo hoc ad me pervenerit vale. "

Pline le jeune, liv. 9. lettre 7.

Tacite. Histor. lib. II, 5.

Vespasianus acer..... adsciscabantur.

Sénèque. De beneficiis, lib. VI, cap. VIII.

Beneficium aliquis..... contra me voluit.

Quintilien. Institut. oratoire. livre II. chap. XVI. *Rationem nobis praequam dedit — tonare videaris?*

Lettre de Pline à Calvisius; livre IX, lettre VI.

Cicéron; de officiis, l. III. c. X. (Incidunt — assequi posset.)

Cicéron. De Invent. I. 1.

Quintilien. — Liv. VII. Praemium.

Cic. De Finibus. — L. I. C. X. 32 jusqu'à *fuga*.

Quintilien de instit. orat. lib. X — 3 — 12.

Justin. Liv. XII, chap. VIII.

Velleius Paterculus liv. II, chap. XIII.

Versions Grecques.

Arriani De Expeditione Alexandri, liber II, 12, 3. ὁ δὲ οὐδὲ ἀνέμους.

Plutarque. — Brutus. Ch. 36.

Plutarque. Vie de Thémistocle. CXIX.

γενόμενος δ' ἀπὸ ἀπέπεψαν.

Xenophontis commentarii. Lib. II, cap. IX.

Οἶδα δὲ ποτε φίλοι σοι ἤσθαι.

Isocrate à Démonique, n° 50 et sqq.

De l'affabilité :

γυγνοῦ πρὸς τοὺς παροξυντικὸν γάρ.

Xénophon. Hiéron., chapitre VI, v. 4. Τὸ δὲ φοβεῖσθαι — καὶ ἐτι δεινότερα.

Xénophon. Hist. grecque, liv. II, ch. III, v. 11, 12 et 13. Οἱ δὲ τριάκοντα — αὐτοῖς πεμρθῆναι.

Xénophon. Memorabilia, livre II, ch. IV, v. 6 et 7.

Xén. Cyropédie, L. VI, C. II. 4.

Anabase. — Liv. VII. C. III. 26, 27, 28, 29, 30.

Xén. Hist. Graec. — L. V. C. IV.

Plutarque : Vie de Camille. Chap. XV.

Compositions Françaises.

Un Nervien répond à un Rémois qui, dans l'assemblée des Belges, lors de l'invasion des Gaules par César, les avait engagés à se soumettre.

Discours de Baudouin IX aux croisés en acceptant le trône de Constantinople.

Jacques Van Artevelde aux Gantois. Il les exhorte à garder la neutralité dans la guerre entre Philippe de Valois et Édouard III d'Angleterre. Contre le duel.

Il ne faut pas juger sur les apparences.

C'est dans l'adversité que l'on connaît ses amis.

Le bourgmestre d'une ville allemande reçoit la landwehr à son retour de la guerre. — Pour repousser l'injuste agression de l'ennemi, la landwehr a volé à la frontière; aujourd'hui qu'elle rentre au pays, elle appliquera aux arts de la paix l'énergie qu'elle a déployée sur les champs de bataille.

Les maux de la guerre. (Dissertation.)

Christophe colomb à ses matelots sur le point de s'embarquer pour aller à la découverte d'un nouveau monde. — L'orateur dissipe les craintes, enflamme les courages et fait espérer les plus grands avantages d'une expédition si glorieuse.

Charles-Quint à son fils Philippe, la veille de son abdication, pour l'engager à user de sagesse et de douceur dans le gouvernement des Belges. — Il lui dit qu'en abandonnant le gouvernement de ces Provinces, il ne dépourrait point son amour pour les Belges, ses plus fidèles sujets et qui ont toujours occupé une place à part dans son cœur. Et comment en pourrait-il être autrement? La Belgique est une des plus belles nations qu'il a gouvernées : c'est la patrie des braves ; c'est la reine du commerce et de l'industrie ; c'est la terre classique des arts, des sciences et des lettres ; c'est le sol qui l'a vu naître.

Au moment où l'armée Vendéenne, battant en retraite devant les troupes de la Convention, va effectuer le Passage de la Loire, le conseil des chefs délibère sur ce qu'il faut faire de cinq mille prisonniers républicains qu'on ne peut transporter au delà du fleuve. Il faut choisir entre ces deux partis : leur rendre à tous la liberté ou les massacrer jusqu'au dernier. La plupart des chefs avaient adopté ce dernier avis, lorsque l'exemple de Lescure et de Bonchamps, qui, blessés mortellement, s'étaient récriés contre une telle barbarie, détermine un des chefs à prendre la parole pour demander la mise en liberté des républicains. Il pourra faire appel à l'humanité, à la mansuétude chrétienne, à l'honneur français.

Marguerite de Constantinople voulait déshériter les d'Avesnes en faveur des Dampierre. Une guerre civile allait éclater et l'issue en paraissait fort incertaine. — Un conseiller de Jean d'Avesnes engage ce prince à choisir Louis IX pour arbitre du différend plutôt que de confier son bon droit aux hasards d'une guerre impie et dangereuse.

A la fin de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens, pressés par toutes les forces de la Grèce et réduits à la dernière extrémité, envoyèrent à Sparte des députés chargés de demander la paix. Les éphores convoquèrent aussitôt une assemblée pour délibérer à ce sujet. Dans cette assemblée les Corinthiens, et les Thébains surtout, poussés par leur vieille rancune contre Athènes, prétendirent qu'il fallait, non pas faire la paix avec les Athéniens, mais les exterminer.

Un Lacédémonien soutient au contraire, au nom de Sparte, qu'on ne devait pas détruire une cité, qui, dans des circonstances critiques, avait rendu de grands services à la Grèce, et pouvait lui en rendre encore, si les mêmes dangers se présentaient ; mais qu'il fallait lui accorder une paix honorable, et se contenter de la mettre hors d'état de nuire à la liberté commune. — Faire le discours de ce Lacédémonien.

Le courage se déploie surtout au milieu des dangers et des revers. L'invasion des Perses fut la cause de la splendeur d'Athènes.

Sans la rivalité des Samnites et des Carthaginois, Rome ne serait pas devenue invincible.

Les guerres de César prouvèrent la valeur des Gaulois ; les injustes agressions de Philippe-le-Bel, celle des Flamands.

Mort de Septime Sévère. — Après une longue suite de victoires remportées sur les barbares, Septime Sévère tombe malade dans la grande Bretagne. —

Description de la tente de l'empereur : on y voit les aigles romaines tournées vers le Nord, les enseignes prises sur les barbares, l'urne destinée à recevoir les cendres du mourant. — Il appelle ses deux fils, Caracalla et Geta, les exhorte à la concorde et meurt.

Pompée s'était élevé par une suite continuelle de victoires au comble de la gloire et de la puissance. Vaincu à Pharsale, il implora le secours de Ptolémée, roi d'Egypte, dont il s'était toujours montré le défenseur. C'était même grâce au crédit et aux efforts de Pompée, que le père de ce roi était remonté sur le trône, après en avoir été précipité par une révolution. Un des officiers de Ptolémée appuie la demande de Pompée, en rappelant au roi combien il y a de magnanimité à secourir les malheureux, combien il y aurait de honte à abandonner un ami, un bienfaiteur.

Candidats-notaires et candidats en pharmacie.

Versions Latines.

Quinte-Curce. Lib. VII. 6. Interea..... jussit.

De officiis, lib. I, cap. 36, n° 90, in rebus prosperis..... fortunæ.

Pline le Jeune liv. 5 lettre 6. Amavi curam..... sæculo natum.

Pline. liv. III. lettre XV. Petis..... legendo Vale.

Justin, liv. XXV, ch. 1^{er} jusqu'à *prædam sollicitabat*.

Velleius Paterculus, livre II, ch. 89. (Nihil deinde optare — illecti sunt.)

Valère Maxime. L. VI. CV. I.

Quinte-Curce. L. VI. C. II. 15 à 23.

De offic. — Liv. III. C. XI et XII. Depuis : *Themistocles jusqu'à calamitosum*.

Compositions Françaises.

Lettre à vos parents. Vous les remercieriez de ce qu'ils ont fait pour vous jusqu'à présent, et vous leur exprimerez vos bons sentiments relativement à l'avenir.

Un enfant s'est égaré dans les bois et n'a été retrouvé que le lendemain; il raconte à ses parents ses aventures et ses impressions.

Décrire les ravages causés par le passage d'une armée ennemie.

Il faut être humain envers les animaux.

Un jeune militaire est blessé dans un engagement on le transporte à l'ambulance. Le chirurgien panse sa blessure qui n'a pas de gravité. Le blessé lui-même raconte à un ami cet accident de sa vie militaire.

Narration. — Un écrivain Belge. — Sous le 1^{er} empire, un écrivain belge qui avait protesté contre le despotisme et la guerre, s'exila pour échapper aux poursuites dont il était menacé; il se rendit en Grèce, et là, sur cette terre où fleurit la liberté ainsi que les sciences, il s'efforça d'échapper aux tristes préoccupations du présent; mais il était malheureux d'être éloigné de sa famille et surtout de penser à l'asservissement de son pays. Quand tomba l'empire à la bataille de Waterloo, il revint

dans son pays libre désormais de la domination étrangère, et quoiqu'il fût associé à la Hollande, il prédit que bientôt sonnerait l'heure de l'indépendance.

Une jeune homme qui passe ses vacances à Ostende écrit à un de ses amis pour lui rendre compte des impressions qu'il a ressenties lorsqu'il a vu pour la première fois la mer. Il lui fait part des plaisirs qu'il a goûtés; il lui raconte ses aventures, en insistant surtout sur le récit du sauvetage d'un pêcheur dont la barque a été engloutie par les flots et qui a été sous ses yeux arraché à une mort imminente.

Des revers de fortune avaient plongé dans la plus affreuse misère une famille qui avait vécu longtemps dans l'opulence. Le père étant mort, la mère était restée sans ressource à la tête d'une famille nombreuse. Charles, l'aîné des fils, étant parti pour l'Amérique, y passe cinq années sans donner de ses nouvelles: enfin il rompt ce long silence et écrit à sa mère qu'à force d'efforts et de privations il est parvenu à se créer une position brillante. Bientôt il reviendra en Europe et y rendra à sa famille, avec sa première aisance, le bonheur dont elle a autrefois joui.

Un belge établi au Canada, à la tête d'une exploitation en voie de prospérité, a engagé un jeune homme de ses amis à venir s'associer à ses entreprises. — Faire la réponse du jeune homme. Il remercie son ami de ses offres obligeantes et lui expose les raisons qui l'empêchent de se rendre à son invitation.

Au milieu d'une tempête un navire appartenant à un riche négociant d'Ostende et monté par ses deux fils, se présente au port d'Ostende, mais la fureur de la mer l'empêche d'y entrer, et bientôt il sombre sous les yeux mêmes du père qui implore en vain du secours et se livre au plus violent désespoir. — Raconter cet événement dans une lettre.

XLII^e anniversaire de l'indépendance nationale.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} ET DU 2^e DEGRÉ.

Dimanche 24 septembre, à 11 heures du matin, a eu lieu, dans la grande salle du Palais-Ducal, la distribution des prix aux lauréats du concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du 1^{er} et du 2^e degré. Cette cérémonie, qui a été honorée de la présence du Roi, était présidée par M. Kervyn de Lettenhove, ministre de l'intérieur.

A 11 heures, M. le ministre de l'intérieur, précédé des massiers des universités de l'État, a pris place au bureau. Il avait à sa droite MM. N. J. Leclercq, ancien procureur général près la cour de cassation, vice-président du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur; Ch. Faider, procureur général près la cour de cassation, vice-prési-

dent du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; Ed. Stevens, secrétaire général du ministère de l'intérieur; Fuerison, recteur de l'université de Gand; Polain, administrateur-inspecteur de l'université de Liège; Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen; à sa gauche, MM. Thiery, directeur général de l'instruction publique; C. Loomans, recteur de l'université de Liège; Roulez, administrateur-inspecteur de l'université de Gand; Vinçotte, inspecteur de l'enseignement moyen; E. Greyson, chef de la division à l'administration de l'instruction publique, et Ferdinand Loise, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Tournai, chargé de prononcer le discours d'usage.

Derrière le bureau se trouvaient les membres des jurys, chargés d'apprécier le concours. Le reste de l'estrade est occupée par les professeurs des trois degrés de l'enseignement.

A l'ouverture de la séance, M. le ministre de l'intérieur a donné la parole à M. Loise, qui s'est exprimé en ces termes :

“ Messieurs,

„ La Belgique, si longtemps le champ de bataille de l'Europe, se reposant calme et sereine sur son droit national au milieu des orages qui ont éclaté à ses frontières, s'est fait une place à part parmi les nations. Fidèle aux devoirs que sa neutralité lui impose, elle a résolu ce grand problème : Être en paix avec tout le monde et mériter toujours les mêmes sympathies. Échappant ainsi aux désastres sanglants de la guerre, elle vous appelle, ô jeunesse, aux luttes pacifiques de l'intelligence où les lauriers que vous aurez à cueillir ne seront arrosés que des larmes de joie de vos mères et ne seront salués que des bénédictions de la patrie. Rendez-en grâces à nos libres institutions et à la sagesse d'un Monarque, *Belge de cœur et d'âme*, qui s'attache avec amour aux augustes exemples du vénéré chef de notre dynastie et qui sait, comme lui, que la gloire des lettres, des sciences et des arts est le plus beau diamant de la couronne des rois.

„ Sous cette égide et ces nobles auspices, nous pouvons — notre position centrale entre la race germanique et la race latine nous y convie — nous pouvons assister de haut au mouvement des esprits et aux différentes phases de la vie des peuples, juger impartialement et admirer sans réserve les productions du génie au sein de toutes les races, grossir sans cesse le trésor de nos connaissances, en nous appropriant les richesses intellectuelles de l'étranger. Ceci, messieurs, c'est travailler à la fraternisation des peuples, et la confraternité des peuples par le commerce et l'échange des idées serait le couronnement de notre nationalité et le plus sûr garant de notre indépendance.

„ Pour atteindre ce but élevé où doivent tendre tous les efforts d'un patriotisme intelligent, il n'est pas de plus puissant moyen que de perfectionner dans l'enseignement secondaire l'étude des langues modernes,

et d'introduire dans l'enseignement supérieur *l'étude des littératures étrangères*, des littératures comparées. C'est de cette étude que je vais essayer de vous entretenir : heureux si je parviens à démontrer à la jeunesse l'importance d'une matière si digne de ses méditations.

„ Il y a quelque vingt ans, messieurs, vous le savez, les langues modernes, malgré tant de chefs-d'œuvre, étaient dédaignées dans l'enseignement comme des idiomes vulgaires. L'allemand et l'anglais, voire même le flamand dans les provinces wallonnes, on les reléguait parmi les branches accessoires, comme aujourd'hui encore l'italien et l'espagnol. L'état de nos relations industrielles et commerciales avec l'Angleterre et l'Allemagne fit enfin comprendre au législateur de 1850 qu'il fallait donner aux langues modernes dans l'enseignement l'importance qu'elles ont dans la vie, et il institua une section professionnelle d'où les langues anciennes furent bannies au profit des langues vivantes. Dans les humanités même, une de ces langues (l'allemand ou l'anglais au choix) fut déclarée obligatoire : c'était un besoin de l'époque auquel il fallait satisfaire. Mais l'organisation première était forcément incomplète. On ne se préoccupa que d'une pensée : rendre les jeunes gens capables de comprendre, de parler et d'écrire la langue de la conversation allemande ou anglaise. C'est dans ce but que l'on fit choix de professeurs étrangers, sans exiger d'eux, comme on est en droit de l'exiger aujourd'hui, une connaissance sérieuse de la littérature française aussi bien que de la littérature de leur pays. Quel que fût le mérite de ces hommes appelés à initier nos compatriotes au commerce familial de leur langue, cet enseignement réduit à de si minces proportions devait être, on le comprend sans peine, un enseignement tronqué, ne servant ni à développer l'esprit ni à former le goût.

„ Vous connaissez, messieurs, la raison supérieure qui a fait adopter les langues classiques de l'antiquité comme le plus puissant moteur de l'intelligence, avant l'âge des idées. La construction des langues anciennes, où domine la synthèse, est si différente de la construction des langues modernes, où domine l'analyse, que, dans cette laborieuse translation de la pensée d'une langue à l'autre, l'esprit s'aiguise, toutes nos facultés sont en mouvement, et nous saisissons, par la différence des constructions, la différence du génie même des langues. C'est ce procédé comparatif et différentiel qu'il faut appliquer à l'enseignement des langues modernes, si l'on veut obtenir des résultats féconds.

„ A ce point de vue, la version est infiniment plus utile que le thème, car ici le sens est donné d'avance, et là on le cherche. Mais les langues *vivantes*, il faut bien qu'on apprenne à les parler, et le thème y sert plus que la version ; les langues *mortes*, il faut avant tout qu'on apprenne à les comprendre dans le texte des auteurs et la version y sert plus que le thème. C'est là une des grandes causes de la supériorité des langues anciennes comme moyen d'éducation.

„ Ah ! messieurs, ces langues qu'on appelle *mortes* et qui sont *immor-*

telles ⁽¹⁾, on ne les remplacera jamais, ni dans l'éducation de l'esprit, ni dans la formation du goût littéraire. C'est assez vous dire que je ne me range pas parmi ces contempteurs de l'antiquité qui voudraient faire disparaître les langues classiques de nos humanités pour leur substituer l'enseignement des langues modernes. Les anciens sont et resteront nos maîtres, et les grands écrivains formés à cette male école, on les reconnaîtra toujours à la maturité de leurs pensées, comme à la sévère beauté de leur langage.

„ Mais pour accomplir le but de l'enseignement moyen, pour former l'homme dans l'enfant, il faut suppléer, autant qu'on le peut, à l'absence des langues anciennes, dans la section professionnelle, par une étude plus approfondie des langues modernes, comme il convient d'associer les littératures étrangères à l'étude des littératures classiques dans nos humanités d'abord, dans l'enseignement supérieur ensuite, pour que la jeunesse s'attache à comprendre les œuvres modernes qui peuvent nous aider à faire un pas de plus dans l'art ou dans la science, et qu'elle cherche à pénétrer et à dérober les secrets des grandes œuvres du passé déjà consacrées par l'admiration des siècles. Les premières réclament des traducteurs en attendant que nous puissions nous passer de traductions; les secondes sont généralement traduites, mais les traductions, pâles et incolores, sans éclat et sans vie, ont perdu ces parfums et ces émanations intransmissibles du sol natal, cette saveur et cette verdeur de langage, tous ces *idiotismes* enfin où réside le génie particulier des pays et des races.

„ Il est des œuvres cependant qu'on traduit dans toutes les langues, que l'on comprend et que l'on goûte partout : ce sont les œuvres où, sous une forme originale, l'auteur exprime des pensées et des sentiments communs à l'humanité tout entière. Ceux qui les écrivent ne travaillent pas seulement pour leurs compatriotes ni pour leurs contemporains, ils travaillent pour le monde et pour la postérité. Parfois ils sont méconnus de leurs compatriotes et ce sont les étrangers qui les vengent. Shakspeare, le géant du drame, effaçant sa personnalité pour ne vivre que de la vie de ses personnages, ne fut-il pas longtemps ignoré en Angleterre? L'art frivole du temps de Charles II, fausse imitation du grand art qui régnait en France à la même époque, accueillait avec dédain cette explosion rude et presque sauvage des passions tragiques. Le poète du *Paradis perdu*, mêlé aux guerres religieuses et tirant de là sa puissance, était plus grand aux yeux des classiques anglais que celui que ses contemporains nommaient le doux cygne de l'Avon. Il a fallu tout le talent de Garrick et toute la mystique admiration de l'Allemagne pour leur ouvrir complètement les yeux.

„ Et toi, noble et infortuné Cervantès, les Espagnols ne retrouvaient

(1) Mot de Lamartine.

plus ton berceau, et ce n'est qu'en 1835 qu'ils ont songé à t'élever une statue, à toi que depuis plus de deux siècles le monde avait élevé si haut sur le piédestal de la gloire. Que nous font vos statues tardives, quand vous avez laissé mourir pauvre et délaissé le plus illustre de vos enfants? Son image, elle est gravée dans nos esprits qu'il a éclairés de sa lumière et dans nos cœurs qu'il a réchauffés de sa flamme. Mais l'Espagne et l'Angleterre payent maintenant au centuple ce qu'elles devaient à ces grands hommes. L'astre de Stratford s'est levé dans sa gloire. L'Angleterre comprend que Shakspeare, c'est autre chose qu'un dramaturge, c'est le drame lui-même, le drame incarné, et autre chose qu'un poète, une littérature. L'Espagne, de son côté, entoure la mémoire de Cervantès d'un culte où l'on sent dans l'exaltation du génie l'attendrissement d'un éternel regret. Il suffit aujourd'hui qu'un étranger parle avec enthousiasme du manchot de Lépante pour être en honneur parmi les Espagnols.

„ D'où vient donc l'immense et universelle popularité de ces génies créateurs, que la mort a enlevés le même jour pour les unir dans l'immortalité? C'est que, tout en donnant à leurs pensées le costume de leur pays et de leur temps, ils ont peint l'homme de tous les temps, avec ses passions bonnes ou mauvaises, avec ses misères et ses grandeurs, et qu'au lieu de se borner à nous faire rire ou pleurer de nos sottises et de nos misères, ils se sont faits les éducateurs du genre humain. Shakspeare se constitue dans l'art le justicier de la Providence, le vengeur de la morale outragée, en nous montrant que le vice et le crime trouvent toujours leur châtement. Cervantès nous enseigne qu'il faut voir la vie telle qu'elle est, faire la part de l'imagination et du bon sens et ne pas se perdre dans les rêves de l'impossible. En le lisant, on apprend à se guérir des extravagances d'en haut comme de celles d'en bas, et l'on ne sent pas son âme vide ni desséchée. On n'est plus disposé à courir après un idéal insaisissable, mais on ne s'ensevelit pas dans la folie de l'intérêt; on se sent encore capable de dévouement, mais on raisonne son dévouement; on blâme la sottise et la bassesse, mais on admire tout ce qui est beau, noble et grand.

„ Admirer, messieurs, ceci n'est-ce pas un paradoxe? On ne sait plus guère admirer aujourd'hui, comme si l'on craignait sans cesse d'avoir à brûler le lendemain ce qu'on adorait la veille. Critiquer, censurer, blâmer semble le mot du siècle et l'esprit du temps. Est-ce ainsi que doit procéder la critique? C'est un jugement, mais non pas un jugement de cour d'assises où l'écrivain comparaitrait en coupable devant l'accusateur public. L'écrivain qui se respecte ne répond de ses paroles et de ses actes que devant le tribunal de la raison. Condamnons ce qui est mal, oui, mais sachons louer ce qui est bien. Et soyons plus heureux d'applaudir que de blâmer. Qu'y a-t-il à juger dans les œuvres littéraires? Deux choses : les moyens et le but. Dans quelle mesure les moyens sont-ils en harmonie avec la fin? C'est la pierre de touche du talent.

Faut-il approuver le but et le point de vue où s'est placé l'auteur? Question importante, question capitale, mais question distincte qu'il faut se garder de confondre avec la première, sous peine d'être injuste envers l'artiste. L'art n'est pas dans le but que l'on poursuit, mais dans l'habileté des moyens mis en œuvre pour l'atteindre. Vous n'êtes point d'accord avec les principes ni avec les tendances de l'écrivain. Faut-il pour cela méconnaître ou nier son art, son habileté, son talent? Trop souvent on obéit à ses préjugés et l'on juge de travers. Quels principes faut-il apporter dans la critique littéraire? L'amour du vrai, du beau et du bien sous toutes les formes, non pas tel que ceux-ci ou ceux-là le conçoivent, mais tel qu'il est en réalité, ou du moins tel que vous le concevez vous-même, abstraction faite de tout système. Qui a raison? Celui dont l'esprit, le goût, la conscience formés par l'étude des chefs-d'œuvre n'obéissent pas à d'autre voix qu'à la voix intérieure. Vous voulez peindre les passions des hommes et traduire la vie sur la scène. Irai-je m'informer si vous êtes classique ou romantique? Si vous prenez la nature pour guide, je sens en moi que vous avez raison, et si vous m'arrachez des larmes de pitié ou des frissons d'horreur, que vous soyez Racine ou Shakspeare, Schiller ou Caldéron, je salue en vous l'habile interprète du cœur humain, j'admire votre génie, et, pour juger votre art, je ne vous demanderai pas à quelle école vous l'avez appris, car je suis sûr d'avance que c'est à l'école de la nature.

„ Mais les systèmes varient selon le goût des nations. Racine se soumet à la discipline des anciens et écrit pour la cour. Son art aime à se draper dans le manteau des convenances : il vise à la perfection et il l'atteint. Shakspeare écrit pour la populace de Londres : il frappe fort, mais il frappe juste et il réalise l'idéal de l'émotion tragique. Lope de Véga écrit pour un peuple vif, mobile, dévoré du besoin d'agir. Il lui faut de l'action, de l'action et encore et toujours de l'action, en dépit de toute vraisemblance. Souvent un personnage

“ Enfant au premier acte est barbon au dernier „

„ Qu'importe à ce peuple que les unités dramatiques soient mécon nues, pourvu que sa curiosité soit satisfaite. Il est servi à souhait : chaque jour voit éclore une pièce nouvelle, et Lope de Véga est toujours sur la brèche. L'art est imparfait, mais l'action est admirablement conduite à travers les scènes les plus compliquées et les plus inattendues, et la fécondité d'invention est prodigieuse. *Rimeur*, dit Boileau ; *prodige de la nature* (1), dit Cervantès. Ils ont raison l'un et l'autre, chacun à leur point de vue. Mais la critique loue ce qui est à louer et blâme ce qui est à blâmer, au point de vue du beau véritable, en tenant compte du goût des nations. L'art est conventionnel et change selon les pays et les temps ; la nature seule ne change pas, et c'est de son sein que

(1) Monstruo de naturaleza.

naissent les inspirations du génie. Que le Français, en qui domine l'esprit, subordonne l'action au développement des caractères, à l'analyse intime des sentiments et des idées; que l'Espagnol, avide de spectacles, subordonne les caractères aux rapides évolutions du drame; que l'Italien, sous son doux ciel, aime la pastorale et l'opéra; que l'Anglais, avide d'émotions fortes, recherche les scènes poignantes; que l'Allemand, patient, méditatif et rêveur, suive les conceptions fantastiques et les spectacles interminables de ses poètes qui poursuivent leur idée sans s'inquiéter du public, soyons tour à tour français, espagnol, italien, anglais, allemand, pour les comprendre et les admirer; puis, après avoir étudié ce qui tient à la nationalité, au pays, aux tendances de la race, aux croyances, aux sentiments, aux idées, au climat, voyons ce qui est de l'homme et apprenons à aimer tous les hommes sous toutes les latitudes et dans tous les climats.

„ Elle est bien instructive et bien féconde, messieurs, cette étude des littératures étrangères, des littératures comparées. Non seulement elle nous fait saisir ce qu'il y a de commun entre tous les hommes et comment les peuples diffèrent entre eux dans la manière de penser, de sentir et de rendre; mais elle nous fait toucher du doigt l'influence réciproque des peuples les uns sur les autres et en quoi elle peut être légitime; ce qu'il y a à prendre et ce qu'il y a à laisser dans ces littératures pour les progrès de notre pays et pour les progrès de l'humanité; elle nous montre enfin l'influence des événements sur la marche de l'esprit humain et l'influence des lettres elles-mêmes sur la marche des événements : responsabilité redoutable pour tous ceux qui tiennent une plume, cette chose légère qui pèse parfois d'un poids si lourd dans la balance de nos destinées !

„ Que ne puis-je vous exposer ici l'influence tour à tour imprimée ou subie par les différentes nations modernes, le mouvement civilisateur et comment les peuples se passent de l'un à l'autre le flambeau sacré ! (*Stbi lampada tradunt.*) Pour ne citer qu'un exemple, pourriez-vous approfondir, disons mieux, pourriez-vous comprendre l'histoire de la littérature et de la civilisation françaises depuis quatre siècles, si vous ignoriez l'influence de l'Italie au siècle de la Renaissance, sous les règnes de François I^{er}, de Catherine et de Marie de Médicis; l'influence de l'Espagne dans la seconde moitié du xvi^e siècle et dans la première moitié du xvii^e où elle a formé Corneille; l'influence de l'Angleterre au xviii^e siècle sur Voltaire, sur la philosophie, sur les sciences et sur l'éloquence politique; l'influence de l'Allemagne enfin sur le mouvement littéraire et philosophique du xix^e siècle? Vous serait-il plus aisé de comprendre l'histoire des lettres en Europe sans connaître l'influence du siècle de Louis XIV d'un côté, de la Révolution française de l'autre, sur les peuples du Nord et du Midi ?

„ Selon leur nature, ces peuples agissent tour à tour sur l'art ou sur la pensée. L'art domine là où la pensée n'est pas libre. L'Italie, favorisée

par son voluptueux et brillant climat, ne cherche, dans les lettres comme dans les arts, que la beauté, la beauté antique qu'elle répand sur les conceptions du moyen âge; plus tard, vide de pensée, son art dégénère en mollesse, en afféterie et en clinquant. L'Espagne, qui veut être elle-même, cultive l'art en s'inspirant de ses traditions nationales, et quand le fond s'épuise, le style, faute d'inspiration nouvelle, se pare d'antithèses et se gonfle d'hyperboles pour dissimuler la pénurie et l'inanité de la pensée. La France, un moment engouée de ces vices de décadence, cherche dans l'étude de l'antiquité classique la perfection de la forme sur un fond d'idées générales où se retrouve le bon sens de l'humanité. Elle semble par sa nature expansive et son esprit vulgarisateur se faire le missionnaire de la pensée et met en circulation, en la frappant à son coin, la menue monnaie du génie. Au ^{xvii}^e siècle déjà, Descartes découvre les secrets de la philosophie et donne le signal de l'émancipation de la raison. L'Angleterre, fière de sa liberté de penser où la pousse l'orgueil de ses libertés politiques, l'orgueil de la science et l'orgueil de sa race, l'Angleterre s'élève ou s'abaisse à toutes les audaces de l'esprit et entraîne la France insouciante et légère dans un courant qui aboutira à la révolution française. L'Allemagne, pays des penseurs solitaires que rien n'arrête tant qu'ils n'ont point creusé dans toutes ses profondeurs le sol des idées, l'Allemagne, sortant des ruines accumulées par la guerre de Trente ans, suit la double impulsion de la France et de l'Angleterre, et renouvelle avec elles le monde de l'intelligence, en s'assimilant dans la philosophie, dans la science et dans l'art toutes les conquêtes de l'étranger.

„ L'Allemagne, messieurs, s'est recueillie et a pensé longtemps avant d'agir, et c'est pour avoir été grande par la pensée qu'elle est devenue grande par l'action. Ceci n'est pas un fait isolé : partout le même phénomène s'observe. Pour combien ne faut-il pas compter la littérature dans la grandeur de l'Italie au siècle des Médicis; dans la grandeur de l'Espagne au temps d'Isabelle la Catholique et de Charles-Quint; dans la grandeur de la France au siècle de Louis XIV !

„ Messieurs, si telle est la puissance des lettres, tous les peuples n'ont-ils pas intérêt à s'étudier l'un l'autre pour agrandir leurs connaissances, pour élargir leur esprit, pour faire disparaître les préjugés de parti, d'école et de race, pour établir enfin une véritable confraternité internationale? Sachons admirer avec une impartialité sereine toutes les gloires de la pensée, et ayons assez de foi dans la vérité pour ne point douter de son triomphe. Faisons comme ce grand esprit, le plus universel du monde moderne, et universel en raison de son impartialité même, faisons comme Goëthe, étudions l'art et l'inspiration de tous les peuples. En contemplant les monuments de la pensée des peuples créateurs, nos lumières s'accroîtront et notre âme s'élèvera à la mesure des forces de l'esprit humain. Dût-on ne recueillir pour fruit de ses investigations que la conscience du génie différent des pays et des littératures, on saurait

du moins, par la nature du sol, quelle semence d'idées il faut confier à la terre pour faire lever les moissons de l'intelligence.

„ Mais j'entends une objection et je dois y répondre. Ce patriotisme cosmopolite, qui nous fait vivre en esprit avec tous les peuples, n'affaiblira-t-il pas le sentiment et l'amour de la patrie? On reproche à Göthe de s'être trop désintéressé des affaires de son pays au temps de l'invasion française, et Lamartine, dans un moment d'effusion humanitaire, s'est écrié :

„ Nations! mot pompeux pour dire barbarie!

„ L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?

„ Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :

„ L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,

„ La fraternité n'en a pas „.

„ C'est une généreuse pensée. Oui, sans doute, il faut tendre à la fraternité des peuples. C'est là que doivent aboutir tous les progrès de la civilisation : le libre échange des produits de l'industrie a pour corollaire le libre échange des idées. Les forces de la nature : l'électricité, la vapeur, qui n'ont pas encore dit leur dernier mot, n'ont été mises au service de l'homme que pour relier entre eux tous les peuples en abaissant les barrières des nations. Mais le cœur de l'homme a beau s'étendre pour embrasser d'une étreinte idéale l'humanité tout entière, il aime avant tout ce qui lui appartient : sa famille, le lieu qu'il habite, le sol qui le nourrit, le soleil qui l'éclaire, la société qui le protège. Eh bien, c'est de cela que se compose la patrie, et c'est pour elle que l'on vit et que l'on meurt, parce que c'est en elle que l'on doit vivre et mourir. Là est le secret de ce mystère qui sépare les agglomérations d'hommes en différents peuples, en pays divers, en nationalités distinctes. J'ajouterai que, de même que chaque individu a sa mission à remplir ici bas, chaque peuple aussi a la sienne. Nul n'en doute, après avoir attentivement suivi la marche providentielle des événements de l'histoire. Ainsi l'a voulu l'Ordonnateur des choses qui a mis le monde physique et le monde moral en harmonie avec nos instincts, faisant de cette loi la première condition de la vie et la base de tout progrès dans le développement de notre nature. C'est en vain que celui qui n'aimerait ni sa famille, ni sa patrie, ce complément de la famille, prétendrait aimer l'humanité : la fraternité sur ses lèvres ne serait qu'un mot sonore et vide, un de ces mots que les meneurs du peuple font servir de porte-voix à leur ambition. Pour aimer les hommes en frères, il nous faut aimer d'abord ceux qui sont nos frères par le sang, puis ceux qui sont nos frères par communauté de pays, de climat, de mœurs, de lois, de croyances. Alors, mais alors seulement, le sentiment de la fraternité greffé sur le double amour de la famille et de la patrie, alimenté par la religion qui relie les hommes entre eux dans l'adoration du même Dieu, appuyé sur le triomphe universel de la liberté sincère, de cette liberté indissolublement unie à l'autorité dont la Belgique présente au monde

le magnifique et glorieux spectacle, le sentiment de la fraternité pourra créer la solidarité des peuples.

„ Hâtons, messieurs, hâtons ce grand résultat par l'étude des langues et des littératures de l'Europe. Plus on connaîtra les langues qui se parlent dans le monde, plus on apprendra à goûter les chefs-d'œuvre des nations étrangères, plus les hommes apprendront à se connaître, à se comprendre et à s'aimer. Étudions les gloires de l'esprit en nous transportant dans ce domaine idéal qui échappe par sa nature à toute controverse, à toute question irritante et où tous les esprits élevés et tous les nobles cœurs se rencontrent sur un terrain commun et dans un sentiment unanime : l'étude et la contemplation du beau.

„ Au sein des pénibles labeurs, des souffrances et des désillusions de la vie, au milieu des agitations qui passent et des luttes stériles où les caractères se rapetissent et où les esprits s'épuisent, allons nous abreuver souvent à ces sources intarissables et toujours jaillissantes où les âmes se retrempent dans les inspirations de l'art, de la science, de la vertu, du génie, à cette fontaine de Jouvence qui descend des collines éternelles. „

De nombreux applaudissements ont interrompu à diverses reprises ce discours, si remarquable par l'élévation des pensées, l'élégance et la noblesse du style.

L'arrivée du Roi a été annoncée vers onze heures trois quarts, au moment même où M. Loise terminait la lecture de son discours. Le bureau était allé recevoir Sa Majesté, qui a fait son entrée aux accents de la *Brabançonne* et au milieu des applaudissements du nombreux public qui se pressait dans la salle.

Le Roi était accompagné de MM. les généraux de Liem et Dupont, de M. le colonel baron Prisse et de MM. les capitaines baron Lunden, chef du département du grand écuyer, et Van Rode, officier d'ordonnance.

Le Roi ayant pris place dans la tribune qui lui était réservée, M. Greyson, chef de la division de l'enseignement moyen, a proclamé les noms des lauréats, qui sont venus recevoir leurs récompenses des mains des membres du bureau.

M. le ministre de l'intérieur a présenté à Sa Majesté les lauréats des prix d'honneur.

Le Roi leur a gracieusement remis de sa main, aux applaudissements de l'assemblée, les récompenses qui leur étaient accordées, en leur adressant des paroles de sympathie et d'encouragement.

Sa Majesté a également adressé des félicitations à M. le professeur Loise.

Après la cérémonie, le Roi, vivement acclamé à la sortie, a été reconduit avec le même cérémonial par M. le ministre de l'intérieur et les membres du bureau.

La musique des guides a fait entendre plusieurs morceaux d'harmonie pendant la solennité.

Une compagnie de grenadiers faisait le service d'honneur à l'entrée du Palais-Ducal.

*Examen de gradué.***Pour les Flandres.**

	Élèves. inscrits.	admis.	ajournés.	refusés.	absents.
Séries réunies	93	83	6	2	2

Liège et Limbourg.

Séries réunies	108	91	11	0	6
----------------	-----	----	----	---	---

Namur et Luxembourg.

»	113	86	19	4	4
---	-----	----	----	---	---

Anvers.

1 ^{re} Série	40	38	2	0	0
2 ^e »	47	47	0	0	0

Hainaut.

Série unique	36	31	3	0	2
--------------	----	----	---	---	---

Brabant.

1 ^{re} Série	44	35	9	0	0
2 ^e »	25	18	6	1	0
3 ^e »	5	3	1	0	1

*Examen préalable**à ceux de Candidat-Notaire et de Candidat en Pharmacie.***Pour les deux Flandres.**

Séries réunies	14	9	4	1	0
----------------	----	---	---	---	---

Liège et Limbourg.

»	34	22	2	5	5
---	----	----	---	---	---

Namur et Luxembourg.

»	12	8	2	1	1
---	----	---	---	---	---

Anvers.

1 ^{re} Série	13	13	0	0	0
2 ^e »	6	4	1	1	0

Hainaut.

Série unique	17	11	5	1	0
--------------	----	----	---	---	---

Brabant.

1 ^{re} Série	6	5	1	0	0
2 ^e »	4	4	0	0	0

*Examen supplémentaire préalable à ceux de Gradué en Lettres.***Pour les deux Flandres.**

2	2	0	0	0
---	---	---	---	---

Liège et Limbourg.

7	6	1	0	0
---	---	---	---	---

*Examen supplémentaire préalable à ceux de Candidat-Notaire et de Candidat en Pharmacie.***Pour les deux Flandres.**

2	2	0	0	0
---	---	---	---	---

Liège et Limbourg.

17	10	5	0	2
----	----	---	---	---

Namur et Luxembourg.

2	2	0	0	0
---	---	---	---	---

Hainaut.

9	5	1	3	0
---	---	---	---	---

Brabant.

23	17	6	0	0
----	----	---	---	---

Voici un fait bien rare dans les annales de l'instruction publique et digne d'être recommandé à l'attention du gouvernement.

M. Van Hollebeke, professeur au collège communal d'Ypres, vient de célébrer le 50^e anniversaire de son entrée en fonctions.

Nous apprenons avec plaisir que tous les professeurs du collège et de l'école moyenne, ainsi que les nombreux élèves de ces établissements, se sont associés aux démonstrations sympathiques dont ce vétéran de l'enseignement a été l'objet.

Un magnifique portrait lui a été offert, à cette occasion, par ses collègues.

La fête s'est terminée par un banquet.

Un détail intéressant, c'est que M. Van Hollebeke, malgré ses cinquante années d'une vie laborieuse, possède une santé robuste et un zèle infatigable qui promettent encore de longs et excellents services dans l'enseignement public.

— Les examens d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur ont fourni, cette année, les résultats suivants :

MM. D. Demoor, de Gand, Fr. Van Veerdeghe, de la même ville, et A. Argenot, de Tongres, ont été proclamés aspirants-professeurs agrégés,

après une épreuve subie par le premier avec grande distinction, par les deux autres avec distinction.

Le diplôme de professeur agrégé a été obtenu par M. *P. Frederiq* de Gand avec grande distinction, par M. *O. Wanten* avec distinction et par M. *Katoers* de Verviers d'une manière satisfaisante.

— MM. *J. B. Klock* d'Ettelbruck et *A. Groos* de Luxembourg ont obtenu le diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue allemande. Le même diplôme pour l'enseignement de l'anglais a été accordé à MM. *L. Schoofs* de Saint Josse ten Noode, *J. Anthoenis* d'Audenarde et *Fr. Spyers* de Zevenar. M. Schoofs a subi son examen avec distinction, les autres ont passé d'une manière satisfaisante.

— Le professeur allemand Curtius prépare en ce moment une expédition archéologique en Asie Mineure. Dans cette mission scientifique, il sera accompagné d'un officier de haut rang attaché au corps du génie; et comme il est question d'explorer quelques parties de la côte qui n'ont été que rarement visitées, le gouvernement allemand met à la disposition de M. Curtius une chaloupe canonnière. A cette occasion, le professeur Adler accompagnera aussi l'expédition en qualité d'architecte, pour lever les plans de restauration de l'église des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, dont le sultan fit présent, il y a deux ans, au roi de Prusse.

Le professeur Curtius commencera ses explorations par la plaine de Troie. Il croit pouvoir les terminer dans deux mois.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

AUGUSTE VERLY.

L'enseignement moyen a perdu dans le courant de cette année un de ses membres les plus distingués, et dont le nom serait devenu illustre, si la destinée lui avait laissé le temps de paraître sur la scène de la vie et d'y prendre la parole. Auguste Verly était né à Satom (province de Luxembourg), le 18 juillet 1844. Après d'excellentes études au collège de Virton, il était entré en 1865 à l'École Normale des Humanités, d'où il sortit en 1869, muni du diplôme de professeur agrégé qu'il avait obtenu *avec la plus grande distinction*. Le gouvernement lui confia immédiatement la chaire de 6^e latine à l'Athénée de Namur, mais les fatigues de l'enseignement et le mauvais état de sa santé le contraignirent bientôt à demander un congé provisoire. Il vivait depuis lors avec sa mère, qui l'avait rejoint dès sa sortie de l'École Normale, retiré à Solsinnes près de Namur, au milieu de ses livres et de ses études, lorsqu'il fut inopinément frappé par le plus grand malheur dont l'homme puisse être affligé ici bas. Sa mère, qu'il idolâtrait et qui était sa seule famille au monde — il avait perdu son père tout jeune et n'avait ni frère ni sœur — lui fut enlevée le 9 juin 1870 après une cruelle maladie. Ce fut pour lui un coup mortel. Sa santé, toujours débile, ne fit plus que décliner à partir de ce jour : il avait jusqu'à cette époque nourri le projet de rentrer dans l'enseignement dès que ses forces le lui permettraient : il dut alors renoncer définitivement à ce projet. Cherchant toujours dans l'étude et dans la science des consolations qu'il n'y trouvait point, il se retira à Bruxelles, où il vécut plusieurs mois dans la solitude la plus complète, perdu au milieu de ce désert d'hommes, comme il aimait à dire, lisant, écrivant, pensant, et descendant tous les jours d'un pas cette échelle de la vie qu'il ne devait plus remonter. Les habitués de la Bibliothèque de Bourgogne se rappelleront longtemps un jeune homme pâle, maigre, un peu courbé vers la fin, au front vaste, à la tête

puissante, aux yeux brillants d'un éclat singulier, et dont tout l'extérieur trahissait une pensée profonde et une douleur incurable. Vers la fin de mars 1871, son état empira notablement : il reconnut les signes irrécusables de la phtisie et se tint prêt à la mort, qu'il attendait comme une libératrice. Le printemps, qu'il avait toujours adoré, ne lui apporta pas de soulagement. " C'est la première année de ma vie, je crois, écrivait-il à un ami, où son arrivée ne m'ait causé aucune joie. " Et encore : " Je sais ce que peuvent dire ces symptômes, et " je suis convaincu que je m'en vais, par la voie la plus lente " mais la plus sûre, vers *la vieille ouvreuse du spectacle noir*. " Il y aura bientôt un an que j'ai reçu le coup dont je ne me " relèverai pas. " Ces funestes prévisions ne devaient que trop tôt se réaliser. Le 9 juin 1871, jour anniversaire de la mort de sa mère, il succombait à un désespoir contre lequel il avait lutté courageusement pendant une année. Sa dernière pensée fut pour sa mère, et son dernier soupir fut exhalé sur les lèvres du Christ, auquel il avait été ramené par des souffrances que Dieu seul peut guérir. Il repose aujourd'hui, inconnu et ignoré, dans un coin du cimetière d'Ostende : sa mort, comme sa vie, n'a laissé de traces que dans le cœur de quelques amis, et cet esprit, un des plus grands qui aient paru dans notre pays, n'est encore apprécié et admiré que par un petit nombre de gens qui l'ont vu de près.

Peut-être un jour saura-t-on tout ce qu'il y avait de profond et en même temps de lumineux dans cette magnifique intelligence : les bornes de cette courte notice ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails. Verly étudiait tout, comprenait tout ; il abordait une science après l'autre et, avec un art merveilleux, il savait en tirer immédiatement la substance et la pensée génératrice. Mais rien ne pouvait le remplir : sentant le vide de toute science, son âme s'élevait au dessus de toutes et sa pensée cherchait plus loin et plus haut le mot de l'énigme de la vie. Tout se ramenait pour lui à cette recherche unique : et c'est cette contemplation fine et incessante de l'infini qui l'a tué. Comme tous les grands esprits, il sentait que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans l'amour : et lui, qui avait concentré toute son affection sur sa mère, il avait tout perdu avec elle ; son existence n'était plus rattachée à rien sur la terre.

Montesquieu dit quelque part qu'il n'a jamais eu un chagrin

dont un quart d'heure de lecture ne l'eût guéri. Verly n'était pas de ces heureux. Pourtant il choisissait pour ses lectures habituelles ceux-là qui ont sur les lèvres le miel de la parole humaine : il lisait dans le texte la Bible, Homère, Cervantes, Dante, Rabelais, Shakspeare, Walter Scott : c'étaient là ses compagnons jusque dans les derniers jours de sa vie. Il avait peu écrit, n'ayant pas encore arrêté définitivement sa pensée sur un sujet pour lequel il se sentit apte, et encore a-t-il brûlé peu avant sa mort un certain nombre de pages intimes où son âme s'était exhalée librement. Mais le nombre des notes qu'il avait prises dans le cours de ses lectures et de ses études est prodigieux. Il avait publié aussi, pour les classes, une édition des fables d'Ésope avec un commentaire et un lexique : *la Revue de l'Instruction Publique* en a parlé avec éloge (mars 1871). Il travaillait à une Chrestomathie d'Hérodote, également pour les classes : l'ouvrage était arrivé jusqu'au 7^e livre lorsque l'auteur fut surpris par la mort. Le manuscrit ainsi interrompu a été confié à un de nos plus savants professeurs, qui doit le revoir, l'achever, et le publier sous peu.

Il reste encore de Verly des fragments de poèmes et quelques pages où il avait exposé, pour lui seul, l'ensemble de ses idées sur Dieu et sur l'âme. Ces divers écrits, bien que mutilés et incomplets, peuvent cependant donner une notion assez juste de la nature de ses réflexions. Je me réserve de les faire connaître plus tard aux amis, et à tous ceux qui veulent voir de près le plus grand spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler sur la terre : l'histoire d'une âme, c'est à dire le voyage d'un grand esprit à la recherche du vrai, la lutte d'un noble cœur contre les angoisses de la vie.

GODEFROID KUETH.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Année 1871.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT.

*La question du Grec et la réforme de l'enseignement moyen.
Quelques pièces du procès recueillies et mises en ordre par
Émile de Laveleye, Bruxelles 1869.*

Nous trouvons dans la *Zeitschrift fuer das Gymnasialwesen* qui paraît à Berlin, un compte rendu de la brochure dont nous venons de transcrire le titre. Il est dû à un savant distingué, M. le docteur J. Imelmann. Quoique la question du grec semble aujourd'hui oubliée en Belgique, il n'est peut-être pas sans intérêt pour le corps professoral de savoir ce qu'on pense à l'étranger de la polémique, quelquefois passionnée, qu'elle a soulevée. M. Imelmann, il est vrai, ne discute pas longuement, ni toujours, les opinions défendues de part et d'autre ; il veut surtout les faire connaître en les résumant, et il s'acquitte à merveille de cette tâche. Quelques brèves et incomplètes que soient, à notre point de vue, les observations dont il accompagne son analyse, nous croyons qu'il est du devoir de la *Revue de l'instruction publique* de les faire connaître à ses lecteurs.

Après avoir dit comment le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen fut saisi de la question par M. Pirmez, M. Imelmann ajoute : " Naturellement les velléités réformatrices du ministre firent la plus grande sensation, joyeuse d'un côté, douloureuse de l'autre. C'est le beau privilège des questions d'éducation d'exciter l'intérêt le plus général, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elles soient généralement comprises. L'en-

seignement du grec devint donc, pendant quelque temps, l'objet de discussions très vives de la part du public lettré et illettré, tous les vœux possibles se firent entendre, tous les points de vue imaginables et inimaginables trouvèrent leurs représentants, tous les instincts pédagogiques de l'âme humaine, surtout les instincts anticlassiques, eurent leur expression. Pendant de longs mois les journaux étaient remplis d'arguments pour et contre l'enseignement classique, arguments de toute sorte et de tout calibre, vieux et nouveaux, profonds et superficiels. „

Il fait ensuite l'analyse de tous les articles réunis dans la brochure, en commençant par celui de M. Hennebert, „ qui, avec un grand bonheur et un beau zèle qu'aucune contradiction ne peut affaiblir, se fait le champion des études classiques. Ce n'est assurément pas un hasard que M. Hennebert, qui, soit dit en passant, manie avec une grande habileté l'arme d'une ironie polie, fait décidément plus que M. de Laveleye, l'impression d'argumenter d'après des vues d'ensemble logiquement et historiquement fondées. „ Tout en louant ce premier article, il pense qu'on pourrait peut-être y faire une addition utile. „ Si le ministre belge prend le point de départ de son attaque contre l'éducation classique dans le savoir insuffisant des élèves; si, dans cette polémique, on ne cesse de faire ressortir la disproportion entre les résultats et la dépense de temps et d'efforts, il aurait été utile de montrer plus clairement encore qu'il y a ici incontestablement une conclusion précipitée et fautive. Ou bien les connaissances insuffisantes en grec proviennent des méthodes défectueuses, de la négligence des professeurs ou des élèves, en un mot, d'un mal accidentel, alors il faut le plus vite possible y apporter des remèdes efficaces; ou bien il se montre que les résultats ne paraissent insuffisants que parce qu'on juge au hasard ou qu'on applique une mesure inexacte, alors on peut bien regretter cette insuffisance qui apparaît dans les résultats pour ainsi dire matériels, mais il ne faut pas oublier que ce qui détermine en première ligne le choix des branches de l'enseignement n'est pas du tout le degré de savoir qu'y peut acquérir l'élève, mais le degré d'utilité qu'elles ont pour son éducation intellectuelle et morale. On ne peut pas douter, en lisant la brochure de M. de Laveleye, qu'il n'y ait dans l'instruction classique des Belges certains

défauts (*something rotten*), mais on n'est pas fondé pour cela à demander l'entière transformation de tout l'édifice. Nulle part on ne voit, dans la brochure, d'après quelles règles il faut juger l'habileté des élèves de rhétorique dans la traduction des auteurs anciens; on n'y voit pas ce qu'on doit entendre par ces mots tant de fois répétés " comprendre les auteurs anciens. „ *Aliter Grotius, aliter pueri Terentium legunt*, voilà ce qu'on n'oublie pas chez nous, et nos professeurs ne se laissent pas induire en erreur et ne sont pas du tout découragés par l'absence de résultats brillants, qu'on a remarquée, précisément dans les humanités, à tous les examens de maturité. Le meilleur fruit de l'éducation classique, la chose qui nous importe le plus à nous, repose, malgré tout, en pleine sûreté dans l'âme de l'élève, et se trouve livré à un travail intime, tranquille, pour ainsi dire chimique, par lequel apprendre et lire se change en savoir et penser, pour aboutir à la force de caractère et à la connaissance des côtés les plus sérieux de la vie. Il est d'une pédagogie indiscrete de demander à un jeune élève des fruits tout à fait mûrs. „

M. Imelmann fait ensuite l'analyse de la réplique de M. de Laveleye, et l'accompagne des observations suivantes : " Ces théories étranges donnent le vertige même au lecteur le plus sceptique, et accablent d'un sentiment de malaise celui qui a des convictions et qui est cuirassé contre l'erreur. Il est vrai qu'elles ne sont pas du tout neuves ou inconnues. Partout on trouve des hommes qui préconisent l'énervante manie de lire beaucoup, des avocats de la lecture de traductions. Ce que dit M. de Laveleye n'a qu'un mérite, celui de constater une fois de plus que la connaissance exacte de la jeunesse et de ses besoins est encore peu répandue, et que des hommes intelligents mêmes deviennent quelquefois bien vite étrangers à la vie de l'école et méconnaissent ses nécessités. „

" Un tel plaidoyer, ajoute M. Imelmann, donne beau jeu à M. Hennebert, „ et il continue l'analyse des articles jusqu'au moment où se présente un changement de tactique dans la discussion. " Le raisonnement de M. Hennebert, dit-il alors, doit avoir fait de l'impression sur son adversaire; il semble qu'il se soit fait en lui comme une conversion; du moins dans la manière dont il présente le problème, il y a une assez grande modification de ses idées et de ses exigences. Il est impossible,

dit maintenant M. de Laveleye, de bien apprendre les deux langues classiques, il faut en sacrifier une. Laquelle ? Le plus volontiers le latin. Ses raisons sont délicieuses, qu'on écoute : Le grec est la plus belle des langues.... les Romains ne sont que des barbares mal dégrossis... ils n'ont jamais su se débarrasser de la lourdeur étrusque, de la raideur sabine, de l'emphase italique. Malheureusement nous avons besoin de savoir le latin... La conservation du latin est ainsi commandée par des raisons pratiques, mais M. de Laveleye demande qu'on diminue le temps qu'on y consacre, et qu'on change tout à fait les méthodes.... Le mal se trouve dans les exercices de versification, les traductions écrites, les compositions et les discours latins,.... il faut aussi réduire l'enseignement de la grammaire, et lire beaucoup... »

“ C'est une étrange logique, en vérité, observe M. Imelmann, que celle qui élève le grec jusqu'au ciel pour l'extirper de la terre (aimez-nous moins et laissez-nous la vie, dit l'adversaire); qui, d'un autre côté, conserve le latin pour de bien misérables raisons et avec des regrets non dissimulés, afin de fortifier l'enseignement de cette *langue d'ours mal léchée* (ungeleckte Baerensprache), sans trouver d'autre moyen de la fortifier qu'un changement de méthode ! Il est à peine besoin de faire remarquer que la pédagogie belge, nous pouvons dire la pédagogie française, comprend mal les rapports qu'il doit y avoir entre les deux éléments qui forment l'enseignement classique, l'élément linguistique et l'élément littéraire, la grammaire et la lecture. Il est cependant de toute raison que l'enseignement grammatical, *la seule base solide de toute instruction sérieuse et profonde*, prévaille dans les classes inférieures, et qu'il *partage ensuite l'empire* avec la lecture des auteurs, jusqu'à ce que, à la fin, celle-ci prédomine dans les classes supérieures, où l'intérêt littéraire commence seulement à s'éveiller. La valeur fondamentale et que rien ne peut remplacer, que nous accordons, dans la formation de l'homme, à l'enseignement des langues étrangères en général et des langues latine et grecque en particulier, n'est pas encore appréciée par les Français, malgré la grande estime qu'ils ont pour la philologie allemande ; et même les partisans des humanités classiques qui ont la parole dans notre brochure n'insistent généralement pas assez sur ce point.... Le point de vue purement linguistique venant à

manquer ou n'étant pas apprécié à sa juste valeur, les discussions se meuvent nécessairement sur un terrain peu solide, et c'est ainsi qu'on est conduit inévitablement à faire des raisonnements en l'air et à adresser à l'école des exigences exagérées et malsaines, comme le font M. de Laveleye et ceux qui sont de son avis. „

M. Imelmann cite ensuite comme dignes d'être remarquées deux lettres de M. Y, „ qui, malheureusement est aussi ennemi de la grammaire, mais qui combat avec précision et finesse l'argumentation de M. de Laveleye. „

Nous passons sous silence l'analyse des autres pièces. Elle n'est pas accompagnée de nouvelles réflexions. Disons seulement, pour finir, qu'il y a des extraits nombreux du *rapport de M. de Boe*, „ qui est le morceau principal, la perle de tout le recueil. „

ANALYSE LITTÉRAIRE DU SONGE D'ÉNÉE. (1)

SUJET.

C'était l'heure où des mortels accablés le premier sommeil
S'empare, et, par un don des dieux, dans leurs sens déli-
[cieusement s'insinue.

En songe, voici que, devant mes yeux, le soucieux Hector
Se montre tout grand debout, versant de larges pleurs.
Trainé par un char, comme jadis, et souillé d'une sanglante
Poussière, il avait les pieds gonflés et traversés par une cour-
[roie.

O pitié! quel aspect! Combien il différerait de cet
Hector qui revint couvert des dépouilles d'Achille;
De celui qui lança les flammes troyennes sur les vaisseaux
[des Grecs!

La barbe souillée, les cheveux coagulés par le sang,
De ses blessures il portait les plaies nombreuses dont autour
[des murs

De la patrie il avait été frappé. Alors, pleurant moi-même,
[je me voyais

Interpellant ce héros et lui adressant ces douloureuses paroles :
" O lumière de la Dardanie! O l'espoir le plus assuré des
[Troyens,

" Quels retards t'ont si longtemps retenu? De quel rivage,
[Hector

(1) Nous avons accueilli d'autant plus volontiers les pages qu'on va lire, comme spécimen d'*analyse littéraire*, que les opinions sont très partagées dans ce pays sur la manière la plus convenable de faire ce genre d'exercices.

Nous ne ferons pas moins bon accueil à d'autres exercices analogues, quoique conçus dans un esprit différent.

Il serait même, pensons-nous, hautement désirable qu'un de nos professeurs de littérature voulût étudier théoriquement, dans notre *Revue*, les éléments qui doivent entrer nécessairement dans une bonne analyse littéraire.

(Note de la Rédaction).

„ Tant désiré, reviens-tu? Est-ce toi qu'après un si grand
 „ De funérailles, après les innombrables travaux de Troie et
 „ Nous revoyons dans notre détresse? Quel indigne affront
 „ Ternir la sérénité? D'où viennent les blessures que j'aperçois?
 Mais lui se taisait, ne m'empêchant pas de lui adresser ces
 Puis, du fond de sa poitrine {tirant ces plaintes lamentables :
 " Ah! fuis, fils d'une déesse, s'écrie-t-il, arrache-toi à cet
 „ L'ennemi occupe nos murs! Elle s'écroule de son faite
 „ Pour Priam et la patrie, c'est assez de dévouement! Pergame,
 „ Avait pu te défendre, par lui tu aurais été défendue!
 „ C'est à toi que Troie confie ses autels et ses dieux pénates,
 „ Prends les pour compagnons de tes destins : pour eux, cherche
 „ Immenses que tu élèveras enfin, après avoir de toutes parts
 Il dit, et de ses mains saisissant les bandeaux sacrés et la
 Et le feu perpétuel, il me les apporte du fond du sanctuaire.

I.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE CE MORCEAU.

Ce songe d'Énée qui constitue l'un des passages de l'Énéide les plus admirés des connaisseurs, appartient au genre narratif; c'est une *narration dramatisée* et rendue vivante par la chaleur de l'inspiration, l'adroite disposition des détails et le ton chaud du coloris. Elle a pour *sujet* : " L'apparition d'Hector „ à Énée pour lui conseiller de fuir l'embarquement de Troie, „ en emportant les dieux de la cité natale auxquels, à travers „ les mers, il doit aller chercher une autre patrie. „ L'ordre de fuir avec ses dieux, donné par Hector à Énée, en constitue donc l'idée dominante et en forme la *profonde unité*. Rien ne s'écarte de cette idée fondamentale dans toute la suite du récit

et tout contribue à ses développements ou en dérive naturellement. Mais l'unité sans la *variété* ne produirait que l'ennui et c'est avec un art incomparable que le poète a su accumuler dans un cadre aussi restreint une si grande diversité d'incidents, tous remarquables sous divers rapports, sans en introduire un seul qui ne se rattache directement au sujet. Pas de *digressions*, nulle idée étrangère au fond même de la composition et qui n'aurait pu, dans cette foule de détails, qu'en briser l'admirable unité. On demeure étonné à l'aspect de la *grandeur* de l'idée que Virgile a su imprimer à un simple songe pour lui communiquer aux yeux des Romains un *intérêt* vital et suprême, car il ne s'agit de rien moins que de la nécessité de sauver les emblèmes sacrés auxquels sont attachées les futures destinées de la patrie, maintenant vaincue par les Grecs, pour aller avec eux, à travers les mers, recréer une patrie nouvelle qui dominera bientôt sur tout l'univers et saura venger les Troyens de leur première défaite par l'asservissement des Grecs à leur tour écrasés sous l'énorme poids du colosse Romain. Les *mœurs* des deux personnages mis en scène étaient données par la tradition : la *bravoure patriotique* d'Hector, la *courageuse pitié* d'Énée. Le poète a su tirer de ces mœurs le fond même des deux discours qu'il prête à ses héros et, pour dire plus encore, la couleur générale du petit drame qu'il déroule si habilement sous nos yeux. C'est de ces deux caractères que sont sorties ses plus remarquables inspirations. Enfin le *génie individuel* du poète, si doux, si tendre, si mélancolique, s'y révèle tout entier et, plus que tout le reste encore, contribue à la rare perfection de ce morceau composé avec un *art* si ingénieux, et dont il faut maintenant surprendre tous les secrets dans une analyse plus minutieuse, dans des investigations plus approfondies.

II.

DISSECTION ET LIAISON DES IDÉES OU DES FAITS

Ce récit se compose de cinq parties principales :

La première, qui constitue l'entrée en matière, dépeint d'un trait l'heure où se manifeste l'apparition.

Les trois suivantes forment la texture serrée du corps du récit.

D'abord vient le portrait d'Hector qui devait se détacher

fortement sur le tout, puisque son apparition forme le fond essentiel du songe décrit par le poète. Le héros ne se montre pas à Énée dans tout l'éclat qui l'entourait au jour de sa gloire et de sa prospérité, mais tel qu'il apparut aux Troyens désespérés au moment où sa défaite et sa mort durent causer le plus grand deuil dans la cité, et produire sur Énée, son beau-frère, la plus forte émotion qu'il eût encore ressentie jusque là. Or, c'est de l'intensité même de nos impressions que dépend la fréquence de leur renouvellement dans les replis du cerveau dès que l'âme est agitée, et que dérive la puissance avec laquelle nous en percevons en songe les incohérentes visions.

Les paroles d'Énée à son frère forment le second incident du récit. Oubliant soudainement les images fugitives qui viennent de passer devant ses yeux, comme cela arrive presque toujours dans les rêves, il ne se souvient déjà plus qu'il le revoit tel qu'il apparut à tous ses concitoyens, le jour où il tomba sous la lance d'Achille. Aussi lui demandet-il de quelle régions inconnues il revient enfin pour défendre une ville qui, en son absence, a vu succomber tant de ses héros, a dû se livrer à tant d'épuisants travaux.

Dans une réponse d'une terrible concision, Hector se borne à lui annoncer, en quelques vers d'une incomparable facture, la ruine de tout un peuple, la nécessité de sauver les emblèmes des dieux protecteurs de la cité et de les emporter vers d'autres rivages pour y fonder l'empire qui doit venger un jour les désastres de l'heure présente.

La cinquième partie constitue le dénouement. Virgile nous y montre Hector remettant lui-même ces emblèmes, arrachés aux sanctuaires embrasés, dans les mains d'Énée qu'il a chargé de leur trouver un asile à travers des mers inconnues, sur des rivages inexplorés.

Ce qui nous frappe tout d'abord dans cette division, c'est la judicieuse *proportion* que le poète a su établir entre chacune des parties de son récit. Le portrait d'Hector devait être complet au point de vue de la physionomie générale, pour produire la forte émotion que le poète voulait faire naître dans l'âme d'Énée en en donnant une haute idée à ses lecteurs. Pas une pensée, pas un mot ne pourrait disparaître de ce récit d'une si merveilleuse concision et cependant si rempli, sans le dénaturer. Les deux discours ont un peu moins d'étendue, par ce

que désormais un mot, un trait habilement ménagé doivent suffire à produire tout l'effet désiré. De là cette sobriété qui fait deviner plus de choses qu'elle n'en exprime et se borne à ouvrir aux regards les horizons les plus étendus. C'est ce talent qui caractérise essentiellement les grands et vrais génies. D'un mot, ils font apparaître aux regards un monde entier.

Ces grandes divisions sont rattachées les unes aux autres par des *transitions* qui en unissent étroitement toutes les parties.

Du sommeil d'Énée le poète passe au songe qui vient l'agiter par une simple conjonction, qui suffit amplement ici à relier entre elles les deux idées : “ *Voici* qu'en songe devant mes yeux se montre. „ De la peinture du portrait d'Hector au discours d'Énée, la liaison ne pouvait être aussi simple, et le poète emploie un vers et demi pour l'exprimer : “ Alors pleurant moi-même, il me sembla que j'interpellais ce héros en lui adressant ces douloureuses paroles : „ Le passage du discours d'Hector à celui d'Énée ne pouvait de même être amené que par une explication nouvelle. “ Son silence ne m'empêchait pas de continuer à lui adresser ces vaines questions ; mais lui, tirant de sa poitrine ces plaintes lamentables, s'écria : „ Les deux mots : “ *Il dit et* de ses mains apporte „ relie le dénouement au lamentable discours de la victime d'Achille.

Quant aux idées leur *enchaînement* est parfait, car elles sortent naturellement l'une de l'autre comme la gerbe de lumière s'échappe du foyer qui l'engendre.

La peinture du temps du sommeil amène l'idée du songe, qui lui-même offre aux regards d'Énée l'image d'Hector dont le déplorable état provoque l'anxieuse pitié d'Énée et le porte à se demander d'où son beau-frère peut revenir dans une semblable détresse. Il lui demande si c'est dans cet excès d'accablement, déchiré, percé, navré, qu'il revient sauver la patrie. Mais Hector lui dévoile une détresse plus grande encore que celle de ses malheurs, celle de la ruine de cette patrie pour laquelle Énée implore son secours et lui ordonne de fuir cette ville qui s'effondre pour aller fonder un nouvel empire avec l'aide des Dieux dont il lui apporte les emblèmes. Tout se suit, tout se lie, tout s'enchaîne donc avec la plus admirable perfection dans cet étonnant petit drame, où tout vit, tout parle, tout émeut.

(*La suite prochainement.*)

LETTRES ET SCIENCES.

NATURE, UTILITÉ, MORALITÉ DE LA POÉSIE.

(Suite.)

II.

UTILITÉ DE LA POÉSIE.

I. Le poète peut-il jamais se proposer pour but l'enseignement direct, en donnant de *savantes leçons*, comme le veut Boileau, en exposant les règles de la morale, les *choses utiles à la vie*, comme le prétend Horace, enfin en revêtant les *pensées humaines* des formes les plus sublimes, comme l'entend Lamartine?

“ Jamais, répond de Barante, le poète ne saurait se proposer pour but un résultat utilitaire par voie d'exposition de préceptes. Rien ne dessèche davantage l'imagination que de lui donner pour objet de ses enthousiasmes ce qu'il y a de plus antipathique à l'exaltation. Quand la poésie se propose d'être utile, elle contracte sous l'influence de cette préoccupation une froideur glaciale et perd la merveilleuse puissance d'émotionner qui en constitue l'essence. La poésie ne professe pas, n'enseigne pas. Son but unique doit être d'agir sur l'âme, de l'impressionner, de la ravir, de la charmer. „

En effet, d'après ce que nous avons dit précédemment, le but du poète n'est ni d'étendre le cercle de la pensée humaine, ni d'exprimer, sous une forme plus ou moins brillante et rythmée, les données de la science quelles qu'elles soient.

“ Le luth docile qu'anime le souffle de la brise, dit Alfred Michiels, ne saurait rendre les mêmes services que la pioche creusant le sein de la terre et brisant le roc sous ses coups redoublés. Un attrait exclusif entraîne le poète à la recherche de tout ce qui peut émotionner, soit dans le monde, soit dans la science ou l'art, mais surtout dans le cœur humain. Ce qu'il chante de préférence à toute autre chose, c'est l'infinie variété des sentiments de l'âme humaine, ce sont les délices ou les ordures qui la ravissent ou la déchirent. Là se trouve son vrai,

son profond domaine. Echo de toutes les passions de son époque, il les entend retentir en lui, il s'éprend d'amour ou de haine pour tout ce qu'elles enfantent et célèbre ou maudit pour faire partager aux autres son amour ou ses haines. C'est ainsi que le domaine entier de la littérature se divise en deux grandes catégories : l'expression de la connaissance pure qui est la science, l'expression des émotions de l'âme qui est la poésie, et, comme dans les livres les deux choses peuvent se confondre ainsi que dans la vie, il y a peu d'ouvrages, en dehors des sciences exactes, où il n'entre pas de poésie, et peu de poèmes où ne se retrouve pas ce qui, dans les sciences, est susceptible de provoquer en nous une impression profonde, ne fût-ce que celle de l'admiration, la moins émouvante, la plus sereine de toutes. Mais poésie et science n'en restent pas moins choses complètement distinctes, essentiellement différentes ; la première enseigne, la seconde émeut. Aussi les poètes qui ont prétendu enseigner n'ont-ils jamais atteint à la hauteur de ceux qui dans l'art n'ont vu que l'art, comme Homère et Shakespeare. Dans Voltaire, la manie de dogmatiser substitue perpétuellement la déclamation au sentiment, efface les couleurs locales et détruit la vérité des caractères. Les maximes, moins nombreuses dans Corneille, y produisent de même un effet analogue. Les phrases sentencieuses tombent sur la tête du spectateur comme une pluie d'hiver et lui rappellent intempestivement qu'on se propose de l'instruire, quand il ne demandait qu'à être impressionné. »

On peut en conclure que le plus grand poète sera celui qui saura peindre le plus parfaitement ses émotions personnelles. Toute image, toute opinion, tout sentiment pris ailleurs qu'en nous-mêmes ressemble aux fleurs des herbiers. C'est un pâle squelette, non la jeune fille pleine de fraîcheur et de grâce ; c'est un vase plein de lie, non la coupe magique d'où la vie s'épanche à torrents. Les poètes vraiment universels, comme Shakespeare, seront ceux qui auront été le plus diversement et le plus énergiquement impressionnés.

II. S'ensuit-il que la poésie, par cela qu'elle ne saurait avoir pour but d'enseigner *ce qui est utile*, n'ait aucune utilité ? S'il en était ainsi, l'humanité, dans tous les âges et tous les temps, aurait montré une bien étrange aberration, en en faisant un plus grand cas que des arts et des sciences, même les plus utiles.

Mais n'eût-elle d'autre utilité que celle d'enchanter notre vie si pleine de deuil, de soucis, de trouble, d'inquiétudes, de douleurs, de peines, d'angoisses et de déboires de tout genre, qu'elle mériterait déjà d'occuper la première place. Si nous sommes joyeux, heureux, la poésie, par ses attrait, ajoute à notre félicité. Si la douleur nous accable, si nous gémissons isolés, si nos amis nous trahissent, si les hommes nous trompent, elle est là, merveilleuse enchanteresse, nous étalant ses spectacles pour nous faire oublier la railleuse réalité qui nous écrase, tuer les heures qui nous torturent et, dans nos maux les plus cruels, nous faire encore éprouver les plus pures, les plus délicieuses jouissances.

“ C'est qu'il est de la nature même des œuvres d'imagination, dit Alfred Michiels, d'exercer sur nos âmes cet étonnant et puissant empire. Comme elles sont un reflet du monde et un tableau de la vie, on y retrouve tout ce qu'on admire dans l'univers depuis la grâce des fleurs jusqu'aux splendeurs des nuits étoilées; on y voit frémir, combattre, s'éteindre, s'exalter et mourir les diverses passions qui agitent le cœur de l'homme. Nous en éprouvons des émotions analogues à celles que nous ressentirions en face de la réalité et qui nous impressionnent même plus agréablement, parce qu'affaiblies sous le rapport de la crudité, souvent désordonnée, de la vie pratique, elles nous apparaissent idéalisées par l'adresse et le pouvoir du génie créateur. Elles forment donc à la fois un supplément et une continuation de l'existence réelle, en nous apportant dans le calme et la retraite, les tableaux de toutes les péripéties d'une aventureuse destinée. Immobile, étendu sous une voûte de chèvre-feuille et de clématite, ou sous les branches ombreuses des hêtres et des tilleuls, on foule avec l'ambitieux les tapis des cours, on tremble avec le matelot sur les mers écumantes, on aspire avec le soldat l'odeur de la poudre, on s'arme de courage avec l'innocent traîné à l'échafaud. Toutes les joies, toutes les douleurs nous saisissent; mais les douleurs transformées par la muse deviennent des jouissances et les larmes mouillent la paupière comme une rosée divine. ”

III. Mais si la poésie n'a pas pour objet l'enseignement direct et didactique, il faut bien se garder de croire qu'elle n'apprenne rien, car elle est la première et la plus élevée des sciences, la plus indispensable à la vie, la plus séduisante que puisse cul-

tiver le genre humain et la plus accessible à l'universalité des hommes, parcequ'elle n'est autre que la science de l'homme lui-même. Écoutons M. Lemer cier développer cette thèse avec l'admirable talent qui le caractérise :

“ De toutes les connaissances dont l'homme est surtout avide, la plus nécessaire, celle que sa curiosité poursuit avec le plus d'ardeur, c'est la connaissance de l'homme. Le désir qu'il ressent de se pénétrer lui-même a le plus exercé son génie. Le soin de sa conservation et l'intérêt de ses plaisirs le portent à tourner des regards attentifs sur ses semblables pour arriver à se mieux connaître. Il considère leurs passions pour les comparer aux siennes. Les intimes analogies de sa personnalité avec toutes les autres individualités de l'espèce humaine, lui révèlent que pour bien savoir ce qu'il est, il faut qu'il sache de même ce qu'ils sont. De tous les beaux arts quel sera donc pour lui le plus éminent? Celui qui lui révélera le mieux le cœur humain. Quelle sera la science qui piquera le plus énergiquement sa curiosité, qui lui offrira le plus constant, le plus irrésistible attrait? Celle qui étalera sous ses yeux tous les secrets, toutes les joies et toutes les douleurs, toutes les beautés et toutes les infirmités de l'âme humaine sous les couleurs les plus propres à ébranler son être jusque dans ses plus intimes profondeurs. C'est parceque la poésie est cette interprète, que l'homme l'élève dans sa pensée au-dessus de toutes les autres sciences auxquelles elle est encore supérieure par tous les agréments qui en font le charme. Ce qui constitue son éminence et l'élève de même au-dessus de tous les arts, c'est qu'elle représente non seulement les formes, qu'elle peint jusqu'aux ébranlements intimes dénués de toute forme et de tout son, jusqu'aux pensées et aux sentiments, point culminant où les arts plastiques ne sauraient atteindre. Elle développe nos idées spéculatives sous les images les plus impressionnantes, elle dissèque jusqu'aux plus secrètes émotions du cœur avec une pénétration qui épouvante, elle peint les fluctuations de la volonté avec une vérité si passionnée que nous en demeurons comme renversés. Fouillant dans toutes ses profondeurs l'intérieur même de l'homme, elle en étale au grand jour tous les mystères. Les ouvrages d'imagination méritent donc, moins que toute autre science, les outrecuidants dédains qu'affectent pour eux les esprits étroits et vulgaires. Ils les méritent d'au-

tant moins que là où les savants ne mettent plus rien, que là où les sciences s'effondrent dans le néant aux dernières limites possibles de l'investigation, l'imagination creuse encore pour pénétrer plus avant et rêve ce qui est, pour reconstituer tout le monde invisible sous le charme des plus éblouissantes images. Ils les méritent d'autant moins que là où le savant est fatalement borné à la réalité implacable, ils nous transportent dans le monde des fictions et des féeries, opposant au monde du vice, du crime, de l'iniquité et des égoïsmes féroces et sanguinaires, le monde idéalisé dans lequel vivent, à côté des êtres de notre monde, des types de loyauté, de courage, de grandeur, de générosité, de probité, de dévouement tels qu'il en existe bien peu sur la terre. „

Cette perfection idéale de la poésie lui donne un nouveau genre d'utilité qui la rend plus instructive que l'histoire même et certainement beaucoup plus utile, comme dit Volney. " C'est que l'histoire ne raconte que ce qui est et les événements réels, dus aux passions, aux convoitises, à tous les égoïsmes humains, offrant un tableau de vices, de crimes, de misères de tout genre, qui n'est guère propre à faire aimer le genre humain, ni à moraliser les individus. Ajoutons que l'histoire ne peint que les événements engendrés par les passions, sans se préoccuper de la peinture de ces passions mêmes, tandis que la poésie n'a qu'elles pour objet, qu'elle les décrit avec tous ces détails circonstanciés qui seuls ont du charme, de l'attrait, un puissant intérêt, et permettent au poète de nous émouvoir en nous faisant aimer ce qui est bien, haïr ce qui est mal, en nous donnant des types de véritable grandeur et, à côté du tableau de ce qui est, celui de ce qui devrait être. „

IV. Mais la poésie n'est-elle donc pas uniquement l'expression de la société dans laquelle elle se produit comme l'a dit de Bonald? On pourrait même dire qu'elle est la photographie de la vie sociale envisagée sous toutes ses faces. Mais, en parlant ainsi, il faut expliquer ce que l'on entend par ces aphorismes dont le caractère absolu a trompé bien des esprits. Plusieurs de ceux qui ont accepté cette énonciation dans toute sa portée philosophique, ont prétendu que les lettres n'étaient plus qu'un simple miroir où venaient se refléter toutes les formes de la vie, se peindre les vivantes images d'une société sur laquelle elles n'avaient nulle action déterminante.

“ Mais la littérature, dit Alfred Michiels, prise dans son ensemble, a une bien autre valeur, elle est la pensée humaine à l'état pur et sans mélange. Or, nulle cause d'impulsion humaine ne possède sur la société tout entière un plus irrésistible pouvoir. „ Ne faire de la littérature qu'un reflet de la société, c'est donc blasphémer. Sans doute les auteurs ne pensent pas seuls ; bien des idées leur viennent du monde qui les entoure ; ils subissent plus au moins profondément toutes les influences de leur siècle ; le sourd instinct des masses les travaille ; mais il est impossible de nier leur action vigoureuse sur les destinées des peuples, leur puissance supérieure à toute autre puissance et qui assure leur éternelle prééminence morale. Rien n'accélère ou ne retarde la marche du progrès comme l'ensemble des produits intellectuels d'une époque, selon leurs tendances civilisatrices ou rétrogrades. C'est la littérature du siècle dernier qui a le plus contribué à la grande commotion de quatre vingt neuf.

Cependant, si au lieu d'appliquer le mot *littérature* à toutes les productions philosophiques, religieuses, historiques, politiques, économiques, d'un siècle, on le restreint au seul mot de *poésie*, on est plus dans le vrai en soutenant que celle-ci est comme la plastique de l'état social d'une époque. Les conceptions les plus brillantes du poète, son idéal le plus pur sont formés de la même substance que l'univers contemporain qu'il peint pour le faire haïr ou le faire aimer, selon qu'il l'aime ou le hait lui-même. Mais par cette tendance même, il peut produire une impression sur les âmes de ses lecteurs qui les porte à se complaire dans certains sentiments, à prendre les autres en horreur, et à conformer leurs actes à leurs sentiments dans les diverses circonstances de la vie pratique. On comprend par là que l'action de la poésie étant plus universelle, plus diffuse que celle de la science, elle doit nécessairement être aussi infiniment plus puissante. Celle-ci cherchant toujours à élargir le cercle du savoir, modifie sans cesse les opinions en se modifiant elle-même, et transforme graduellement la société en changeant les bases de l'ordre social. Mais son action n'est qu'en raison de sa vulgarisation et cette vulgarisation ne se fait ordinairement, d'une manière large et puissante, qu'après que le poète a peint l'effet produit sur lui par les résultats obtenus. Quand il les a célébrés dans ses vers brûlants et passionnés,

qu'il les a vilipendés dans ses sarcasmes enfiellés, on a honte de ne pas connaître ce dont tout le monde parle et la diffusion des nouvelles découvertes se fait avec une étonnante rapidité. Le poète devient ainsi un des stimulants les plus actifs du progrès ou un des obstacles qui l'entravent le plus énergiquement. Le religion, qui est une poésie symbolique, peut seule passionner ainsi les esprits pour les pousser ou les arrêter dans la voie des développements sociaux.

Et qu'on fasse bien attention que, quand nous parlons de poésie, nous n'entendons pas seulement celle des œuvres exclusivement poétiques, car dès que l'orateur, le philosophe, le politique, l'économiste, l'avocat, quittent le langage du raisonnement pour exprimer l'émotion que leur sujet produit sur leur âme dans des élans embrasés et pathétiques, ils cessent de faire de la science pour devenir poètes et passionner les autres en faveur de l'objet qui les inflamme, de toute l'ardeur dont ils sont eux-mêmes pénétrés.

III.

DE LA MORALITÉ DE LA POÉSIE.

Le poète n'ayant pour mission ni la recherche du *vrai*, comme le savant; ni celle de l'*utile*, comme l'industriel, ou le chimiste; ni celle du *bien*, comme le moraliste, sa tâche ne consistera pas à nous enseigner soit la science, soit l'industrie, soit la vertu, mais à nous peindre l'idéal et c'est dans cette peinture que consistera la moralité de son art. Car, s'il est vrai que la réalité ne suffise pas à l'homme, il faut que l'imagination y supplée et le satisfasse dans sa tendance à s'occuper de l'idéal. Nous voulons y retrouver toutes les illusions nobles et agréables dont la réalité est dépourvue; nous désirons éprouver les sentiments de l'admiration, de la pitié, de la sympathie pour tout ce qui est beau et bon, de l'antipathie pour tout ce qui est laid ou méchant; notre âme paraît soulagée en s'intéressant aux aventures d'un héros ou d'une héroïne qu'elle aime, en abhorrant les caractères vils et pervers qui compromettent le bonheur et la destinée des innocents. Sans rien enseigner d'une manière directe, la poésie peut donc avoir une mission hautement moralisatrice, rien qu'en peignant le cœur humain avec tous ses héroïsmes et toutes ses bassesses, de manière à nous rendre les premiers sympathiques et à nous inspirer une invincible

répulsion pour les secondes. Ce n'est donc pas du dénouement où l'on verra le vice puni et la vertu récompensée que doit sortir la leçon morale, au contraire, plus la vertu aura été opprimée, plus le vice ou le crime auront été constamment victorieux, plus sera grande notre pitié pour les victimes, notre haine pour les oppresseurs et la moralité sortira de l'émotion même que la description des passions aura produite en nous. Si le poète nous charme par la peinture du mal, nous fait aimer les caractères vicieux et pervers, il est funeste; s'il sait nous les rendre odieux en les peignant sous leur vrai jour, il est éminemment moralisateur. Il en sera de même s'il vous plaît en peignant tout ce qui est noble, dévoué, héroïque et digne de la sympathie du cœur humain.

Nous ne pouvons mieux achever de faire comprendre notre pensée qu'en citant ces admirables paroles d'Alfred Michiels :

“ Le monde social a pour base un ensemble de conventions. Partout la politesse et la prudence refoulent la vérité dans les cœurs. Les caprices de la naissance déterminent non seulement le sort des individus, mais leurs droits, les sentiments qu'ils peuvent se permettre, les égards qu'ils ont le pouvoir d'exiger. Vertu, vérité, justice, travail, inspiration, beauté, jeunesse, profond savoir, talent hors ligne, tout fléchit devant le prestige de la fortune. En face de ce renversement scandaleux de l'ordre équitable, notre intelligence se révolte et fait bouillonner le sang dans nos veines. Que pouvons-nous néanmoins contre cette situation fatale? Est-il en notre pouvoir de transformer d'un coup de baguette de fée le déplorable état social qui nous enserre? Non. La chose est au-dessus des forces de ceux qui la subissent et les téméraires qui osent tenter cette réformation périssent écrasés sous le poids du fardeau qui les broie. On reconnaît, dans la suite, que les Gracques que l'on a brutalement assassinés eussent sauvé Rome, si Rome eût pu être sauvée. On adore comme Dieu celui qu'on égorge comme réformateur. Dans tous les temps, on a proscrit, honni, supplicié les censeurs, les régénérateurs, les émancipateurs du genre humain.

“ En présence d'un tel état de choses, l'homme sage étouffe peu-à-peu la voix qui proteste au fond de sa conscience. Mais se résignera-t-il complètement à subir ce qu'il ne peut détruire? L'âme que nulle puissance mortelle ne saurait atteindre, qui,

dans son for intérieur, peut braver les tyrannies, haïr les violences, abhorrer les iniquités, fléchira-t-elle sous la compression de la force brutale ? Oh ! que non pas ! Ne pouvant transformer le monde des implacables réalités, elle s'attachera avec d'autant plus d'emportement au monde des illusions idéales ; elle l'étreindra avec le spasme convulsif d'un amour malheureux. Elle veut que l'image de ses désirs la dédommage du tableau douloureux de la vie qui l'entoure. Elle sent, elle aime, elle vit dans ce monde éblouissant de la fiction et du rêve. Elle aime le rhapsode, le dramaturge, le romancier qui lui offrent, dans un langage harmonieux, la riante perspective de son idéal.

“ Au moins dans cet univers fictif, la vertu, le bon sens, l'équité peuvent régner sans partage. Le fourbe victorieux y reste méprisable, l'indigent honnête y conserve toute sa grandeur morale. Au lieu de se concentrer sur l'homme heureux se pavanant dans les brillantes positions qui sont l'éternel objet de l'idolâtrie humaine, l'intérêt ne se porte plus que sur de nobles caractères. L'esprit goûte un intime plaisir ; il voit tous ses rêves reprendre une forme ; il tressaille en contemplant toutes ses idées généreuses tour à tour incarnées dans des acteurs magnanimes. Ceci n'est qu'une illusion sans doute ; mais elle est si vive, elle est si douce et si sérieuse qu'elle l'émeut jusque dans ses profondeurs. Il la regarde se déployer devant lui, comme un divin spectacle, et c'est précisément en ceci que consiste la moralité de l'art. „

En effet, l'homme ne pouvant atteindre la perfection qu'en observant les lois constitutives de la morale, et celles-ci étant la règle suprême des actes humains, il est clair qu'un poète ne saurait représenter l'idéal de l'action qu'en peignant l'homme vertueux ou l'une de ses vertus héroïques : le dévouement, l'amour, la bravoure, la grandeur d'âme qui brave les tyrans, l'abnégation qui se sacrifie à ses semblables, la force intellectuelle ou morale. Il nous montrera le juste luttant sans faiblir contre un monde ennemi, dédaignant toutes les petites séductions qui entraînent le vulgaire hors des voies du vrai, du bien, du grand et, au milieu des supplices, entonnant fièrement son chant triomphal.

Mais nulle part ces grands caractères ne produiront un plus magique effet que dans le drame. Andromaque, fidèle aux mânes de son époux, vous émeut jusqu'au fond des entrailles. Phèdre succombant à la passion qui l'asservit, au milieu de

tous les déchirements du remords, nous trouble en secouant notre être tout entier. Le roi Lear abandonné de tous les siens, qu'il a comblés de bienfaits et subissant toutes les furies de la tempête, toutes les insanités d'une raison effondrée sous le souffle des plus noires ingratitude, nous arrache des larmes de compassion et de sympathie. Roméo et Juliette mourant par fidélité à leur tendresse, nous font comprendre toute la grandeur des véritables amours. Auguste pardonnant à Cinna, son assassin, nous jette dans les plus sublimes régions de l'idéal. Polyeucte mourant pour ses convictions, retrempe l'âme humaine dégoûtée des palinodies qui l'entourent. C'est ainsi que la tragédie, dont Horace a surtout pour but de nous donner les règles, devient la plus haute école de morale qui se puisse concevoir.

Contrainte de renfermer la durée de l'action dans les bornes prescrites par le développement d'un seul fait, se passant en une seule séance sous les yeux du spectateur, sans autre ressource que le déploiement des sentiments de chacun des acteurs, elle ne saurait impressionner fortement les masses sans présenter aux regards un de ces types dont la grandeur étonne, dont les infortunes émeuvent, et qui est plus grand que sa destinée. Comme il faut qu'elle attache sans interruption, elle n'y parvient qu'en élevant, en électrisant l'esprit et l'âme de la multitude, par la magnanimité des actions, le pathétique des péripéties, la gradation toujours croissante des intérêts, la magie des couleurs.

Terminons cet article en ajoutant avec un penseur qui nous est souverainement sympathique :

“ Il est vrai que le poète tragique peint aussi les vices et les crimes. Mais c'est plutôt comme un moyen de contraste, un sujet d'épreuve pour la grandeur d'âme persécutée, un objet de mépris et d'horreur pour eux-mêmes, que comme des types susceptibles de nous intéresser. Jamais un poète dramatique n'oserait nous présenter le mal comme un des éléments principaux de sa pièce, car le cœur humain ne pouvant s'intéresser vivement et d'une manière durable qu'aux personnages magnanimes, il échouerait inévitablement. Les scélérats ne peuvent qu'inspirer le dégoût, non l'horreur tragique, et les regards ne peuvent s'arrêter longtemps sur leur face ignoble. „

THIL-LORRAIN,

Directeur de l'école industrielle et littéraire de Verviers.

EXPLICATIONS SUR LES TROIS PREMIERS CHAPITRES DE L'AGRICOLA DE TACITE.

On n'a pas encore pu se mettre d'accord sur le sens des trois premiers chapitres de l'*Agricola*. Peut-être n'y a-t-on pas assez remarqué l'unité de l'ensemble et l'intime liaison de toutes les idées. Ces chapitres forment l'introduction ou la préface d'un ouvrage qui appartient au genre oratoire, plus encore qu'au genre historique, et remplissent la même fonction qu'un exorde dans un discours; ils ne doivent pas seulement avoir un but bien déterminé, mais tout doit concourir à ce but, chaque partie doit se laisser rattacher à l'idée principale. Un détail qui serait étranger à celle-ci se concevrait difficilement dans un auteur aussi soigneux de la composition que Tacite. Il nous semble que le seul moyen de se rendre clairement compte de cette introduction, c'est de reconnaître au livre de Tacite une tendance essentiellement politique, et de n'y voir autre chose qu'une apologie¹ du rôle qu'*Agricola* et l'auteur lui-même ont joué sous Domitien. Alors s'explique facilement cette énergique peinture du despotisme, laquelle remplit presque deux chapitres sur trois; alors aussi, mais alors seulement, se comprend et se justifie la signification que Wex, par un changement de ponctuation, a donnée à *incusaturus*. Wex n'a été approuvé par personne, et il n'y a pas longtemps encore que sa ponctuation a été qua-

¹ Voir *Revue etc.*, du 1 mai 1870, où nous croyons avoir démontré à toute évidence cette thèse, qui peut d'abord paraître choquante. Un professeur de nos amis nous a reproché d'avoir donné de Tacite, comme homme politique, une idée défavorable. Qu'importe, si nous avons dit la vérité? Ce qui contribue à nous rassurer à cet égard, c'est que, deux mois après la publication de notre article, M. Em. Hoffmann, professeur à l'université de Vienne, a fait paraître une dissertation qui, par des voies différentes, arrive aux mêmes conclusions que nous. (*V. Zeitschrift fuer die Oesterreichischen Gymnasien*, 30 juin 1870).

lifiée d'une manière bien sévère ¹. Nous croyons cependant qu'il est seul dans le vrai. Aussi, avant de nous occuper de l'ensemble des trois premiers chapitres, avons-nous besoin d'insister sur ce point, que nous regardons comme très-important. Nous expliquerons en même temps tout le passage, ainsi que tout ce qui s'y rattache, et nous ferons d'autres corrections nécessaires, que Wex n'a point faites.

Voici le texte tel qu'il se trouve dans les éditions les plus récentes : *At nunc narraturo mihi vitam defuncti hominis venia opus fuit ; quam non petissem, incusaturus tam saeva et infesta virtutibus tempora*. II. *Legimus, cum Aruleno Rustico Paetus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse...* ² La phrase *quam non petissem, incusaturus tam saeva et infesta virtutibus tempora* (indulgence que je ne demanderais pas si je voulais accuser des temps si cruels et si ennemis des vertus) présente dans les mots « des temps si cruels » quelque chose de singulièrement vague, qui nous a tout d'abord frappé. Rien n'indique d'une manière assez claire de quels temps l'auteur veut parler. Faut-il s'étonner que les uns aient pensé au règne de Nerva, les autres à celui de Domitien, d'autres encore tout ensemble aux temps de Nerva, de Trajan et de Domitien ? La place que la phrase occupe immédiatement après celle qui commence par *at nunc*, fait d'abord le plus naturellement penser au temps où Tacite écrit ; mais cela est inadmissible. Il peut bien dire, comme il l'a fait au

¹ M. Hubner dit dans un article du *Hermes* : Wexens Interpunction nach incusaturus, welche wenn auch nur auf einen Moment die Moeglichkeit einer Anklage des Agricola von Seiten des Tacitus supponiert, an sich ein Unding.... Cette ponctuation ne doit pas et ne peut pas faire supposer, ne fût-ce qu'un seul instant, la possibilité d'une accusation de Tacite contre son beau-père. Il faudrait donc d'autres arguments pour la rejeter. Plus récemment, M. le professeur Em. Hoffmann a dit : dass diese Satzanordnung bereits von Haase... wegen des sprachwidrigen *tam fuer adeo* zuruckgewiesen worden ist (Zeitschrift fuer die Oesterreichischen gymnasien, livr. du 30 mai 1870). Notre *Revue* du 1 juillet 1868 a donné la preuve évidente que *tam* n'est pas du tout *sprachwidrig*.

² La correction de ces phrases, qui ont tourmenté tous les commentateurs, a déjà été essayée dans cette *Revue*. Si nous y revenons, c'est qu'elle est très-insuffisamment motivée, outre qu'elle peut sembler incomplètement réussie.

commencement du premier chapitre, que son *temps est insouciant du mérite des contemporains, et ne sait pas même les apprécier*, mais il ne peut pas le désigner par l'expression forte de *saeva tempora*. Il serait d'ailleurs en contradiction avec lui-même s'il appelait ici *cruels* des temps qu'un peu plus loin (ch. 3) il nomme *très-heureux, beatissimum seculum*. Si l'on admet au contraire qu'il n'y a que le règne de Domitien qui mérite d'être qualifié aussi sévèrement, *tempora* devra signifier le temps dans lequel nous avons vécu, d'où nous venons de sortir, mais assurément il manque quelque chose à la phrase pour lui faire prendre une signification aussi précise¹. Quoi qu'il en soit, qu'on trouve notre observation fondée ou non, il y a contre ce texte d'autres arguments très-sérieux, que nous allons exposer en examinant les commentaires dont il a été l'objet.

Voici deux commentateurs de grand mérite qui ont pris ce passage en des sens opposés. Kritz, après avoir dit que « des temps si cruels » désignent le règne de Domitien, ajoute : Si Tacite avait voulu critiquer le règne de Domitien, il n'aurait pas eu besoin d'indulgence, car tout le monde aurait avidement lu son livre². Orelli avait déjà dit : Si j'accusais avec plus d'énergie le règne de Domitien, je plairais davantage à la généralité des lecteurs. Cette interprétation est évidemment erronée. Comment l'auteur pourrait-il dire qu'il ne veut pas accuser les temps cruels de Domitien quand, immédiatement après, il se déchaîne contre le tyran ? Ne trouvons-nous pas, dans le second et le troisième chapitre, une critique virulente de cet abrutissant règne de quinze ans et de ses effets désastreux persistant encore sous Nerva et sous Trajan ? En outre, dans les cinq chapitres de la fin, en particulier dans le quarante-quatrième et le quarante-cinquième, Tacite ne dépeint-il pas de nouveau, avec un redoublement de force et une amertume extrême, les cruautés et toutes les misères du despotisme ? Et si nous le voyons même s'arrêter

¹ Nous verrons plus loin ce qui manque.

² Draeger est du même avis : eine Darstellung des politischen Elends unter Domitian wuerde keiner venia beduerfen; et très récemment encore, M. Em. Hoffmann se fait partisan du même sens. (Zeitschr. fuer die Oesterr. Gymn. 1 juin 1870, p. 271.)

sur les sanglantes persécutions *qui suivirent la mort d'Agricola*, et parler de ces jours néfastes où Domitien, « ne laissant plus d'intervalle ni le temps de respirer, mais frappant sans cesse, pour ainsi dire d'un seul coup épuisa la république », ne devons-nous pas avouer que, bien loin de ne pas vouloir critiquer ce règne, il s'ingénie pour le dépeindre avec les couleurs les plus noires ? Son livre est presque autant une violente attaque contre un méchant despote, que l'éloge bien senti d'un honnête homme ; il inspire encore plus de haine contre la tyrannie que d'admiration pour les vertus d'Agricola. Il s'ensuit que, si l'auteur demande de l'indulgence, ce doit être pour une tout autre raison que celle qui est alléguée.

Roth met *ni* devant *incusaturus*, et veut que Tacite ait exprimé une idée diamétralement opposée : j'ai besoin d'indulgence parce que je veux accuser des temps cruels ¹. La manière dont il justifie cette correction est curieuse : Les hommes, dit-il, qui avaient été les instruments de la tyrannie, existaient sans doute encore en grand nombre ; personne n'aurait pu donner une idée *complète* des temps ennemis de la vertu, sans rendre ces hommes *odieux* ; Tacite, qui avait besoin de parler de ces temps, ne voulait pas augmenter les inimitiés, et, par conséquent, il devait rester bien *incomplet*, et c'est pour cela qu'il demande de l'indulgence. Ainsi il a besoin d'indulgence parce que la peinture de la tyrannie est incomplète, et c'est pour ne pas raviver les inimitiés qu'il ne l'a pas complétée ! Il nomme cependant en toutes lettres Carus Métius, Massa Baebius et Messalinus ; a-t-il peur d'exciter les haines contre ces délateurs, leurs familles ou leurs partisans ? En parlant de la mort d'Arulénus et d'Helvidius, ne rend-il pas odieux leurs accusateurs M. Régulus et Publicius Certus, qui, dans ce temps-là même, n'avaient pas perdu leur influence au sénat ? Cela ne prouve-t-il pas que Tacite n'était pas plus disposé à user de ménagements envers des gens pareils que son ami Pline le Jeune, qui

¹ Il s'agit ici de sa traduction (1861). Dans l'édition du texte de 1833, il avait conservé la conjecture de notre Juste-Lipse *ni cursaturus*, aujourd'hui tout à fait abandonnée, non-seulement comme contraire aux manuscrits, mais parce que *cursare tempora* n'est pas du langage de Tacite, comme l'ont prouvé Orelli et, plus récemment, Woelflin.

accusa devant le sénat ce même Publicius Certus¹? Nous venons de voir que l'auteur dit tout ce qu'il faut pour que le monde ait en exécration le nom de Domitien; cela seul suffirait pour appeler la haine publique sur tous les vils instruments de la tyrannie. Devrait-il donc, *pour n'avoir pas besoin d'indulgence*, faire une énumération complète de toutes les iniquités de ce règne, et traduire au tribunal de l'histoire tous les hommes pervers que le despotisme avait suscités? Il nous est impossible de comprendre ce qui pourrait manquer, *au point de vue des haines à soulever*, dans le tableau de la tyrannie de Domitien, comme nous ne pouvons concevoir qu'on attribue à l'historien *des scrupules et des craintes*, après avoir jeté un seul coup d'œil sur la vigoureuse peinture dans laquelle il semble se complaire.

On a essayé plusieurs autres explications, qui ne sont pas plus heureuses ou qui le sont moins encore, s'il est possible². Nous pensons qu'en présence de ces tentatives stériles et du sens forcément indéterminé et obscur que présente la phrase dans sa forme actuelle, il faudra bien à la fin renoncer à donner pour complément à *incusaturus* les mots *tam saeva et tam infesta virtutibus tempora*. Si l'on faisait de ces mots

¹ Pline, ep. IX, 13.

² Voici encore quatre commentateurs qui prennent le passage en des sens opposés. Schneider, qui est partisan de *ni* devant *incusaturus*, dit : Si Tacite sent le besoin de s'excuser, le motif en est dans l'imperfection de son œuvre; s'il invoque l'indulgence, c'est qu'il veut accuser les temps de Domitien; car, lorsqu'on veut accuser sans être soi-même exempt de défauts, on n'a pas seulement besoin de l'indulgence du public, il faut encore la demander (Progr. Cobourg, 1852.). Pfaff rejette *ni*, mais non pas parce que cette particule ne se trouve pas dans les manuscrits : La biographie, dit-il, ne contient pas d'accusations contre Domitien, à moins que toute plainte n'équivaille à une accusation; au contraire, on ne peut méconnaître une certaine retenue, une certaine indulgence, etc. Nous avons vu ce qui en est, et l'on n'a qu'à lire les ch. 2 et 3, et en particulier la fin du 44^e et le 45^e, pour se faire une idée de cette singulière retenue qu'on ose attribuer à l'auteur. Selon Henrichsen, Tacite demande de l'indulgence, parce qu'il veut déjà maintenant, nunc, écrire la vie d'un homme qui vient de mourir, *defuncti* (des Tacitus Agricola, 1858.), tandis que Hofman Peerlkamp pense que c'est parce qu'il écrit *si tarā* la vie d'Agricola, *ditū defuncti*.

une proposition à part en mettant un point après *incusaturus*, on obtiendrait un sens qui pourrait se justifier facilement (*quam non petissem, incusaturus* ¹. *Tam saeva tempora...*; indulgence que je ne demanderais point si je voulais accuser au lieu de louer. Tellement les temps...). Ce nouveau sens est le seul qui établisse une liaison claire et incontestable avec ce qui suit, c'est-à-dire qui amène naturellement le tableau de la tyrannie de Domitien. Mais expliquons, avant tout, la signification et toute l'importance de *incusaturus*.

Pour cela, il nous faut rappeler que Tacite composa son livre sous Nerva, vers la fin de 97, peut-être pendant ou immédiatement après son consulat, afin de justifier la conduite que son beau-père et lui-même avaient tenue sous Domitien, et de montrer que *même sous de méchants princes*, les honnêtes gens peuvent *utilement et glorieusement* servir l'État. On était alors en pleine réaction libérale contre tout ce qui semblait avoir eu des accointances avec le despotisme. Les libéraux avancés cherchaient à se venger de leur longue oppression, et les accusations se multipliaient tellement que Dion Cassius dit que « tous étaient accusés par tous » ². Il arrivait même que des gens modérés regardaient les accusations comme un moyen de *s'élever* ³. Le vieux empereur finit bien par mettre des entraves au déchaînement des haines ⁴, mais il ne pouvait empêcher les récriminations, et longtemps encore les *morts* mêmes n'étaient pas plus épargnés que les vivants ⁵. Comment Agricola aurait-il échappé au blâme, lui qui avait été un des serviteurs les plus obséquieux d'un règne tyrannique ? Nous

¹ *Incusaturus* = *si incusaturus essem*. V. Wex, p. 159 et Kritz.

² Outre ce témoignage, nous pouvons citer celui de Pline : *ac primis quidem diebus reddita libertatis, pro se quisque inimicos suos... postulaverant et oppresserant*, l. IX, ep. 13.

³ *Occiso Domitiano, statui mecum ac deliberavi, esse magnam pulchram-que materiam insectandi nocentes, miseros vindicandi, se PROFERENDI*.

⁴ Dio Cassius, 68.

⁵ Pline loue Claudius Pollion de vanter sans cesse la mémoire de Mucronius Bassus, son bienfaiteur, et d'avoir même écrit sa vie : *pulchrum istud, ajoute-t-il, et raritate ipsa probandum, quum plerique HACTENUS DEFUNCTORUM MEMINERINT, UT QUERANTUR*. VII, 31.

trouvons une preuve évidente des critiques dont il était l'objet dans la fameuse phrase du chapitre 42 : Qu'ils le sachent, ceux qui ont coutume d'admirer ce qui est défendu (l'opposition au pouvoir établi); même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et la soumission et la modération, si l'activité et l'énergie ne viennent à manquer, peuvent arriver à la gloire de ces gens qui, se jetant à travers les précipices, sans aucune utilité pour la république, se sont illustrés par une mort ambitieuse. » Cette sortie violente contre les républicains ne peut se comprendre que si elle sert à repousser leurs attaques contre ceux qui, comme Agricola, avaient cherché à plaire à Domitien et à éviter les persécutions par leur constante obséquiosité.

On comprend ainsi comment, en présence de ces inimitiés politiques, de ces accusations contre les serviteurs du régime tombé, Tacite a pu écrire : « je n'aurais pas besoin d'indulgence, si je voulais accuser. » Rien de mieux justifié que cette phrase, où perce un peu d'amertume et qui peint, par un mot, la position embarrassante où se trouve l'auteur pour faire l'éloge de son beau-père.

Les mots *tam saeva et infesta virtutibus tempora*, dont nous sommes forcé de faire une phrase indépendante, ont soulevé deux questions : *tam* peut-il être mis, au lieu de *adeo*, en tête d'une proposition, et quel verbe faut-il sous-entendre ? Si l'on a douté de la latinité de *tam*, c'est que sans doute on ne connaissait pas d'autre exemple de cet emploi spécial. Il paraît qu'il y a à cet égard une lacune dans les dictionnaires. Quant à Wex, il justifie insuffisamment cet adverbe, en ne citant que des exemples commençant par *tantus*, *tantum*. En voici un qui est tout à fait concluant : *Respondit mihi Fonteius Magnus, unus ex Bithynis, plurimis verbis, paucissimis rebus. Est plerisque Graecorum, ut illi, pro copia volubilitas : TAM longas, TAM que frigidas periodos, uno spiritu, quasi torrente contorquent*¹. C'est donc à tort que *tam* a été suspecté par les uns, et trouvé tout à fait incorrect (*sprachwidrig*) par les autres. Quant à la question de savoir s'il faut *sous-entendre sunt* ou *fuerunt*, nous ne la discuterons pas, parce que nous n'avons besoin ni de l'un

¹ Ep. V, 20.

ni de l'autre ¹; nous avons au contraire besoin de réserver ici une place pour un verbe tout différent, qui se trouve, défiguré, en tête de la phrase suivante.

Nous sommes ainsi amené à nous occuper de *legimus*. Disons tout de suite qu'il est de toute impossibilité de conserver ce verbe à la place où il est. Nous nous en débarrassons en le mettant, légèrement modifié, avec *tempora*, qu'il aura pour complément. Nous avons ainsi, pour faire de *tam saeva... tempora* une phrase à part, une seconde raison très-forte, à laquelle Wex n'a pas pensé. Mais il s'agit avant tout de démontrer l'absolue nécessité de changer et de déplacer *legimus*.

Personne n'a encore su l'expliquer d'une manière plus ou moins satisfaisante. Burnouf pense qu'il doit « sans doute s'entendre des archives publiques ou plutôt des journaux de Rome, *acta diurna*, où ces actes étaient consignés » ². En s'exprimant ainsi, d'après Walch, l'élégant traducteur de Tacite n'a pas soupçonné la véritable difficulté. Elle n'a pas échappé à Roth; il pense que *legimus* est faible et qu'il faudrait plutôt *capitale fuit*, au lieu de *capitale fuisse*. Il cherche cependant à justifier *legimus*, en lui donnant une importance que semble lui prêter sa place en tête de la phrase; le sens serait, selon lui : « On lit encore aujourd'hui dans les archives du Sénat, quoique le Sénat ait fait détruire les monuments, les statues et jusqu'au nom de Domitien; nous lisons encore ce jugement tandis qu'il ne devrait pas se trouver dans les archives. » Dans sa traduction, publiée vingt-sept ans après, Roth est resté fidèle à cette interprétation; il y dit : noch ist zu lesen. Il nous semble à nous que le simple *legimus* ne peut pas renfermer noch, ni surtout tout ce qu'on y rattache. Si Tacite avait voulu exprimer ce sens, il aurait ajouté un ou deux mots, sa concision proverbiale n'allant pas jusqu'à supprimer les termes les plus

¹ Ce ne pourrait être en tout cas *sunt*, comme le veut Wex. Nous avons déjà démontré que les mots *saeva... tempora* ne peuvent pas du tout s'appliquer au temps où Tacite écrit. Ajoutons encore cette raison particulière qu'immédiatement après vient la peinture du despotisme de Domitien, laquelle, pour se rattacher à ce qui précède, ne peut être que l'explication de *saeva... tempora*.

² Le dernier commentateur, M. Draeger, dit également : in der staedischen Zeitung, *acta diurna*.

nécessaires à l'expression de sa pensée ¹. Wex donne une explication différente : l'auteur emploie *legimus*, afin qu'on ne l'accuse pas d'avoir inventé le motif de la condamnation de Sénécion et de Rusticus; il rapporte donc le motif donné par le décret lui-même, tel à peu près qu'il l'a lu dans les *acta diurna*; *legimus* veut donc dire *scriptum legimus his ipsis verbis*. Orelli est d'un tout autre avis. Il ne veut pas qu'on pense au journal de l'empire publié sous Domitien, parce que, selon Dion Cassius, cet empereur défendit de faire mention, dans ce journal, de ceux qu'il avait fait mourir; mais, ajoute Orelli, la cause de la mort a pu être rapportée par le journal aussitôt après l'assassinat de Domitien; rien ne s'oppose même à ce qu'on pense ici aux mémoires et aux lettres que les sénateurs ont pu écrire après la mort du tyran. Le sens serait donc, d'après lui : nous avons lu tous, même ceux qui, dans ce temps là, étaient absents de Rome. Kritz prend, comme Orelli, *legimus* pour un parfait, mais il est d'une autre opinion pour tout le reste : La défense faite aux journaux ne se rapporte, selon lui, qu'à ceux qui s'étaient soulevés en Germanie, et dans *legimus* il y a l'idée que, dans ces temps cruels, de pareils supplices étaient publiés comme des actes ordinaires de l'empire.

Il est inutile de s'arrêter à ces explications. Parmi les sens si divers qu'elles introduisent dans la phrase, aucun ne se trouve naturellement dans *legimus*. Ce verbe, selon nous, est complètement injustifiable, voici pourquoi : En citant des faits qui s'étaient passés moins de quatre ans auparavant, en partie au sein du sénat, en partie en plein forum; dont presque tous les témoins vivaient encore; auxquels lui-même, comme sénateur, avait pris une part douloureuse, Tacite n'a pas pu les présenter comme parvenus à sa connaissance par la lecture, et se servir de « nous lisons » ou « nous avons lu » (car les com-

¹ D'autres commentateurs ont adopté l'explication de Roth, ou s'y sont rencontrés avec lui. Nissen, par exemple, dit : après la mort de Domitien, le Sénat ordonna que tous ses décrets, tous ses ordres seraient regardés comme nonavenus. A quoi bon ? dit Tacite ; on ne peut faire que ces meurtres judiciaires n'aient pas eu lieu, et nous les lisons encore maintenant.

mentateurs ne s'accordent pas même sur le temps du verbe)¹. Il y a plus : au chapitre 45, il dit « c'est nous sénateurs que Sénécion a couvert de son sang innocent », et l'on supporterait ici : *Nous lisons* que Sénécion a été condamné à mourir ?² L'expression serait tout simplement ridicule. Il ne pourrait employer *legimus* en parlant de faits qui venaient de jeter la consternation dans Rome, que pour des raisons particulières, comme, par exemple, la nécessité de rectifier en partie ce qui a été écrit (nous avons lu... mais...), ou bien le besoin d'ajouter une *détermination de temps ou de lieu* ; mais il est clair que le verbe ne peut pas, comme le veulent les commentateurs, exprimer par lui-même cette détermination.

Ainsi, d'un côté, *legimus* est absurde, de l'autre, nous avons besoin d'un verbe pour terminer la phrase précédente, et nous le trouvons dans *legimus* si nous en changeons une seule lettre pour en faire *exegimus*. Ce nouveau verbe convient parfaitement pour le sens, et la forme de la phrase est la même que celle que nous avons trouvée dans Pline : *tam frigidus... periodos... contorquent*. Sous le rapport paléographique, ce changement est moins hardi que plusieurs de ceux qu'on a déjà introduits dans le texte³ ; l'abréviation de *ex*, mal faite par un copiste, et machinalement imitée par un autre, aura pu donner lieu à un *l*, quelle que soit d'ailleurs primitivement la

¹ Voir le commentaire de Hofmann Peerlkamp.

² Tacite, à la mort d'Agricola en 93, était absent de Rome depuis quatre ans ; il ne l'était plus en 94, lorsque Sénécion fut condamné. Il dit au ch. 45 : *Nos Maurici Rusticique visus, nos innocent sanguine Senectio perfudit* ; s'il n'avait pas été présent à la condamnation, s'il n'y avait pas pris part, il n'aurait pas dit *nos* ; il aurait employé une autre tournure pour ne pas assumer cette lourde responsabilité dans un écrit qui tend à expliquer et à justifier toute sa conduite politique.

³ Citons un exemple : Au ch. 16, on lit : *ut suae ejusque injuria ultor* ; de *ejusque* les uns ont fait *exercitusque*, les autres *cujusque*, d'autres encore *quoque* ; M. Nipperdey en fait *quisque*. On trouve aussi au ch. 45 : *jam tum reus erat*, selon le meilleur manuscrit ; ce qui présente un sens impossible. Gronovius en a fait *etiam tum*, et cette leçon a été défendue, dans cette *Revue*, par notre savant collègue, M. Wagener, avec des arguments tellement solides, qu'il est impossible de ne pas l'adopter. M. Draeger vient de s'y rallier dans son édition de 1869.

différence entre les traits de ces lettres ¹. Nous mettons ensuite « capitale fuit » au lieu de « capitale fuisse ». Une fois qu'un copiste avait cru devoir lire *legimus*, ses connaissances grammaticales, quelque légères qu'elles fussent, lui ont aussitôt suggéré *fuisse* au lieu de *fuit*, qui était dans le texte.

Ajoutons une quatrième correction. Elle concerne le parfait *fuit*, dont on ne saurait pas non plus donner une explication tant soit peu satisfaisante. Tacite dit, dans le 1^r chapitre, que, dans l'antiquité, le public accueillait avec bienveillance les biographies des hommes illustres, et il ajoute aussitôt, en opposant son propre temps aux temps anciens : « Mais aujourd'hui, moi, qui me propose de raconter la vie d'un homme qui n'est plus, *venia opus....* ». Évidemment, le sens veut « j'aurai besoin d'indulgence », et non pas « j'ai eu besoin ». C'est ce qui devient encore plus évident, si l'on fait de la phrase deux propositions : « J'ai l'intention de publier la vie d'un homme qui n'est plus, et j'aurai besoin (et non pas *j'ai eu besoin*) de l'indulgence de mes lecteurs ».

Si quelque chose pouvait augmenter nos défiances contre ce *fuit*, ce seraient les interprétations aussi diverses qu'insuffisantes qu'il a provoquées. Schneider prend *narraturo* pour « *quum narraturus essem*, ² afin de le mettre ainsi en rapport avec le temps passé *fuit*, mais cela n'écarte pas du tout la difficulté. Nissen ³ dit que Tacite devait supposer sa demande accordée, avant qu'il se mît à composer son ouvrage, sans quoi il y aurait renoncé ; que, par conséquent, *fuit* se rapporte à la réflexion qu'il fit avant de le commencer. Cela conduit nécessairement à donner à *venia opus fuit* le sens de « j'ai eu besoin de pouvoir compter sur l'indulgence, » sens excellent, mais qui ne se trouve pas dans les mots employés par l'auteur ⁴. Voici l'explication

¹ Le verbe *extigere* se trouve souvent employé dans la prose de l'empire avec le sens qu'il doit avoir ici : *Caesar. exquisitit, qualem Pto dtem supremum noctemque exegisset*. Tac. Ann. III, 16. *Exacto per scelera dte*, id. hist. I, 47. *Quid tilum octoginta anni juvant per inertiam exacti*. Sén. 98. *Tristissimam exegimus noctem*. Pétr. Sat. 115.

² Progr. Cobourg, 1852.

³ Tacitus Agricola.

⁴ Pfaff (exeg. Krit. Bemerk. p. 10, 1867), qui écrit vingt ans après Nissen, dit également que Tacite met « *venia* » en rapport avec sa résolu-

de Kritz : « *fuit*, dit-il dans une note de son édition (1865), *non est aoristus, sed perfectum praesentis*, » en d'autres termes, il faut traduire, non pas par « j'eus besoin, » mais par « j'ai eu besoin, » ce qui n'explique encore rien. Il ajoute que Tacite se sert de ce parfait-présent, *quia totum exordium inde a principio compositum est ad consilium excusandum*, et que le sens est : C'est en demandant de l'indulgence que j'ai dû commencer cet écrit, car j'aurais fait une autre introduction (= *quam non petissem*), si j'avais voulu accuser des temps si cruels. C'est ce qu'il avait déjà exprimé plus clairement, dans un journal philologique, dans les termes suivants : « Par la seule mention qu'il fait, dans le premier chapitre, de l'usage des anciens, il pouvait regarder son entreprise comme excusée; il peut donc écrire *fuit*, parce qu'il vient de parler de cet usage » ¹. Bornons-nous à dire que si l'on regarde à la manière dont le commencement du second chapitre² est opposé à tout le contenu du premier, Tacite, bien loin de penser que l'usage qui a toujours existé doit lui servir d'excuse, exprime au contraire cette idée que, *malgré* l'usage constant des anciens et même *malgré* l'usage de son siècle, il se voit, lui, dans le cas de demander qu'on accueille son livre avec indulgence.

D'autres justifient *fuit* en voulant que l'auteur s'en soit servi comme on se sert des temps passés dans les lettres. Henrichsen, qui les approuve ³, croit ajouter un nouvel argument en disant que, puisque *quam non petissem* suit immédiatement, il faut sous-entendre *petenda* avec *venia*. Traduisant ensuite *veniam petere* par s'excuser, il pense ainsi écarter toute objection contre le parfait du style épistolaire, puisque, du point de vue du lecteur, le fait de s'excuser appartient, comme un fait accompli, au temps passé. Le lecteur, ajoute Henrichsen, pense : Tacite *a dû* s'excuser. Ce raisonnement paraîtra aussi peu satisfaisant que celui qui précède; en outre, il est sans

tion d'écrire, et non pas avec ses futurs lecteurs, *de manière que l'indulgence a dû précéder la composition de l'ouvrage*.

¹ Jahrb. f. Philol. u. Paedag. 1860, p. 616. Fr. Haase émet une opinion semblable dans son édition de Tacite (1856), après avoir dit de Ritter et de Wex que leurs explications sont entièrement manquées.

² Nous commençons le second chapitre à *At nunc*.

³ Des Tacitus Agricola, Altona, 1858, p. 25.

exemple qu'on ait confondu le style épistolaire et le style historique, et introduit dans le second des formes qui sont particulières au premier ¹.

Il serait fastidieux d'examiner toutes les opinions auxquelles a donné lieu cet inexplicable *fuit*; pas une ne soutient la critique. Il faut cependant en citer encore deux, ne fût-ce que parce qu'elles émanent de deux savants distingués. Hofmann Peerkamp, après avoir dit que tout est obscur dans ce passage, le change de la manière suivante : *venia opus fuit* (pour *fuisse*), NI EXCUSARENT TAM SAEVA... TEMPORA. D'après lui, Tacite, en ne faisant l'éloge de son beau-père que quatre ans après sa mort, *aurait eu* besoin de s'excuser, si le despotisme de Domitien ne l'avait pas empêché de le faire plus tôt ². Qu'il nous suffise de constater que le célèbre philologue hollandais, cet esprit si clair et si logique, ne parvient à sauver *fuit* qu'en changeant complètement le texte, avec ce manque de respect qui caractérise ses travaux critiques. A ce prix, la conservation de *fuit* est assurément trop chère. Un éminent professeur de l'université de Berlin, après avoir cherché à prouver que l'*Agricola* est un *éloge funèbre publié en forme de livre*, eine in buchmaessiger Form publicierte laudatio funebris, explique *fuit* de la manière suivante ³ : als Tacitus jene beruehmten Worte schrieb « *at nunc* (jetzt da er die Schrift herausgiebt) *narraturo... venia opus fuit*, » naemlich weil er eine Lichtseite der Domitianischen Zeit darstellen will, so dachte er sich wohl noch in der Situation des Redners vor der Leiche, der mit dem naheliegendsten und nahe unvermeidlichsten aller Gemeinplaetse seinen von Kindespflicht dictierten Panegyricus entschuldigt. Ainsi, pour dire *fuit*, Tacite devait se figurer être encore dans la situation de l'orateur, qui, en présence du corps du défunt, excuse son panégyrique par un lieu commun. Nous avons peur de ne pas bien comprendre, mais cela ne fait-il pas signifier à

¹ Le commentaire le plus récent que nous connaissions, celui de M. Draeger, a cependant adopté cette explication, en disant : « Le parfait, comme dans le style épistolaire, du point de vue du lecteur. »

² On voit que *nunc* prend la signification de « aujourd'hui seulement ». Nissen, au contraire, lui donne celle de « déjà aujourd'hui »; il croit que Tacite *a eu* besoin d'indulgence, parce qu'il écrit *trop tôt*!

³ Dans *Hermes*, 1866.

notre phrase : moi, qui veux *maintenant* raconter la vie d'Agri-
cola, j'ai eu autrefois besoin d'indulgence, quand je prononçais
(en imagination) son éloge funèbre ? Nous disons *en imagina-
tion*, car Tacite n'a jamais prononcé l'oraison funèbre de son
beau-père, et il n'y a même aucune raison de croire qu'il l'ait
jamais écrite; et il se figurerait, quatre ans après la mort d'Agri-
cola, qu'il se trouve devant son corps inanimé, et qu'il excuse
l'éloge funèbre par un lieu commun ! Il nous semble cependant
que c'est pour la *publication* de son livre qu'il demande de
l'indulgence, et qu'il n'a pu faire cette demande pour un fait
imaginaire ¹.

Tous les efforts qu'on a faits pour sauver *fuit* ayant échoué,
il faudra bien voir si ce mot lui-même ne devra pas être changé.
Ce que Tacite a voulu dire ne peut être, comme nous l'avons vu,
que ceci : Mais aujourd'hui, moi, qui me propose de raconter

¹ *Fuit* ne pourrait être conservé que si *venta* signifiait autorisation,
comme quelques-uns l'ont cru. Mais à qui aurait-il demandé cette autori-
sation ? Pas assurément à Domitien, et cela pour une foule de raisons.
Quant à Nerva ou à Trajan, il n'avait pas besoin d'obtenir leur consente-
ment. N'était-il pas permis, sous leur règne, de penser ce qu'on voulait
et de dire ce qu'on pensait, *sentire, quae velis, et, quae sentias, dicere licet* !
Et, du reste, dans tout le livre, il n'y a rien qui eût pu leur déplaire.
Les maximes qui y sont défendues, la soumission au pouvoir établi, qui y
est recommandée, devaient rencontrer l'approbation de tous les empereurs.

Ritter évite la difficulté en faisant signifier à la phrase : Si j'avais
voulu écrire la vie d'Agricola *aussitôt après sa mort*, je n'aurais pu le
faire sans danger pour moi, à moins que je n'eusse d'abord obtenu la permis-
sion de Domitien. Pour avoir ce sens, il fait désigner à *nunc* le règne de
Domitien, prend, avec Bezzemberger, *fuit* pour *fuisset*, et interprète
incursaturus, qu'il met à la place de *incusaturus*, par *quippe qui incur-
sassem sive offendissem*. Ce serait perdre son temps que de s'arrêter à
cela. Disons seulement un mot de *nunc*, parce que d'autres l'ont compris
comme Ritter. Il est impossible que cet adverbe signifie ici essentielle-
ment autre chose qu'au commencement du chap. 3 : *nunc demum redit
antmus*; il est impossible qu'il désigne d'abord le règne de Domitien,
ensuite celui de Nerva. Est-ce que, à quelques lignes de distance, l'au-
teur aurait marqué, par le même mot, des choses aussi différentes ? *Nunc*
ne peut être, dans la première phrase, que le moment où Tacite écrit,
par conséquent le temps après Domitien ; dans la seconde, c'est toujours
le même temps, mais dans la première il est opposé aux temps anciens,
dans la seconde, au règne qui vient de finir avec Domitien.

la vie d'Agricola, j'aurai besoin d'une indulgence que je ne demanderais pas si.... Ce sens peut facilement être obtenu si l'on met *fuerit* au lieu de *fuit* ¹. La correction est une des moins hardies qu'on puisse faire. On sait que *fuerit*, dans les manuscrits, est souvent écrit en abrégé par *fuit* avec une petite spirale sur l'*u*; quoi d'étonnant qu'un copiste inattentif ait mis l'un pour l'autre, en oubliant le signe abrégatif? Pour le sens, on peut comparer ce futur passé mis pour le futur à ceux qui se trouvent à la fin du 3^e chapitre : *hic interim liber.... aut laudatus erit aut excusatus*.

Si l'on admet ces changements, qui se bornent à quelques lettres dans trois mots, le texte ne présente plus aucune difficulté. Le voici : II². At nunc narraturo mihi vitam defuncti hominis venia opus fuerit; quam non petissem, incusaturus. Tam saeva et infesta virtutibus tempora exegimus. Quum Aruleno Rustico Paetus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuit, neque in ipsos modo auctores... saevitum... (Traduction littérale : Mais aujourd'hui moi, qui me propose de raconter la vie d'un homme qui est mort, j'aurai besoin d'une indulgence que je ne demanderais pas, si je voulais prendre le rôle d'accusateur. Tellement les temps dans lesquels nous avons vécu ont été cruels et ennemis des vertus. Lorsque Rusticus Arulénus et Hérennius Sénécion eurent fait l'éloge, l'un de Paetus Thraséa, l'autre d'Helvidius Priscus, ils furent condamnés à mourir, et l'on ne sévit pas seulement contre les écrivains..).

C'est en ne pesant pour ainsi dire que des mots, et en montrant leurs rapports logiques nécessaires avec ceux qui les entourent,

¹ Roth est le premier qui a fait cette correction (v. sa note dans la seconde éd. de sa traduction de Tacite 1861); d'autres l'ont inventée après lui, mais on ne la trouve encore dans aucun texte. M. Hübner avoue que « fuerit » serait plus élégant et plus conforme aux lois de la langue classique.

² La plupart des éditeurs commencent le second chapitre à *legimus*; nous pensons qu'il convient de le commencer, avec Duebner et Ritter, à la phrase de *At nunc...* Avec ces mots, l'auteur entre dans un nouvel ordre d'idées, il oppose son propre temps aux temps anciens, qu'il vient de caractériser, et tous les détails qui suivent les mots *tam saeva... tempora* n'en sont que l'explication; il vaut donc mieux ne pas séparer ce qui est si intimement uni.

que nous avons constitué le texte qui précède. Il nous reste à prouver que les idées qu'il exprime sont en parfait accord avec le but et l'unité de l'introduction, aussi bien qu'avec le caractère et l'esprit de tout l'ouvrage ¹.

Le premier chapitre de l'introduction expose les conditions favorables dans lesquelles se trouvaient autrefois les écrivains et les hommes d'action, les uns pour célébrer un grand mérite, les autres pour se distinguer par de hauts faits, *ut agere digna memoratu prouum magisque in aperto erat, ita... ad pro-dendam virtutis memoriam...* : les écrivains, ne se laissant guider ni par la faveur ni par l'ambition, mais par le seul plaisir d'acquiescer leur conscience, inspiraient une confiance complète, et n'encourageaient pas de blâme, *nec citra fidem aut obtreccationi fuit*, lors même qu'ils racontaient leur propre vie. L'auteur se résume en disant : les vertus étaient mieux appréciées, comme aussi elles naissaient plus facilement. Remarquons, car cela nous servira plus tard, qu'il met directement en scène les écrivains, et qu'il ne fait mention des hommes d'action que par comparaison.

Dans le second chapitre, il oppose son propre temps aux temps d'autrefois. Mais aujourd'hui, dit-il, moi, pour raconter la vie d'Agricola, j'ai besoin d'une indulgence que je ne demanderais pas si, au lieu d'un éloge, je voulais faire un pamphlet, *quam non petissem, incusaturus*. Si le contraste est marqué avec force, il l'est aussi avec une grande concision. Celle-ci ne nuit cependant pas à la clarté. En se reportant au ch. I, et en prenant, en partie, le contre-pied de ce qui y est dit, on comprend facilement les *conditions défavorables* qui sont faites au biographe et le forcent à demander de l'indulgence : « mon temps se soucie peu de ses grands hommes, *incuriosa suorum aetas*; on peut reprocher à nos contemporains qu'ils ne savent pas ou ne veu-

¹ Qu'on ne s'étonne pas de nous voir entrer ici dans de petits détails. Nous y sommes forcé à cause des significations diverses qu'on a données à chacun des trois chapitres de l'introduction. On a même pris l'accessoire pour le principal; on a dit, par exemple, que le 3^e chapitre dépeint les changements heureux produits par le règne de Nerva et celui de Trajan. Cependant ce qui s'y dit de ces deux princes est logiquement et même grammaticalement subordonné à l'idée principale : nos plaies ne sont pas encore guéries.

lent pas apprécier ce qui est bien, *ignorantiam recti*¹; nous avons vu les généraux et les gouverneurs rencontrer mille obstacles dans leur carrière; les écrivains les plus prônés, *celeberrimus quisque*, ne sont pas ceux qui ne se laissent guider que par leur conscience, *bonae tantum conscientiae pretio*; aujourd'hui on aime trop à soupçonner et à dénigrer ceux qui écrivent avec le plus de bonne foi ». Voilà pourquoi il demande de l'indulgence. Cette demande est donc motivée par le temps où il écrit, par le sujet qu'il traite et par le peu de confiance qu'on accordera à un biographe qui veut dire la vérité et juger un homme avec impartialité. Dans ce qui suit, il reviendra sur les deux derniers motifs, mais sur l'un d'une manière extrêmement vague; il insistera d'autant plus sur ce qui lui est personnel, et ira jusqu'à parler de son talent peu exercé.

La cause des conditions *défavorables* qui sont faites à l'écrivain est énoncée immédiatement après: tellement, dit-il, les temps dans lesquels nous avons vécu ont été cruels et ennemis des vertus, *tam saeva et infesta virtutibus tempora exegimus*. Tout le reste du chapitre n'est que le développement de cette idée. Les temps cruels sont ceux de Domitien, où les auteurs de biographies étaient condamnés à mourir, les livres brûlés par la main du bourreau, les maîtres de la sagesse et tous les nobles talents exilés, en un mot, où une horrible tyrannie cherchait à *étouffer la voix du peuple romain, la liberté du sénat et jusqu'à la conscience du genre humain*.

Au chapitre 3, il montre que les effets de la servitude se font encore sentir après la mort de Domitien, malgré le règne bienfaisant de Nerva et l'avènement d'un autre bon empereur, Trajan. Car les talents et les études ne se raniment que difficilement, et, après que nous avons perdu les meilleures années de notre vie, l'inaction et l'oisiveté sont devenues une habitude qui a ses charmes. En disant: nous survivons pour ainsi dire à nous-mêmes, *NOSTRI superstites sumus*, après ces quinze années de

¹ On a expliqué de différentes manières *ignorantiam recti et invidiam*. Nous pensons que Tacite fait allusion à ses adversaires politiques, qui ne savent pas apprécier ce qui est bien, ce qui est louable dans la conduite d'un magistrat sous un méchant prince, et qui le poursuivent de leur envie et de leur haine lorsqu'ils le voient s'élever à de hautes fonctions.

despotisme, où, dans le silence, nous sommes arrivés à la vieillesse, *ad senectutem... per silentium venimus*, il se comprend expressément parmi ceux dont le talent a subi l'action délétère d'un règne tyrannique. Malgré cela, *tamen*, il ne lui déplaira pas d'écrire l'histoire de la servitude passée et des temps heureux qui l'ont suivie, *praesentium bonorum*; en attendant, il publie la vie de son beau-père, laquelle trouvera une excuse dans la piété filiale de l'auteur. Il avait commencé par dire qu'il demande de l'indulgence; ici, il exprime l'espoir qu'on lui accordera sa demande pour une raison spéciale.

L'analyse qui précède montre suffisamment le but et l'unité de l'introduction. On pourrait cependant les faire encore mieux ressortir en résumant les trois chapitres en ce peu de mots : Quoique, de tout temps, on ait écrit des biographies bien accueillies du public (ch. I), je me trouve forcé de demander de l'indulgence pour la vie d'Agricola, car nous avons vécu, mon héros et moi, dans un temps où la tyrannie comprimait toute activité et tout talent (ch. 2), de telle sorte qu'aujourd'hui même, sous un bon empereur, les effets de la servitude longtemps endurée sont encore visibles dans la torpeur qui accable les esprits (ch. 3).

Wex dit que ceux-là sont dans une profonde erreur qui rapportent la demande d'indulgence « à la voix dénuée d'art et d'expérience (*incondita ac rudi voce*) » ; il pense que l'auteur dit *venia opus*, parce qu'il craint de déplaire à ses contemporains en parlant d'un homme vertueux ¹. Nous ne sommes entré dans les détails qui précèdent que pour faire toucher du doigt toute la vérité ; mais comme d'autres commentateurs sont de la même opinion que Wex, ou sont tombés dans d'autres erreurs ², il nous faudra encore insister sur ce point.

¹ *Qui adeo ventam, quam Tacitus petit, ad istam inconditam vocem referendam putant, toto.... coelo aberrant.*

² Orelli pense que Tacite veut excuser son style peu élégant, *genus dicendi minus cultum atque limatum*. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'expression *incondita ac rudi voce* ; elle ne peut signifier ici qu'un talent peu exercé dans l'art de l'historien.

Kritz dit que Tacite « a voulu s'excuser auprès de ses contemporains auxquels le contenu de son livre ne plairait peut-être pas, *quibus argumentum libelli fortasse displiceret*. C'est une partie de la vérité, mais le

Il ressort, selon nous, de l'enchaînement des idées, des expressions employées et même de la liaison grammaticale des phrases, que ce qui est demandé expressément et *directement*, c'est l'indulgence pour le *talent peu exercé* de l'auteur, *incondita ac rudis vox*. N'oublions pas qu'en opposant, dans le 1^{er} chapitre, les temps anciens à son propre temps, il parle surtout des biographes; que si, dans le second, il caractérise le règne de Domitien, c'est principalement au point de vue de la compression des talents; que, dans le 3^e, il dit que les talents et les études, *ingenia studiaque*, ont de la peine à se ranimer. Dans cet abaissement général des esprits, Tacite a sa place, et néanmoins, *tamen*, ajoute-t-il immédiatement, malgré son talent peu exercé, *vel incondita ac rudi voce*, il osera se mettre à écrire l'histoire. Il nous paraît donc incontestable que ce qu'il demande ouvertement, directement, c'est de l'indulgence pour l'historien qui a été forcé de garder *le silence pendant quinze ans*, et n'a pu développer son talent ni comme orateur, ni comme écrivain, ni comme homme politique.

Ce n'est pas là un lieu commun, indigne de Tacite, comme on dit. En déclarant que lui et ses contemporains *survivent pour ainsi dire à eux-mêmes*, il a bien pu employer une expression exagérée (ce qui lui arrive souvent dans son premier écrit), mais, au fond, il a dit ce qui ne devait être que trop réel. Pline le Jeune s'explique là-dessus en termes clairs, formels : « la servitude, dit-il, des derniers temps a produit l'oubli et l'ignorance des belles-lettres... elle a pour toujours émoussé et hébété les esprits... la liberté, à la fin rétablie, nous a trouvés novices et ignorants » ¹. C'est ce que Villemain a énoncé comme vérité

fortasse est de trop. Schneider (progr. Cobourg 1852) est d'un avis contraire; il pense que Tacite demande l'indulgence pour la faiblesse supposée de son talent, et qu'il se croit peu capable d'écrire dignement l'histoire. Ce n'est également qu'une partie de la vérité, et c'est exagérer ce que dit l'auteur.

¹ *Priorum temporum servitus, ut aliarum optimarum artium, sic etiam juris senatorii oblivionem quamdam et ignoracionem induxit.... reducta libertas rudes nos et imperitos deprehendit.... iidem prospeximus curiam trepidam et elinguem, quum dicere, quae velles, periculosum; quod nolles, miserum esset... eadem mala jam senatores, jam participes malorum, multos per annos vidimus tulimusque, quibus ingenia nostra in posterum quoque hebetata, fracta, contusa sunt. Breve tempus... quo libet scire, quid simus, libet exercere, quod sumus, ep. VIII, 14.*

générale, en parlant de certains savants du premier empire français : « Il n'y a de mortel au talent que la servitude. »

Il est clair aussi que la demande d'indulgence n'est pas étrangère au sujet qu'il traite ¹. Agricola n'était pas l'homme du libéralisme victorieux ; il était surtout loin d'être regardé comme une *magna ac nobilis virtus, qui s'impose à l'estime et à l'admiration* ². N'avait-il pas, dans les huit dernières années de sa vie, joué le rôle du courtisan le plus soumis du tyran le plus détesté qu'il y eût jamais ? Rien de plus difficile dès lors que de le faire passer pour un modèle d'homme politique. Naturellement, Tacite ne fait le plus souvent et ne peut faire que des allusions. Lorsque, dans le premier chapitre, il dit que « chez les anciens il était plus facile d'exécuter des actions dignes de mémoire et qu'un plus vaste champ était ouvert au génie », il rappelle les obstacles que rencontraient les généraux et les magistrats de son temps dans la jalousie et les craintes de Domitien. S'il reproche à ses contemporains de ne pas savoir apprécier ce qui est bien, *ignorantiam recti*, il a principalement en vue les libéraux avancés qui ne veulent pas comprendre que, sous un méchant prince, on puisse utilement servir l'état et même se couvrir de gloire, tout en restant *modéré et soumis* ³. En parlant de l'indifférence de son temps pour les grands hommes (*incuriosa suorum aetas*), il n'est pas sans penser à son héros, dont le public en général ne se souciait guère. Enfin, se résumant dans une seule phrase : *quam (veniam) non petissem, incusaturus* ⁴, il marque clairement qu'au milieu du déchaînement des haines contre les serviteurs de Domitien, le sujet qu'il traite n'est nullement en faveur.

¹ Nous avons déjà dit, dans la *Revue* du 1 mai 1870 : Si, dans la préface, il demande de l'indulgence, c'est en partie pour le sujet qu'il traite.

² *Supergressa... ignorantiam recti et invidiam.*

³ Qu'on se rappelle la fameuse phrase *sclant... posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque et modestiam.... eorum laudes excedere....*

⁴ Remarquons que cet *incusaturus* remplit ici des fonctions analogues à celles qu'on peut attribuer à *incondita ac rudi voce* ; par ces mots, il résume aussi, en se mettant lui-même en scène, les effets du despotisme de Domitien.

Mais il y a plus que cela dans l'introduction. En habile avocat, qui n'a rien oublié de sa première profession, Tacite y poursuit déjà le but essentiellement politique qui lui a fait composer son ouvrage. Lorsqu'il stigmatise de main de maître l'horrible despote sous lequel il était impossible aux hommes politiques de se montrer dans leur vrai jour, il ne dispose pas seulement à l'indulgence, mais il prépare déjà la justification d'Agricola et la sienne propre. En présentant ce tableau, démesurément long pour une introduction, de la tyrannie de Domitien, et en y mêlant, dans une phrase pleine de recherche ¹, l'éloge du *siècle heureux* de Nerva et de Trajan, il semble vouloir prendre une position nette dans le nouveau régime et plaire surtout aux libéraux qui dominaient alors; on peut croire aussi qu'en même temps il cherche à excuser, auprès de ses adversaires politiques, le *silence* qu'il a gardé pendant les quinze ans où les espionnages entravaient la libre manifestation de la pensée ², et à faire juger moins sévèrement les faveurs ³ dont il a joui sous le régime tombé.

Cette introduction est à tout l'ouvrage ce qu'un exorde insinuant est à un discours; elle est digne du grand orateur qu'admire Pline; c'est une œuvre d'art des plus achevées.

J. GANTRELLE.

¹ *Nunc demum reddit animus, et quamquam primo statim beatissimi seculi ortu Nerva Caesar res olim dissociabiles miscuerit, principatum et libertatem, augeatque quotidie felicitatem temporum Nerva Trajanus, nec spem modo ac votum securitas publica, sed ipsius voti aductam ac robur asumpserit....* On serait tenté de croire que la seconde partie de cette phrase subordonnée a été ajoutée après coup, au moment où le livre a été publié, c'est-à-dire tout au commencement du règne de Trajan.

² *Adempto per inquisitiones loquendi audiendique commercio.*

³ Il avait obtenu de Domitien deux magistratures au moins, l'édilité (ou le tribunat) et la préture.

PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE.

Construire un triangle connaissant : la base, la différence α des angles à la base et le rectangle m^2 des deux autres côtés.

Ce problème se résout très simplement au moyen des *imaginaires*.

Menons la droite indéfinie BAX. (Le lecteur est prié de tracer la figure). Soit BA la base donnée que nous partagerons en deux parties égales au point D et menons la médiane CD. Nommons ρ cette médiane. Posons $BD = DA = 1$, et construisons un rectangle qui ait pour base BD et dont la surface soit égale à m^2 . Nommons h la hauteur de ce rectangle.

Les théorèmes relatifs au calcul des quantités imaginaires donnent immédiatement

$$AC = \rho + 1$$

$$BC = \rho - 1$$

et par suite

$$AC \cdot BC = \rho^2 - 1 = h \dots \quad (1)$$

Ce produit $\rho^2 - 1$, d'après les règles établies pour la multiplication symbolique, doit être égal à la longueur h inclinée sur la ligne BAX d'une quantité égale à la somme des inclinaisons des lignes CA, CB. Cette somme est connue : elle est marquée par $\pi - A + B$ ou $\pi - (A - B) = \pi - \alpha$. Tirons donc la ligne AE faisant avec AB l'angle $EAB = \alpha$ et prenons $AE = h$. Joignons DE.

L'égalité (1) donne

$$\rho^2 = h + 1$$

Cette valeur $h + 1$ est précisément l'expression de DE on a donc,

$$\rho^2 = DE$$

et par suite,

$$\rho = \sqrt{DE}$$

Ainsi, pour avoir la longueur de la médiane ρ , on devra chercher une moyenne proportionnelle entre DE et l'unité de longueur AD ; de plus, d'après la règle établie pour l'extraction de la racine carrée, on devra incliner cette longueur d'un angle égal à la moitié de l'angle EDA . On connaît ainsi la grandeur de la médiane de la base, et son inclinaison; le problème est donc résolu. (Salmon).

N. B. *La solution si simple que nous venons de donner, peut-elle être obtenue par les procédés ordinaires?* Nous posons cette question à nos lecteurs. Elle présente, nous semble-t-il, assez d'intérêt pour attirer leur attention. Nous publierons les solutions qu'on voudra bien nous envoyer.

J. M.

THÉORÈME DE MAC CULLAGH SUR LE TRIANGLE INSCRIT DANS UNE CONIQUE.

Le diamètre du cercle circonscrit à un triangle inscrit dans une ellipse ou une hyperbole est égal au produit des diamètres parallèles aux côtés divisé par le produit des axes.

Si le triangle est inscrit dans une parabole le diamètre du cercle circonscrit est égal à la racine carrée du produit des paramètres des diamètres conjugués aux côtés divisé par le paramètre principal.

Ces théorèmes ont déjà été démontrés. Nous donnons la démonstration suivante à cause des transformations que les calculs présentent.

Considérons d'abord une ellipse rapportée à ses diamètres conjugués égaux, ou soit

$$x^2 + y^2 = m^2$$

son équation. Si θ est l'angle des axes, l'aire du triangle formé en joignant les trois points $x', y', ; x'', y'', ; x''', y'''$ situés sur la courbe, aura pour expression

$$\frac{1}{2} \left[y' (x'' - x''') + y'' (x''' - x') + y''' (x' - x'') \right] \sin \theta.$$

Si c' représente la longueur du côté qui joint les 2 premiers points et a' , le demi-diamètre parallèle à ce côté, on trouve facilement :

$$\frac{c'}{a'} = \frac{\sqrt{(y' - y'')^2 + (x' - x'')^2}}{m} = \frac{\sqrt{2(m^2 - x'x'')\sqrt{(m^2 - x')(m^2 - x'')}}}{m}$$

$$\frac{c'}{a'} = \left[\sqrt{(m + x')(m - x'')} - \sqrt{(m + x'')(m - x')} \right].$$

On aurait de même

$$\frac{c''}{a''} = \frac{1}{m} \left[\sqrt{(m + x'')(m - x''')} - \sqrt{(m + x''')(m - x'')} \right];$$

$$\frac{c'''}{a'''} = \frac{1}{m} \left[\sqrt{(m + x''')(m - x')} - \sqrt{(m + x')(m - x''')} \right].$$

Multipliant ces égalités membre à membre il vient

$$\frac{c' c'' c'''}{a' a'' a'''} = \frac{2}{m^3} \left[y' (x'' - x''') + y'' (x''' - x') + y''' (x' - x'') \right]$$

$$\frac{c' c'' c'''}{a' a'' a'''} = \frac{4 T}{m^2 \sin \theta}$$

et comme $m^2 \sin \theta$ est égal au rectangle des axes, on déduira facilement de cette égalité le théorème énoncé.

Pour le démontrer dans le cas de l'hyperbole, supposons la courbe rapportée à ses asymptotes et soit

$$xy = m^2$$

son équation. θ étant l'angle des axes, on trouve que le rapport du côté qui joint les points x' , y' ; x'' , y'' au diamètre parallèle est

$$\frac{x' - x''}{\sqrt{x' x''}}$$

donc le produit des rapports des côtés aux demi-diamètres parallèles est égal à

$$\frac{(x' - x'')(x'' - x''')(x''' - x')}{x' x'' x'''}$$

or la surface du triangle est égale à

$$\begin{aligned} \frac{1}{2} [y' (x'' - x''') + y'' (x''' - x') + x''' (x' - x'')] \sin \theta = \\ \frac{m^2 \sin \theta}{2x' x'' x'''} [x'^2 (x'' - x''') + x''^2 (x''' - x') + x'''^2 (x' - x'')] = \\ \frac{m^2 \sin \theta}{2x' x'' x'''} (x' - x'')(x'' - x''')(x''' - x'). \end{aligned}$$

Par suite nous aurons

$$\frac{c' c'' c'''}{d' d'' d'''} = \frac{2T}{m^2 \sin \theta}$$

et comme $ab = 2m^2 \sin \theta$, le théorème se trouve démontré.

Dans la parabole la longueur d'un côté peut s'écrire

$$\sqrt{(y' - y'')^2 + (x' - x'')^2} = \frac{y' - y''}{p} \sqrt{p^2 + y^2}$$

y étant l'ordonnée du diamètre conjugué à ce côté, et si $2p'$ est

le paramètre de ce diamètre l'expression du côté pourra se mettre sous la forme

$$(y' - y'') \sqrt{\frac{p'}{p}}.$$

Par suite le produit des trois côtés s'écrira

$$\begin{aligned} c' c'' c''' &= (y' - y'') (y'' - y''') (y''' - y') \sqrt{\frac{p' p'' p'''}{p^3}} \\ &= [y'^2 (y'' - y''') + y''^2 (y''' - y') + y'''^2 (y' - y'')] \sqrt{\frac{p' p'' p'''}{p^3}} \\ &= 2p [x' (y'' - y''') + x'' (y''' - y') + x''' (y' - y'')] \sqrt{\frac{p' p'' p'''}{p^3}} \\ &= 4T \sqrt{\frac{p' p'' p'''}{p}} \end{aligned}$$

donc

$$R = \frac{c' c'' c'''}{4T} = \sqrt{\frac{p' p'' p'''}{p}}.$$

A. CAMBIER.

PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE.

Quel est le lieu des points tels que les plans polaires de chacun d'eux par rapport à quatre sphères données se coupent en un même point ⁽¹⁾

(1) Il existe une proposition analogue pour la géométrie plane dont M. Catalan donne une démonstration géométrique dans ses théorèmes et problèmes de Géométrie élémentaire, et M. Salmon une démonstration analytique.

Soient :

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_1 x + 2B_1 y + 2C_1 z + D_1 = 0$$

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_2 x + 2B_2 y + 2C_2 z + D_2 = 0$$

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_3 x + 2B_3 y + 2C_3 z + D_3 = 0$$

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_4 x + 2B_4 y + 2C_4 z + D_4 = 0$$

les équations des quatre sphères données.

Désignant par X, Y, Z les coordonnées rectilignes d'un point quelconque du lieu demandé, on aura pour équations des plans polaires de ce point par rapport aux quatre sphères, quatre équations de la forme :

$$(X + A_1) x + (Y + B_1) y + (Z + C_1) z + (A_1 X + B_1 Y + C_1 Z + D_1) = 0$$

Pour que les plans représentés par ces équations se coupent en un même point le déterminant qui en résulte doit être nul et l'on a :

$$(1) \dots \begin{vmatrix} X + A_1 & Y + B_1 & Z + C_1 & A_1 X + B_1 Y + C_1 Z + D_1 \\ X + A_2 & Y + B_2 & Z + C_2 & A_2 X + B_2 Y + C_2 Z + D_2 \\ X + A_3 & Y + B_3 & Z + C_3 & A_3 X + B_3 Y + C_3 Z + D_3 \\ X + A_4 & Y + B_4 & Z + C_4 & A_4 X + B_4 Y + C_4 Z + D_4 \end{vmatrix} = 0.$$

Ce déterminant peut être décomposé en trente deux autres parmi lesquels vingt cinq sont égaux à zéro. En effet, le déterminant provenant des colonnes (1, 3, 7), par exemple, peut-être mis sous la forme :

$$X^2 Y \begin{vmatrix} 1 & 1 & A_1 \\ 1 & 1 & A_2 \\ 1 & 1 & A_3 \\ 1 & 1 & A_4 \end{vmatrix},$$

et comme il y a deux colonnes identiques, ce déterminant est nul.

Le déterminant (1) se réduit donc à

$$\begin{aligned}
 (2) \dots X^2 & \begin{vmatrix} 1 & B_1 & C_1 & A_1 \\ 1 & B_2 & C_2 & A_2 \\ 1 & B_3 & C_3 & A_3 \\ 1 & B_4 & C_4 & A_4 \end{vmatrix} + Y^2 \begin{vmatrix} A_1 & 1 & C_1 & B_1 \\ A_2 & 1 & C_2 & B_2 \\ A_3 & 1 & C_3 & B_3 \\ A_4 & 1 & C_4 & B_4 \end{vmatrix} + Z^2 \begin{vmatrix} A_1 & B_1 & 1 & C_1 \\ A_2 & B_2 & 1 & C_2 \\ A_3 & B_3 & 1 & C_3 \\ A_4 & B_4 & 1 & C_4 \end{vmatrix} + \\
 & + X \begin{vmatrix} 1 & B_1 & C_1 & D_1 \\ 1 & B_2 & C_2 & D_2 \\ 1 & B_3 & C_3 & D_3 \\ 1 & B_4 & C_4 & D_4 \end{vmatrix} + Y \begin{vmatrix} A_1 & 1 & C_1 & D_1 \\ A_2 & 1 & C_2 & D_2 \\ A_3 & 1 & C_3 & D_3 \\ A_4 & 1 & C_4 & D_4 \end{vmatrix} + Z \begin{vmatrix} A_1 & B_1 & C_1 & 1 \\ A_2 & B_2 & C_2 & 1 \\ A_3 & B_3 & C_3 & 1 \\ A_4 & B_4 & C_4 & 1 \end{vmatrix} + \\
 & \begin{vmatrix} A_1 & B_1 & C_1 & D_1 \\ A_2 & B_2 & C_2 & D_2 \\ A_3 & B_3 & C_3 & D_3 \\ A_4 & B_4 & C_4 & D_4 \end{vmatrix} = 0.
 \end{aligned}$$

Les coefficients des secondes puissances des variables sont égaux, car on passe de l'un à l'autre par un nombre pair de permutations de deux colonnes. Le lieu demandé est donc une sphère. Il est facile de voir que cette sphère coupe orthogonalement les quatre sphères données. En effet, pour que deux sphères représentées par les équations :

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_1 x + 2B_1 y + 2C_1 z + D_1 = 0$$

$$x^2 + y^2 + z^2 + 2A_2 x + 2B_2 y + 2C_2 z + D_2 = 0$$

se coupent orthogonalement, il faut qu'on ait la relation :

$$2A_1 A_2 + 2B_1 B_2 + 2C_1 C_2 = D_1 + D_2,$$

laquelle est satisfaite par les coefficients de l'équation (2) combinés successivement avec ceux des équations des quatre sphères données.

EVEN.

Bouillon, le 19 Novembre 1871.

N. B. Dans le cas général, où les quatre surfaces du second

degré sont quelconques, le déterminant (1), conduit à une équation du quatrième degré. Si les surfaces ont quatre points communs il est évident géométriquement que ce plan fait partie du lieu et si les surfaces ont une section plane commune à elles toutes, ce plan compte doublement dans l'équation de la surface, qui dans ce cas s'abaisse au second degré. C'est le cas qui vient d'être traité, attendu que les sphères peuvent être considérées comme ayant une section commune à l'infini. Il en serait de même si les quatre surfaces données étaient semblables et semblablement placées.

(Note de la Rédaction.)

ANALYSES ET COMPTES RENDUS.

FORSCHUNGEN ZUR SPARTANISCHEN VERFASSUNGSGESCHICHTE, VON CONRAD TRIEBER.

(*Recherches sur l'histoire de la constitution de Sparte*). Berlin, WEIDMANN. 1871, VI et 138 pp.

Nous avons parcouru avec un vif sentiment de curiosité ce nouveau travail de M. Trieber, jeune savant de Francfort, qui s'était déjà fait connaître avantageusement par quelques dissertations historiques. En effet, malgré tout ce qui a été écrit sur la constitution de Sparte, depuis Nicolas Cragius jusqu'à Frédéric Schoemann, combien n'y a-t-il pas de questions, et de questions importantes, auxquelles on n'a pas encore donné jusqu'ici de réponse pleinement satisfaisante. Combien y avait-il en Laconie de tribus et d'*ôbas*? L'*ôba* était-elle un groupe de personnes ou une circonscription territoriale? Y avait-il à Sparte, comme à Athènes, des *γένη* ayant une importance politique? Quelle était exactement la différence entre les *καλοὶ καγαθοὶ* et le *δῆμος*? Quand et comment l'éphorat réussit-il à se placer au-dessus de la royauté? Comment les éphores étaient-ils choisis? Voilà une série de problèmes, — pour ne point parler de l'interminable controverse relative au partage égal des terres —, qui certes n'ont pas encore été résolus de façon à contenter l'historien scrupuleux.

Nous espérons trouver dans la dissertation de M. Trieber la solution, au moins partielle, de ces nombreuses difficultés. L'étude de ce travail a-t-elle répondu à notre attente? La vérité nous oblige de dire que non. Mais cet aveu ne nous empêche pas de reconnaître que M. Trieber a été guidé par le désir sincère de connaître la vérité et que, sauf quelques points que nous signalerons plus loin, il a généralement fait preuve d'un esprit de sage critique. D'ailleurs ses études sur les sources de Plutarque l'ont amené à des résultats nouveaux et inattendus. Ses *Recherches* ne sont donc pas dénuées de mérite, et nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur en donnant un rapide aperçu.

L'ouvrage de M. Tr. comprend cinq chapitres, dans lesquels l'auteur examine tour à tour :

I) l'organisation de l'armée spartiate ;

II) la *rhétra* de Lycurgue avec la disposition additionnelle des rois Théopompe et Polydore;

III) la vie de Lycurgue (ce chapitre est divisé en deux parties);

IV) les rapports qui unissent la constitution de Sparte à celle de l'île de Crète;

V) la constitution de Sparte.

Cette table de matières, en nous donnant une idée générale de la marche de l'auteur, fait déjà pressentir, du moins en partie, la méthode scientifique qu'il a adoptée. C'est la méthode suivie avec tant de succès par Th. Mommsen, dans ses *Recherches Romaines*. Elle consiste à ne pas remonter tout d'abord aux origines, au sujet desquelles il existe dans les auteurs anciens de si nombreuses et de si fortes contradictions qu'il est presque impossible de les concilier, sans recourir à des procédés arbitraires ou violents. En vertu de cette méthode on commence pour ainsi dire par la fin. On se place immédiatement au sein des périodes historiques où les sources sont à la fois les plus claires et les plus abondantes. On y étudie, d'une manière aussi nette que possible, les faits généraux les plus saillants, et ce n'est qu'après avoir élucidé ces faits qu'on remonte successivement le cours des âges, en procédant, autant que faire se peut, par voie de déduction rigoureuse.

En suivant logiquement ce système d'investigation à *recutons*, on est sûr de ne pas glisser trop avant sur la pente de la conjecture historique. Sans doute, on ne saurait comprendre l'histoire, pas même celle de l'époque actuelle et bien moins encore celle des siècles passés, sans compléter, au moyen de conjectures, les lacunes que présentent les faits tels que les documents les fournissent. Mais au moins faut-il que les faits que nous essayons de relier entre eux et dont nous tâchons de démêler les causes, — que ces faits, disons nous, soient indubitables. On pourrait, avec Niebuhr, les comparer à des phares lumineux qui éclairent jusqu'à un certain point les portions de l'histoire au sujet desquelles nous ne possédons que des informations incomplètes ou contradictoires. Nous gagnons de cette manière une nouvelle série de points fixes, qui peu à peu s'illuminent à leur tour, et nous permettent de pousser encore plus avant nos explorations.

La méthode que nous venons d'esquisser a été appliquée par M. Trieber à l'étude de la constitution de Sparte, et c'est en cela que résident surtout le mérite et l'originalité de son travail. Il s'est dit avec raison que les institutions de Lycurgue sont imprégnées dans toutes leurs parties de l'esprit militaire. Or, comme nous possédons des renseignements authentiques et assez abondants sur l'organisation de l'armée spartiate, il se peut qu'on étudiant cette organisation d'une façon aussi précise et aussi complète que possible, nous soyons amenés par cette étude à mieux comprendre les institutions politiques de la Laconie.

Nous avons pour nous diriger dans cette voie deux guides précieux : Thucydide et Xénophon. Malheureusement leurs indications ne s'accor-

dent pas entre elles. D'après Xénophon, l'armée de Sparte se composait de 6 *morat*, de 24 *lochos*, de 48 *pentecostyes* et de 96 *enómottai*. Voilà ce qui nous est rapporté dans la *République de Sparte*, au chap. XI. Mais il résulte à toute évidence d'autres passages, empruntés aux *Helléniques* (VII, 4, 20, 5, 10), que les *lochos* n'étaient qu'au nombre de 12. C'est pour ce motif qu'Émile Hubner a émis l'opinion qu'il s'est glissé une erreur dans le texte de Xénophon où il est question du nombre des *lochos*. D'après lui, Xénophon avait écrit : *ἐκάστη δὲ τῶν πολιτικῶν μόρων ἔχει πολέμαρχον ἓνα, λοχαγούς δύο*, au lieu de *τέτταρας*. Le mot *δύο* aurait été écrit par abréviation, et cette abréviation aurait été prise pour un *δ* = 4. La conjecture de Hubner a été adoptée par Schoemann, d'ordinaire si prudent, et M. Trieber s'y est rallié à son tour. Nous aussi nous considérons cette conjecture comme très-plausible. En conséquence, d'après Xénophon, 1 *mora* = 2 *lochos* = 8 *pentecostyes* = 16 *enómottai*.

Mais Thucydide, qui ne parle nulle part de *morat*, nous fait connaître la subdivision suivante des *lochos* : 1 *lochos* = 4 *pentecostyes* = 16 *enómottai*. De cette contradiction Schoemann a cru pouvoir inférer que la *mora* n'existait pas encore du temps de Thucydide, et n'a été introduite qu'après la guerre du Péloponèse. D'autre part, comme le *lochos* de Thucydide comprend autant d'*enómottai* que la *mora* de Xénophon, Émile Muller, à l'exemple de beaucoup d'autres, a mis ces deux expressions sur la même ligne. Mais M. Trieber démontre clairement, selon nous, que Schoemann et Muller se trompent. En effet, Thucydide (V, 66) énumère les chefs de corps de l'armée spartiate dans l'ordre suivant : *polemarchos*, *lochagos*, *pentecontères*, *enómotarchas*. Il y avait donc une division supérieure aux *lochos*, et cette division ne peut avoir été que la *mora*, dont le commandement est attribué par Xénophon à un polémarque. D'ailleurs Hérodoté (IX, 60), à propos de la bataille de Platée, parle expressément des *μοίραι* spartiates.

Mais si Thucydide connaissait déjà la *mora*, l'armée spartiate comprenait, d'après lui, 6 *morat* = 12 *lochos* = 48 *pentecostyes* = 192 *enómottai*. Nous arrivons ainsi à un chiffre d'*enómottai* double de celui qu'indique Xénophon. Comment sortir de cette difficulté? Suivant M. Trieber, en changeant le texte de Thucydide, comme E. Hubner a changé celui de Xénophon. Voici le texte en question : *λόχοι μὲν γὰρ ἐμάχοντο ἐπὶ ἅνευ Σκιριτῶν ὄντων ἑξακοσίων, ἐν δὲ ἐκάστῳ λόχῳ πεντηκοστῦες ἦσαν τέσσαρες, καὶ ἐν τῇ πεντηκοστῷ ἐνωμοταὶ τέσσαρες, τῆς δὲ ἐνωμοτίας ἐμάχοντο ἐν τῷ πρώτῳ ζυγῷ τέσσαρες*.

Pour mettre ce texte d'accord avec celui de Xénophon, il suffit, selon M. Trieber, de remplacer *ἐνωμοταὶ τέσσαρες* par *ἐνωμοταὶ δύο*. Si ce remède a pu être employé avec succès pour Xénophon, pourquoi ne l'appliquerait-on pas à Thucydide?

Ainsi raisonne M. Tr. Malheureusement ce remède n'est pas encore suffisant. En effet, d'après le texte de Thucydide reconstitué par M. Tr., l'armée spartiate, lors de la bataille de Mantinée, se serait développée sur

une longueur de $7 \times 4 \times 2 \times 4 = 224$ hommes. Mais Thucydide lui-même nous dit au contraire que le front de bataille comprenait 448 hommes: *τετρακόσιοι καὶ δύοιν δέοντες πεντήκοντα ἄνδρες ἡ πρώτη τάξις ἦν.*

Qu'à cela ne tienne, réplique M. Tr. Dans le texte de Thucydide cité plus haut, nous remplacerons le troisième *τίσσας* par *ὀκτώ*: de cette façon tout sera dans l'ordre. Sans parler de ce qu'il y a d'étrange dans un pareil procédé, que nous comparerions volontiers au lit de Procuste, et au moyen duquel il est aisé de mettre d'accord les choses les plus disparates, — nous ferons remarquer à M. Tr. que non seulement les raisons qu'il invoque à l'appui de sa conjecture sont de nulle valeur, mais qu'en l'adoptant ou aboutit à une véritable absurdité. Pour justifier la substitution de *ὀκτώ* à *τίσσας*, M. Tr. nous dit que dans d'autres circonstances le front de bataille de l'armée spartiate se composait de 8 hommes: il veut dire apparemment, en s'exprimant de la sorte, le front de bataille de l'*enómotia*. Nous avons jugé prudent de consulter les textes allégués (Hell. III, 2, 16; VI, 2, 21), et à notre grande surprise, nous n'y avons rien trouvé de semblable. Car il est évident que dans chacun de ces passages il est question d'une *profondeur* de 8 hommes.

Mais il y ce plus, et c'est ici que nous combattons la conjecture de M. Tr. par une réduction à l'absurde: dans le passage précité de Thucydide (V, 68) il est dit que, lors de la bataille à Mantinée, l'armée spartiate avait une profondeur moyenne de 8 hommes. Par conséquent, si l'*enómotia* présentait également 8 hommes de front, elle se composait de 64 hommes, ce qui est en contradiction non seulement avec le témoignage des auteurs anciens, mais avec l'opinion de M. Tr. lui-même (p. 24).

Il est donc, ee nous semble, mathématiquement démontré que le changement de *τίσσας* ou *ὀκτώ*, dans le texte de Thucydide, n'est pas plus admissible que celui de *τίσσας* en *δύο*. Mais alors, nous objectera-t-on, il y a contradiction entre Thucydide et Xénophon. Nom ne reculerions certainement pas devant une pareille conséquence, si elle nous était imposée par la critique. Mais nous devons ajouter qu'il ne nous paraît pas absolument impossible de résoudre cette difficulté. En effet, Xénophon ne nous fait connaître que la composition des *πολιτικάι μόραι*, et rien ne prouve qu'il soit question de la même chose dans le texte de Thucydide. Si les *πολιτικάι μόραι*, comme le suppose Schoemann, et comme il est certainement permis de le supposer avec lui, se composaient exclusivement de Spartiates, il est évident qu'elles devaient être autrement composées que le corps d'armée dont parle Thucydide. Mais alors même que cette solution ne serait pas admise, le texte de Thucydide n'en resterait pas moins inattaquable.

Dans la suite de son travail, M. Tr. s'efforce de prouver que la base de l'organisation militaire de Sparte était le *sysstition* ou plutôt le *phidition*. Il estime que les *phidittai* ne prenaient pas seulement leurs repas en commun, mais qu'ils campaient sous la même tente (Xénophon les appelle *σύσκηνοι*) et combattait dans les mêmes rangs. D'après lui, deux *phidittai* formaient

une *enómotia*. Nous considérons cette opinion comme suffisamment justifiée, et la circonstance que Bielchowsky, dans sa dissertation de *Spartanorum sysstittis* (Breslau, 1869) est arrivé au même résultat, constitue une présomption de plus en faveur de cette hypothèse.

Mais il nous est impossible de nous rallier à la manière de voir de M. Tr. touchant le passage d'Hérodote où il est parlé de l'organisation militaire de Sparte. Voici le texte dont il s'agit (I, 65) : μετὰ δὲ τὰ ἐς πόλεμον ἔχοντα, ἐνωμοτίας καὶ τριηκάδας καὶ συσσίτια — ἔστησε Λυκούργος. M. Tr. voit avec raison dans ces mots la confirmation de son idée quant au rôle que les *sysstittia* jouaient dans l'armée. Mais il est embarrassé, comme la plupart de ses prédécesseurs, par l'expression καὶ τριηκάδας. Que fait-il pour se tirer d'affaire? Il considère cette expression comme une glose. En effet, comme il y avait en général trente hommes dans une *enómotia*, M. Tr. suppose qu'un lecteur plus ou moins érudit aura consigné, en marge de son exemplaire d'Hérodote, l'explication des mots en question. Nous ne saurions approuver un pareil procédé. Sans doute nous ne sommes pas plus que M. Tr. en mesure d'expliquer le texte d'Hérodote d'une manière satisfaisante, mais nous sommes d'avis qu'en matière historique il y a des choses qu'il faut savoir ignorer. Ecarter un problème, ce n'est pas le résoudre.

Dans le chapitre II, M. Fr. fait la critique de la fameuse *rhêtra* de Lycurgue, qui a été depuis longtemps une pierre d'achoppement pour les philologues. M. Tr. la rejette comme apocryphe, et ne tient aucun compte des indications qu'elle renferme. Or, comme ces indications concernent quelques uns des points fondamentaux de la constitution de Sparte, nous ne consentirons pas à les reléguer parmi les non-valeurs, avant d'avoir examiné avec soin les arguments qu'on leur oppose.

Pour que la discussion suivante puisse être plus facilement saisie par nos lecteurs, nous transcrivons en entier le texte de la *rhêtra*, tel qu'il nous a été fourni par Plutarque (Lyc. 6, Sint.).

Διὸς Συλλανίου καὶ Ἀθανᾶς Συλλανίας ἱερὸν ἰδρυσάμενον, φυλάς φυλάξαντα καὶ ὠβάς ὠβάξαντα τριάκοντα γερουσίαν σὺν ἀρχαγέταις καταστήσαντα ὥρας ἕξ ὥρας ἀπελλάζειν μετὰξὺ Βαθύκας καὶ Κνακιδῶνος, οὕτως εἰσφέρειν τε καὶ ἀρίστασθαι· δάμῳ δὲ κυρίαν ἡμεν καὶ κράτος.

M. Tr. soulève tout d'abord des objections contre l'existence des *obai*. A quoi servaient elles? Puisque les *enómottai* avaient pour base les *phidittia*, et que ceux-ci se formaient par cooptation; que, de plus, nous savons par Xénophon (Hell. IV, 5, 10) que les membres d'une même famille pouvaient faire partie de *morai* différentes, il est évident que l'organisation de l'armée n'avait rien de commun avec le principe de la parenté. Par conséquent, dit M. Tr., les *obai* ne peuvent par avoir été du subdivisions des *phylai* génétiques. En effet si les *obai*, dans le système politique de Sparte, avaient été la même chose que les *phratres* athéniennes, on en retrouverait des traces dans la composition de l'armée : or, c'est précisément le contraire qui a été démontré.

Il est aisé de voir ce qu'il y a de scabreux dans une pareille argumentation, car si elle est valable contre l'existence des *óbat*, elle ne l'est pas moins contre celle des *phylat*, et pourtant M. Tr. n'a pas songé à révoquer en doute ces dernières, ce qui, à la vérité, eût été difficile. D'ailleurs, en supposant que les *óbat* ne fussent pas des groupes de personnes, qu'est-ce qui nous empêcherait d'y voir des portions de territoire? Hésychius les définit formellement comme des *τόποι μεγαλομερεῖς*. Ailleurs il explique *ὥας* par *κώμας*. Il est vrai qu'il ne dit pas que ce mot ait été employé à Sparte, mais alors même qu'on en aurait fait usage dans une autre partie de la Grèce, il est certain qu'*ὥά* et *ὠθά* ne sont que des formes différentes du même vocable. Dès lors, si *ὥά* = *κώμη*, pourquoi le mot *ὠθά* n'aurait-il pas la même signification? Mais il y a plus : Hésychius dit dans un autre endroit : *οἰατᾶν κωμητῶν. Οἶαι γὰρ αἱ κῶμαι*; et finalement il nous fait connaître la forme *οὔαι*, qu'il explique par *φυλαί*, en ajoutant *Κύπριοι*. Il est donc incontestable, quelle que soit notre opinion sur les *óbat* mentionnées par Plutarque, qu'il existait en Grèce des divisions territoriales portant le nom de *óat*, *otat* ou *ouat*. Or, ces trois formes ne sont évidemment que des variantes de *óbat*. En outre, il est vraisemblable, comme le prouve le génitif *οἰατᾶν*, que ce mot appartenait au dialecte dorien ⁽¹⁾. Par conséquent, il n'y a rien qui, au point de vue lexilogique, s'oppose à l'existence du mot *óbat*. Que dis-je, dans une inscription spartiate, transcrite par Dodwell, le mot *ΩΒΑΝ* apparaît en toutes lettres. Comment M. Tr. parvient-il à écarter cette objection capitale? Eh, mon Dieu! de la façon la plus simple. L'inscription dont il s'agit est très fruste; on n'a réussi à la lire qu'en partie. De plus, au siècle dernier la science de l'épigraphie était encore pour ainsi dire dans l'enfance. *Il est donc fort douteux*, conclut M. Fr., *que le mot ΩΒΑΝ ait été bien lu par Dodwell*.

Nous ne saurions protester avec trop d'énergie contre cette manière d'argumenter, qui nous paraît en contradiction manifeste avec toutes les règles d'une saine critique. La preuve qu'il y a eu des *óbat* en Laconie nous paraît déjà en quelque sorte fournie par le *rhêtra* de Lycurgue, peu importe qu'elle soit apocryphe ou authentique. Les Grecs, nous le savons, ont été de tout temps d'habiles faussaires. Mais précisément pour ce motif nous nous refusons à croire qu'un faussaire — en supposant que nous ayons affaire à un faux, commis par un Grec —, aurait eu l'insigne maladresse d'introduire dans son *factum* des mots inouis, dont le caractère apocryphe n'eût pu manquer de sauter aux yeux. L'existence des *óbat* doit donc être considérée comme très probable, rien qu'en tenant

(1) La circonstance que les Cypriotes se servaient de ce mot ne prouve nullement le contraire. En effet, quelques incomplètes que soient nos connaissances touchant la population de l'île de Chypre, nous savons qu'elle comprenait entre autres des Doriens.

compte du texte de Plutarque. Mais cette probabilité se transforme pour ainsi dire en certitude, quand on trouve le mot *ΩBAN* dans une inscription spartiate, copiée par un excellent philologue (!); quand, en outre, on apprend par le témoignage d'Hésychius qu'il existait en Grèce des variantes du mot *oba*, et que finalement ce même lexicographe nous fait connaître le dérivé *óbata*, qui certes n'a pas été puisé dans Plutarque.

Nous ne pouvons pas approuver davantage les objections élevées par M. Tr. contre les mots *ματὰ τὴν Βαβύκα καὶ Κνακίωνος*. Si nous nous en rapportons, dit-il, au témoignage de Plutarque, on ne connaissait déjà plus, à l'époque d'Aristote, la signification du mot *Babyca*, que les uns prenaient pour une rivière, les autres pour un pont. Or, il est étonnant qu'à pareille époque il ait pu se produire des doutes sur ce point, au sujet duquel il eût été si facile de se renseigner à Sparte même. Ou bien, ajoute ironiquement M. Fr., les Spartiates se seraient-ils enveloppés de mystère, même pour des questions de cette nature? Ou bien encore le mot *Babyca* aurait-il déjà disparu à l'époque d'Aristote? Cela n'est guère vraisemblable, d'autant plus qu'on ne nous en dit absolument rien. Par conséquent il ne nous reste qu'à conclure que Plutarque n'a pas emprunté directement à Aristote l'opinion qu'il lui prête; il l'aura prise, comme une foule d'autres choses, dans un auteur différent, selon sa coutume. Cet auteur sera probablement le même que celui qui a fabriqué la *rhêtra* de Lycurgue, et qui, pour faire croire à l'authenticité de ce document, y aura ajouté un commentaire érudit, dans lequel figurait le témoignage d'Aristote. Cela pouvait se faire d'autant plus facilement que les soi-disant fragments des *polittetiai* d'Aristote sont manifestement apocryphes. Pour pouvoir rattacher au mot *Babyca* une controverse savante, il fallait identifier le *Knakton*, cours d'eau imaginaire, avec la rivière *Oinous*, que tout le monde connaissait et qu'on pouvait prendre par conséquent comme point de départ. Mais cette identification n'est pas admissible, car de l'avis des savants modernes, notamment de Curtius et de Bursian, l'Oinous coulait au nord de Sparte, tandis que le Knakion aurait dû se trouver au midi. Plutarque est donc évidemment dans l'erreur, puisque d'après lui, Aristote lui-même aurait placé le Knakion vers le nord, en l'identifiant à tort avec l'Oinous, tandis qu'il résulte des recherches faites par les géographes de nos jours, qu'il faut chercher cette rivière vers le sud. La *rhêtra* de Lycurgue n'a donc pas même le mérite d'être correcte au point de vue géographique.

(!) Le même fragment d'inscription a été copié depuis par Ch. Lenormant (Voy. Expédition scientifique de Morée, t. II, p. 73), dont la transcription porte, à la vérité, *ΩIBAN*. Mais Ph. Lebas n'a pas hésité à préférer la leçon de Dodwell. Le mot *ωβα* se retrouve encore, du reste, dans les n^{os} 1272, 1273, 1274 du C. J. G., dont l'authenticité n'a été contestée par personne, quoique nous ne les connaissions que par le recueil de Fourmont.

Nous avons cru devoir reproduire en entier cette longue argumentation, qui ne renferme d'un bout à l'autre qu'une série de paralogismes, afin de prouver à nos lecteurs que ce n'est pas sans raison que nous nous défions du scepticisme parfois excessif de M. Tr. ; mais nous considérons comme parfaitement inutile de réfuter cette argumentation en détail, puisqu'elle repose tout entière sur une *erreur de traduction*, comme on pourra aisément s'en convaincre. Voici en effet le texte de Plutarque (Lyc. 6) : Τὴν δὲ Βαβύκαν.... ⁽¹⁾ καὶ τὸν Κνακιῶνα νῦν Οἰνοῦντα προσαγορεύουσιν. Ἀριστοτέλης δὲ τὸν μὲν Κνακιῶνα ποταμὸν, τὴν δὲ Βαβύκαν γέφυραν.

M. Tr. prétend que déjà du temps d'Aristote, si l'on s'en rapporte au témoignage de Plutarque, on n'aurait plus connu la signification du mot Babyca. Or, Plutarque ne dit rien de semblable. Il rapporte seulement que, d'après Aristote, Babyca était un pont. Quant au Knakion, Plutarque atteste que *de son temps* (νῦν) on l'identifiait avec l'Oïnous, mais en ce qui concerne l'opinion d'Aristote, il se borne à dire que, d'après ce philosophe, c'était une rivière. Ainsi qu'on le voit, il suffit de lire avec un peu d'attention le texte de Plutarque, pour se convaincre que tout l'échafaudage de raisons si péniblement construit par Tr., doit nécessairement s'écrouler, puisqu'il pêche par la base. Dès lors, il n'existe aucun motif plausible pour ne pas croire que dans les *politteiai* d'Aristote il fût parlé du Knakion et de la Babyca. Or, en admettant même avec Valentin Rose (Aristot. pseudopigr., p. 396) que les *politteiai* n'aient pas été composées par Aristote, on ne saurait en aucun cas y méconnaître une œuvre fort ancienne, puisque déjà l'historien Timée l'attribuait au Stagirite. Dans cette œuvre il était question du Knakion et de la Babyca, et par conséquent aussi, selon toute apparence, de la *rhêtra* de Lycurgue. Il se peut sans doute que ce document soit apocryphe, mais cela ne nous paraît nullement démontré par les arguments de M. Tr. que nous avons examinés jusqu'ici.

La plupart de ses autres objections n'ont guère plus de valeur et nous croyons pouvoir nous dispenser de les examiner une à une. La seule difficulté sérieuse que l'on rencontre dans le document dont il s'agit, réside, selon nous, dans les mots φυλάς φυλάξαντα. Si les Doriens étaient déjà divisés en tribus à l'époque de Lycurgue, comme tout porte à le croire, à quoi bon une nouvelle division? Cette difficulté n'a pas échappé à Schoemann, mais il l'a résolue d'une manière qui nous paraît satisfaisante (Gr. Alt. II^a, p. 222). Il se peut, en effet, qu'à la suite de la conquête, une réorganisation des tribus fût nécessaire, soit à cause de l'adjonction de nouveaux éléments, soit pour mettre les anciennes tribus génétiques en rapport avec une nouvelle division du territoire.

Nous ne pouvons pas non plus donner notre assentiment à la critique

(¹) La lacune indiquée après le mot Βαβύκαν a été reconnue par Curtius (Pelop. II, 315), dont l'opinion à cet égard est partagée par Sintenis.

dont a été l'objet, de la part de M. Tr., la *rhêtra* supplémentaire attribuée aux rois Théopompe et Polydore : αἱ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἔλοιτο, τοὺς πρὶςβυγνίας καὶ ἀρχαγίτας ἀποστατήρας ἦμεν. M. Tr. ne parvient pas à comprendre comment les rois Théopompe et Polydore, qu'on considère comme les créateurs du pouvoir des éphores, auraient pu songer à restreindre les attributions du peuple, alors qu'au contraire ils sont représentés comme ayant réussi à sauver la royauté, en faisant des concessions à l'élément populaire. Plusieurs auteurs ont tâché de résoudre cette difficulté en supposant que la *rhêtra* supplémentaire, restreignant la compétence de l'assemblée du peuple, provoqua des mouvements révolutionnaires qu'on parvint à apaiser par l'institution ou par la réorganisation de l'éphorat. M. Tr. fait valoir contre cette combinaison qu'Eusèbe place le second de ces faits sept années *avant* le premier. Mais si l'on invoque l'autorité d'Eusèbe à propos de la *date* qu'il assigne à un fait historique, on ne peut pas simultanément récuser son témoignage relativement à ce *fait* considéré en lui-même. Si le fait mentionné est apocryphe, la date qui lui est assignée par Eusèbe doit l'être à plus forte raison.

Dans le chapitre III, qui est divisé en deux parties, M. Fr. examine les témoignages des anciens touchant la personne de Lycurgue. Nous n'aborderons pas l'analyse des nombreuses questions soulevées à ce sujet par M. Tr., d'autant plus qu'à proprement parler, il n'aboutit à aucun résultat nouveau ou précis. Il montre fort bien toutes les incertitudes qui régnaient déjà chez les anciens quant à l'époque de Lycurgue ; il tâche ensuite de démêler, dans les traditions relatives à sa vie, deux courants d'idées parfaitement distincts ; il rend fort probable que la plupart des indications contenues à ce sujet dans la biographie de Plutarque ont été empruntées par cet écrivain à Ephore ; il prouve qu'Ephore s'est efforcé de concilier à tout prix les renseignements contradictoires fournis par les traditions divergentes dont il a été parlé plus haut ; il expose aussi les doutes qu'on a fait valoir contre l'existence de Lycurgue, et il y ajoute quelques considérations nouvelles ; mais, en fin de compte, il n'ose pas conclure. Quant à nous, nous considérons Lycurgue comme un personnage historique, en nous basant sur un ensemble d'arguments que nous ne pouvons ni résumer en quelques mots, ni développer maintenant ; mais nous sommes convaincu avec M. Tr. qu'on n'a pas le droit de rien affirmer de précis en ce qui concerne l'époque ou les détails de la vie de Lycurgue.

Dans le chapitre IV, M. Tr. établit une comparaison minutieuse entre la constitution de Sparte et celle de l'île de Crète. La similitude entre ces deux constitutions est manifeste, et l'on s'étonne à bon droit qu'elle ait été niée par Polybe. Aussi regardons nous comme à-peu-près inutile la nouvelle démonstration que M. Tr. a donnée de ce fait, et quand Aristote nous dit, en termes formels, qu'il y a eu jadis des rois dans l'île de Crète (βασιλεία δὲ πρότερον μὲν ἦν, εἴτα κατέλυσαν οἱ Κρήτες, p. 1272 a), nous déclarons que ce témoignage nous suffit amplement et que nous ne

pensons pas qu'il le faille confirmer par des raisons dans le genre de celles qu'a fait valoir M. Tr.

Quant aux *gérontes*, nous apprenons par M. Tr. que dans l'île de Crète ils étaient au nombre de *trente*. Ce renseignement serait précieux s'il n'était pas purement conjectural. Mais Schoemann fait observer avec raison (Gr. Alt. p. 309) que le nombre des *gérontes* crétois nous est inconnu. En effet, il n'y a rien à conclure touchant ce point des mots d'Aristote : *οἱ δὲ γέροντες τοῖς γέρονσιν, οὓς καλοῦσιν οἱ Κρήτες βουλὴν, ἴσοι.*

La grande ressemblance qui existe entre les institutions de l'île de Crète et celles de la Laconie a naturellement fait surgir la question de savoir lequel de ces deux pays a servi de modèle à l'autre. Hérodote, Ephore et Aristote se sont prononcés en faveur de la priorité de la constitution crétoise.

Ott. Muller a fait valoir à l'appui de cette opinion une prétendue émigration dorienne qui se serait portée directement de la Thessalie vers l'île de Crète. Mais cette hypothèse de Muller a été complètement abandonnée par tous les savants qui depuis ont traité la même question, et M. Tr. en la reprenant en sous-œuvre nous paraît enfoncer des portes ouvertes. Toutefois la discussion principale n'est pas épuisée, et nous reconnaissons que M. Tr. a réussi à ébranler fortement l'argumentation d'Ephore telle qu'elle nous a été transmise par Strabon. Nous avouons même que nous sommes disposé avec M. Tr. à considérer les institutions de Sparte, — nous ne disons pas les institutions de Lycurgue, — comme plus anciennes que celle de l'île de Crète. En effet, il est incontestable que des colonies spartiates ont été envoyées dans cette île, tandis que la réciproque n'est ni démontrée, ni probable. Voici quelle est, d'après nous, la manière la plus plausible d'expliquer le fait en question. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Lycurgue est pour nous un personnage historique; nous l'admettons comme législateur de Sparte, mais nous croyons qu'il lui eût été impossible de faire agréer par son peuple un ensemble de lois si profondément antipathiques à la nature humaine, s'il n'avait pas pu s'appuyer sur des usages préexistants, résultant soit du caractère des Doriens, soit des nécessités de la conquête et de la résistance des vaincus. Lycurgue a eu le mérite, pensons nous, de systématiser et de compléter ces usages, en les ramenant à quelques principes fondamentaux et en poursuivant avec une inflexible logique l'application de ces principes jusqu'aux dernières limites de l'organisation politique et sociale. La constitution de l'île de Crète est moins logique et moins élaborée en détail : *ἦττον διήρθρωται*, dit à ce sujet Aristote, *ἔχει-μικρὰ μὲν οὐ χεῖρον, τὸ δὲ πλεῖον ἦττον γλαφυρῶς.*

L'organisation définitive de Sparte, qu'il faille l'attribuer à Lycurgue ou à un autre législateur, eut lieu, d'après Thucydide, vers la fin du IX^e siècle avant J.-C. Or, rien ne nous oblige d'admettre que les colonies envoyées par Lacédémone dans l'île de Crète, soient postérieures à l'époque que nous venons d'indiquer. Polybe nous dit au contraire que Lyctos,

qui se trouvait au nombre de ces colonies, était la plus ancienne cité de la Crète.

On peut donc fort bien supposer que ces colonies ont été fondées pendant la période de troubles qui, d'après le témoignage irrécusable de Thucydide, précéda dans la Laconie la réforme de la constitution.

Nous savons parfaitement que les conjectures que nous venons d'énoncer ne peuvent pas avoir la prétention de passer pour de l'histoire. Nous nous trouvons constamment ici au milieu de ténèbres, où l'on court à chaque instant le danger de s'égarer. Nous avons voulu montrer seulement que la similitude des institutions laconiennes et crétoises ne nous force pas plus de considérer Lycurgue comme un plagiaire de Minos, que de regarder la constitution de l'île de Crète comme une copie de celle de Lycurgue. Il se peut fort bien que Lycurgue d'un côté, les Crétois de l'autre, aient pris comme point de départ, dans leurs constitutions respectives, des usages préexistants chez les Doriens.

Cette observation nous ramène à l'ouvrage de M. Tr., qui, dans son 5^e et dernier chapitre, essaie d'expliquer les origines de la constitution de Sparte. Depuis Ott. Muller cette constitution est regardée généralement comme une des manifestations de l'esprit dorien, et même comme sa manifestation la plus complète et la plus pure. Mais M. Tr. voudrait savoir sur quels témoignages on se base pour affirmer l'existence de cet *esprit dorien* qui, d'après lui, ne doit son origine qu'à la brillante imagination de Muller. Corinthe, dit-il, Argos et Mégare étaient incontestablement habitées par des Doriens, et cependant Corinthe était de toutes les villes de la Grèce celle qui se distinguait le plus par son industrie, ainsi que par son amour des jouissances et de l'or; les Mégariens, dès les temps les plus reculés, avaient établi des comptoirs de commerce dans les meilleurs ports de la Sicile et de la Mer Noire; Argos était l'état le plus démocratique de la Grèce. Tous ces faits ne sont-ils pas en contradiction manifeste avec ce soi-disant esprit dorien, tel que Muller l'a conçu et dépeint? A la vérité Muller avait d'avance répondu à ces objections, en expliquant les faits que nous venons d'indiquer comme des déviations de l'esprit dorien, occasionnées soit par l'influence de la tyrannie, qui favorisait d'ordinaire les classes pauvres et industrieuses, soit par des causes fortuites et indéterminables. Mais M. Tr. considère ces explications comme insuffisantes. Il n'attache pas non plus beaucoup d'importance au témoignage de Pindare qui dit que "les descendants de „ Pamphyle et des Héraclides veulent éternellement rester fidèles aux lois „ Doriennes qu'ils ont pratiquées aux pieds du Taigète „ (Pyth. 1, 61). Finalement, il croit qu'il ne faut pas exagérer la portée des νόμιμα Δωρικά qui, d'après Thucydide (VI, 4, 3), furent appliqués à la constitution de Gela et transportés plus tard de cette ville à Agrigente. En quoi, se demande M. Tr., ces νόμιμα Δωρικά peuvent-ils avoir consisté? Probablement en ce que les Doriens étaient partout divisés en trois tribus généti-ques, en ce qu'ils honoraient tous Apollon Karneios et mettaient partout

en pratique le système des *perioikoi* ? C'est à cela, d'après M. Tr., que se réduisent, en fin de compte, les *lots doriennes*, à moins qu'on n'y veuille ajouter que les Doriens se faisaient remarquer en tous lieux par leur gravité et leurs allures mesurées. Mais à part ces indications, M. Tr. prétend n'avoir rien trouvé ni dans Xénophon, ni dans Aristote, qui nous permette d'établir, au point de vue politique, une différence marquée entre l'esprit des Doriens et celui des Ioniens. Aristote, dit-il, va même jusqu'à se demander comment il se fait que la démocratie ne se soit pas maintenue dans l'île de Cos, à Rhodes, à Héraclée et à Mégare. Or, s'il avait considéré le régime aristocratique comme propre aux Doriens, il aurait dû bien plutôt se demander comment la démocratie avait pu s'introduire dans ces cités.

Le lecteur attentif aura sans doute remarqué ce qu'il y a de flottant et de peu rigoureux dans toute cette argumentation. Quand Pindare parle des *τιθμοὶ Δωριεῖς*, quand Thucydide mentionne les *νόμιμα Δωρικὰ*, ils doivent avoir en vue autre chose que la division du peuple en tribus génétiques, ou le culte d'Apollon Karneios, ou bien encore la gravité et les allures mesurées des Doriens. Pour ce qui est du système des *perioikoi*, que M. Tr. considère comme dorien, il indique clairement des tendances aristocratiques, qui d'ailleurs n'excluent nullement des mouvements démocratiques au sein de la capitale, comme l'exemple de Sparte le prouve à toute évidence. Nous savons, en effet, par Aristote qu'à Sparte même il existait une grande rivalité entre le *δῆμος* et les *καλοὶ κἀγαθοί*.

En ce qui concerne Corinthe, Mégare et Argos, il convient de ne point oublier que nous ne connaissons l'histoire de ces villes que d'une manière fort imparfaite. Toutefois il est certain que Corinthe était soumise anciennement à un régime oligarchique. Mais ce régime ne put s'y maintenir, puisque l'élément dorien se trouvait en minorité. En effet le nombre des *phylai* y avait été porté de *trois* à *huit*, ce qui marque la prépondérance de l'élément indigène.

D'un autre côté la merveilleuse situation de Corinthe devait presque nécessairement pousser cette ville vers le commerce, tandis que la Laconie, comme le fait observer Xénophon, se distingue par son *ἀλιμενότης*. Il est clair que sous l'action incessante de ces causes le caractère primitif des Doriens de Corinthe, en le supposant aussi rapproché que possible de celui des Doriens de Sparte, dut subir forcément une profonde altération. Le contraire serait même inimaginable, et s'il fallait encore apporter une preuve historique à l'appui de ce que nous venons de dire, nous n'aurions qu'à invoquer l'exemple de Tarente. Les fondateurs de cette ville étaient à coup sûr des Spartiates ; ils appartenaient, nous dit Aristote, à la classe des *homotot* ; ils étaient donc imbus de cet esprit de simplicité et de sobriété qui se révèle jusque dans les moindres détails de la constitution de Lycorgue, et cependant qu'était devenu, au bout de quelques siècles, le caractère des Doriens de Tarente ? " Chez nous, dit le Spartiate Mégil-

„lus (¹), il n'y a ni banquets, ni rien de ce qui s'ensuit, et si quelqu'un des nôtres se livrait à la débauche ou à l'ivrognerie, on ne manquerait pas de lui infliger le dernier supplice, tandis qu'à Tarente, qui est une de nos colonies, j'ai vu toute la population en état d'ébriété, à l'époque des Dionysiaques „. Théopompe signale les mœurs des Tarentins comme l'idéal de la luxure et de la cupidité, et les détails qui nous sont donnés à ce sujet par Cléarque (Athen. XII p. 522), alors même qu'ils seraient apocryphes, témoignent en tout cas de la mauvaise réputation des Tarentins. Cela étant, pourrait-on argumenter de ce que nous savons touchant la ville de Tarente pour révoquer en doute ce qui nous est rapporté d'autre part quant au caractère des Doriens de Lacédémone?

En ce qui concerne l'exemple de Mégare, invoqué par M. Tr., nous avons quelque peine à en saisir la portée. Les Mégariens, dit-il, avaient fondé des colonies commerciales. Mais Sparte n'avait-elle pas, de son côté, établi les villes de Tarente et de Cnide? D'ailleurs les poésies de Théognis ne démontrent-elles pas à toute évidence qu'à Mégare régnait au plus haut degré cet esprit aristocratique et hautain que l'on considère comme un des traits les plus saillants du caractère spartiate? On ne rencontre nulle part dans les cités ioniennes un aussi profond mépris pour les classes laborieuses. Écoutons les conseils donnés par Théognis à Cyrinus (v. 847) :

Λαξ ἐπίβα δῆμῳ κενόερον, τύπτει δὲ κέντρον
ὅξιν· καὶ ζεύγλην δούλοισιν ἀμφιτίθει.

„Appuie ton talon sur ce peuple sans cervelle, frappe le d'un aiguillon acéré et impose lui un joug écrasant. „

Qui ne se rappelle, en lisant ces vers, le sort misérable des habitants de la Messénie, que Tyrtée ne craint pas d'assimiler à des ânes accablés sous le poids de leurs fardeaux?

“Ὀττιπερ ὄνοι μεγάλοις ἄχθεισι τειρόμενοι.

Aussi longtemps que dura à Mégare le régime aristocratique, les campagnards n'étaient guère mieux traités que les ilotes. „ C'étaient des gens, „ nous dit Théognis, ne connaissant ni droits, ni lois, vêtus de peaux „ de chèvre et se tenant, comme des cerfs, en dehors de la ville „.

Enfin nous trouvons à Mégare des repas communs (*sysstia*), comme à Sparte (Theogn. V. 1309 Bergk.).

De tous ces faits on peut conclure, ce nous semble, que l'exemple de Mégare pourrait être plutôt invoqué en faveur de l'existence de ce caractère dorien qui, d'après M. Tr. ne doit son origine qu'à l'imagination de Muller.

Il nous reste à dire quelques mots relativement à Argos. Nous ne savons presque rien de l'histoire constitutionnelle de cette ville avant la guerre du Péloponèse. A cette époque la démocratie y était triomphante.

(¹) Plato de legg. I p. 637.

Mais rien ne démontre que là, comme ailleurs, les aristocrates n'aient pas dominé pendant longtemps. Il est vrai que, d'après Pausanias, la royauté, que nous trouvons encore à Argos pendant les guerres médiques (Hérod. VII, 149), y fut renversée par l'élément populaire, mais il est fort possible, nous dirons même fort probable, qu'avant cette révolution la royauté, pour se maintenir, renonça à une partie de ses privilèges et fit cause commune avec les aristocrates. Quoiqu'il en soit, nous constatons à Argos l'existence de deux classes de personnes comparables aux *perioikoi* et aux ilotes. L'existence des *perioikoi* d'Argos est formellement attestée par Aristote (Polit. V, 2, 8), et les *gymnēstai* dont parle Pollux (3, 82) ont été assimilés par plusieurs savants aux ilotes, quoique nous ne voulons pas trop insister sur ce dernier point. Mais il est encore un autre côté du caractère des Argiens qui offre beaucoup d'analogie avec celui des Spartiates; nous voulons parler de cette concision de langage qui leur est attribuée par les auteurs les plus dignes de foi. Dans Eschyle, le roi d'Argos dit aux Danaïdes : Μακράν γε μὲν δὴ ῥῆσιν οὐ στέργει πόλις (Suppl. v. 273). Sophocle s'exprime d'une manière analogue dans les fragments de son *Acrisius* et de son *Ulysse furieux*. Τὸν Ἀργείων τρόπον, dit Pindare (Isth. V, 86), εἰρήσεται πᾶν ἐν βραχίστοις, et le scoliste fait remarquer à cet égard : σύντομοι δὲ οὐ μόνον Λάκωνες ἀλλὰ καὶ Ἀργεῖοι.

Les indications que nous venons de réunir nous paraissent démontrer suffisamment que l'argument négatif emprunté par M. Tr. à l'histoire de Corinthe, de Mégare et d'Argos, pour réfuter l'opinion de Muller sur le caractère des Doriens, — que cet argument, disons-nous, n'a aucune espèce de valeur. Nous nous en tenons, pour notre part, au témoignage de Pindare, qui dit qu'Hiéron donna à la ville d'Aetna des lois conformes à la règle d'Hyllus (Ἵλλιδος στάθμας Ἱέρων ἐν νόμοις ἔκτισσε, Pyth. I, 63), qu'il qualifie ensuite de *τεθμοὶ Αἰγυμιοῦ Δωρίοι*. Ce témoignage, nous le complétons par celui de Thucydide, qui mentionne les *νόμιμα Δωρικά* à propos de Géla et d'Agrigente, et nous le précisons par les paroles suivantes d'Héraclide du Pont, qui s'exprime à ce sujet de la façon la plus catégorique : οὐ μικρὰς οὖν οὗσης διαφορὰς ἐν τοῖς τούτων (des Doriens, des Eoliens et des Doriens) ἦθισιν, Λακεδαιμόνιοι μὲν μάλιστα τῶν ἄλλων Δωριέων τὰ πάτρια διαφυλάττουσι (Athen. XIV, p. 624 c.). Transcrivons encore pour finir une phrase de Plutarque où il est question de la ville de Sicyone : Ἡ Σικωνίων πόλις, ἔπει τὸ πρῶτον ἐκ τῆς ἀφράτου καὶ Δωρικῆς ἀριστοκρατίας ὥστερ ἁρμονίας συγχυθείσης εἰς στάσεις ἐνέπεσε καὶ φιλοτιμίας δημαγωγῶν (Arat. c. 2). A moins de prétendre que tous ces auteurs ne savent ce qu'ils disent, il faut bien admettre, contrairement à ce qu'affirme M. Tr., qu'il y avait quelque chose de spécial et de nettement déterminé dans le caractère et dans les institutions primitives des Doriens.

M. Tr., qui considère le *dorisme* comme une fable, est naturellement obligé d'en faire abstraction pour expliquer tout ce qu'il y a d'étrange dans la législation de Lycurgue. D'après lui, l'organisation de Sparte a pour base la constitution homérique, modifiée par la prépondérance de l'esprit mi-

litaire, par l'influence de certains cultes phéniciens et par la crainte soit de la tyrannie, soit des ilotes. M. Tr. a certainement raison quand il attribue une grande partie des institutions de Lycurgue à l'idée nettement arrêtée de tout subordonner au point de vue militaire. Il aurait même pu se montrer à cet égard beaucoup plus explicite. En effet, lorsque tous les citoyens doivent être soldats, toujours soldats et rien que soldats, l'organisation politique et sociale ne peut guère différer de celle que nous trouvons à Sparte. Mais le problème à résoudre consiste précisément à expliquer comment tout un peuple a pu se soumettre à la règle inflexible de ce couvent militaire. Les Doriens, dès leur entrée dans le Péloponèse, nous apparaissent partout comme vainqueurs. On peut conclure de là que dans leur organisation et dans leur mœurs, l'esprit militaire devait être prépondérant. Nous ne nous aviserons pas de rendre compte de ce fait, qui touche aux questions les plus délicates de la psychologie des peuples. Il nous suffit d'en constater l'existence, et dès lors nous réussissons à comprendre comment un législateur, en l'adoptant comme point de départ, a pu poursuivre, d'une manière systématique, l'application du principe qui s'y trouvait contenu.

Quant à l'idée que la législation de Lycurgue ne serait que la continuation plus ou moins modifiée de la constitution homérique, nous pouvons d'autant moins nous y rallier qu'elle est expressément contredite par Platon, lequel prétend que les poèmes d'Homère nous retracent la manière de vivre des Ioniens bien plutôt que celle des Spartiates : οὐ μέντοι Λακωνικόν γε ἀλλὰ τινα μᾶλλον Ἰωνικὸν βίον διετέρχεται ἐκάστοτε (Legg. III, p. 680). Sans doute, il y a un certain nombre d'institutions laconiennes qui se rapprochent de celles que nous trouvons dans Homère, mais cette ressemblance s'explique tout naturellement par le fait que les Doriens étaient un peuple hellénique.

On sait que pendant des siècles les Spartiates dédaignèrent d'entourer leur ville de murailles. M. Tr., d'accord avec M. Curtius, fait dériver cette singularité, non de l'esprit dorien, mais de la configuration spéciale de la Laconie, qui pouvait paraître suffisamment protégée par ses frontières naturelles. Cette observation est ingénieuse, mais M. Tr. ne devait pas invoquer en sa faveur l'opinion d'Aristote. Ce philosophe, dit-il, prétend « que les états aristocratiques cherchaient de préférence un abri dans les » pays fortifiés par la nature et dédaignaient formellement des enceintes » fortifiées. » Mais le texte d'Aristote, transcrit par l'auteur, n'a pas du tout la signification qu'il lui prête : ἀκρόπολις ὀλιγαρχικὸν καὶ μοναρχικόν, δημοκρατικὸν δὲ μάλοῦς, ἀριστοκρατικὸν δ' οὐδέτερον, ἀλλὰ μᾶλλον ἰσχυροὶ τόποι πλείους. Ce qui veut dire : « une citadelle est le propre de l'oligarchie » et de la monarchie ; la démocratie aime la plaine ; l'aristocratie ne veut » ni de l'une ni de l'autre, mais préfère plusieurs points fortifiés. » Il est évident qu'Aristote, par ces mots, oppose un certain nombre de forts disséminés à une citadelle unique. Il ne s'agit donc pas le moins du monde d'un pays fortifié par la nature, et nous nous demandons par quel artifice

d'interprétation M. Tr. pourrait faire sortir du texte d'Aristote ce qui positivement n'y est pas contenu. Selon toute apparence nous n'avons affaire qu'à un *lapsus*, semblable à ceux que nous avons signalés plus haut à propos de certains textes de Xénophon.

Dans les dernières pages de son travail M. Tr. s'efforce de prouver que les institutions de Sparte n'eurent pas ce caractère d'immobilité qu'on se plaît généralement à leur attribuer. Ainsi, p. ex., il croit que le pouvoir considérable des éphores ne date qu'à partir de Cléomène I, et que plusieurs des indications d'Aristote relatives à la constitution de Lycurgue, ne sont applicables qu'à l'époque de la décadence de Sparte. En ce qui concerne ce dernier point, M. Tr. a probablement raison, mais pour ce qui regarde les temps antérieurs à la guerre du Péloponèse, il nous paraît que M. Tr. n'a pas suffisamment tenu compte du témoignage de Thucydide par lequel nous terminerons ce compte rendu : *ἐτι γὰρ ἐστὶ μάλιστα τετρακόσια καὶ ὀλίγω πλείω ἐς τὴν τελευταίην τοῦδε τοῦ πολέμου, ἀπ' οὗ Λακεδαιμόνιοι τῇ αὐτῇ πολιτείᾳ χρῶνται* (Thuc. I, 18).

A. W.

GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE

ET PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE par FRED. DÜBNER et A. C. HURDEBISE. *Quatrième édition.* Mons, Hector-Manceaux, 1871. 308 pp. in-8°.

Il a été rendu compte les années précédentes des diverses éditions de cette grammaire, et nous avons parlé avec assez de détails des changements que M. Hurdebise y a introduits, pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous y étendre encore.

La nouvelle édition ne diffère pas sensiblement de la précédente : M. H. privé du secours du regretté M. Dübner n'a procédé à la révision de son livre qu'avec grande circonspection : " Nous avons eu à cœur, dit-il (préface p. VII), de faire à la grammaire grecque le moins de changements possible, nous avons voulu qu'elle restât la grammaire de M. Dübner telle qu'il l'avait conçue. „ Les modifications ne sont donc pas nombreuses et ne portent guère que sur des détails : " la classification des consonnes se trouve au § 6 au lieu d'être au § 112 ; les règles de contraction sont présentées sous une forme plus méthodique et plus simple ; les parfaits syncopés sont indiqués ; la théorie des temps seconds est exposée après les verbes liquides ; la liste des verbes irréguliers est allongée, etc. „ (préface p. VII). Ces changements seront approuvés de tout le monde ; il n'en sera pas de même, je crois, de la modification suivante : " Nous avons cru devoir mettre à l'actif la première personne du duel ; il n'y a pas plus de raison de l'omettre, comme on nous en a fait

l'observation, parce qu'elle ressemble à la première personne du pluriel, qu'il n'y en aurait à ne pas répéter la troisième personne du duel, parce qu'elle ressemble à la seconde. „ La troisième personne du duel quoique ressemblant à la seconde, n'en est pas moins une forme du duel; il n'en est pas de même de la première personne du pluriel. Celle-ci, quel que puisse être son emploi, reste toujours un pluriel pour la forme; il suffit pour s'en convaincre de comparer *φέρομεν* (ancien *φέρομεν*) au latin *ferimus* et au sanscrit *bharāmas*. Celles des langues indo-européennes qui ont conservé la première personne du duel, la terminent en *vas* p. e. sanscrit *bharāvas*.

Ce qui recommande particulièrement la nouvelle édition, c'est l'emploi de deux caractères : „ un grand pour ce qui est indispensable, essentiel, dont on devra se contenter dans une première étude, un petit pour ce qui est plus rare et par conséquent moins important. „ On pourrait se demander si tout ce qui est en grand caractère est réellement essentiel, et si plusieurs observations en petit caractère ne mériteraient pas plutôt l'honneur du grand. Mais cet examen nous mènerait trop loin; nous ferons seulement remarquer qu'il est arrivé parfois à l'auteur de se rapporter dans le texte principal à ce qui se trouve en petit caractère ou même en note. Le professeur ne peut donc pas se contenter du texte principal dans une première étude. Ainsi p. 17 nous lisons après le paradigme de *ἡμέρα* : „ le second modèle sert pour les noms en *α pur*. „ Or le sens du mot *α pur* n'est expliqué que par la note de la page 16. De même on lit à la p. 27. „ Nous venons de dire que l'accusatif en *ν* est seul usité dans les noms en *ις* et *υς* dont le radical finit par une voyelle. „ Les mots *nous venons de dire* renvoient à une remarque en petit texte du § précédent.

M. Hurdebise a tenu compte de la plupart des observations que nous avons faites sur la troisième édition (v. Revue, 1865, p. 123 et s/v), et il a modifié la grammaire dans ce sens. Quelquefois cependant les changements sont insignifiants et ne corrigent rien. Ainsi nous avions demandé que la *grammaire élémentaire et pratique* ne renfermât que les formes ordinaires et laissât de côté ce qui est rare ou très-rare. Comme exemple de superfétation nous avions cité l'adjectif *φίλος*, auquel on donne, outre le comparatif *φιλοτερος*, seul usité par les auteurs attiques (¹), trois autres formes, parmi lesquelles la forme homérique *φιλίων*. Grâce à cette remarque nous ne lisons plus dans la grammaire : „ l'adjectif *φίλος*; à quatre formes *φιλώτερος*, *φιλαιτερος*, *φιλαιτερος*, *φιλίων*, „ mais bien ce qui suit : „ L'adjectif *φίλος* à quatre formes *φιλοτερος*, *φιλαιτερος* (rare) *φιλώτερος* (très-rare) *φιλίων* (Hom.) „ Or cette jolie phrase est imprimée en grands caractères et est considérée par conséquent comme „ indispensable et essentielle „, devant être enseignée dans une première étude. Les pages 56 et 57 offrent d'autres raretés

(¹) Dans Xénophon Anab. 1, 9, 29 et Hellen. VII, 3, 8 Cobet a corrigé *φιλαιτερον*, *φιλαιτατον*, en *φιλοτερον*, *φιλτατον*. V. *Novae Lectiones* p. 343.

semblables que nous avons déjà signalées. Toute la grammaire du reste mériterait d'être revue sous ce rapport.

Nous insisterons encore sur l'utilité de placer en tête de la grammaire les règles sur l'euphonie. M. H. s'est contenté de transposer au commencement la classification des consonnes; ce n'est pas assez.

Nous avons fait remarquer que dans les deux premières déclinaisons α et ο du nominatif appartiennent au radical. Nous n'en lisons pas moins p. 17 : " On voit qu'en général les noms dont le radical se termine α par ε ι ρ σ ont au nominatif. „ Il est vrai qu'on lit maintenant dans une note : " l'α appartient en réalité au radical, de même que l'ο à la 2^e déclinaison. „ Mais s'il en est ainsi, pourquoi n'en pas tenir compte ?

Le paragraphe 9 traitant de l'accent mériterait d'être remanié. Il importe de donner une idée claire de la nature de l'accent (de la chose elle-même autant que du signe qui la représente), de signaler la différence qui distingue l'accent aigu et l'accent grave, et de montrer l'accent circonflexe comme étant composé de l'un et de l'autre. — Les règles doivent être complètes; il ne suffit pas de dire par exemple p. 25 : " Les noms terminés en ην ou ων, ηρ ou ωρ abrègent la voyelle au vocatif. „ Il faut ajouter : " lorsqu'ils ont la brève au génitif. „ — Nous prions l'auteur de revoir la traduction des mots donnés comme exercices de déclinaison ou de conjugaison : p. 18 il traduit ναύτης " matelot „ par *pitote*; p. 26 ἡ φῶς est traduit par *brandon*; le mot signifie cloche ou ampoule provenant d'une brûlure. Le verbe λούω étant irrégulier ne peut être conjugué sur λύω (p. 92).

" Le mot ἡμισυς, dit l'auteur p. 46, est à peu près le seul qui déroge quelquefois à la règle de la non contraction; car, pour ἡμιστος, ἡμισα, on rencontre fréquemment ἡμιστους et ἡμισα „ Ces formes contractes ne se trouvent que dans les auteurs postérieurs, par exemple dans Plutarque. Encore ἡμισυς est alors pris substantivement : Plut. Mar. 34 λέγεται μυριάδων ἑπτα ἡμιστους πρίασθαι et Dion. Hal. IV, 17 ἄχρι δώδεκα καὶ ἡμιστους μνῶν. Pour ἡμισα dans Theophr. Char. 30 Ast lit ἡμισα; v. sa note p. 262.

A la p. 73 M. H. reproduit une note de Burnouf sur l'origine du mot aoriste. Selon cet auteur l'aoriste a été ainsi nommé parceque par sa nature il est indéterminé; " car si vous dites, *je lus ce livre*, on vous demandera *quand?* et c'est la réponse à cette question qui seule déterminera l'époque. „ Nous préférons de croire que le temps dont il s'agit porte le nom d'aoriste parceque le temps n'est pas déterminé dans la plupart des modes. V. Burggraff, Grammaire générale p. 403.

A la p. 131 il est parlé de verbes déponents avec aoriste à forme passive. On ne dit rien de la classe la plus nombreuse, des verbes déponents à aoriste moyen.

La syntaxe est divisée en deux parties, dont l'une traite de la proposition simple, l'autre de la proposition composée. M. H. n'a rien changé à cette distribution, et en effet elle paraît fort logique. Mais on s'aperçoit bientôt qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de classer d'après

cette division les règles si nombreuses de la syntaxe : M. Dübner n'y a certes pas réussi. Ainsi dans le chapitre de la proposition simple on parle des classes du verbe, du moyen, de l'infinitif et du participe ; on ne dit rien des autres modes ni des temps. Cependant le verbe d'une proposition simple peut se trouver à l'indicatif et au subjonctif aussi bien qu'à l'infinitif ou au participe, et dans tous les cas il sera à un des différents temps. Puis nous nous demandons en vain pour quel motif l'exposé des règles concernant le verbe, commencé à la p. 197, est interrompu à la p. 201 par la théorie des cas, pour être repris à la p. 220. De plus on sépare ce qui appartient intimement ensemble p. ex. la syntaxe des propositions conditionnelles, les règles sur l'infinitif et le participe.

Dans la théorie des cas nous voudrions avoir une définition plus exacte de la fonction primitive de chaque cas et au moins quelques efforts pour ramener tous les usages à la définition première. La grammaire générale de M. Burggraff renferme sur ces points, comme sur beaucoup d'autres, des notions fort précieuses, dont l'étude peut jeter une grande lumière sur la syntaxe grecque. Nous nous contenterons donc d'y renvoyer nos lecteurs ; en comparant la théorie des deux auteurs, ils trouveront facilement les parties faibles de l'ouvrage dont nous nous occupons et pour lequel, malgré les défauts signalés, nous ne continuons pas moins à professer une haute et sincère estime.

L. R.

ACTES OFFICIELS.

Par arrêté royal en date du 28 novembre, sont nommés chevaliers de l'Ordre de Léopold :

MM. Bastiné (J.-L.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Bruxelles ;

le chanoine Beelen (J.-T.), professeur ordinaire à la faculté de théologie de l'université de Louvain ;

Dauge (F.), professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand ;

Dejaer (E.-E.-A.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Louvain ;

Dumoulin (N.), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand ;

Maynz (C.-G.-J.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Liège ;

Pauli (A.), professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Gand ;

Schwartz (N.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège.

Demal (J.-J.-F.), directeur du collège patronné de Saint-Trond ;

Feys (J.-M.-E.), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Bruges ;

Gérard (E.), préfet des études à l'athénée royal de Liège ;

Marsigny (A.-B.-J.), préfet des études à l'athénée royal de Mons ;

Retsin (F.-J.), professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Gand ;

Roersch (L.-C.), maître de conférences à l'école normale des humanités à Liège, ancien professeur à l'athénée royal de Bruges ;

Van der Cruyssen (J.-A.), ancien préfet des études à l'athénée royal de Tournai ;

Plasschaert, directeur de l'école moyenne de Pâturages ;

Sosset, directeur de l'école moyenne de Couvin.

Pelsers, directeur de l'école normale agrée de Saint-Trond ;

Piron, directeur de l'école normale agrée de Carlsbourg.

Prorogation de la disposition transitoire de l'arrêté royal du 20 août 1869, relative à l'admission des élèves de troisième latine et de troisième professionnelle aux examens d'entrée.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, *Salut.*

Revu l'arrêté royal du 20 août 1869 portant réorganisation des cours normaux d'enseignement moyen établis à Nivelles et à Bruges ;

Considérant que les cours normaux de Bruges ont été spécialement institués en vue de former des professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré inférieur, pour les écoles moyennes des localités flamandes, et qu'il importe d'assurer le recrutement de ces professeurs en nombre suffisant pour mettre le gouvernement à même de pourvoir à tous les besoins du service ;

Considérant que, malgré l'extension de l'admissibilité à tous les instituteurs dans quelque école normale qu'ils aient étudié, les récipiendaires se présentent encore en trop petit nombre ;

Voulant, dès lors, rétablir, pour cette section normale, et, au moins, transitoirement, une disposition de l'arrêté royal du 15 juin 1863 qui n'avait été maintenue qu'au même titre par l'arrêté royal de réorganisation et qui a cessé de sortir ses effets ;

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu ;
Sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. La disposition transitoire de l'arrêté royal du 20 août 1869, exclusivement applicable à la section normale de Bruges, est prorogée pour le terme de deux ans et rédigée de la manière suivante :

“ Pourront aussi être admis aux cours normaux de la première année, après avoir subi l'examen d'entrée, les jeunes gens qui auront terminé en 1872 ou en 1873 les études de la troisième latine ou de la troisième professionnelle, telles qu'elles se font dans les établissements où l'on se conforme au programme général publié par le gouvernement. ”

Art. 2. Notre Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 6 décembre 1871.

— Par arrêté royal du 25 novembre 1871, M. Lepas (Auguste) est nommé professeur de lecture à haute voix et de débit oratoire à l'école normale des humanités, établie à Liège, cours qui sera désormais considéré comme faisant partie du programme d'enseignement de cette institution.

— Par arrêté ministériel du 5 décembre 1871, MM. Clasen (Théophile) et Pfinder (Aimé) sont nommés, à l'athénée royal de Bruxelles, aux fonctions de surveillant qu'ils remplissent actuellement à titre provisoire.

— Par arrêté royal, en date du 20 novembre 1871, M. Moguez (Alexis-

Étienne), professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Tournai, est nommé préfet des études au même établissement, en remplacement de M. Van der Cruyssen qui a été admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension.

— Par arrêté royal du 2 décembre 1871, sont dispensés de la condition du diplôme, savoir :

1° De professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur (humanités).

MM. Wets (Aloïs), candidat en philosophie et lettres, pour lui permettre d'occuper les fonctions de professeur de français, d'histoire et de géographie au collège communal de Thuin, et Van der Heyden (Antoine-Edouard-Jean), pour lui permettre d'occuper les fonctions de professeur de la classe préparatoire, section des humanités, à l'athénée royal d'Anvers.

2° De professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur (sciences).

M. Standaert (Adolphe), pour lui permettre d'occuper les fonctions de professeur de mathématiques supérieures et de physique au collège communal de Thuin.

3° De gradué en lettres.

MM. Clasen (Théophile), et Pfinder (Aimé), pour leur permettre d'occuper les fonctions de surveillant à l'athénée royal de Bruxelles.

— Par arrêté royal, en date du 4 novembre 1871, M. Docquier (Albert Alfred), professeur d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Bruges, est nommé titulaire de la même chaire à l'athénée royal de Gand.

— Par arrêté royal, en date du 4 novembre 1871, M. Lallemand (Alexis), docteur en philosophie et lettres, professeur de troisième latine au collège communal de Nivelles, est nommé professeur d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Bruges, en remplacement de M. Docquier, qui reçoit une autre destination.

— Par arrêté ministériel du 30 novembre 1871, sont nommés à l'école moyenne de Gand :

Premier instituteur, en remplacement de M. Versichel, démissionnaire, M. Block (Brunon), actuellement premier instituteur dédoublant ;

Premier instituteur dédoublant, M. De Backer (Théodore), actuellement second instituteur ;

Second instituteur, M. Speleers (Eugène), actuellement second instituteur dédoublant ;

Second instituteur dédoublant, M. Vanwilder (Victor), élève diplômé de la section normale de Gand, actuellement surveillant ;

Surveillant, M. Hacquardt (Henri), élève diplômé de la section normale de Gand, actuellement instituteur à l'école d'application.

NÉCROLOGIE.

Une noble existence vient de s'éteindre à St Trond. M. Eugène Nélissen, professeur de la classe de troisième latine de l'athénée de Gand, vient de succomber, à la fleur de l'âge, à une longue et pénible maladie, enlevé prématurément à l'affection de sa famille et à ses nombreux amis.

Les funérailles ont eu lieu à St Trond, le mardi 6 décembre. Le corps professoral de l'athénée de Gand s'y est fait représenter par deux de ses membres. Trois des élèves, qui ont assisté aux dernières leçons du défunt, voulant donner un dernier témoignage d'estime à leur professeur, assistaient également à la cérémonie.

Au bord de la tombe, M. Retsin a prononcé le dernier adieu :

“ Messieurs,

„ J'ai reçu des professeurs de l'athénée royal de Gand la triste mission d'apporter sur cette tombe un dernier hommage de douleur et de regrets. Quels regrets furent jamais plus légitimes ? et qui mieux que nous, ses collègues et ses amis, a pu apprécier les rares qualités d'Eugène Nélissen ? Ce n'était pas seulement un professeur distingué et dont le nom fait honneur à l'athénée de Gand et à l'enseignement tout entier, un savant dont les connaissances étaient aussi exactes qu'étendues, un esprit sérieux et élevé, c'était aussi une âme loyale et honnête, et, avec une grande bonté, le cœur le plus juste et le plus sincère.

„ Nommé professeur, il y a sept ans à peine, après de brillants examens dont il ne tarda pas à justifier les promesses, la vie s'ouvrait pour lui pleine d'espérances. Ces espérances, hélas ! sont maintenant changées en deuil. Il est mort sans avoir joui, ici bas, du fruit de ses travaux et de son mérite, et songeant plutôt à se rendre digne de l'avenir qu'à profiter du présent ; il est mort comme le soldat qui meurt à son poste, luttant avec un courage obstiné contre le mal qui l'épuisait, et fidèle au devoir jusqu'à la limite des forces humaines.

„ Mais il gardera toujours une place dans nos souvenirs ; nous conserverons pieusement sa mémoire, comme celle de l'homme le plus droit, le plus vrai et le plus digne d'une longue et heureuse existence. Adieu Nélissen ! Adieu. „

— L'université de Bruxelles vient de faire une grande perte par la mort de M. Jean Baptiste Francqui, professeur ordinaire à la faculté des sciences, membre du conseil provincial du Brabant, membre de l'Académie royale de médecine, etc., etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Année 1871.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ÉTUDE SUR LE LANGAGE POPULAIRE OU PATOIS DE PARIS ET DE SA BANLIEUE. (1).

AVANT-PROPOS.

Avant de commencer la lecture (2) de ce travail, un peu minutieux, comme tout travail relatif à la grammaire, j'indiquerai en peu de mots le caractère général du patois parisien, puis je désignerai d'une manière exacte et chacun d'eux par le titre qui lui est propre, les monuments que j'ai interrogés pour en étudier et en décrire scrupuleusement l'organisme.

Il faut d'abord être et demeurer bien persuadé que ce patois n'existe plus. Paris l'a entièrement oublié, et le peu d'endroits de cette ville où il a tenu le plus longtemps, comme les halles, les marchés, les ports et peut-être un ou deux faubourgs, en ont à peine conservé quelques formes. Si la banlieue en a gardé davantage, — et je dirai ailleurs pourquoi, — c'est si peu de chose qu'il n'y a pas là de quoi suffire à une restitution, même partielle, de ce bizarre langage. On peut donc dire que la civilisation en a tout dévoré. La civilisation, comme la

(1) La reproduction de cette étude est interdite.

(2) Quelques fragments de ce travail, qui a pour auteur M. Charles Nisard, ont été lus à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres au mois de novembre dernier, et le *Journal officiel* en a parlé d'une manière très favorable dans le compte rendu des séances de l'Académie; mais aucune partie de cette savante étude philologique n'a été encore publiée. La *Revue de l'instruction publique* a été assez heureuse pour s'en procurer tout le manuscrit, qu'elle fera connaître en entier à ses lecteurs dans les prochaines livraisons.

NOTE DE LA DIRECTION.

barbarie, a ses exécutions; mais du moins, ne s'en prend-elle qu'aux ruines, et souvent pour les réparer. Ainsi, quand en parlant de ce patois, je m'exprime au présent, il doit être entendu que je me transporte au temps où il florissait; car, je le répète, c'est un patois mort, et s'il n'a pas la sottise de revendiquer une chaire où on l'enseigne, il mérite au moins ce degré d'attention que les anatomistes scrupuleux ne font pas difficulté d'accorder aux produits anormaux de la génération.

Il est presque superflu d'ajouter qu'on ne parlera point ici de cet argot parisien, décoré du nom de langue verte, et qui doit son origine au théâtre, aux cafés, aux bals publics, aux prisons, aux journaux [mêmes et des mieux famés; cet argot n'est pas et n'a jamais été, si ce n'est à de très rares exceptions près, le vrai patois parisien, encore qu'il tende de jour en jour à le devenir tout à fait. Il s'agit simplement du langage vicieux parlé par le peuple de Paris, et qu'on ne voit se produire avec quelque suite et quelque étendue que dans les écrits de la première moitié du 17^e siècle. Toutefois, des écrits très antérieurs à cette date, et surtout à partir de Villon, en offrent déjà des traces; ce sont ceux des grammairiens du 16^e et même du 17^e siècle, d'autant plus précieux pour mon objet, qu'ils abondent en détails sur la prononciation du populaire parisien, et que ces détails, parce qu'ils étaient étrangers au langage normal, n'ont obtenu aucune attention sérieuse des grammairiens postérieurs. Ce sont aussi les conteurs, les poètes dramatiques du 16^e siècle. En remontant plus haut encore, c'est à dire au moyen âge, on pourrait dans certaines chartes, et même dans des ordonnances et édits de nos rois, trouver des mots que reconnaîtrait comme siens le patois parisien; mais ils sont rares, ou du moins on est rarement assuré, si ce n'est quand le fait est nettement affirmé, qu'ils soient du langage de Paris véritablement populaire.

Quoi qu'il en soit, c'est en consultant ces divers monuments, que j'ai recueilli les matériaux, et de mon Dictionnaire, — duquel on doit dire désormais comme de notre patois, qu'il n'existe plus (1), — et des remarques auxquelles les mots dont

(1) Il a été détruit tout entier dans l'incendie d'une des annexes de l'hôtel de ville. Il y avait sept ans que j'y donnais tous mes soins. Aurai-je le temps de le refaire? J'y essaierai du moins, si Dieu me prête vie.

il se composait, ont donné lieu. Je ne nommerai toutefois que les monuments intégralement écrits en pur patois parisien, qui sont les plus étendus et les plus importants, où l'on ne saurait ne pas reconnaître l'image et la continuation d'une tradition, et dont on ne peut en conséquence contester l'autorité. Ce sont :

1° *Les nouveaux Complimens de la place Maubert, des Halles, Cimetière S. Jean, Marché-neuf et autres places publiques. Ensemble, la resjouissance des Harangères et Poissonnières faite ces jours passés au gasteau de leurs Reines.* 1644, in-8°. — Anonyme.

2° *Agréable Conférence de deux paisans de Saint-Oüen et de Montmorency sur les affaires du temps.* A Paris, 1649, in-4°. — Anonyme.

C'est la première de cinq Mazarinades qui ont toutes le même titre; mais ce nombre est porté à sept, quand on y ajoute les deux suivantes :

3° *Nouvelle et suite de la cinquième partie de l'Agréable Conférence de Piarot et de Janin, paisans de Saint-Oüen et de Montmorency, sur les affaires du temps, par le mesme authœur des précédentes parties. — Janin va chercher Piarot morte-payé ou garde du Havre, pour estre son compère.* A Paris, 1651, in-4°.

4° *Nouvelle et suite de la sixième partie de l'Agréable Conférence de Piarot et de Janin, paisans de Saint-Oüen et de Montmorency sur les affaires du temps présent.* A Paris, 1649, in-4°. — Anonyme.

On remarquera ici que la suite de la 5^e partie est d'une date postérieure de deux ans à la suite de la 6^e partie; c'est qu'elle est sans doute une réimpression, comme il y en a eu beaucoup d'autres de ces mêmes pièces.

5° *La Gazette des Halles touchant les affaires du temps. Première nouvelle.* A Paris, chez Michel Métayer, imprimeur ordinaire du Roy, demeurant en l'Isle Nostre-Dame, sur le Pont Marie, au Cigne. 1649; in-4°. — Anonyme.

Autre Mazarinade, partie en vers de huit syllabes, partie en vers de douze.

6° *La Gazette de la place Maubert, ou suite de la Gazette des Halles, touchant les affaires du temps. Seconde nouvelle.* A Paris, chez le même, 1649, in-8°. — Anonyme.

En vers de huit syllabes.

7° *Suite de la Gazette de la place Maubert, par l'auteur de la Gazette des Halles, touchant les affaires du temps.* A Paris, chez le même, 1649, in-4°. — Anonyme.

Aussi en vers.

8° *La Conférence de Janot et Piarot Doucet de Villenoce, et de Jaco Paquet de Pantin, sur l'entrée de la reyne.* A Paris, 1660, in-4°. — Anonyme.

9° *Lettre de remerciement envoyée au cardinal Mazarin... Avec la Harangue de la dame Denise, etc.* Paris, 1651, in-4°. — Anonyme.

10° *La Micaresme des Harangères, ou leur entretien sur les affaires de l'Estat.* Paris, 1649. — Anonyme.

11° *La Noce de Village*, comédie en 1 acte et en vers, par M. de Rosimont, comédien du roy pour le comique. Paris, 1705, in-18.

Cette pièce est tout entière dans le style des *Conférences*; elle a même pris de la 5°, l'histoire plaisante de l'origine des cornes, racontée par Janin. C'est dans la dernière scène.

12° *Pièces et Anecdotes intéressantes, savoir, les Harangues des habitants de Sarcelles* (par Jouin), un *Dialogue des Bourgeois de Paris*, etc., qui n'ont pas été publiées : le *Philotanus* et le *Porte-feuille du diable*, qui en est la suite. *Revu et corrigé.* Deux parties. A Aix en Provence, aux dépens des Jésuites, l'an de leur règne 210 (1731), in-12.

Les Harangues sont au nombre de dix; la première est datée de novembre 1730 et la dernière d'avril 1748. Ce sont des satires très spirituelles et très violentes contre les persécuteurs du jansénisme.

13° *Les très-humbles et très-respectueuses Remontrances des Habitants du village de Sarcelles au Roy, au sujet des affaires présentes du Parlement de Paris, avec des notes critiques, historiques et politiques.* A Rotterdam, chez Richard Sanspeur, à la Vérité, dans la place d'Érasme, 1732, in-12.

14° *Les très-humbles Remercements des habitants de Sarcelles au Roi, au sujet du retour du Parlement de Paris.* A Sarcelles, aux dépens de la Société. Chez Claude Fétu, 1733, in-12.

15° *Compliment inespéré des Sarcellois à M. de Vintimille, au sujet du pèlerinage de S. Médard.* 1733, in-12.

Toutes ces pièces, moins le dialogue et le *Philotanus*, indiquées aux quatre numéros 12, 13, 14 et 15, sont généralement

appelées les *Sarcelles* ou *Sarcellades*. Mais les trois dernières ont été désavouées par Jouin ; elles sont en effet beaucoup moins spirituelles que les siennes, quoique le jansénisme en soit aussi violent.

16° *Les Écosseuses ou les Œufs de Pâques, suivis de l'Histoire du Porteur d'eau ou des Amours de la Revaudeuse*, comédie. A Troyes, chez la veuve Oudot, 1739, in-12.

Toutes ces pièces sont de Caylus.

17° *Rapsodie ou Chansons des rues, au sujet du mariage de M^{sr} le Dauphin* (Louis, fils de Louis XV). S. d. (1745), in-8°.

18° Les écrits poissards de Vadé, tant en vers qu'en prose, compris dans l'édition de ses *Œuvres complètes* en 4 vol. in-8°, publiées en 1757.

19° *Les Lettres de Montmartre par Jeannot Georgin* (pseudonyme d'Antoine Urbain Coustellier), 1750, in-18.

Type du patois parisien, sinon le plus fidèle, du moins le moins mélangé.

20° *Madame Engueule ou les Accords poissards*, comédie parade en 1 acte (par Boudin). 1754, in-12.

21° *Le Goût des Porcherons*. — *Le Déjeuné de la Rapée* (par l'Ecluse). — *Les Citrons de Javotte*, en vers. — *Le Poissardiana* (par L'Ecluse). — *Les Amusemens à la grecque* (par le même). — *Dessert du petit souper dérobé au chevalier du Pélican*, attribué au même. (De 1748 à 1764). Je cite en bloc.

22° *Les Porcherons*, poème en VII chants ; dans *Amusemens rapsodi-poétiques contenant Mon Galetas, Mon feu, et autres pièces*. A Stenay, chez J. B. Meurant, imprimeur et libraire de M^{sr} le Prince de Condé. 1773, in-12. — Anonyme.

23° Plus de deux cents pièces politiques, pamphlets et journaux en langage poissard, publiées pendant la révolution, à partir de 1789.

24° *Riche-en-gueule, ou le Nouveau Vadé...* publié par un enfant de la joie. Paris, 1822, in-12. — Anonyme.

J'ai passé sous silence quelques pamphlets du temps de la Ligue, et près d'un millier de Mazarinades, non écrits en patois, il est vrai, mais où j'ai ramassé quantité d'expressions notoirement populaires et parisiennes. Les titres exacts, avec les exemples à l'appui, étaient indiqués dans le Dictionnaire.

En voilà plus qu'il ne fallait peut-être pour former un dictionnaire et le faire gros, surtout en ne ménageant pas les

exemples, — comme aussi je ne les ai pas ménagés, — et pour établir le véritable caractère du langage dont j'ai fait le dépouillement.

Ce langage que j'appelle patois, pour être bref, ne mérite guère ce nom, pris surtout dans le sens de dialecte; il n'en a ni l'unité, ni l'originalité, ni les règles; c'est une marqueterie où les diverses pièces qui la composent sont si pressées, qu'on ne distingue pas toujours nettement le fond sur lequel elles sont ajustées. Il met largement à contribution le bourguignon, le normand et le picard anciens et modernes, et quelquefois le wallon. Tantôt il garde tels qu'ils sont les mots qu'il leur dérobe, tantôt il les dénature, comme il fait aussi des mots français, mais ceux-ci plus brutalement, et à la manière des voleurs qui dénaturent les objets qu'ils se sont appropriés. La cause en est à la disposition de l'organe vocal du peuple de Paris, tour à tour empâté et élastique, brusque et traînard, fin et grossier; à son goût pour certaines lettres, qui les lui fait prodiguer à tort et à travers, de la façon la plus illogique et dans les circonstances les plus contradictoires; à la faveur qu'il accorde aussi bien aux sons larges qu'aux sons amincis, et au plaisir qu'il semble prendre à en intervertir les rôles; enfin à une affectation évidente à corrompre ou à forcer la prononciation régulière, toutes les fois qu'il veut se moquer, ou qu'il veut imiter le bien dire. Cette manie est surtout remarquable dans Vadé et son groupe. Il a aussi une passion effrénée pour l'épenthèse, la métathèse, la prothèse et l'apocope. Quant à la syncope, il y a peu de voyelles et même de consonnes et de syllabes, qu'elle ne supprime sans façon, et alors même que cette suppression n'a ni pour objet, ni pour effet de précipiter le discours.

Il cède d'ailleurs à certaines influences euphoniques, tout comme les langues régulières, et à cette force qu'on a nommée assimilatrice et qui est exercée par une lettre sur une autre lettre, par le radical sur la flexion, et réciproquement; il maintient d'anciennes formes régulières, aujourd'hui inusitées, et qui ne semblent vicieuses que parce qu'il les emploie; il laisse à certains mots actuellement masculins le genre féminin qu'ils avaient autrefois, et fait aussi, mais plus rarement, le contraire.

En un mot, ce patois, puisque patois il y a, est l'inconséquence et le dérèglement mêmes. Vadé, Coustellier, Boudin et

Jouin, sont, selon moi, ceux qui le peignent avec le plus de fidélité, quoique chacun avec des nuances. Vadé est plus picard; il se ressent de son pays. Coustellier est plus bourguignon; il était parisien, ainsi que Boudin qui se balance, pour ainsi dire, entre le bourguignon et le picard. Jouin était de Chartres, pays à peu près dépourvu de patois local. Ses *Sarcellades* sont émaillées de formes françaises archaïques, et assez fortement empreintes de picard. Quand aux *Conférences*, elles sont un mélange assez bien pondéré de tous ces patois, mélange qui était propre aux paysans des environs de Paris, parce que, par des motifs que j'expose dans mon travail, la plupart des marchands bourguignons, picards et normands qui vendaient à Paris, logeaient dans ces quartiers. Ces mêmes paysans, maraîchers, grainetiers, coquetiers, etc., abondaient dans les halles et les marchés, où ils avaient aussi leurs étaux.

J'ai dit, et je le répète, il ne faut demander à ce patois aucune méthode, et s'il a été possible d'en dresser un dictionnaire, il ne le serait pas d'en composer une grammaire. Tel qu'il est cependant, il a sa curiosité, son intérêt; il est mort d'ailleurs. Il me reste à former le vœu qu'on ne le juge pas tout à fait indigne d'une oraison funèbre; je l'ai faite avec une impartialité difficile, comme chacun sait, dans ces sortes de pièces, mais que l'impossibilité d'avoir une vertu quelconque à faire valoir dans le défunt, m'a imposée naturellement.

Voici d'abord un résumé très succinct des changements divers dont les voyelles et les diphthongues sont affectées :

A se change en *ai* ou en *e* simple, surtout dans le voisinage de l'*r* : *chairette*, *tairder*, *lerme*, *cherme*; en *é* marqué de l'accent aigu : *diéble*, *diémant*, *héché*; en *i* devant *n* : *binde*, *chince*, *cinquinte*; en *i* avec adjonction de *n* devant un double *ff* : *infection*, *infecté*, pour affection, affecté; en *au* à la fin de quelques mots terminés en *al* : *animau*, *chevau*, *mau*.

E se change en *a* le plus fréquemment, et presque dans toutes les positions; mais son voisinage des liquides *l*, *m*, *n*, *r*, après et surtout avant elles, rend ce changement à peu près inévitable; il est même sans exception, toutes les fois que l'*e* précède l'*r*. C'est la prononciation favorite du peuple de Paris. Tous les mots du dictionnaire où se trouve le son *er*, à la tête, dans le corps et parfois aussi à la fin de ces mêmes mots, sont assujétis à la prononciation *ar*. La même

lettre *e* devant *m* ou *n*, position où elle a le son de l'*a*, se change en *i* : *vintre*, *cintre*, comme aussi quand elle est suivie de l'*a* : *agritable*, *crtature*, suivie ou précédée de l'*r* : *agrtment*, *rigarder*, *cirémonie*, *opira*, et dans d'autres cas. Elle devient *o*, dans *oncore*, *ondroit*, *avont*; *u*, devant *m*, dans *prumier*, *fumelle*, *suminaire*; *ai*, à la fin des mots où elle à l'accent aigu : *égarai*, *bariolai*, *maugrai*; ce qui entraîne la même désinence avec un allongement pour la 2^e pers. plur. du conditionnel : *pouviais*, *feriais*, *mangiais*. Enfin, *e* ouvert ou fermé se renforce en *eu* : *beugnet*, *beugueule*, *eupitre*, *cheux deu*, *ceu*, *queu*, *de*, *ce*, *que*.

I se change en *é* dans *décipline*, *déficile*, *énutile*, *incévil*, et d'autres encore. S'il est suivi de *m* ou *n*, il se change en *a* : *antrigance*, *ambécille*, ou en *e* : *enclination*, *enjonction*, ou en *é*, *ei*, *ai* indistinctement : *babène*, *famaine*, *fareine*, *champaignon*, etc. Mais s'il précède un double *mm* ou *nn*, il s'attache si étroitement au premier *m* ou *n*, qu'il produit avec lui une nasalité aussi forte que désagréable; car alors il se change en la diphthongue *ai*, laquelle ne peut, dans cette position, avoir le son fin et dégagé de l'*i* placé devant ces doubles nasales *aimmortel*, *aimmoral*, *ainnocence*. Le même son, mais écrit *in*, reparait devant *ll* double et *rr* double : *inlégal*, *inrégulier*, *inlusion*; mais l'*n* est épenthétique dans : *cheminse*, *comminssion*, *mins*, *prins*. Cet abus de la nasalité est encore un des caractères distinctifs du patois parisien. Enfin, *i* se change en *u* dans *fn funale*, *effugie*, *cumetière*; et en *ui* dans *luire* pour lire.

Y se change en *j* ou *g* doux là où il tient la place de deux *i* : *pager*, *envoger*, *ennuger*, *noger*, *plaije*, *roiial* ou *roial*, *loijal* ou *lojal*, etc., pour payer, envoyer, ennuyer, noyer, plaie, royal, loyal.

O se change en *ou* : *chouse*, *courps*, *brouche*, *assoumer*, etc.; en *a* devant *m* et *n* : *an*, *man*, *hanorer*, *nammer*; quelquefois en *e*, ou en *i*, ou en *u* devant les mêmes lettres : *mensieur* ou *minsieur*, à la picarde, *tumber*, *succumber*; d'autres fois en *au* et en *eu* : *baune*, *haume*, *queume*, *bonne*, *homme*, *comme*; *queumencer*, *cérimeunie*; il y a même *euffice* et *eufficier*. Il devient la diphth. *oi* dans *cloire* et *moirue*.

U ne se change en *a* que dans *comparation*; en *é* dans *plème*, *excommègnier*; en *i*, dans, *dépité*, *himeur*, *timulte*, et une foule d'autres. Il n'offre pas d'exemple de changement en *o*; mais il

devient *eu*, *oi* et *ui*, dans *écueume*, *fortune*, *couteume*; — *boivant*, *écritoire*; — *luit*, *concluit*, *luisarne*; il se change en *ou* dans *ouile*, *ahouri*, *trouye*, et en *l* dans certains mots qui se terminent en *ngle* : *harangle*, *seringle*, *meringle*.

DIPHTHONGUES VRAIES ET FAUSSES.

Ai perd son *i* dans *char*, *éclar*, *vrament*, *je fas*, *tu fas*, *je feras*, *tu feras*, et ainsi aux mêmes temps et personnes des parf., fut. et cond. de presque tous les verbes. Il perd l'*a* dans *ide*, *connitre*, *sis-tu*. Il se change en *é* aigu dans *méson*, *réson*, *séson*; en *e* féminin dans *fesons*, *fesiez*, qu'on prononce *f'sons*, etc.; en *u*, mais seulement dans *umer* (pour *aimer*), forme invariable des *Sarcellades*; en *eu* dans *fleurer*, *bienfeutrice*; en *oi* dans *roison*, *moison*, *boiser*, *secrétoire*.

Au perd l'*u* dans *ara*, *sara*, et leur conditionnel; il devient *ou* dans *choud*, *joune*, *oussi*, etc.

Le trigramme *eau* final se change constamment en *iau* : *biau*, *chapiau*, *viau*, *mantiau*, etc.

Ei perd l'*i* dans *signeur* et *milleur*.

Eu se change en *ou* dans *plourer*, *goule*, *mourtre*; il rejette l'*u* dans *feille* et *feillet*, *hureux*, et l'*e* dans *Ugène*, *Urope*, *Ustache*.

Oi se distingue par le nombre et l'inconséquence de ses transformations. Il devient tour à tour et souvent dans le même mot : *a* épais, *oa*, *oua*, *é*, *e*, *ai*; *oé*, *oué*; *oai*, *ouai*. Les exemples de toutes ces formes sont aussi nombreux que les mots où entre cette diphthongue. *Oi* perd tantôt l'*i*, tantôt l'*o* : *bosson*, *posson*, *mosson*; *rîne*, *rial*, *riaume*.

Ou perd l'*u* : *cop*, *forcher*, *torner*, *torment*, etc. ou l'*o* dans *crupion*. Il devient *au* dans *gaudron*, *bautre*, et *eu* dans *équeute* pour *écoute*.

Ui perd l'*u* dans *brit*, *pis*, *depis*, *li*, *pissant* et quelques autres; et l'*i* dans *cusine*, *cussot*, *hussier*, *jun*, etc.

Maintenant je vais entrer plus avant dans le détail de ces mutations diverses, en décrire l'occasion, la provenance, en un mot l'histoire. Je commencerai par parler des voyelles, puis des diphthongues, et après des consonnes. Je traiterai ensuite des flexions des verbes, et je terminerai par ce qu'on appelle les figures de diction.

VOYELLES.

A.

Dans notre langage populaire, principalement au 17^e siècle, *a* devient *ai* dans les monosyllabes *ma*, *ta*, *sa*, *ça*, *mai*, *tai*, *sai*, *çai*, et dans cela, déjà, deçà, voilà : *celai*, *déjai*, *deçai*, *voilai* ou *velai*. C'est une prononciation bourguignonne, laquelle affecte aujourd'hui un nombre de mots plus considérable. On en use aussi en Lorraine, mais plus sobrement.

La même voyelle composée *ai* se substitua à l'*a* dans *clairté*, *chairette*, *tairder*, *raige*, *raicine*. Mais *clairté* était également propre à la bourgeoisie, car cette forme est dans Regnier (*). Elle s'explique par l'influence du son de l'adjectif, clair, à laquelle l'adverbe, clairement, est resté soumis.

Ailleurs, je trouve dans mes textes, au lieu de *ai*, son équisonnant *e*, quand cet *e* est suivi de deux consonnes dont la première est un *r*, ou d'un *rr* double : *erière* ou *erier*, que les charretiers employent indistinctement pour faire reculer leurs chevaux ; *erticle*, *lermes*, *gendermes*, *cherme*, *cherbon*, *berbe*, *bizerre*, *caterrhe*. Encore, *lermes*, *gendermes*, *chermes*, qui sont dans Villon et dans Jean Marot, ne sont-ils pas imputables au peuple de Paris, cette prononciation étant, comme on le verra plus loin, en contradiction formelle avec le goût décidé de ce peuple pour le son *a*, surtout quand l'*a* est, comme ici, suivi de *r*. Peut-être n'en usait-il ainsi quelquefois (et mes textes du 17^e siècle plus que les plus récents en sont une preuve), que par imitation ou par singerie d'un modèle qu'il avait sous les yeux. En effet, ce son mou *er* pour *ar* était familier à la bourgeoisie parisienne, non seulement au 17^e siècle (*), mais encore pendant presque tout le 18^e, époque, à laquelle elle tend à disparaître. Il n'est personne qui ne s'aperçoive encore quelquefois du penchant invincible qu'ont les bourgeoises, parisiennes de naissance, à prononcer *er* le son *ar*, celui-là se prêtant mieux au grasseyement qui leur est habituel, et qui devient de bonne heure une partie de leurs grâces natives. Pour ne

(*) *Discours au roy*, vers 2.

(*) *L'art de bien parler françois*, par De La Touche, t. I, p. 3. 1696, — *Grammaire françoise d'Antoine Oudin*, p. 1. 1656.

rappeler qu'un exemple, une vraie parisienne ne dira point Paris, avec l'expansion qu'on donne à l'*a* dans ce mot, et qu'il réclame; elle dira *Péris*, donnant à l'*e* le son plus ou moins exigü, selon qu'elle y mettra plus ou moins d'affectation.

C'est par un *e* fermé que l'*a* est remplacé dans quelques mots où il est précédé d'un *i*, mais sans former diphthongue avec lui. Au 17^e siècle, et souvent encore au temps de Vadé, le peuple prononçait *guiéble*, *guiément*, pour diable, diamant. Mais les courtisans et les dames disaient *diéble*, *diément*, sans s'y aider du gosier. La mouillure de la bivocale *ia* semble provoquer l'affaiblissement tonique dont elle est ici frappée, et cet affaiblissement se fait sentir d'autant plus volontiers que les muscles de la langue en éprouvent véritablement moins de fatigue.

Une certaine paresse de prononciation se manifeste également dans les formes populaires du 17^e siècle, *cataplesme*, *henneton*, *héché*, pour cataplasme, hanneton, haché. L'aspiration même, dans ces deux derniers, en est presque détruite.

L'*a* suivi de *n* ou *m*, dans le corps, ou à la fin d'un mot, se prête avec une certaine complaisance, surtout aujourd'hui, à son changement en *i*. Vous entendrez dire, par exemple :

Binde, *chince*, *cinquinte*, *dinse*, *frinc*, *finfaron*, *grin(d)*, *jimbe*, *lingue*, *mechint*, *minche*, *pintalon*, *rimpe*, *singfroid*, *timbour*, *timpon*, *vinter*, vanter.

Il en est de même de l'*e* placé devant les mêmes consonnes; car alors ayant le son de l'*a*, il tombe sous la même loi que lui.

Cintre, *cint*, *cintime*, *dint*, *gindarme*, *finme*, femme; *lindemain*, *pindint*, *printimps*, *rindre*, *sinsible*, *timps*, *vingince*, *vinte*, vente.

Ajoutez à cette nomenclature les mots dont la désinence est en *ment*.

Si en passant ainsi de la nasalité lourde en à la nasalité pincée in, le peuple a le dessein de nous ramener à la prononciation latine de quelques-uns de ces mots: *centum*, *temporis*, *venditum*, etc., il possède plus de science qu'on ne lui suppose communément; mais il n'a ni autant de science, ni autant de prétention. Ce qui est vrai, sans l'être toutefois des autres intonations qu'il dénature, c'est qu'il met une certaine affectation à faire ressortir celle-là. Il n'y a qu'à surprendre cette nasalité outrée au sortir de la bouche d'un gamin de Paris, pour connaître la vérité de mon observation. Écoutez-le donc quand il dit: *cinq frincs cinquinte cintimes* — voyez voir la

vinte — la vingince — *j m'in vinte* — c'est pour cela que le *printims s'avince*. N'y a-t-il pas un peu de malice en tout cela? Sans doute, mais il y a autre chose; c'est à dire la force assimilatrice qui s'exerce d'une voyelle à l'autre, soit en remontant, soit en descendant. Ainsi, dans *cing frincs, cinquinte* et *printims*, cette force est progressive, c'est à dire qu'elle agit de la pénultième sur la dernière; dans *lindemain*, elle est regressive et remonte de la dernière à l'antépénultième. Le même phénomène a lieu en latin : regressivement, dans *soboles* pour *suboles*, et dans les parfaits *momordi, poposci*, pour *memordi, peposci*; progressivement, dans *teretis, hebetis*, pour *teritis, hebitis* (comme *militis* de *miles*) (1). En toute langue le sain et le malsain ont la même origine, le peuple.

Bien que cette nasalité soit remarquable dans la bouche des Méridionaux, principalement quand ils s'expriment en français, qu'elle ne soit pas étrangère au poitevin, et qu'elle caractérise aussi certaines variétés du patois bourguignon, où elle est figurée par *ain*, elle est toutefois plus essentiellement et plus généralement picarde. C'est elle qu'Henri Estienne attribue à son Celtophile (*), lorsqu'il lui fait dire *mestinge* pour mélange. Il la dénonce comme étant d'introduction récente et propre à la bourgeoisie parisienne. Serait-ce donc des bourgeois que le peuple l'aurait prise? Je ne saurais l'affirmer, quoique j'incline fortement à le croire, cet exemple d'un emprunt fait de bas en haut n'étant pas le seul dans le langage qui fait l'objet de cette étude. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'avant comme après Vadé, et à plus forte raison, dans le temps qu'il écrivait, le peuple de Paris faisait un usage si outré du son *in* pour *an* ou *en*, qu'à défaut de mots où la présence de ces deux syllabes lui eût fourni l'occasion naturelle de céder à son penchant à les altérer, il se rejetait sur ceux d'où ces mêmes syllabes étaient absentes, pour peu qu'ils offrissent d'analogie de forme avec d'autres mots régulièrement nasalisés. Ainsi, sur quatre exemples de l'*a* non appuyé sur l'*n*, il y en a trois où cette analogie n'est que l'effet d'un quiproquo; ce sont *infecté, infection, infectionné*, pour *affecter, affection, affectionné*. Le

(1) *Théorie de l'accentuation latine*, par H. Weil et L. Benloew, p. 148.

(2) *Dialogue du nouveau langage français italianisé*. 1579.

quatrième, *s'encoquainer*, pour *s'accoquiner*, ne rappelle une analogie, qu'en ce qu'il rentre dans la catégorie des verbes où le préfixe *en* a le sens, ou propre ou figuré, de *aller dans*, comme *s'engraisser*, *s'encourager*, *s'encanailler*. Ces quatre exemples sont pris des *Sarcelles* et des *Lettres de Montmartre*.

On dirait que la consonne *n*, en tous ces exemples, exerce une sorte d'attraction sur l'*i*, et qu'elle le dégage autant qu'il se peut de l'*a* et de l'*e*, quand elle les a pour voisins. Ce vice, si invétéré dans notre langage populaire, apparaît comme une règle dans certains mots latins tirés du grec. Ainsi, où l'éolien dit *μαχάνα*, *πατάνα*, *ευκάνα*, *τρυτάνα*, le latin dit *machina*, *patina*, *buccina*, *trutina*, en reportant l'accent sur l'antépénultième (*). Je ne compare pas, je rapproche.

Une autre disposition du peuple parisien est de donner quelquefois à l'*a* le son *o* sourd, plus fréquemment représenté par *au*. Il dit *ovons*, pour *avons*, *ovant*, pour *avant*, *occidant*, pour *accident*. C'est un son lorrain. Le son *au* plus sourd que l'autre, appartient au bourguignon, et se substitue à *al* dans *mau*, *chevau*, *animau*. Je n'ai pas trouvé plus d'exemples de cette double mutation, et je crois qu'il n'y en a pas d'autres. Il est possible qu'ils se raréfient encore à la longue, mais celui d'*ormoire* ne périra jamais, je m'assure, tant il a toujours d'ampleur et de fraîcheur dans la bouche de nos faubouriens. Je crois aussi que les gamins de Paris diront toujours un *animau*, comme aussi les charretiers, mon *chevau*, forme à laquelle il ne manque qu'un *s* à la fin pour représenter exactement le cas sujet singulier de ce mot au 13^e siècle.

E.

Cette voyelle, dans notre langue populaire, ne le cède à aucune autre pour les transformations diverses auxquelles elle se prête, et le nombre en est considérable. La plus fréquente est en *a*. J'en ai relevé plus de deux cents exemples différents dans mes textes, sans parler des troisièmes personnes plur. du

(*) Voy. *Théorie de l'accentuation latine*, par H. Weil et L. Benloew, p. 177.

parfait des verbes en *er*. Ce changement frappe la lettre *e*, quelle que soit la place qu'elle occupe dans un mot, et y eût-il plusieurs *e* dans ce mot, il les atteint parfois tous ensemble. Citons quelques exemples : *afronté*, *aclairé*, *acouter* (v. fr.), *acrire*, *axemple*, *avangile*, *apouser*; puis *aglise*, où le préfixe *a* n'est peut-être autre chose que l'*a* de l'article féminin, incorporé à *glise*, forme appartenant au 12^e siècle et qui est dans les *Dialogues* de Saint Grégoire et la *Moralité* sur Job (1). Citons encore *chamin* (en picard *camin*), *davenir*, *davotion*, *diadame*, *catachisme*, *cimatière*, *ébaniste*, *collage*, *infaction*, *retanir*, *salpastre*, *satallite*, *jarretiare*.

Remarquez encore ici l'action de la puissance assimilatrice progressive, non seulement sur l'*a* plus rapproché de l'*a* normal, comme dans *catachisme*, *diadame*, *satallite*, *salpastre*, mais encore sur l'*e* séparé de ces *a* par une ou plusieurs syllabes, comme dans *santinalle*, *jarretiare*. Toutefois, dans ces six derniers mots, l'*a* de la première syllabe est normal, et l'influence assimilatrice en découle naturellement; mais alors même que cet *a* n'est que la transformation ou la corruption d'un *e* radical, il ne laisse pas non plus de s'assimiler l'*e* qui le suit, comme s'il n'était pas lui-même anormal; c'est ce qui apparaît dans les mots *marveille*, *availler*, *parsonniare*, *parfarence*, *ravarence* et *ravardir*.

De tous les exemples qui précèdent, il résulte que l'*a* se substitue principalement à l'*e*, lorsque celui-ci est suivi d'une des sifflantes *c*, *s* ou *x*, et d'une des liquides *l*, *n* ou *r*; on serait donc en droit d'en conclure que ce changement a le caractère d'une règle. Il n'en est pas absolument ainsi; mais la règle se manifeste, impérieuse et sans exception, toutes les fois que l'*e* est suivi d'un *r*; elle s'étend même quelquefois jusqu'aux mots où il en est précédé. Elle permet, dans ce dernier cas, de dire *pras*, *apras*, *aupras*, *expras*, *prâcher*, *ratourner*, *hêrasie*, *raciter*, *rataper*; elle trouvera même bon qu'on ajoute quelques mots à cette liste; mais aucun des mots ayant la syllabe *er* initiale ou médiane et quelquefois même finale, ne trouve grâce devant elle; tous ceux qui paradent dans le dictionnaire, sont soumis à ses lois.

(1) " Quand li temps de sainte *Glise* serat accompliz, etc. ", p. 461. Éd. de M. Leroux de Lincy, dans les *Documents inédits*.

Pour qu'on ne croye pas que j'exagère, je ferai un choix de ces mots dans l'immense quantité de ceux que j'ai pu recueillir.

Alarte, apparcevoir, areinter, avarir, bagerie, barlue, çarcueil, çarimonie, çartain, çarvelas, çarvelle, charcher, compare, consarver, darnier, darrière, devargondé, disçarner, divartir, divars, ensarrer, farmer, et ses composés; fiar, fiarté, garme, germe, garre, guerre; gobarger (se), gouvarner, guarir, harbe, hiar, lanterne, libarté, libartain, marcenare, marci, marle, merveille, perdu, parfide, parfarence, préférence; parle, parmettre, parsonne, patarnel, provarbe, priares, ravarence, ravardir, sarmonner, sarrer, sart, sarvir, sarviteur, sargent, sarpette, tarme, tarre, tarrible, travarser, varrai, varrons, varser, vars, envars, varre, vartu, visiare.

Le dialecte de la Bourgogne, seul, prodigue avec un égal excès le son *ar*, et il n'en est pas plus pauvre, pour en avoir ainsi (on en verra la preuve ailleurs) fourni les Parisiens.

Ce son, avec toute son intensité rurale, si l'on peut dire, était déjà tellement une habitude de la population parisienne aux 15^e et 16^e siècles; il en caractérisait si énergiquement le langage réfractaire aux nuances, aux demi-tons, aux grâces, que des écrivains, des poètes, comme Villon et Rabelais, en subissaient l'empire. Rabelais surtout en use jusqu'à paraître s'en délecter (*). Il y a telles phrases dans son livre où ces

(*) Si, dans les éditions de Villon données par Marot, les mots où l'*e* était prononcé *a*, sont écrits par *e*, la rime indique aussitôt que cette orthographe doit être rectifiée conformément à la prononciation du peuple de Paris, et Marot lui-même ne manque pas de la noter. Par exemple, Villon dit dans le *Petit Testament* :

Mes parens, vendez mon haubert,
Et que l'argent ou la pluspart
Soit employé dedans ces Pasques.

“ *Haubert* rimé contre *part* monstre, dit Marot, que Villon estoit de Paris, et qu'il prononçoit *Haubart* et *Robert*. ”

Et dans le *Grand Testament* :

Si ne suis, bien le considère,
Filz d'ange portant dyadème
De estoille ne d'autre sydère;
Mon père est mort, Dieu en ait l'âme !

parfaits définis, à la désinence en *arent*, sont si rapprochés dans la construction qu'il en résulte, lorsqu'on les lit, une sorte de roulement pareil à celui qu'on exécuterait sur un tambour. (1) Rabelais, selon moi, y a bien plutôt l'air de se moquer de la prononciation parisienne, que de viser à rendre à la voyelle *a* sa prononciation originelle, *amarunt*, *aimarent*, et à rajeunir une forme abandonnée à peu près partout, dans la langue littéraire, dès la fin du 12^e siècle. Je dis à peu près, parce que cette forme, si usitée alors en Bourgogne qu'elle peut s'en croire originaire, est constamment dans les sermons de Saint Bernard. On la retrouve encore aujourd'hui dans quelques villages de cette province; mais les villes l'ont abandonnée tout à fait. Quand si peu de monuments échappent aux ruines que le progrès, parfois complice du temps, sème sur son passage, comment une prononciation vieille de près de six siècles y échapperait-elle?

“ Dyadème, observe Marot; faut prononcer *dyadame*, à l'antique où à la parisienne. ”

Et enfin, dans la même pièce :

Or firent, selon ce décret,
Leurs amys, et bien y appert,
Et les aymoyent en lieu secret,
Car autre queeulx n'y avoit part. ”

“ Fault dire *appart*, ajoute Marot, à l'usage de Paris. ”

Cette remarque de Clément Marot est également applicable à Jean Marot, son père. Ainsi, dans la 2^{me} complainte de son *Voyage de Gènes*, Jean Marot reproche aux Génois, leur lâcheté, eux qui avaient promis que

Si le roy de France
Passoit les monts, sans aucune doubtaunce,
Ils le prendroient, malgré tous ses gendarmes;
Mais près du feu couards tiennent gros termes.

Et dans le *Voyage de Ventse*, les Crémonais

Apportent clefs, du roy prennent les armes,
Luy promettant d'être loyaux et fermes,
Et louant Dieu, selon leurs dits et termes
D'avoir tel prince.

Il fallait lire *tarmes* et *farmes*.

(1) “ Tant feirent et tracassarent... qu'ils arrivarent à Sevellé, et des-troussarent hommes et femmes „ *Gargantua*, I, 27. Et ailleurs.

Le peuple de Paris qui, à partir du moment où les provinces de l'ancienne France et celles qui y furent successivement annexées, devinrent tributaires de ses besoins, reçut d'elles plus de formes de langage qu'il n'en inventa, le peuple de Paris, dis-je, ne tiendrait-il donc pas des Bourguignons, qui de toute ancienneté lui convoiaient leurs produits par les rivières d'Yonne et de Seine, une prononciation qui leur était si naturelle, et qui devait lui agréer plus qu'aucune autre? Car, en admettant que les Parisiens fussent eux-mêmes en possession de prononcer les parfaits définis comme Rabelais plus tard les écrivit, ils recueillirent de leur trafic avec les marchands bourguignons quantité d'autres mots où cette prononciation avait lieu, et ils en enrichirent leur langage. Il n'y en avait pas à Paris de plus antique, comme dit Marot, et jusqu'au commencement du siècle actuel, il n'y en eut pas de plus familière aux marchandes d'herbes de la place Maubert, aux forts de la halle au blé et du marché au poisson, aux mariniers et débardeurs du Port au Foin et de la Grève. Louis XIII, dont la première enfance fut confiée à des nourrices de la classe du peuple, qui fut élevé par elles à peu près comme Gargantua le fut par les siennes, qui en suça les mœurs avec le lait, et qui en parla le langage jusque fort avant dans l'adolescence, Louis XIII prononçait les parfaits définis comme un enfant du peuple, et quantité d'autres mots encore, ainsi que l'atteste le curieux journal de Jean Héroard, son médecin : " L'on parloit du dégât que les soldats avoient fait sur les noisettes au jardin de son logis, à Meudon..., le Dauphin dit : *C'étoit là où ces méchants cadets me dérobaient des noisettes que j'avois fait serrer* ⁽¹⁾. Et plus loin : " *Ho! velà; je ne les reverrai jamais; elle sarre tout ce qu'on me donne* " ⁽²⁾.

La même règle qui gouvernait le changement d'e en a devant r, gouvernait aussi le changement d'e en a devant l et n. On a ainsi *alle, balle, prunalle, sentinalle, crualle, intalligence, tal et talle*. On a de même *mian, tian, sian, mianne, tianne, sianne, rian, bian, moyan, viant, tiant, vianne, tianne*, et leurs composés. Palsgrave donne même cette dernière prononciation

(1) *Journal de Jean Héroard*, t. I, p. 295.

(2) *Ibid.* I, p. 374.

comme normale, et comme rentrant dans la règle en vertu de laquelle on prononçait *famme*, quoiqu'on écrivit femme ⁽¹⁾. Il ajoute qu'elle avait quelque chose de nasal, " some thyng in the noose „. On disait donc *mian-ne*, *vian-ne*, etc., en nasalisant la première partie du mot, comme aussi *fam-me*, et non *fame*, ainsi qu'on le dit aujourd'hui, excepté le peuple. C'est avec l'indifférence d'un étranger qui constate un effet phonique d'une langue autre que la sienne, sans en rechercher la cause, que Palsgrave signale cette nasalité; on voit seulement qu'elle était alors le propre de toutes les classes de la société, et l'une des intonations de la langue générale. Mais moins de cent ans après lui, elle semble déjà déchue, et, à la fin du règne d'Henri IV, à peu près exclusivement du domaine du peuple. " Il (le dauphin, depuis Louis XIII) écrit à la reine une lettre où il ne voulut jamais écrire ce mot, *bien*; il vouloit écrire, *bian*, disant que c'étoit mieux dit, et s'y opiniâtre de telle sorte qu'il lui fallut dresser un autre lettre où ce mot n'étoit point. „ ⁽²⁾.

On conçoit qu'avec un goût si prononcé pour le son *a* qu'il substituait avec cette indépendance au son *e*, le peuple de Paris n'ait pas favorisé la substitution contraire qui était comme je l'ai dit, de mode à la ville ainsi qu'à la cour. S'il eut un moment cette faiblesse, les traces en sont rares, et ne se montrent ça et là que dans les Mazarinades, où des personnes de la cour, hostiles au cardinal, ont certainement mis la main. Dans toutes les autres pièces contemporaines des Mazarinades ou postérieures à elles, l'*a* surmonte l'*e*, et l'étouffe. Il traite de même la fausse diphthongue *ai*, homophone à *e*, et en fait brutalement sauter l'*i*. On le verra, quand il sera question de cette fausse diphthongue.

Le peuple pouvait-il aller plus loin? Sans doute, n'y ayant pas plus de bornes à la faculté qu'il a de créer des mots qu'à celle de les corrompre; toutefois, il se laissa vaincre à cet égard par un grammairien! L'abbé Bouillette, auteur d'un *Traité des sons de la langue* (1760), prétend qu'on doit pro-

⁽¹⁾ Pag. 3, de l'édition Génin.

⁽²⁾ *Journal de J. Héroard*, t. I, p. 304.

noncer les petits mots comme les, des, mes, *las, das, mas*, ⁽¹⁾ et dire *las* hommes, *mas* amis. C'est encore aujourd'hui la prononciation à l'Opéra; mais elle n'est reçue qu'à cette Académie. Ajoutons pourtant qu'elle est franc-comtoise. L'abbé Bouillette ne l'était-il pas aussi? Quoi qu'il en soit, c'est par ces procédés de conquérant et de despote que l'*a* populaire cherchait à restreindre la place que la voyelle *e* occupe dans la langue générale, et à ne pas lui laisser même la portion congrue; car, dit Geoffroy Tory, " la plus grande part des dictionnaires françois contiennent en elles plus souvent la vocale *e* que nulle autre voyelle ni lettre. „ ⁽²⁾

Dans cette usurpation continue du son *a* sur les sons *e*, *ai*, faut-il ne voir que l'effet d'un caprice du peuple, ou bien une réaction contre le parler de la cour, atteint, dès le temps de Villon, d'une disposition contraire? Est-ce le résultat d'une influence venue du dehors, ou d'une influence locale, ou de toutes les deux à la fois?

Bien qu'un simple caprice du peuple ait quelquefois décidé de la façon dont serait prononcée telle lettre ou tel mot, on ne pourrait cependant l'alléguer ici, vu la persistance de sa durée. Et rien n'est éphémère comme un caprice, si ce n'est l'œuvre qu'il a produite. Il faut donc écarter cette cause.

La réaction contre le parler des courtisans n'est pas plus fondée. Outre que le peuple de Paris était déjà en possession de la prononciation *a* pour *e*, *ai*, quand la prononciation opposée s'introduisait à la cour, on ne peut admettre qu'il fût choqué de cette nouveauté, au point de former la résolution, de la détruire en en établissant une autre. Quand le peuple veut détruire quoi que ce soit, il ne rebâtit pas en même temps qu'il détruit, et rien ne serait plus rare que de le voir, en fait de langage comme en fait de gouvernement, démentir ses habitudes.

L'influence du dehors est-elle plus probable? Geoffroy Tory

(1) On lit dans la Passion de Jésus-Christ (9^e siècle) :

Pilat *sas* mans dunques laved.

De *suas*. L'accent n'a fait qu'une seule voyelle des deux, et a choisi, pour se fixer, la seconde.

(2) *Champfleury*, f^o XL, recto, 1529.

raconte que les dames de Lyon prononçaient "gracieusement", *a* pour *e*, et il en attribue la cause "à la fréquentation des Italiens, qui est aux ferez et banquez (foires et banques) de Lyon ⁽¹⁾". Comme échantillon de cette grâce des Lyonnaises, il donne cet exemple où j'avoue n'entendre pas grand' chose : "Choma vous choma chat affeta", ⁽²⁾, et, ajoute-t-il, "mille aultres motz semblables que je laisse pour breveté."

Mais encore que les dames de Paris, précisément à la même époque, prononçassent *e*, *ai* pour *a*, on n'en peut pas conclure que ce fût pour faire pièce aux dames de Lyon. Il y avait de plus trop loin de l'une à l'autre ville pour que l'esprit de contradiction pût s'exercer à son aise. Il eût fallu pour cela qu'il s'engageât une polémique en règle, et l'on ne paraît pas y avoir songé. Ce n'est donc pas sur le langage des dames de Paris qu'a influé l'accent lyonnais; il n'a pas influé davantage sur le langage du peuple de Paris. Au temps où cet accent, ou, pour être plus précis, cette prononciation devint parisienne, le commerce que Lyon faisait avec Paris, était loin d'être aussi considérable qu'il l'est devenu depuis, et comme, en outre, il n'avait pas pour objet le débit des denrées de première nécessité, le peuple parisien proprement dit n'y prenait aucune part, et n'y trouvait conséquemment aucune occasion d'y gâter son langage.

En était-il de même des relations entre les pays bourguignons et Paris? Non sans doute. Dès le temps de Philippe-Auguste, le commerce de vin de ces pays avec la capitale de la France, soit pour sa propre consommation, soit de transit, était déjà énorme; le commerce de blé et de bois s'y joignit ensuite, et l'un et l'autre étaient si considérables à la fin du 14^e siècle, qu'au port de Grève, principal point des arrivages, la langue des importateurs et du nombreux personnel attaché à leur service ne cessait de retentir aux oreilles de la population marinière de Paris, et que celle-ci dut finir par contracter quelques unes de ses plus fortes intonations. Ne vivant que de son travail journalier sur la rivière et sur les ports, et y étant constamment mêlée aux hommes d'équippes bourguignons, elle formait avec eux une sorte de tribu où le lan-

(1) *Champfleury*, f. XXXIII, verso.

(2) Peut-être : Chomez-vous, chomez cette fête?

gage n'était pas la dernière chose qui fût commune à ses membres. C'est aussi dans les ports et dans les halles que le parler né de ces rapprochements quotidiens fleurit le plus et se soutint le plus longtemps. Il y en avait encore de beaux restes au milieu du 18^e siècle; partout ailleurs il dépérissait, et commençait à faire place à une espèce d'argot, ignoble mélange de mots repris aux gueux et aux voleurs, et de mots dus à l'imagination parisienne. Vadé lui-même en offre déjà quelques exemples. Mais les personnages qui figurent dans ses écrits soit en vers soit en prose sont presque exclusivement des mariniers, des débardeurs, et des forts des halles au blé ou au vin. Il en est de même chez tous ses imitateurs.

C'est donc à la faveur des rapports de cette population avec les marchands bourguignons que s'introduisirent dans la langue populaire de Paris, soit les thèmes avec un *a* radical, au lieu d'*e*, comme *façons* ⁽¹⁾ faisons, *faroit* ⁽²⁾, *davons* ⁽³⁾, *davoit* ⁽⁴⁾, *mattre* ⁽⁵⁾, *promattons* ⁽⁶⁾, *lattice* ⁽⁷⁾, *macredi* ⁽⁸⁾, *sambadi* ⁽⁹⁾, *rappaler* ⁽¹⁰⁾, etc.; soit les mots où la consonne *r* semble (comme j'espère le prouver plus loin), favoriser les entreprises de l'*a*; comme *prastre* ⁽¹¹⁾, *forterasse* ⁽¹²⁾, *Commarci* ⁽¹³⁾, etc.; soit enfin tout mot, de quelque espèce qu'il fût, pourvu qu'il offrit un *e* à débusquer.

Les *Lettres de Montmartre*, ce type à la fois du langage et de l'esprit du peuple de Paris, en fourmille d'exemples.

(1) *Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny*, par Fr. Félix Chevalier, 2 v. in 4^o, avec Pièces justificatives, 1769; t. II, p. 551; Pièces just. n^o 1.

(2) Ib. p. 607; ib. n^o 59.

(3) Ib. p. 552; ib. n^o 1.

(4) Ib. p. 603; ib. n^o 53.

(5) Ib. p. 558; ib. n^o 2.

(6) Ib. p. 559; ib. n^o 2.

(7) Ib. p. 559; ib. n^o 2.

(8) Ib. p. 603; ib. n^o 2.

(9) Ib. p. 607; ib. n^o 65.

(10) Ib. p. 563; ib. n^o 7.

(11) Ib. p. 562; ib. n^o 6.

(12) Ib. p. 568; ib. n^o 14.

(13) Ib. p. 597; ib. n^o 42.

Outre cette cause particulière de la prononciation *a* pour *e* chez les Parisiens, il y en avait une autre qui était générale; c'est celle qui, en donnant à l'*e* latin suivi de *m*, le son de l'*a*, ôtait à la syllabe *em* tout ensemble sa nasalité originelle et son orthographe étymologique. Palsgrave, ainsi qu'on l'a vu plus haut, a parlé de cette intonation comme étant d'un usage général, au commencement du 16^e siècle, et Pelletier, son contemporain, la dénonce comme un outrage à la langue et au sens commun.

Au 15^e siècle (et il n'est pas nécessaire, pour appuyer ma remarque, de remonter au-delà), la foi était vive; le clergé, alors tout puissant, était respecté et obéi; seul, il enseignait la jeunesse, et les maîtres d'école, chargés de l'éducation de l'enfance, appartenaient tous à cet ordre. Le peuple suivait les offices; sa voix y accompagnait la voix des officiants, et sa langue articulait les mots latins comme les percevaient ses oreilles, quand ils étaient énoncés par les prêtres et les chantes. Il en était de même dans les écoles où, de temps immémorial, l'instruction latine, inculquée aux enfants, persistait à tous les âges de leur vie, et déteignant, si l'on peut dire, sur l'intonation française, y laissait son empreinte.

L'action de chanter en général, et en particulier à l'église, ayant pour effet de maintenir la bouche dans un état de distension excessive et continue, et cet état étant alors celui de cet organe, quand il émet le son *a*, il en résulte que les autres sons se ressentent plus ou moins des efforts dépensés pour obtenir celui-là, et qu'il en est qui semblent parfois se confondre avec lui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moyen âge, le clergé avait l'habitude qu'il n'a point perdue d'ailleurs, surtout dans les campagnes, de prononcer l'*e* comme l'*a*, toutes les fois que cette voyelle était suivie des consonnes *m* ou *n*. Ainsi, il disait: *omnam hominam veniantam in hunc mundum*, pour *omnem hominem venientem*, etc. C'est à cela qu'il faut attribuer la prononciation de mots français dérivés du latin, tels que science, diligence, firmament, testament, etc., comme s'ils étaient écrits *sciance*, *diligance*, *firmamant*, *testamant*.

Je ne crois pas qu'on puisse contester la vérité de cette remarque; on conviendra du moins qu'elle est ingénieuse, et si j'en parle avec si peu de modestie, c'est qu'elle ne m'appartient

pas. Elle est de Jacques Peletier ⁽¹⁾. Il proteste contre le vice de prononciation et d'orthographe qui affectait l'*e* dans tous les mots de provenance latine, et il en considère les effets avec amertume et les conséquences avec une sorte de désespoir.

“ Duquel vice, dit-il ⁽²⁾, notre France à peine se pourra jamais guères bien purger; vu même que ceux qui ont été érudits, ce semble, en bons lieux, sont imbus de cette odeur. Et parce que les prêtres avaient tout le crédit le tems passé (qu'on appelait le bon tems), et qu'il n'y avait guères qu'eux qui sût (*sic*) que c'étoit que de latin (comme la barbarie et puis la littérature renaît par vicissitude en tous pays du monde), et que tous les jeunes enfants, tant de ville que de village, passaient par leurs mains, Dieu sait comment ils étaient instruits! Et cependant, ces savants montreurs, qui étaient estimés comme dieux, en matière de science (car, de la vie, elle était, ce croit-je, bien bonne), donnaient forme en notre langue: de sorte qu'auprès du vulgaire, et même auprès des hommes de moyen esprit, comme il est à croire, ils parlaient plus souvent leur latin qu'autre langage, pour se faire estimer comme borgnes en terre d'aveugles; desquels le peuple retenait toujours quelque chose du patois... Par quoi le vulgaire apprit à dire *sciance*, *conscience*, *diligance*, etc. Voire, de sorte qu'aujourd'hui ce nous est un patron qui nous demeurera à jamais. Et si nous proférons *science*, *diligence* par le vrai *e*, latin, nous nous ferions moquer. ”

Je me permets donc de douter fort que l'influence de l'*a* italien, remarquée par Goffroy Tory dans le langage des dames de Lyon, ait été ressentie à Paris par aucune des classes de la population. Ce n'est pas en effet ce son *a* qu'Henri Estienne reproche aux courtisans, mais bien l'abus de son *e* ou *ai*, ainsi que je le ferai voir plus loin. Le son *a* était généralement usité, non seulement à Paris, mais fort au delà de son enceinte; il ne commença de s'adoucir et de fléchir en *ai* ou *e*

(1) *Dialogue de l'Orthographe e Prononciacion francoese, departi en deux liures*, par Jaques Peletier du Mans. A Lyon, par Jan de Tournes, 1555.in-8.

(2) Pag. 120. Peletier, comme Meigret, tenta de réformer l'orthographe française et de la régler sur la prononciation. Je n'ai pas cru devoir le transcrire ici selon son procédé, la lecture de son texte étant d'une difficulté extrême, pour ne pas dire insupportable.

à la cour qu'à partir de François I^{er}; il gagna la ville ensuite par voie d'imitation, puis enfin, mais par une voie toute différente, le peuple lui-même.

Jusque-là et même au delà, il maintint l'*a* en possession et saisine de la place de l'*e*, partout notamment où l'*e* est en contact immédiat avec l'*r*, et il continua à prononcer surtout la troisième personne du pluriel du parfait indicatif, de la 1^{re} conjugaison, de manière à rendre jaloux le goguenard curé de Meudon.

C'est qu'il y a en effet dans la lettre *r* je ne sais quelle propriété de forcer et conséquemment de dénaturer l'intonation des voyelles qui l'accompagnent. Cela est de toute évidence pour la voyelle *e*.

Martianus Capella dit de l'*r* " qu'elle est prononcée, de la langue faisant strideur et son ronflant apertement : *in spiritu lingua crispante corraditur* „ (1). Aussi, les Anglais lui rendent-ils toute justice en la prononçant *ar*. J'ajoute que, les dernières années du 16^e siècle, nombre de Français, au rapport de Saint-Lien, la prononçaient comme les Anglais (2). Ils n'avaient, certes, aucun dessein de les imiter; d'où vient donc qu'ils se rencontraient avec eux? Il ne faut pas croire, parce que j'allègue ici Capella, que je sois, pour parler comme M. F. Baudry (*Revue de l'instruction publique*, 3 décembre 1869), " un de ces partisans attardés „ des rêveries qui ont eu pour effet " d'attacher certains sons, certaines lettres à des idées déterminées, et qui ont égaré tant de penseurs, depuis Platon jusqu'à Court de Gébelin. „ Je n'oserai donc croire avec Platon que *r* signifie mouvement et rudesse, comme il est dit dans le *Cratyle*; mais je n'ai pu m'empêcher toutefois de remarquer ça et là, dans le cours de cette étude, que les faits de corruption les plus fréquents et les plus insignes dans le langage populaire, proviennent de la présence de l'*r*, au commencement, à l'intérieur ou à la fin des mots.

De cette mutation si fréquente, et la plupart du temps, si illogique de l'*e* en *a*, je conclus que si dans la langue réglée c'est le premier qui domine, le second prend sa revanche dans le langage populaire de Paris. Cette revanche est surtout

(1) *Champfleury*, f^o LV, recto.

(2) *De pronuntiatione linguae gallicae libri duo*, pag. 32.

éclatante dans les monuments écrits en ce dialecte, aux 17^e et 18^e siècles. Ainsi, non seulement le patois parisien, mais quelques patois provinciaux et par dessus tous le bourguignon, semblent, pour leur compte du moins, justifier l'opinion de quelques grammairiens qui ont regardé le son *a* comme le son fondamental des voyelles, et contredire celle de Bopp qui, tout en déclarant que l'*a* est la voyelle la plus forte, ajoute qu'elle est aussi la plus exposée à se détériorer.

E radical ou médial s'aiguise en *i*, avec réserve dans les écrits populaires du 17^e siècle, avec excès dans ceux du 18^e, comme les *Sarcelles* et les œuvres de Vadé et consorts. La proportion entre ceux-là et ceux-ci est environ comme douze est à cent. Ce vice n'est à tout prendre que l'extension outrée et irréfléchie de l'ancienne règle de permutation qui, d'un *e* latin, accentué ou atone, a fait un *i* en français, et qui régit quantité de mots de la langue fixée; il semble donc reprendre et continuer une tradition. Mais il s'en donne, si je l'ose dire, à cœur joie.

Deux circonstances influent particulièrement sur cette transformation de l'*e*.

1^o Lorsqu'il est suivi d'un *a*, comme dans agréable, céans, créature, doléance, fainéant, fléau, néanmoins, préalable, théâtre, etc., qu'on prononce et écrit *agriable*, *cians*, *criature*, *doliance*, *fainiant*, *fliau*, *nianmoins*, *prialable*, *thiâtre*.

2^o Lorsqu'il est précédé ou suivi d'un *r*, comme dans agréement, enterrement, maréchal, précaution, regarder, grenier, premier, opéra, cérémonie, trébucher, trémousser, etc., qu'on prononce et écrit *agrimement*, *entirrement*, *marichal*, *pricaution*, *rigarder*, *grinier*, *primier*, *opira*, *cirémonie*, *tribucher*, *trimousser*.

Ici nous rencontrons encore la consonne perturbatrice *r*, donnant à l'*e* un son plus aigu, après lui en avoir tout à l'heure donné un démesurement sonore. Mais, ainsi que je l'ai dit, tout est contradiction dans le langage du peuple, comme dans ses idées.

Dans les mots où l'*e* n'est ni suivi d'un *a*, ni voisin d'un *r*, il passe à l'*i* avec une égale facilité, et donne *dijeuner*, *diça*, *dila*, *chiveux*, *dispotique*, *garniment*, je *jiteray*, *minagère*, *mi-chant*, *miche*, *malice*, *liger*, *ligétaine*, *miglieur*, *pipie*, *remide* etc.

Nombre de ces formes se retrouvent en bourguignon et en picard.

Rarement *e* se change en *i*, quand il est préfixe : *inorme*, *inervé*; plus rarement encore, quand il est final et muet : *paroli* ou *paroly*, parole. Rabelais (*Garg.* I, ch. 26) donne une désinence semblable à Capitole. " Les fouaciers... se transportarent au Capitoly. „ C'est sans doute du patois tourangeau.

On voit que toutes les sortes d'*e* sont atteintes par cette mutation. Mais l'*e* fermé l'est bien davantage. Occupant, dans l'échelle de la voix humaine le poste le plus rapproché de l'*i* qui en est le point culminant, il est plus exposé à être absorbé par lui et à se perdre dans lui.

Initial ou final, *e* comme *a*, devant *n* ⁽¹⁾, se change quelquefois en *o*. Le peuple dit *oncore*, *ondroit*, pour encore, endroit, comme il dit *avont* pour avant. Ce sont là les dernières profondeurs de la nasalité, et il ne faut entendre parler qu'un moment le gamin de Paris, pour être frappé de l'aisance avec laquelle il les explore.

Le changement d'*e* en *u* est aussi violent qu'il se prodigue peu. Je ne trouve que *fumelle* et *prumier*, au 16^e siècle, pour femelle, premier, et *sumer*, *suminaire*, au 18^e siècle, pour semer, séminaire. Mais *prumier* s'explique par l'ancienne forme *primier*, de *primarius*, et par la mutation de l'*i* en *u*, qui a dû se faire comme elle s'est faite dans *fumier*, de *finus*.

On aurait peine à croire que le même peuple qui aiguissait l'*e* fermé en *i*, l'ait aussi émoussé en *ai*. Rien n'est plus vrai pourtant. Seulement, il se bornait à mettre cet *ai* à la fin des mots, tandis qu'il fourrait son *i* au commencement, à la fin, au milieu, partout. Il disait donc aussi correctement qu'un paysan des environs de Beaune et de Dijon le peut dire : *bariolai*, *égarai*, *maugrai*, *rafinai*; il altérait, à la manière des Franc-comtois, non seulement la flexion de la deuxième personne plur. du conditionnel, mais celles de la deuxième personne plur. de l'indicatif et de la deuxième plur. du futur; il disait : vous *aimais*, *aimiais*, *aimeriais*; vous *boirais*, *boiriais*, *mangerais*, *mangeriais*; vous *pouvais*, *pouviais*, *souffrais*, *souffriais*, etc. Je cite tous ces exemples, relevés dans mes textes de toutes les époques.

(1) Il a été parlé à la voyelle A du changement en *i* de l'*e* devant *n*, dans le corps et à la fin des mots.

Je doute fort que ces sons, qui n'ont pas péri tout entiers dans quelques localités de la banlieue, à l'est de Paris, sortent jamais aujourd'hui de la bouche d'un Parisien, né dans les faubourgs, ou de celle d'une étalère des halles. Mais au 17^e siècle et même tout à la fin, ils avaient cours, non seulement parmi le peuple, mais encore dans toutes les classes de la société. Ils sont formellement condamnés, à vingt-cinq ans de distance, dans le *Dialogue des lettres de l'alphabet*, par Frémont d'Ablancourt ⁽¹⁾, et dans l'*Art de bien parler françois*, par de la Touche ⁽²⁾. Tous les écrits en langage populaire, qui me sont passés sous les yeux, portent de nombreux témoignages de cette prononciation, et si les écrits en français littéraire n'en offrent pas de semblables, les protestations des grammairiens ne permettent pas de nier qu'elle ait été reçue par les gens bien élevés dans le langage de la conversation. " Il y en a, dit l'auteur du *Dialogue*, qui prononcent *boirais, mangerais*, pour *boirez, mangerez*. „ Et il introduit l'*e* reprochant à l'*a* cette autre usurpation de ses propriétés, dans laquelle ce même *a* avait l'*i* pour associé et pour complice.

Serait-ce pour trancher sur le thème adopté par les classes au-dessus de lui, que le peuple en épaississait encore l'intonation bêlante, et disait volontiers *ferias, chantias, liras*, pour *feriez, chantiez, liriez* ? Je n'oserais l'affirmer. Car s'il est vrai qu'en général le peuple se fait un mérite fanfaron de ne pas parler correctement, et qu'il se moque des gens de sa classe qui ont cette faiblesse, il n'est pas moins vrai que, dans les circonstances, par exemple, où il se croit tenu d'être plus poli qu'à l'ordinaire, il affecte la recherche dans ses expressions ; et encore bien que ses efforts à cet égard ne soient pas très heureux, et qu'il y ait même dans cette affectation quelque chose de plaisant, il ne laisse pas de la croire nécessaire, persuadé que s'il y manquait, il manquerait également à la politesse. Les *Lettres de la Grenouillère*, de Vadé, sont un modèle charmant de ce langage populaire raffiné.

C'est assez l'opinion commune que les Normands ont apporté

(1) Dans le tome III, p. 323 du *Lucten*, de la traduction de Perrot d'Ablancourt. 1674.

(2) T. I, p. 4.

à Paris la prononciation *ai* pour *é*, à la fin des mots. S'ils ne l'y ont point apportée, ils ont certainement contribué à l'y entretenir. L'usage à Paris n'en remonte pas assez haut pour qu'on puisse, sans injustice, en attribuer l'introduction exclusive aux Bourguignons. Car bien qu'ils trafiquassent avec Paris bien longtemps avec les Normands, toutefois le commerce de ceux-ci par eau avec la même ville commençait à n'être plus, au 17^e siècle, soumis aux mêmes restrictions dont il avait été l'objet au 15^e, et était devenu plus facile et plus étendu.

Celui qui avait lieu par terre, consistait alors principalement en beurre, œufs, fruits, légumes et autres denrées de même nature. La consommation en était considérable à une époque où il n'y avait pas de famille parisienne qui ne fît maigre au moins deux fois par semaine, et tous les autres temps de l'année prescrits par l'Église pour l'observation de ce régime. Les marchands de ces divers comestibles vendaient aussi de la volaille, et c'est pourquoi sans doute on les appelait *poulaillers*. " Mené promener au bout de l'ormoie (du château de Noisy) ⁽¹⁾, dit J. Héroard, le Dauphin regarde passer les poulaillers qui vont à Paris, venant de Normandie; leur demande d'où ils sont, ce qu'ils portent „ ⁽²⁾. Je ne parle pas du commerce de bestiaux qui se faisait aussi par terre, et qui n'était pas moins considérable.

Tout ce qu'on peut donc dire, c'est que Bourguignons et Normands qui, par des motifs difficiles à préciser, avaient et ont encore cette prononciation de l'*é* final ⁽³⁾, ont travaillé de concert à l'inculquer aux Parisiens, et qu'ils y sont jusqu'à un certain point parvenus. Mais les vrais Parisiens s'en sont depuis tout à fait déshabitués; elle n'a plus d'adeptes, comme je l'ai dit, que dans une partie de la banlieue. C'est en effet dans cette partie que logaient et stationnaient les marchands normands, quand ils venaient à Paris débiter leurs denrées; c'est là qu'ils en avaient des dépôts, soustraits avec soin à la connaissance de la police du Prévôt des marchands, très-sévère pour cette clandestinité. On comprend ainsi avec quelle facilité ceux qui héber-

⁽¹⁾ Village de l'arrondissement de Versailles.

⁽²⁾ *Journal de J. Héroard*, t. I, p. 292.

⁽³⁾ On ne l'entend plus guère avec toute sa force qu'en Franche-Comté.

geaient les caravanes normandes, ont dû contracter leur accent.

Le renforcement de l'*é* fermé ou de l'*e* ouvert en *eu* est extrêmement commun jusqu'au milieu du 18^e siècle, et même au de là : *bienveillance* (qui est dans Plutarque), *beugueule*, *beugnet*, *cheux*, *cheumin*, *ceu* pour ce, qui est constamment dans les sermons de Saint Bernard; *euvangile*, *eupitre*, *leuvrier*, *preumier*, *reuster*, *seu* pour se; *queustion*, *teul*, *queul*, *veuille*, pour bienveillance, bégueule, beignet, chez, chemin, évangile, épître, lévrier, premier, rester, question, tel, quelle, veille.

Ce son n'est déterminé ni par la nature des sons voisins, ni par l'influence des consonnes adjacentes, ni par l'étymologie, comme dans le bourguignon et le picard anciens, où le son *eu* : *li tieus*, *li feus*, *li jeus*, représente l'o latine de *locus*, *focus* et *jocus*, ni par l'analogie, ni par quoi que ce soit indiquant l'observation d'une règle quelconque; c'est l'effet purement physique d'un organe vocal habitué à n'émettre que des sons hors de la mesure commune, tantôt éclatants, tantôt rauques, tantôt, pour ainsi dire, encrassés, comme l'ont les Wallons à qui ce son est également familier.

Le peuple parisien le tient-il des Wallons? Je ne le pense pas; il ne peut l'avoir été chercher si loin, l'ayant, pour ainsi dire, à sa porte, c'est à dire, en Picardie. J'ajoute qu'il est fort vraisemblable qu'il l'a reçu aussi d'un autre côté, de la Bourgogne, pays auquel il a emprunté tant d'autres modes de prononciation, et qui, à cet égard, a obtenu chez le populaire parisien l'avantage sur tous les autres pays. Je n'affirmerai pas que, dans ce concours, la première de ces deux provinces ait eu moins d'influence que l'autre; j'observerai seulement que le dialecte bourguignon, dans l'état de corruption où il est aujourd'hui, par un respect sans doute inconscient pour une prononciation caractéristique de son ancienne forme, donne, tout comme le peuple de Paris, à la lettre *e*, avec ou sans accent, un son très sourd, ou plutôt tout ensemble guttural et nasal. En tout cas, il n'est rien de plus grossier, de plus offensant, même pour une oreille qui ne serait pas absolument délicate. Ainsi beignet y devient *beungnet*, prunier, *preungnier*, meunier, *meungnier*, brunette, *breungnette*.

Il est incontestable pourtant que dans les monosyllabes *le*, *me*, *te*, *se*, *de*, *je*, *que*, le son *eu* est caractéristique; aussi, la manière dont le peuple de Paris le prononce, diffère-t-elle à

peine de celle des bien disants. Cette différence a déjà été remarquée, et sans doute elle existe encore. Oudin dit : " Prenez garde à les prononcer fort court, et ne pas les traîner. „ (1).

I.

La voyelle *i*, dans l'échelle de la voix humaine, vient immédiatement après l'*e*, dont elle est, pour ainsi dire, une émanation; mais comme la langue épaisse du peuple ne parvient pas toujours à faire vibrer facilement le son aigu qu'elle représente, cette voyelle redescend, dans sa bouche, l'échelle vocale d'un degré, et rentre dans le sein de l'*e*, sa mère, pour ne produire avec lui qu'un seul et même son. C'est ainsi que certains mots où cette fusion a lieu, recouvrent la forme qu'ils avaient primitivement, et semblent perpétuer la tradition à travers le plus grand désordre phonique et orthographique.

I se change en *é* fermé partout où cet *é* n'est pas suivi de *n*, *m*. Il y a quelques exceptions, mais, ainsi qu'on le verra plus loin, elles sont aussi rares qu'inconséquentes. Le peuple dit *discipline* (v. fr. *décipline*), *déficile*, *gérofe*, *incévil*, *mélise*, *archéduc*, *Maré-Jeanne*, *dérinant*, *frécassée*, etc.

C'est une des variétés caractéristiques de l'accent populaire de Paris et des campagnes qui l'avoisinent, que la nasalité. On a déjà vu qu'elle frappait désagréablement Henri Estienne, bien qu'elle n'atteignît encore rigoureusement que peu de mots où l'*a* suivi de *n* semblait en quelque sorte l'y convier. On a vu aussi que ce vice était commun au bourguignon et au picard; mais il y avait des limites; il n'en a presque plus dans notre langage populaire, au temps de Vadé; il y est presque systématique. Tantôt le son nasal naturel formé de l'*i* joint à l'*n* ou à l'*m*, qu'il soit initial ou final, est assourdi en *an* ou *en*; tantôt il est représenté par *ain* ou par *ein*, comme pour indiquer qu'il faut en épaissir en quelque façon, ou, si l'on aime mieux, en allonger la nasalité; tantôt il prend la place des préfixes *irr* et *ill* dans les mots tirés du latin où ces préfixes étaient primitivement en *in*; tantôt enfin il reparait dans les mots où les savants l'ont expulsé.

(1) *Grammaire française*, p. 7.

An pour *in* domine surtout dans les *Sarcelles*, et dans toutes les positions. Il est préfixe dans *ambécille*, *ampénitence*, *am-posture*, *antardit*, *animiquié*, *antrigance*, *anstruction*; il est radical dans *sancère*, *pante*, pour sincère, pinte; il est final dans *festan*, *matan*, pour festin, matin.

Ce même son est également dans les *Conférences*, et appliqué à des mots analogues; mais il y est le plus souvent sous la forme *en* qui représente la forme orthographique régulière du 13^e siècle, alors que le préfixe latin *in* était rendu en français par *en*. On y lit *entention*, *enjonction*, *enclination*, *enflammation*, *enfini*, *enfection*; puis les formes *loen*, *poen* point ou poing; *poentu*, *fen* fin; *prence* prince. Je croirais assez que cette orthographe indique dans la prononciation une nasalité moins sourde que celle qui résulte de l'orthographe des *Sarcelles*. J'ajoute qu'elle est aussi employée par Vadé et les écrivains qui l'ont imité.

Mais toutes les fois que la syllabe *in* est suivie d'un *e* muet ou fermé, quelquefois même sans cela, la nasalité s'allonge et se marque par un *e* ouvert, ou par *ai* ou *ei*, ses équisonnants. Ainsi babine, gésine, machine, signe, signifier, chapitre, frime, chagrine, estime, mine, cuisine, poitrine, rime, et une foule d'autres, font *babène*, *gésène*, *machène*, *sègne*, *sègnéfier* ou *sénéfier*, *chapène*, *frème*, *chagrène*, *estème*, *mène*, *cuisène*, *poitrène*, *rème*; de même, assassiner, caliner, examiner, étamine, famine, farine, matines, ruine, vermine, champignon, tignon, font *assassainer*, *calainer*, *examainer*, *étamaine*, *famaine*, *faraine*, *mataines*, *ruaine*, *vermaine*, *champaignon*, *taignon*.

Je ne donnerai pas d'exemples du changement de *in* en *ein*, parce que cette dernière forme est aussi commune que les deux autres et s'applique indistinctement au même mot. Tous les textes soit du 17^e soit du 18^e siècle en font foi. Les *Conférences* surtout offrent ces variantes capricieuses, souvent dans la même page, et elles donnent ainsi au texte de ces pièces je ne sais quelle ressemblance avec les textes du 14^e siècle.

Quand l'*i* est suivi d'un double *m* ou *n*, l'un appartenant au préfixe, l'autre au mot auquel ce préfixe est joint, il se produit, en énonçant ce mot, un son qui expire, comme si le premier *m* ou *n* était suivi d'un *e* muet; ainsi, immortel, immoral, innocence, immoler, et autres semblables. Ils rentrent

par conséquent dans la catégorie de la plupart de ceux que je viens de citer et ils se nasalisent de la même manière : *ain-mortel*, *ainmoral*, *ainnocence*, *ainmoler*. Vous entendez cette même musique en Bourgogne où vous n'obtiendrez jamais des paysans un *i* correctement prononcé.

Par la nasalité qu'il imprime aux sons *il* et *ir* dans les mots illicite, irrégulier, irrévérence, illusion, illégal, lesquels il prononce, *ilicite*, *inrégulier*, *inrévérence*, *inlusion*, *inlégal*, le peuple de Paris, rend à ces mots le préfixe *in* qu'ils avaient dans le latin archaïque, et il n'en est pas plus fier pour cela.

Au 17^e siècle et même jusqu'à la seconde moitié du 18^e (car il a, je crois, tout à fait perdu cette habitude), il nasalisait les parfaits définis et les participes passés des verbes prendre, mettre, et de leurs composés. Il disait *prins*, il *print*, ils *prinrent*, comme s'il eût sagement dégagé ces formes de l'ancienne forme latine contracte *prensus*, *prendit*, *prenderunt*; mais il ne faisait que continuer une tradition dont l'origine remonte à la seconde moitié du 13^e siècle, car c'est alors seulement qu'on commença de parler et d'écrire ainsi.

Par une de ces bizarreries qui sont aussi bien dans son langage que dans son caractère, le peuple de Paris renverse tout à coup son principe de nasalité, et choisit pour cela les mots où l'alliance régulière de l'*i* avec une nasale a précisément donné lieu à l'établissement de ce principe. Ainsi il dit, avec un *é* très aigu et très personnel, *émaginer*, *émiter*, *énutile*, *énamimé*, *énanition*; tant il est peu soucieux d'être d'accord avec lui-même, et tant sont contradictoires les influences qui, pendant des siècles, ont pesé sur sa diction !

Il se rencontre dans les textes, depuis les *Mazarinades* jusqu'aux *Sarcelles* et même après, quelques exemples du changement d'*i* radical en *u* : *effugie*, *çumetière*, *fin funale*, *tubel*, *libelle*; *sullable*. Je ne sache pas qu'aucun patois provincial ait à revendiquer cette prononciation ⁽¹⁾.

Une seule fois, *i* se change en *eu* : *geubecièrre* pour gibecièrre. Cette forme qui est dans les *Sarcelles*, indique une forme primitive *gebecièrre*, venant de *gebecer* (v. fr.), chasser au gibier. *E* radical y est devenu *eu* par la raison qui a été donnée plus haut du changement de cette voyelle en *eu*.

(1) On dit pourtant en rouchi *tulupe* pour tulipe; mais c'est un fait isolé.

Y.

Une altération particulière à cette lettre si improprement appelée *i* grec, est, dans le langage populaire parisien, sa transformation en *j* consonne ou en *g* doux. Bèze cite en exemple les mots *aïje*=aye, *plaije*=playe, *loïjal*=loyal, *roiïjal*=royal, *loïjauté*=loyauté, *joïje*=joye, *joïjeux*=joyeux, *loïjaux*=loyaux, auxquels il faut ajouter *paijer*=payer, *paijement*=payement, et *monnoïjeur*=monnoyeur; car, tandis qu'il nous apprend la manière de prononcer régulièrement ces trois derniers mots, il sous-entend qu'on les prononçait donc aussi mal que les autres ⁽¹⁾. Ainsi, à l'exception de *monnoïjeur* et de *aje*, tous ces mots sont refaits sur le latin et ont les dehors savants. Et cependant, ce n'est pas d'une académie qu'ils ont reçu cette nouvelle livrée, le peuple seul en a fait la façon. Encore fallut-il que les gens de cette classe qui mirent les premiers cette prononciation à la mode, sussent lire, et voici pourquoi.

Avant d'être représenté par ce signe, *y*, l'*i* grec imitait la forme *v* (upsilon) familière aux copistes latins. Delà, son nom d'*i* grec, parce qu'on prononçait la voyelle grecque *ipsilon* et non *upsilon*. Dans la suite, le second jambage de l'ipsilon s'étant allongé en cette forme *j*, la forme *y* en est naturellement résultée. Mais dans plusieurs provinces de France, depuis la Saintonge, qui est très éloignée de Paris, jusqu'à l'Orléanais qui en est voisin, le peuple semble n'avoir longtemps considéré l'*y* que comme un *i* et un *j*, d'autant plus que cet *y*, dans nombre de livres imprimés au 16^e siècle et depuis, était surmonté de deux points. Là donc où il rencontrait cette lettre, il la prononçait comme il la lisait. Il fit plus, il syncopa le premier *i*, ainsi que Bèze le reproche aux Orléanais, et comme il aurait pu le reprocher plus tard au peuple de Paris, et au lieu de *roi-jal*, *loi-jal*, etc., il dit *roïjal* et *loïjal*. Enfin, la corruption devenant plus profonde à mesure qu'elle se propage, le *j*, dans le patois parisien, se change en *g*, et l'on a dans les *Conférences* et autres pièces analogues contemporaines, *poïger* ou *pager*=payer, *envoger*=envoyer, *vogez*=voyez, *noger*=noyer, *ennuger*=ennuyer, etc. Les diphthongues *ay*, *oy*, *ya*, *ye*, *uy*, et les triph-

(1) *De francicae ling. recta pronuntiatione*, p. 42. Éd. de 1868.

thongues *yau*, *yeu*, y appellent inévitablement ce *g*. J'y ai relevé l'indicatif *je poyge*, et l'impératif *poyge* du verbe *poyger*=payer, les participes *poygeant*, *poygé*, les futur et conditionnel *poygerai*, *poygerois*, le subjonctif *que je poyge*, *que nous poygions*. *Envoyer* y fait au futur *envoierai* (pour *envoierai* et non *enverrai*); *noger* ne se rencontre qu'à l'infinitif ainsi que *ennuger*, verbes qui devaient nécessairement former tous leurs temps sur ces infinitifs. Enfin, voir fait à la seconde personne du pluriel de l'indicatif présent *voguez* ou *vogez*, et a toutes les personnes du subjonctif présent : *que je voge*, *que tu voges*... *que nous vogions*, *que vous vogiez*, etc. Le participe présent est *voigeant*, dans *La Ville de Paris*, en vers burlesques, par Berthaud, édition de 1665, in-18, p. 19.

Et je sis si fort en colère
Que pargué je ne me pis taire,
Voigeant mes brebis en prison.

Je ne considère pas comme des formes analogiques *il tarje*, *il tarji* = il tarde, il tarda, qui sont dans les mêmes textes, par ce qu'elles viennent d'un ancien infinitif *targer*, *targier*, d'un bas latin probable, *tardicare*.

Du reste, ces formes bizarres étaient déjà en usage aux 9^e et 10^e siècles, et peut-être dès le 8^e. On lit *pagiens* = *payens*, dans la Cantilène de Sainte Eulalie :

E poro fut presentede Maximien
Chi rex eret a cels dis sovre *pagiens* ⁽¹⁾

La Passion de Jésus-Christ donne *neger* = nier :

Pilat sas mans dunques laved
Que de sa mort posches *neger*. ⁽²⁾

Dans les *Glosses de Reichnau* dont M. Diez fait remonter le manuscrit au delà même du 8^e siècle, le *g* doux faisant fonction de l'*i* consonne, apparaît dans les mots *abgetarii* (latin) = *abietarii*, et *anoget* (roman), troisième personne du singulier

(1) *Chrestomathie de l'ancien français*, par Karl Bartsch, p. 5.

(2) *Ibid.*, p. 10.

de l'indicatif présent du verbe *anoger* = ennuyer. C'est le même qui reparait ou peut-être qui ne fait que se continuer plus de huit cents ans après, sous notre forme *ennuyer*.

Il y a une remarque à faire sur ces trois mots romans ou français: c'est que les deux premiers, au lieu de se refaire sur le latin comme nos mots de patois de la décadence, *plaje*, *lojal*, *rojal*, *noger*, se calquent sur ce même latin, en attendant qu'ils prennent leur forme française définitive; c'est ensuite que le troisième, *anoger*, formé selon toute apparence d'un type bas-latin comme *inodiare* = *in odio habere*, ayant perdu son *d* médial, a laissé les trois voyelles *o*, *i* et *a* en contact les unes avec les autres, et a produit le même effet singulier de l'*i* transformé en *g*, que nous voyons dans notre patois parisien.

Le principe de cette forme dans les verbes peut s'expliquer scientifiquement. C'est la flexion *ie*, dérivée des flexions latines *eam*, *iam*, dont on usait fréquemment, dans les premiers siècles de notre langue, au subjonctif présent des verbes tirés des deuxième et quatrième conjugaisons latines : *teneam*, que je *tenie*; *veniam*, que je *venie*. Appliquée d'abord au subjonctif des seuls verbes où elle avait sa raison d'être, elle s'étendit quelquefois à ceux des première et quatrième conjugaisons françaises, lesquelles correspondent aux première et troisième conjugaisons latines où les flexions du subjonctif sont *em* et *am*. En même temps donc que l'on disait que je *tenie*, que je *venie*, on en vint à dire que j'*aimie*, que je *chantie*, que je *rendie*, que je *vendie*. Or, c'est cet *i* de la flexion subjonctive, qui, dans l'ancien français, fut traité maintes fois comme *i* consonne ou *g* doux, et c'est lui qui persiste encore dans plusieurs patois, notamment en Saintonge (*). J'ai dit que Bèze en dénonçait l'abus chez les Orléanais; c'est de là sans doute que cet abus s'est introduit dans le patois parisien, où il n'atteint guère, comme on l'a vu, que certains verbes de la première conjugaison, mais où il touche à presque tous les temps. Il cesse d'être un abus et devient au contraire une

(*) On y dit : *entenge* = entende; *boège* = boive; *mèye* = mette. Voy. *Histoire et théorie de la conjug. française*, par M. Chabaneau, pp. 64, 69, 87.

dérivation conforme à la flexion latine *eam*, au subjonctif présent du verbe voir : que je *voge*, que tu *voge*... que nous *vogions*, etc. Toutefois, *vogons*, et *vogez* ou *voguez*, à l'indicatif et à l'impératif, et *vogeant* ou *voigeant* au participe présent, ne sauraient se justifier, si ce n'est par l'analogie avec la forme du subjonctif.

Plus on approche du 18^e siècle, plus cette forme, soit dans les noms, soit dans les verbes, échappe au patois parisien. Elle ne sort plus guère que de la bouche des paysans beaucerons qui viennent vendre leurs denrées dans nos halles et sur nos marchés, et qui rendent cet hommage à la patrie absente. Si elle a encore quelque vie dans les *Conférences*, il n'y en a pas trace dans les *Sarcellades*, non plus que dans *Vadé*.

O.

Les mutations qui affectent cette voyelle sont peu nombreuses, sauf celle en *ou*, qui seul est le triple des autres.

Le changement en *a*, très commun dans l'ancienne langue, est motivé principalement par la position de l'*o* devant *n* ou *m*; *An*, *man*, *tan*, *san*, pour on, mon, ton, son; *amelette* pour omelette, vieux français, encore en usage, dans le dialecte rouchi; *hanorer*, *main*s (anc. fr.), *hanni*, *Sarbonne*, *namer*, ce dernier lorrain pur, pour honorer, moins, honni, Sorbonne, nommer. Ajoutez-y *vacation* pour vocation, qui n'est peut-être qu'une méprise ⁽¹⁾.

Cependant, ces exemples deviennent assez rares au temps de *Vadé*.

L'*e* remplaçait aussi l'*a* dans les mêmes circonstances, et l'on disait *en*, *men*, *monsieur*, *volentiers* (anc. fr. *volenté*), pour on, mon, monsieur, volontiers. Mais au 18^e siècle, l'*e* prend quelquefois le son de l'*i*, car l'Ecluse, le collaborateur de *Vadé*, écrit conformément à ce son, *min*, *minsi*eur, à la picarde.

On ne disait pas tomber, tromper, succomber, mais *tumber*, *trumper*, *succumber*. Le son sourd très accentué qui résulte de l'*o* joint à la double consonne *mb* et *mp*, devenait tant soit

(1) Aujourd'hui, le peuple fait la confusion contraire, et dit *vocation* pour *vacation*.

peu métallique par suite de cette substitution de l'*u* à l'*o*. Si ce n'était la prononciation de Rabelais, c'est du moins constamment son orthographe; c'est aussi celle de presque tous les écrits de la seconde moitié du 18^e siècle, en langage populaire de Paris. Elle rendait ainsi plus *savante* la formation de ces mots, en indiquant avec plus d'exactitude leur étymologie latine ⁽¹⁾.

L'*o* latin s'assourdissait en *au*, dans *caume*, *paume*, *baune*, *haume*, pour comme, pomme, bonne, homme. Je trouve *auxisé* pour *occisé*=*occis*, dans les Citrons de Javote :

Sans quoi, tiens, ma pauvre enfant,
Je l'aurois *auxisé* dans l'instant.

Cette forme rappelle le provençal *aucir*, infinitif que les poisards parisiens dotaient vraisemblablement du même suffixe qu'ils donnent à son participe. Toutefois n'ayant reconnu cette notation *au* pour *o* (sauf *caume* employé dans les *Conférences*) que dans les *Lettres de Montmartre*, je n'ose la porter au compte du peuple de Paris, qui l'a déjà suffisamment chargé. D'un autre côté, ces *Lettres* étant un des monuments qui représente avec le plus de fidélité le langage de ce peuple, il est bien difficile de ne pas se rendre à leur témoignage. En tout cas, même dans les cinq ou six mots que je viens d'indiquer, le son *au* est infiniment plus rare que le son *eu*, si prodigué au 18^e siècle, et si retentissant aux halles et dans les ports, comme l'attestent tous les écrits poisards de cette époque. Ainsi, on y trouve fréquemment les formes *queume*, *quement*, *quemen-cer*, également propres au bourguignon, au poitevin, au lorrain et au normand, pour comme, comment, commencer, *heume*, *cérimeunie*, *casteur*, *eufficier*, *requenaitre*, pour homme, cérémonie, castor, officier, reconnaître. Par où l'on voit qu'à l'égard de *eufficier*, *cérimeunie*, *requenaitre*, le peuple sans y viser le moins du monde, rentre dans la loi de mutation qui de l'*o* latin fait *eu* en français, et il tire *heume* de *homo*, *eufficier*

(1) Et grecque peut-être (τύμβος), *tombe*. Mais il est assez probable que *tomber* vient directement du bas latin *tomba* : *Qui enim tumbatus est*, dit dom Carpentier, *seu in tumba jacet, is prostratus est*. Cependant, M. Burguy le dérive de l'ancien norois *tomba*, culbuter. C'est peu probable.

d'*officiarius*; *cérimeunie* de *cerimonia*; *queume* de *quomodo*; *requeunaistre* de *recognoscere*, comme on a tiré bœuf de *bovem*, neuf de *novem*, seul de *solus*, etc.

Ce n'était pas seulement les suppôts de la place Maubert, pour parler comme Henri Estienne, mais la bourgeoisie et même les courtisans, qui donnaient à l'o le son d'ou. Longue est la nomenclature des mots où il se faisait entendre, et ce qui doit nous étonner, c'est qu'après avoir obtenu une si grande vogue, il n'ait pu venir à bout de s'établir, au moins en partie, dans la langue générale. J'abrègerai autant que possible cette nomenclature, mais je ne saurais la dérober à la connaissance du lecteur.

Apoulorgie, apologie; *assoumer*, assommer; *boune*, bonne; *brouche*, broche; *chouse*, chose; *cours*, corps; *couchon*, cochon; *coulere*, colère; *counoistre*, connaître; *dous*, dos; *douré*, doré; *doumage*, dommage, *drougue*, drogue; *égourger*, égorger; *fourcer*, forcer; *froument*, froment; *foussé*, fossé; *grou*, grouse, gros, grosse; *gourge*, gorge; *hours*, hors; *houneste*, honnête; *mout*, mot; *noutre*, *voutre*, notre, votre; *pourter*, porter, *proufit*, profit; *proumis*, promis; *poullisson*, polisson; *pouche*, poche; *poussédé*, possédé; *roube*, robe; *roussignol*, rossignol; *repous*, repos; *sourcier*, sorcier; *soumes*, sommes; *trou*, *troup*, trop; *troune*, trône; *tantou*, tantôt; *trésour*, trésor; *outer*, ôter; *nouce*, noce; *nous*, nos; *vous*, vos.

C'est dans les premières années seulement du 16^e siècle que cette prononciation commença d'infecter le langage des classes polies de la société; elle était depuis longtemps reçue dans celui du peuple. Ronsard la trouva bonne, au moins pour la rime ⁽¹⁾, et la lui emprunta. Mais ce qui, à ses yeux peut-être, n'était que la rime, aux yeux des autres était la raison, tant on avait de vénération pour son génie, et tant on était résolu à croire que tout lui fût permis. Voici des vers où il fit usage de cette prononciation :

Mais la main des Dieux jalouse
N'endurera que telle *chouse*.

(1) Ce qui me le fait croire, c'est que Ronsard n'hésitait pas à changer au contraire *ou* en *o*, dans une nécessité pareille. Son élégie, la *Dryade violée*, offre ces deux vers :

Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine *trope*.

Et ailleurs :

Quand mon prince espousa
Jane, race divine,
Que le ciel *compousa*. ⁽¹⁾

Je ne tiendrais donc pas pour un grand coupable celui qui imputerait à Ronsard la responsabilité de ce vice, contracté d'abord par les courtisans et ensuite par la bourgeoisie.

Quoiqu'il en soit, on le trouve déjà dans des pièces officielles du 13^e siècle, écrites en dialecte bourguignon ⁽²⁾. Il s'étendait jusque dans le Lyonnais, le Berry et autres lieux encore. Meigret, qui était lyonnais, le patronne et le recommande, non seulement par patriotisme, mais encore parce que l'ayant vu florissant à la cour de François I^{er}, qu'il se fait gloire d'avoir fréquentée avec une certaine assiduité ⁽³⁾, il s'arrogeait le droit de le considérer comme étant du beau et du bon langage. On le voit se produire dans les *Gazettes des Halles* et de la *Place Maubert*, mais surtout dans les *Conférences*, avec un éclat qui montre combien il était commun alors.

Ce n'est pas qu'un certain nombre de ces mots n'aient eu le son *ou* pour *o* dans l'ancien français, et qu'à cet égard, ils ne fussent, au temps dont nous parlons, les représentants vénérables de la tradition; mais c'était les déprécier certainement que d'y mêler tant d'intrus, et, en ce qui touche les personnes de la cour, elles témoignaient mal, en favorisant cette intrusion, qu'elles eussent ce goût et cette intelligence de la délicatesse du langage dont elles se piquaient d'ailleurs à bon droit. Cette prononciation n'en avait pas moins encore des partisans à la cour de Louis XIV. Toutefois, elle tomba en discrédit bien avant la mort de ce prince, et les *Sarcelles* qui parurent dès les premières années du règne de Louis XV, n'en offrent pas un seul exemple.

U.

Cette voyelle est tellement incompatible avec le son *a*, que

⁽¹⁾ Cité par Ch. Maupas dans sa *Grammaire et Syntaxe*, p. 19.

⁽²⁾ *Mémoires de Poligny*, cités plus haut, dans les Pièces justificatives, *passim*.

⁽³⁾ Préface de la traduction du *Menteur*, de Lucien.

celui-ci n'a pu venir à bout de faire un échange avec elle nulle part. Je me trompe; un mot, un seul, s'y est prêté : comparaison, écrit en 1705, *comparation*. C'est que cette forme dérive du verbe de la première conjugaison, comparer, comme préparation vient de préparer, et séparation, de séparer. Or, *comparer*, est l'ancienne forme normande de *comparoir*, forme bourguignonne restée dans la langue du droit, et qui signifie comparaître. On lit dans Rabelais (*Pant.* L. III, ch. 38): " Pourquoi ne livrez vous ceste chanse le jour et heure propre que les parties controverses *comparent* devant vous ? „ Ce verbe *comparer*, pour comparaître, existait sans doute alors dans le langage populaire parisien, bien que mes textes en ce langage ne m'en fournissent pas d'exemples. A défaut de certitude à cet égard, il est permis de penser que dans le mot comparution, l'*u* aura succombé sous la force assimilatrice progressive de l'*a*, ayant pour appui l'*r*, toujours prêt, comme on l'a vu, à favoriser les empiétements de cette lettre, et à entraîner dans sa propre sonorité expansive toute voyelle placée dans son voisinage immédiat.

L'*u* ne s'est guère laissé plus entamer par l'*e*. Il ne lui cède que dans plume et excommunié, écrits par l'auteur des *Sarcelles*, *plème*, *excommègné*; puis dans jusque, dont il fait *jesque*, fréquemment employé dans la traduction des *Quatre livres des Rois*, écrite en dialecte de l'Ile-de-France.

L'*i* a pénétré plus avant que l'*e* dans les retranchements de l'*u*. Les mots qui suivent nous le montrent en possession de tous les points où cet *u* est radical : *dépité* pour député, *riban* et *enribanné*, pour ruban, enrubanné ⁽¹⁾; *humeur* pour humeur, *in*, *ine* des patois bourguignon et lorrain, pour un, une, *polli*, pour pollu, adjectif vieilli, auquel on préfère aujourd'hui le participe passé pollué; *tidieu*, pour tudieu, aphérèse de Vertu Dieu, interjection; *timulte*, pour tumulte et *titrice* pour tutrice. Le picard offre aussi maints exemples de cette prononciation vicieuse.

La lettre *o*, quoiqu'elle puisse revendiquer sa descendance de l'*u* latin : nombre de *numerus*, ongle de *ungula*, noces de *nuptiae*,

(1) Antoine de Baif dans les *Sorcières* :

De trois *ribans* en trois nœuds soient liez.

n'a pu trouver l'occasion de prendre, aux dépens de l'*u* français, une place qu'elle aurait pu croire lui être due, et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Dans le changement d'*u* en *eu*, on reconnaît la même influence déjà signalée à propos du changement d'*i* en *e* ou *ai*, c'est à dire celle des consonnes *m* et *n* sur l'*u*, qui les précède dans un mot, et la nasalité plus obscure et plus rude qu'elles impriment à cette voyelle. On dit donc, conformément aux patois bourguignon et picard, dont l'influence est ici hors de doute : *éceume*, *couteume*, *fortune*, *heumeur*, *heurler*, *eune*, *leune* lune; *meur*, *seur*, l'un et l'autre de deux syllabes au 13^e siècle (*meür*, *seür*), pour *mûr*, *sûr*; *neu* nu; *neullité* (*neuls* dans les Serments de Strasbourg, *niule* dans la Cantilène de Sainte Eulalie); *pleume*, *preune*, *preunalle*, *ranceune*, *rheume*, qui revient à sa source grecque, en passant par le pays latin; *voleume*.

U devient *oi* dans *buvant*, *boivant*, de l'infinitif bourguignon *boivre*, qui faisait au présent de l'indicatif *je boif*. Il se change de même dans écriture : *écritoire*, qui paraît peu vraisemblable, à cause de l'équivoque à laquelle il donne lieu, et qui est pourtant dans les *Ecosseuses*. Il prend aussi le son et la forme *ou* dans *ahuri*, *allumette*, *huile*, *truie* : *ahouri*, *alloumette*, *ouile*, *trouye*. Mais cet assourdissement de l'*u* en *ou* n'a lieu que dans un très petit nombre de mots. Il est parisien, sauf peut-être dans *alloumette*, qui est de l'extrême sud de la Picardie.

Enfin, *u* se change en *l* dans les mots terminés en *gue*. On dit *harangle*, *seringle*, *meringle*, *bastringle*, pour *harangue*, *seringue*, *meringue*, *bastringue*.

CHARLES NISARD.

A suivre.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN DEVANT LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

Deux choses arrêtent les jeunes gens dans l'interprétation des auteurs latins : l'ignorance de la grammaire et la difficulté entre plusieurs sens que possède un même mot, de découvrir le véritable.

MAX VEYDT.

Dans la discussion du budget de l'Intérieur qui vient d'avoir lieu à la Chambre, on a débattu avec une certaine vivacité plusieurs questions importantes, relatives à notre enseignement supérieur, moyen et primaire.

L'instruction primaire tombant en dehors du cadre de la *Revue*, nous ne nous occuperons pas des explications qu'elle a provoquées. Mais nous croyons qu'il est de notre devoir de faire connaître, d'une manière plus ou moins détaillée, et de soumettre à une analyse critique les théories développées par les différents orateurs au sujet de notre enseignement supérieur et moyen.

Disons tout d'abord que la discussion, dans son ensemble, a produit sur nous une pénible impression. Nous ne croyons pas qu'on trouverait ailleurs qu'en Belgique un exemple de débats analogues. Suivant l'heureuse expression de M. le ministre de l'Intérieur, on aurait voulu *convertir la Chambre en un corps pédagogique*. Dans toutes les autres branches de l'activité humaine, on se conforme généralement à l'avis des hommes compétents, mais en fait d'enseignement tout le monde se croit compétent. Les questions de méthode, qui, pour être discutées avec fruit, exigent une connaissance approfondie de la matière qu'il s'agit d'enseigner, ont été tranchées avec un aplomb surprenant par des personnes connaissant à peine le problème à résoudre. On a beaucoup parlé de philologie, mais la manière dont on s'est exprimé à cet égard prouve à toute

évidence que ceux qui se sont servis de ce mot n'en comprenaient pas même la signification véritable. On est allé jusqu'à opposer la philologie aux exercices littéraires, comme si ces exercices n'y étaient pas nécessairement compris. A coup sûr, la docte Allemagne, dont l'exemple a été tant de fois invoqué dans le cours de cette discussion, éprouverait une bien grande surprise si elle apprenait de pareilles hérésies. Que nos législateurs qui parlent de la philologie avec un si superbe dédain, en l'opposant aux études littéraires, se donnent la peine d'ouvrir un des nombreux ouvrages consacrés par l'Allemagne à l'Encyclopédie de la philologie : ils y verront que le côté littéraire de l'explication des auteurs forme une partie intégrante des études philologiques, de sorte que celui qui n'en tiendrait pas suffisamment compte ne mériterait pas l'honneur d'être appelé philologue. Si la philologie n'occupe pas encore en Belgique le rang élevé qui lui est assigné dans d'autres pays, c'est que généralement on ne sait pas même en quoi elle consiste. Disons le bien haut pour ceux qui l'ignorent : c'est à la philologie que l'Allemagne de nos jours doit la plus belle partie de son renom scientifique.

Certes, on ne reprochera pas à Niebuhr, le rénovateur de l'histoire romaine, d'être un pédant, un savant en *us*. Eh bien, à plusieurs reprises, il se vante hautement d'être avant tout philologue. Th. Mommsen, son digne successeur, dans les écrits duquel la vigueur de la pensée et l'éclat du style s'unissent à l'érudition la plus surprenante, — Th. Mommsen reproche à la plupart des jurisconsultes de ne pas être suffisamment philologues. Et puis, les Bopp, les Grimm, les Guillaume de Humboldt, c'est-à-dire les noms les plus illustres de l'Allemagne littéraire, ne faut-il pas les ranger dans la catégorie des philologues ? Que disons-nous ? en France, les Champollion, les de Sacy, les Burnouf, qui nous ont pour ainsi dire ouvert les portes de l'Orient, n'appartiennent-ils pas à la pléiade glorieuse des philologues ? Et quand nous trouvons chez nos voisins de semblables exemples, c'est à la Chambre des Représentants de Belgique qu'on vient parler de la philologie avec nous ne savons quelle ironie méprisante. C'est donc, nous le répétons, avec une pénible impression que nous avons suivi les dernières discussions de la Chambre relatives à l'enseignement supérieur et moyen.

Le feu a été ouvert, dans la séance du 30 janvier, par M. Elias, représentant de Liège. Cet honorable membre regrette que M. Delcour, professeur à l'université de Louvain, ait été chargé du portefeuille de l'Intérieur. Il voit dans ce fait un danger pour les universités et les établissements d'instruction moyenne de l'État. Puis-il ajoute :

“ Il est un autre point de vue sous lequel la nomination de l'honorable M. Delcour, n'est pas favorable à l'enseignement moyen.

„ Il est présumable qu'avec ce ministre les changements que l'on voulait apporter à cet enseignement seront abandonnés. L'honorable M. Pirmez avait introduit quelques réformes. Ainsi il avait modifié légèrement l'enseignement des langues anciennes, *il avait diminué l'étude du grec*, il avait diminué le nombre d'heures consacrées aux thèmes, aux vers latins, pour développer les versions, la connaissance des auteurs. Ces réformes étaient modestes dans leur commencement. Elles n'étaient qu'un essai destiné à prendre du développement. En attendant, elles respectaient les traditions.

„ L'honorable M. Delcour suivra-t-il la même voie? L'étude des sciences exactes, dont l'importance a grandi considérablement dans nos sociétés modernes, avait aussi reçu certains développements ⁽¹⁾; il en était de même de l'étude des langues modernes.

„ La connaissance des langues modernes, surtout de celles parlées par nos plus proches voisins, est devenue aujourd'hui d'une nécessité presque absolue; nos relations avec nos voisins se multiplient tous les jours. L'honorable M. Delcour favorisera-t-il aussi leur enseignement? „

Constatons en premier lieu qu'il y a dans les paroles de M. Elias une erreur de fait. M. Pirmez n'a pas *diminué* l'étude du grec, il l'a, au contraire, *augmentée*. En effet il a porté de 14 $\frac{1}{2}$ à 17 le nombre d'heures consacrées à cette langue. Toutefois nous rendrons cette justice à M. Elias qu'il a parfaitement caractérisé les tendances de M. Pirmez et de ceux qui partagent son avis. On commence par vouloir amoindrir l'étude des langues anciennes au profit des sciences exactes et des langues modernes. Voilà le but immédiat; mais ce qu'il s'agit d'atteindre plus tard, c'est la suppression complète des études classiques. Homère, Sophocle, Thucydide, Démosthènes, Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, tous ces auteurs ont du bon

(1) C'est-à-dire que dans la classe préparatoire on consacre maintenant une heure par semaine à des conversations familières sur des *Common-things*!!

assurément. Mais on peut parfaitement, au moyen de bonnes traductions, s'approprier les beautés qu'ils renferment. Tout au plus pourrait-on concéder qu'il est utile d'avoir un léger vernis de grec et de latin, pour comprendre plus facilement un certain nombre de termes techniques. Il faut donc supprimer complètement l'étude des langues anciennes, ou, en tout cas, la réduire à un *minimum*. Tel est incontestablement l'objectif qu'on poursuit.

Mais en attendant on *respecte les traditions*. On n'ose pas encore dire ouvertement où l'on veut en venir. On craint de s'attirer de trop vifs reproches de la part des savants en *us*, gent irritable et hargneuse, s'il en fut. On se bornera pour le moment à changer les *méthodes*. Grâce aux méthodes nouvelles, qu'on ne définit guère, mais qu'on préconise comme de beaucoup supérieures aux anciennes, on réalisera en peu de temps des merveilles. On fera en sorte que, sans études ni efforts, les élèves comprennent parfaitement les auteurs anciens.... en français. Et quand un beau jour on constatera que, grâce aux méthodes nouvelles, les élèves ne sauront plus ni le latin, ni le grec, on s'écriera d'un air triomphant : vous voyez bien que ces études ne conduisent à rien, et l'édifice s'écroulera de lui-même. Nous ne croyons pas calomnier M. Elias en disant que telle est au fond sa pensée, ainsi que celle de toutes les personnes qui parlent dans le même sens que lui.

Mais continuons l'analyse du discours de M. Elias. Il a dit, nous nous plaisons à le reconnaître, d'excellentes choses sur la nécessité, pour les Wallons, d'étudier plus sérieusement la langue flamande. Toutefois nous devons ajouter immédiatement qu'il a caractérisé la manière dont cette langue est enseignée en Belgique de façon à prouver clairement qu'il ne connaît guère la question qu'il a traitée devant la Chambre.

“ Les leçons de flamand, a-t-il dit, sont peu suivies et donnent peu de résultats. La cause en est que dans les Athénées, dans les écoles moyennes, il n'y a pas de professeur spécial pour le flamand ; le professeur d'anglais et le professeur d'allemand se partagent le cours de flamand dans les deux sections. Il en résulte que cet enseignement du flamand donné pas des professeurs étrangers demeure stérile. Il faudrait que dans chaque Athénée, dans chaque école moyenne surtout, il y eût un professeur spécial de ce cours. Bien donné, il serait mieux suivi et donnerait des résultats satisfaisants. „

Mais où donc M. Elias, qui déjà autrefois avait entretenu la Chambre de la question du flamand, a-t-il puisé ses renseignements? Nous serions tentés de lui dire avec Cicéron : *An vero vos soli ignoratis, vos hospites in hac urbe versamini, vestrae peregrinantur aures?* M. Elias ne sait donc pas que, sauf à Liège, où le gouvernement a dû respecter les positions acquises, l'enseignement du flamand est confié dans tous les athénées du pays à des professeurs spéciaux. Il ne sait pas que M. Comberbach, qui enseigne le flamand dans les trois classes supérieures de l'athénée de Liège, est un Flamand de Malines. Il ne sait pas que les professeurs de flamand ont aujourd'hui, grâce à M. Vandenpeereboom, une position spéciale, plus avantageuse, sous certains rapports, que celle des professeurs de latin. Il ne sait pas que ces professeurs, ayant subi un examen de capacité, sont assimilés de prime abord aux professeurs de troisième latine, et que, s'ils sont docteurs en philosophie et lettres, ils jouissent des mêmes appointements que le premier professeur de français. Mais tout en constatant ces étranges inexactitudes, nous remercions sincèrement M. Elias d'avoir appelé la sérieuse attention du gouvernement sur la nécessité d'étendre et de fortifier, dans le pays wallon, l'étude de la langue flamande.

En répondant à M. Elias, M. le ministre de l'Intérieur a fait des déclarations très-rassurantes pour l'enseignement des humanités. Voici ce qu'il a dit :

“ Je tiens toutefois à vous déclarer immédiatement quels sont mes principes en cette matière. Ce sont d'ailleurs des principes sur lesquels j'ai eu souvent l'occasion de réfléchir et que j'ai déjà eu l'honneur de formuler dans cette Chambre.

„ L'enseignement moyen comprend deux branches distinctes : d'abord les humanités proprement dites, ensuite l'enseignement professionnel.

„ En ce qui concerne les humanités, je partage l'avis qui a été développé d'une manière si approfondie dans la discussion rappelée tantôt par l'honorable M. Elias. Ma conviction est qu'il ne faut pas affaiblir l'étude des langues anciennes et qu'on ne peut faire de bonnes humanités qu'en possédant et en étudiant bien ces langues.

„ L'honorable M. Rogier était du même avis dans ce débat. Ma conduite ministérielle sera l'application des idées qu'il a si bien exposées en cette circonstance.

„ On vous a parlé, en second lieu, messieurs, de l'enseignement des sciences exactes et de la forte impulsion qu'il est nécessaire de donner aujourd'hui aux études scientifiques.

„ Sans doute, messieurs, nous sommes arrivés à une époque où il importe de donner aux sciences exactes le plus grand développement : l'état de l'industrie l'exige et nos écoles industrielles doivent répondre au développement de ces sciences. Je ferai donc tout ce qui dépendra de moi pour favoriser l'enseignement des études industrielles et scientifiques.

„ Mais, permettez-moi de le dire, je ne voudrais, à aucun prix, que cela se fit au détriment des études humanitaires proprement dites. J'attache la plus haute importance à ce que le côté littéraire des études ne puisse d'aucune manière être affaibli ni par le développement outré qui serait donné à l'enseignement des sciences exactes, ni autrement.

„ Mais si nous nous plaçons, messieurs, sur le terrain des études professionnelles, c'est-à-dire, de l'enseignement appliqué à l'industrie, il faut admettre d'autres principes ; c'est notre devoir d'attribuer à l'enseignement des sciences exactes la part importante qui lui revient, non pas comme on l'entendait autrefois, mais en tenant compte avant tout des besoins actuels de notre société et de l'industrie.

„ J'arrive maintenant à la question de la place qu'il y a lieu d'accorder à l'enseignement des langues modernes dans l'éducation.

„ Messieurs, il faut bien le reconnaître, et c'est du reste un point sur lequel nous avons été tous d'accord dans cette enceinte, lorsque tout récemment nous nous sommes occupés des bourses de voyages universitaires : l'étude des langues modernes n'occupe pas, dans l'organisation de notre enseignement, la place qui lui est due. C'est un côté des études dont l'importance n'a été que trop longtemps méconnue et qui mérite cependant la plus sérieuse attention.

„ Je suis décidé, messieurs, à rechercher les meilleurs moyens de favoriser l'enseignement des langues modernes ; mais je n'ai pas encore de système arrêté à cet égard : la Chambre comprendra que, arrivé depuis quatre semaines seulement au département de l'intérieur, je ne sois pas encore en mesure de formuler des idées définitives sur ce point.

„ Mais, je le répète, car je pars ici d'un principe basé chez moi sur une conviction profonde, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour développer d'une manière plus efficace l'étude des langues modernes et surtout la connaissance du flamand. „

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce langage. M. le ministre de l'Intérieur, suivant en cela l'exemple de M. Thorbecke, en Hollande, a établi nettement la différence qui doit être maintenue entre l'enseignement industriel et les études humanitaires proprement dites.

Les déclarations de M. le ministre de l'Intérieur ont causé *un vif regret* à son prédécesseur, M. Pirmez. Celui-ci *reste convaincu qu'il y a un changement immense à faire dans notre enseignement moyen.*

“ De toutes parts, dit-il, on se plaint que les études littéraires baissent; que les goûts littéraires diminuent; que les jeunes gens qui sortent de nos collèges n'en rapportent pas ce qu'ils devraient y avoir acquis, l'attrait pour les choses de l'esprit.

„ Si l'on veut y voir clair, on attribuera cet affaiblissement des études littéraires à sa véritable cause, à *l'ennui mortel* qui règne dans nos écoles moyennes. Si nous n'avons pas de vie littéraire, c'est parce que notre enseignement moyen est un enseignement de mort.

„ Rien n'y excite l'intelligence, n'y émeut le cœur, rien n'y est vivant, tout est méthode, mécanisme, tout y est froid. „

Nous avons été véritablement stupéfaits en lisant ces choses incroyables. M. Pirmez considère comme un fait avéré que notre enseignement moyen est en pleine décadence. Nous opposerons à cette assertion téméraire la dénégation la plus catégorique. Notre *Revue*, dans sa livraison du 1^{er} janvier 1869, a démontré jusqu'à l'évidence, *par des faits*, que notre enseignement moyen, loin d'être en décadence, a réalisé, au contraire, depuis 1850, les progrès les plus satisfaisants. Aussi longtemps que les raisons invoquées par la *Revue* n'auront pas été réfutées par des arguments sérieux, nous nous permettrons de considérer les affirmations de M. Pirmez comme de tout point contraires à la réalité.

M. Pirmez parle de *l'ennui mortel* qui règne dans nos écoles moyennes. A quelle espèce d'enseignement moyen M. Pirmez fait-il allusion? Veut-il parler de l'ennui qu'il a éprouvé personnellement au collège de la Paix à Namur, où, d'après ce qu'on nous affirme, il a fait ses études? Ce serait un fort mauvais compliment à l'adresse de ses anciens professeurs, qui doivent pourtant avoir contribué beaucoup à former sa remarquable intelligence. Ou bien s'agit-il de l'enseignement moyen donné par l'État, et organisé depuis 1850? Mais comment M. Pirmez a-t-il constaté cet ennui? Nous, qui sommes en rapport journalier avec les élèves et anciens élèves des collèges, nous n'entendons jamais parler de cet ennui mortel, si ce n'est de la part de cette queue de traînants auxquels toute étude inspire du dégoût. Certes, nous sommes loin de prétendre qu'en matière d'enseignement moyen, tout soit chez nous pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Certes, on trouve actuellement chez nous, comme on a trouvé partout et toujours, et comme on trouvera encore dans la suite, des professeurs médiocrement réjouissants, ne possédant pas cet entrain et cette verve qu'on est

convenu d'appeler le *feu sacré*. Certes, il y a des professeurs ennuyeux, comme il y a des avocats et des prédicateurs qui possèdent le talent d'endormir leur auditoire. Mais prétendre que notre enseignement moyen, considéré dans son ensemble, appartient au *genre ennuyeux*, c'est lancer une injure gratuite à notre corps professoral, qui renferme dans son sein tant d'hommes éminents et qui doit se sentir profondément découragé et blessé lorsqu'un ancien ministre de l'Intérieur, lui adresse, du haut de la tribune nationale, le reproche immérité de former une corporation d'endormeurs.

M. Pirmez répondra peut-être que ce n'est pas aux professeurs qu'il en veut, que ses reproches ne s'adressent qu'aux méthodes.

« Voyez, dit-il, quelle est la marche d'un enfant qui entre dans une de nos écoles moyennes. On lui a appris, avant qu'il y entre, les éléments de la grammaire française, étude rebutante, mais, je le veux bien, nécessaire. Il entre en sixième; c'est une nouvelle grammaire qu'on lui donne : la grammaire latine.

Il faut qu'il apprenne pendant de longues heures, par cœur, des conjugaisons et des déclinaisons dont il ne comprend pas le but, dans une langue qu'il ne parlera et n'écrira jamais.

Quand il a parcouru cette sixième avec cet exercice qui rebute l'homme fait le plus studieux, il entre en cinquième; on lui met en mains une nouvelle grammaire, la grammaire grecque. L'enfant sait bien que jamais il n'aura à faire dans la vie une phrase de grec ni verbalement, ni par écrit; nous savons bien, nous, qu'au sortir du collège il n'ouvrira jamais un livre grec; mais nous n'en imposons pas moins cet ennuyeux travail à son jeune esprit qui aimerait tant à se développer dans des choses qui satisferaient l'intelligence et l'imagination.

L'enfant l'accepte par contrainte, et cette contrainte nous l'employons par routine, pour ne pas encourir le soupçon d'ignorance de la part de ceux qui s'arrogent le monopole littéraire.

M. Delcour obligera donc les enfants à l'étude indispensable de cette langue dont peut-être il ne pourrait pas comprendre deux lignes!

Quand l'enfant a subi cette nouvelle année d'étude, on continue pendant deux ou trois ans à lui apprendre à faire des thèmes dans ces deux langues. On va bien plus loin encore, on lui apprend à imiter le style des auteurs latins et grecs, mais ce n'est pas encore assez : on sait qu'il ne trouvera jamais un auditoire disposé à l'entendre pérorer en latin ou en grec; n'importe, il faut qu'il fasse des discours en latin et en grec. C'est peu encore : la prose ne suffit pas, il faut qu'il fasse des vers!

Voilà comment on apprend aux élèves à aimer les lettres!

N'est-ce pas l'insupportable ennui qui accompagne ainsi ce qui devrait être une jouissance intellectuelle?

Et si après avoir ainsi rebuté les esprits, après leur avoir fait prendre en dégoût tout ce qui est littérature, et surtout littérature ancienne, si on constate la décroissance constante des goûts littéraires, savez-vous ce qu'on propose? D'augmenter en durée tout ce qui est la cause du mal!

M. le ministre de l'intérieur nous dit bien qu'il est partisan de l'étude des langues modernes, mais voici une nouvelle complication pour l'enfant; nous avons vu qu'ils ont déjà à apprendre la grammaire française, la grammaire latine et la grammaire grecque; voici maintenant qu'on va lui faire apprendre, même dans les provinces wallonnes, la grammaire flamande, non pas pour parler et pour écrire plus tard en flamand, mais pour lui faciliter l'étude de l'anglais et de l'allemand, langues dont les grammaires lui seront imposées à leur tour.

Je vous le demande, messieurs, comment voulez-vous que de pauvres enfants que vous envoyez en classe de 10 ans à 17 ans résistent au martyre de cette avalanche de grammaires anciennes et modernes?

M. le ministre de l'intérieur, dans d'excellentes intentions, je le reconnais, maintient l'étude du grec et du latin dans sa marche actuelle tout en voulant développer l'étude des langues modernes. Mais il oublie une chose, c'est que les élèves sont déjà surchargés de besogne; c'est que tous leurs moments sont déjà pris; c'est que ce n'est pas augmenter les heures de classes mais les diminuer qu'il faudrait faire. Dès lors comment voulez-vous ajouter de nouvelles matières? Mais où donc l'enfant trouvera-t-il le temps? Vous avez raison de faire étudier les langues modernes; mais diminuez donc le temps consacré aux langues anciennes: l'un est la conséquence de l'autre.

Et si vous voulez qu'on sache encore un peu le latin, maintenez-le et diminuez sur le temps que vous consacrez au grec.

Voilà la solution de la question; il n'y en a pas d'autre. „

En vérité, il faudrait avoir le cœur bien mal fait pour ne pas sentir une larme perler sous sa paupière en présence de cette effroyable peinture. Voyez-vous ces pauvres enfants écrasés sous une avalanche de grammaires? Chose étonnante, lorsqu'il s'agissait, il n'y a pas longtemps, de soustraire de pauvres enfants de 8 et 9 ans au travail délétère des fabriques et des mines, M. Pirmez ne se sentait pas ému, tandis qu'aujourd'hui il éprouve une profonde pitié pour ces malheureux collégiens accablés de grammaires. Mais parlons sérieusement: M. Pirmez veut-il, oui ou non, qu'on continue d'apprendre dans nos athénées le latin et le grec? Il est difficile de le savoir. „ Si vous „ voulez, dit-il à M. Delcour, qu'on sache encore *un peu* le „ latin, maintenez-le et diminuez sur le temps consacré au grec. „

C'est ainsi que M. Pirmez s'exprime aujourd'hui. Mais lorsqu'il était lui-même ministre de l'Intérieur, il a augmenté l'enseignement du grec. Il conseille par conséquent à son successeur de faire précisément le contraire de ce qu'il a fait quand il était au pouvoir. Mais passons sur cette contradiction. Il faut donc diminuer l'étude du grec. Avant que M. Pirmez ne fût ministre, on consacrait au grec 14 $\frac{1}{2}$ heures par semaine en cinq ans. C'est apparemment ce nombre qu'il faut diminuer. Supposons qu'on le réduise à 10. Il faudra, de plus, supprimer la grammaire. Et l'on croit sérieusement qu'en procédant de la sorte, les élèves réussiront à apprendre le grec? Évidemment non, on ne saurait le croire. Mais alors qu'on soit franc jusqu'au bout, et qu'on dise : nous demandons la suppression du grec. " Si vous voulez, dit M. Pirmez, qu'on sache *encore un peu* le „ latin. „ C'est-à-dire, répondrons nous à M. Pirmez, que vous voulez, en ce qui concerne le grec, qu'on ne le sache plus du tout. A la bonne heure, nous voilà sortis des nuages.

Soit, l'enseignement du grec, qui est maintenu dans tous les pays civilisés de l'Europe et de l'Amérique, cet enseignement sera supprimé en Belgique, et la Révolution littéraire, fille de l'idée moderne, n'aura plus besoin, en faisant le tour du monde, de passer par notre pays.

Le grec étant définitivement condamné, voyons ce qui restera. Provisoirement on saura *encore un peu le latin*. Mais dans cet enseignement du latin, comme dans celui des langues modernes, il faudra complètement bouleverser les méthodes. On n'y entendra plus désormais parler de grammaire.

Voilà qui est à coup sûr merveilleux ;

Spectatum admissi, risum teneatis amici ?

M. Pirmez veut bien reconnaître que pour apprendre le français, il faut étudier la grammaire française. C'est, dit-il, une étude rebutante, mais il faut s'y soumettre.

Les simples mortels, en adoptant ce point de départ, raisonneront sans doute de là manière suivante : si l'étude de la grammaire française est *nécessaire* pour apprendre le français, c'est-à-dire, au point de vue wallon, la langue maternelle, l'étude de la grammaire latine sera *a fortiori* nécessaire pour apprendre le latin, langue morte. Mais ce raisonnement si simple et si clair, dicté par le sens commun, n'est pas à la hauteur de la

logique transcendante de M. Pirmez. Cette grammaire dont il regarde l'étude comme *indispensable* pour la langue française, il la repousse pour les autres langues modernes ; il va même jusqu'à la repousser pour la langue latine. Il ne veut pas que l'enfant *apprenne pendant de longues heures, par cœur, des conjugaisons et des déclinaisons dont il ne comprend pas le but.*

En vérité, nous serions très-curieux de savoir de quelle façon M. Pirmez s'y prendrait pour enseigner le latin à des enfants, sans leur faire apprendre les déclinaisons et les conjugaisons. La langue ne se compose-t-elle pas de mots et de formes ? Et pour comprendre cette langue, n'est-il pas nécessaire d'en connaître à la fois et les mots et les formes ? Et les déclinaisons et les conjugaisons, que renferment-elles, sinon la forme des mots ? Celui qui ne les connaît pas ne possède pas les formes, et celui qui ne sait pas les formes ne connaît pas la langue. Nous sommes vraiment honteux de devoir, dans un recueil scientifique, énoncer des vérités aussi élémentaires.

Et ces vérités qu'en Allemagne, en Angleterre et en France aucun homme sérieux n'oserait contester, parce qu'elles sont tout simplement évidentes, ces vérités sont qualifiées de *routine*.

“ L'enfant, dit M. Pirmez, l'accepte par contrainte (cet ennuyeux travail d'étudier les déclinaisons et les conjugaisons), et cette contrainte nous l'acceptons par routine, pour ne pas encourir le soupçon d'ignorance de la part de ceux qui s'arrogent le monopole littéraire. ”

Nous ne nous arrogeons aucune espèce de monopole, nous croyons seulement qu'en matière d'instruction il nous est permis d'avoir une opinion différente de celle de M. Pirmez.

Il y a dans toutes les écoles deux catégories d'élèves : les uns apprennent avec plaisir, surtout s'ils ont de bons professeurs ; les autres ne travaillent que par contrainte. Ces derniers sont presque toujours les plus nombreux. La plupart des jeunes gens préfèrent le plaisir à l'étude, et font de leurs amusements leur occupation principale. Sans doute, pour cette catégorie d'élèves, l'étude des déclinaisons et des conjugaisons sera un travail éminemment ennuyeux. Mais M. Pirmez croit-il par hasard que ces élèves éprouveront une bien grande délectation à pénétrer le sens des formules algébriques, à étudier les théorèmes et les scolies de la géométrie, à s'appropriier les arcanes des sinus et des cosinus, à approfondir la théorie des logarithmes ? Apparemment toutes ces choses s'apprennent en

jouant, et l'on s'y amuse comme à une partie de billard, d'autant plus que pour les futurs jurisconsultes, l'utilité pratique de la trigonométrie et des logarithmes saute aux yeux les moins clairvoyants.

M. Pirmez ne voit-il donc pas que son système, qui consiste à condamner toute contrainte, conduit inévitablement à supprimer toutes les branches d'étude qui exigent des efforts d'intelligence? Nous voilà revenus en plein à la théorie de l'*attraction passionnelle*, qui était, pensions nous, définitivement condamnée. Jusqu'ici on croyait assez généralement à la vérité de cette parole biblique : *Tu travailleras à la sueur de ton front*, ce qui semble bien impliquer un peu de contrainte. Mais désormais, en appliquant les idées de M. Pirmez, nous verrons nos jeunes gens apprendre tout en jouant, absolument comme dans les jardins d'enfants de Fröbel. Pour ce qui concerne l'étude des langues, on adoptera la méthode des commis-voyageurs, qui sont, comme on sait, de grands littérateurs et qui éprouvent un bien vif attrait pour les choses de l'esprit.

M. Pirmez, qui n'aime pas la grammaire, fait naturellement le procès au thème. Faisons toutefois remarquer que dans sa circulaire de 1869 il indique les motifs pour lesquels il a cru devoir maintenir le thème d'*imitation* : " c'est, dit-il, la préparation à la composition latine obligatoire pour l'examen ; elle fait saisir l'application des règles et des tournures des auteurs. „ Il est vrai que M. Pirmez désire la suppression de cette composition latine.

Nous ne voulons pas examiner en ce moment jusqu'à quel point la composition latine doit être regardée comme indispensable pour bien comprendre les auteurs latins et pour en apprécier les beautés. Nous ne voulons pas non plus insister sur le jugement de Niebuhr, qui considérait la composition latine comme une merveilleuse école pour toute espèce de bon style. Nous nous bornons à constater, par notre propre expérience, que le thème est le moyen le plus expéditif pour apprendre à connaître n'importe quelle langue, et nous croyons que tous ceux qui ont la pratique de l'enseignement partageront complètement cet avis. Il en est d'ailleurs de la littérature comme des beaux-arts. Pour comprendre et goûter pleinement les chefs-d'œuvre de la peinture et de la musique, il faut avoir quelque peu dessiné ou composé soi-même.

A coup sûr, nous ne contesterons pas à M. Pirmez le droit d'être sous ce rapport d'un autre avis que les savants en *us*, mais ce qui nous paraît regrettable, de la part d'un ancien ministre de l'Intérieur, c'est qu'il s'appuie sur des *faits in-exacts*. Il affirme qu'on apprend à l'enfant à imiter le style des auteurs grecs.

Cela n'est pas exact.

Il prétend qu'on lui fait faire des discours en grec.

Cela n'est pas exact.

Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire.

Et quand on a de cette façon, par une accumulation d'erreurs, réussi à produire un certain effet oratoire, on s'écrit d'un air triomphant :

“ Voilà comment on apprend aux élèves à aimer les lettres. „

Nous laissons nos lecteurs juges de pareils procédés.

Nous croyons en avoir dit assez sur ce point, quoiqu'il n'y ait, pour ainsi dire, pas une seule phrase dans le discours de M. Pirmez qui ne puisse donner lieu à de justes critiques.

Mais ces critiques, M. Pirmez ne les redoute aucunement. Voici, en effet, comment il s'exprime : “ Je sais bien qu'en disant cela, je passerai pour un profane, pour un barbare, mais dussé-je être accablé par les sarcasmes de tous les savants en *us*, je dirai ce que je pense et je crois qu'en le disant je rends service à l'enseignement. „

Voilà ce qui s'appelle parler fièrement ;

Si fractus illabatur orbis

Impavidum ferient ruinae.

Mais que M. Pirmez se rassure : son héroïsme ne trouvera pas l'occasion de se produire, car les savants en *us* sont chose fort rare en Belgique, et l'on pourrait, croyons nous, en compter jusqu'à trois.

Nous serions fort heureux, quant à nous, d'être classés dans cette catégorie, mais nous avons trop le sentiment de notre insuffisance pour oser jamais aspirer à cet honneur. Jadis la Belgique était fière d'avoir produit Justus Lipsius, et nous croyons qu'en France, même de nos jours, on ne répudie ni les Cuiacius, ni les Gothofredus, ni les Stephanus. La Hollande n'a pas encore, que nous sachions, désavoué Hemsterhusius, Wytenbachius ou Ruhnkenius, et l'Angleterre cite encore toujours avec orgueil le nom illustre de Richardus Bentleius.

Les savants en *us* de nos jours, c'est en Allemagne et en Angleterre qu'il faut aller les chercher. Dans ce dernier pays ils portent des noms fort connus : ils s'appellent, entre autres, lord Brougham, Gladstone, Stuart-Mill.

Si quelqu'un a qualifié M. Pirmez de *barbare*, ce n'est pas, à coup sûr, la *Revue*. Elle a défendu et elle continuera de défendre, dans la mesure de ses forces, la cause des humanités, mais elle n'a pas l'habitude de recourir à l'injure. Ce n'est pas elle qui a commencé l'attaque ; si elle se défend parfois avec une certaine vivacité, il ne semble pas qu'on puisse lui en faire un reproche, et si elle oppose aux opinions de l'honorable M. Pirmez l'autorité des Brougham, des Gladstone et des Stuart-Mill, ce n'est point pour provoquer de fâcheuses comparaisons, mais uniquement pour prouver qu'il n'y a pas que les pédants qui proclament la nécessité du maintien des études classiques. M. Pirmez, quelque profond que soit son mépris pour les savants en *us*, ne reprochera pas assurément à M. Stuart-Mill d'être un aveugle partisan de la *routine*. Eh bien, qu'il consente à lire le discours prononcé, en 1867, par cet économiste éminent, en sa qualité de Recteur de l'Université St Andrews ⁽¹⁾. Que si, après avoir lu et médité ce discours, qui procède par voie d'argumentation rigoureuse, M. Pirmez persiste dans ses idées, il voudra bien se donner la peine de combattre les raisons développées avec tant d'éloquence et de force par le grand publiciste anglais.

M. Guillery a pris chaudement la défense des études classiques, et nous ne résistons pas au plaisir de citer textuellement une partie de son discours.

« Je suis convaincu que ceux qui auront passé leur première jeunesse à étudier les langues anciennes seront ceux qui apprendront avec le plus de facilité les langues modernes, quand ils ne les auront pas apprises plus tôt par la pratique.

„ Lorsqu'on a ouvert le cerveau des jeunes gens par l'étude des langues de l'antiquité, cette étude non pas morte, mais vivifiante et qui a formé

⁽¹⁾ La *Revue* a publié la traduction de ce discours dans son numéro du 1 Juillet 1868.

les hommes les plus remarquables, on les a rendus aptes à apprendre les langues modernes avec plus de facilité.

„ L'honorable M. Pirmez a cité Macaulay. Eh bien, lisez Macaulay et vous vous convaincrez qu'il n'y a pas d'homme plus imbu de l'antiquité que lui, qui en ait fait une étude plus approfondie : on trouve sans cesse dans ses ouvrages des allusions aux auteurs grecs et aux auteurs latins.

„ Les auteurs anciens sont aussi familiers à Macaulay que les modernes. Cette belle intelligence, qui s'est formée par l'étude de l'antiquité, est parvenue ensuite à écrire dans sa propre langue avec plus de talent, plus de netteté, plus d'élégance, plus de grandeur et plus de force que ne l'a peut-être jamais fait aucun autre prosateur anglais.

„ Si Macaulay s'était borné à ne lire que les auteurs de son pays et les auteurs modernes, il ne serait jamais arrivé au talent que nous lui connaissons.

„ Dans sa biographie de Pitt, il rappelle que, dès l'âge de 13 ans, Pitt avait traduit, avec son professeur, tous les auteurs latins et grecs. Pitt avait eu l'avantage d'avoir un précepteur qui, fait rare, n'était pas pédant. Ce professeur n'avait pas rendu la science odieuse à son élève, comme on ne le fait que trop souvent, et comme on le faisait plus encore à cette époque. On rend la science désagréable, quoique la science soit agréable et attrayante par elle-même.

„ On la rend difficile, bien que la science soit facile par elle-même, lorsqu'elle est bien enseignée par des hommes de talent qui savent se faire entendre, qui captivent l'attention et qui montrent à leurs élèves que tout ce qu'ils leur apprennent est utile et trouve son application.

„ On pourrait citer, depuis Bacon jusqu'à lord Derby, toute l'illustre série d'hommes d'État anglais qui ont dû à l'étude des anciens la plus belle partie de leur talent.

„ En Amérique — dans ce pays pratique, industriel, agricole, commercial par excellence, où l'intelligence se développe avec la plus grande liberté — en Amérique, quel est le cri de tous les hommes instruits ? On proclame partout la nécessité de l'étude des langues anciennes.

„ Cependant, y a-t-il un pays où l'on apprenne plus facilement les langues modernes ? Les hommes qui ont le plus marqué par la connaissance des langues modernes sont ceux qui connaissent également le mieux les langues anciennes. Il est impossible qu'un homme soit un littérateur s'il se borne à apprendre les langues modernes, c'est à dire les littératures secondaires, quelque belles qu'elles soient, et à ne pas consulter la littérature dans ses chefs-d'œuvre primitifs. Ce serait comme si on voulait former un sculpteur en ne lui montrant que les chefs-d'œuvre modernes et en lui cachant la statuaire antique.

„ L'Allemagne, de son côté, ne nous montre-t-elle pas que les hommes instruits sont ceux qui joignent à la connaissance des langues vivantes celle des langues mortes ? „

Assurément il serait difficile de mieux dire, mais il nous est

impossible d'adopter la manière de voir de M. Guillery, en ce qui concerne les méthodes actuellement employées.

„ Je me rallie également à ce qu'il (M. Pirmez) a dit de la multiplicité des grammaires. Le but de l'étude n'est évidemment pas de faire des thèmes, des vers latins. Ce qu'il faut apprendre aux élèves, c'est à entendre les langues anciennes, à lire les auteurs latins et les auteurs grecs, à connaître les antiquités, en puisant dans les sources authentiques, primitives; et lorsque les enfants auront appris, par la pratique, par des traductions nombreuses, à lire à livre ouvert le grec et le latin, ce qui n'est pas si difficile qu'on le pense généralement, ils sauront tout ce qu'ils doivent savoir; ils auront du moins le moyen d'apprendre.

„ Je laisse donc de côté le thème et les vers latins et même la grammaire; que l'on ne donne aux enfants que les principes de la grammaire et qu'on les leur donne de la manière la plus intelligente et la plus facile en leur faisant lire les auteurs, en leur faisant remarquer quel est le génie de la langue; rien ne sera plus attrayant alors que l'étude des langues anciennes.

M. PIRMEZ. — C'est déjà toute une révolution.

M. GUILLERY. — Oui, et à cet égard je me rallie à tout ce que vous avez dit.

„ Il faut changer du tout au tout ce que l'on a fait jusqu'à présent; on force les enfants à consacrer cinq ou six ans à étudier sans apprendre ce qu'ils pourraient étudier et apprendre en deux ou trois ans par une méthode qu'on a ridiculisée quelquefois, et qui n'est pas à l'abri de la critique, celle de Jacotot.

„ Ce qu'il faut, ce n'est pas apprendre un certain nombre de règles, réciter des déclinaisons, des conjugaisons, des principes de syntaxe; ce qu'il faut, c'est lire de bons auteurs, en raisonner, les analyser, les comprendre; on lira alors avec facilité, avec plaisir, on se pénétrera facilement des chefs-d'œuvre de l'antiquité et on connaîtra la littérature qui est incontestablement la plus complète, la plus belle du monde et que l'on doit connaître à peine de ne pas être un homme instruit. „

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens des observations que nous croyons devoir présenter à cet égard.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, nous sommes loin de prétendre que notre enseignement moyen soit parfait sous tous les rapports. Les succès en cette matière dépendent grandement du personnel. Assurément ce personnel, dans son ensemble, mérite les éloges qui lui ont été décernés par M. Pirmez, dans le dernier rapport triennal ⁽¹⁾. Mais il serait

(1) „ Les préfets des études et les professeurs montrent un savoir, un zèle, un dévouement à leurs devoirs, que nous nous plaisons à reconnaître; ils jouissent partout de la considération publique. „

vraiment miraculeux que parmi nos professeurs il n'y en eût pas quelques uns laissant plus ou moins à désirer.

Voilà un premier point : on cite quelques anecdotes, d'une authenticité parfois très-douteuse, sur tel ou tel professeur, et l'on part de là pour déverser un blâme immérité sur tout notre personnel enseignant, en généralisant à la façon du Sinon de Virgile :

Ab uno disce omnes.

Mais il y a plus : les méthodes d'enseignement se perfectionnent de plus en plus, notamment en Allemagne, et certes, nous ne voulons pas soutenir que nous nous soyons déjà approprié tous les progrès réalisés par nos voisins d'Outre-Rhin. Mais il y a loin de là aux idées de M. Pirmez et de M. Guillery, qui déclarent que nos méthodes sont *détestables* et qu'il faut les changer *complètement*.

Franchement, comment M. Guillery, qui est un si grand admirateur de l'Allemagne et de Angleterre, peut-il avoir la prétention, lui qui n'est pas homme d'école, d'en savoir plus long, en ce qui concerne les méthodes d'enseignement, que les plus illustres pédagogues anglais et allemands ?

De même que M. Pirmez, il condamne la grammaire. Il consent tout au plus à ce qu'on en donne les principes, en faisant lire les auteurs et en faisant remarquer quel est le *génie* de la langue.

Mais les *principes* de la grammaire sont contenus dans la *lexicographie*, et le *génie* de la langue, on apprend à le connaître par la *syntaxe* générale et surtout par la syntaxe particulière : il est impossible de sortir de là. M. Guillery voudrait-il qu'on revînt à la méthode Jacotot ? Il avoue lui-même qu'elle n'est pas à l'abri de la critique. Mais alors il ne faut plus l'employer. La méthode Jacotot a eu en Belgique des adhérents convaincus. On l'a mise en pratique, et elle a succombé à cette épreuve.

Sans doute, il ne faut pas *saturer* les élèves de grammaire, pas plus que de n'importe quelle autre science. Le fait-on ? Voilà la question, et c'est justement cette question qu'on oublie de résoudre. Eh bien, nous, qui examinons les élèves depuis de longues années, nous affirmons de la manière la plus positive que les jeunes gens qui sortent des collèges ne savent pas assez de grammaire, et que c'est précisément cette ignorance qui les

empêche de traduire avec facilité les auteurs à livre ouvert. Non, il ne faut pas, nous sommes d'accord sur ce point, exagérer l'enseignement de la grammaire, mais on ferait bien, d'un autre côté, de ne pas se rendre ridicule en prétendant qu'on peut connaître une langue sans en savoir la grammaire.

Le grand Scaliger, que ses contemporains surnommaient l'aigle et devant le génie duquel tous les savants de l'Europe s'inclinaient respectueusement, Scaliger a écrit quelque part : *utinam essem bonus grammaticus* ! Niebuhr a repris cette parole, en disant à son tour : *utinam essem grammaticus* ! Je sais, ajoute cet illustre historien, tout ce qui me manque pour être grammairien, sans que néanmoins je sois disposé à accorder à beaucoup d'autres ce titre glorieux.

Ce sont là des paroles qu'il serait bon de méditer, avant de jeter, du haut de sa grandeur, un regard de dédain et de pitié sur cette pauvre grammaire.

Ceux qui veulent faire étudier une langue sans l'aide de la grammaire, nous font l'effet de ces professeurs de piano qui dressent leurs élèves à exécuter de grands airs variés, avant de leur avoir appris à jouer des gammes. Cela peut être utile dans certains pensionnats de demoiselles, pour jeter de la poudre aux yeux des parents, mais ce n'est pas ainsi qu'on devient pianiste.

Il en est de même de l'enseignement du dessin, lorsqu'au lieu de soumettre les élèves à la méthode rationnelle, on leur fait copier des études aux deux crayons par Julien. Ces copies font pâmer d'aise les parents, mais les élèves qu'on a formés de la sorte ne sont pas même capables de dessiner une chaise.

Dans les séances du 31 janvier et du 1 février, M. Saintelette a soumis à la Chambre, d'une manière assez détaillée, quelques unes de ses idées relatives à l'enseignement supérieur et un programme pour ainsi dire complet de l'enseignement moyen. C'est cette dernière partie de son discours que nous examinerons d'abord.

“ Deux réformes importantes sont à introduire dans l'enseignement moyen. Il faut nécessairement changer complètement le système d'enseignement des langues anciennes. Il faut organiser sérieusement l'enseignement des langues modernes.

„ Je reste très-grand partisan de l'enseignement des langues anciennes. Je crois, comme la plupart des orateurs qui ont pris la parole dans la séance d'hier, que la connaissance des langues anciennes est l'élément indispensable de toute instruction générale. Je crois que l'instruction générale doit être plutôt littéraire que scientifique, qu'elle doit avoir pour but la connaissance de la langue et de la littérature grecques, tout autant que de la langue et de la littérature latines.

„ Mais je crois aussi, avec l'honorable M. Pirmez, qu'il y a toute une révolution à faire dans les méthodes.

„ Pourquoi consacre-t-on, dans nos collèges, beaucoup plus de temps à l'enseignement du latin qu'à l'enseignement du grec? Ce n'est pas que la langue latine soit supérieure à la langue grecque; c'est le contraire qui est le vrai. Ce n'est pas non plus que la littérature latine soit plus riche que la littérature grecque; chacun sait qu'à quelque point de vue qu'on se place, la littérature grecque l'emporte sur la littérature latine.

„ Les poètes épiques, lyriques, dramatiques, les orateurs, les philosophes, les polygraphes de la Grèce ont été de beaucoup supérieurs à leurs successeurs latins.

Pourquoi donc cette préférence très-grande accordée à l'étude du latin? „

Abordant ensuite les questions de méthode, M. Saintelette ajoute :

“ Quelle raison de continuer à suivre dans nos collèges les procédés d'il y a cent ans? Pourquoi des thèmes, des narrations, des discours en latin, pourquoi surtout des vers latins? Pourquoi à l'étude approfondie de la grammaire française ajouter l'étude plus approfondie encore de la grammaire latine et de la grammaire grecque?

„ Dieu merci! la grammaire grecque et la grammaire latine que, il y a vingt-cinq ans, l'on nous mettait entre les mains pendant les trois premières années, étaient bien assez complètes.

„ Aujourd'hui, on ne les trouve plus suffisantes; et les grammaires grecques et latines qui ont cours aujourd'hui dans les collèges sont encore plus volumineuses, plus complètes et surtout plus indigestes que celles que nous avons été condamnés à étudier.

„ L'enseignement de la langue grecque et de la langue latine devrait aujourd'hui, ce me semble, se restreindre à la version.

„ La version est autant peut-être, même plus que les mathématiques, une excellente école du jugement et du goût.

„ La version est aussi la principale et peut-être la seule étude véritable d'une langue morte. Avec la version, on atteint donc le double but que l'on doit se proposer dans l'étude d'une langue morte : former le jugement et le style des élèves, leur apprendre à connaître une belle littérature. Il faut donc conserver dans l'enseignement la lecture raisonnée des grands écrivains grecs ou latins de l'antiquité païenne. Mais je crois qu'on peut se borner à cela et supprimer, pour le latin, comme déjà

on a fait pour le grec, les vers, les discours, les narrations et même les thèmes.

„ L'effort qu'on épargnera par là il faut le consacrer à l'enseignement des langues modernes. Cet enseignement est devenu pour nous d'une nécessité impérieuse. „

Nous constatons avec bonheur que M. Saintelette, qui exerce à la Chambre une si grande et si légitime autorité, s'est prononcé catégoriquement pour le maintien des études classiques. Nous le constatons avec d'autant plus de plaisir qu'on nous avait fait redouter le contraire. Ce qu'il dit de la supériorité du grec sur le latin n'est pas contestable, et nous croyons que l'étude approfondie de Démosthènes ferait plus de bien à nos futurs orateurs que celle de Cicéron. Nous sommes donc d'accord avec M. Saintelette quant au but à atteindre, mais nous ne pouvons pas nous rallier à son opinion en ce qui concerne les moyens d'exécution.

Nous ne voulons pas, nous l'avons déjà dit, discuter le plus ou moins d'utilité de la composition latine, et quant aux vers latins, sans condamner cet exercice, lorsqu'il est maintenu dans des bornes raisonnables, nous déclarons que nous consentons à le proscrire, aussi longtemps que nous n'aurons pas plus de six années d'études.

Mais pour ce qui est des thèmes, nous parlons surtout des thèmes d'imitation, nous maintenons hautement que ce serait commettre une faute impardonnable que d'y renoncer, et nous sommes persuadés qu'en nous exprimant de la sorte nous ne serons contredits par aucun homme d'expérience. Sous ce rapport nous ne transigerons pas, tant notre conviction est profonde. Reste la grammaire.

„ Pourquoi, se demande M. Saintelette, à l'étude approfondie de la grammaire française ajouter l'étude plus approfondie encore de la grammaire latine et de la grammaire grecque? „

Notons d'abord que l'étude de la grammaire grecque n'est pas du tout approfondie dans nos athénées et collèges, parce que la loi s'y oppose.

Quant à l'étude approfondie des grammaires française et latine, la loi l'exige par l'excellente raison qu'elle prescrit la connaissance approfondie des langues française et latine. M. Saintelette sait mieux que personne que, sans l'étude approfondie

de la géométrie, il n'y a pas de progrès possibles dans les mathématiques supérieures. Il en est de même de la littérature. Si l'on veut comprendre convenablement les auteurs anciens, et non pas les deviner par à-peu-près, il faut connaître le mécanisme de la langue dans laquelle ont écrit ces auteurs. Or, ce mécanisme, c'est précisément la grammaire.

Il est vrai que dans l'enseignement moyen la grammaire ne doit être qu'un instrument : tout le monde est d'accord sur ce point. Elle ne doit servir qu'à l'intelligence des auteurs. Mais cet instrument, il faut le posséder, il faut savoir s'en servir et le manier facilement, sans quoi l'on n'aboutira, en fait de littérature, qu'à des résultats purement négatifs ou du moins tellement insignifiants qu'il y aurait de la puérilité à s'en enorgueillir.

Bien loin que dans nos athénées et collèges l'étude des grammaires française et latine soit trop approfondie, nous ne craignons pas d'affirmer et de répéter, grâce à l'expérience que nous avons acquise, que cette étude laisse encore toujours à désirer, et cela par la raison péremptoire qu'on ne peut pas y consacrer une somme de temps suffisante. En Allemagne, où l'enseignement moyen comprend huit, neuf et même dix années d'études, les élèves connaissent beaucoup mieux la grammaire que chez nous. Les méthodes qu'on y emploie sont-elles différentes des nôtres ? En aucune façon, mais on y est convaincu que pour bien apprendre une chose, il ne faut pas lésiner sur le temps. On n'y a pas encore inventé le système, qu'on préconise chez nous, des études à toute vapeur.

A en croire M. Saintelette, nous avons sous ce rapport fait des progrès à rebours. " Dieu merci ! s'écrie-t-il, la grammaire „ grecque et la grammaire latine que, il y a vingt-cinq ans, l'on „ nous mettait entre les mains pendant les trois premières „ années, étaient bien assez complètes. „

Assez complètes, oui, et même, ajouterons-nous, trop complètes peut-être. Puisque M. Saintelette est si précis, tâchons de l'être encore davantage. L'honorable député était donc sur les bancs de l'école, il y a vingt-cinq ans. Ceci nous ramène à l'époque où M. Rogier n'avait pas encore réorganisé l'enseignement de l'État. Si nous ne nous trompons, M. Saintelette fréquentait en ce temps-là l'athénée de Mons, où l'on enseignait, dans les classes inférieures, la Grammaire latine de Paquot, et dans les classes suivantes la *Grammaire de la langue latine par*

O. Dutrey, peut-être même, pendant quelque temps, celle de Burnouf. Mais que ce fût Burnouf ou Dutrey, peu importe, car notre raisonnement reste le même. Paquot a 276 pages : la grammaire employée actuellement n'en a que 150; Dutrey a 604 pages, et Burnouf en a 346 : la grammaire latine dont on se sert aujourd'hui dans les classes supérieures n'en a que 271, en faisant abstraction des *particularités* de la syntaxe, qui ne se trouvent guère dans Burnouf, bien qu'elles constituent précisément le *génie* de la langue. On sait d'ailleurs que ces particularités ne sont pas apprises par cœur, mais simplement consultées. En tout état de cause, les grammaires latines actuellement en usage à Mons sont moins volumineuses que celles de jadis, elles renferment moins de faits grammaticaux que Dutrey et même que Burnouf. Il en est de même de la grammaire grecque qu'on a substituée à celle de Burnouf : elle contient également moins de faits grammaticaux que cette dernière. Du reste, les grammaires préconisées par M. Saintelette ne sont pas à la hauteur de la science ; elles contiennent un grand nombre de règles absolument fausses. Cela tient en grande partie à ce que les ouvrages classiques imprimés à Paris se font généralement sur clichés, de façon que les soi-disant nouvelles éditions ne sont le plus souvent que la reproduction littérale des anciennes. En attendant, l'Allemagne perfectionne ses livres classiques, et la Belgique suit son exemple. Ce qui n'empêche pas M. Saintelette de donner la préférence aux grammaires de jadis.

Ne croirait-on pas entendre le docte tuteur de Rosine, préférant les chansons de son temps, et fredonnant sur un petit air vieillot :

J'aime ma Rosinette...?

“ Aujourd'hui, dit M. Saintelette, on ne les trouve plus „ suffisantes ; et les grammaires grecques et latines qui ont „ cours aujourd'hui dans les collèges sont encore *plus volumineuses, plus complètes et surtout plus indigestes* que celles „ que nous avons été condamnés à étudier. „

Les deux premières épithètes sont matériellement inexactes : nous l'avons établi. Quant à la troisième, nous ne la relèverons pas. Il est parfaitement libre à M. Saintelette de qualifier, comme il l'entend, les ouvrages de ses compatriotes ; il ne trouvera, en les critiquant, aucun contradicteur à la Chambre ;

mais de pareilles qualifications, dans la bouche d'un représentant gentilhomme, nous paraissent tout au moins fort étranges.

Chose étonnante, en fait d'algèbre, de physique, de chimie, de mécanique, on préfère avec raison les livres nouveaux aux anciens; il n'y a que les nouvelles grammaires qui soient condamnées par.... un ingénieur. M. Saintelette, pour être conséquent avec lui-même, préférera sans doute aussi la grammaire française de Noël et Chapsal à celle de Poitevin, bien que des Français aient relevé dans la première un très-grand nombre d'inexactitudes. Et pourtant M. Saintelette est un homme de progrès; il reproche à l'enseignement de nos collèges " d'être en grande partie resté fidèle aux traditions et aux méthodes des jésuites. » Ce n'est qu'en fait de grammaire qu'il se montre

laudator temporis acti

Se puero.

Mais les jésuites eux-mêmes ont adopté de nouvelles grammaires grecques et latines, et cherchent à se rapprocher de l'Allemagne. Ils savent, ce que M. Saintelette a l'air d'ignorer, que la science grammaticale a fait des progrès et continue à en faire tous les jours.

Encore une fois, nous sommes presque honteux de devoir entrer dans tous ces détails. En Allemagne, où il y a, comme en Angleterre, des savants en *us*, les membres du Parlement ne perdent par leur temps à discuter les méthodes grammaticales. Ce qu'ils demandent au bout des études moyennes, ce sont des *résultats*, et ils abandonnent aux professeurs, c'est-à-dire aux hommes du métier, le soin de satisfaire à cette demande. Ceux-ci sauront probablement mieux que les avocats et les ingénieurs quelles sont les méthodes les plus rapides et les plus sûres pour enseigner avec succès le latin et le grec.

En Allemagne, les hommes d'école se réunissent annuellement en congrès. C'est là que les questions de livres et de méthodes sont débattues en connaissance de cause par des maîtres expérimentés. Le Gouvernement laisse à ces congrès la plus entière liberté. Il se borne à y envoyer un commissaire, qui fournit, au besoin, des renseignements, mais qui, pour le reste, assiste aux débats en simple témoin, afin d'y prendre connaissance des vœux exprimés et des modifications proposées par les hommes d'école. Il est temps que chez nous aussi les pro-

fesseurs s'occupent de ce qui les regarde presque uniquement.

Dans la seconde partie de son discours, M. Saintelette a dit des choses excellentes. Il veut que dans nos athénées et collèges on enseigne mieux l'anglais et l'allemand; il veut que les professeurs des langues modernes se recrutent dans de meilleures conditions et qu'on leur assure un traitement plus convenable; il veut enfin qu'on enseigne également l'allemand et l'anglais dans les écoles moyennes de l'État, et qu'on double au moins le nombre de ces écoles.

Tout cela est dans nos vœux, et nous pensons que ces vœux sont raisonnables.

Mais les moyens indiqués par M. Saintelette pour atteindre ce but ne sont pas suffisants.

Si l'on veut avoir de bons professeurs d'allemand, d'anglais et même de flamand, il faut nécessairement les *former*. En d'autres termes, il faut une nouvelle école normale. L'école des humanités à Liège, malgré certains vices d'organisation, a produit déjà d'excellents résultats. Quant à la nouvelle école normale, destinée aux littératures modernes, il faudra la placer à Gand, attendu qu'elle sera presque exclusivement suivie par des élèves flamands, les wallons ne réussissant que très-rarement à bien prononcer l'allemand.

Il sera, de plus, indispensable qu'on donne à l'enseignement des langues modernes une sanction sérieuse; il faudra que cet enseignement figure, dans son ensemble, parmi les matières du *graduat en lettres*, qu'il fasse partie du concours général, et que dans ce concours on n'attribue plus des prix spéciaux au latin, au français, etc., mais qu'on se borne à donner un prix général pour toutes les matières enseignées en rhétorique.

Enfin il faudra, quoiqu'on dise, augmenter le nombre des années consacrées à l'enseignement moyen.

On ne cesse de parler de l'Allemagne: c'est de ce côté que nous viendra la lumière; il faut imiter l'Allemagne jusque dans l'enseignement de la géographie, quoique, pour le dire en passant, nos *athénées* soient sous ce rapport à la hauteur des gymnases allemands. Mais, d'un autre côté, on fait tout son possible pour s'écarter complètement de la voie qu'on suit en Allemagne. Nos législateurs ne savent-ils donc pas que dans ce pays, qu'ils nous proposent pour modèle, et certes nous

ne les en blâmerons point, on consacre 8, 9 et même 10 années aux études moyennes?

Le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen avait demandé modestement l'adjonction d'une *septième* année d'études. M. Pirmez repoussa cette proposition si éminemment raisonnable. Nous pensons, nous, qu'il en faut *huit*, comme dans les provinces Rhénanes et en Bavière.

Le refus de M. Pirmez détermina la commission spéciale chargée d'étudier les réformes à introduire dans le programme des universités et dans la collation des grades académiques, à réclamer deux années d'études pour la candidature en philosophie et lettres. C'était demander indirectement, mais dans des conditions plus défavorables, la prolongation de l'enseignement moyen.

Par conséquent, tous les hommes compétents estiment qu'il faut suivre chez nous, ne fût-ce que de loin, l'exemple donné par l'Allemagne. Mais ces avis ne sont guère écoutés. On redoute peut-être l'opposition des pères de famille, de ces bons bourgeois caractérisés par M. Faider avec une verve si mordante, dans une des séances du Conseil de perfectionnement. Comme le dit fort bien M. Faider, " le père de famille est ici le moins éclairé des appréciateurs. Si l'on consulte les pères de famille, on tombera au dernier degré de la décadence. "

M. Saintelette s'est occupé aussi, en passant, de l'enseignement supérieur. Il a touché à la question des certificats, dont il voudrait, comme tout le monde, la suppression immédiate. Il voudrait également qu'il y eût dans les universités de l'État des cours supérieurs de géographie. Il désire enfin qu'on adjoigne à nos universités des chaires spéciales de littérature anglaise et allemande.

Nous ne nous opposons certainement pas à ce qu'on introduise dans le programme de nos universités un cours supérieur de géographie. Mais nous sommes du même avis que la Faculté de philosophie de l'université de Liège, à savoir, qu'il serait difficile de comprendre la géographie parmi les matières à examen. Or, si on ne l'y comprend pas, on peut être convaincu d'avance que le cours supérieur de géographie en Belgique ne sera pas plus suivi que celui de M. Guigniaud au Collège de France, où nous avons compté, nous compris, jusqu'à deux élèves. D'ailleurs, même en Allemagne, les cours de géo-

graphie supérieure sont excessivement rares. Ils y constituent une espèce de luxe. Nous n'en connaissons, pour notre compte, que deux, qui ont été créés en vue d'assurer une position honorable à des illustrations européennes.

En outre, M. Thonissen, qui est un homme pratique, a justement fait observer à M. Saintelette qu'il n'y a pas de tendance plus déplorable que celle qui consiste à vouloir faire de chaque élève une espèce d'encyclopédie vivante, sachant dissenter superficiellement *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, et n'ayant pas eu le temps de rien approfondir. A ce sujet M. Thonissen a rappelé fort à propos une charmante fable de Lebronsart. La même idée est exprimée par un proverbe grec, d'une vérité saisissante : il faut semer à la main, et non avec le sac.

Toutefois, nous ne nous opposons pas non plus à ce qu'on crée dans nos universités des chaires de littérature anglaise et allemande, voire même italienne et espagnole. Mais inscrira-t-on ces littératures au programme déjà si chargé de la candidature en philosophie et lettres ? Et si on ne le fait pas, aura-t-on des auditeurs ? Nous ne croyons pas nous tromper en donnant une réponse négative à cette double question.

Répondant à M. Saintelette, l'honorable Ministre de l'Intérieur a déclaré nettement qu'il considérait le système des certificats comme condamné par l'expérience. Il a réservé son opinion quant à la création d'un cours supérieur de géographie, et il a évité de répondre en ce qui concerne la création de chaires spéciales pour les littératures anglaise et allemande. Revenant ensuite à l'enseignement moyen, il s'est exprimé en ces termes :

« Il me paraît que nous sommes tous d'accord pour ne pas affaiblir ce que nous considérons comme l'élément littéraire occupant la première place dans cet enseignement.

„ Quant à moi, je le dis avec une profonde conviction : jamais je ne prêterai la main à l'établissement de mesures qui devraient avoir pour résultat de diminuer l'importance de l'étude des langues anciennes. Je veux bien reconnaître que cette partie de l'enseignement réclame certaines réformes ; mais, qu'il me soit permis de le dire, il ne peut pas être question ici de réformes radicales ; ce sont plutôt des modifications de détail que l'on doit apporter.

„ Quant au fond, c'est-à-dire quant au côté littéraire, je maintiens que vous ne formerez jamais un écrivain vraiment supérieur, un grand littérateur, *sans l'étude approfondie du latin et du grec*. Je ne veux donc pas affaiblir l'enseignement de ces langues.

„ Sur la question de l'utilité, de la nécessité même d'un enseignement plus sérieux et plus efficace des langues modernes, je crois, messieurs, qu'il n'y a qu'une seule voix dans cette Chambre.

„ Tous nous voulons favoriser le progrès de cet enseignement. Le gouvernement fera en sorte, Messieurs, de combler une lacune dont les inconvénients se font sentir tous les jours de plus en plus vivement.

„ Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire encore, dans la séance de mardi dernier, je m'appliquerai tout d'abord à donner aux professeurs de langues modernes une position convenable.

„ Ce point m'a été signalé ; il avait déjà fait l'objet de mon attention et j'espère, Messieurs, qu'en réalisant cette amélioration, j'entrerai dans les vues, très justes du reste, de l'honorable M. Saintelette. „

Ces déclarations de M. le Ministre de l'Intérieur ont provoqué de la part de M. Saintelette la réplique suivante :

„ Je ne puis laisser passer sans réponse ce qu'a dit l'honorable Ministre de l'intérieur de l'étude des langues mortes. Il ne peut évidemment entrer dans la pensée d'aucun homme sérieux de demander la suppression complète de cette étude.

„ Mais je ne partage pas l'enthousiasme de M. le ministre pour l'étude du grec et du latin ; ni M^{me} de Staël ni M^e George Sand n'ont pris leurs degrés académiques.

„ Elles ont cependant manié la langue française avec une aisance, une élégance, un charme que ne possèdent pas tous les érudits rompus à l'intelligence des textes latins et même des textes grecs.

„ Au surplus, ce que je désire, c'est tout simplement de voir rendre l'enseignement des littératures anciennes un peu plus littéraire et moins philologique.

„ Ce que je demande, ce que l'honorable M. Pirmez a demandé avant moi, c'est qu'on ne surcharge pas la jeunesse de l'étude des grammaires grecques et latines et qu'on la familiarise quelque peu avec la connaissance des langues germaniques. „

L'argument emprunté par M. Saintelette à l'exemple de M^{me} de Staël et de George Sand n'a pas du tout la valeur qu'il y attache.

Notons d'abord que M^{me} de Staël connaissait parfaitement le latin, et si M. Saintelette avait lu son ouvrage sur la littérature, il lui eût été facile de s'en convaincre. Et puisqu'on a cité l'autorité de cet écrivain éminent, c'est cette autorité que nous invoquerons à notre tour, en empruntant à son livre sur l'Allemagne quelques considérations du plus haut intérêt.

„ Parmi les systèmes d'éducation, il en est aussi qui conseillent de commencer l'enseignement par les sciences naturelles ; elles ne sont dans

l'enfance qu'un simple divertissement : ce sont des hochets savants qui accoutument à s'amuser avec méthode et à étudier superficiellement. On s'est imaginé qu'il fallait, autant qu'on le pouvait, éviter de la peine aux enfants, changer en délassement toutes leurs études, leur donner de bonne heure des collections d'histoire naturelle pour jouets, des expériences de physique pour spectacle. Il me semble que cela aussi est un système erroné. S'il était possible qu'un enfant apprit bien quelque chose en s'amusant, je regretterais encore pour lui le développement d'une faculté, l'attention, faculté qui est beaucoup plus essentielle qu'une connaissance de plus. Je sais qu'on me dira que les mathématiques rendent particulièrement appliqué; mais elles n'habituent pas à rassembler, apprécier, concentrer : l'attention qu'elles exigent est, pour ainsi dire, en ligne droite; l'esprit humain agit en mathématiques comme un ressort qui suit une direction toujours la même.

„ L'éducation faite en s'amusant disperse la pensée; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature : l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance. Le perfectionnement du premier âge tient au travail, comme le perfectionnement du second à la douleur : il est à souhaiter, sans doute, que les parents et la destinée n'abusent pas trop de ce double secret; mais il n'y a d'important à toutes les époques de la vie, que ce qui agit sur le centre même de l'existence, et l'on considère trop souvent l'être moral en détail. Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à votre enfant, mais vous ne lui apprendrez pas à apprendre; et l'habitude de s'amuser, que vous dirigez sur les sciences, suivra bientôt un autre cours quand l'enfant ne sera plus dans votre dépendance.

„ Ce n'est donc pas sans raison que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe : le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel; ce problème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant : d'abord il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase, et bientôt après, le charme de l'expression, sa force, son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme, se fait sentir par degrés à l'enfant qui traduit. Il s'essaye tout seul avec les difficultés que lui présentent deux langues à la fois; il s'introduit dans les idées successivement, compare et combine divers genres d'analogie et de vraisemblances; et l'activité spontanée de l'esprit, la seule qui développe vraiment la faculté de penser, est vivement excitée par cette étude. Le nombre des facultés qu'elle fait mouvoir à la fois lui donne l'avantage sur tout autre travail; et l'on est trop heureux d'employer la mémoire flexible de l'enfant à retenir un genre de connaissances sans lequel il sera borné toute sa vie au cercle de sa propre nation, cercle étroit comme tout ce qui est exclusif.

„ L'étude de la grammaire exige la même suite et la même force d'at-

tention que les mathématiques, mais elle tient de beaucoup plus près à la pensée. La grammaire lie les idées l'une à l'autre, comme le calcul enchaîne les chiffres ; la logique grammaticale est aussi précise que celle de l'algèbre, et cependant elle s'applique à tout ce qu'il y a de vivant dans notre esprit : les mots sont en même temps des chiffres et des images ; ils sont esclaves et libres, soumis à la discipline de la syntaxe, et tout-puissants par leur signification naturelle : ainsi l'on trouve dans la métaphysique de la grammaire l'exactitude du raisonnement et l'indépendance de la pensée réunies ensemble ; tout a passé par les mots, et tout s'y retrouve quand on sait les examiner : les langues sont inépuisables pour l'enfant comme pour l'homme, et chacun en peut tirer tout ce dont il a besoin. „

Nous appelons tout particulièrement l'attention de M. Sainctelette sur le dernier alinéa que nous venons de transcrire. Il est impossible d'exprimer avec plus de clarté et de force les idées que nous tâchons nous-mêmes de faire prévaloir. M^{me} de Staël a en horreur les systèmes affadissants des réformateurs qui veulent que l'enfant apprenne tout en jouant et qui s'apitoient sur le sort de ces pauvres jeunes gens, *accablés sous une avalanche de grammaires*. Elle réclame pour la jeunesse un régime plus viril ; elle veut qu'on l'habitue de bonne heure à penser fortement, et elle ne connaît rien de mieux pour atteindre ce but que *la métaphysique de la grammaire*. Nous sommes heureux de pouvoir opposer l'autorité de cette femme supérieure aux théories énervantes de nos hommes d'État.

Quant à M^{me} George Sand, nous croyons effectivement qu'elle ne connaît pas les langues anciennes, et certes personne, plus que nous, n'admire le style de cet écrivain hors ligne.

Quoiqu'elle se soit vouée presque exclusivement à la littérature romantique, nous ne pensons pas exagérer en disant que c'est une femme de génie. Mais précisément parce que c'est un génie, son exemple n'a aucune force probante. Donnez-nous des hommes et des femmes de génie, et nous ferons bon marché des méthodes. Mais ce n'est en aucune façon de génies qu'il s'agit. Il est question des meilleurs procédés à employer pour former, qu'on nous permette cette expression, le commun des martyrs. Il faudrait, par conséquent, démontrer que, pour les intelligences moyennes, il vaudrait mieux renoncer aux études classiques, ou du moins les diminuer à tel point qu'elles ne soient plus utiles qu'aux pharmaciens et aux botanistes.

L'honorable M. Bergé, quoiqu'il ne soit pas grand partisan

des études classiques, a cependant émis une idée que nous, défenseurs des humanités, considérons comme très-favorable à notre cause. Voici cette idée :

“ J'ai maintenant un mot à répondre à ce qu'a dit M. le ministre de l'Intérieur au sujet du grec et du latin. L'honorable Ministre ne veut diminuer en rien le temps qui est consacré à l'étude de ces langues.

„ Cependant, si l'on n'enlève rien au grec et au latin et si l'on ne diminue pas un peu le programme de ce côté, il est incontestable que les connaissances nouvelles qui nous sont imposées par la civilisation elle-même ne pourront pas être enseignées..

„ L'élève n'a qu'un certain nombre d'heures à sa disposition, le professeur lui-même ne peut s'occuper en même temps du grec, du latin, des langues modernes, des sciences ! „

M. Bergé a parfaitement raison, et la conclusion à tirer de ses paroles est fort simple. Encore une fois, suivons l'exemple de l'Allemagne : consacrons à l'enseignement moyen, non pas 9 ou 10 mais 8 années d'études. On pourra alors, sans faire tort aux langues anciennes, tenir compte des besoins de l'époque actuelle, donner plus de développement à l'étude des langues modernes, approfondir d'avantage l'enseignement de l'histoire et de la géographie, étendre jusqu'à un certain point le cadre des sciences naturelles. De cette manière on verra arriver à l'université, non plus des enfants de 16 ans, mais des jeunes gens de 18 à 20 ans, auxquels on pourra présenter une nourriture un peu plus substantielle que celle qu'on est *obligé* de leur donner maintenant.

Dans la séance du 2 février, M. de Rossius a fait une proposition qui prouve que M. le Ministre de l'Intérieur avait parfaitement raison de dire qu'on voulait convertir la Chambre *en un corps pédagogique*. M. de Rossius a demandé qu'on déposât sur le bureau de la Chambre *un certain nombre de versions grecques*, faites par les récipiendaires du graduat en lettres, afin de permettre à la docte assemblée d'apprécier, en connaissance de cause, jusqu'à quel point l'enseignement du grec est donné avec succès en Belgique.

Pour le coup, c'en était trop, et la Chambre elle-même a senti le ridicule dont elle allait se couvrir si elle donnait son assentiment à une idée aussi singulière. Une hilarité générale accueillit la proposition de l'honorable député de Liège.

Nous n'insisterons pas sur l'idée suggérée par M. de

Kerchove, qui voudrait qu'on envoyât l'un ou l'autre de nos jeunes philologues à l'école française d'Athènes, pour se mettre au courant de la prononciation du grec moderne. Cette prononciation n'est pas un mystère, et il n'est pas nécessaire de se rendre à Athènes pour l'apprendre. Nous ne sommes pas, en ce qui nous concerne, adversaires de cette prononciation, quoiqu'elle ne puisse pas avoir la prétention de reproduire la prononciation ancienne, mais nous ne voyons à son adoption aucun avantage appréciable. Qu'on étudie le grec moderne à l'institut commercial d'Anvers, à la bonne heure ; mais, dans l'enseignement humanitaire, ce n'est pas un but immédiatement pratique qu'on poursuit. Qu'on envoie quelques-uns de nos jeunes philologues à Athènes, comme l'a proposé M. Thonissen, nous y applaudirons de grand cœur, mais ce n'est point pour qu'ils introduisent en Belgique la prononciation du grec moderne : c'est pour qu'ils aillent étudier en Grèce les monuments immortels de l'art grec, pour qu'ils apprennent à connaître sur place la topographie de ce pays, sans laquelle il sera toujours difficile de bien comprendre son histoire.

Citons, pour en finir sur ce point, quelques paroles de M. Van Humbeeck :

“ De ce qu'il serait constaté qu'on n'apprend pas le grec, il ne résulterait pas qu'il soit inutile de l'apprendre. Seulement on serait ramené une fois de plus au point de vue indiqué, il y a quelques jours, par les honorables MM. Guillery et Pirmez, à la nécessité de changer les méthodes, de manière à arriver rapidement au point où l'étude du grec est intéressante, parce qu'elle revêt un caractère littéraire. „

Toujours la même erreur. Le grec est une langue difficile, d'autant plus qu'il y a une grande différence entre les dialectes d'Homère et d'Hérodote et celui des attiques, sans parler des formes doriennes employées dans les chœurs des tragiques. Il est impossible, nous le disons hautement, d'arriver “ *rapidement* au point où l'étude du grec est intéressante parce qu'elle revêt un caractère littéraire „. Cela est tellement vrai que les Grecs modernes ne comprennent pas Homère sans l'avoir étudié pendant longtemps. Cela semblera peut-être étrange à nos législateurs, mais nous le savons de science certaine, pour l'avoir entendu dire plus d'une fois par des Grecs érudits.

Pour admirer une chose, il faut la comprendre, et l'on ne comprend pas le grec sans la connaissance des formes. Il n'y

a pas de raisonnement possible contre cette vérité élémentaire. Si nous voulons que nos élèves sachent le grec assez couramment pour que la lecture des auteurs ne soit plus pour eux un labeur, il faut au moins doubler le nombre des heures qu'on consacre aujourd'hui à l'étude de cette langue.

Au gymnase d'Amsterdam on a 35 heures de grec; en Allemagne on en a de 36 à 42; en Belgique nous n'en avons que 17; il y a quelques années nous n'en avions que 14 $\frac{1}{2}$. Faut-il dès-lors venir déplorer à la Chambre que nos élèves ne savent pas assez de grec, par la raison que les *méthodes* sont mauvaises? Ce ne sont pas les méthodes qu'il faut accuser: ces méthodes sont bonnes, mais le temps est insuffisant. Voilà, *si l'on veut y voir clair*, pour nous servir de l'expression de M. Pirmez, la vraie cause de notre infériorité. Ce que nous venons de dire nous paraît à tel point évident, que nous comprendrions à peine qu'on pût sérieusement en douter.

On s'est aussi assez longuement occupé à la Chambre de la question du flamand. M. Delaet a défendu la cause de cette langue, et il a bien fait, selon nous. Nous aussi, nous sommes partisans d'un bon enseignement flamand; nous aussi, nous désirons, avec M. Elias, et contrairement à l'opinion de M. Pirmez, que l'étude du flamand devienne obligatoire dans les provinces wallonnes. Mais on gagnerait peu de chose en la rendant simplement obligatoire, et même en y consacrant un plus grand nombre d'heures. Il faudrait aux mesures préconisées par M. Delaet ajouter une *sanction*, c'est-à-dire que le discours flamand ou la narration flamande devrait faire partie de l'examen de gradué en lettres, et figurer, comme matière obligatoire, au programme du concours général. N'oublions pas en effet, ce qu'on oublie trop souvent, qu'en Belgique l'enseignement est libre, et que le Gouvernement n'a de véritable action que sur ses dix athénées. Voyons ce qui existe actuellement. Le gouvernement tient à ce que le flamand soit bien enseigné dans ses athénées, *et il attribue à cet enseignement un nombre d'heures aussi considérable que celui qu'on accorde en Allemagne à l'étude de l'allemand*. Dans ces dix athénées, qui seuls dépendent directement de l'État, on se conforme rigoureusement aux intentions du Gouvernement. En est-il de même dans les trente ou quarante établissements libres ou plus ou moins libres? Nullement. Il y a même tel établissement que nous

pourrions citer, placé au milieu d'une population entièrement flamande, où le flamand n'est presque pas enseigné. Les heures qui dans les athénées sont consacrées au flamand, y sont employées à étudier à fond... le français ? l'allemand ? l'anglais ? non — le latin. Que peut faire à cela le Gouvernement ? Qu'y peuvent les programmes et les discours prononcés à la Chambre ? Rien, lorsqu'au bout des études il n'y a pas de *sanction* sérieuse. Nous insistons tout particulièrement sur ce point. En l'absence d'une sanction efficace, tous les changements qu'on fera au programme n'auront d'utilité que pour une *centaine* d'élèves, sortant chaque année de la rhétorique de nos athénées, mais ils n'exerceront que peu d'influence sur les études des *cinq cents autres* qui sortent annuellement des établissements libres ou plus ou moins libres.

Pour aboutir, il faudra donc qu'on obtienne du Gouvernement et des Chambres *une réforme de l'examen de gradué en lettres et du concours général*. Y réussira-t-on ?

Il y a du reste, dans le discours de M. Delaet, plusieurs assertions qu'aucun professeur expérimenté ne pourra admettre. " Un flamand, dit-il, à qui l'on enseigne l'allemand dans sa „ langue maternelle, s'il n'est pas trop mal doué, peut, au bout „ de quelques semaines, comprendre les auteurs, et, après quelques mois, lire parfaitement et écrire convenablement la „ langue. „

Cela n'est pas possible, nous le savons par expérience, disons plutôt par des expériences multipliées et bien faites.

M. Delaet dit encore : " grâce à la manière dont l'allemand „ est enseigné, nos jeunes gens des Flandres, après sept années „ d'étude, ne savent pas l'allemand. „

Notons d'abord que nulle part dans les Flandres il n'y a sept années d'études pour l'allemand. Il y en a cinq dans la section professionnelle, trois dans celle des humanités. D'ailleurs, M. Delaet peut se convaincre, en allant inspecter l'athénée d'Anvers, que les élèves *y écrivent convenablement* en allemand.

M. Delaet exprime le désir " que, pour la section préparatoire „ des écoles moyennes, l'enseignement de la langue maternelle, „ bien entendu de la langue flamande, dans les parties flamandes „ du pays, soit seule et exclusivement la langue de l'enseignement pendant les deux premières années d'étude. „

M. Delaet, en s'exprimant de la sorte, paraît oublier que,

dans un pays constitutionnel, le Gouvernement doit tenir compte, s'ils veut atteindre son but, des besoins et des goûts des populations. Il doit compter en outre avec les conseils communaux. Voici, en effet, ce qui s'est passé dans une ville flamande, située entre Gand et Bruxelles. Un ancien inspecteur, grand partisan du flamand, désirait qu'on ne commençât pas simultanément l'étude du français et du flamand dans la première année de la section préparatoire de l'école moyenne de cette ville. D'abord résistance de la part du directeur, qui alléguait d'assez bonnes raisons pour continuer de faire ce qu'on avait fait de tout temps. L'inspecteur va trouver le bourgmestre, pour l'entretenir à son tour de l'affaire.... Résistance absolue de la part du bourgmestre, qui finit par dire : " M. l'Inspecteur, si vous voulez faire un pareil changement, nous pouvons renoncer à notre école moyenne; car les meilleures familles enverront leurs enfants dans d'autres villes; il ne nous restera plus que les enfants pauvres que nous sommes obligés d'instruire pour rien. "

Nous ne jugeons pas, nous nous bornons à narrer. C'est un de ces faits qu'on peut regretter, mais dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Nous sommes ainsi toujours ramenés à la même conclusion, à savoir qu'il n'y a qu'une sanction sérieuse, placée au bout des études moyennes, qui puisse, comme nous en avons le désir, étendre et fortifier dans tout le pays l'étude du flamand.

La Chambre s'est aussi occupée de l'enseignement de la gymnastique. M. Couvreur, appuyé par M. Vleminckx, a demandé la création d'une école normale ou, tout au moins, de cours normaux de gymnastique. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette idée, que nous considérons comme facilement réalisable. Il est vrai que M. Vleminckx ne croit pas " que nous ayons en Belgique un seul professeur compétent de gymnastique rationnelle et scientifique. " Mais cette assertion est complètement inexacte. Nous connaissons dans notre pays de très-bons professeurs de gymnastique, qui sont parfaitement au courant de ce qui se fait sous ce rapport en Allemagne, de sorte qu'il ne serait nullement nécessaire, comme le propose M. Vleminckx, " de faire voyager quelques Belges dans le Nord, pour y apprendre comment on doit enseigner cette science. " Ces professeurs se sont rendus dans le Nord, et ont même publié d'excellents livres sur la matière.

Maintenant que nous voilà arrivés au bout de notre tâche, on nous demandera peut-être si de l'analyse à laquelle nous venons de nous livrer ne résulte pas quelque conclusion pratique.

Nous croyons que cette conclusion s'indique d'elle-même. De même que les questions de finances sont discutées par les financiers, et les questions de droit par les jurisconsultes, de même les questions d'école, pour être élucidées avec fruit, devraient être discutées par les hommes d'école.

Nous ne croyons pas manquer de respect envers la Chambre des Représentants en déclarant qu'en fait d'enseignement, pour ce qui regarde les méthodes, elle est nécessairement incompétente. Elle devrait s'en rapporter à cet égard aux Conseils de perfectionnement.

Le Gouvernement, de son côté, devrait plus souvent tenir compte des vœux exprimés par ces Conseils.

Nous croyons enfin qu'il serait extrêmement utile que les professeurs se réunissent régulièrement en congrès, pour discuter en commun les améliorations qui, au point de vue matériel et moral, pourraient être apportées à l'enseignement.

P. S. — En corrigeant la dernière épreuve de l'article qui précède, nous recevons le numéro du 3 mars de la *Discussion*. Il contient la fin d'une dissertation sur *l'enseignement des langues anciennes et les humanités*. Si nous sommes bien renseignés, cette étude, signée H. P., est l'œuvre d'un des jeunes avocats les plus distingués de Bruxelles. M. H. P. propose et défend avec un talent remarquable le système des soi-disant *humanités modernes*, que nous connaissons depuis longtemps. Il faut, d'après lui, remplacer l'étude des langues anciennes par celle des langues modernes.

A la bonne heure, voilà qui est franc. M. H. P. n'est pas du nombre de ceux qui veulent sourdement miner les humanités, tout en s'en déclarant grands partisans. Il propose un système complet, qui est exactement le contre-pied de ce qui existe aujourd'hui. Cela peut au moins se discuter sérieusement.

D'un autre côté, nous trouvons dans M. H. P. un auxiliaire précieux. Lui, qui a fait d'excellentes humanités et connaît encore le latin et l'aime beaucoup, ne pense pas *qu'un élève puisse arriver à lire couramment les anciens sans avoir fait des thèmes ni étudié la grammaire.... il ne peut s'agir, dit-il encore, de diminuer les heures de grec et de latin sans rendre cette étude complètement illusoire.*

Nous reviendrons probablement d'une façon détaillée sur l'argumentation de M. H. P., auquel nous croyons pouvoir recommander, en attendant, la lecture du discours, signalé plus haut, de M. Stuart-Mill.

BULLETIN DES REVUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

CLASSE DES SCIENCES.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1873.

Première question. — Résumer et simplifier la théorie de l'intégration des équations aux dérivées partielles des deux premiers ordres.

Deuxième question. — Examiner et discuter, en s'appuyant sur de nouvelles expériences, les causes perturbatrices qui influent sur la détermination de la force électro-motrice et de la résistance intérieure d'un élément de pile électrique; faire connaître en nombre ces deux quantités pour quelques-unes des piles principales.

Troisième question. — On demande un exposé des connaissances acquises sur les relations de la chaleur avec le développement des végétaux phanérogames, particulièrement au point de vue des phénomènes périodiques de la végétation, et, à ce propos, discuter la valeur de l'influence dynamique de la chaleur solaire sur l'évolution des plantes.

Quatrième question. — Exposer le mode de reproduction des anguilles.

Cinquième question. — On demande de nouvelles recherches pour établir la composition et les rapports mutuels des substances albuminoïdes.

Sixième question. — On demande la description du système houiller du bassin de Liège.

La valeur de la médaille d'or attribuée comme prix sera de 1000 francs pour la *première*, la *cinquième* et la *sixième question*; elle restera de 600 francs pour les *deuxième*, *troisième* et *quatrième questions*.

Les auteurs des mémoires insérés dans les recueils de l'Académie ont droit à cent exemplaires de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté d'en faire tirer un plus grand nombre, en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

Les manuscrits devront être écrits lisiblement, rédigés en latin, en français ou en flamand, et adressés, francs de port, à M. *Ad. Quetelet*, secrétaire perpétuel, avant le 1^{er} juin 1873.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; les auteurs auront soin, par conséquent, d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages cités. On n'admettra que des planches manuscrites.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage, mais seulement une devise, qu'ils répéteront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Les mémoires remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

La classe accepte, dès à présent, pour le concours de 1874, les deux questions suivantes :

Première question. — On demande de nouvelles expériences sur l'acide urique et ses dérivés, principalement au point de vue de leur structure chimique et de leur synthèse.

Deuxième question. — Le *polymorphisme* des champignons attire de plus en plus l'attention des botanistes et des physiologistes. Il semble même devoir fournir des éléments nouveaux à la solution du problème de la vie en général.

On demande : 1° un résumé critique succinct des observations connues relativement au polymorphisme des Mucédinées ;

2° La détermination exacte — ne s'appliquerait-elle qu'à une seule espèce — de la part qui revient, d'abord, à la propre nature du végétal (à son énergie spécifique), ensuite, aux conditions extérieures de son développement ;

3° La preuve positive, ou la négation suffisante, du fait que des champignons de ferment (*Micrococcus*, *zoogloea*, *palmella*, *leptothrix*, *arthrococcus*, *mycoderma*, etc.), dans des circonstances quelconques, peuvent se transformer en champignons supérieurs.

Les conditions du concours sont les mêmes que celles énumérées ci-dessus.

Le terme fatal pour la remise des mémoires aura lieu le 1^{er} juin 1874.

La valeur des prix pour ces deux questions sera de six cents francs.

ACTES OFFICIELS.

Caisse de pensions des veuves et orphelins des professeurs de l'enseignement supérieur.

Par arrêté royal du 9 janvier 1872, sont maintenus dans leurs fonctions de membres du conseil d'administration de la caisse de pensions des veuves et orphelins des professeurs de l'enseignement supérieur, pour le terme de six années, à partir du 1^{er} janvier 1872 :

MM. Quetelet, directeur de l'Observatoire royal et secrétaire perpétuel de l'académie royale des beaux-arts, lettres et sciences ;
Thiery, directeur général de l'administration de l'instruction publique au département de l'intérieur ;
Meulewaeter, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand.

M. Quetelet continuera à remplir les fonctions de président dudit conseil.

NÉCROLOGIE.

M^{sr} N. J. Laforet, recteur magnifique de l'université catholique de Louvain, a succombé à la cruelle affection dont il était atteint.

M^{sr} Laforet, né à Graide (Namur) le 3 février 1823, avait été appelé au rectorat de l'*Alma Mater* le 2 août 1865.

M^{sr} Laforet était prélat protonotaire apostolique, *ad instar partitipantium*, chanoine honoraire de la cathédrale de Namur, docteur en théologie, officier de l'ordre de Léopold, commandeur de l'ordre du Christ de Portugal, membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Académie de la religion catholique, à Rome, professeur ordinaire à la faculté de philosophie.

C'est à M^{sr} Laforet que l'université de Louvain est redevable de son école des mines. Les lettres lui doivent des travaux de premier ordre sur la philosophie et la religion. Il a publié de nombreux ouvrages et laisse inachevée une grande *Histoire de la Philosophie*.

(Montteur.)

NON-CIRCULATING BOOK



